THÉOLOGIE PASTORALE

Paris. — Imp. de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

THÉOLOGIE PASTORALE

PAR

Mgr JEAN MICHEL SAILER

ÉVÊQUE DE RATISBONNE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR M. L'ABBÉ P. BÉLET

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR LE TRADUCTEUR

PREMIER VOLUME



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

9, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1860



LETTRE adressée par Mgr ANDRÉ RÆSS, ÉVÊQUE DE STRASBOURG, *au traducteur du présent ouvrage.*

Les Œuvres complètes du célèbre Jean-Michel Sailer, ci-devant professeur à Ingolstadt, en dernier lieu évêque de Ratisbonne, ont paru en 1830, à Sulzbach, en 41 volumes in-8°.

Sa *Théologie pastorale,* que M. l'abbé Bélet vient de traduire, est généralement placée en Allemagne au premier rang des ouvrages du savant prélat. L'auteur y est méthodique et clair; les principes y sont nettement posés, et un grand esprit de charité en facilite l'application. Sailer, en sa qualité de moraliste, peut être considéré comme le Liguori de la Bavière.

Nous recommandons, en conséquence, à notre vénérable clergé, la traduction de M. l'abbé Bélet.

† ANDRÉ, ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

Strasbourg, le 5 septembre 1859.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

JEAN MICHEL SAILER

ÉVÊQUE DE RATISBONNE.

Jean Michel Sailer naquit le 17 novembre 1751, au village d'Aresing, en Bavière, de parents pauvres, mais pieux et honnêtes. Sur les vives instances d'un voisin de la famille, le jeune Sailer, alors âgé de dix ans, fut envoyé à Munich pour y commencer ses études, et présenté à son professeur avec un léger cadeau consistant en deux bécasses; circonstance qui parut si favorable à Sailer, que, dans la suite, il adopta deux bécasses pour armoiries.

A de prodigieux talents Sailer joignait une application soutenue, une humilité et une douceur de caractère remarquables. Entré, en 1770, au noviciat des Jésuites de Landsberg, il resta dans la Compagnie jusqu'à sa dissolution, survenue en 1773, après quoi il continua ses études à Ingolstadt jusqu'en 1774.

Ordonné prêtre en 1775, il fut pendant trois ans repétiteur public à l'Université, où il s'unit à Winkelhofer pour se livrer à des études spéciales sur l'Écri-

ture sainte. En 1780, il fut nommé second professeur de dogmatique; mais en 1781, il dut se contenter d'une pension de 240 florins; car les ressources manquant, les abbayes de la Bavière furent obligées d'occuper les chaires de l'enseignement. Sailer vécut comme écrivain jusqu'en 1787, époque à laquelle il fut appelé à Dillingen en qualité de professeur de théologie morale et de théologie pastorale. Il y produisit un bien immense en s'opposant à l'invasion d'un faux mysticisme.

Dix années après, un parti réussit à faire congédier Sailer, sous prétexte que son enseignement n'était pas tout-à-fait orthodoxe. Plus tard, son évêque reconnut qu'on « avait commis de grandes injustices envers cet homme. »

Sailer séjourna quelque temps à Munich auprès de son ami Winkelhofer. Mais ici encore il fut poursuivi par ses adversaires et dut se retirer auprès de M. Beck, bailli d'Éberberg, où, satisfait de ses modiques revenus, il resta fidèle à cette maxime qu'il avait adoptée : « J'aime mieux être maudit innocemment pendant dix ans que de consacrer un seul jour à la défense de mon innocence ; oublier l'injustice que j'ai reçue n'est point chez moi une vertu ; car, pour l'effacer, il me faudrait de l'agitation, et le calme de l'âme m'est si cher, que sans lui je ne saurais vivre. »

En 1800, Sailer fut appelé une deuxième fois à Ingolstadt comme professeur de morale, de pastorale, d'homélitique, de pédagogique, et plus tard de liturgie et de catéchétique. En 1821, le roi Maximilien Ier le transféra, en qualité de chanoine, à Ratisbonne où il devint

bientôt coadjuteur de l'évêque Wolf, auquel il succéda sur le siége épiscopal, en 1829. Il mourut en 1832, après un court mais salutaire épiscopat.

Sailer a laissé un grand nombre d'ouvrages. Ses œuvres complètes forment 41 volumes, plusieurs fois réédités. Ses écrits se partagent en travaux ascétiques, pastoraux, philosophiques et religieux, théologiques, pédagogiques, apologétiques et biographiques. Les plus célèbres sont ses *Lettres de tous les siècles*, sa *Théologie morale*, sa *Théologie pastorale*, sa *Doctrine de la raison*, sa *Doctrine du salut*, ses *Homélies* et sa *Morale chrétienne*.

Si ses ouvrages attestent la pénétration de son intelligence, il faut dire néanmoins que l'esprit de douceur prédomine partout, et que, tout en restant attaché à la vérité, il ne blesse jamais la charité. La fidélité à sa vocation, le dévouement à sa patrie, le désintéressement, la sérénité d'âme et la piété apparaissent constamment dans toute la vie de Sailer. Il refusa des postes avantageux, notamment à Stuttgart, à Mayence, à Heidelberg, à Breslau, etc.

Sailer a fait école; parmi ses disciples nous ne citerons que le célèbre chanoine Schmid et monseigneur Diepenbrock, cardinal-archevêque de Breslau. C'est à ce dernier que nous emprunterons les lignes suivantes sur le caractère moral de Sailer (1) :

Un proverbe connu, et qui n'est souvent que trop vrai, dit que nul n'est grand homme ou héros dans l'intimité de la vie commune et familière, parce que les vices et les faiblesses humaines, qui échappent d'ordi-

(1) Cf. l'ouvrage intitulé *Bouquet de fleurs spirituelles*.

naire aux regards du monde extérieur et sont couverts par l'éclat de la gloire, apparaissent dans le laisser-aller domestique sous leur véritable jour. Combien de prétendus héros qui, après avoir déposé les insignes de leur dignité, ne sont plus que des personnages médiocres et vulgaires! Eh bien, il faut l'avouer à la louange de Dieu et à l'honneur de l'humanité, il est des exceptions à cette règle, et Sailer était une de ces rares exceptions. Il jouissait bien loin à travers l'Allemagne, auprès des hommes les plus nobles et les plus vertueux, de la réputation et de la gloire d'un professeur distingué, d'un prédicateur éloquent, d'un savant théologien, d'un écrivain fécond, d'un pasteur éclairé, d'un saint prêtre, d'un évêque animé de l'esprit apostolique, en un mot, d'un homme supérieur, d'un grand homme. Et tout cela, il l'était à un degré éminent.

Mais où il apparaissait beaucoup plus grand encore, c'était dans les relations particulières et confidentielles, comme homme et comme chrétien. Pendant onze ans, j'ai vécu avec lui dans un commerce journalier et continuel, et, les huit dernières années, comme ami et commensal; je l'ai suivi dans sa résidence d'été, au château de Barbing, dont il était redevable à la munificence du roi Louis; je l'ai accompagné dans une foule de voyages en Suisse et dans les cantons qui avoisinent le Rhin; j'ai soigné une grande partie de la correspondance qu'il entretenait avec toute sorte de personnes, dans toutes les conjonctures imaginables; j'ai été initié à toutes les questions d'amitié; je suis entré dans toutes les affaires; je l'ai observé à tous les instants, dans la bonne comme

dans la mauvaise fortune, aux heures douces et sereines, comme dans les jours de perplexité et d'angoisses, dans les moments de la plus grande faveur, comme dans ceux de la plus grande déception, en face des caractères les plus différents, en présence des grands et des petits, des amis et des adversaires, des partisans et des envieux, des admirateurs passionnés et enthousiastes, comme en présence des observateurs froids et prévenus.

Or, je puis l'affirmer devant Dieu, je ne l'ai jamais trouvé petit, jamais inégal, jamais orgueilleux ou vain, jamais ému, jamais découragé, jamais emporté ou affligé, ni, bien qu'il fût quelquefois profondément blessé et triste, jamais hors de lui-même, jamais ébranlé par la passion; mais je l'ai toujours trouvé digne de son caractère; toujours il a été à mes yeux un modèle où l'on pouvait apprendre à s'élever, à s'édifier, à s'instruire, à devenir homme et chrétien.

Ajoutez que cette rare égalité d'âme n'était le résultat ni d'une insensibilité stoïque, ni d'une contrainte artificielle; rien n'était plus étranger à l'âme de Sailer, dont les fibres du cœur répondaient aux sentiments les plus délicats et les plus harmonieux de la sensibilité et de la commisération. Le principe immuable de cette égalité de caractère noble et vraiment céleste, qui chez lui s'était transformée en une seconde et meilleure nature, et qui ne s'obtient qu'au prix des plus grands sacrifices, n'avait point d'autre source que son âme profondément religieuse, et l'habitude de ne se laisser influencer par les choses extérieures que lorsqu'elles avaient été adoucies et épurées dans l'atmosphère sereine d'un monde

supérieur. Cette antique parole du Seigneur à son serviteur Abraham : « Marchez devant moi, et soyez parfait, » parole que le Christianisme a transformée en cette autre d'un accomplissement plus facile, quoique suffisamment difficile encore : « Marchez à ma suite, et portez votre croix; » cette parole s'était changée en la chair et au sang de Sailer, ou plutôt elle était devenue l'âme et le souffle de sa vie. Le mystère transparent de sa vie intérieure était la présence continuelle de Dieu.

Ce trait caractéristique qui dominait dans tout son être, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, n'était ni une sombre manie, ni une exagération ascétique ; jamais je n'ai vu un homme qui fût d'une sérénité aussi constante que lui. Il s'intéressait à tout ce qui était digne de l'homme, il se mêlait à toute plaisanterie innocente, et racontait lui-même, dans l'occasion, les histoires les plus divertissantes; je l'ai entendu moi-même rire jusqu'aux larmes en racontant ou en entendant raconter quelque aventure plaisante. Il faisait des observations pleines d'esprit et de finesse, sans toutefois y mêler jamais aucune pointe qui pût blesser; c'était toujours avec la grâce la plus aimable, avec une dignité et une noblesse exemptes de trivialité. Il assaisonnait chaque plaisanterie du sel d'une sagesse supérieure. Ce recueillement de l'âme, qui était devenu en lui une seconde nature, ne l'abandonnait jamais, pas même pendant les récréations les plus vives et les plus animées. Un tendre regard élevé vers le ciel, une douce sérénité de l'âme répandue sur ses traits, indiquaient que chez lui l'homme intérieur continuait d'habiter un monde plus élevé et respirait un air plus pur.

Mais il mettait en tout cela si peu d'affectation et de contrainte, que nul de ceux qui approchaient de sa personne ne se sentait ni à l'étroit, ni troublé.

Il avait, en outre, certains proverbes courts et faciles qu'il murmurait souvent à voix basse, et sans y prendre garde, tels que ceux-ci : « Le Seigneur est bon, et toutes ses voies sont droites; *Misericordias Domini in æternum cantabo ; Ne projicias me a facie tua.* » (Par là il voulait dire sans doute : Seigneur, ne me privez pas de votre continuelle présence). J'ai entendu des milliers de fois ces proverbes sortir doucement et comme avec le souffle de sa respiration, de son aimable bouche. En voyage, il s'endormait dans sa voiture et se réveillait en les récitant.

Toutefois, ce n'était pas sans violence et sans de pénibles efforts qu'il était parvenu à cette hauteur paisible de contemplation intérieure, qui était non une indifférence quiétiste, mais une vie active; non un don de la nature, mais une véritable vertu arrachée à un tempérament vigoureux.

Lui-même nous a permis de jeter un regard instructif sur ce développement de son intérieur, dans un ouvrage remarquable où il se montre tout entier, et qui a pour titre : *La Paix; une Histoire*. Il y raconte comment Théophile, c'est-à-dire lui-même, après avoir été purifié dans la triple fournaise des doutes de conscience, des doutes sur la foi et des doutes sur le salut, a fini par trouver dans la crainte que lui inspiraient ses propres faiblesses et la confiance aux miséricordes infinies du Seigneur, la paix que procure l'union intime avec Dieu. Son journal contient, en outre, sous la date du 2 jan-

vier 1815, une confession qui explique et confirme mes précédentes observations.

« Ce fut tard, dit-il, mais avec une entière certitude, que naquit en moi la conviction que la connaissance vivante de Jésus-Christ consiste à prier sans relâche, à marcher constamment en sa présence et à lui rendre fidèlement témoignage, et que toutes les autres lumières nécessaires pour aller à lui et marcher devant lui sont données dans la prière. Sainte Térèse, saint François de Sales, Fénelon, voilà surtout ceux qui me confirmèrent dans cette pensée. »

Au reste, les souffrances intérieures, la calomnie, les injures et les persécutions ne lui firent pas défaut; mais, en général, il ne leur opposait point d'autre arme que le silence et la pratique du bien. Il n'y avait que des cas exceptionnels, et alors qu'un devoir supérieur l'y forçait, où il prononçât pour sa justification une parole pleine de dignité et de calme. Il disait habituellement : *Hoc est vere apostolicum : bene facere et male audire.*

Grâce à cette paix intérieure et à cette égalité d'âme, il conserva jusqu'à la vieillesse la plus avancée, tant au physique qu'au moral, toute la fraîcheur d'un jeune homme. Le soleil qui réchauffait son âme l'avait préservé des glaces de la vieillesse. Je le vois encore pendant la promenade, lui vieillard de quatre-vingts ans, devancer tout à coup la compagnie d'un pas vigoureux, se retourner brusquement, sourire à ses camarades, puis élevant son bâton, le faire pirouetter dans l'air en fredonnant avec la joie vive et sereine d'une alouette aux jours d'été, quelques strophes gracieuses.

Je n'ai jamais rencontré un cœur aussi large, aussi aimant, aussi dévoué que le sien. Quoiqu'il eût marché à travers les sentiers de la vie en toute pureté et noblesse (il me racontait que ce fut seulement à l'âge de vingt-deux ans, alors qu'il étudiait la théologie morale, qu'il vint à réfléchir sur les relations sexuelles), il connaissait néanmoins, en sa qualité d'habile médecin de l'âme, les plus profonds abîmes de la nature, les aberrations les plus affreuses et les ruses les plus subtiles du péché. Comme prédicateur et comme écrivain, il lutta avec un zèle tout apostolique contre la corruption du temps, contre le scandale, la séduction et l'impiété. Mais dès que l'égarement s'offrait à lui sous une forme humaine, la commisération et la bienveillance étaient sa préoccupation dominante, sa règle de conduite. « En tout homme, disait-il, à moins qu'il ne soit complétement endurci, il se trouve encore un point lumineux, un côté accessible au bien ; c'est là qu'il faut le prendre pour le relever ; ce point lumineux, se développant insensiblement, finira par dissiper les ténèbres. Si Dieu, la sainteté même, a tant de patience avec les pécheurs, pourquoi en serions-nous dépourvus ? »

Il est grand le nombre des individus, même à l'étranger, qui ont eu recours, soit oralement, soit par écrit, à ses sages conseils, qu'il a aidés, retirés du péché, du doute et du désespoir. Des centaines de lettres ont passé par mes mains, sans que j'aie connu les personnes qu'elles concernaient.

Il n'y avait pas jusqu'aux nécessités matérielles pour lesquelles il ne fût d'un puissant secours, si faibles que

fussent ses moyens. Comme prévôt de la cathédrale, évêque consécrateur et coadjuteur, il ne touchait annuellement que six mille guldens, dont le roi Louis lui avait accordé la moitié par bienveillance pour sa personne. Quant à ses honoraires d'évêque, dix mille florins, il les toucha pour la première fois à l'âge de soixante-dix-huit ans, huit années avant sa mort.

Faire le bien, et cela en toute discrétion, était sa joie et son bonheur. Bien que j'écrivisse la plupart de ses lettres, quand il s'agissait d'envoyer de l'argent à des pauvres, ou à des amis qui se trouvaient dans le besoin, il préférait s'en charger lui-même, en quoi je le surprenais souvent, malgré ses précautions. S'il agissait ainsi, ce n'était nullement par défaut de confiance en moi; sa cassette était habituellement ouverte; il voulait simplement que sa main gauche ignorât ce que faisait sa main droite. Ces sortes de sacrifices, eu égard aux ressources dont il disposait, étaient considérables; mais il comptait sur la Providence; je n'en citerai qu'un exemple.

Après avoir exercé pendant plusieurs années les fonctions d'évêque consécrateur, et après avoir fait, pour administrer la confirmation, une foule de voyages pénibles avec une voiture de louage mal commode, traînée par de vieux chevaux blancs, on lui conseilla, en considération des ménagements que réclamait sa vieillesse, d'acheter une voiture plus agréable et de prendre des chevaux de poste.

Il y consentit, et finit par épargner à la longue la somme de huit cents guldens, qu'il envoya à Munich pour l'achat de cette voiture. Peu de temps après, il reçoit de

la partie italienne de la Suisse une lettre d'un jeune homme plein de talent, dont Sailer avait autrefois connu le père malheureux, que des circonstances particulières avaient chassé de son pays et relégué, pauvre et infirme, dans quelque obscur vallon des Alpes. Dans son embarras, ce jeune homme suppliait Sailer de l'aider à atteindre le but qu'il se proposait, celui d'étudier la théologie. Sailer lui fit aussitôt adresser toute la somme qu'il avait envoyée à Munich, afin de le mettre en état d'achever ses études à Lucerne. Ce jeune homme est maintenant un ouvrier infatigable dans les missions étrangères. Quant à Sailer, il recommença comme auparavant ses courses avec ses anciens chevaux et sa méchante voiture. Souvent, dans la suite, il lui arrivait de plaisanter sur l'avortement du projet qu'il avait eu d'acheter une voiture. De pareils faits se présentaient fréquemment.

Sa charité toute céleste, son aimable douceur, son inépuisable patience, le rendent à mes yeux véritablement grand et inimitable. Jamais je ne l'ai vu impatient, quelques grandes difficultés qu'il rencontrât sur son passage; il savait au contraire, dans ces sortes de circonstances, calmer l'impatience des autres par une plaisanterie dite à propos. Jamais je ne l'ai vu de mauvaise humeur, bien que, je l'avoue à ma confusion, je lui en aie souvent fourni l'occasion. Ayant été à cette époque, pendant plusieurs années, maladif, irritable, hypocondre et pas toujours de bonne humeur, j'ai dû souvent lui être bien à charge; heureusement, sa charité était invincible, sa patience infatigable. Sa commisération, sincère et profonde, venait au-devant de mes souffrances, et tâ-

chait de m'égayer. Jamais il ne se lassait; son cœur paternel, si large et si embrasé, était prêt à me recevoir chaque fois que je m'y refugiais. Que de fois lorsque, dans la confession, je lui exprimais ma douleur sur de pareilles inconvenances, ne m'a-t-il pas embrassé avec effusion, la confession achevée, et dit, en déposant un baiser sur mon front : « Croyez-le bien, mon ami, ce n'est pas en vain que Dieu nous a réunis d'une manière si inattendue; c'est pourquoi courage et confiance! »

Et tel il était envers moi, tel il se montrait envers quiconque l'approchait de près, je veux dire une source inépuisable d'amour, de condescendance, de longanimité, de douceur et de sages conseils.

C'était un spectacle vraiment édifiant de le voir dans l'exercice des fonctions du saint ministère, à l'autel, pendant le sacrifice de la messe, etc. La haute dignité qui pénétrait tout son être se manifestait alors avec plus d'expression encore; ses traits, toujours nobles, se rajeunissaient et prenaient une beauté nouvelle; une douce flamme rayonnait de ses yeux; un essort sublime se remarquait dans toute sa personne, qui s'agrandissait et se transfigurait; et tout cela sans contrainte ni violence aucune. Il le faisait comme à son insu, semblable à l'oiseau qui s'élève de terre et repose sur ses ailes déployées au vent. Il était d'une exactitude extrêmement rigoureuse par rapport aux moindres prescriptions liturgiques, aussi me reprenait-il chaque fois, mais toujours avec la plus grande douceur, quand, dans l'occurrence de plusieurs fêtes, je commettais quelque erreur en feuilletant le Missel. Il suffisait de le voir prier pour se sentir porté

à la piété, et son extérieur rendait la religion et la piété saintes et aimables aux yeux de chacun.

Et cet homme, dont tout l'être était dignité, onction, nature ennoblie, il sortait d'une pauvre famille de paysans, qui habitaient un obscur village du Tyrol ; son père était un pauvre cordonnier. Cet homme, qui était en commerce intellectuel avec les personnages les plus éminents de son époque, resta toujours, soit envers ses neveux, soit envers ses cousins, plein de dévouement et d'affection.

Chaque année il fallait que quelqu'un des siens lui rendit visite, quand lui-même n'allait pas les voir. Il les conseillait par lettres dans leur petites affaires de famille, s'informait avec amour de ce qui se passait chez eux et au village, comme s'il eût été encore un de leurs égaux. Il savait se mettre à la portée de toutes les éducations, parler le langage de chacun ; car la charité jointe à une certaine ingénuité naturelle lui avait appris à se faire tout à tous, à comprendre quiconque lui parlait et à l'élever jusqu'à lui, pourvu qu'il s'y sentît disposé. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la lettre qu'il écrivit aux enfants de sa sœur, maîtresse d'école dans un village, et qui venait de mourir.

Telle est la connaissance que j'ai eue de Sailer comme particulier ; car c'est uniquement à ce point de vue que j'ai voulu le dépeindre dans ces quelques lignes. Ses travaux sont connus du public ; ils renferment un riche trésor de sagesse, d'expérience de la vie, de connaissance des hommes et de sens chrétien, où la foi s'allie à l'intelligence.

Il faut dire cependant, comme le reconnaissent tous ceux qui l'ont vu de près, qu'il faisait preuve, dans ses relations particulières, de beaucoup plus d'esprit et de talent que dans ses ouvrages. Il m'assurait que, dès le début de ses travaux intellectuels, il s'était fait une loi non pas de briller, mais d'être utile, par conséquent de s'efforcer d'être compris de tous ; voilà pourquoi il composait à larges traits. Dans ses lettres familières son style prenait une forme plus concise et plus épigrammatique encore que dans ses autres écrits.

La lettre suivante, adressée à la princesse Jeanne d'Œttingen, peut être considérée comme l'abrégé clair et précis des principes de sagesse qui réglaient sa conduite, et comme la loi qui présidait à sa vie intérieure (1) :

« Faire le bien, et en le faisant mettre sa confiance en Dieu, aller tous les jours à son école, et n'y apprendre que la seule et unique vérité qui ne nous laisse jamais orphelins; porter vaillamment le poids du jour, et ne l'augmenter pas sans nécessité, car il s'agrandira tout seul; être aveugle, sourd et muet dans une foule de circonstances, et avoir néanmoins l'intelligence ouverte, afin de trouver le vrai chemin qui conduit à travers le monde; commencer par mettre de l'ordre en soi-même, et préparer ensuite le terrain extérieur; enlever la pierre qu'on rencontre sur son passage, et, quand on ne le peut, voir comment on la franchira sans y heurter le pied; se réjouir de tout son cœur quand

(1) Œuvres complètes de Sailer, *Lettres de tous les siècles*, tome XII, page 365.

Dieu nous vient visiter, et, quand il faut pleurer, regarder le ciel à travers ses larmes; laisser la tempête mugir au dehors et ne point lui permettre de pénétrer; aimer à s'égayer extérieurement, pour empêcher que les entrailles (du corps et de l'âme) ne s'endurcissent; puis, dans son cabinet, entrer en compte avec soi-même et avec Celui qui parle sans témoin, voit sans œil, soutient sans bras et aime sans cœur; être simple avec les simples, prudent avec les fourbes, ouvert avec les bons, circonspect avec les renards; ne pas sacrifier aux puissants le plus petit grain d'encens, et ne point permettre que ni les grands, ni les petits nous en offrent; ne point semer d'épines, et ne point faire attention aux piqûres que nous font celles que d'autres ont semées; faire l'aumône aux chrétiens, aux juifs et aux païens, et aimer Jésus-Christ comme saint Paul l'a aimé...; faire cela fidèlement, sans néanmoins se croire suffisamment bon, mais en se frappant la poitrine, c'est là assurément la meilleure sagesse qu'il puisse y avoir sur la terre : quant à la meilleure qui soit au ciel, c'est au ciel même à nous l'apprendre. »

Sailer mourut comme il avait vécu. Il s'endormit dans le sentiment de la présence de Dieu, le 20 mai 1832, entouré de ses parents et amis, et muni des sacrements des mourants. Sa tombe se trouve dans la magnifique cathédrale de Ratisbonne, où s'élève un mausolée digne de cet homme illustre.

Breslau, en la fête de l'Épiphanie, 1852.

MELCHIOR,

CARDINAL ET PRINCE-ARCHEVÊQUE.

Post-scriptum. — Les pages qui précèdent étaient déjà écrites, lorsqu'un ami lointain, qui avait connu Sailer bien avant moi, dès 1812, qui depuis l'avait souvent revu, et à qui j'avais demandé quelques lignes de souvenir, m'envoya les pages suivantes. Comme elles concordent avec ma notice, elles prouvent la justesse de mon appréciation, laquelle, du reste, sera ratifiée par tous ceux qui ont connu l'illustre défunt.

« Sailer était un homme qu'on estimait d'autant plus qu'on le connaissait mieux ; son caractère si noble, si pur, si aimable, ne se démentait jamais. Il n'est pas facile de trouver quelqu'un qui, dans des conjonctures si diverses, dans la santé comme dans la maladie, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ait conservé une telle égalité d'âme Il était comme une source qui répand avec une intarissable fécondité une eau toujours pure. De ses yeux jaillissait une lumière toujours douce et paisible. La sérénité et la paix de l'âme, qui se manifestaient dans chaque action, chaque parole, chaque regard, étaient chez lui le résultat d'une victoire continuelle remportée sur lui-même et une conséquence de son âme grande et élevée. Au milieu des conversations les plus animées, il se recueillait de temps en temps dans son intérieur, et on voyait alors que quelque chose de surnaturel se passait dans son âme. Mais tout cela lui était aussi naturel qu'il le serait pour un jardinier de regarder le ciel en contemplant les fleurs de son jardin. Dans ses relations avec les hommes, non-seulement il

témoignait de la bienveillance à tous, mais il était tout bienveillance. Pour une âme si bien faite, les relations habituelles devenaient plus nobles et plus salutaires ; aussi vit-on souvent pendant sa vie ses meilleurs disciples se réunir autour de lui, non-seulement comme de simples auditeurs autour de leur professeur, mais comme des disciples autour de leur maître. C'est là surtout que cet homme répandit de son cœur fécond ces bonnes semences qui produisirent des fruits si précieux dans un grand nombre, devenus à leur tour propres à en produire de nouveaux pour les générations futures.

« C'est ainsi que pendant des siècles l'homme généreux agit avec force sur ses semblables. » GŒTHE.

« Au milieu de l'influence prodigieuse qu'il exerça sur des intelligences si nombreuses et si diverses, rien n'était plus intéressant que d'observer sa manière de procéder. Envers ses plus intimes amis, il était d'une expansion sans bornes, et en général il réglait sa conduite suivant les personnes avec lesquelles il se trouvait. Il avait, pour apprendre à connaître les hommes et découvrir le degré de leur développement intellectuel, une habileté remarquable et une balance d'une rare justesse. Mais comme cette finesse d'observation n'était qu'un instrument au service de son dévouement absolu, elle n'était autre que ce qu'on nomme la vraie sagesse.

« Quand, dans quelque nécessité morale, on lui demandait conseil, il était rare qu'il commençât par combattre les fautes et les erreurs qu'on avait commises ; il recher-

chait soigneusement les bonnes qualités de la personne, et, semblable au mineur habile, il savait trouver dans chacun les veines qui recélaient le métal pur, et les exploiter avec toute la sagacité de l'amour. Il avait l'habitude de procéder avec la plus grande douceur dans le traitement des infirmités morales. L'un de ses amis, qui trouvait cette douceur trop grande, lui dit un jour : « Vous êtes un excellent bandagiste, mais un mauvais opérateur. » — « C'est fort possible, répondit Sailer; mais j'ai vu dans ma vie guérir plus de blessures par un bon bandage que par le couteau. »

« Sailer communiqua à l'un de ses amis les paroles suivantes, extraites des confessions de Balthasar Alvarez, confesseur de sainte Térèse : « Dieu m'a donné un cœur large; mes péchés ne me tourmentent plus, ils ne font plus que m'humilier; ils sont même devenus des fenêtres à travers lesquelles ont pénétré les rayons de Dieu. Les péchés d'autrui ne m'inquiètent plus, ils ne font qu'exciter ma compassion ; et le zèle qui les voulait corriger de force et ne le pouvait, est devenu un amour tolérant, qui alors a corrigé plus facilement et plus sûrement. » Il eût été impossible à Sailer de mieux se dépeindre lui-même.

« De l'ensemble des qualités de cet homme, dont la paix intérieure, semblable à une douce lumière, se communiquait souvent aux personnes présentes, et savait trouver et rallumer en chacun les étincelles du bien, il est aisé de comprendre que la plupart se sentaient grandir en sa présence et devenir meilleurs. Il ne serait pas fa-

cile d'appliquer à un homme avec autant de vérité qu'à Sailer ces paroles que, d'après Platon, Aristide disait à Socrate : « Je faisais des progrès chaque fois que j'étais auprès de vous ; mais j'en faisais davantage quand je vous regardais parler. » Platon, *Théagès*.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Les leçons de l'illustre et aimable Sailer sur la *Théologie pastorale* datent de l'époque mémorable et si glorieuse pour l'Allemagne catholique, où il professait la théologie à l'Université de Dillingen, devenue célèbre par la réputation que lui valut la présence de cet homme, le plus éminent peut-être qui ait honoré l'Église d'Allemagne dans les temps modernes.

Si, de nos jours, la science ecclésiastique a pris, de l'autre côté du Rhin, un essor qui excite notre étonnement et notre admiration, on reconnaît unanimement que Sailer a été l'âme de cette renaissance religieuse.

Il n'entre point dans notre dessein de faire ici l'énumération et la critique des nombreux ouvrages sortis de la plume, ou plutôt dictés par le cœur de Sailer, plus recommandable encore par les services de toute nature qu'il a rendus à la jeunesse studieuse et au clergé d'Allemagne qu'il a régénéré, par les qualités de son âme qui rappellent sans cesse saint François de Sales et Fénelon, que par les beaux travaux qu'il a laissés. La notice biographique qui accompagne ce volume, et sur-

tout les *Souvenirs du chanoine Schmid*, publiés en français, le feront suffisamment connaître sous ce double rapport.

Nous dirons quelques mots seulement de l'ouvrage dont nous offrons la traduction au clergé, et principalement aux jeunes candidats du sacerdoce. Un aperçu sommaire nous paraît d'autant plus indispensable que, nous le croyons du moins, cette branche de la science ecclésiastique n'a pas encore été traitée en France sous le double point de vue théorique et pratique où l'auteur s'est placé.

L'idée fondamentale qui sert de base à cet ouvrage, c'est la déchéance de l'homme et sa réconciliation avec Dieu opérée par Jésus-Christ et continuée dans l'Église, dont les ministres réalisent et maintiennent en son nom l'union des hommes avec leur Créateur. Or l'Église, pour remplir convenablement sa mission, a besoin d'organes spéciaux qu'on nomme *Ecclésiastiques* ; de là, pour ces derniers, la nécessité d'une double préparation : l'une *scientifique*, qui les rende propres à *enseigner* ; l'autre *spirituelle*, qui leur donne la *force* et la *volonté* de remplir leurs fonctions.

Après avoir montré, en s'appuyant sur l'expérience, sur l'autorité des écrivains sacrés et des docteurs chrétiens, quelles sont les qualités générales qui distinguent le vrai pasteur des âmes, et quels en ont été les plus beaux exemples, l'auteur aborde la *préparation scientifique* du prêtre, en posant chaque fois les principes qui servent de fondement à la matière qu'il développe, et

en les appliquant par des exercices et des essais d'une difficulté proportionnée aux progrès successifs que doit faire le lecteur à mesure qu'il avance dans cette étude.

Ces exercices et ces essais concernent tout d'abord l'usage que l'on doit faire de l'Écriture-Sainte dans les diverses fonctions du ministère, et les conditions requises pour l'étudier avec fruit. L'auteur, envisageant la Bible sous ses principaux aspects, montre quel riche trésor de science elle renferme pour le prêtre qui sait l'utiliser avec sagesse et habileté.

Ces exercices, qui vérifient la justesse des principes posés, sont accompagnés d'analyses, de synthèses, de vues d'ensemble et de réflexions qui montrent la fécondité et la valeur des passages examinés, font ressortir les grandes vérités qu'ils contiennent, et exposent les conséquences qui en découlent.

A ces études pratiques sur l'Écriture-Sainte sont annexées, comme sources auxiliaires, celles des saints Pères. L'auteur procédant, comme toujours, par la théorie et l'application, signale les préjugés contre lesquels il faut se mettre en garde dans cette étude, expose les conditions qu'il y faut apporter, montre quel choix il faut faire des passages classiques de leurs ouvrages, et suit, en général, la même méthode que pour l'étude pratique de la Sainte-Écriture.

Viennent ensuite différents traités et exercices sur la traduction de la Bible, sur les diverses sortes de paraphrases qu'on en peut faire, et sur les conditions que requiert ce genre de travail.

Envisageant, dans un article spécial, la Sainte-Écriture comme document historique, l'auteur montre qu'elle est tout à la fois l'histoire du gouvernement de Dieu, celle du genre humain, de la religion et de la morale, la dépositaire des révélations divines, l'histoire du peuple Israélite, le récit d'événements qui offrent le plus grand intérêt, par exemple, l'histoire dramatique de Joseph, que l'auteur expose dans toutes les phases de son développement.

L'Écriture considérée comme une collection de grands caractères, fait l'objet d'une nouvelle étude, où la doctrine de saint Paul sur Dieu, sur l'humanité, sur Jésus-Christ, sur la charité, sur la vie future et sur l'Église, est présentée dans autant de paragraphes spéciaux.

Nous voici aux paraboles de l'ancien et du nouveau Testament. L'auteur les traite d'abord d'une manière générale, en signalant les propriétés qui les distinguent, les avantages qu'offre cette espèce d'enseignement, et les différents sens que renferment les paraboles. Venant ensuite à chacune d'elles en particulier, l'auteur, au moyen de questions et de réponses, d'analyses, de remarques critiques et d'applications, met en évidence les doctrines qu'elles contiennent, et initie le lecteur à l'art de les adapter à toutes les situations de la vie humaine.

Une troisième série d'exercices sur l'étude pratique de l'Écriture-Sainte, intitulée *Théologie pastorale de saint Paul*, expose l'ensemble de la doctrine chrétienne

en général, puis, entrant dans le détail, trace, à l'aide de textes puisés dans les Épîtres de l'Apôtre, les devoirs des diverses vocations.

Obligations envers les personnes constituées en dignité ; Évangile des personnes du sexe ; Portrait d'un bon évêque et d'un bon pasteur; Soin des veuves; Morale pour nos supérieurs ecclésiastiques; Évangile des serviteurs et des servantes; Évangile pour les riches; Quintessence de la Théologie pastorale : tel est l'objet de cette troisième classe d'exercices sur l'étude pratique de l'Écriture-Sainte.

Cette PREMIÈRE PARTIE de la *Théologie pastorale*, n'est, on le voit, qu'une préparation scientifique du pasteur à l'exercice de sa vocation. Ce travail achevé, l'auteur aborde, dans sa DEUXIÈME PARTIE, chacune des fonctions du saint ministère.

La prédication, le catéchisme, la surveillance des écoles, l'enseignement privé, la confession, le soin des malades, la liturgie des principales fêtes de l'année ecclésiastique, avec la signification qu'elles revêtent et la manière de les expliquer aux fidèles, sont traités longuement et avec tous les développements qu'exige l'importance du sujet. L'auteur emploie constamment le même procédé que dans la première partie : des principes, des exercices de différentes espèces, des analyses, des jugements critiques. Tel est, en général, le système de l'auteur.

Les conditions requises pour remplir dignement les fonctions du ministère des âmes, et un *Abrégé de la*

Théologie pastorale, terminent la deuxième partie de l'ouvrage.

La TROISIÈME PARTIE est consacrée aux différentes relations du pasteur avec sa maison, sa paroisse, ses confrères, son pays; avec les étrangers, avec les partisans d'autres religions et avec les hommes en général. Une *correspondance pastorale* sur les plus graves questions du ministère clot cette troisième et dernière partie.

Cette analyse sèche et décharnée, toute impuissante qu'elle est à donner une idée exacte de ce travail, nous a paru indispensable; malgré la conviction où nous sommes que l'attente du lecteur sera de beaucoup surpassée, elle indiquera du moins ce qu'on peut espérer d'un sujet traité à ce point de vue, et par un homme de la trempe de Sailer.

Si, au témoignage du chanoine Schmid, des hommes de mérite ne dédaignaient pas, après avoir terminé le cours de leurs études ecclésiastiques, de se rendre à l'Université de Dillingen pour y assister aux leçons de Sailer sur la *Théologie pastorale* (1), publiées dans la suite par ordre de Wenceslas, archevêque et électeur de Trèves, prince-évêque d'Augsbourg; si le chanoine Schmid avoue lui-même que c'est aux études qu'il a faites dans le premier volume qu'il était redevable de sa connaissance profonde de l'Écriture-Sainte, où il avait puisé la simplicité et le charme inimitable de son style; si, enfin, ces mêmes études l'ont rendu capable

(1) *Souvenirs du chanoine Schmid*, 1er vol., p. 194.

de composer son *Histoire sainte*, devenue classique dans toute l'Allemagne et traduite dans la plupart des langues européennes, nous ne pensons pas qu'il y ait présomption de notre part à recommander au jeune clergé de France, non pas la lecture, mais l'étude de cet ouvrage, et à concevoir l'espérance que les fruits qu'il produira justifieront une fois de plus l'hommage suivant que le roi de Bavière rendait à Sailer, en lui envoyant la grand'croix de l'Ordre du Mérite de la Couronne de Bavière :

« Cher et respectable Sailer,

» Je félicite la Bavière de vous avoir possédé pendant » cinquante ans, et je souhaite qu'elle vous possède » longtemps encore, doué de cette force d'esprit si active » et si féconde. Comme gage de mes sentiments envers » vous, recevez, vous qui en êtes si digne, la grand'- » croix de l'Ordre du Mérite. Brillant sur une telle poi- » trine, elle donnera à cet ordre un lustre nouveau. » Vous êtes resté fidèle au bien dans toutes les situa- » tions de votre vie; à toutes les époques vous avez » répandu une lumière bienfaisante. L'influence que » vous avez exercée pendant ces années de ténèbres » que les insensés ont prises pour de la lumière, sera » salutaire aux générations futures. Les hommes que » vous avez formés en formeront d'autres, ils agiront » dans les mêmes sentiments que ceux qui vous ani- » maient ; ces sentiments ne sont autres que ceux qu'ins-

» pire la religion. Vivez longtemps encore pour le bon-
» heur de l'Église et de l'État! Tels sont les souhaits
» que forme pour vous, mon très-estimable évêque,
» celui qui vous apprécie à votre juste valeur.

» *Munich, le 11 novembre 1831.*

» Louis. »

INTRODUCTION.

CHAPITRE I[er].

Idée de la Théologie pastorale en général, et de celle-ci en particulier.

IDÉE D'UNE THÉOLOGIE PASTORALE.

1. Dieu est, et il est l'éternel Amour.

2. L'humanité, dans sa dignité originelle, était donc unie à Dieu; elle était bonne et vertueuse en Dieu.

3. L'humanité, dans son état actuel, est, dans une foule de ses membres, séparée de Dieu, éloignée de Dieu; elle est corrompue et misérable.

4. Cet éloignement et cette séparation de Dieu supposent donc qu'une scission s'est jadis opérée entre Dieu et l'humanité.

5. Cette scission entre Dieu et l'homme a eu pour conséquence nécessaire la division entre l'homme et son semblable; car le même égoïsme qui a séparé l'homme d'avec Dieu, l'a aussi séparé d'avec son semblable.

6. Cette division ne saurait subsister éternellement; il faut que l'union se rétablisse entre Dieu et l'homme, entre l'homme et son semblable. Car Dieu est Amour, et l'Amour ne saurait

mourir ; l'Amour éternel veut l'union, et cette volonté éternelle ne saurait demeurer sans effet.

7. L'union qui doit renaître ne saurait se réaliser sans l'esprit de Dieu, qui est essentiellement un esprit de paix ; voilà pourquoi le Saint-Esprit est appelé Esprit de Charité.

8. L'Esprit de Dieu s'est répandu dans toute sa plénitude en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, afin de faire cesser toute division, et de rétablir l'union primitive.

9. L'union de l'homme avec son semblable suppose l'union de l'homme avec Dieu ; l'union de l'homme avec Dieu suppose que l'homme s'approche de Dieu.

10. Réconcilier l'homme avec Dieu, le réunir à lui, est donc le but de l'existence de l'homme, et de toute existence humaine. Cette réconciliation commence notre retour vers Dieu, et cette union y met le sceau.

11. L'accomplissement de cette tâche sacrée constitue la première et suprême mission de l'humanité ; par conséquent elle est un devoir pour tout homme qui peut comprendre le sens de cette mission.

12. Cette noble tâche ne saurait être accomplie sans que l'union soit rétablie parmi les hommes.

13. La réunion des hommes en vue de la réalisation de ce but se nomme *Église*.

14. L'Église que Jésus-Christ a fondée se nomme *chrétienne*, du nom de son fondateur.

15. L'Église, considérée dans l'esprit de Jésus-Christ, est un vaste corps composé de membres innombrables, qui, recevant la vie de leur Chef, qui est Jésus-Christ, et étant tous *un* entre eux et avec Dieu, travaillent, chacun dans sa condition, à maintenir, dilater, transmettre et éterniser cette union. L'union de tous les membres entre eux et avec Jésus-Christ, et avec Dieu par Jésus-Christ, est l'âme de l'Église ; la forme de cette union est le corps proprement dit de l'Église ; le maintien, l'extension et la transmission de cette union est la mission, la tâche journalière de l'Église.

16. Ce que Jésus-Christ a fait en personne sur la terre pendant sa vie, il le fait encore par son Esprit. Il était venu pour abattre le double mur de séparation qui existait entre l'homme et l'homme, entre Dieu et l'homme, et pour réunir entre eux et avec Dieu les membres séparés. Le ministère de Jésus-Christ était donc un ministère de réconciliation entre l'homme et son semblable, entre Dieu et l'homme. Or, si tel était le ministère de Jésus-Christ, tel est encore celui de son Esprit. Il unifie et maintient l'union.

17. Cette union, vivante à l'intérieur, visible à l'extérieur, telle est l'essence de l'Église de Jésus-Christ.

18. Cette union a besoin d'organes puissants, qui la fassent connaître, la dilatent, la propagent, l'éternisent.

19. L'Église de Jésus-Christ, considérée en tant qu'elle a pour mission première d'embrasser dans son sein tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux, et comme possédant les qualités nécessaires pour opérer ce résultat, se nomme *catholique*. Considérée en tant que reconnaissant le pontife de Rome pour centre de son unité, l'Église catholique s'appelle Église catholique romaine.

20. Cette Église catholique a besoin d'une multitude d'organes visibles pour rétablir, conserver, propager et éterniser l'union des hommes entre eux et l'union des hommes avec Dieu.

21. Ces organes, en tant qu'autorisés et envoyés par l'Église pour remplir la mission assignée à cette Église, mission qui est celle de toute créature humaine, se nomment *Ecclésiastiques*, ou ministres du Seigneur.

22. Ils se nomment ainsi :

Parce que leur vocation consiste à rapprocher l'homme de Dieu, et à l'unir à son Créateur.

23. Ces personnes publiques, qu'on nomme Ecclésiastiques, ont besoin, pour remplir légitimement et raisonnablement leur ministère :

1. D'une *préparation scientifique*, qui les rende *capables* d'enseigner et aptes à remplir leurs fonctions.

II. D'une *préparation spirituelle*, qui leur donne la *force* d'enseigner et la *volonté* de remplir leurs fonctions.

III. D'un *emploi ecclésiastique*, qui leur donne le *pouvoir* d'exercer leur ministère spirituel dans un cercle déterminé.

IV. D'une *reconnaissance publique de l'État*, qui imprime à leurs actes le cachet de la légalité politique, et assure à leurs personnes la protection civique.

24. Parmi toutes les sciences qui rendent les ecclésiastiques capables d'enseigner et aptes à remplir leurs fonctions, il en est une qui a pour objet immédiat l'accomplissement des fonctions de leur état, c'est la *Théologie pastorale*.

25. La Théologie pastorale est donc la science qui apprend à réconcilier avec eux-mêmes et avec Dieu les hommes divisés entre eux et séparés de Dieu, et de le faire dans l'esprit de Jésus-Christ et de son Église; dans l'esprit de Jésus-Christ, qui est apparu sur la terre pour rattacher à lui l'humanité, et par lui à Dieu; dans l'esprit de son Église, qui, étant une avec Jésus-Christ, ne saurait avoir d'autre volonté que celle de faire cesser toute séparation entre Dieu et l'homme, et de rétablir l'union avec Dieu.

26. Considérée en tant que travaillant dans l'esprit de Dieu et de son Église à réconcilier les hommes entre eux et avec Dieu, ils sont les ministres de Jésus-Christ et de son Église.

27. L'objet de la Théologie peut donc se résumer dans les points suivants :

I. Réconciliation des hommes entre eux, et réconciliation des hommes avec Jésus-Christ, tel est le ministère de Jésus-Christ.

II. Réconciliation des hommes entre eux et avec Jésus-Christ, représentée par un corps visible, telle est l'Église de Jésus-Christ.

III. Ministère de Jésus-Christ exercé par les ministres de Jésus-Christ et de l'Église, et rempli dans l'esprit de Jésus-Christ, telles sont les fonctions pastorales.

IV. Science ayant pour objet de préparer et de diriger l'exercice des fonctions de pasteur, telle est la Théologie pastorale.

Si les ecclésiastiques pouvaient considérer les fonctions de pasteur à ce point de vue, ils comprendraient la sublimité de leur vocation, et travailleraient dans l'esprit de Jésus-Christ, qui serait le leur, au salut de l'humanité.

OBJET DE CETTE THÉOLOGIE PASTORALE.

28. Le ministère pastoral est le ministère des âmes.

29. L'esprit de ce ministère consiste dans une volonté ferme et déterminée de travailler au salut des hommes.

I. Il est *personnel*, en tant qu'il s'occupe des devoirs spéciaux de chaque individu, de sa religion, de sa vertu, de sa sagesse, de sa piété. Dans ce sens, chacun est son propre directeur.

II. Il est *général*, en tant que chacun se préoccupe des destinées immortelles de son prochain. Dans ce sens, chacun doit s'intéresser au salut de son semblable (*unicuique mandavit de proximo suo*).

III. Ou bien, il a pour objet des personnes publiques et est exercé par des ministres autorisés et envoyés par l'Église, et chargés de travailler au salut de leurs semblables dans un cercle déterminé. Dans ce sens, chaque ecclésiastique est directeur des âmes dans la sphère qui lui est assignée.

C'est cette direction des âmes, considérée comme ministère ecclésiastique, qui fera l'objet de cet ouvrage.

30. Il en est de la direction des âmes (considérée comme devoir d'état), comme fonction ecclésiastique, comme de l'influence du pasteur des âmes *sur* les hommes et *dans* les hommes, par rapport aux destinées éternelles de l'humanité. J'agis *sur* l'homme, quand ma parole, mes actes, ma vie font impression sur lui ; j'agis *dans* l'homme, quand l'esprit qui souffle dans mon discours, dans mes actes, dans ma vie, produit dans le plus intime de son être une vie nouvelle.

31. L'action du directeur des âmes est double : ou elle

s'exerce dans le cercle de ses fonctions pastorales, ou en dehors de ce cercle.

32. L'action qu'il exerce en dehors du cercle de ses fonctions pastorales est celle qui résulte de sa conduite, de sa vie.

33. Sa vie, pour exercer une influence salutaire, ne doit pas scandaliser, elle doit édifier.

Elle doit édifier sa maison, sa paroisse, son pays, le monde entier, s'il entre en contact avec lui.

34. Les fonctions du ministère pastoral consistent à *pratiquer* et à *enseigner* (*cœpit facere et docere*).

35. L'enseignement est un dans son objet, multiple dans sa *forme*. Le même Dieu que le pasteur annonce dans ses prédications, il l'annonce au catéchisme, au confessionnal, au lit des malades, dans son enseignement privé.

36. Comme docteur, le pasteur des âmes doit avoir appris :

A préparer la matière de son enseignement ;

A donner à cette matière la forme qui lui convient dans les différents genres d'instructions où il la présente.

37. La matière de cet enseignement, il la tire en général :

Du domaine de la philosophie, de la théologie et de l'histoire ;

En particulier : des doctrines et de l'esprit de l'Écriture sainte ;

Immédiatement : du fond de son âme, qui, loin d'être un pur réservoir de formes didactiques, doit être tout lumière, tout vie.

38. La forme de l'enseignement est déterminée, dans le sermon, par les aptitudes et les besoins du peuple ; dans les catéchismes, par les capacités et les besoins des enfants ; au confessionnal, dans les relations privées, auprès des malades, par les besoins et les aptitudes de l'individu.

39. Les fonctions du ministère pastoral sont liturgiques ; car elles se rapportent soit à l'office public, soit à l'administration des sacrements pendant l'office ou hors de l'office divin.

40. L'enseignement et la pratique du ministère pastoral réunis sont ce qu'on nomme le ministère pastoral individuel ; là, le prêtre agit comme liturgiste et comme docteur.

41. La direction des âmes, considérée comme fonction ecclésiastique, embrasse donc le ministère de docteur, le ministère de liturgiste, le ministère de directeur privé.

42. La préparation à l'exercice de ce triple ministère constitue donc la formation du directeur des âmes.

43. Conséquemment, la Théologie pastorale est cette science qui a pour objet de former à la pratique du triple ministère de la direction des âmes, et pour but, la formation complète du directeur des âmes.

44. La science pastorale s'appelle Théologie pastorale, en tant qu'on la considère comme partie intégrante de la science théologique. Ici, le Théologien n'apprend pas seulement à connaître Dieu; il apprend encore à ramener à lui l'humanité qui s'en était éloignée.

45. La science pastorale fait du Théologien le théologien du peuple, c'est-à-dire qu'elle lui apprend l'art d'annoncer la parole de Dieu à tous les hommes, en la présentant sous une forme accessible à l'intelligence du peuple, proportionnée à sa mémoire, adaptée aux besoins de son âme et applicable aux habitudes de sa vie.

46. La Théologie pastorale se distingue des autres branches de la Théologie par son *but*, son *extension*, son *mode d'enseignement*, par son *langage* et par la *place* qu'elle occupe.

Par son *but*. — Elle a pour but immédiat et unique de former le pasteur des âmes, et seulement pour le cercle de ses fonctions et de sa vie de pasteur.

Par son *extension*. — La formation du pasteur des âmes a plus d'extension que la dogmatique, et elle en a moins; elle en a plus, si l'on considère les connaissances dont elle peut faire usage; moins, si l'on examine la base et l'ensemble des connaissances qu'elle exige.

Par son *mode d'enseignement*. — Elle s'occupe plus de la pratique que de la spéculation; plus de l'application que de l'approfondissement.

Par son *langage*. — La langue du Théologien diffère autant

de celle du pasteur des peuples, que celle du savant diffère de celle du vulgaire.

Par la *place* qu'elle occupe. — Car devant initier le Théologien à la vie publique de la Théologie, elle vient compléter et clore le cours de Théologie.

47. La formation du pasteur des âmes échouerait, si l'élève en Théologie pastorale, familiarisé seulement avec la forme des fonctions de son ministère, en ignorait le fond, qui varie suivant la diversité des travaux du ministère. Il doit savoir quelles sont les doctrines fondamentales sur lesquelles repose tout l'édifice de sa formation, et où il les peut trouver. Ces doctrines fondamentales, nécessaires à l'accomplissement de sa tâche, lui sont surtout fournies par le contenu et l'esprit de l'Écriture; à lui de savoir se les approprier, de les transformer en sa propre substance et d'y trouver les types sur lesquels il doit former le peuple. Or, ce qui apprend au pasteur des âmes à s'approprier le contenu et l'esprit de l'Écriture, à former sa vie d'après elle et à s'en servir comme d'un guide pour former les autres, c'est la méditation pratique et édifiante de l'Écriture.

48. La formation du pasteur des âmes échouerait également, si la Théologie pastorale, tout en formant dans l'homme le pasteur des âmes, ne formait pas l'homme dans le pasteur des âmes. La vie du pasteur prêche toujours mieux que le prédicateur lui-même, elle catéchise mieux que le catéchiste. Tout dans le pasteur des âmes doit favoriser la direction des âmes, sa vie, sa parole, ses actes..

49. Ainsi, pour que la Théologie pastorale mette le couronnement à la formation du pasteur, elle doit diriger :

I. Le candidat dans sa préparation aux fonctions de pasteur des âmes;

II. Dans l'exercice de ses fonctions.

III. Elle doit le guider comme homme, dans les autres circonstances de sa vie, circonstances qui, loin de paralyser son ministère, devront au contraire en faciliter l'accomplissement.

50. De là trois parties dans la Théologie pastorale.

PREMIÈRE PARTIE. — *Le pasteur des âmes dans sa préparation immédiate à l'étude pratique de l'Écriture sainte.*

DEUXIÈME PARTIE. — *Le pasteur des âmes dans l'exercice de ses fonctions.*

Formation : 1 du prédicateur, 2 du catéchiste, 3 du surveillant des écoles, 4 du docteur privé, 5 du directeur des consciences, 6 de l'ami des malades, 7 du liturgiste.

TROISIÈME PARTIE. — *Le pasteur des âmes considéré dans les autres circonstances de sa vie*, dans son presbytère, dans ses rapports avec l'autorité, avec ses confrères, etc.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que la Théologie pastorale ne commence, à proprement parler, qu'avec la seconde partie, la première n'ayant pour objet que la préparation prochaine du ministre des âmes à ses fonctions. La troisième n'est qu'un complément dont le but est de montrer l'homme dans le pasteur. Les besoins de notre temps, en me faisant insister avec tant de force sur la préparation immédiate du pasteur, et en me forçant de compléter l'éducation du pasteur par celle de l'homme, ne justifient que trop la forme de cette Théologie pastorale, où marchent de front l'étude pratique de l'Écriture et l'éducation de l'homme dans le pasteur, puisque nous voyons tant de prêtres, dépourvus de la science de l'Écriture, montrer dans l'ecclésiastique le spectacle de l'homme inculte.

51. SOURCES DE LA THÉOLOGIE PASTORALE.

I. *La raison*. Le directeur des âmes doit former d'une manière raisonnable des êtres raisonnables.

II. *L'Écriture sainte*. Il doit former le peuple chrétien selon l'esprit du Christianisme.

III. La *discipline ecclésiastique*. Il doit faire de chrétiens catholiques des êtres pieux, bons et vertueux.

52. Les *ouvrages* (1) qui peuvent contribuer à la formation du pasteur des âmes, tels que :

(1) Sont particulièrement recommandables les Lettres de saint Ignace, de saint Polycarpe et de saint Cyprien, notamment les deux suivantes : *Qui*

a. Les monuments de l'antiquité chrétienne, les écrits des Pères et des docteurs de l'Église;

b. Les lettres pastorales;

c. Les conciles particuliers;

d. Les meilleurs ouvrages destinés à conduire les âmes;

e. Les expériences des directeurs des âmes;

f. L'expérience personnelle, qui, étant un exercice vivant, sert souvent plus que la lettre morte;

g. Les ouvrages récents qui ont traité de la Théologie pastorale.

Quant aux leçons suivantes sur la Théologie pastorale, si elles ne présentent pas un système complet et développé, elles résument néanmoins le système fondamental de la conduite des âmes à Dieu.

Ce système est aussi simple qu'il est clair, et aussi clair qu'il est vaste et étendu.

Ce système fondamental, déjà indiqué dans l'idée de la Théologie pastorale, peut se formuler ainsi :

La séparation entre Dieu et l'homme existe; cette séparation ne doit pas durer éternellement. Elle ne peut être détruite que par l'esprit d'union et de paix; cet esprit, c'est celui de Jésus-Christ. L'esprit de Jésus-Christ agit dans et par les membres vivants de son Église. L'œuvre journalière de l'Église, c'est la réunion des hommes avec Dieu; cette réunion suppose un retour; le retour de l'homme vers Dieu commence par la renaissance en Dieu, et se poursuit par la sanctification continue,

antistites in Ecclesia eligendi, et *Qualis esse debeat vita sacerdotum*; le *de Officiis ministrorum*, de saint Ambroise; les Lettres de saint Jérôme, principalement celle à Népotien; les deux ouvrages de saint Augustin, intitulés : *de Doctrina christiana* et *de Catechizandis rudibus*; les six livres sur le *Sacerdoce*, de saint Chrysostôme, ses homélies et ses sermons; la lettre d'Isidore d'Espagne sur les fonctions des évêques et autres personnes ecclésiastiques; le *Liber regulæ pastoralis*, de Grégoire le Grand; les *Libri quinque considerationum*, de saint Bernard, adressés au pape Eugène, où il le console, l'instruit, l'avertit et le réprimande... Une autre mine précieuse, non encore exploitée, et où respire une sagesse salutaire aux âmes, se trouve dans les deux mille et douze lettres d'Isidore de Peluse (*de Interpretatione divinæ Scripturæ, epistolarum libri quinque*, Venetiis).

jusqu'à ce qu'il soit transformé en union complète. Cette renaissance et cette sanctification ne sauraient s'opérer ni sans Dieu ni sans l'homme. Fidélité aux inspirations de Dieu, conformité à ses voies, soumission à sa volonté, luttes soutenues avec Dieu et pour Dieu, luttes contre tout ce qui lui est contraire, luttes pour tout ce qui est pour Dieu : tel est le travail de l'homme. Attirer, conduire, régénérer, accomplir, telle est la tâche de Dieu.

Cet ouvrage se terminera par un *journal* du pasteur des âmes, qui contiendra toutes sortes de conseils, d'avertissements, de nouvelles et de réflexions, utiles peut-être au futur ministre des âmes, ainsi que des *fragments d'une correspondance pastorale.*

L'histoire de la Théologie a deux époques : l'une embrasse les destinées de l'intelligence humaine, et celles de la Théologie pastorale durant tout le temps qu'elle n'a pas formé une science distincte, et qu'elle a été confondue avec les autres travaux de la pensée humaine, de la science et de la foi. L'autre période comprend les destinées de cette science pastorale depuis l'époque où ayant été séparée, on a commencé à l'étudier sous la forme d'une science particulière.

Une indication raisonnée et complète des écrivains catholiques et non catholiques, qui ont traité cette matière, fait encore partie des *desiderata*, pour nous servir de l'expression de Bacon, mais aussi, et fort heureusement, elle est du nombre de ces choses dont on peut se passer.

CHAPITRE II.

IDÉAL DU BON PASTEUR.

Jamais les hommes n'ont opéré de grandes choses, quand quelque chose de grand n'a pas brillé à leurs yeux, ou du moins jeté quelques lueurs dans les ténèbres de leur intelligence. Jamais le prêtre ne fera de grandes choses si Dieu ne lui fait pas comprendre la sublimité de sa vocation.

Peut-être les modèles suivants et les traits caractéristiques qui les distinguent contribueront-ils à faire pénétrer dans son âme quelques rayons de leur beauté et de leur éclat. A chacun des traits de ce tableau est joint un passage emprunté à l'antiquité chrétienne. S'il s'en trouve qui aiment mieux apprendre la vérité de la bouche des pères de l'antiquité, que ceux-là lisent les citations; si d'autres préfèrent voir le tableau sous les couleurs du jour, qu'ils veuillent bien l'étudier sous la forme que nous lui donnons.

ARTICLE Ier.

Le bon pasteur des âmes. — Un tableau.

1. Le bon pasteur se montre réellement ce que son nom de clerc indique qu'il est : un homme dont Dieu est l'héritage, et qui, par conséquent, n'a d'autre préoccupation que de rendre ses semblables attentifs à l'héritage qui les attend, et de les rendre propres à en prendre possession (1).

2. Pour réaliser complétement l'idée qu'exprime ce nom, il faut qu'il élève sa pensée vers les choses du ciel, qu'il ait le sens des choses de l'éternité, et n'éprouve que du dégoût pour les choses passagères (2). Car si tout chrétien doit élever son âme vers les choses du ciel, c'est-à-dire être marqué de l'esprit de Jésus-Christ, pour être véritablement chrétien, à plus forte raison doit-il en être ainsi de celui qui est le chef de toute une communauté chrétienne. Le sens des choses divines, pour le pasteur des âmes, c'est le *aude sapere* pris dans sa véritable signification.

3. Le pasteur qui a le sens des choses divines n'est pas seu-

(1) Propterea vocantur Clerici, vel quia de sorte sunt Domini, vel quia ipse Dominus sors, id est, pars Clericorum est : qui autem vel ipse pars Domini est, vel Dominum partem habet, talem se exhibere debet, ut et ipse possideat Dominum, et possideatur a Domino; quod si quidpiam aliud habuerit præter Dominum, pars ejus non erit Dominus. (HIERON., *Epist. ad Nepot.*)

(2) Eligant sibi partes, quibus fruantur, terrenas et temporales : portio sanctorum Dominus æternus est. Bibant alii mortiferas voluptates; pars calicis mei Dominus est. (AUG., *in Ps.*, XV.)

lement un ami de la prière ; la prière, l'élévation de son âme et de son intelligence vers Dieu composent toute sa vie intérieure. Non-seulement il aime les Psaumes, mais il éprouve, à leur simple récitation, les sentiments qui animaient le Chantre royal. L'esprit du Psalmiste souffle et agit en lui (1). Jamais ses lèvres ne sont éloquentes pendant que son cœur est muet ; car il sait mieux que personne que sans le langage du cœur les sons de la bouche ne servent à rien (2) ; qu'un grand nombre, tout en ayant la bouche fermée, ne laissent pas d'être entendus, et que plusieurs, malgré leurs clameurs, ne le sont jamais, et qu'il n'y a proprement que l'élévation du cœur vers Dieu qui constitue la véritable prière (3).

4. Le sens des choses divines et l'amour de la prière font du pasteur un ami de la solitude. Il aime à être seul, afin de devenir un avec lui-même et avec Dieu ; il aime à être seul, afin de conserver au milieu des hommes l'union avec lui-même et avec Dieu. La solitude en fait réellement un oint du Seigneur, un ami de Dieu, un clerc, et non un homme de la place publique (4).

5. Afin de fournir à sa prière un aliment continuel, et pour trouver constamment dans sa prière une noble récréation, il s'affectionne particulièrement à la méditation, et, quand la vérité lui apparaît à visage découvert, il fait de la contemplation, qui est la vue calme et sereine de l'éternelle vérité, sa plus douce occupation. Car il a appris, par expérience, que la vérité purifie l'âme de ses affections sensuelles, dirige les penchants, corrige les fautes, forme les mœurs, embellit la vie et transforme l'homme tout en entier à son image (5). Qu'y a-t-il

(1) Si orat Psalmus, orate ; et si gemit, gemite ; et si gratulatur, gaudete ; et si sperat, sperate ; et si timet, timete. (Aug., *in Ps.* xxx, *Enarr.* IV.)

(2) Quid enim prodest strepitus oris, muto corde ? (Aug., *Tract.* ix, *in Joann.* 12, 13, Edit. C. B. S. M. T., tom. III.)

(3) Multi clauso ore exaudiuntur, et multi in magnis clamoribus non exaudiuntur. Affectibus orare debemus. (Aug., *in Ps.* cxix, n° 9.)

(4) Clericum solitudo facit, non publicum. (Hieron., in *Epist. ad Oceanum, de Vita Clericorum* ; Edit. Antverp., p. 19.)

(5) Ipsum suum fontem, id est mentem de qua oritur, purificat consideratio, deinde regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus, componit mores, vitam honestat et ordinat. (S. Bern., lib. 1, *de Consid.*, cap. 7, edit. Paris, 1686.

en l'homme de plus grand que la faculté de chercher, de trouver, de goûter la vérité? ici-bas, d'en recueillir les rayons, et là haut, d'en contempler la face auguste?

6. A la prière et à la méditation, qui éclairent et forment son intérieur, il sait, par un procédé plein de charité, allier l'activité pour les autres; et cette prière et cette méditation, tout en l'élevant et en le soutenant, servent encore à fortifier et à éclairer le zèle qui l'excite à faire du bien à ses semblables. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont tellement inséparables qu'on ne saurait ni dans l'intimité avec Dieu oublier le prochain, ni dans les relations avec le prochain oublier Dieu (1). L'intimité trouve Dieu en Dieu; la charité cherche l'image de Dieu dans l'homme; l'intimité et la charité unissent le repos céleste avec l'activité céleste.

7. Afin de pouvoir travailler avec plus de force et avec une supériorité manifeste, même sous le rapport de la science, au salut de ses frères, dans les époques où prédomine la civilisation artistique et scientifique, le pasteur ne dédaignera aucune lumière qui pourra allumer en lui le flambeau de la science humaine. Hélas (2)! c'est un spectacle lamentable de voir que les pasteurs ignorent les bons pâturages; les guides, les bons chemins; les ministres de Jésus-Christ, sa volonté! C'est une erreur grossière de prendre pour de la vertu la rusticité et le défaut de connaissance, et de se croire saint parce qu'on est ignorant (3). Tout est pur pour ceux qui sont purs, et la bonne volonté sait faire tourner au profit des autres tous les genres de connaissances.

8. Parmi toutes les connaissances que les sciences peuvent lui fournir pour atteindre son but, le pasteur place en première

(1) Nec sic quisque debet esse otiosus, ut in eodem otio utilitatem non cogitet proximi; nec sic actuosus, ut contemplationem non requirat Dei. (S. Aug., *de Civit. Dei.*, lib. XIX, cap. 19.)

(2) Quid enim periculi sit, ubi non invenit pastor pascua, ignorat dux itineris viam, vicarius nescit Domini voluntatem, Ecclesia quotidie multipliciter et miserabiliter experitur. (S. Bernard.)

(3) Rusticitatem pro sanctitate habent, quasi idcirco sancti sint, si nihil scirent. Nec rusticus tamen et simplex frater ideo se sanctum putet, si nihil noverit. (Hieron., *ad Nepot.*)

ligne la connaissance pratique de l'Écriture sainte. L'Écriture est son manuel (1). Il n'est pas un de ces prêtres, si communs à toutes les époques, qui sont plus versés dans la connaissance des comédies et des romans que dans celle des Évangiles (2). Il apprend ce qu'il doit apprendre ; il se forme pour former les autres (3). Son œil et son intelligence, sa raison et son cœur lisent jour et nuit dans la parole de Dieu (4). Tandis que les autres s'en tiennent à la lettre de la Bible, pour lui, l'esprit de la sagesse biblique se transforme en quelque sorte tout entier en sa chair et en son sang.

9. Dès que la connaissance de l'Écriture a fait du lecteur un homme tout céleste, la vertu divine de ce Livre se révèle dans toutes les paroles et les actions du pasteur des âmes, dans son regard, dans sa figure, dans ses gestes, dans sa voix aussi bien que dans ses habitudes. Tout son extérieur devient un enseignement pour le peuple, toute sa vie intérieure est animée de l'esprit de la vérité. Ce lecteur de la Bible devient une Bible vivante, un livre ouvert et intelligible à toute sa paroisse (5).

10. Et c'est ainsi que tout son être prêche l'édification et la vertu. Unissant la science à la foi, la science à la régularité des mœurs, il fonde et édifie dans les autres ce qu'il représente en lui-même d'une manière vivante (6). Jamais ses actes ne vien-

(1) Sint ergo divinæ Scripturæ semper in manibus tuis, et jugiter in mente volvantur. (Hieron., *Epist.* xiv, *ad Celant.*, C. 4.)

(2) Sacerdotes Dei, omissis Evangeliis et prophetis, videmus comœdias legere. (Hieron., *Epist.* cxliii, *ad Damasum.*)

(3) Divinas Scripturas sæpius lege, imo nunquam de manibus tuis sacra lectio deponatur. Disce quod doceas, obtine eum, qui secundum doctrinam est, fidelem sermonem, ut possis exhortari in doctrina sana. (Hieron., *Epist. ad Nepot.*)

(4) Cœlestium Scripturarum eloquia diu terere ac polire debemus, tanto animo et corde versantes, ut succus ille spiritualis cibi in omnes se venas animæ diffundat. (Ambr., *Lib.* ii, *de Abel*, cap. 6.)

(5) Tanta esse debet scientia et eruditio Pontificis Dei, ut gressus ejus, et motus, et universa vocalia sint. Veritatem mente concipiat, et toto eam habitu resonet et ornatu, ut, quidquid agit, quidquid loquitur, sit doctrina populorum. (Hieron., *Epist.* cxxviii, sub finem.)

(6) Ædificent cunctos tam fidei scientia quam operum disciplina. (*Concil. Tolet.*, 4, cap. 25.)

nent démentir scandaleusement ses prédications. Aucun auditeur ne trouve occasion de s'adresser secrètement cette question : Pourquoi ne voyons-nous pas dans le prédicateur ce que nous entendons de sa bouche? A ses yeux, il est ridicule de prêcher à pleins poumons sur le jeûne, puisque les voleurs pourraient le faire avec autant de droit sur l'avarice. Il est un *prêtre de Jésus-Christ ;* c'est-à-dire qu'en lui la bouche, le cœur et la main ne sont qu'un, et n'ont qu'un but : faire la volonté de son Père céleste (1). Son mode d'enseignement est *double* et *simple ;* il enseigne par ses paroles et par ses actions, mais il enseigne une seule et même chose (2).

11. Il est donc irréprochable en tout, et pour cela il est en tout vigilant et prudent. Il sait que si tout dans le pasteur doit servir de modèle au peuple, la vie du prêtre est proprement le livre du peuple, et le livre le plus intelligible (3). Il sait que les yeux de tous sont fixés sur lui, que sa maison est comme un phare, et sa vie, la maîtresse de l'ordre public (4). Aussi fait-il toujours plus que ne lui commande la lettre du devoir; ou pour mieux dire, il ne connait plus de devoir, car il a l'amour en lui, et l'amour fait tout ce qu'il peut pour les autres, et il le fait volontairement, sans qu'il soit besoin de l'y contraindre. La règle des devoirs est exposée dans les livres des savants; mais la loi vivante, la charité, règne dans la vie du prêtre.

12. A une conduite irréprochable le pasteur doit allier un costume décent, puisque c'est là ce qui frappe tout d'abord les regards du peuple. Convaincu que si l'habit ne fait pas le

(1) Non confundant opera tua sermonem tuum, ne, cum in Ecclesia loqueris, tacitus quilibet respondeat : Cur hæc quæ dicis, ipse non facis? Delicatus magister est, qui pleno ventre de jejuniis disputat. Accusare avaritiam et latro potest. Sacerdotis Christi os, mens, manusque concordent. (Hieron., *Epist. ad Nepot.*)

(2) Sit ejus doctrina duplex, ut verbis facta conveniant, actus doctrinæ respondeat. (Chrysost., *Hom. De eo qui incidit in latrones.*)

(3) Vita Clericorum liber est laicorum. (*Concil. Turon.*, 1537.)

(4) In te omnium oculi diriguntur : domus tua et conversatio tua quasi in speluncо constituta, magistra est publicæ disciplinæ. (Hieron., *Epist.* III, *ad Heliod.*)

moine, la modestie dans le vêtement n'en est pas moins une belle image de la simplicité et de la candeur de l'âme (1) ; convaincu que dans un ecclésiastique la recherche dans le costume fait aisément supposer que l'homme caché sous cet habit n'est pas pur de l'esprit du monde (2) ; convaincu que, parmi les stupidités vulgaires, la dernière n'est pas de mesurer l'élévation de la dignité à la couleur éclatante du drap (3), il ne laissera apercevoir dans son costume aucune trace des frivolités puériles de la mode, et il évitera avec soin ces précautions minutieuses qui font marcher sur le bout des pieds pour ne pas salir ses souliers, précautions pardonnables à une jeune fiancée, mais indignes d'un prêtre du Seigneur (4).

13. La régularité de la conduite du prêtre et la pureté de ses intentions se révèlent principalement dans ses relations avec les personnes d'un autre sexe. Il prévient toute espèce de soupçons par sa vertu et sa prudence ; il fuit tout ce qui pourrait donner lieu à des suppositions vraisemblables, et ces suppositions, il évite de les faire naître (5). Il se préoccupe et de la pureté de sa conscience et de la pureté de sa réputation ; pour les uns, afin de gagner leur confiance ; pour les autres, afin de ne la point perdre (6). Il évite toute occasion qui le mettrait dans la nécessité journalière ou de vaincre ou de succomber (7).

(1) Etsi habitus non facit monachum, oportet tamen clericos vestes proprio congruentes ordini semper deferre, ut per decentiam habitus extrinseci morum honestatem intrinsecam ostendant. (*Conc. Trid.*, sess. 14, cap. 6.)

(2) Qui immoderato cultu corporis atque vestitus, vel cæterarum rerum nitore præfulget, facile convincitur rebus ipsis pomparum sæculi esse sectator. (Aug., L. II, *de Sermone Dom.*, cap. 12, Edit. S. Maur., tom. III.)

(3) Ille se inter Episcopos credit esse altiorem, qui vestem induerit clariorem. (Ambr., *de Dign. sacerd.* IV.)

(4) Ne plantas humidior via spargat, vix imprimunt summa vestigia. Tales cum videris, sponsos magis existimato quam clericos. (Hieron, *Epist.* 22, *ad Eustoch.*)

(5) Caveto omnes suspiciones, et quidquid probabiliter fingi potest, ne fingatur caute devita. (Hieron., *ad Nepot.*)

(6) Propter nos conscientia nostra sufficit nobis ; propter nos fama nostra non pollui, sed pollere debet in vobis (August), *Serm. de vit. et morib. cleric.*

(7) Quid tibi necesse est in ea versari domo, in qua necesse habeas quotidie aut perire aut vincere ? (Hieron., *Epist. de vitanda susp. contubern.*)

14. Ses pensées étant tout entières aux choses divines, il le manifeste par rapport aux biens de la terre. Il sait que l'ouvrier est digne de son salaire, et que le prêtre peut posséder des biens temporels et même le superflu; mais il sait aussi que le prêtre n'en est proprement que l'administrateur (1); qu'il doit posséder l'argent, et non l'argent le posséder (2); que les biens de l'Église ne sont autre chose que les vœux des âmes pieuses, les dons des pécheurs, l'héritage des pauvres (3), le trésor de Jésus-Christ (4); que l'ordre sacerdotal n'est pas un ordre militaire où l'on serve pour être soldé; que le ministère des âmes n'est pas un emploi mercantile, où il s'agisse de spéculer et de s'enrichir (5).

15. Dans cette conviction, il se contente de tirer sa nourriture et son entretien de l'autel, distribuant le reste aux pauvres, et ne donnant à ses parents qu'autant qu'ils font eux-mêmes partie des pauvres (6); par conséquent il s'élève au-dessus de ceux qui transforment les biens de l'Église en une banque, qui se font tondre et chantent les psaumes en vue de Mammon (7).

(1) Possum itaque licite divitias possidere, si tamen earum nos non reputaverimus dominos, sed ministros. (Arnulp. Lexov., *Serm. in Conc. Turon.*)

(2) Convenit tutoribus ecclesiarum res Ecclesiæ possidere, non ab his possideri. (*Concil. Paris.*, 6 L. I, cap. 18.)

(3) Scientes nihil aliud esse res Ecclesiæ, nisi vota fidelium, pretia peccatorum, et patrimonia pauperum. (Prosp. L. II, *de Vit. contemplat.*, cap. 9.)

(4) Nonne thesauri Christi sunt facultates Ecclesiæ? (Laurent Just., *de Compunct.*)

(5) Obsecro te, ne officium clericatus genus antiquæ militiæ putes, id est, ne lucra sæculi in Christi quæras militia; ne plus habeas, quam quando clericus esse cœpisti. Nonnulli enim sunt qui possident opes sub Christo paupere, quas sub locuplete et fallace diabolo non habuerunt, ut suspiret eos Ecclesia divites, quos mundus tenuit ante mendicos. (Hieron., *Epist. ad. Nepot.*)

(6) Ne res ecclesiasticas, quæ Dei sunt, consanguineis donent; sed, si pauperes sunt, eis ut pauperibus distribuant. Eas autem non distrahant, nec dissipent illorum causa : imo, quam maxime, potest eos sancta Synodus monet, ut omnem humanum hunc erga fratres, nepotes, propinquosque carnis affectum, unde multorum malorum in Ecclesia seminarium extat, penitus deponant. (*Concil. Trid.*, Sess. 25, cap. 1.)

(7) Ipsa ecclesiasticæ dignitatis officia in turpem quæstum et tenebrarum

16. Le sens des choses divines, dans le prêtre, se manifeste encore par rapport aux emplois honorifiques. Il ne veut pas devenir grand, mais il veut sans cesse devenir meilleur ; car l'élévation est voisine de la chute (1). Il ne connaît d'autre élévation que celle qui le fait régner sur ses péchés (2) et l'assujettit à Dieu. Que si les honneurs lui arrivent sans qu'il les ait recherchés, sa prééminence consiste à faire en sorte d'être plus utile que tous les autres à la communauté des fidèles ; à se montrer le *premier* à bien faire et à faire le bien (3). A l'exemple de celui qui a pris la forme d'esclave, il est le premier serviteur des âmes qui lui sont confiées ; il considère l'humilité, dont le Fis de Dieu a donné l'exemple, comme le plus haut point de l'honneur ; il distingue avec soin ce qu'il est par la grâce de ce qu'il est par lui-même ; il rend à lui-même ce qui est à lui-même et à Dieu ce qui est à Dieu (4) ; il n'oublie pas qu'il est un ministre du Seigneur, et il a le courage d'être considéré pour rien aux yeux du monde, pourvu qu'il soit agréable à Dieu (5).

17. Le prêtre ayant le sens des choses divines et n'aspirant ni aux honneurs ni aux richesses, est par là même à l'abri de

negotium transiere ; nec in his salus animarum, sed luxus quæritur divitiarum. Propter hoc tondentur, propter hoc frequentant ecclesias, missas celebrant, psalmos decantant. (Bern., *Serm.* 6 *in Ps.* Qui habitat.)

(1) Si altiorem quam meliorem esse delectat, non præmium, sed præcipitium exspectamus. (Bern. 1, *Epist.* 1, *ad Ardut.*)

(2) Summus locus bene regitur, cum is, qui præest, vitiis potius quam fratribus dominatur. (Greg., *Past. p.* 2, cap. 6.)

(3) Itaque sic præsis, ut prosis. (Petr. Bless., *de Institut. Episc.*, cap. 3.)

(4) Hoc ergo sentias in te ipso, quod in Christo Jesu, ut sicut exinanivit se, formam servi accipiens, sic eorum, qui tibi subjecti sunt, servum te reputes : non sit tibi dedecori humilitas, quæ decuit Filium Dei. Frequenti quæso scrutinio dispice et attende qualis ex dono Dei sis, et qualis sis ex te ipso, et redde, quæ tua sunt, tibi, et quæ Dei, Deo. (Petr. Bless, *de Inst. Episc.*, cap. 4.)

(5) Verum tu, sacerdos Dei altissimi, cui ex his placere gestis, mundo, an Deo? Si mundo, cur sacerdos? si Deo, cur qualis populus, talis et sacerdos? Nam si placere vis mundo, quid tibi prodest sacerdotium? Nec enim potes duobus dominis servire. — Volens itaque placere hominibus, Deo non places. Si non places, non placas. (Bern., *Epist.*, 42, *ad Henr.*, *archiep. Sen.*)

ces contestations odieuses, qui sont indignes d'un homme, à plus forte raison d'un prêtre. Celui qui est destiné à rétablir la paix entre des amis divisés, ne doit pas jeter des brandons de discorde entre des personnes unies de sentiments. Celui qui sert à un autel où les sacrifices d'un cœur impur ne trouvent point de place, ne saurait lui-même allumer le feu des procès et des inimitiés (1).

18. Le prêtre ayant le sens des choses divines vit tout entier pour sa paroisse, c'est-à-dire qu'il cherche à répandre partout, mais spécialement parmi son troupeau, l'esprit des choses célestes. Il est pour chacun tout ce qu'il lui est possible d'être; il est le maître de l'ignorant, le consolateur du pauvre, le libérateur de l'opprimé, le père de l'orphelin, le défenseur de la veuve; il se doit tout entier à tous (2). Sa vie est ordonnée de telle sorte qu'il peut rendre compte non-seulement de ce qu'il fait lui-même, mais encore de ce qui se fait dans sa paroisse, dans le corps de Jésus-Christ (3).

(1) Litigiosus prohibetur ordinari, quia, qui sua potestate discordantes ad concordiam debet attrahere, qui oblationes dissidentium prohibetur retinere, nequaquam litigandi facultate debet alios ad dissidium provocare. (*Distinct.* 40.)

(2) Tu te omnibus exhibe, cogitans te omnium servum, nec tibi, sed cunctis genitum te vivere credas, datum indoctis doctorem, consolatorem pauperum, solatium oppressorum, patrem orphanorum, defensorem viduarum, et omnibus debitorem. (Petr. Bless., *de Institut. Episcop.*, cap. 6.)

(3) Si reddenda ratio est de his quæ quisque gessit in corpore suo, heu, quid fiet de his, quæ quisque gessit in corpore Christi, quod est Ecclesia? (Bern., *Serm. ad Cler. in Conc. Rhem.*)

Qui præter Deum timeant nihil, nihil sperent, nisi a Deo; qui adventantium non manus attendant, sed necessitates; qui stent viriliter pro afflictis, et judicent in æquitate pro mansuetis: qui sint compositi ad mores, probati ad sanctimoniam, parati ad obedientiam, mansueti ad patientiam, subjecti ad disciplinam, rigidi ad censuram, catholici ad fidem, fideles ad dispensationem, concordes ad pacem, conformes ad unitatem; qui sint in judicio recti, in concilio providi, in jubendo discreti, in disponendo industriosi, in agendo strenui, in loquendo modesti, in adversitate securi, in prosperitate devoti, in zelo sobrii, in misericordia non remissi, in otio non otiosi, in hospitio non dissoluti, in convivio non effusi, in cura rei familiaris non anxii, alienæ non cupidi, suæ non prodigi, ubique et in omnibus circumspecti: qui legatione pro Christo fungi, quoties opus erit, nec jussi renuant, nec non jussi affectent: qui missi post aurum non eant, sed Christum sequantur : qui quæstum lega-

19. Il est donc (plût à Dieu que je le visse, avec quelles couleurs je le dépeindrais!), il est, comme l'a représenté quelqu'un qui avait le sentiment de sa grandeur......

Il ne craint rien, excepté Dieu; il n'espère en rien, sinon en Dieu; il ne regarde pas aux mains de ceux qui viennent, mais à leurs besoins. Il se fait le champion dévoué des opprimés, et il intervient généreusement en faveur de ceux qui souffrent en silence.

Il est modeste dans tout son extérieur, et son intérieur est formé sur le modèle de la sainteté par excellence. Il est prompt à l'obéissance, disposé à la patience, bien pensant, bien faisant; catholique dans la croyance, dispensateur fidèle de ce qu'on lui a confié, n'ayant qu'une âme et qu'un cœur pour tout ce qui est bien; ami de la paix et de la concorde, juste dans ses décisions, prudent dans ses conseils, modéré dans ses ordres, actif dans ses entreprises, sévère dans sa conduite, doux dans ses paroles, intrépide aux jours de l'affliction, pieux aux jours de la prospérité, sobre dans le zèle, actif dans les œuvres de miséricorde, laborieux dans la solitude, réservé dans les sociétés, sans préoccupation dans l'ordonnance de sa maison, tempérant à table, évitant tout à la fois de dissiper son propre bien et de convoiter celui d'autrui, vigilant partout et toujours.

Les fonctions de ministre de Jésus-Christ, il ne les considère dans aucun cas comme un fardeau dont il doive rougir. Ministre

tionem non æstiment, nec requirant datum, sed fructum : qui regibus Joannem exhibeant, Ægyptiis Moysen, fornicantibus Phinees, Eliam idololatris, Elisæum avaris, Petrum mentientibus, Paulum blasphemantibus, negotiantibus in templo Christum : qui vulgus non spernant, sed doceant; divites non palpent, sed terreant; pauperes non gravent, sed foveant; minas non paveant, sed contemnant : qui non cum turba intrent, nec cum ira exeant, qui ecclesias non spolient, sed emendent; qui marsupia non exhauriant, sed corda reficiant et crimina corrigant, famæ provideant suæ, nec invideant alienæ : qui orandi studium gerant et usum habeant : quorum ingressus pacificus, modestus exitus sit : quorum sermo ædificatio, vita justitia; quorum præsentia grata, quorum memoria in benedictione : qui se amabiles præbeant, non verbo, sed opere, reverendos exhibeant, sed actu, non fastu..... (BERN., *lib. 4, de Consid.*, cap. 5.)

de Jésus-Christ, il ne poursuit pas les richesses, mais il aspire à Jésus-Christ ; il préfère donner plutôt que de recevoir. C'est un autre Jean en face d'un nouvel Hérode, un autre Moïse en face d'un Pharaon, un autre Pierre en face de celui qui méconnaît la vérité, un autre Paul en face du blasphémateur, un autre Jésus-Christ en face du profanateur du temple ; et toujours selon l'esprit du divin Évangile.

Il ne méprise pas le peuple, il l'instruit ; il ne chatouille pas le riche par des paroles louangeuses, mais il l'épouvante en lui présentant la vérité dans toute sa force. Il n'opprime pas les pauvres, il les soulage ; il ne craint pas les menaces des puissants, mais il les brave courageusement et froidement ; il ne se presse pas avec violence comme le peuple et ne s'en retourne pas plein de fureur ; il ne pille pas l'Église, mais il l'enrichit ; il n'épuise pas les coffres-forts, mais il rassasie les âmes ; il épargne sa bonne renommée, et il ne flétrit pas celle d'autrui.

Il possède l'art de prier, et il y met sa joie ; car la prière s'étant transformée en sa propre nature, c'est devenu pour lui un besoin de s'entretenir avec Dieu et avec lui-même ; quoi qu'il entreprenne, il compte plus sur la vertu de la prière que sur son propre travail, bien que sous ce dernier rapport il ne doive rien négliger. Son arrivée réconcilie les esprits ; ses démarches ne sont pas à charge ; sa présence réjouit les cœurs ; sa mémoire est bénédiction, sa parole édification, sa conduite justice. Il captive l'affection par ses actes, et non par son verbiage ; il se rend respectable par ses œuvres, et non par son orgueil.

ART. II.

DEUX TRAITS QUI RESSORTENT PLUS PARTICULIÈREMENT DANS LE TABLEAU DU BON PASTEUR.

Celui-là est grand qui porte dans son âme de grandes choses et qui les reproduit dans sa vie. Mais celui-là seul porte de grandes choses dans son âme, qui possède en lui un zèle surna-

turel ; et celui-là seul peut reproduire de grandes choses dans sa vie, qui connaît suffisamment l'art d'introduire réellement dans la vie ce qu'il y a de grand en lui.

L'animation céleste produit le mouvement, et la prudence produit le calme. L'un et l'autre, le mouvement et le calme, se rencontrent dans les grandes actions des gens de bien, par conséquent aussi dans les actes du bon pasteur. L'animation céleste est le zèle pour le bien, et la discrétion est la prudence dans l'exécution des projets.

§ I. — Zèle éclairé, pur et actif du pasteur des âmes.

1. L'enthousiasme ('Ενθουσιασμὸς, de ἐν Θεὸς, en Dieu) est l'accord des forces de l'esprit et de l'âme en vue d'atteindre un même but. *Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.*

L'enthousiasme est *pur* quand il n'est excité que par l'amour surnaturel du Vrai, du Bon et du Beau ; car il ne peut avoir sa source que dans l'esprit de Dieu, et non dans quelque égoïsme caché, dans un amour partial des hommes, encore moins dans la passion violente de la domination. Il est *raisonnable,* quand il est dirigé par la raison, conséquemment par Dieu, qui est la lumière de la raison.

L'enthousiasme pur et raisonnable est donc une ardeur céleste pour tout ce qui est Vrai, Bon et Beau. Il est céleste dans son mouvement, et céleste dans sa direction.

2. L'enthousiasme se distingue donc : 1° de l'indifférence pour le bien comme pour le mal; 2° de l'activité mécanique, qui suit l'impulsion qu'on lui a communiquée ; 3° de l'activité servile, qui n'agit que pour échapper à la répression ; 4° de l'activité apparente, qui tout en ne rien faisant semble faire beaucoup ; 5° de l'activité purement nécessaire, qui n'est déterminée que par le besoin du moment et par la force des circonstances; 6° de la vivacité du tempérament, qui est aussi prompte à se refroidir qu'elle l'a été à s'échauffer ; 7° de l'ardeur d'une imagination impétueuse, qui aboutit aux confins du fanatisme;

8° de l'activité inconstante, qui commence tout sans rien achever.

3. Cette véritable ardeur, nul commandement humain, nulle coaction extérieure ne peuvent l'imposer.

De là tant de travaux qui aboutissent à néant. Ce n'est pas la ferveur céleste qui les a inspirés; ce n'est pas la ferveur céleste qui les a exécutés, et cela par une raison bien simple : cette ferveur n'existait pas.

4. Cette ferveur céleste, on ne l'acquiert pas par une froide application de l'intelligence. L'intelligence ne saurait créer que des abstractions, qui n'étant que des formes intellectuelles sans chaleur et sans vie, ne sauraient exciter une flamme qui ne les a pas produites.

5. Cette ferveur céleste emprunte à sa propre patrie l'huile dont elle s'alimente. Voyez les Apôtres du Seigneur! L'Esprit qui les avait envoyés était le même qui les enflammait. Leur ferveur s'entretenait dans le commerce de l'esprit et du cœur avec Jésus-Christ qui les réchauffait. Toute existence, dit un philosophe illustre, tire sa nourriture de sa mère.

6. Sans cette ferveur on ne saurait rien attendre de grand de l'homme, puisqu'alors il n'a pas le mobile des grandes entreprises; par contre, quand on la possède, on a la force nécessaire pour opérer toute sorte de bien. Cette ferveur ne sent ni ne craint l'emploi de ses forces, elle ne redoute pas le blâme des hommes, elle se laisse qualifier de folie par ceux qui n'ont pas assez d'humilité pour vouloir la connaître, et assez de noblesse de cœur pour comprendre leur propre position; elle ne redoute pas l'ingratitude des contemporains, ingratitude qui finira un jour par faire croître la bonne semence; elle ne se décourage pas pour n'apercevoir pas de suite les fruits de ses semences. Se confiant dans les richesses inépuisables de l'Amour éternel, elle reçoit constamment de nouvelles bénédictions, afin de les répandre; elle fait fructifier ce qu'elle a reçu; et soit qu'elle donne, soit qu'elle reçoive, elle en attribue tout l'honneur à celui qui fait tout prospérer.

7. Cette ferveur céleste, saint Paul l'appelle la *Charité*,

du nom de la source même d'où elle provient. (1 *Cor.*, XIII, 4, 5.)

Ce véritable enthousiasme est tout patience et tout bonté; il est sans envie et ne commet pas l'injustice; il est sans ostentation et n'ambitionne pas la gloire; il ne cherche pas ses avantages, il ne s'aigrit pas, ne soupçonne jamais le mal et ne se réjouit pas de celui que les autres font; il n'affectionne que la vérité, et dans cette joie paisible il croit, espère, supporte tout et persévère jusqu'à la fin.

8. Ce véritable enthousiasme, notre langue l'appelle *le zèle pur, éclairé et actif pour le bien.*

9. Ce zèle, tel que nous venons de le définir, tient le milieu entre deux extrêmes qui sont, d'une part : le zèle bruyant qui veut tout renverser; et de l'autre, le zèle aveugle qui veut tout conserver. Le premier veut innover brusquement et sans délai; le second veut conserver tout ce qui est ancien, parce qu'il est ancien, avec la même opiniâtreté que si c'était la vie éternelle même.

10. Ce zèle éclairé, par cela même qu'il est éclairé comme la sagesse qui vient d'en haut, est, selon la description qu'en fait un de ses fils, chaste, ami de la paix, modéré, équitable, docile, susceptible de tout bien, plein de miséricorde et fertile en bonnes œuvres. Il ne condamne point témérairement, il n'est point dissimulé. (*Jacq.*, III, 17.)

11. Il est donc précisément le contraire d'un autre zèle qui ne produit dans le cœur qu'amertume et esprit de contention, et qui, hors du cœur de l'homme, ne porte que des fruits de son espèce, le mensonge et la vaine gloire, dignes fils de leur mère, la sagesse terrestre, animale et diabolique. (*Jacq.*, III, 15, 16.)

12. Si ce zèle pur, éclairé et actif, qui vient du ciel; si cette sagesse-là enflammait les pasteurs de notre époque, une transformation immense s'opérerait dans notre race, et cette transformation donnerait à la vie humaine un aspect tout nouveau. Les charges du ministère des âmes, qui, sans ce zèle, sont doublement pénibles, deviendraient, grâce à lui, un fardeau léger. Les hommes froids et sans ardeur sentiraient la chaleur renaître

dans leur cœur, et les zélateurs sans science (*Rom.*, x, 2) sentiraient la lumière inonder leur intelligence. Les hommes qui vivent de l'autel sans servir à l'autel, ou qui n'y servent que pour pouvoir en vivre, deviendraient des flambeaux qui *brûleraient* et *éclaireraient*; et leurs fidèles, qui jusqu'alors n'avaient eu que des apparences, seraient embrasés de ce feu et transformés en enfants de lumière.

§ II. — Excitation de ce zèle.

13. Le feu de ce zèle, personne ne peut l'allumer que celui qui est venu en ranimer les étincelles, et qui ne veut rien autre chose, sinon que ces étincelles deviennent des flammes. Or, comme nous ne pouvons douter que le Seigneur ne fasse ce qu'il doit faire, nous voulons, nous, réfléchir et méditer comment nous ferons ce qui dépend de nous.

14. Ce qui dépend de nous, c'est, avant tout, de nous bien familiariser avec l'esprit du ministère des âmes.

Le pasteur des âmes qui connaît l'étendue de sa mission et s'efforce de la remplir, a : 1° un cercle d'activité vraiment divin. Le cœur et la conscience s'ouvrent à lui par devoir et par confiance pour des affaires du plus haut intérêt, puisqu'elles concernent l'éternité.

Le pasteur des âmes possède, 2° des forces proportionnées au cercle de son activité. La parole de Dieu parle par son organe ; l'esprit de Dieu agit par son intermédiaire ; Jésus-Christ a mis dans sa bouche la parole de réconciliation, et cette parole, l'esprit de Dieu la fait pénétrer dans le cœur du pécheur.

3° Le pasteur des âmes éprouve des jouissances qui ne se rencontrent ni aussi intimes, ni aussi grandes, ni aussi surabondantes dans aucune autre vocation. En réunissant ses frères à Jésus-Christ et par Jésus-Christ à Dieu, il peut répéter avec saint Paul : Vous pouvez avoir beaucoup de maitres, mais vous n'en avez qu'un seul qui vous ait enfantés à la vie éternelle. *In Christo vos genui.*

4° Le pasteur des âmes est investi d'une dignité nouvelle,

invisible, qui le distingue de tous les hommes, mais seulement aux yeux de Dieu. Comme pasteur, il ne travaille qu'avec Dieu et pour Dieu, et il ne travaille qu'à une œuvre divine ; ou plutôt : Ce n'est pas lui qui travaille avec Dieu, mais c'est Dieu qui travaille avec lui et par lui. Car c'est Dieu qui l'éclaire, Dieu qui le purifie, Dieu qui le sanctifie, Dieu qui le transfigure, Dieu qui le *béatifie*.

15. Ce qui dépend de nous, c'est, en second lieu, de faire des grands exemples de zèle pur et éclairé qui jadis ont produit tant de fruits de bénédiction, et sont devenus les modèles des âges subséquents, l'objet de notre méditation et de notre imitation.

§ III. — Des exemples d'un zèle pur et éclairé nous ont été fournis, entre tant d'autres, par :

A. *Saint Jean-Baptiste*. — Il prêchait la pénitence aux Pharisiens et aux Sadducéens, aux prêtres et aux soldats, aux publicains et aux docteurs de la loi, aux princes et au peuple. Il disait la vérité au prince : *Non licet*, et il se laissa décapiter plutôt que manquer aux exigences de la vérité. Cet amour de la vérité, tel est le zèle pur et l'exemple de ce zèle pour le pasteur des âmes.

Il annonçait que Jésus-Christ était l'Agneau de Dieu, et il se réjouissait de diminuer pour que Jésus augmentât; il se réjouissait d'être l'ami de l'Époux, et se croyait indigne de délier les cordons de souliers de Celui qui était descendu du ciel. Il ne cessait de répéter : Je ne suis pas Celui qui est attendu ; je ne suis que la voix qui crie dans le désert, pour préparer la voie à celui qui doit venir. Cet attachement à Jésus, si tendre et si humble, tel est le zèle pur et le modèle de ce zèle pour le pasteur des âmes. Celui qui fait quelque chose de soi n'est encore rien dans le royaume de Dieu. Celui qui ne rapporte pas tout à Jésus-Christ ne saurait être pasteur des âmes. Celui qui ne diminue pas pour croître avec Jésus-Christ, n'est pas propre au ministère des âmes.

B. *Saint Pierre*. — Lorsque Jésus-Christ lui confia ses

brebis et ses agneaux, il lui demanda par trois fois : « Simon, m'aimez-vous ? » — Preuve que celui qui n'aime pas Jésus au-dessus de toutes choses est indigne de paître le troupeau du Seigneur. Cet amour, qui annonce partout Jésus-Christ : « Vous êtes le Fils du Dieu vivant ; » cet amour qui se fait un honneur de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus ; cet amour qui est né du Saint-Esprit et baptise au nom du Saint-Esprit : voilà ce qui constitue le véritable zèle du pasteur des âmes. — Sans cet amour, le ministère des âmes n'est plus qu'une œuvre mercenaire, qui fait subsister celui qui l'exerce ; un cercle qui enchaîne ses pieds, et les empêche d'aller se fourvoyer dans une maison de correction ; un son mécanique qui n'excite ni ne calme la soif de la justice et du royaume de Dieu. C'est cet amour qui fait que le pape est réellement pape, l'évêque réellement évêque, le curé réellement curé, etc.

C. *Saint Paul l'Apôtre des nations.* — « Je ne sais rien autre chose que Jésus, et Jésus crucifié. Ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus qui vit en moi. Volontiers je deviendrais anathème pour mes frères. » Ces quelques paroles nous montrent saint Paul tout entier ; il était animé du zèle le plus ardent pour Jésus-Christ, pour son royaume et pour son Église, par conséquent pour toute espèce de bien. Son amour pour Jésus-Christ était sa vie pour l'Église de Jésus-Christ ; aussi ne redoutait-il ni le besoin ni la mort. Partout, dans la synagogue comme sur la mer, à Rome comme à Jérusalem, saint Paul manifeste le même amour pour Jésus. Là où est saint Paul, là est l'amour, et un amour sage et éclairé. Saul est un exemple de zèle impur, saint Paul un exemple de zèle pur.

D. *Saint Charles Borromée.* — (Exemple des temps modernes.) Sa biographie tout entière n'est autre chose qu'un recueil de faits qui attestent la pureté de son zèle. Stolz, l'un des derniers écrivains qui ont composé l'histoire de sa vie, le présente comme un modèle en ce genre. La vie de saint Charles Borromée a été la reproduction fidèle de ces paroles qu'il prononça au concile de Milan, lorsqu'il parlait des chefs de communautés

chrétiennes qui s'étaient distingués par leurs vertus. « Erant » integri, casti, simplices, modesti, humiles, bene morati, in » oratione et lectione assidui, in alienæ salutis cura et cogita- » tione defixi, consilio et opera benigni, hospitales, in domestico » cultu et victu parci, in alios benefici et liberales. Erant vigilantes » super gressus suos, vineam Domini summa diligentia et labore » colentes et custodientes. Pascebant assidue oves sibi commissas » triplici salutis cibo : verbo, exemplo, et sacramentis. Memores » quoque et imitatores summi pastoris Christi, qui pro universo » grege suo sanguinem et vitam profudit, ipsi pro suarum ovium » incolumitate quemvis excipere laborem, subire omnes ca- » sus, omnem vim atque injuriam perferre, denique et animam » suam dare pro ovibus non dubitabant, nullum inde hujus vitæ » fructum expectantes..... »

E. *Saint François de Sales, évêque de Genève.*— Comme son âme vivait en Dieu, son esprit n'avait d'autre occupation que de travailler, dans son diocèse et hors de son diocèse, à réunir à Dieu les âmes qui en étaient séparées. Et si, comme prédicateur, il n'avait pour tous qu'une seule parole, il savait, comme pasteur, adapter cette parole aux besoins de chacun.

Et pour que la douceur de l'esprit de Jésus-Christ donnât à son extérieur un caractère d'une suavité toute céleste, il fallait que l'esprit de Jésus-Christ eût inondé d'amour l'intérieur de son âme. Aussi sa bouche, son cœur, sa conduite, sa plume n'avaient-ils qu'un seul langage : Vive Jésus ! Vive la vérité !

F. *Fénelon, archevêque de Cambrai.* — Son zèle était exactement celui qu'il recommandait à son royal élève : « Il faut que les bons vous aiment, que les méchants vous craignent, et que tous vous estiment. Hâtez-vous de vous corriger pour travailler utilement à corriger les autres. La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné : elle élargit le cœur ; elle est simple et aimable ; elle se fait tout à tous pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans une scrupuleuse observation de petites formalités ; il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état. » (Fénelon, *Correspondance.*)

G. *Saint Vincent de Paul,* — dont la vie est connue de tout le monde, et dont il suffit de prononcer le nom pour exprimer ce qu'il y a de plus tendre et plus émouvant. Sa place vient immédiatement après celles de saint Charles Borromée et de saint François de Sales.

H. *L'exemple par excellence.* Les modèles que nous avons cités jusqu'ici ne sont que des copies calquées sur cet original qui est Jésus-Christ. Il vint pour sauver le monde, et mourut sur la croix pour réconcilier sur la terre les enfants de Dieu et les réunir dans le ciel. Étant l'amour et la vérité suprêmes, il est par là même le Pasteur des âmes par excellence.

16. Une troisième chose qui dépend de nous, c'est de travailler incessamment au perfectionnement de notre nature, d'employer fidèlement les forces qui nous ont été données à en extirper tout ce qu'il y a d'impur, de ne redouter aucun genre d'abnégation et d'exercice dans le bien jusqu'à ce que soit accomplie en nous l'œuvre divine de la transformation de l'homme sensuel en l'homme spirituel, jusqu'à ce que, régénérés par l'esprit de vérité, nous ayons assez de sagesse et de courage pour annoncer cette même vérité.

ART. III.

PRUDENCE PASTORALE.

Quand l'homme intérieur est animé du feu sacré, il lui faut encore, pour sa conduite extérieure, une lumière qui lui fasse connaître le terrain où se déploie son activité; il lui faut de la réflexion, afin d'implanter le bien sur le sol qui lui convient et à l'heure qui lui convient; il lui faut de la prévoyance avant d'agir et de la prudence dans l'exécution de ses œuvres, afin de ne pas augmenter lui-même les obstacles du bien. Il lui faut du calme, de la patience, de la présence d'esprit, afin de refléter dans son extérieur l'image de son âme consacrée à Dieu. En un mot, la sagesse pastorale doit devenir de la prudence pastorale. Mais cette prudence pastorale ne s'enseigne pas par des paroles,

parce qu'on ne saurait ni indiquer les circonstances et les conjonctures multiples dans lesquelles elle se manifeste, ni tracer d'une manière exacte les règles d'après lesquelles le sage se conduit dans les cas particuliers où il se trouve. Tout ce qui tient à la prudence s'apprend : 1° par l'expérience personnelle; 2° par la mise à profit des expériences d'autrui; 3° par les souffrances et les tribulations, lesquelles, appartenant aux expériences les plus amères, sont, par cela même, les plus instructives; 4° par l'expérience des fautes d'autrui et des siennes propres; 5° par certaines conjonctures spéciales; 6° par des leçons et des exemples venus d'en haut. — Quant au professeur de théologie pastorale, il ne saurait donner que des principes généraux, comme nous allons faire ici.

Premier canon de la prudence pastorale. — Le pasteur des âmes vraiment prudent ne laisse passer aucune occasion de gagner et de s'assurer la confiance de sa paroisse, par l'expansion de cette charité toujours égale à elle-même, qui seule attire la confiance en montrant qu'elle en est digne. Il *sert* chacun selon ses besoins, afin d'établir en tous le règne de l'esprit de Dieu. C'est en cela que la prudence du ministre des âmes se distingue de la prudence de l'égoïste. Celle-ci cherche ses avantages particuliers, celle-là les avantages de tous; l'une fait parade de son humilité, afin de faire sentir aux autres sa prétendue grandeur; l'autre, étant toujours humble et abaissée, n'a pas besoin de descendre pour élever les autres, c'est-à-dire pour les rendre bons et vertueux. Le pasteur des âmes, selon l'expression de saint Paul, « se rend faible avec les faibles pour les gagner tous à Jésus-Christ. » Comme saint Paul, « il se fait tout à tous pour les gagner tous. » (1 *Cor.*, IX, 22, 23.)

Deuxième canon. — Le pasteur des âmes fait souvent ce qui n'est pas commandé, et il omet souvent ce qui n'est pas défendu. Il le fait chaque fois que l'acte qu'il se propose peut édifier sa paroisse, et que l'omission de cet acte peut la préserver d'un scandale. « Si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai plutôt jamais de chair, pour ne pas scandaliser mon frère. » (1 *Cor.*, VIII, 13.)

Troisième canon. — Le pasteur des âmes vraiment prudent tonne contre le vice sans haïr la personne, et il épargne la personne sans ménager le vice; il épargne celui qui s'égare sans protéger les égarements; il supporte l'insensé sans parler en faveur de la folie; il travaille au salut des âmes sans détruire avec fureur ce que le temps seul peut détruire et qui ne saurait être renversé sans affliger les bons et fournir des armes aux méchants. Il cherche à corriger ce qui est défectueux, sans imposer à celui qui a manqué des fardeaux que les bons eux-mêmes ne portent pas; il imite partout la Sagesse divine qui, sans faire jaillir le bien du mal, sait maintenir, même au milieu du mal, le bien quelle a produit, conformément à ces paroles du Seigneur : « Laissez croître le bon grain et l'ivraie, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez en même temps le bon grain. » (*Matth.*, XIII, 29.)

Quatrième canon. — D'une part, le ministre des âmes n'achève point d'éteindre la mèche qui fume encore, et ne brise point le roseau cassé; mais il ravive toutes les étincelles du bien partout où il les rencontre; il cultive le germe engourdi partout où il le trouve; « il ne dispute point, ne crie point, et on n'entend point sa voix dans les rues. » (*Isai.*, XLII.)

D'autre part, il ne craint pas le scandale pharisaïque, les scrupules, ou plutôt les prétentions personnelles, et ne se laisse pas détourner par les apparences de la piété, dont les esclaves d'un zèle aveugle éblouissent le peuple, du grand œuvre d'amélioration qu'il a commencé avec Dieu dans sa communauté, et qu'il continue sous la main de Dieu. Il arrache courageusement aux hypocrites le masque qui couvre leur visage; il ne permet pas que la maison de Dieu soit transformée en boutique de fripier; il ne fait l'éloge d'aucune plante qui n'a pas été ensemencée par le Père céleste, il ne craint ni les clameurs d'un peuple égaré qui s'écrie : Crucifiez-le! ni les faux docteurs qui prétendent donner le ton; il ne connaît d'autre règle que celle-ci : « Souffre en silence, travaille et prie, édifie et détruis, prêche et agis, vis et meurs comme Jésus-Christ. »

Cinquième canon. — Il fait consister sa principale étude à utiliser ce qui existe déjà, à édifier sur les fondements déjà posés, à rattacher ses instructions au bien déjà produit, mais qu'il ne connaît pas : imitant l'exemple de Jésus-Christ qui utilisait le bien qu'il trouvait, édifiait sur le bien qui existait déjà, et rattachait ses enseignements au bien déjà opéré.

Sixième canon. — Une autre industrie spéciale du pasteur des âmes et qui concorde avec la précédente, c'est de rattacher les choses spirituelles aux choses sensibles, et parmi ces dernières à celles qui sont actuelles, déjà connues et mises en pratique. Par exemple : Le prêtre récite au commencement de la messe le *Confiteor*, et frappe trois fois sa poitrine en disant : « C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute ! » Le prêtre, partant de cette idée, dira en s'adressant aux fidèles : » Ces paroles nous montrent, mes frères bien-aimés, que toute notre piété doit commencer par l'humilité, l'aveu de nos fautes et le repentir de les avoir commises, etc. « Réciter le *Confiteor*, frapper sa poitrine sont des opérations des sens ; humilier son âme devant Dieu est une opération spirituelle. » — Pour y mieux réussir encore, le prédicateur n'aura besoin que de rappeler au peuple que c'est au nom de ce dernier que l'enfant qui sert la messe récite le *Confiteor* et frappe trois fois sa poitrine. « Ce que l'enfant fait au nom du peuple, dira le prêtre, chacun des fidèles doit le faire en son propre nom. » Le prédicateur pourra encore profiter de l'inclinaison du prêtre pendant le *Confiteor* pour dire au peuple que cette attitude du corps est un signe de l'abaissement de soi-même, et rappelle ce pécheur public qui, dans le sentiment profond de son indignité, n'osait regarder le ciel.

Septième canon. — Comme il y a des personnes qui ne voient partout que préjugé, et d'autres qui n'en voient nulle part ; comme il y a des combattants chaleureux qui s'acharnent avec tant d'ardeur contre les préjugés, qu'ils ne trouvent pas le temps de calculer si le dommage qui en résulte ne l'emporte pas peut-être sur le bien ; comme il y en a d'autres qui se cramponnent

tellement aux préjugés, que l'espèce de fureur qui chez eux a grandi avec la religion, est prise par eux pour la religion même, le pasteur prudent travaillera 1° à l'extirpation des préjugés *nuisibles*, et 2° il s'efforcera même dans ce cas, de procéder, autant que possible, avec ménagement, sans scandale, sans hostilité, avec discrétion ; 3° il ne détruira rien avant d'avoir fondé quelque chose de mieux, 4° et surtout il cherchera moins à produire la lumière en combattant les ténèbres, qu'à chasser les ténèbres en propageant la lumière.

Huitième canon. — Comme le peuple s'en tient volontiers aux choses extérieures, et qu'il conserve encore la lettre de la dévotion alors même qu'il en a déjà perdu l'esprit, le pasteur des âmes s'appliquera de toutes ses forces à rechercher comment il combattra ce mécanisme de la piété, cette prière du bout des lèvres dépourvue de sentiment et de vie ; comment il ramènera la force dans ce corps vide et inanimé. A cet effet, il ne laissera passer aucune occasion d'expliquer au peuple en quoi consiste l'essence du christianisme, qui est l'adoration de Dieu en esprit et en vérité. Il lui rappellera que tout l'extérieur tire sa valeur de l'intérieur, et non pas l'intérieur de l'extérieur. Il s'efforcera de combler dans le peuple l'absence d'idées pendant l'assistance à l'office divin, en y pourvoyant par des prières, des lectures et des explications préparatoires, etc.

Neuvième canon. — Ce qui est général faisant moins d'impression sur les esprits que ce qui est particulier, et les moyens sanitaires devant, autant que possible, être exclusivement applicables à l'individu, puisqu'aussi bien les blessures lui appartiennent en propre, le pasteur prudent ne négligera aucune occasion qui pourra lui donner une connaissance plus exacte des habitudes, des fautes, des faiblesses, des vices, des tentations particulières à sa paroisse ; il les prendra en considération dans l'exercice de ses fonctions, il recherchera en détail les obstacles qui s'opposent au bien et les moyens propres à le favoriser, et il n'aura pas de repos qu'il n'ait sauvé ce qu'il y a de bon, et donné au moins une salutaire direction à ce qu'il

ne saurait supprimer : utilisant ainsi tous ses soins et ses travaux suivant les besoins de sa paroisse.

La vraie prudence pastorale n'a rien de commun avec les manœuvres sournoises de la ruse, rien de commun avec ces systèmes d'opérations financières qu'invente l'amour de l'argent, rien de commun avec cette curiosité qui est à la piste de tous les secrets, rien de commun avec cette passion conquérante de l'orgueil qui prend l'Évangile pour excuse de l'apothéose qu'il se décerne : rien de commun avec cette vanité assez subtile pour se glisser sous les plis de l'habit sacerdotal. Cette prudence pastorale est, considérée dans sa règle, évangélique ; dans son origine, céleste ; dans son essence, le libre regard de l'Amour divin.

CHAPITRE III.

Aux lecteurs de ces études quelques observations qui m'ont été suggérées par les besoins du temps et par mes expériences comme professeur de Théologie pastorale.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Faites-vous pour habitude de prendre et de renouveler journellement cette résolution : « Je veux augmenter le nombre des pasteurs bons, sages et prudents ; » que cette pensée soit l'âme de toutes mes études ! « Je veux devenir un théologien, c'est-à-dire un homme instruit sur Dieu, capable de le faire connaître ; et je n'aurai point de repos que tout en moi, âme, intelligence, pensée et conduite, ne soit théologique. — Je veux me laisser former par des principes, encourager par des exemples, diriger par des observations et des avertissements, afin de pouvoir un jour satisfaire aux besoins de *la moisson qui attend des ouvriers.* »

Pour donner à ces pensées plus de consistance et de vie, et pour stimuler davantage les jeunes candidats auxquels elles

apprenez-nous à rompre le pain de vie. » Seriez-vous assez cruels pour dédaigner ce cri de détresse? pourriez-vous rester insensibles aux supplications de ce monde d'enfants qui tendent vers vous leurs mains délicates et suppliantes? Considérez-les attentivement, ces mains; elles recèlent ou votre paradis ou votre enfer.

Voyez cette jeunesse qui grandit en âge. Elle a besoin d'un guide fidèle pour diriger ses premiers pas dans les sentiers de la sagesse et de la crainte de Dieu. Il nous semble entendre leurs anges protecteurs vous dire d'une voix suppliante : « Venez nous aider par vos travaux à protéger leur innocence; rendez-vous capables de remplir cette importante mission; vous êtes destinés à devenir les anges de vos paroisses; vous êtes appelés à être les esprits tutélaires de l'innocence quand des lions rugissants viendront ravager publiquement le jeune troupeau du Seigneur, ou que des loups dévorants voudront s'y glisser secrètement sous la peau de brebis. » Cette invitation trouvera-t-elle vos cœurs insensibles? Pourrez-vous rester indifférents au spectacle des dangers qui environnent la jeunesse de votre siècle? Voyez ce bon peuple des campagnes qui languit, négligé et inculte, dans l'oppression et l'ignorance; qui porte le poids du jour sans éprouver aucune jouissance qui en allége le fardeau! Voyez les larmes de ses angoisses! Nulle part il n'aperçoit dans les nues une main qui vienne les sécher! Pouvez-vous contempler ce peuple, sans éprouver et redire ce qu'éprouvait et disait Jésus-Christ : « J'ai pitié de cette foule! » Vos frères, vos sœurs, les gens de bien, issus du même sang que vous, attendent et espèrent du milieu de vous un pasteur qui les conduise en de bons pâturages. Voudriez-vous les frustrer de ce qu'ils ont de plus cher au cœur?

Écoutez ces malades qui respirent péniblement sur un lit de douleur; prêtez l'oreille à ce râle universel de la mort qui retentit dans les villages, dans les villes, dans les hôpitaux, et apprenez à comprendre le sens de ces soupirs, le langage de ce râle. Ces malheureux vous demandent un consolateur pour les

accompagner jusqu'à la porte de l'éternité, pour les armer de ce courage qu'inspire la foi, cette foi qui a vaincu le monde; pour les empêcher de trembler quand ils verront la face horrible de la mort! Si vous avez un cœur humain, pouvez-vous dédaigner cette prière?

Voyez ces légions de pécheurs qui marchent dans les voies de la perdition....., aveugles, qui ne voient pas le terme où ils aboutissent : la désolation et les grincements de dents. Oui! les malades ont besoin du médecin; mais ceux-là principalement en ont besoin qui se disent bien portants tout en étant malades. Eh bien, pouvez-vous contempler ces victimes du péché et de la faiblesse sans sentir votre cœur s'émouvoir de pitié, et sans prendre cette résolution : « Allons porter du soulagement à ces infortunés; allons les fortifier et les sauver, sinon ils périront!»

Oui, chers amis, la moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers; ou plutôt le champ est vaste, mais il y a peu de cultivateurs. Priez donc que le maître du champ y envoie des ouvriers et des moissonneurs pour faire la moisson; et comme votre vocation est d'augmenter le nombre de ces ouvriers, faites en sorte maintenant de ne pas augmenter la foule immense des travailleurs oisifs, inutiles, égoïstes, mais plutôt le petit nombre des ouvriers habiles, diligents et fidèles.

Car nous devons vous le dire, l'âme navrée de douleur, et comme devant être pour vous un salutaire avertissement : Tous les pasteurs des âmes qui maintenant sont à la tête des communautés chrétiennes ne sont pas dignes de ce nom et de cet honneur. Jésus-Christ, qui connaît la situation de ses enfants sur la terre, sait que nous ne nous plaisons pas à rechercher des fautes là où il n'y en a pas, ni à dévoiler contre toute charité ce qui est enfoui dans le secret. Nous remercions plutôt le dispensateur de tout bien de celui qu'il nous a communiqué de tout temps, en nous envoyant, dans une mesure plus abondante, des pasteurs animés du véritable esprit apostolique. Notre cœur, qui saigne de douleur, veut que nous vous cachions quelques blessures, afin que vous travailliez à acquérir le courage et l'habitude nécessaires pour les guérir.

Quelques-uns sont si complétement absorbés dans le soin des affaires économiques, que leur cœur n'a plus de place que pour les choses temporelles, et que leur âme est devenue aussi basse, aussi terrestre que la terre elle-même. Ils portent le costume du prêtre, mais ils ont les sentiments de l'homme du monde. Les fruits qu'ils tirent de leur position leur sont plus chers que les fruits de vertus que doivent produire des âmes immortelles; ils comptent plus sur la laine des brebis que sur le bonheur spirituel du troupeau. Ils s'appellent ministres des âmes, mais, hélas! ils ne sont que des ministres des finances. Oh! nous vous en prions et vous en supplions autant qu'il est en nous, n'augmentez pas le nombre de ces infortunés! Ils laissent dépérir le champ du Seigneur, et ils dépérissent avec lui.

Ceux-ci ne s'occupent pas, il est vrai, à ramasser des biens temporels; ils vivent dans les jouissances que leur procurent les revenus de leur position. Déshabitués des choses de la pensée et de la vie spirituelle, comme si, en achevant leur cours de Théologie, ils avaient promis de ne plus penser à l'avenir, et qu'ils eussent juré au règne des sciences une éternelle inimitié, ils se mettent à la poursuite des plaisirs, et, ne les trouvant pas au sein de leur paroisse, ils vont dans des localités plus ou moins éloignées passer ou plutôt perdre un temps précieux dans les jeux et les festins. C'est une chose terrible à penser, que le ministre des peuples, qui a pris sur ses épaules le lourd fardeau de la direction des âmes, puisse s'ennuyer et ne savoir comment tuer le temps.

Ceux-là, épris de nous ne savons quel idéal de civilisation grecque, cherchent dans les ouvrages classiques de l'antiquité, ou dans ceux de la littérature nouvelle, à ressusciter pour eux l'âge d'or; et ils ne songent pas qu'ils feraient mieux comme hommes, comme chrétiens et comme pasteurs des âmes, de se contenter d'approfondir l'esprit de la Bible, et d'établir dans leur paroisse le règne de l'âge d'or.

D'autres, aux sentiments moins nobles, mais qui du moins devraient être des hommes, ne craignent pas de devenir des

enfants de la mode. Leur habillement, leur regard, leur attitude, leurs paroles ne révèlent plus aucune trace du caractère sérieux, de la dignité, de la modestie qui caractérisent l'ecclésiastique; ils exhalent plutôt le parfum des eaux de senteur de la dernière invention, qu'ils ne respirent l'onction d'un Évangile qu'ils appelleraient volontiers suranné.

D'autres, dépourvus de l'esprit de la religion, dont ils ne connaissent que la lettre, et emportés par un zèle ardent pour les choses accessoires, n'ont pas le temps d'approfondir les doctrines fondamentales sur Dieu et l'éternité, sur Jésus-Christ et l'esprit de Jésus-Christ, sur la Foi et la Charité, et d'en rassasier les âmes qui en ont soif. Leurs sermons sont une paille vide, où l'auditeur le plus empressé peut à peine glaner un grain de vérité chrétienne. Leurs catéchismes sont une enfilade de formes scolastiques qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, à plus forte raison les enfants. Leur principale occupation au confessionnal consiste dans une stérile nomenclature de péchés, qui rend le pécheur froid, le pénitent revêche, et remplit d'angoisses le confesseur lui-même. D'autres, ayant le goût plus fin, le jugement mieux formé, ne méconnaissant pas l'essence de la religion, et, loin d'en renier le pur esprit, le manifestant au contraire par leur conduite, croient que le *nec plus ultra* de l'art de la prédication consiste à imiter dans leurs sermons ce qu'autrefois on nommait le *genre français*, et parlent au peuple comme jadis Massillon et Bourdaloue parlaient en présence du roi et de sa cour. Le laboureur reste la bouche béante à la vue de ce flot d'éloquence, dont il lui est impossible d'attraper une goutte pour rassasier son âme altérée.

Un grand nombre, accablés de dettes, et rabaissés par le mépris dont le siècle poursuit leur état, n'ont pas encore appris à élever la tête au-dessus de leur siècle et au-dessus d'eux-mêmes, à brandir de toutes parts le glaive de l'esprit, le seul qu'on ne puisse leur enlever, et à proclamer la parole de Dieu avec le courage de l'Apôtre.

Après vous avoir indiqué, chers amis, quelques-unes des

taches par lesquelles quelques-uns de vos devanciers ont avili eux et leur ministère, l'ordre naturel des choses nous amène à vous mettre en garde contre une foule d'autres, contre celles-là surtout qu'il nous importe principalement, à vous et à nous, d'éviter.

La *première* chose que nous voudrions vous redire, non pas une ou deux fois, mais vous répéter sans cesse, c'est d'avoir le sentiment profond de l'excellence du ministère des âmes. Celui qui n'a pas le vif sentiment de sa vocation, n'en atteindra jamais le but. Qu'est-ce qui fait qu'un prince royal se distingue de la foule par sa conduite, que toutes ses actions respirent la noblesse et la douceur, qu'il agit royalement même avant que sa main ait saisi le sceptre, avant que la couronne brille sur son front? — Cette pensée : « Je suis né pour être roi, » l'enflamme, jeune encore, à de belles actions, met de la décence dans ses gestes, donne de la grâce à tous ses mouvements, adoucit son regard, agrandit son cœur, au point qu'enfants et vieillards rendent hommage à ce futur roi et lui jurent obéissance, avant même que le temps en soit venu et que lui-même l'exige. C'est ainsi que le futur ecclésiastique doit avoir cette pensée constamment présente à l'esprit : « Je suis destiné à devenir le guide, le père, l'ami des fidèles ; je suis destiné à opérer des miracles : miracles d'activité, miracles de respect de moi-même. Lumière destinée à être placée un jour sur le chandelier, je dois luire de bonne heure dans le cercle étroit de mes condisciples. De bonne heure, je dois être séparé de la foule, vivre dans ma chair avec la pureté d'un ange, être fort dans une faible enveloppe, plein du sentiment de ma dignité, puisque ma mission est d'être l'ambassadeur de Dieu auprès des hommes, de ramener à Dieu ceux qui en sont éloignés, de réunir à lui ceux qui en sont séparés. Ces sentiments, cette conduite, cet extérieur conviennent au pasteur des âmes; qu'ils soient donc les miens. » Voilà le langage que doit se tenir à lui-même le jeune homme qui aspire à ces hautes fonctions.

La *seconde* chose que nous voudrions graver profondément

dans votre cœur, c'est que, dès maintenant, pendant ces années de préparation au ministère des âmes, vous cherchiez à pénétrer jusqu'à la moelle de la religion, si je puis ainsi dire ; c'est que, toutes les vérités que vous entendrez de la bouche de vos maîtres, vous appreniez à les appliquer à la religion et au ministère des âmes ; c'est que, non contents de les recueillir avec le soin de l'abeille, et de les conserver fidèlement dans votre intelligence, vous en sépariez encore ce qu'il y a de plus important pour en faire l'objet de vos réflexions, et pour travailler à votre formation intérieure ; c'est que, dès maintenant, vous vous habituiez à prendre goût à la parole sept fois sainte du Seigneur, et principalement à son Évangile ; que, dès maintenant, vous appreniez à distinguer l'écorce du noyau ; que, dès maintenant, vous vous formiez à la connaissance indispensable de la nature, de l'homme, de vous-mêmes et de Dieu, afin qu'un jour nous ayons la joie d'entendre de votre bouche, dans un langage simple et intelligible, non pas des choses apprises par cœur, récitées sans sentiment ; mais des choses senties, comprises, et qui se seront enracinées dans le plus intime de votre être, c'est-à-dire le christianisme vivant. Le peuple chrétien attend de vous des économes fidèles et diligents, qui répandent sur le champ du Seigneur la bonne semence et non l'ivraie, la parole de Dieu et non la parole humaine, après que vous l'aurez travaillé, ce champ, de vos propres mains, et arrosé de vos sueurs.

La *troisième* chose sur laquelle nous vous prions de méditer, c'est sur l'idée de vos devoirs et sur celle du bien que vous devez produire. *Les paroisses appartiennent à leurs pasteurs, et les pasteurs à leurs paroisses.* Plût à Dieu que, dès maintenant, vous comprissiez le sens de ces paroles ! Impossible de dire tout ce qu'elles expriment ! Quel désolant spectacle n'est-ce pas pour un chrétien de voir, les jours de dimanches et de fêtes, des légions tout entières de fidèles émigrer de leur paroisse, et se porter en foule dans une paroisse voisine, se troublant ainsi l'un l'autre dans leur dévotion, pour aller se faire instruire par la bouche d'un étranger. Oh ! impuissance du pasteur, qui n'a

pas la force de retenir ses brebis dans ses propres pâturages ! Oh ! le malheureux pasteur, qui aime à voir son troupeau chercher des pâturages étrangers, pour n'avoir pas la peine de le paître lui-même ! O l'infortuné troupeau, qui, dépourvu d'un pasteur fidèle, erre dans les vallées et les montagnes, et dont la destinée est confiée au hasard ou à la bonne fortune! Laissez-nous donc vous répéter cette parole qui sera éternellement vraie : » *Le ministre des âmes est pasteur de sa paroisse, la paroisse est le troupeau du pasteur; au jour du jugement, on redemandera chaque paroisse des mains de son pasteur.* »

Malheur donc à ceux qui aiment à se décharger de leurs devoirs personnels sur les épaules de leurs coopérateurs! Malheur à ceux qui, par leur froideur et leur paresse, négligent leur propre peuple, et le contraignent d'aller chercher des prédicateurs, des confesseurs, des ministres dans les localités voisines! Malheur à ceux qui, manifestement, ont moins de sollicitude pour des âmes immortelles que le berger n'en a pour le bétail de la commune! Malheur à ceux qui, au lieu de ne faire qu'un cœur et qu'une âme avec leur paroisse, sèment eux-mêmes, par leur cupidité, leur esprit contentieux, ou par leur prédilection marquée pour certaines familles, des germes de discorde dans la masse de ce peuple; qui agitent et portent eux-mêmes les torches de la discorde entre le troupeau et le pasteur! Or, vous qui êtes l'espérance d'un avenir meilleur, n'oubliez jamais que le pasteur et sa paroisse ne doivent être qu'un, comme Jésus-Christ ne forme qu'un avec son Père et avec ses disciples. Ne repoussez jamais dédaigneusement la confiance qu'auront en vous vos paroissiens; tenez-la, au contraire, en haute estime ; elle est le gage de l'amour, et le sceau de votre sainte vocation.

La *quatrième* chose que nous soumettons à vos réflexions, c'est que parmi les qualités que doit réunir le pasteur des âmes, l'une des principales, est qu'il s'élève au moins au-dessus des préjugés du peuple, et qu'il conserve son caractère pur de tous les opinions ridicules et erronées du vulgaire. On ne saurait savoir

mauvais gré à la partie inculte du peuple d'admettre sans examen certaines idées anciennes ou nouvelles, de s'y attacher avec opiniâtreté et entêtement, et de s'écrier en toute occasion : « Il en a toujours été ainsi. » Mais il est honteux pour le guide du peuple de parler le langage du préjugé, de ne pas voir plus loin que le vulgaire, de ne pas juger plus sainement que la foule, et de n'agir pas plus sagement qu'un enfant qui n'a pas l'usage de sa raison. On ne saurait savoir mauvais gré à la partie inculte du peuple, si peu à peu elle s'éloigne de l'esprit de la religion et ne s'en tient plus qu'à la lettre, si elle prie et agit mécaniquement; mais il est honteux pour le conducteur du peuple, lui qui est destiné à diriger la foule, de se laisser conduire par elle ; de marcher sur les traces du peuple, au lieu de persuader le peuple de marcher sur les siennes. Il est honteux pour le chef du peuple de repaître des vapeurs d'une science futile la veuve qui a soif des consolations de la vie future, le pauvre cultivateur qui recevrait si volontiers la semence du pain céleste, comme lui-même confie à la terre la semence du pain matériel, et de priver *les enfants de la maison* des parcelles de la vérité.

Une *cinquième* prière que nous avons à vous adresser, c'est que dans l'œuvre de votre formation au ministère des âmes, vous ayez égard au siècle où nous vivons. Il est une classe d'hommes, placés au sommet de la société, qui marchent dans les voies d'une incrédulité orgueilleuse ; une autre, qui fourmille dans le chemin spacieux d'une ignorance paisible; une troisième, qui marche dans le sentier du Christianisme pur et vivant. Dans un grand nombre de villages, il semble qu'on n'en a guère suivi jusqu'à cette heure, parmi les voies que nous venons de nommer, d'autre que la seconde.

Certes, c'est un art divin d'annoncer le même Évangile de manière que la même lumière éclaire l'œil des simples et abatte l'orgueil des prétendus sages; d'exposer aux yeux et d'introduire dans le cœur de toute une paroisse le Fils unique du Dieu vivant, de telle sorte que tous se frappent la poitrine et se prosternent pour adorer.

Enfin, pour résumer en un seul mot toutes nos prières, nos exhortations et nos avertissements, nous vous dirons : Ne méprisez aucune des voix du Seigneur, mais ouvrez à chacune votre cœur et votre intelligence.

La *nature* est une voix du Seigneur.... Ne fermez pas l'oreille à cette voix naturelle ; sentez et voyez combien le Seigneur est bon ; étudiez au moins chaque jour une note de cette voix aux milliers de sons.

La *conscience* de l'homme est une voix du Seigneur ; car ce que l'homme y entend est la parole, la volonté, la loi de Dieu. Que la première étude de l'homme soit donc l'homme lui-même ; en d'autres termes, soyez vous-mêmes l'objet de votre étude. Ouvrez les yeux et apprenez à vous connaître, à comprendre votre excellence et à sentir votre misère. Votre excellence : l'homme est un être créé pour la vérité, la sainteté et le bonheur ; votre misère : l'homme porte les traces de sa déchéance, et ne saurait devenir fils de la lumière qu'en subissant de douloureuses transformations.

La *révélation* notifiée par Moïse, les Prophètes, Jésus-Christ et les Apôtres, est une voix de Dieu. Scrutez les saintes Écritures : le Père des hommes y parle à ses enfants.

Le *langage du Saint-Esprit* est une voix de Dieu. Ne méprisez pas cette sublime parole de la Divinité ; ne troublez pas cet orateur, ne profanez pas ce temple qui est vous-même.

L'*Église de Jésus-Christ*, une, sainte, catholique..... est une voix de Dieu. N'oubliez pas que ce qu'elle enseigne est la parole de Dieu. Jésus-Christ l'a achetée par son sang, et son Esprit demeure éternellement avec elle.

Toute vérité qui jaillit du chaos de l'histoire de l'ancien et du nouveau monde est une voix de Dieu ; car tout ce qui est bon vient de Dieu et conduit à Dieu. — Oh ! comme la vigne du Seigneur fleurirait bientôt, si vous preniez en considération nos conseils, nos désirs, nos prières et nos larmes ! Quelle clarté toute céleste l'Église répandrait au loin et au large ! Comme tous les membres de l'Église catholique vous béniraient des

larmes de leur reconnaissance, pour avoir trouvé en vous ce qu'ils désirent : des pasteurs tels qu'ils doivent être, capables de former pour la joie du ciel et le bonheur de la terre, la partie immortelle de l'homme !

DEUXIÈME OBSERVATION.

Dans tous vos exercices et dans toutes vos études, visez tout à la fois à la vérité et à la clarté, à l'unité et à la richesse, à la solidité et à l'à-propos de vos connaissances. — Dans ce but, n'épargnez aucun soin, *a* pour préciser ce qui est vague dans vos écrits, *b* pour réunir et coordonner ce qui est épars et appartient à un même ordre d'idées, *c* pour compléter ce qui est défectueux, *d* pour éclaircir, par des questions, des réflexions et des comparaisons, ce qui est obscur; *e* étudiez le sens d'un livre ou d'un passage avant de l'examiner; examinez une doctrine avant de la juger, et revisez votre jugement avant de le formuler.

TROISIÈME OBSERVATION.

Que les nombreuses traverses qui vous attendent dans le ministère des âmes ne vous empêchent pas de bien employer le temps pendant lequel vous devez vous préparer à ces importantes fonctions. Parmi ces traverses nous devons en citer ici au moins quelques-unes, afin que l'inexpérience du jeune âge n'ajoute pas à leur valeur.

A. *L'existence dans l'avenir et pour l'avenir.* — Grande tentation. On n'utilise pas ce qu'on a par le désir de posséder ce qu'on n'a pas. Les grands calculateurs sont de mauvais spéculateurs. On compte sur l'avenir, et on laisse échapper de ses mains le temps présent. Encore un, deux, trois ans, et je serai prêtre; quelques semaines après je serai vicaire, puis enfin curé. Asservi par cette passion de devenir ce qu'on n'est pas, on n'est pas assez ce qu'on pourrait et devrait être maintenant.

B. *Le dégoût du mieux, parce qu'on n'est pas attiré par le charme de la nouveauté.* — Nouvelle tentation. Il en est de la

meilleure instruction comme de la santé prolongée. Nous n'apprécions pas l'excellence de la santé et le prix de la science, parce que l'une et l'autre ont perdu pour nous, par la puissance de l'habitude, l'attrait de la nouveauté. Il suffit qu'une erreur soit, non pas nouvelle, mais présentée sous un nouveau costume, pour qu'on lui ouvre et ses oreilles et son cœur.

C. Plus d'un jeune élève trouve toujours des choses plus pressantes à lire, à entendre, à méditer, que ce qui, à proprement parler, est le plus pressant pour lui. Cette maxime d'intérêt personnel : « Je ne serai pas interrogé sur ces matières, je ne serai pas obligé de donner là-dessus des preuves de mon travail, par conséquent, je n'ai pas besoin de m'en occuper, » cette maxime est volontiers admise et fidèlement observée par la paresse. Souvent les sciences ne sont cultivées que dans un but de vil intérêt ou d'ostentation ; et ce qui ne se recommande pas comme moyen de subsistance, trouve souvent peu de crédit auprès d'un grand nombre.

D. Il y a quelques années, l'enseignement de la Théologie pastorale ne se donnait ni en public, ni en particulier ; il y a des hommes instruits qui le déclarent inutile : donc il faut bien qu'il n'ait pas une si grande importance. Cet argument banal, qui se réduit à dire : « Autrefois telle chose ne se faisait pas, » fait impression là où il n'y a aucun désir du mieux ; et ce désir du mieux ne saurait exister là où l'on n'a pas le sentiment de la haute valeur du pasteur des âmes. Or, ce sentiment, comment l'éveiller, sinon par la vérité qui fait une impression immédiate sur les âmes, et qui se reflète dans les écrits, les institutions, les usages, etc.?

E. Il ne manque pas de prêtres, malheureusement, qui donnent en présence de leur paroisse l'exemple de l'ignorance, du défaut de culture, de la rudesse des mœurs et même d'une conduite équivoque, et qui ne rougissent pas de se dévoiler eux-mêmes dans toute leur nudité. Plusieurs se disent : Je vaux certainement mieux que celui-là ; j'en sais évidemment plus

que celui-ci ; à coup sûr je ne donnerai jamais dans les écarts d'un tel ; et c'est ainsi qu'en se comparant avec ceux qui valent moins qu'eux, ils finissent par se trouver suffisamment bons ; tandis que Sénèque a dit ce mot excellent :

Nulla est bonitas pessimis esse meliorem.

F. Quelques élèves sont habitués à laisser chaque professeur traiter sa matière comme il l'entend ; ils se représentent le ministère de l'enseignement comme une œuvre journalière qui consiste en ce qu'un homme, qui s'appelle professeur, vienne lire pendant une heure dans un livre ou dans un cahier, et répandre une sauce nouvelle sur un vieux ragoût. Ils ne voient en lui qu'un homme habile qui sait rendre son sujet intéressant par son ton et ses gestes, et qui au bout d'une heure descend gravement de sa chaire.

Cette manière froide et refroidissante éternise le mécanisme et dans les maîtres et dans les auditeurs. — Bien différents sont les effets que la science pastorale doit produire sur vos cœurs. La parole de votre professeur doit devenir vie en vous, et action dans vos paroisses.

G. On s'enfonce dans des ouvrages qu'on dit spirituellement écrits, et l'on y perd le goût de la réflexion sérieuse et des fortes études de sa vocation. Je dois rappeler ici que ne voulant ni faire un parti, ni ajouter à ceux qui existent déjà, je ne suis ni de ceux qui appellent littérature frivole tout livre raisonnable qui n'a pas la forme scolastique, ni de ceux qui qualifient d'œuvre profonde tout travail de fantaisie, pourvu qu'il soit affublé de quelques lambeaux de scolastique. Je n'ai voulu que répéter ce qu'une personne disait un jour devant moi : « C'est un dommage incalculable, la ruine de notre siècle, que maintenant tout le monde lise toutes sortes de choses sans ordre, sans suite et sans principe. Telle n'était pas la conduite de nos pères ; aussi pensaient-ils et écrivaient-ils bien autrement que nous. Leur pensée se nourrissait de peu et de ce qu'il y avait de mieux ; elle se formait pendant la jeunesse, avant de vouloir se parer.

En cela, mon jeune ami, soyez ancien. Le jeune homme qui suit mon conseil évite d'étudier sans règle ni boussole, de lire sans discernement et sans ordre ; il ne se laisse ni éblouir par le prestige de la gloire littéraire, ni entraîner sur le théâtre de l'érudition qui de nos jours s'étale dans les recueils d'anecdotes et dans les journaux ; car le prêtre, et surtout le prêtre français, doit être un homme et non pas un fat.

Enfin, profitez de tous vos moments libres pour vous exercer à la composition écrite. Sans exercice, point d'habileté; sans exercice sous la direction d'un ami qui vous guide, point de progrès sûr et solide ; sans exercice dès l'âge le plus tendre, point de culture qui réponde au but qu'on doit atteindre durant ses années d'études préparatoires. Sans exercice dans la composition écrite, point de facilité à énoncer d'une manière précise ce que l'on veut, ce que l'on pense et ce que l'on doit. L'homme ne sait pas ce dont il est capable avant de l'avoir expérimenté, et il n'a pas l'expérience de ce qu'il peut avant de s'être exercé ou de l'avoir été. Et c'est le sort de tout exercice de ne pouvoir, sans la direction d'un ami habile, sans persévérance, sans répétition, développer en nous le germe de l'art et de la science.

THÉOLOGIE PASTORALE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE PASTEUR DES AMES DANS SA PRÉPARATION IMMÉDIATE A L'ÉTUDE PRATIQUE DE L'ÉCRITURE SAINTE,

OU

LEÇONS SUR L'ÉTUDE PRATIQUE DE L'ÉCRITURE SAINTE POUR LE FUTUR MINISTRE DES AMES.

C'est l'esprit qui vivifie; la chair ne sert de rien. (JEAN, VI, 64.)

La lettre tue; l'esprit vivifie. (II COR., III, 6.)

CHAPITRE PREMIER.

Quelques observations sur l'étude pratique de la sainte Écriture.

1. On distingue avant tout une triple étude de l'Écriture sainte : la première est celle de la langue ou des signes; la seconde, celle du fond, des faits et des idées qui sont racontés ou exposés; la troisième, celle de l'ensemble, c'est-à-dire de l'esprit qui vivifie et anime le tout. La première peut s'appeler étude *philologique;* la seconde, étude *historique;* la troisième, étude *philosophique*.

2. La vraie étude, qu'on peut appeler *méditation*, quand elle a pour objet les choses révélées, et *recherche*, quand elle s'applique aux choses moins évidentes, mais qui est prise ici dans l'un et l'autre sens, comprend l'étude de la *langue*, l'étude de la *chose*, l'étude des *doctrines fondamentales*, et l'étude de l'*esprit* de l'Écriture.

3. L'étude de l'Écriture a pour objet immédiat de pénétrer sens de ce Livre sacré.

4. Le sens de l'Écriture est triple. Il en est de l'Écriture sainte comme des hommes. Tout homme parfait a un *corps*, une *âme*, un *esprit*.

De même l'Écriture sainte a une lettre : ce sont les faits particuliers qui y sont racontés ; une âme : ce sont les doctrines particulières sur Dieu, sur l'éternité, sur Jésus-Christ, sur l'humanité, doctrines qui sont manifestées par les faits ; un esprit, qui est comme l'ensemble, dont l'exposition et l'explication sont fournies par la réunion des faits et des doctrines particulières.

Le premier sens est donné par les faits particuliers, qui sont en quelque sorte la lettre de l'Écriture ; le second, par l'intelligence, qui relie plus ou moins facilement les lettres ; le troisième, par la raison, qui ramasse le tout en une seule idée.

Ce triple sens peut s'appeler : sens de la lettre, sens de l'idée et sens de l'esprit. La justesse de cette division se manifeste en ce que, dans son développement, la nature humaine suit absolument la même marche. Celui-ci, qui appartient à la classe des lecteurs qui ne pensent pas, trouve la lettre sans en découvrir le sens ; celui-là, qui appartient à la classe des lecteurs qui réfléchissent, trouve le sens sans en trouver la raison ; un troisième, qui appartient à la classe des lecteurs raisonnables, trouve la lettre, l'intelligence et la raison. — L'homme spirituel voit tout à la lumière de l'esprit.

5. Quand celui qui étudie l'Écriture sainte, non content d'avoir trouvé le sens, veut encore l'appliquer à l'œuvre et au but qu'il se propose, ce travail s'appelle : étude, ou méditation pratique de l'Écriture sainte.

6. Ainsi donc, la meilleure application que l'on puisse faire de l'Écriture, c'est de former sa vie intérieure, puis celle des autres, sur les principaux enseignements et d'après l'esprit de l'Écriture.

7. Cette formation de la vie intérieure sur les principaux enseignements et d'après l'esprit de l'Écriture, que doit se pro-

poser celui qui étudie ce Livre divin, s'appelle *édification de soi-même;* la formation des autres sur les principaux enseignements et d'après l'esprit de l'Écriture s'appelle *édification du prochain.*

8. L'étude pratique de l'Écriture peut donc se faire de bien des manières, suivant que celui qui s'y voue se propose ou sa propre édification, ou celle d'autrui, ou tout à la fois la sienne et celle d'autrui. L'étude pratique de la Bible, entendue dans le sens le plus complet, a pour objet et l'édification de soi-même et l'édification d'autrui, c'est-à-dire l'édification générale.

9. Elle est grande et magnifique la signification de cette expression dédaignée : édification, lorsque l'esprit en a saisi la portée. Si l'étude de la Bible a pour résultat d'établir la foi en Dieu et en Jésus-Christ avec tant de solidité et de profondeur que cette foi devienne inébranlable; si l'on parvient à édifier sur la foi, comme sur leur véritable fondement, le saint amour, la confiance et le salut éternel, qui ne font qu'un avec l'Amour parfait, le but qu'on doit se proposer dans l'étude pratique de la Bible sera atteint, l'homme intérieur sera formé. L'édification comprend donc à la fois l'établissement de la foi, et l'édifice complet de la charité, de la confiance, du salut éternel, édifice qui repose sur le fondement qui a été établi.

10. L'étude pratique de la Bible est prise ici dans son sens complet, c'est-à-dire en tant qu'ayant pour objet l'édification de soi-même et l'édification du prochain. Cette étude doit être en effet une préparation au futur ministère des âmes, une initiation à la vocation du pasteur destiné à fonder et à cultiver dans lui et dans les autres, la foi, la charité, l'espérance, le salut éternel. Or, tont cela, il ne saurait l'établir et le cultiver dans les autres s'il ne l'a pas d'abord établi et cultivé en lui-même.

11. L'étude pratique de l'Écriture sainte occupe donc l'homme tout entier : son intelligence, son cœur, sa raison, sa volonté; et il doit en être ainsi pour qu'elle répande la lumière dans son intelligence, la chaleur dans son cœur, la vie dans sa volonté, l'esprit dans ses actions et ses omissions, et pour que la lumière,

la chaleur, la vie et l'esprit se répandent de lui sur les autres.

L'œil, sans l'intelligence, ne saurait voir que la lettre de l'Écriture; l'intelligence sans la raison ne saurait voir que des doctrines et non pas embrasser l'esprit de l'ensemble; la lumière sans la chaleur ne saurait ni vivifier le cœur, ni exciter la volonté. On peut faire ici l'application de ce mot de Jésus-Christ: « Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer. »

12. L'étude pratique de l'Écriture sainte se distingue de l'étude savante, non pas seulement comme la théologie du peuple se distingue de la théologie de l'école, mais surtout comme les rayons de la lumière, qui, réunis dans un foyer, produisent la flamme, se distinguent des simples rayons qui ne font que briller, ou récréer l'œil par la combinaison de couleurs éclatantes. L'étude scientifique de la Bible commence par des recherches et finit par des recherches; l'étude pratique s'occupe de la transformation complète de l'intérieur de l'homme, et ce n'est qu'en vue de cette transformation intérieure qu'elle vise à éclairer. L'étude scientifique de la Bible pénètre dans les profondeurs, dans les obscurités et les énigmes; l'étude pratique ne veut résoudre qu'une seule et grande énigme: celle de savoir comment elle ramènera à Dieu l'homme qui s'en est séparé. L'étude scientifique de la Bible s'enfonce dans le labyrinthe des antiquités et des langues, et souvent sans résultat; l'étude pratique dévoile dans l'homme les voies tortueuses de l'égoïsme, et lui tend au nom de Jésus-Christ une main pour l'aider à en sortir. A la vérité, l'étude pratique ne dédaigne pas les découvertes des savants, quand elles peuvent faire avancer dans les voies de Dieu le pèlerin fatigué; elle accepte d'eux avec reconnaissance tous les travaux qui peuvent l'aider à mieux connaître Dieu. Cependant elle n'a d'autre mission que d'arracher l'homme à lui-même et de l'unir à Dieu. Honneur aux savants explorateurs de la Bible! Salut à l'explorateur pratique!

13. Toutefois, l'étude pratique de l'Écriture a aussi pour objet la vraie intelligence du sens de l'Écriture, et elle ne dédaigne pas les remarques et les observations qui jaillissent de cette

étude ; mais elle ne s'en tient ni à l'intelligence du sens ni aux observations qu'il fait naître : elle édifie sur le sens et elle applique les observations. L'étude du sens, les observations, sont pour elle des moyens et non le but. De plus, cette étude du sens n'est pas simplement celle du sens de la lettre, ni celle de l'idée ; c'est l'étude du sens de l'esprit, et ce dernier, elle ne le recherche que pour en illuminer son âme et refléter ensuite sur les autres les rayons de cette lumière.

14. Ainsi donc, l'étude pratique de l'Écriture a pour but :

I. De faire naître la conviction par rapport aux doctrines fondamentales et à l'esprit de l'Écriture;

II. De faire impression sur le cœur, et une impression durable ; de péuétrer l'âme des grandes et sublimes doctrines de l'Ecriture, ainsi que de son esprit, et de l'en pénétrer tellement qu'il y reste quelque chose d'éternel ;

III. D'exciter la volonté à réaliser ce qui lui reste à faire, et d'y produire des résolutions sérieuses, solides et à l'épreuve de tout, des résolutions célestes;

IV. De produire des actes, et des actes conformes aux résolutions qui les ont fait naître ;

V. De donner le courage de ramener les hommes à Dieu et à Jésus-Christ, et un couvrage divin, tel que celui qui animait Jésus-Christ et ses premiers amis;

VI. De former l'homme intérieur tout entier d'après les doctrines et l'esprit de l'Écriture, et de le former non pas transitoirement, mais d'une manière permanente et progressive, jusqu'à ce que, tout imprégnée des doctrines et de l'esprit de l'Écriture, l'âme soit devenue elle-même une Bible vivante, qui serve d'interprète et de confirmation à la Bible écrite.

15. L'étude pratique de l'Écriture, entendue dans le sens précis que nous venons de lui donner, se distingue donc des investigations sèches et glacées de l'école ; investigations qui ont pour objet de tout voir et de ne rien appliquer, de ne rien refléter dans la vie extérieure ; elle se distingue de ces recherches raffinées et minutienses qui ne se traduisent jamais par des

faits, qui se jouent en de magnifiques paroles, et qui, autrefois et même de nos jours, s'étalaient jusque dans nos livres de piété; elle se distingue de ce fanatisme qui, abandonnant le fil conducteur de la raison, rêve de je ne sais quelles lumières supérieures qui n'existent qu'en imagination; elle se distingue de ces sortes de commentaires moraux et ascétiques qui, abandonnant aussitôt le sens du mot et dédaignant l'histoire, ne voient dans les doctrines positives qu'une simple enveloppe de la vérité et que des légendes surannées des premiers âges; qui, n'apercevant partout qu'un sens moral, s'imaginent, par ce système d'accommodement, avoir saisi l'esprit de l'Écriture. Elle se distingue des commentaires scolastiques qui font entrer dans l'Écriture ce qui n'y est pas, et des commentaires à la mode qui, ne voyant dans l'Écriture qu'un beau système de morale religieuse, dédaignent et tournent en ridicule le côté essentiel et fondamental, ou veulent l'en extirper avec la hache de l'incrédulité.

16. L'étude pratique de l'Écriture, pour être digne de ce nom, suivra donc une voie intermédiaire entre la froide spéculation et les raffinements subtils, entre cette philosophie qui voit trop peu et ce fanatisme qui voit trop, entre ce système d'accommodement arbitraire et ces citations mécaniques de passages de l'Écriture. Heureux si nous pouvons trouver cette route d'or, et si nous la suivons d'un pas ferme et assuré!

17. Si l'étude édifiante de la Bible est assez heureuse pour éviter ses écueils, elle ne pourra qu'exercer sur la religion et la vertu, sur la sagesse et le bonheur de l'homme, l'influence la plus bienfaisante. C'est elle qui fera sentir de près à la raison le Vrai, à la volonté le Bon, à l'intelligence le Beau; trois choses dont la réunion constitue le bonheur.

Il ne serait pas facile d'imaginer quelque chose qui promît des résultats plus consolants, que cette méditation pratique et édifiante de l'Écriture sainte. 1° Elle est un besoin pour le chrétien qui pense; car que serait le christianisme s'il ne répandait aucune lumière dans son intelligence, aucune chaleur dans son

cœur, aucun esprit supérieur dans sa vie. Et comment atteindrait-il ce but si l'homme intérieur restait comme mort à la lecture ou à l'audition de la parole de Dieu? — 2° Elle est un besoin pour tout chrétien, même pour celui qui ne sait pas lire; car ce dernier est obligé, et il a reçu quelques forces pour cela, de réfléchir sur ce qu'il a entendu, de méditer sur les enseignements du christianisme; or, que lui servirait-il de méditer, si sa méditation n'excitait en lui aucun sentiment, n'y éveillait aucune pensée; si le christianisme ne se transformait pas en sa propre substance? — 3° Elle est surtout un besoin pour l'ecclésiastique et le pasteur; car si leur intelligence ne s'illumine pas, si leur cœur ne se réchauffe pas à la méditation édifiante de la sainte Écriture, comment pourront-ils illuminer et réchauffer ce qu'il y aura d'obscur et de froid dans l'âme de leurs auditeurs? — 4° Elle est un besoin pour celui qui se livre à l'étude scientifique de la Bible; car les recherches approfondies qu'il fait sur la langue ne sauraient suppléer la méditation édifiante de la Bible. Il est homme comme le vulgaire, et comme lui il a besoin de feu pour se réchauffer. Dans quel triste état serait sa piété, si la science le répandait constamment hors de lui-même, et que la méditation de la vérité ne le recueillît jamais! si, comme Marthe, il était toujours embarrassé dans une foule de soins, et qu'il n'allât jamais avec Marie s'agenouiller aux pieds du Sauveur Jésus pour apprendre dans le silence *l'unique nécessaire?* — 5° Elle est également indispensable au fort comme au faible; à l'un, pour qu'il reste fort; à l'autre, pour qu'il le devienne. Qu'est-ce que l'homme sans prière, sans commerce avec son Créateur? Et qu'est-ce que la prière sans la méditation qui commence par préparer et consacrer l'âme à la prière, et par extirper et livrer aux flammes les ronces et les épines?

Telle est la nécessité de la méditation édifiante de l'Écriture, de la réflexion solitaire, de la recherche intelligente de ce qui constitue le fond, l'essence, l'esprit du christianisme : c'est de ce fond, de cette essence et de cet esprit du christianisme qu'il

faudra entendre ce que je dirai de la méditation de l'Écriture. Et quand je parle de méditation de l'Écriture, il n'est question ni du texte latin, ni du texte français, ni du texte grec, ni du texte hébreu, ni du texte syriaque, ni du texte arabe, etc. Il ne s'agit pas non plus de savoir si on lit tout le nouveau Testament, ou si l'on n'en a devant soi que des extraits ; encore moins si on lit l'Écriture, ou si on l'écoute lire ; si on lit la vérité dans la Bible, ou si on l'apprend de la bouche d'un chrétien ; en un mot, si elle est annoncée sous d'autres expressions, ou si on la lit dans d'autres ouvrages. Tout ce que je veux dire, c'est que quiconque n'approfondit pas le côté divin qui constitue l'essence et l'esprit des choses divines, quiconque ne se fait pas de cet approfondissement une habitude, quiconque ne fait pas de la vérité qu'il a découverte la nourriture de son âme, quiconque ne transforme pas cette nourriture en sa chair et en son sang, quiconque n'en fait pas le principe de tout bien, ne fera jamais de grands progrès dans le christianisme. Ainsi donc, la méditation édifiante de l'Écriture sainte est un besoin pour tout chrétien qui veut justifier le nom qu'il porte. — 6° — Enfin, pour ne pas omettre le plus essentiel, elle est un besoin pour l'humanité tout entière. Que serait, en effet, l'humanité sans le goût des choses divines, des choses de l'éternité ; et ce goût, comment naîtra-t-il sans la méditation sérieuse de ce que les saintes Lettres nous ont conservé sur Dieu et sur la vie éternelle ?

18. C'est cette méditation sérieuse des choses divines qu'avait en vue Jésus-Christ lorsqu'il disait : « C'est l'esprit de Dieu qui vivifie ; la chair ne sert de rien ; les paroles que je dis sont esprit et vie » (*S. Jean*, VI, 63). C'est à cette méditation profonde des choses divines que saint Paul faisait allusion lorsqu'il écrivait : « La lettre tue ; l'esprit vivifie » (II *Cor.*, III, 6). L'étude pratique de l'Écriture sainte est donc esprit et vie, et produit l'esprit et la vie.

19. Cette méditation sérieuse des choses divines est un talent que peut seul donner le maître de la famille ; ce talent, l'ami

fidèle de la maison le fait fructifier, pour le communiquer ensuite à de plus jeunes amis. Qu'il me soit donc permis de choisir parmi les remarques, les réflexions et les exercices de l'étude pratique de l'Écriture sainte, ce qu'elles renferment de plus instructif pour ceux qui en ont le goût et qui ont encore besoin de direction.

ARTICLE PREMIER.

Quelques remarques sur l'étude pratique de l'Écriture sainte.

20. Ces remarques concernant la méditation pratique de l'Écriture sainte s'appliquent aux vérités les plus évidentes, bien que les vérités plus profondes doivent, dans le cours de la réflexion, apparaître de plus en plus à la surface; elles ne s'appliquent qu'à ce qui, en vertu de sa force divine, est propre à instruire, exhorter, consoler et fortifier, et qui manifeste, ou du moins qui a la vertu de manifester sa force divine dans l'intelligence, dans l'âme et dans la vie de l'homme.

21. L'aptitude à découvrir rapidement et adroitement beaucoup de choses dans le fond et l'esprit de l'Écriture, s'appelle talent de découverte : c'est tout à la fois un don et un art. Comme art, c'est le plus simple de tous, et il constitue la seule et unique règle de toute recherche pratique.

22. Cette règle, appliquée d'abord aux travaux évangéliques du nouveau Testament, peut se formuler ainsi : Familiarisez-vous autant que possible: *a*, avec les temps où vivait Jésus-Christ, avec la position où il se trouvait; *b*, et avec toute son histoire; *c*, pénétrez dans le sanctuaire, dans la vie intime de Jésus-Christ, puis, du fond de ce sanctuaire, et le regard fixé sur l'histoire, sur les temps et la situation où se trouvait le Sauveur, interprétez la parole de Jésus-Christ. Les occasions ne vous manqueront pas pour vous faire comprendre le sens profond de cette règle. Mais, disons-le encore une fois, il ne faut pas prétendre faire jaillir l'esprit de la lettre obscure; il faut plutôt faire jaillir de l'obscurité de la lettre la lumière de l'esprit. Il

y a, dans le nouveau Testament, assez de points lumineux pour répandre la lumière autour d'eux. En d'autres termes, il y a suffisamment de passages assez clairs par eux-mêmes pour qu'ils s'expliquent eux-mêmes; d'assez riches enseignements pour qu'on puisse jeter un regard profond dans l'esprit et la doctrine de Jésus-Christ; il y a assez de discours qui révèlent tout son intérieur, par exemple ses entretiens familiers après la dernière Cène. Il y a assez de prières pour nous ouvrir tout le sanctuaire de Jésus-Christ: par exemple, celle qu'il fit, en sa qualité de Pontife suprême, avant d'aller à la mort (*S. Jean*, XVII). Ces passages, ces discours, ces prières révèlent dans toute leur beauté les idées divines sur sa personne, son ministère et sa doctrine. Or, ces idées sont véritablement les *idées directrices* et le guide le plus sûr dans l'étude profitable de l'Écriture.

23. Cette loi unique n'exclut pas toutefois les règles particulières (1), communes à la méditation de l'Écriture comme à toute autre manifestation de l'esprit d'observation, mais elle les renferme et les implique; comme par exemple celle-ci : Pour que le regard de votre esprit découvre promptement et adroitement une foule de choses dans la sainte Écriture, il faut d'abord qu'il y ait été préparé par un long exercice, que votre cœur vous l'ait présenté comme une affaire de la plus haute importauce, que vous ayez été stimulé par le désir du bien et l'amour de la vérité, que vous ayez été purgé des préjugés qui tuent l'édification ou du moins la paralysent; que votre intelligence ne soit troublée par aucune passion dominante, que vous soyez aidé par des connaissances et des idées préparatoires, et surtout que vous soyez bien servi par votre imagination et votre mémoire; que votre intelligence ait été développée par des lectures et de l'exercice, qu'elle soit constamment accompagnée de la réflexion, et fortifiée par la pratique fidèle de ce qu'elle aura une fois reconnu pour vrai.

(1) Voir l'ouvrage de l'auteur : *Doctrine de la Raison*, pour les hommes tels qu'ils sont, 1 vol., pag. 46 et suiv. (*Vernunftlehre.*)

Ces conditions, sans lesquelles le lecteur de l'Écriture sainte n'acquerra jamais assez d'habileté pour découvrir promptement et adroitement dans la Bible un grand nombre de choses, nous allons les expliquer ici en peu de mots, mais en les appuyant d'un grand nombre d'exemples.

24. *Première condition.* — L'œil a besoin, pour découvrir promptement et heureusement dans la Bible une foule de choses, d'exercices préparatoires et d'une pratique continuelle. Plus l'œil est exercé, plus il est pénétrant, et plus aussi il est habile à trouver promptement, heureusement et beaucoup. Cette première règle peut donc se formuler ainsi :

Lisez souvent et attentivement le même passage, le même fait, le même discours; comparez ce passage avec un autre passage, ce fait avec un autre fait; lisez-les dans les différentes dispositions où se trouve votre cœur; lisez-les dans les divers degrés de perspicacité de votre intelligence; lisez-les enfant, jeune homme, homme fait, vieillard par l'âge et par la sagesse; et la pénétration, la richesse, le nombre, la justesse et la profondeur de vos remarques seront entre elles dans les mêmes proportions que celles qui existeront entre vos différentes études faites dans les divers degrés d'âge, de pénétration, etc.

QUELQUES ESSAIS D'ÉTUDE SUR SAINT MARC, XII, 43-44, ET SUR SAINT MATTHIEU, XXII, 21, PROPRES A METTRE LES COMMENÇANTS SUR LA BONNE VOIE.

PREMIER ESSAI.

Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux qui ont mis dans le trésor du temple. Car si les autres ont donné de leur superflu, celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle avait, tout ce qui lui restait pour vivre.

Le sacrifice d'une pauvre femme, d'une veuve, les quelques pièces de monnaie qu'elle avait déposées dans le trésor du temple avaient aux yeux du Seigneur plus de valeur que les

magnifiques offrandes des riches. *Elle donna plus que les autres.* Comment, elle qui n'avait donné que deux pièces d'argent, avait-elle donné plus que tous les autres? Parce qu'elle avait offert *tout* ce qu'elle avait. Elle donna plus que tous les autres, parce qu'elle offrit au Seigneur avec la ferme confiance que Lui, qui est le Père des veuves, se montrerait aussi le sien? Elle donna plus que les autres, parce qu'elle donna avec un *cœur pur;* son cœur, en effet, ne pouvait être attaché à l'argent, puisqu'elle sacrifiait les deux seules pièces qu'elle possédât. Elle donna plus que les autres, parce qu'elle donna joyeusement tout ce qui pouvait fournir à son entretien, et que Dieu aime celui qui donne avec joie. Elle donna plus que les autres, parce qu'avec la crainte de Dieu qui l'inspirait, elle aurait donné au delà, si elle l'avait pu. Elle donna plus que les autres, parce que la générosité avec laquelle elle le fit communiqua à son faible don une valeur immense, supérieure à celle des offrandes en or et en argent faites par la cupidité.

Et Jésus, qui s'était placé en face du trésor du temple et qui regardait la foule déposer son sacrifice, aperçut au milieu de cette multitude la veuve que personne ne remarquait; il apprécia la valeur de son offrande, ou plutôt de son cœur, et la loua en présence des grands qui, avec plus de richesses, avaient fait de moindres dons.

Or, si Jésus, pendant qu'il était sur la terre, remarquait si attentivement les dons que la piété lui offrait dans le silence, pourrait-il, maintenant qu'il est assis sur le trône de Dieu, ne pas jeter un regard favorable sur les dons pieux et secrets que l'on fait aux siens? Ce Jésus, qui pendant sa vie terrestre loua la munificence de cette veuve, pourrait-il, au jour du dernier jugement, alors qu'il récompensera tout ce qui est digne de récompense, oublier cette bonne action, lui qui rend à chacun suivant ses mérites? Non, jamais il ne le fera.

DEUXIÈME ESSAI.

Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.
(MATTH., XXII, 21.)

L'Évangile veut qu'il y ait de l'ordre partout; il exige que *l'on rende à chacun ce qui lui appartient.* Le christianisme veut qu'il soit fait justice à chacun, *que l'on rende à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Quand il s'agit de Jésus et de sa doctrine, il n'y a point d'autorité extérieure qu'il faille craindre. Il prêche l'ordre, l'obéissance, la justice, qui sont les soutiens des riches. Bien que le royaume de Jésus-Christ ne soit pas de ce monde, il veut néanmoins qu'il soit donné à chaque royaume de ce monde ce qui lui appartient. Jésus ne se mêle point des affaires temporelles de l'État; il ne recherche pas quels sont les droits des puissants; il se contente de dire: «Rendez à César ce qui lui appartient,» sans décider ce qui lui revient, ni combien il lui revient. Mais s'il ne s'ingère pas dans les affaires politiques, il est loin aussi de ne recommander que la vertu politique, cette vertu qui, rendant à César ce qui est à César, oublie de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. Au contraire, Jésus-Christ insiste fortement sur cette parole: « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. » Les docteurs de la loi ne lui avaient montré que l'image de l'empereur gravée sur une pièce de monnaie; mais lui leur montra, bien défigurée sans doute, l'image de Dieu imprimée dans leur cœur. Or, ce que Jésus-Christ a si étroitement uni dans sa doctrine, son disciple ne doit pas le séparer. Celui qui, sous prétexte de rendre au prince ce qui est dû au prince, ne rend pas à Dieu ce qui est dû à Dieu, celui-là n'est point un vrai disciple de Jésus-Christ. Celui qui, sous prétexte de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, ne rend point aux rois de la terre ce qui leur appartient, celui-là n'est point un vrai disciple de Jésus-Christ. Autant il est vrai que le prince ne saurait exiger qu'on ne rende point à Dieu ce qui lui est dû, autant il l'est que Dieu,

la justice éternelle, ne saurait commander de ne point rendre au prince ce qui est dû au prince. Le vrai adorateur de Dieu, celui qui l'adore en esprit et en vérité, se montre constamment le sujet dévoué de son prince, et, dès qu'il cesse de lui être soumis, il a déjà cessé d'être le sujet dévoué de son Dieu. Toute subordination visible envers l'autorité, qui tient la place de Dieu, est précédée de l'obéissance invisible envers Dieu, de qui l'autorité tient sa puissance. Princes, si vous voulez que vos sujets vous rendent ce qu'ils vous doivent, faites en sorte qu'ils rendent à Dieu ce qui est à Dieu, et rendez-le lui vous-mêmes. Alors ils vous donneront aussi ce qu'ils vous doivent, et manifesteront leur crainte de Dieu par l'obéissance qu'ils vous rendront. Mais celui qui ne craint pas Dieu, ne craint pas davantage le prince.

25. *Deuxième condition.* — Découvrir promptement, heureusement et beaucoup de choses dans l'Écriture sainte doit être, pour celui qui l'étudie, d'une haute importance, et il doit y travailler de tout son cœur. Tout ce qui ne vient pas du cœur n'est fait qu'à moitié et porte les marques d'un travail sans vie et sans vigueur. Il n'y a que ce que nous faisons de toute notre âme qui soit réellement achevé; car il indique que nous y avons consacré toutes nos forces. Voir ne devient chose naturelle et facile que lorsque l'âme est tout œil. La volonté de voir ce que l'on a sous les yeux précède la vue réelle; quoi que l'homme entreprenne, il ne fait des prodiges que lorsque l'âme tout entière veut. Pourquoi, par exemple, le botaniste remarque-t-il tant de beautés, tant de propriétés dans les plantes que le paysan foule aux pieds? Parce que c'est pour lui une affaire de cœur de tenir ses regards fixés sur des objets pour lesquels d'autres n'ont aucun goût.

Avant que quelqu'un prenne goût au nouveau Testament, la lecture qu'il y fera l'ennuiera longtemps. « Tout y est si peu en harmonie avec les choses de la vie commune, tout y est si aride, si éloigné de ce que préconisent les écrits de notre temps, » se dira-t-il, et il fermera le livre. Sachez, au contraire, l'intéresser à ce que ce livre renferme de fondamental, sachez attirer

son attention sur les beautés divines qui y brillent de toutes parts; ce Livre, qui naguère lui semblait indigne d'être lu, sera véritablement pour lui ce trésor enfoui dans le champ dont il est parlé dans l'Évangile; ce sera un jardin rempli des plantes les plus salutaires et des fruits les plus suaves.

Mais comment l'étude de l'Écriture sainte pourra-t-elle acquérir de l'importance à nos yeux?

Dès que nous serons résolus à chercher la vérité, et à mettre toute notre ardeur à la trouver; dès qu'une lecture impartiale aura produit en nous cette conviction, que la vérité que Dieu a voulu faire connaître aux hommes est contenue dans l'Écriture sainte; qu'on trouve dans ce Livre la véritable science de la vie, la connaissance profonde de Dieu et des hommes, une direction divine pour vivre selon Dieu, un phare lumineux qui conduit à la source de la lumière, la lecture attentive de ce Livre sera pour nous un besoin de notre cœur.

Sous ce rapport, on peut recommander à celui qui débute dans l'étude de l'Écriture, la lecture courante du nouveau Testament; cette lecture lui donnera une première idée du fond, et un avant-goût de l'esprit de l'Écriture.

§ I. — La sainte Écriture est un document stable et authentique où sont consignées les doctrines sur le seul vrai Dieu, et sur le culte qu'il faut lui rendre.

Moïse, à la première page de ce Livre, et saint Jean à la dernière, proclament le même Dieu, créateur de toutes choses, et la charité même. Dans l'ancien comme dans le nouveau Testament, la foi peut interroger Dieu, et le Père répondra à la question de son enfant. Dans l'ancien comme dans le nouveau Testament, l'espérance se confie en la miséricorde éternelle et trouve sa délivrance. Dans l'ancien comme dans le nouveau Testament, Moïse et Jésus-Christ, Isaïe et saint Paul prononcent cette même parole : « Aimez; » car l'amour est le culte intérieur du Seigneur, et c'est de lui que tout culte extérieur tire sa valeur.

§ II. — L'Écriture sainte est la loi formelle du Seigneur, le guide infaillible et le miroir fidèle de la vie.

La loi formelle du Seigneur; car elle a été gravée dans l'âme et dans la conscience du premier homme. Le guide infaillible de la vie; car elle nous montre ce que nous devons être, et nous indique le vrai chemin pour y parvenir; le miroir fidèle de notre vie : elle nous fait voir ce que nous sommes.

« Ayez soin de mettre cette parole en pratique; et ne vous contentez pas de l'écouter, en vous séduisant vous-mêmes. Car celui qui écoute la parole de Dieu sans la pratiquer, est semblable à un homme qui, jetant les yeux sur un miroir, y voit son visage naturel, et qui à peine l'y a-t-il vu, s'en va, et oublie à l'heure même quel il était. Mais celui qui considère exactement la loi, et qui y demeure, celui-là, ne l'écoutant pas seulement pour l'oublier aussitôt, mais faisant ce qu'il écoute, trouvera son bonheur dans ce qu'il fait. » (I *Jacq.*, 1, 22-25).

§ III. — L'Écriture sainte est un document qui atteste la noblesse de notre origine et de notre destination, notre chute et notre réhabilitation.

Dans le premier cas, elle est le titre de noblesse de notre race; dans le second, l'histoire de la ruine de l'humanité; dans le troisième, le joyeux message de Jésus-Christ, l'Évangile proprement dit.

IV. — L'Écriture sainte est une voix qui nous invite à rentrer dans notre intérieur que nous avions fui, et à retourner à Dieu qui nous était devenu aussi étranger que nous-mêmes.

Les hommes extérieurs et répandus dans les choses extérieures, ne sauraient être ramenés en vous que par les choses extérieures; les hommes impies et déchus de Dieu, ne sauraient être ramenés à vous, leur origine, que par la lettre.

Voici comment saint Augustin (*In Ps.* XXXVII) s'exprimait à

ce sujet : « Comme les hommes convoitent des choses qui sont extérieures, et que, semblables à des exilés, ils ont fui hors d'eux-mêmes, une loi écrite leur a été donnée ; non qu'elle ne soit pas écrite en vous, mais afin que, devenu transfuge de votre propre cœur, vous soyez saisi par celui qui est partout, et ramené à vous-même. Aussi bien, la loi écrite dit-elle autre chose à ceux qui ont abandonné la loi gravée dans leur cœur, que ces paroles : « Prévaricateurs que vous êtes, retournez dans votre cœur ? »

§ V. — L'Écriture sainte est une copie et une image des desseins de la Providence sur son Église en général, et sur chaque fidèle en particulier. (*Quasi calendarium universale et perpetuum.*)

Aussi saint Augustin dit excellemment : « Quidquid Scriptura dicit de Abraham, et factum est et prophetia est (*Serm.*, 2, *tent. Abrah.*). Ce que l'Écriture dit d'Abraham est tout ensemble fait accompli et prophétie. » Il en est de même des autres destinées des enfants de Dieu racontées dans l'Écriture : elles sont tout à la fois des faits accomplis, des images du temps passé, des symboles et des figures des événements à venir.

§ VI. — L'Écriture sainte est un témoignage constant de nos expériences à l'école de l'intimité avec Dieu, et sur le théâtre secret de la vie en Dieu.

Les *nuits* douloureuses que vous passez, d'autres les ont passées à leur tour ; les combats que vous avez à livrer, d'autres ont été obligés de les livrer ; la lumière qui commence à éclairer les ténèbres de votre intérieur, a aussi brillé pour d'autres ; les consolations après lesquelles votre âme soupire ont été aussi pour d'autres l'objet d'ardentes aspirations ; les épreuves qui vous ont jeté dans le creuset des souffrances en ont aussi purifié d'autres ; les larmes qui maintenant humectent vos yeux, ont déjà été versées par d'autres.

§ VII. — L'Écriture sainte est une pharmacie qui offre à l'humanité souffrante les remèdes dont elle a besoin.

La guérison est le but; la recherche n'est qu'un moyen. L'Écriture ne nous est pas donnée pour remplacer les exercices scolaires, pour étaler dans nos bibliothèques de rares et précieuses éditions de la Bible ; elle nous est donnée pour que nous apprenions à y découvrir la maladie héréditaire de notre race, le médecin qui seul peut nous en guérir, et la médecine sans laquelle nulle guérison n'est possible ; pour que nous prenions et reprenions cette médecine jusqu'à ce que nous soyons guéris.

La lecture courante de l'Écriture nous donne un avant-goût de son esprit. Peu à peu nous trouverons dans ce Livre divin ce qu'y trouva un ancien docteur de l'Église, et nous serons contraints de répéter avec lui : « L'Écriture sainte est un torrent dont les bords sont si peu profonds qu'un agneau peut s'y tenir, y marcher et y boire ; dont le milieu est si élevé qu'un éléphant pourrait y nager ; mais qui, dans ses dernières profondeurs, cache une perle d'un prix infini, qui devient le partage du pêcheur de perles qui sait descendre jusqu'au fond. » Dans les endroits peu profonds, se trouve le sens des faits particuliers ; sur la haute mer, les doctrines particulières, et dans les abîmes, le sens unique et sublime de toutes les doctrines et de tous les faits : « la perle. »

Ce que la lecture courante ne réussit pas toujours à produire, le grand accordoir de l'âme humaine, je veux dire la prière, le réalise.

Ému de compassion envers lui-même, le lecteur de l'Écriture sainte se dit intérieurement : « Voyez, le Père qui est aux cieux vous adresse la parole et vous dit : Ouvrez-moi et présentez-moi votre cœur, afin qu'il entende ce que je lui dirai, et qu'il retienne ce que vous aurez entendu. C'est une grâce, une source immense de bénédiction pour vous, de lire la lettre que Dieu vous a écrite, et de la suivre ; il ne s'agit de rien moins que de l'affaire de votre salut. Ou bien : Connaître le Père et Celui

qu'il a envoyé, voilà la vie éternelle ; cette vie éternelle, Jésus la donne aux siens, et la leur conserve éternellement. Venez avec la soif des biens éternels à Celui qui est la vie même ; il apaisera votre soif ; il vous rendra bon, puis heureux ; venez, et souffrez qu'on vous rende meilleur et qu'on vous sauve ! » Ce langage qu'on s'adresse à soi-même se transforme en langage du cœur, qui alors commence à s'élever vers Dieu ; et ce langage du cœur, qu'on nomme la prière, purifie le regard afin de le rendre capable de contempler la vérité et de découvrir l'esprit à travers la lettre. Après cette préparation, le lecteur de la Bible, enflammé du désir de la science divine, ouvre ce livre, y cherche avant tout de quoi s'édifier, et récolte une moisson de pensées et de résolutions toutes célestes.

QUELQUES EXERCICES.

Premier exercice.

« Jean est venu ne mangeant point, ne buvant point ; et ils disaient : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant ; et ils disent : C'est un homme de bonne chère, et qui aime à boire ; il est ami des publicains et des gens de mauvaise vie. » (*S. Matth.*, XI, 18, 19).

I. Voilà comment les hommes corrompus jugent les plus vertueux ! Dans le préparateur des voies du Seigneur, ils aperçoivent un démon, parce qu'il ne mange ni ne boit ; dans le Sauveur lui-même, ils ne découvrent qu'un vaurien, un ami des publicains et des pécheurs, parce qu'il mange et boit. Or, quand le Seigneur et ses préceptes sont jugés avec tant d'injustice, quand on le condamne si inhumainement, pourquoi le serviteur, le disciple du Maître, s'étonnerait-il d'éprouver le même sort que son Seigneur et son modèle? *Le serviteur est-il plus grand que son Seigneur? le disciple est-il au-dessus de son Maître?* Si l'esprit de dénigrement trouva des traces de la présence de Satan en saint Jean, lui qui était destiné à rendre témoignage à la vérité ; si cet esprit de haine crut en découvrir dans celui qui osait dire : « Lequel d'entre vous pourra me

convaincre de péché?» s'il prétendit découvrir des taches grossières dans l'Agneau immaculé de Dieu, il ne lui sera pas difficile de trouver dans les hommes des motifs de blâme, puisqu'ils ne sont jamais ou presque jamais à l'abri du reproche.

II. *Quoi! vous osez porter d'aussi sévères jugements sur d'aussi légers motifs ou même sans motif?* Celui qui est sobre, on dit qu'il a un démon; celui qui agit en homme avec les hommes, ou en Dieu avec les pécheurs, celui-là est un homme de bonne chère, un homme qui aime à boire: on l'a vu manger et boire! Qu'est-ce que la raison humaine, pour porter des jugements si déraisonnables?

III. Ainsi ne jugent pas le peuple bon et vertueux, le jeune homme intègre, ni même la race énervée des femmes de mauvaise vie; pour juger ainsi il faut l'horreur de la vérité, l'orgueil, l'ambition d'un pharisien et de ceux qui lui ressemblent; il faut fermer obstinément les yeux à la lumière, et dire aux ténèbres: Vous êtes la lumière. O Dieu! préservez-nous de ce péché, qui est un blasphème contre vous, la vérité et l'amour par excellence; ceux qui le commettent ne sauraient jamais ni vous voir, ni vous aimer, vous qui êtes tout vérité et tout amour!

IV. *Les jugements des hommes ne changent ni la nature des choses, ni la valeur des personnes.* Saint Jean n'a donc pas un démon parce qu'il plaît à ses concitoyens de lui en attribuer un; Jésus-Christ n'est donc pas un homme de bonne chère parce que les chefs du peuple le font passer pour tel. Jean et Jésus-Christ restent ce qu'ils sont, bien qu'on les prenne pour toute autre chose que ce qu'ils sont réellement. Efforcez-vous d'être irréprochable, et ne vous inquiétez pas de ce que les autres feront de vous!

V. *La passion est inconséquente dans ses jugements, incohérente dans ses actions, et elle se contredit elle-même.* Elle condamne l'un, parce qu'il mange et boit; elle condamne l'autre, parce qu'il ne mange ni ne boit. La passion est chez nous le pire des dialecticiens; point de sophiste pareil à celui-là. Con-

clure des choses extérieures aux choses intérieures est un procédé injuste autant que faux. Aussi bien, comment la haine qui veut condamner l'innocence pourrait-elle voir la vérité qui déjà l'a condamnée? Étouffez en vous le mensonge et le père du mensonge : la haine de la vérité; alors la vérité naîtra, vivra et règnera en vous.

26. *Troisième condition. — Le lecteur de la Bible doit être dirigé dans son étude par le désir de la perfection.* — L'amour de la perfection doit être le *primum movens* de la méditation édifiante de l'Écriture sainte. *Je veux devenir meilleur :* telle doit être son intention dominante. De tous les moyens qui peuvent faire atteindre ce but, celui-là est le plus facile, parce que la Bible a pour objet spécial, non pas de rendre les hommes plus riches, plus savants; mais de les transformer de fond en comble. Or, le vrai désir de la perfection nous aidera souvent à découvrir le véritable sens de l'Écriture là même où, sans cela, nous ne l'aurions pas découvert de longtemps. Le lecteur qui aura connu par expérience ce qu'est la soif de la justice, comprendra mieux le sens des paroles que nous inscrivons en tête de l'exercice suivant :

Deuxième exercice.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !

1. Non, je ne veux plus me faire illusion à moi-même : cette parole du Seigneur m'ouvre les yeux. Aussi longtemps que mon cœur n'aspirera pas à la vertu et à la science, comme celui qui est affamé soupire après la nourriture, comme le pèlerin accablé de fatigues soupire après une source d'eau fraîche, mon zèle pour la vertu et la sagesse ne sera pas encore le véritable zèle, ce ne sera pas encore un zèle entièrement vivant. Il faut que j'aie faim de la justice; autrement je ne suis pas encore sérieusement résolu à devenir juste. L'âme, comme le corps, a ses besoins; et de même que celui qui est tourmenté par la faim ou

par la soif sent ce besoin pressant de son corps, ainsi mon âme, si elle est vivante, doit éprouver cette faim et cette soif de la justice. De même que celui qui a soif n'est pas rafraîchi par les beaux discours qu'on lui fait sur une source d'eau fraîche, ni par la résolution qu'il a d'apaiser sa soif, et qu'il n'y a que la boisson qui puisse rafraîchir celui qui a soif; de même que ni l'annonce d'une prochaine nourriture, ni le dessein de la prendre ne peuvent rassasier celui qui a faim; de même ni les belles paroles, ni les bonnes résolutions ne sauraient apaiser la soif de la justice qu'éprouve mon âme, quand ce désir est réel, vivant : il n'y a que la possession de la justice qui puisse la contenter.

II. Il faut que j'aie faim et soif de la justice, si j'ai vraiment à cœur la vraie vertu et la vraie sagesse. Je ne veux pas me contenter d'exciter en moi une bonne pensée, un généreux sentiment : être bon et faire le bien, voilà ce qu'il faut que je sois et ce que je veux être. Ma conduite, mes actes doivent montrer les qualités de mon aspiration vers la justice. Et je ne veux pas me contenter de faire çà et là une bonne action, tout en me permettant en même temps des actions basses, coupables; ce ne serait pas là agir selon toute la justice. Il faut que mon extérieur et mon intérieur soient changés, et deviennent agréables à Dieu; et non-seulement ma vie extérieure et intérieure, mais encore ma vie la plus intime et tout ce qui en provient : pensées, désirs, bons propos, actions, tout doit être ordonné et disposé selon la volonté du Seigneur. Il faut que j'aie faim et soif de la justice, c'est-à-dire de l'amour de Dieu, qui vit en Dieu et s'exerce en sa présence, et de l'amour du prochain, qui doit être égal à l'amour que j'ai pour moi-même. Voilà la justice. — Il faut que j'aie faim et soif de la justice, c'est-à-dire il faut que mes vues les plus secrètes, le principe le plus intime de chacune de mes pensées, de mes volontés, de mes paroles, de mon silence, de mes actions, de mes souffrances, soient conformes à la volonté de Dieu : voilà la justice, voilà les vraies dispositions, la vraie conduite du chrétien. Il

faut que j'aie faim et soif de la justice, c'est-à-dire : je ne dois point avoir de repos que Dieu ne soit avec moi; or, Dieu ne sera avec moi que lorsque je serai tel qu'il veut m'avoir, tout à fait bon, formé complétement d'après sa volonté, transformé tout entier à son image. Voilà la justice. Il faut que j'aie faim et soif de la justice, c'est-à-dire que je n'aie point de repos que la vie du vieil homme ne soit étouffée en moi, et que la vie de l'homme nouveau n'y soit établie. Voilà la justice.

III. Et si je persévère fidèlement dans la lutte contre tout ce qui est mal, dans le zèle ardent pour tout ce qui est bien, dans la confiance active aux promesses de Celui qui a promis de rassasier ceux qui ont faim et soif de la justice, le Seigneur sera, lui aussi, fidèle à cette parole sortie de sa bouche : « Je rassasierai de la justice celui qui a faim et soif de la justice. » Oui, celui qui connaît à la fois l'homme et la justice, celui qui a mis la soif de la justice au cœur de l'homme, et qui peut lui procurer du soulagement; celui qui a provoqué la faim et promis de l'apaiser; celui qui proclame heureux celui qui a faim, heureux surtout parce qu'il obtiendra du soulagement, celui-là tiendra parole; il fera ressentir les effets de ses promesses à ceux qui auront répondu à son invitation. Il prouvera qu'il ne sait pas seulement enseigner et commander, mais encore promettre et donner : Le Juste exercera la justice.

27. Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà fait remarquer, savoir, que la disposition d'âme que le lecteur apporte à la méditation de l'Écriture, est souvent le meilleur interprète du sens qu'elle renferme, quand ces dispositions sont en harmonie avec l'esprit de l'Écriture, de même qu'elles répandent l'obscurité et la confusion sur le passage le plus clair, quand elles sont en contradiction avec l'esprit de l'Écriture. L'état de notre âme, quand nous la lisons, est le verre à travers lequel nous regardons dans le soleil de la vérité. Or, nulle disposition de l'âme ne saurait mieux s'harmoniser avec l'esprit du nouveau Testament que cette ferme résolution : « Je ne veux être qu'un avec Dieu ; je veux devenir semblable à Dieu par Jésus-Christ. »

C'est à ce point central, à cette intention d'arracher les hommes aux ténèbres, de les délivrer du péché et de la mort, et de les transporter dans le royaume de la lumière, que se rattachent tous les récits, toutes les doctrines et toutes les promesses de l'Évangile.

De là vient qu'à mesure que nous avançons dans le bien, nos remarques sur le fond et sur l'esprit du nouveau Testament deviennent de plus en plus profondes et plus riches. C'est ici le cas de faire l'application de ces paroles : « Plus l'œil est pur, plus la vue est claire; et plus la vue est claire, plus elle est pénétrante. » Et s'il est vrai de dire que plus on apporte de franchise dans l'étude de soi-même, plus on devient bon connaisseur des hommes (psychologue), il ne l'est pas moins de dire que plus un homme étudie l'Écriture avec des intentions pures, plus il devient bon connaisseur de l'Écriture (théologien).

28. Une preuve que le vif désir de la perfection nous fait pénétrer jusque dans les entrailles les plus profondes de l'Écriture, nous est fournie par les pensées lumineuses que nous a laissées, sur la nature et la grâce, le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Il faut remarquer : 1° que cet homme, qui n'a aucune prétention à la science et n'en saurait avoir, a communiqué à ses paroles le langage d'un cœur vraiment pieux; 2° que les sujets qu'il traite, la nature et la grâce, sont précisément les plus épineux; 3° que ses plus belles observations sur ce sujet peuvent être classées parmi les doctrines essentielles de l'Écriture; 4° que les excellents tableaux de la nature et de la grâce que nous a laissés ce vénérable auteur, et qui respirent l'esprit de l'Écriture, sont plutôt le résultat des lumières de son âme que des recherches de son intelligence.

LA NATURE ET LA GRACE.

« Mon fils, observez avec soin les mouvements de la nature et de la grâce, parce qu'ils sont très-subtils et tout à fait con-

traires, et qu'à peine peuvent-ils être discernés, si ce n'est par un homme spirituel et éclairé intérieurement.

Tous désirent véritablement le bien, et se le proposent pour but dans leurs actions et dans leurs paroles; c'est ce qui fait qu'il y en a beaucoup de trompés par l'apparence du bien.

La nature est artificieuse; elle en attire plusieurs, et elle les fait tomber dans ses filets et les trompe; elle n'a jamais pour fin qu'elle même, mais la grâce marche avec simplicité; elle évite la moindre apparence du mal; elle ne tend point de piéges; elle fait toutes choses purement pour Dieu, en qui elle met son repos comme en sa fin dernière.

La nature souffre à regret de mourir, d'être gênée, domptée, abaissée, et elle ne se met pas volontiers sous le joug. La grâce, au contraire, s'applique à se mortifier, elle résiste à la sensualité, elle cherche à être assujettie, elle veut être vaincue, et ne désire point de jouir de sa propre liberté. Elle aime à être retenue sous la discipline, elle ne demande point à dominer, mais à être, à vivre et à demeurer sous la dépendance de Dieu; et *elle est prête à se soumettre humblement à toute humaine créature* (I *Pierre*, I, 13), pour l'amour de lui.

La nature travaille pour son intérêt, et considère quel profit elle tirera des autres. Mais la grâce n'examine point ce qui lui est utile et commode, mais plutôt ce qui peut servir à plusieurs.

La nature est bien aise d'être honorée et respectée. Mais la grâce attribue fidèlement à Dieu tout l'honneur et toute la gloire.

La nature craint la confusion et le mépris. Mais la grâce *met sa joie à souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ.* (*Act.*, v, 41.)

La nature aime l'oisiveté et le repos du corps. Mais la grâce ne peut demeurer sans rien faire, et elle embrasse volontiers le travail.

La nature cherche à se procurer ce qui est curieux et bien, et elle abhorre ce qui est vil et grossier. Mais la grâce se plaît aux choses simples et basses; elle ne méprise point ce qui est rude, et se couvre sans peine de vieux haillons.

La nature a égard aux choses temporelles; elle se réjouit d'un gain terrestre, elle s'attriste des pertes, elle s'irrite de la moindre parole injurieuse. Mais la grâce considère ce qui est éternel, et ne s'arrête point aux choses du temps; elle ne se trouble point de leur perte, et ne s'aigrit point pour des paroles trop dures, parce qu'elle a mis son trésor et sa joie dans le ciel, où rien ne périt.

La nature est avide, et reçoit plus volontiers qu'elle ne donne; elle aime ce qui lui est propre et particulier.. Mais la grâce est charitable, et communique ce qu'elle a; elle ne veut rien de singulier, elle se contente de peu, et juge que *c'est un plus grand bonheur de donner que de recevoir.* (*Act.*, xx, 35.)

La nature a du penchant pour les créatures, pour sa propre chair, pour les vanités et les conversations. Mais la grâce porte à Dieu et à la vertu, elle renonce aux créatures, elle fuit le monde, elle hait les désirs de la chair; elle retranche toutes les allées et les venues, et rougit de paraître en public.

La nature est bien aise d'avoir quelque consolation au dehors pour contenter ses sens. Mais la grâce cherche à se consoler en Dieu seul, et à mettre sa joie dans le souverain bien par-dessus toutes les choses visibles.

La nature fait tout par intérêt et pour sa commodité particulière; elle ne sait rien faire gratuitement; mais elle espère tirer du bien qu'elle fait un même bien ou un plus grand, ou des louanges ou des faveurs, et elle désire que l'on fasse grand cas de ce qu'elle fait et de ce qu'elle donne.

La grâce, au contraire, ne cherche nul avantage temporel; elle ne demande en retour d'autre récompense que Dieu seul, et ne souhaite rien des choses nécessaires à la vie qu'autant qu'elles lui peuvent servir à acquérir les éternelles.

La nature se fait un plaisir d'avoir un grand nombre d'amis et de parents; elle se glorifie d'un poste honorable et de sa naissance; elle est complaisante envers les grands; elle flatte les riches; elle applaudit à ses semblables.

Mais la grâce aime jusqu'à ses ennemis; la quantité des amis

ne lui donne point de vanité ; elle n'estime ni le rang, ni l'origine, à moins qu'il ne s'y rencontre une plus grande vertu. Elle favorise plutôt le pauvre que le riche ; elle compatit plus à l'innocent qu'à celui qui a du pouvoir ; elle se plaît avec les personnes amies de la vertu, et nullement avec les trompeurs. Elle exhorte toujours les bons à *avoir de l'émulation pour les dons les plus excellents* (I *Cor.*, XII, 38), et à se conformer au Fils de Dieu par la pratique des vertus.

La nature se plaint bientôt de ce qui lui manque et de ce qui lui fait peine. La grâce supporte constamment la pauvreté.

La nature rapporte tout à elle-même ; c'est pour elle qu'elle combat et qu'elle dispute. La grâce, au contraire, ramène à Dieu toutes choses, comme à la source d'où elles découlent. Elle ne s'attribue aucun bien, elle ne présume de rien avec orgueil, elle ne conteste point et ne préfère point son avis à celui des autres ; mais elle soumet tous ses sentiments et toutes ses lumières à la sagesse éternelle et au jugement de Dieu.

La nature souhaite de savoir des secrets, et d'entendre des nouvelles, elle aime à paraître au dehors, et à éprouver plusieurs choses par les sens ; elle cherche à se faire connaître, et à faire ce qui attire des louanges et de l'admiration.

Mais la grâce ne se met point en peine d'apprendre des choses nouvelles et curieuses, parce que tout cela vient de la corruption du vieil homme, n'y ayant rien de nouveau et de stable sur la terre. » (*Imitation*, livr. III, ch. 44.)

La connaissance profonde de la nature humaine et de tout ce que l'Écriture nomme « la chair et l'esprit, » que révèle cette exposition, doit faire l'étonnement et la honte de tous ceux qui, tout en s'adonnant sincèrement à l'étude de l'Écriture, n'ont pas encore pu, malgré toute la tension de leur esprit, découvrir le germe de corruption si profondément enraciné dans la nature humaine.

29. *Quatrième condition. — Celui qui se livre à l'étude pratique de l'Écriture doit être dirigé et soutenu par l'amour et par le goût de la vérité.* — Le désir de la perfection et l'amour de la vérité

ne sauraient être séparés dans la méditation de l'Écriture. Car le désir de la perfection donne au cœur les dispositions dont il doit être a nimé, et l'amour de la vérité prépare l'intelligence. Quand l'œil veut voir les choses autrement qu'elles ne sont, il ne manque jamais de les trouver telles qu'il les souhaite ; et quand l'intelligence veut découvrir dans les choses des rapports autres que ceux qui existent, elle ne manque pas d'y réussir. Ainsi donc, l'amour de la vérité et le goût de la vérité sont aussi indispensables que le désir de la perfection à celui qui étudie l'Écriture. Le désir de la perfection sans le goût de la vérité ne produit que de pieuses boutades, et donne plus de sentiment à la dévotion que de vérité à la pensée.

C'est le désir de la perfection sans le goût de la vérité qui a produit tant de méditations religieuses qui se lisent dans une foule d'ouvrages, de commentaires, de sermons, de livres de piété, et qui révoltent tellement les intelligences saines, qu'elles ne peuvent s'empêcher de les repousser avec dégoût. La passion de l'étude sans le désir de la perfection dégénère en raffinements, en subtilités, en contestations stériles, qui ne donnent rien à l'intelligence, et n'enlèvent que trop au cœur. Ainsi donc, il est nécessaire que l'amour de la vérité accompagne le désir de la perfection, si l'on veut donner à l'étude une sage et solide direction. Celui qui cherche dans le nouveau Testament autre chose que la vérité, et la vérité qui perfectionne la vie, celui-là cherche en vain. Celui qui étudie le nouveau dans un autre but que celui de chercher la vérité, celui-là travaille en vain. Amour de la vérité ! il n'y a que les âmes d'élite qui aient appris à vous connaître, et cela par leur propre expérience ; vous n'habitez que dans les cœurs purs, comme tout ce qui vient du ciel !

De là vient encore que depuis des siècles, parmi tant d'hommes qui lisent dans le nouveau Testament, il y en a si peu qui y voient ce qui s'y trouve. Celui-ci ne cherche dans le nouveau Testament que des preuves à l'appui de son école ; il les découvre parce qu'il les cherche, et non parce qu'elles s'y trouvent. Celui-là ne cherche dans le nouveau Testament qu'une division

habile pour son sermon du dimanche, ou une allusion pour une fête d'anniversaire, une pensée ingénieuse pour une épitaphe, une devise pour charmer ses loisirs, et il y trouve ce qu'il cherche, parce qu'il l'a cherché. Un troisième cherche dans le nouveau Testament des arguments pour des matières qui ne rentrent pas dans le cercle des connaissances d'un chrétien, des réponses aux questions des curieux sur l'avenir, sur l'époque plus ou moins éloignée du dernier jugement, ou des éclaircissements sur des mystères impénétrables; et il les trouve parce qu'il les cherche, bien qu'il y ait précisément le contraire. Un quatrième cherche à découvrir dans le nouveau Testament des indices qui tendent à établir que Jésus a appris en Égypte la philosophie morale et la médecine, et il les trouve parce qu'il les cherche, bien qu'il n'y ait pas une syllabe sur ce sujet. Un cinquième ne cherche dans le nouveau Testament que des passages qui puissent s'harmoniser avec le nouveau système de morale qu'il vient de fabriquer, et il trouve ce qu'il cherche, c'est-à-dire non-seulement la compatibilité de son système avec l'Écriture, mais encore son système même. Un sixième cherche dans le nouveau Testament des raisons pour prouver non-seulement que Jésus-Christ n'a pas opéré de miracles, mais encore qu'il a combattu la croyance aux miracles comme étant un préjugé et une superstition; et ces raisons, il les trouve parce qu'il les cherche, bien que le contraire soit écrit formellement à chaque page. Un septième lecteur cherche dans l'Écriture sainte de la métaphysique, de la physique, et même de l'alchimie..... O mes amis, ne demandez pas au soleil ce qu'il ne saurait donner, mais contentez-vous de ce qu'il donne! Il éclaire la terre de ses rayons, mais il n'allumera pas votre lampe de nuit. Réchauffez-vous au soleil, c'est pour cela qu'il luit et répand de la chaleur!

Nous épuiserions l'alphabet, si nous voulions citer les noms des lecteurs qui, cherchant dans le nouveau Testament autre chose que ce qui s'y trouve, y trouvent toute autre chose que ce qui y est.

L'amour de la vérité met fin à toutes ces recherches qui man-

quent leur but; il veut voir ce qui est sans s'inquiéter de ce que c'est; il ne trouve que la pure vérité, parce qu'il ne veut voir qu'elle. Pour la trouver, cette pure vérité, il nous faut oublier pour quelque temps les commentaires arbitraires de certains écrivains, qui peut-être sont devenus pour nous une nécessité, et que nous nous sommes habitués à prendre pour le sens de l'Écriture; il nous faut avoir en quelque sorte la force de les détruire, afin que ce soit le passage même de l'Écriture qui nous parle, et non pas son interprétation.

Il arrive au lecteur qui n'a pas l'amour de la vérité ce qui arrive à l'auditeur dépourvu de ce même amour. Si je me laisse dominer par le désir de n'entendre de la bouche du narrateur que tel récit et non pas tel autre, je prêterai à ses paroles un sens tout autre que celui qu'il a voulu leur donner, et je ne pourrai pas dire : « Il m'a raconté telle chose; » mais je devrai dire : « Je désirais entendre de lui telle chose, et comme je le désirais, il me semble que je l'ai réellement entendue. » Ainsi en est-il du lecteur, et de lui surtout. Car si le défaut d'amour de la vérité fait que je ne comprends pas la personne qui me parle, qui se tient devant moi, qui parle non-seulement par ses paroles, mais encore par ses gestes, son regard, son attitude, son accent, à plus forte raison ne comprendrai-je pas la lettre morte, à laquelle manquent tous les moyens de persuasion d'un orateur, surtout quand je voudrai ne pas comprendre!

30. *Cinquième condition.* — *Celui qui se livre à l'étude pratique de la Bible doit être exempt des préjugés qui tuent, ou du moins paralysent l'édification.* — Nous voulons en nommer quelques-uns, et les exposer dans toute leur nudité.

Premier préjugé.

Pourquoi tant s'inquiéter du sens de l'expression, puisque tout dépend d'une signification cachée?

Il y beaucoup de vrai au fond de ce préjugé. Qu'il ne faille pas s'en tenir à la lettre, mais pénétrer jusqu'à l'essence de

l'Écriture, cela est vrai; qu'il ne faille pas s'inquiéter du sens de la lettre, cela est faux. Que le sens profond repose dans les entrailles de l'Écriture, et que la perle ne surnage pas à la surface, cela est vrai; qu'il faille la pêcher, cette perle, par des explications secrètes et arbitraires, cela est faux. Que l'esprit de l'Écriture soit un mystère pour la plupart des chrétiens, comme la seconde naissance en était un pour Nicodème, cela est vrai; qu'il soit permis de crucifier la lettre de l'Écriture, afin de pouvoir découvrir partout cet esprit, cela est faux.

Deuxième préjugé

Il n'est malheureusement que trop vrai que le nouveau Testament n'a été écrit que pour les premiers chrétiens.

Ce préjugé, d'origine moderne, pris dans sa signification rigoureuse, trouvera sans doute peu de partisans; car il en est peu qui puissent supporter une assertion aussi absurde que celle-ci : « La Providence n'a pas voulu que les écrits du nouveau Testament pussent contribuer au progrès de la vertu et de la science dans des âges plus éloignés. » Quel estomac d'autruche il faudrait pour digérer des choses si indigestes ! Pris dans un sens moins strict, ce préjugé ne saurait trouver parmi les lecteurs qui pensent beaucoup de partisans; car les motifs sur lesquels il repose sont trop manifestes pour pouvoir en aveugler un grand nombre. Ce préjugé se réduirait à dire : « Les écrivains du nouveau Testament ne pouvaient écrire que pour les besoins des chrétiens d'alors; ils ne pouvaient s'opposer qu'aux obstacles que rencontrait la vérité à cette époque; ils ne pouvaient écrire que pour leur public. »

Celui qui veut voir ce préjugé dans toute sa nudité doit séparer le vrai qui lui sert de fondement du faux qu'il énonce. Car telle est la nature du préjugé qu'il mêle et confond le vrai avec le faux; bien différent de l'amour de la vérité, qui unit ce qui doit l'être, et sépare ce qui est inconciliable.

Ainsi, il est vrai de dire que les écritures du nouveau Testa-

ment ont été spécialement composées pour les contemporains de leurs auteurs : pour s'en convaincre, il suffit de se reporter au texte même, aux circonstances dans lesquelles elles ont été composées, aux enseignements spéciaux qu'elles renferment, et qui ont rapport au temps et aux lieux. Mais il n'est pas moins vrai que ce qu'elles contiennent d'essentiel, l'esprit du nouveau Testament, convient aux chrétiens de tous les âges.

Et premièrement, le nouveau Testament, dans ce qu'il renferme de plus essentiel, est destiné à tous les temps; car il contient : 1° des *faits* d'une haute importance pour les hommes de tous les siècles, tels que les deux suivants : Dieu s'est révélé en Jésus-Christ et par Jésus-Christ dans toute la plénitude de sa divinité; et : Dieu a fondé par Jésus-Christ un nouveau royaume, un royaume divin, qui s'étend jusqu'à l'éternité, jusqu'au ciel.

2° Il contient des promesses qui intéressent au plus haut degré l'humanité tout entière; telles sont, par exemple, les deux suivantes : Celui qui s'attache à Jésus-Christ de tout son cœur, recevra l'esprit de Dieu, et : Celui qui possède l'esprit de Jésus-Christ, reçoit de celui qui est la force même, la vertu de triompher du monde présent par l'avant-goût du monde futur ; il possède la liberté des enfants de Dieu, et ne forme plus qu'un avec Dieu.

3° Il contient des prescriptions, des lois morales, qui sont d'un haut intérêt pour l'humanité tout entière; par exemple ces deux commandements fondamentaux : la *charité* honore Dieu en lui et dans chaque homme; l'*humilité* glorifie Dieu seul en toutes choses.

4° Il contient des modèles de sainteté qui présentent un grand intérêt pour tous les hommes sans exception; tels sont les deux suivants : Jésus-Christ s'est sacrifié pour l'humanité, et saint Paul pour l'Église de Jésus-Christ.

5° Il contient une foule de doctrines spéciales, dont le contenu intéresse vivement tous les hommes, et dont chacun peut constater la vérité dans son cœur, par exemple : Les cœurs pur

voient Dieu, et : Ceux qui rétablissent la concorde et la paix entre des frères divisés, sont des fils de Dieu.

Deuxièmement, le nouveau Testament est, quant à son esprit, destiné à tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux.

Il importe certainement à tous les hommes de savoir que « Jésus-Christ est apparu sur la terre, qu'il a vécu comme homme au milieu des hommes, » et « qu'il est entré dans sa gloire pour réunir entre eux et réconcilier avec Dieu les hommes divisés entre eux et séparés de Dieu. »

C'est là, manifestement, l'esprit de Jésus-Christ, l'esprit de son Église, l'esprit du nouveau Testament. Qu'y a-t-il de vraiment intéressant pour les hommes, si cet esprit du nouveau Testament ne l'est pas?

Pfenniger, dans ses leçons philosophiques sur le nouveau Testament (1 vol., pag. 184), a encore donné une autre réfutation du préjugé dont nous venons de parler ; la voici :

« Ce qui est appuyé sur des motifs vrais et concerne la généralité des hommes, est vrai et reconnaissable pour tous ; cela soit dit pour les Juifs et surtout pour les Chrétiens. » Et il prouve, en faisant l'application de ce principe, ce qu'il y a d'universel, de vrai à tous les points de vue, dans les doctrines et les promesses qu'on trouve en saint Matthieu, chap. VI, touchant la prière, le jeûne, et la sollicitude paternelle de Dieu pour toutes les créatures, etc.

ESSAIS ET REMARQUES SUR SAINT MATTHIEU, CHAP. XI, 1-34.

1. Jésus-Christ enseigne qu'on ne doit ni prier, ni jeûner, ni faire l'aumône pour être vu et loué des hommes. *Cette doctrine s'adresse à tous les hommes.* Car c'est un sentiment inné à tous les hommes que prier, jeûner, faire l'aumône dans le but d'en être loué des hommes n'est pas aussi noble que prier, jeûner et faire l'aumône en secret, et par pur respect pour la volonté de Dieu. Jésus-Christ nous exhorte à observer cette doctrine en nous rappelant cette vérité si propre à élever l'âme : Dieu voi

dans le secret et récompense publiquement. *Cette invitation s'adresse à tous les hommes;* car le Dieu qui voit prier le Juif dans la solitude de sa chambre, y voit également le Grec. Le Dieu qui voit ce qui est caché en Palestine, voit aussi ce qui est caché en France. Le Dieu qui récompense les belles actions que les Israélites font dans le secret, récompense de même les nobles actions que le Chinois fait dans la solitude. Le Dieu des Juifs est aussi le Dieu des Japonais. L'humilité plaît à Dieu non-seulement dans les Juifs, mais encore dans tous ceux qui la possèdent. Celui qui craint Dieu et fait le bien, voilà celui qui est agréable à Dieu.

2. Jésus-Christ nous avertit, lorsque nous prions, de ne pas nous occuper de la multitude des paroles. Or, *cet avertissement concerne tous les hommes.* Car quel est l'homme qui ne soit jamais dans la nécessité d'implorer l'assistance d'en-haut et qui ne désire d'être exaucé? C'est une chose souverainement importante pour tous les hommes de savoir que *dans la prière il ne s'agit pas du nombre des paroles.* Pour prouver cette assertion Jésus-Christ énonce cette vérité incontestable : « Dieu connaît les besoins avant même que l'on ait prié. » Or, *cette proposition-là regarde tous les hommes;* c'est une *vérité universelle.* Celui qui connaît les besoins des Abrahamites sujets à la loi connaît aussi ceux des Athéniens trompés par leur fausse sagesse. Ce Dieu qui connaît le besoin de la faim avant qu'on lui ait demandé du pain, connaît également le besoin de ceux qui ont soif de la sagesse, avant que ce besoin ait été formulé par des paroles.

3. Jésus-Christ enseigne qu'il faut s'amasser des trésors que les voleurs ne puissent enlever, ni la rouille dévorer, ni les vers ronger. Or, *cette doctrine-là intéresse tous les hommes.* Car partout il y a des voleurs qui commettent le vol, des vers qui rongent, de la rouille qui dévore. Ce qui est passager l'est en Asie comme en Europe. Partout il y a des hommes qui s'attachent réellement aux choses passagères, au lieu de s'attacher aux choses immuables. La cause pour laquelle on ne doit pas

chercher des trésors qui passent, c'est parce que, suivant la doctrine de Jésus-Christ « là où est notre trésor, là est aussi notre cœur. » Or, cette raison a une portée universelle. L'homme, quand son trésor est terrestre, le devient aussi. Partout ce sont les mêmes sentiments qui rendent l'homme noble et grand, vil et petit. Cette loi est la même sous toutes les zones : « Là où est votre trésor, là est votre cœur ; » là où est l'objet de vos affections, là sont vos vues intimes, vos aspirations ardentes, et telles les vues et les aspirations de l'homme, tel l'homme lui-même.

4. Jésus-Christ enseigne qu'on doit conserver pur et intact le sens du Vrai, du Bon et du Bien. Or, cette doctrine peut être recommandée à tous les hommes. Plus le sens du Vrai, du Bon et du Bien se conserve parmi les hommes, plus leurs actes particuliers sont nobles et parfaits. La cause de cette doctrine qu'émet Jésus-Christ est partout la même. Ce sens du Vrai, du Bon et du Bien est pour l'âme ce qu'est l'œil pour le corps : « Si votre œil est sain, tout votre corps sera lumineux ; si votre œil est malade, tout votre corps sera ténébreux. » Ce raisonnement peut s'appliquer à tous les hommes. Ce n'est pas pour les Juifs, mais pour tous les hommes sans exception, que le sens du Vrai, du Bon, du Bien, a autant de valeur pour l'âme que l'œil en a pour le corps. Sans œil, point de lumière pour le corps ; sans le sens de la vérité, point de lumière pour le chrétien.

5. Jésus-Christ enseigne qu'on ne peut servir deux maîtres, que le respect de Dieu et l'ambition, le culte de Dieu et celui de l'argent ne sauraient subsister ensemble. Cette doctrine est vraie et importante pour tous les hommes. Satisfaire en même temps aux exigences incompatibles de deux maîtres qui se contredisent est chose impossible à tous les hommes et dans tous les temps, au poète de l'Énéide comme au poète de la Messiade ; au premier homme d'État comme au dernier laboureur.

6. Jésus-Christ enseigne qu'on doit mettre sa confiance en la Providence divine, et, par cette confiance, étouffer toute inquiétude immodérée par rapport aux choses de la terre : « Les passereaux ne sèment ni ne moissonnent, les lis des champs ne

travaillent ni ne filent, et cependant Dieu veille à la nourriture de ceux-là et à la parure de ceux-ci ; la vie vaut mieux que la nourriture, le corps mieux que le vêtement ; on a beau s'inquiéter, on ne saurait ajouter à la longueur de son corps : l'homme vaut mieux que tous les passereaux. »

Cette doctrine est d'une vérité universelle, et les motifs sur lesquels elle s'appuie sont généraux comme la nature. Ou bien, serait-il vrai qu'il u'y ait que la Palestine où les passereaux trouvent leur nourriture sans semer ni moissonner, et qu'il n'en soit pas de même chez nous? Les lis ne sont-ils beaux qu'en Palestine ? N'est-ce pas aussi dans nos jardins qu'ils sont plus magnifiquement habillés que les rois, et cela sans travailler? N'y a-t-il que la vie des Juifs qui vaille mieux que la nourriture, le corps mieux que le vêtement? La vie a-t-elle chez nous moins de valeur que la uourriture qui l'entretient, le corps moins de valeur que le vêtement qui le couvre? N'y a-t-il que le Juif qui ne puisse pas ajouter une palme à sa stature? Est-ce que peut-être un chrétien et un païen pourraient le faire? Serait-il vrai que le Juif seul, à l'exclusion des autres hommes, vaille mieux que les passereaux, que les fleurs des champs? Non, tout ce qui est humain a une valeur humaine aux yeux du Père des hommes, et est placé sous la sauve-garde de sa sollicitude paternelle. Autant il est vrai que tous les hommes ont une nature humaine, autant il l'est que la doctrine de Jésus-Christ est destinée à tous les hommes. Tout ce que Jésus-Christ enseigne sur la prière, le jeûne, l'aumône, la providence, s'adresse à tous les hommes, à moi en particulier, et est aussi vrai que s'il m'était adressé personnellement.

Troisième préjugé.

Toutes les pieuses pensées qui viennent à l'esprit de celui qui médite sérieusement l'Écriture, on peut, sans recherche plus approfondie, les attribuer au Saint-Esprit.

S'il en était ainsi, que faudrait-il penser de ces deux célèbres avertissements dont nous sommes redevables aux deux plus

grands théologiens, saint Paul et saint Jean, avertissements qui auraient dû concilier à jamais le *vrai* christianisme et la vraie raison, et fermer à l'esprit de secte l'entrée dans les âmes chrétiennes : « Examinez tout et retenez ce qui est bon; » (I *Thess.*, v, 21). « Éprouvez les esprits, et voyez s'ils sont de Dieu » (I *Jean*, iv, 1)?

Quatrième préjugé.

Tout dans l'Écriture sainte, la doctrine, le langage, est obscur, inintelligible, énigmatique.

Tout? Et elle serait la parole de Dieu? Non, mes amis; la parole que Dieu a adressée aux hommes n'est pas une montre sans aiguilles. Quoi ! un artiste ne fait pas de montre sans rouages, et Dieu, le Père des hommes, parlerait un langage inintelligible ? S'il y a des passages obscurs dans la Bible, il y en a aussi de clairs; et si Dieu a voulu que l'Écriture fût l'un des flambeaux destinés à illuminer le monde, le don d'interprétation ne doit pas faire défaut à son Église. Il est vrai que pour ceux qui sont dépourvus du sens nécessaire pour voir la lumière du soleil, toute la terre est obscure, comme l'est toute l'Écriture pour ceux à qui manque le sens indispensable pour voir le Soleil des intelligences ; mais cette obscurité, elle ne vient pas de l'Écriture, elle vient de vous.

Cinquième préjugé.

Du moins faut-il avoir à son service toute une bibliothèque de commentaires, posséder de vastes connaissances en philologie et en linguistique, et mener un genre de vie exempt d'occupations, si l'on veut faire des progrès dans l'étude de la Bible.

A cela je me contenterai de répondre : Faites des essais, et réfutez-vous vous-même. Celui qui est mort pour tous les hommes veut être connu de tous; conséquemment, celui qui cherche trouve; celui qui frappe on lui ouvre. Prenez d'abord pour pain quotidien ce qu'une évidence incontestable vous aura démontré être votre pain quotidien ; puis continuez votre route,

et demain vous trouverez de nouvelles forces pour aller plus loin. Dans l'ouvrage cité précédemment : « Leçons philosophiques sur le nouveau Testament, pour la consolation des laïques, » il est démontré comme vrai que *la connaissance du sens de l'Écriture, précisément dans les questions les plus importantes, est tout à fait indépendante de l'érudition, de la philologie, etc., et que tout esprit sincère peut y arriver avec n'importe quelle traduction.* — Enfin, si l'Esprit de vérité a enveloppé celle-ci dans l'écorce de la lettre, il est tout naturel que ce soit cet Esprit qui en soit le premier interprète.

Sixième préjugé.

Toute pensée personnelle est un péché; car quand Dieu parle, l'homme doit se taire.

Il est, assurément, une pensée personnelle qui ne permet pas à l'esprit de Dieu de parler en nous, et cette pensée-là, il faut nécessairement la comprimer. Heureusement, le sens de la vérité n'est pas une pensée personnelle ; et s'il est vrai que cet esprit soit la vérité elle-même, cette pensée individuelle ne doit être que l'oreille destinée à saisir la voix de la vérité. Toutes les fonctions du sens de la vérité se réduisent donc à écouter attentivement, et à la laisser parler; toute pensée individuelle qui interromperait cette attention ou la préviendrait, ne serait pas à sa place. L'Écriture est comme une personne étrangère qui nous fait un récit; laissez-la achever de parler, avant de porter un jugement définitif sur son discours. Quand l'esprit de vérité aura écouté en silence, alors seulement vous pourrez examiner, peser, méditer en toute sobriété. Cet examen, cette pondération, cette méditation ne sauraient être un péché; car ils viennent en lieu et temps convenables, et comme ils ne sortent pas des bornes d'une recherche qu'accompagne l'humilité, ils ne veulent pas créer la vérité qui n'existe pas; mais ils se contentent de chercher ce qui est.

Septième préjugé.

Je connais encore un autre préjugé qui éloigne de l'étude de l'Écriture sainte un grand nombre d'intelligences droites.

L'étude de la Bible, dit-on, a enfanté tant d'hérésies, de partis et de sectes!

Cela est vrai, elle en a produit un grand nombre; mais si tant d'araignées ont pu sucer du poison des fleurs de la Bible, qui oserait défendre aux abeilles d'aller y chercher du miel? Il y aurait infiniment plus de prudence à crier aux lecteurs : « Au lieu d'être des araignées, soyez des abeilles diligentes! » Voilà précisément le motif pour lequel je marque tant de croix sur les points de séparation : elles sont destinées à montrer au lecteur les chemins qui conduisent à l'erreur, et à l'en détourner. *Mais,* ajoute-t-on, *la lecture de la Bible qui a pour but l'édification, a produit dans le monde tant de folies et d'aberrations, que, pour un grand nombre, le seul mot d'édification éveille déjà le soupçon de bigoterie et autres choses plus graves encore.* — Ce sont précisément les choses dont on a le plus abusé qui sont le plus propres à être bien employées, et l'abus n'est qu'une invitation plus pressante au bon usage. L'idée que j'ai donnée de l'édification devrait suffire pour convaincre le lecteur sincère que celle dont je veux parler est aussi éloignée de la sensiblerie, de la fausse piété, de l'ignorance et du zèle non éclairé, que de la légèreté, de la froideur, de la grossièreté et de l'habitude du mal. Chaque chose reste ce qu'elle est, bien que des milliers de têtes la prennent pour ce qu'elle n'est pas. L'édification reste toujours l'édification, c'est-à-dire le principe de toute bonne pensée, de tout bon désir, de toute bonne action; elle demeure toujours l'état le plus noble où l'homme puisse parvenir, la base sur laquelle il doit édifier s'il veut réaliser le but du christianisme. Qui oserait s'inscrire en faux contre cette vérité, sans encourir le ridicule?

31. *Sixième condition.* — Celui qui se livre à l'étude de la Bible ne doit être troublé par aucune passion dominante. Si la passion trouble la vue de tout observateur en général, cela est

vrai surtout de celui qui cherche à s'édifier, c'est-à-dire à vaincre la tentation, à détruire ce qui est pour former une « nouvelle créature » (*Galat.*, VI, 15); car c'est contre celui qui veut le chasser que le démon de la passion s'acharne avec le plus d'ardeur.

Il en est des vérités du nouveau Testament comme de toutes celles qui intéressent le cœur humain. Celui qui veut les voir a suffisamment de lumières pour les voir; celui qui ne veut pas les voir a suffisamment d'obscurité pour ne les voir pas.

Les vérités du nouveau Testament sont dans une condition pire que toute autre vérité. Elles demandent de trop grands et de trop sanglants sacrifices; elles froissent trop impitoyablement l'esprit et la chair; elles connaissent trop peu l'art d'épargner le côté faible de l'homme; elles ménagent trop peu ses blessures invétérées; elles parlent trop positivement de l'abnégation, de la nécessité de porter sa croix; elles arrachent avec trop de sans façon et trop peu de compliments le masque aux hypocrites, qu'elles appellent race de vipères; elles ne sont pas même d'accord avec ce qu'attendent les Juifs de toutes les nations et les Grecs de tous les temps; elles ne prêchent, et cela sans détour, que « Celui qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils » (I *Cor.*, 23); elles ne s'étalent pas en paroles recherchées; elles apparaissent avec le costume de la simplicité: ne promettant rien moins que la vie éternelle, elles ne demandent rien moins, sinon que l'homme soumette, sans condition, *toute* sa volonté et *toute* son intelligence à l'empire de la vérité; elles ne sont nullement du monde, et elles se prononcent avec trop d'énergie contre tout ce qui s'appelle esprit du siècle, pour vouloir chercher leur bonheur en ce monde.

Bien saisir ces vérités, d'une nature toute spéciale et toute céleste, n'est possible qu'à une âme pure et intègre; qualités que ne saurait avoir une âme asservie par quelque passion.

Rien ne souille si complétement l'homme tout entier qu'une passion qui y domine. Elle porte le ravage dans les abîmes les plus profonds du cœur humain, et oppose au rayon de la lumière un chaos impénétrable.

Il s'agissait de frayer au Seigneur, qui est la lumière même, la voie dans le cœur de l'homme ; il s'agissait de combler les vallées, d'abaisser les montagnes, d'abattre l'orgueil, l'envie, l'attachement du cœur aux choses passagères : telles étaient les vues sublimes de l'humble Précurseur préparant les voies à son Seigneur. Mais l'orgueil et l'hypocrisie des sages de la Judée amoncelèrent l'une sur l'autre de nouvelles montagnes pour arrêter la lumière dans son cours, tandis que l'humble cabane des pêcheurs lui accorda un libre passage. De nos jours, les montagnes se relèvent d'un côté menaçantes et terribles, et il manque, de l'autre, cette foi assez puissante pour dire : Montagnes, aplanissez-vous !

32. *Septième condition.* — Celui qui se livre à la méditation pratique de l'Écriture doit être suffisamment pourvu d'études préparatoires, de convictions et d'exercices.

Partout où il n'y a pas de préparation, où les voies n'ont pas été ouvertes, se rencontrent beaucoup d'obstacles et d'épines. Au contraire, toute science, tout exercice cessent d'être difficiles et pénibles, dès qu'ils sont préparés par des connaissances et des exercices préalables. Au nombre de ces préparatifs, il faut compter : l'exercice dans la lecture faite avec ordre et en vue d'atteindre le but qu'on se propose ; l'habileté à trouver la donnée générale d'un livre ; l'idée exacte de la confiance historique que mérite un ouvrage ; la conviction qu'il renferme des vérités, et des vérités importantes ; l'habitude de la réflexion.

Il est hors de doute que des lectures subséquentes agrandiront ces connaissances et ces convictions, perfectionneront ces exercices ; mais ils ne doivent pas nous être tout à fait étrangers lorsque nous nous livrons à la méditation de la Bible. Nous devons les y apporter dans une faible mesure, puis les élever ensuite à leur plus haut degré par la méditation de l'Écriture. Quant à l'habileté à trouver la donnée générale d'un livre, on a voulu, comme pour tout le reste, inventer une science spéciale, à laquelle on a donné (ce qui était la chose la moins difficile) le nom grec d'Herméneutique. Mais il en est de cette science

comme d'une foule d'autres : le côté *général* des choses offre trop peu de difficultés et est trop accessible à la saine raison pour n'être vu qu'à travers les lunettes des érudits; et quant au côté *spécial*, les sciences sont trop générales pour qu'elles puissent rendre de grands services dans l'application. Aussi, le théologien et le juriste ont-ils besoin chacun d'une Herméneutique spéciale pour leur genre d'étude. — En ce qui concerne le côté général de l'Herméneutique, on peut, en le résumant en quelques mots, le formuler ainsi : celui qui est parvenu à se faire une idée exacte du but de l'auteur, des causes pour lesquelles il a écrit, des dispositions d'esprit dans lesquelles il a écrit, de l'occasion qui l'y a déterminé, de l'esprit de l'époque dans laquelle et pour laquelle il a écrit, de l'esprit de l'ouvrage qui lui a inspiré la lettre, des formes de l'expression, des tendances qui se remarquent dans son genre d'écrire, des choses analogues, des répétitions, des passages qui en éclaircissent d'autres qui sont obscurs, des passages qui s'expliquent d'eux-mêmes : celui-là s'est frayé une voie qui lui permettra de découvrir la donnée générale d'un ouvrage.

J'ai dit : « Les passages qui s'expliquent d'eux-mêmes. » J'attribue une valeur particulière à cette réflexion ; je trouve là l'une des principales règles de toute espèce d'interprétation de l'Écriture; et je sais par expérience qu'appliquée à l'Écriture sainte elle arrive à de grands résultats. Établissons d'abord la règle, puis nous ferons un essai.

RÈGLE POUR TOUTE ESPÈCE D'INTERPRÉTATION DE l'ÉCRITURE.

Laissez toute Écriture s'interpréter elle-même partout où elle peut s'interpréter, et de la manière qu'elle le peut. Ne vous faites aucune violence; ne subtilisez pas sur un passage; laissez-le s'énoncer; n'y mêlez pas vos propres réflexions avant qu'il ait fini : laissez l'interprétation se faire elle-même. Et quand l'Écriture se sera elle-même interprétée, alors, et seulement alors, donnez un libre cours à vos réflexions.

L'Écriture interprétée par elle-même. — ESSAI.

I. Saint Luc raconte, au chapitre IV, 16-31, la première prédication de Jésus-Christ dans sa petite ville natale.

1. On lui présenta le livre d'Isaïe, et l'ayant ouvert, il trouva précisément l'endroit où il était prédit que l'esprit du Seigneur l'avait consacré par son onction et l'avait envoyé pour prêcher l'Évangile : prophétie qui recevait son accomplissement à l'instant de la première apparition publique de Jésus.

Admirable rencontre de ce passage de l'Écriture! c'était le plus convenable de tous ceux qui pouvaient convenir, d'abord à la personne dans laquelle il s'accomplissait, puis à la première apparition du Sauveur, qu'il paraissait indiquer d'une manière toute spéciale.

2. Ce passage qui s'accomplissait en lui, il le lut *debout* — avec le sentiment que c'était lui qu'il indiquait. La chose qu'on lit, la personne qui lit, et les sentiments dans lesquelles elle lit sont choses qui importent beaucoup.

3. Ce passage indique d'une manière précise l'importance de sa mission, telle que son âme la concevait. « L'esprit du Seigneur m'a consacré pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour relever ceux qui ont le cœur brisé de douleur, pour annoncer aux captifs qu'ils vont être délivrés, et aux aveugles qu'ils vont recouvrer la vue; pour mettre en liberté ceux qui sont accablés sous les fers; pour publier l'année des miséricordes du Seigneur, et le jour auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. »

4. Tout dans ses actes extérieurs, et jusqu'aux moindres circonstances, révèle qu'il a conscience de sa dignité. Il ferma le livre, le rendit au ministre, s'assit, et commença sa prédication.

5. Tous les yeux étaient fixés sur lui.....: sa réputation l'avait devancé; il a grandi à Nazareth, et le voilà maintenant qui prêche pour la première fois dans sa patrie! L'idée qu'on prêche dans son lieu natal, jointe aux regards de toute une assemblée, a une vertu particulière pour inspirer des sentiments de frayeur.

6. « Ce que vous entendez aujourd'hui de vos oreilles, est l'accomplissement de cette parole de l'Écriture. » Comme cet exorde est simple et naturel ! En a-t-on jamais entendu qui ait réuni ces deux qualités à un si haut degré?

Ce qu'il sentait, il l'exprimait; ce qu'il voyait en lui-même, il le révélait au dehors. Il disait : *a*, ce qu'il *sentait profondément*, *b*, ce qu'il *voyait clairement* en ce moment là, et *c*, par conséquent ce qui était le plus *à propos*. C'est là une éloquence qui se fait elle-même, une parole qui se forme de soi et qui manifeste une idée claire, un sentiment vivant. — Une telle parole doit assurément être excellente.

7. Tous, après cet exorde, l'applaudirent, et admirèrent les paroles de grâce qui étaient sorties de sa bouche.

Les applaudissements, l'admiration de la foule assemblée, tels sont les premiers effets que produit la vraie éloquence, celle qui déborde de la plénitude du cœur. « Secretum quoddam na-« turæ, dit le pénétrant Bacon, hominum animos, cum congre-« gati sunt, magis quam cum soli sunt, affectibus et impressio-« nibus patere. »

8. « N'est-ce pas là le fils de ce charpentier Joseph, » demandèrent ses compatriotes stupéfaits? L'étonnement soudain et inattendu où se trouvèrent les auditeurs leur arracha cette question. A ce premier moment de surprise succéda la réflexion, qui ne put trouver dans l'atelier d'un charpentier le motif caché de cette puissante éloquence : *On n'invente pas ainsi,* » dirait Rousseau en cet endroit.

9. Ce n'est qu'ici, proprement, que commence son discours, lequel ne manquera pas sans doute de lui attirer tous les applaudissements du peuple.

L'aiguillon de ce discours consiste en ce que l'orateur voulut être médecin, et appela par son vrai nom la maladie de ses auditeurs; — en ce qu'il révéla à ceux qui l'écoutaient avec applaudissement et admiration l'incrédulité de leur cœur. Personne n'aime que l'on trahisse les secrets de son intérieur; sans cela pourquoi les cacherait-on ?

10. C'est en révélant l'incrédulité de ses auditeurs que le Sauveur résolut cette question qu'il avait lue au milieu d'eux sans la formuler littéralement : « Pourquoi n'y a-t-il personne qui fasse des miracles dans son pays? »

11. La première réponse qu'il fit à cette question fut empruntée à cette maxime qui lui était familière : « Personne n'est prophète dans son pays. »

Les hommes admirent volontiers ce qui est étranger, parce qu'ils peuvent le faire sans donner à un compatriote la préférence sur eux. Mais rendre justice à un indigène est déjà plus difficile; car la secrète vanité du cœur s'y trouve blessée. L'œil du compatriote est déjà en soi louche et envieux; et outre que celui-ci a déjà la tête remplie de préjugés contre le prophète, tels que ceux-ci : « Nous avons grandi avec lui; voilà ses parents, ils exercent tel métier, ils ont telle fortune, » son âme éprouve encore toute sorte d'aversions, telles que : la défiance, le mépris, la jalousie : « Pourquoi serait-il plus que nous? pourquoi en saurait-il plus que nous? pourquoi serait-il plus puissant que nous? »

12. Jésus-Christ tira sa seconde réponse de l'*histoire des Israélites*. Élie secourut une étrangère; Élisée, un étranger; mais tous deux eurent la main paralysée par l'incrédulité d'Israël; car telle la confiance qu'on a au prophète, telle l'influence du prophète : or, comme c'est dans sa patrie que l'on obtient le moins de confiance, c'est là aussi qu'on a le moins d'influence.

13. Le mode d'enseignement du Sauveur se montre dès sa première apparition en public. Il profite de l'occasion que lui offre le passage du prophète Isaïe pour prendre la parole; il utilise les proverbes en vogue, arrache les objections du cœur de ses auditeurs, et les réfute au moyen des livres sacrés du peuple. Voyez comme tout ce qu'il dit est digne de sa personne, de son ministère, de sa patrie! Voyez comme la clarté et la vérité s'allient admirablement, puisqu'il cite les proverbes connus de tous et les faits consignés dans les livres sacrés!

14. *Sort du Prophète.* — « Tous ceux qui l'entendirent furent remplis de colère, et se levant, ils le chassèrent de leur ville, et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle elle était bâtie, pour le précipiter. »

On voit ici assez clairement ce qu'il en est des applaudissements des hommes, et combien la faveur est voisine de la disgrâce. On y voit l'habitude qu'ont les hommes de louer ce qu'ils entendent volontiers, et le sort réservé aux ministres de la vérité quand ils prêchent des vérités désagréables à entendre; on y voit que ce sont précisément les doctrines les plus salutaires qui sont le plus désagréables, qu'un brillant début est proche d'un fâcheux dénouement, que la réputation de prophète à l'étranger ne sert qu'à exciter l'envie de ses compatriotes; que l'homme, fût-il le meilleur et le plus sage, peut, pour une seule parole prononcée en faveur de la vérité, s'exposer à être chassé de la ville et précipité du haut d'une montagne; qu'il ne faut pas se fier à la mer, alors même qu'elle est calme; mais on y voit aussi que ces considérations-là ne doivent pas retenir l'homme qui ne veut qu'annoncer la vérité et glorifier le Seigneur.

15. *Délivrance du Prophète.* — « Il passa au milieu d'eux, et se retira. »

Avant que sonne l'heure des ténèbres, le messager de la lumière échappe à toutes leurs attaques.

16. *Caractère de l'ensemble :*

a. La première apparition publique de Jésus est une sorte de prophétie de son avenir.

Celui qui parle ainsi dès sa première apparition ne manquera pas d'annoncer toujours la vérité et la vérité la plus salutaire, de même que les suites de sa première prédication ne manqueront pas de se reproduire encore dans ses futurs sermons, c'est-à-dire que *les ténèbres se révolteront contre la lumière, comme elles se sont révoltées la première fois.*

b. La personne qui parle se distingue par la dignité et le calme, par la conscience qu'elle a de la supériorité de sa mis-

sion et par les effets du Saint-Esprit qui repose sur elle.

c. Le Sauveur invite ses auditeurs à consulter leur propre cœur; il leur rappelle leur manière de penser et de parler; il les renvoie à leur propre histoire, à leurs livres sacrés.

d. Il met, dès la première fois, la cognée à la racine de toute corruption : l'incrédulité du cœur. Loin de diviniser les hommes, il leur montre l'abîme où ils sont tombés.

e. Le caractère du peuple est peint d'après nature; *il est prompt à s'exalter et prompt à condamner.*

f. L'exposition de l'historien est simple, sans prétention; elle ne révèle aucune trace de préoccupation politique.

g. L'ensemble du récit est un fragment de la vie de Jésus-Christ, d'accord avec ses destinées futures, avec les prophéties sur le changement de dispositions de ses contemporains, par exemple : « Il est établi pour être un signe auquel on contredira, » ainsi qu'avec le reste de l'Évangile.

33. Parmi les connaissances préalables qui peuvent plus spécialement et plus directement venir au secours de celui qui médite l'Écriture, il y a certaines idées générales qui l'avertissent qu'il faut s'arrêter à tel endroit où se trouvent de grandes vérités; qu'il faut chercher ici plutôt que là, et qu'on y trouvera de riches trésors.

Ces idées générales ont cela de particulier qu'elles dirigent réellement celui qui étudie l'Écriture, et deviennent, sous l'influence de cette étude, de plus en plus précises et par là même plus importantes; elles lui permettent de jeter un regard de plus en plus profond dans le sanctuaire de la Bible, jusqu'à ce qu'enfin elles l'y fassent pénétrer tout à fait.

Les idées directrices les plus pratiques pour la méditation sur le nouveau Testament sont :

1. Celles qui concernent Jésus-Christ, telles que : *a*, son intention d'instruire, de soulager, de racheter, de sanctifier, et celles qui ont rapport au but qu'il se proposait; *b*, la sagesse de son enseignement et de sa vie; *c*, le contenu de sa doctrine; *d*, la pureté et le caractère divin de sa conduite; *e*, sa puissance

de faire des miracles, et ses miracles eux-mêmes; *f*, ses institutions, ses fondations et ses établissements; *g*, l'histoire de sa vie, de sa passion, de sa résurrection; *h*, son retour auprès de son Père, et la puissance qu'il a auprès de lui, son second avénement sur la terre; *i*, sa divinité, le respect et l'adoration dus à sa personne.

II. Les idées qui concernent les personnes avec lesquelles Jésus-Christ parlait et agissait, dont il était aimé ou haï. Telles sont: *a*, celles qui se rapportent à la situation politique et morale du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ; *b*, l'esprit des Sadducéens, des Pharisiens, des Hérodiens, etc.; *c*, les disciples déclarés de Jésus-Christ, et ses disciples de nuit; *d*, les pécheurs, les pauvres, les affligés envers lesquels Jésus montra ce qu'il était, Sauveur; *e*, le caractère de Pilate, de Caïphe, d'Hérode, etc.

III. Les idées qui concernent l'histoire et les historiens de Jésus-Christ: *a*, la sincérité de ces historiens et le degré de créance qu'ils méritent; *b*, la simplicité et l'harmonie de leur récit; *c*, l'unité et le cachet de véracité des événements.

IV. Les idées qui concernent la valeur d'ensemble de l'Évangile: *a*, au point de vue de la personne de Jésus-Christ; *b*, des témoins et des auteurs; *c*, la manière de raconter; *d*, le contenu; *e*, l'influence que l'Évangile a exercée et pourrait exercer sur les destinées de l'humanité.

34. *Huitième condition.* — Celui qui se livre à l'étude pratique de la Bible doit être soutenu par une imagination bien gouvernée et par la mémoire. Tout esprit observateur est languissant quand il n'a pas à son service la puissance de l'imagination: là où il n'y a pas de provision d'idées, les fonctions de l'observation s'exercent difficilement. Et là où l'on se rappelle difficilement le souvenir de ses idées antérieures, c'est à peu près comme s'il n'y avait nulle part aucune provision d'idées. On ne fait rien de rien, et tout ce qui ne peut être amené à la vie est comme s'il n'existait pas.

Supposons qu'un artiste de première force ait reproduit sur la place publique d'une ville populeuse l'histoire du crucifiement de Jésus-Christ. Un païen inculte, qui n'aura jamais en-

tendu parler ni du christianisme, ni de la sculpture, ni de la peinture, passera froidement devant ce chef-d'œuvre, et c'est tout au plus s'il se dira : « Un grand criminel a dû jadis être exécuté sur cette place. » Le Juif, versé dans la connaissance des arts, s'arrêtera et admirera le talent de l'artiste. Mais le chrétien qui aura une âme pieuse, sans être précisément grand connaisseur, sera touché à ce spectacle; il éprouvera des sentiments de reconnaissance, d'amour, d'adoration; c'est-à-dire que l'artiste aura, pour ce dernier, atteint son but. Le chrétien, qui sera tout à la fois pieux, connaisseur en matière d'art, et artiste, ne manquera pas de s'arrêter longtemps devant ce travail, il observera et sentira tout, à moins qu'il ne fasse de son talent artistique une affaire de vanité, et que l'amour de l'ostentation n'étouffe en lui l'impression que doit y produire cette scène touchante. Eh bien, il en est de même des lecteurs de l'Écriture lorsqu'ils lisent ces paroles : « Et ils l'ont crucifié ! »

Le lecteur tout à fait profane de la Bible, aux yeux duquel le principal personnage de l'histoire, Jésus-Christ, n'a pas plus de valeur que tout autre homme inconnu de quelque pays obscur de la terre, ce lecteur lira ce passage avec autant d'indifférence qu'il en lirait un autre où il serait dit que telle chose se passa à trois ou à neuf heures. Au contraire, le lecteur pieux et exercé se rappellera ou la prophétie de Notre-Seigneur touchant sa mort sur la croix, ou ce précepte de charité : « Personne n'a un plus grand amour que celui qui meurt pour ses amis; » ou ce commandement du Sauveur : « S'ils vous font du mal, ne leur résistez pas; » ou cet élan du disciple bien-aimé : « Aimons celui qui nous a aimés le premier; » ou ce mot de saint Pierre : « Il nous a laissé un exemple pour que nous marchions sur ses traces; » ou ce beau trait de l'amour du Sauveur envers ses ennemis : « Mon père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font; » ou cet avertissement de saint Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; » ou ces paroles prononcées au jardin de Gethsemani : « Mon Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne; » ou

ce passage d'Isaïe : « Il a été frappé à cause de nos péchés; » ou cet autre : « Il s'est tu comme un agneau que l'on conduit à la boucherie; » ou cette exclamation prononcée au dénouement du drame de la passion : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! » etc.

Plus le regard de la raison aperçoit clairement l'œuvre opérée par le Sauveur du genre humain, plus sont profonds les sentiments que fait naître au cœur la charité de cette noble Victime, et plus l'influence de sa mort se répand dans la vie du monde. Plus cette vue et ces sentiments donneront de raison et de cœur à la mémoire pour les conserver, plus les pensées que fera naître la vue du Crucifié se presseront avec abondance dans l'âme. Nous l'avons dit, rien ne se fait de rien : la pierre et l'acier mis en contact par un choc puissant, voilà ce qui fait jaillir les étincelles.

Quand l'âme, l'intelligence et le cœur se passionnent pour la la gloire humaine, pour les voluptés et les joies du monde; quand l'intelligence ne connaît plus d'autre devoir que celui d'imaginer comment elle pourra satisfaire aux exigences de son ambition, de sa cupidité et de son avarice; quand le cœur n'éprouve plus d'autre besoin que celui d'épuiser le calice des plaisirs passagers, et de l'avoir toujours rempli, l'imagination pourrait-elle, en dehors de ces idées favorites d'argent, de volupté et de gloire, en dehors de la passion favorite de boire à la coupe enchanteresse des plaisirs, produire quelque chose, même à la vue des objets les plus sérieux?

Les hommes sont souvent très-injustes; ils veulent moissonner là où ils n'ont point semé. Ils se plaignent du défaut de clarté dans les idées, de la sécheresse des âmes, alors même qu'ayant devant eux les objets les plus intéressants ils n'éprouvent aucun sentiment. Ils mettent la faute sur la faiblesse de la mémoire, comme si la mémoire pouvait rendre ce qu'elle n'a pas reçu. Qui est-ce qui accuse le coffre-fort de n'avoir point conservé le trésor qu'il ne lui avait pas confié? Ce qui n'existe pas ne saurait produire d'effet. Celui qui veut tirer beaucoup de sa

mémoire doit lui confier beaucoup; et celui qui veut lui confier beaucoup doit commencer par purifier son cœur, par aimer Dieu et la vérité. Car le cœur pur, aimant Dieu, ami de la vérité, rend l'intelligence perspicace, clairvoyante; et une intelligence qui voit beaucoup de choses en confie beaucoup à la mémoire.

Telles sont les lois de notre nature; insensé celui qui veut les changer.

35. *Neuvième condition.* — L'intelligence de celui qui s'adonne à l'étude pratique de l'Écriture doit être stimulée par la lecture de livres bons et animés de l'esprit de l'Écriture.

Il est incontestable que la lecture, quand elle est ce qu'elle doit être, développe l'esprit d'observation; car elle nous familiarise avec ce que des hommes bons et sages, nos prédécesseurs ou nos contemporains, pensent, prévoient et sentent sur un même sujet. L'œil de notre intelligence trouve là comme autant de télescopes ou de microscopes qui lui font voir ce qui aurait été trop petit ou trop éloigné pour lui. Souvent la lecture me rend attentif et m'attache à ce que d'ailleurs je n'aurais pas observé, ou du moins à ce que je n'aurais observé que superficiellement.

A. Ainsi, quand je lis dans Tertullien: « La pudeur (1) est la fleur de la moralité, l'honneur du corps, l'ornement des sexes, la noblesse du sang, la marque d'une bonne santé, l'indice d'un bon cœur; » et dans saint Paul (I *Cor.*, VI, 9): « Ni les fornicateurs, ni les adultères n'entreront dans le royaume des cieux, » ces éloges de la pudeur m'aident à pénétrer plus avant dans ce passage de saint Paul que je n'eusse pu le faire avant cette lecture. Je comprends facilement que les hommes dépourvus du sentiment de la pudeur et de l'innocence ne sont pas très-propres à hériter le royaume des cieux, puisque le défaut de ce sentiment les rend incapables de se plaire, même ici-bas, dans la société des personnes honnêtes.

(1) Pudicitia flos morum, honor corporum, decor sexuum, integritas sanguinis, fundamentum sanitatis, præjudicium omnis bonæ mentis. (*De Pudic.*, cap. I.)

B. Quand je lis dans les méditations de Marc Aurèle, empereur et philosophe, ce passage qui le concerne : « Un homme qui s'efforce sans cesse de devenir meilleur, doit être considéré comme le prêtre du Très-Haut, parce qu'étant toujours occupé au service de la Divinité, qui habite en lui comme dans un temple, ni les plaisirs ne le souillent, ni la douleur ne le blesse; il est insensible à l'injustice, invincible dans la lutte contre les vices et les plaisirs, infatigable dans le beau combat qu'il livre à ses propres passions, pénétré de ce qui est juste et bon; il accepte volontiers ce que la Providence lui envoie; il ne s'inquiète pas de ce que les autres pensent ou disent de lui, à moins que le bien général ne demande qu'il s'en inquiète; il ne s'occupe que de ses affaires et de la tâche que Dieu lui a assignée; il l'exécute de son mieux et en attend les meilleurs résultats » (*Liv.* I, chap. IV); quand, dis-je, je lis cela, et que je tombe ensuite sur ces passages du nouveau Testament : « Vous êtes un sacerdoce sacré, destiné à offrir à Dieu des sacrifices spirituels qui lui soient agréables par Jésus-Christ » (I *Pierre*, II, 5); « Vous êtes un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple conquis, afin que vous publiiez les grandeurs de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière » (I *Pierre*, II, 9-10); « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous, et qui vous a été donné de Dieu? » (I *Cor.*, 19), ces derniers passages ont pour moi beaucoup plus d'intérêt, mon attention s'y fixe beaucoup plus solidement que si je n'avais pas fait cette première lecture. La persuasion qu'Aurèle, saint Paul, saint Pierre, annonçaient une seule et même vérité, et une vérité de cette importance, fera que cette doctrine se gravera plus profondément dans mon âme, et aidera peut-être à m'expliquer cette pensée : Non, Dieu n'est pas seulement le Dieu des Juifs, il est encore celui des païens.

C. Quand je lis dans les Méditations de J. C. L. sur saint Matthieu et saint Marc : « Avoir le cœur pur signifie être chaste, sincère, dégagé de toute intention qui redoute la lumière, Dieu et les hommes; il signifie oser se montrer en face de Dieu et des

hommes, de laisser voir et pénétrer par chacun : » — quand je lis cela, et que j'arrive à cet autre endroit de saint Matthieu (v. 8) : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, » je récolte dans ce passage une nouvelle moisson de réflexions importantes, parce que la lecture du premier passage a préparé mon intelligence pour le second. Je comprends que ceux qui ont le cœur tout à fait pur doivent recéler en eux-mêmes un ciel serein et magnifique ; qu'ils doivent être exempts de ces milliers de terreurs et d'angoisses qui obscurcissent les jours d'ailleurs les plus sereins, parce qu'ils peuvent se montrer tels qu'ils sont aux regards de tous. Je comprends que le bonheur suprême que leur procurent et le témoignage d'nne bonne conscience, et cette promesse du Saint-Esprit : « Vous êtes enfant de Dieu et vous deviendrez héritier de Dieu, » et l'avant-goût de la vue du Seigneur, doivent les détacher des plaisirs passagers, qui laissent toujours plus d'amertume après eux qu'ils ne peuvent procurer de jouissance.

Ces exemples démontrent clairement que l'habileté à découvrir dans le nouveau Testament, promptement et adroitement, un grand nombre de choses, s'acquiert par la réflexion calme d'une âme pieuse et méditative sur ce que les écrits des saints Pères, ceux de l'antiquité chrétienne et ceux de la nouvelle littérature présentent unanimement comme l'expression du Vrai et du Beau. En disant cela, nous n'avons garde de vouloir donner dans le travers de notre époque, en prétendant que le chrétien doive chercher péniblement dans Homère, Euripide, Xénophon, etc., ce que l'esprit de Dieu a déposé pour nous dans les documents du Christianisme. Encore moins voulons-nous favoriser ce préjugé d'après lequel on s'imagine qu'il est besoin d'une vaste érudition pour apprendre ce que « Dieu a caché aux sages du siècle et révélé aux petits enfants. » Il n'y a qu'une seule chose dont nous voudrions que le lecteur fût convaincu : c'est que celui qui cherche, trouve, et que tout est pur à ceux qui sont purs.

36. *Dixième condition.* — Celui qui se livre à l'étude pratique de la Bible doit chercher dans le commerce des hommes pieux et éclairés, un stimulant à ses travaux.

Le commerce familier d'un homme qui est un modèle vivant de sagesse, ou seulement qui a le cœur noble, développe considérablement une âme sensible, et réveille une foule de facultés assoupies. Quand nous lisons saint Jean, cet apôtre se transforme en ange lumineux qui fait briller la lumière à nos regards ; quand nous étudions Isaïe, nous y rencontrons un Philippe qui nous apprend à voir Jésus-Christ dans l'agneau muet ; quand nous réfléchissons avec Saul sur les paroles du Seigneur, ou avec Corneille sur celles de l'ange, nous y trouvons un Ananie ou un Pierre qui nous manifestent la grâce de Jésus-Christ.

Supposons que deux savants, hommes pieux et versés dans l'Écriture, arrivent dans votre chambre, et que, vous trouvant sur ce passage de l'Écriture : « Votre œil est la lampe de votre corps ; si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé ; mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux » (*Matth.*, vi, 23), chacun, selon le désir de votre cœur, vous fasse ses remarques sur ce passage.

Ainsi le premier vous dirait :

« L'œil reçoit la lumière pour tout le corps, c'est-à-dire pour tous les mouvements que le corps doit exécuter. Or, si l'œil est sain, le reste du corps recevra suffisamment de lumière pour toutes ses fonctions ; les mains sauront où elles devront s'étendre, les pieds où ils devront marcher. Mais quand l'organe destiné à recevoir la lumière pour tout le corps est corrompu et ne reçoit aucune clarté, ni les mains ne savent où elles doivent s'étendre, ni les pieds où ils doivent marcher ; alors on est dans l'obscurité, et toute lumière ne sert à rien. L'homme a dans son âme un sens qui est pour l'homme tout entier ce que l'œil est pour le corps. Ce sens est-il en bon état, il donne et reçoit assez de lumière pour marcher et pour travailler. Est-il malade, il met l'homme dans une obscurité complète et hors d'état de bien voir et de bien agir (1). »

(1) Saint Chrysostôme a exprimé sur ce passage les mêmes pensées : « L'œil est pour le corps ce que l'intelligence est pour l'âme. Or, s'il est vrai que vous

Le second reprendrait:

« Un œil sain et bien portant éclaire tous les membres et toutes les fonctions du corps : c'est comme si le corps était tout lumière, et les membres tout yeux. Mais quand la vue est courte et double, que l'œil est malade, tout le corps en pâtit; c'est qu'alors son chef est atteint. *Faites donc en sorte qu'en vous la lumière ne soit pas ténèbres! Voyez bien, et vous jugerez bien.* Ce qui importe en toutes choses, ce n'est pas de voir, mais de bien voir; chaque folie, chaque péché vient de ce qu'on n'a pas bien vu les choses. Celui qui possède le don de prendre pour ce qu'elles sont les choses qui sont en lui et hors de lui, la terre pour la terre, le ciel pour le ciel, celui-là ne pèchera jamais, etc. »

Si l'esprit d'observation avait été excité en vous par ces commentaires de vos amis, et que, fermant le nouveau Testament, vous vinssiez à réfléchir sur ce passage de l'Écriture, il m'est avis qu'il naîtrait dans votre âme toutes sortes de pensées et de sentiments, qui d'ailleurs ne s'y seraient jamais produits. Que si ces hommes qui vous communiqueraient leur lumière, au lieu d'être de simples scrutateurs de l'Écriture, étaient des connaisseurs, dont la vie fût, à l'exemple de celle de saint Jean et de saint Paul, une reproduction vivante de l'esprit de l'Écriture, vous apprendriez d'eux, dans une demi-heure, plus que ne pourraient leur apprendre à eux-mêmes dans un siècle tous les autres commentateurs de tous les siècles.

37. *Onzième condition.* — Celui qui se livre à l'étude pratique de l'Écriture doit avoir la réflexion pour compagne inséparable, aussi longtemps que son étude n'a pour objet que l'observation. Nous allons d'abord expliquer le sens de ce précepte, puis nous en montrerons l'application au moyen d'un exemple.

n'éprouveriez aucun plaisir à être vêtu d'or et de soie, si pour cela il vous fallait perdre la vue, et que vous préféreriez au contraire la santé des yeux à l'or, à la soie et à tous les biens de ce genre, combien n'avez-vous pas plus de raisons de vous préoccuper de l'œil de votre intelligence? — Si l'intelligence, qui fait pénétrer la lumière dans toutes les autres puissances de l'âme est aveugle, avec quoi verrons-nous? Si celui qui obstrue la source d'un fleuve tarit le fleuve tout entier, celui qui obscurcit l'œil de l'esprit rend toutes les actions de l'âme ténébreuses, et une nuit éternelle règne sur toutes les puissances de l'âme. »

§ I. — Quelles sont les principales fonctions de la réflexion? Nous disons : les principales, car quelle est la langue qui aurait assez de termes pour les désigner toutes?

Les principales fonctions de la réflexion sont: de produire à la lumière de la conscience ce qui jusqu'alors a été enfoui dans la nuit; de *voir* ce qui apparaît clairement au regard de l'esprit; d'*observer* ce qui est moins clair et plus enfoui; de *distinguer* ce qui est *confus*; de *comparer* ce qui a de la ressemblance; de *séparer* ce qui a besoin de l'être; de *coordonner* ce qui veut être uni; de *compter* les idées et les caractères distincts; de *mettre à part* ce qui est seul et unique; de *classer* ce qui appartient à une seule espèce et à une même catégorie; de *rassembler*, de *grouper*, de *réunir* ce qui est épars et ne forme pas encore une partie constitutive du tout; de *mettre en son véritable lieu* ce qui n'a pas encore de place, ou du moins n'a pas celle que lui assigne l'unité; de *déduire* ce qui peut se conclure d'un principe; de *rattacher* à un principe reconnu pour vrai ce qui peut y être ramené; de *développer* ce qui est fourni par le sujet et qui est susceptible de l'être; de *rapporter* les effets au principe premier, les motifs aux causes fondamentales, les moyens au but, le but au terme final; de *descendre* de l'unité à la pluralité, du tout aux parties, de l'idée au principe; de *remonter* de la pluralité à l'unité, des parties au tout, du principe à l'idée; de *nommer* ce qui jusque-là n'avait pas de nom. . . . .

§ II. — Sur quoi doit-on réfléchir en lisant le nouveau Testament?

Sur le fond du sujet, sur le principal personnage du récit, sur Jésus-Christ, sur les auteurs, sur le point central où viennent aboutir, comme les rayons de la lumière vers leur foyer, toutes les doctrines, tous les faits, etc., du nouveau Testament.

§ III. — Quelles sont les questions qui peuvent exciter et aider la réflexion dans l'étude des vérités fondamentales du nouveau Testament?

Ce sont les suivantes: 1. Le fait qui est raconté est-il clair, d'une intelligence facile? 2. Ce fait, et le langage dans lequel il

est présenté, sont-ils faciles à retenir, faciles à raconter? 3. Y a-t-il quelque liaison entre les doctrines, les faits, les événements? 4. Les doctrines ont-elles quelque rapport aux faits et aux événements, et ce rapport a-t-il une cause intime? 5. Ce qu'il y a d'extraordinaire était-il facilement saisissable à l'époque où il s'est produit? 6. Ce fait extraordinaire a-t-il eu lieu sans préparation? 7. Les faits ordinaires se rattachent-ils par une liaison étroite aux faits extraordinaires? 8. Y a-t-il rapport entre ce qui a précédé et ce qui a suivi? 9. Les événements font-ils allusion à des écrits antérieurs et à des événements futurs? 10. Y a-t-il proportion entre les exigences et les promesses (1), ou bien celles-ci ne sont-elles pas supérieures à celles-là? 11. Le fond, c'est-à-dire ce qui est enseigné, raconté, promis, exigé, est-il important pour l'homme? 12. Ce fond est-il pour nous d'une application facile ou difficile, ou bien tout à la fois facile et difficile; facile par rapport à la théorie, difficile quant à la pratique? 13. Ce fond est-il universellement vrai pour tous les hommes et pour tous les temps? 14. Ce fond est-il entièrement digne de Dieu, autant qu'il nous est donné d'en juger d'après ce que notre nature humaine peut présumer, croire et penser de Dieu? 15. Le caractère prédominant des faits est-il moral, et propre à éveiller de nobles sentiments? 16. Ce qu'il y a de clair et d'évident dans la doctrine satisfait-il, dans une large proportion, aux exigences de la saine raison humaine et aux besoins incontestables de l'humanité? 17. Le côté mystérieux est-il en harmonie avec le but de la mission de Jésus-Christ, et avec l'aspiration vers l'infini qui est au fond de notre nature? 18. Dans quel rapport se trouve le côté clair de la doctrine avec le côté obscur? 19. Le fond est-il d'accord avec les événements incontestables qui se sont produits dans le monde à cette époque?

(1) Sur ces questions et sur quelques autres, voir les exercices qui figurent dans l'article IIIe.

§ IV. — Quelles sont les questions qui peuvent exciter et aider la réflexion sur la Personne de Jésus-Christ? — Les voici :

1. Son langage et sa conduite sont-ils ceux d'un simple moraliste, ou bien demande-t-il qu'en sa qualité d'Envoyé de Dieu, on croie à la divinité de sa mission? 2. Son langage et sa conduite lui sont-ils uniquement inspirés par la gloire du Père dont il se nomme le Fils? 3. Son langage et sa conduite sont-ils ceux du législateur, du Juge réel de l'humanité? 4. Son langage et sa conduite sont-ils ceux d'un roi de la terre ou d'un roi du ciel? 5. Son langage et sa conduite sont-ils ceux d'un ami des hommes, des malades, des malheureux, des ignorants? 6. Son langage et sa conduite sont-ils ceux du Maître de la nature? 7. Son langage et sa conduite sont-ils ceux d'un destructeur du royaume de Satan? 8. Son langage et sa conduite révèlent-ils qu'il est la Bonté et la Sagesse personnifiées? 9. Son langage et sa conduite sont-ils ceux d'un guide qui ramène à son Père ses frères égarés, d'un pasteur de ses brebis? indiquent-ils, ce langage et cette conduite, qu'il a puissance sur la vie, sur la mort, sur l'immortalité? 10. Son langage et sa conduite sont-ils ceux d'un Fils de Dieu et des hommes? sont-ils aussi divins que le seraient le langage et la conduite de celui qui aurait pris « la forme d'esclave? » 11. Son langage et sa conduite peuvent-ils servir de modèle à l'humanité? 12. Parle-t-il, agit-il, souffre-t-il selon l'esprit de sa sublime mission, qui est d'être le Rédempteur de l'humanité déchue?

§ V. — Quelles sont les questions qui peuvent exciter et aider la réflexion sur d'autres personnages remarquables?

1. Que peut-on présumer du caractère (1) de tel ou tel personnage? 2. Quelles peuvent avoir été ses idées sur la religion, sur la moralité? 3. Quelle était sa manière d'être vis-à-vis de Jésus? 4. Joue-t-il un grand rôle dans le développement de l'histoire de Jésus-Christ? 5. Qu'y-a-t-il pour nous d'imitable et d'in-

(1) Quelques-unes de ces questions seront résolues en détail, selon leur plus ou moins d'importance, au deuxième chapitre, article v.

structif dans ses actes? 6. Quels étaient les défauts et les faiblesses dominantes de ce personnage?

§ VI. — Quelles sont les questions qui peuvent exciter et aider la réflexion sur les autres écrivains de l'Écriture sainte?

1. L'auteur raconte-t-il avec simplicité et sans prétention? 2. Raconte-t-il sans déclamation, défaut qui d'ordinaire indique plutôt une œuvre de fantaisie qu'une connaissance exacte des choses? 3. Raconte-t-il clairement, sans laisser entrevoir un plan caché, contraire à la raison et à la vérité (comme l'a rêvé un écrivain)? 4. Raconte-t-il comme témoin, ou même comme auteur? 5. Quel est le récit du témoin, et quelles sont les réflexions de l'écrivain? 6. N'y a-t-il pas même une demi-syllabe qui trahisse que l'écrivain a composé pour faire du bruit ou pour illustrer son nom? 7. L'écrivain épargne-t-il ses faiblesses ou celles de ses amis? 8. Ou plutôt n'est-ce pas là qu'on voit la différence frappante entre les travaux prétentieux des écrivains de notre siècle, et ceux des Évangiles : les uns ayant des savants pour auteurs, les autres n'étant composés que par des témoins qui n'avaient pas besoin de connaissances extraordinaires pour attester qu'ils avaient vu et entendu telle chose? 9. N'y a-t-il aucune trace possible de connivence entre les quatre historiens de Jésus-Christ? 10. Ou plutôt n'y a-t-il pas accord manifeste dans tout ce qu'on peut appeler cause manifeste de l'histoire? 11. Pourriez-vous, après la lecture sincère et impartiale du nouveau Testament, dire sérieusement et avec une pleine conviction, en face d'hommes honnêtes que vous connaîtriez et aimeriez : « C'est ainsi que l'on invente? » ou plutôt ne seriez-vous pas obligé de vous écrier : « Ce n'est pas ainsi que l'on invente? »

§ VII. — Que faut-il dire du centre où aboutissent toutes les doctrines du nouveau Testament?

A notre avis, il n'y a ici que deux questions à poser :

Première question. — *Que* faut-il à l'humanité, dans sa situation présente, pour devenir bonne et heureuse?

Deuxième question. — *Comment* la doctrine du nouveau Testament nous donne-t-elle ce dont nous avons besoin pour devenir bons et heureux ?

Ces deux questions, le nouveau Testament les résout ainsi :

1. Nous sommes pécheurs, incapables, par nous-mêmes, par nous seuls, de nous rendre bons et heureux ; nous avons besoin d'un rédempteur qui nous délivre des ténèbres, du péché, de la mort, et qui nous transporte dans le royaume de la charité, de la lumière, de la vie.

2. Le Père nous veut rendre bons et heureux par Jésus-Christ, son Fils. Jésus-Christ est le Rédempteur qui nous veut transporter au royaume de la lumière, de la charité, de la vie.

Que de cette idée centrale la lumière se répande sur toutes les doctrines particulières, nous n'avons pas besoin de le répéter, puisqu'elle est la base de tout commentaire ultérieur, et se trouve confirmée par chaque commentaire qu'on peut faire sur un passage en particulier.

Cette idée centrale est celle-ci : Nous avons besoin de secours, et Jésus-Christ est notre auxiliaire ; il nous manque le vrai salut, le salut éternel, et Jésus-Christ est notre vrai salut et notre salut éternel ; en dehors de lui il n'y a rien. Cette doctrine, Jésus-Christ l'a enseignée, ses Apôtres l'ont enseignée, tous les vrais disciples des Apôtres l'ont enseignée, les Pères et les plus grands Docteurs de l'Église chrétienne l'ont enseignée jusqu'à ce jour. Elle l'a été jusqu'à cette heure, elle l'est encore maintenant, et elle le sera jusqu'à la fin du monde par l'Église catholique ; car « elle est bâtie sur Pierre, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle » (*Matth.*, XVI, 18 ; XXVIII, 18-20).

38. *Solution des questions précédentes.*

A. FAITS DE JÉSUS-CHRIST.

1. ***Le naturel et le surnaturel y sont si étroitement unis, qu'on est obligé ou d'accepter l'un et l'autre comme vrais, ou de rejeter l'un et l'autre comme faux.*** — Car : *a.* Comment le lépreux aurait-il

pu adorer Jésus et lui demander avec tant de confiance sa guérison, s'il ne lui avait pas attribué la vertu divine de guérir? *b.* Comment le centenier aurait-il pu demander à Jésus-Christ la guérison de son serviteur, et lui épargner jusqu'à la peine de venir, s'il n'avait pas cru qu'il eût le pouvoir d'opérer même de loin? *c.* Comment Jésus-Christ aurait-il pu donner des louanges si extraordinaires à la foi du centenier, sans se rendre coupable de la plus ridicule prétention, s'il ne s'était pas senti assez puissant pour justifier cette confiance? *d.* Comment Jésus-Christ aurait-il pu prononcer ces paroles : « Allez, votre foi vous a sauvé, » sans s'exposer à la risée, s'il ne s'était pas senti la force de guérir à l'heure même son serviteur malade? *e.* Qu'aurait signifié cette exclamation de la foule : « Quel est celui-ci à qui les vents et les mers obéissent, » si les vents et les mers n'eussent point obéi à sa voix? — Les faits miraculeux ne sont pas des pièces séparées, des hors-d'œuvre, des excroissances que l'on puisse rayer de ce Livre divin, sans lui enlever toute crédibilité. Ce ne sont ni des clous, ni des cheveux que l'on puisse ôter du corps de l'Écriture, sans détruire ce corps; ce sont des membres substantiels, dans lesquels le corps de l'Écriture se meut aussi activement et plus activement encore que dans les autres membres.

2. Tout, dans ces faits merveilleux, s'expliquait autrefois très-facilement. Ainsi, pour la guérison du lépreux, on voyait : la lèpre, l'arrivée fortuite du lépreux, les quelques paroles qui furent échangées, l'attouchement fait avec la main étendue, le renvoi aux prêtres, la purification de la peau, etc. A l'époque où fut opérée la guérison du serviteur malade, il était facile de se convaincre s'il était réellement malade lorsque son maître le quitta, et s'il recouvra la santé au moment même où le Seigneur prononça les paroles qui durent le guérir.

Il était facile de reconnaître, à l'époque où la tempête fut apaisée, si des cris trayeur et de détresse se firent entendre sur le vaisseau, si le Seigneur dormait, s'il se leva, commanda à la tempête, et si le calme se rétablit immédiatement.

3. La publicité n'a pas manqué aux faits miraculenx. Lorsque le lépreux fut guéri, une foule de peuple suivait le Sauveur. Ce peuple, comme aussi la visite des prêtres, donna de la notoriété à l'événement. Les louanges adressées au centenier, ainsi que les reproches d'incrédulité faits aux Israélites qui suivaient; le désir exprimé de recouvrer la santé, et l'assurance donnée qu'elle serait recouvrée, tout cela était public, et appelait l'attention sur ce qui s'était fait en particulier, par exemple, sur la guérison du serviteur.

4. L'imprévu des faits miraculeux, sans trace de préparation et de convention, se remarque très-facilement. Comme Jésus descendait de la montagne, un lépreux lui adressa sa demande et fut guéri par un attouchement. — Jésus arrivait à Capharnaüm, un centenier le pria de guérir son serviteur, et il le fit. — Jésus entrait dans la maison de Pierre, il trouva la belle-mère de celui-ci qui était malade, et il la guérit. — Une tempête éclate pendant son sommeil, il s'éveille et calme la tempête.

5. Dans ce chapitre (VIII), les nombreux rapports qui existent entre les faits miraculeux et d'autres faits analogues survenus antérieurement, méritent d'être remarqués. Ainsi il est dit en saint Matthieu (IV, 23-24) : « Jésus parcourait toute la Judée, guérissant toutes les maladies et les infirmités. » Or, la guérison du lépreux, celle du serviteur malade, celle de la belle-mère de Pierre, celle des deux possédés, confirment ce passage de l'Écriture, auquel elles se rapportent manifestement, et expliquent la manière dont il guérissait. Ils guérissait par un simple attouchement, et sans attouchement; il guérissait par des paroles, et sans paroles. La guérison des maladies, considérées comme le châtiment du péché, rappelle l'ordre que donna l'ange d'appeler le Sauveur qui venait de naître, du nom de Jésus, « parce qu'il délivrerait son peuple de ses péchés » (*Matth.*, I, 21). Il existe un beau rapport entre l'endroit où il est dit que le Fils de Dieu dormait et qu'il calma la tempête, et deux autres passages qui précèdent, où il est écrit que « Jésus est né de Marie, et que son Père l'a déclaré son bien-aimé. » (*Matth.*, I, 16 et III, 17.)

B. DOCTRINES DE JÉSUS-CHRIST DISSÉMINÉES ÇA ET LA.

1. Sur le sort meilleur de quelques non-Israélites et sur le sort plus triste de quelques Israélites : des enfants du royaume sont repoussés et des étrangers accueillis. Voilà ce qui eut lieu dès que l'Évangile fut prêché après la mort de Jésus-Christ ; les Juifs rejetèrent la perle, et les païens la ramassèrent respectueusement. Ne nous prévalons pas d'être nés chrétiens. Cela seul, sans le christianisme vivant, ne nous sert pas plus qu'aux Juifs qui, nés chrétiens, rejetèrent le christianisme. Ce qui est né en nous, c'est l'homme ; ce qui doit y naître, c'est le chrétien.

2. Sur la pauvreté du Fils de l'homme. « Les renards ont leurs tanières, les oiseaux leurs nids, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Le disciple de Jésus-Christ n'a pas de raison pour craindre le besoin, puisque son Maître ne l'a pas redouté.

3. Sur la liberté des disciples de Jésus-Christ, qui ne doivent pas se laisser impliquer dans des affaires étrangères : « Laissez aux morts le soin d'enterrer leurs morts. »

C. RAPPORT DES FAITS AUX DOCTRINES.

1. Les souffrances du lépreux, des malades, des possédés, calmées par Jésus-Christ, se rapportent à ce mot du Sauveur : Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » (*Matth.*, v, 4.)

2. Les supplications des nautonniers, du lépreux, du centenier, se rapportent à cette parole du Sauveur : « Demandez, et vous recevrez. » (*Matth.*, VII, 7.)

3. L'assistance accordée pendant la tempête, et le châtiment infligé au défaut de foi, ont trait à ce mot du Seigneur : « Le Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. » (*Matth.*, VI, 8.)

D. LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST.

1. *Sa dignité.* — Il ne décline pas les marques d'honneur que lui donne le lépreux. « Soyez guéri, je le veux, » lui dit-il ;

et le lépreux fut guéri. Il accepte le profond abaissement du centenier, et confirme sa foi à sa toute-puissance par un acte proportionné à cette foi. Il déclare que c'est précisément cette foi-là qu'il cherche en Israël, et il reproche au peuple de ne la point trouver. Il décide du sort des nations, et prononce cette puissante parole d'un législateur : « Pour moi je vous dis, etc. » Il guérit de loin, et la maladie lui obéit. Il commande aux vents et aux flots, et le calme renaît. Il commande aux esprits, et ils vont. Il fixe ce qu'ils doivent détruire, et ils le craignent comme leur juge. C'est donc à lui que les esprits, les hommes, les animaux, l'air et l'eau obéissent.

2. *Sa bonté.* — Il accorde sur-le-champ la prière du lépreux ; il accède à la première et à la seconde demande du centenier ; afin de pouvoir beaucoup donner, il captive la confiance par les louanges et les reproches dont il est l'objet ; il rend, le soir même, la santé à tous ceux qui la lui demandent ; dès qu'on implore son secours, il rétablit le calme, et délivre les hommes des esprits qui les tourmentent.

E. LA PERSONNE DE L'HISTORIEN.

Pour dessiner la figure incomparable de Jésus-Christ, l'historien se contente du simple exposé des faits, sans ajouter une seule parole d'exagération à sa louange, sans la moindre déclamation, sans aucune réflexion, sinon qu'il fait allusion aux livres sacrés ; il a une manière de raconter qui n'embellit ni ne ménage, concise, simple, claire, sobre d'expressions, sans art, sans épithètes ayant pour objet d'exprimer le jugement de l'auteur. — Pour le comprendre parfaitement, on n'a qu'à lire, et le faire dans cette intention, le chapitre VIII de saint Matthieu.

F. CARACTÈRE DU CENTENIER.

Un tel caractère commande le respect. Il a une foi immense en la puissance de Jésus, une foi qui n'a pas sa source dans la présence corporelle du Seigneur. Grande est la confiance

que lui inspire sa foi à la puissance qu'a Jésus-Christ de commander de loin à la maladie. Grande est son humilité, c'est-à-dire le sentiment, l'idée de son infériorité en présence de ce Nazaréen ; et ce sentiment se manifeste par ces paroles : *Je ne suis pas digne*, etc. Grande est sa charité pour son serviteur, à la guérison duquel il s'intéresse aussi vivement que s'il s'agissait de la sienne propre. Il n'y a pas jusqu'à son langage, qui signifie plus qu'il n'exprime, qui ne soit digne de ce grand homme : « Dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. » C'est comme s'il avait dit : « De même que les soldats obéissent à mes ordres, ainsi la nature obéit à votre parole. » Ce dernier sens, il le donne seulement à entendre ; mais le premier, il l'exprime positivement. Ainsi donc, ce qui fait si souvent défaut dans nos guerriers, se trouve réuni dans ce centenier : foi en Jésus-Christ, confiance en lui, humilité devant lui ; humanité envers les faibles, noblesse et modestie dans sa conduite, dans ses procédés et dans ses expressions.

G. CARACTÈRE DE DEUX HOMMES QUI AURAIENT VOLONTIERS DÉSIRÉ D'ÊTRE DISCIPLES DE JÉSUS-CHRIST, MAIS QUI N'EN AVAIENT PAS LE COURAGE.

L'un était effrayé de la pauvreté de Jésus, l'autre était occupé du soin de donner la sépulture à son père. L'un et l'autre ne savaient ce qu'ils voulaient.

H. CARACTÈRE DES GÉRASÉNIENS.

Il fallait qu'ils fussent bien grossiers et bien dépourvus d'intelligence, pour ne pouvoir pas comprendre que, pour la délivrance de deux hommes et pour le rétablissement de la sécurité d'un chemin, il fallait donner au delà de la valeur d'un troupeau de pourceaux ; pour ne pouvoir pas comprendre que celui qui pouvait faire tant de bien, et le faire sans qu'on l'en priât, avait aussi le pouvoir d'épargner leur troupeau.

I. RENVOI A DES FAITS ANTÉRIEURS ET A DES FAITS GÉNÉRAUX.

Renvoi à l'ancien Testament : 1° ordre d'offrir le sacrifice ordonné par Moïse ; 2° renvoi à ces paroles du prophète Isaïe : « Il a pris nos faiblesses et s'est chargé de nos infirmités. »

Renvoi au développement des destinées de toutes les nations : « Il en viendra un grand nombre de l'Orient et de l'Occident, etc. »

K. PENSÉES ENTREMÊLÉES, SUR SAINT MATTHIEU, CHAP. VIII.

1. Comme il est à la fois concis et touchant le langage de cet homme qui demande et obtient du secours ! « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » Si vous le voulez, vous le pouvez ; le voulez-vous ? — Je suis guéri ! La misère a un accent unique.

2. Comme le langage du Libérateur est bref et impérieux : Je le veux, soyez guéri ! La Toute-Puissance, elle aussi, a un ton unique : celui qui parle beaucoup agit peu ; le Fort n'a pas besoin de beaucoup de paroles.

3. Ce que Jésus cherchait en Israël sans le trouver, il le trouva hors des Israélites dans un homme qui n'était pas des leurs. La foi, la confiance en la puissante intervention de Jésus n'était donc pas attachée à la profession extérieure du judaïsme.

4. Jésus loua la foi du centenier, qui n'était pas un Juif. Il se réjouit du bien partout où il le trouve. L'homme de bien aime le bien, parce que c'est le bien, et non pas parce qu'il le trouve en tel endroit.

5. Il faut que celui-là soit bien familiarisé avec les secrets de Dieu, qui peut dire : Ceux-ci et ceux-là auront place au royaume des cieux. Prétention exorbitante, ou dignité sublime ! Or, comme l'une est en contradiction manifeste avec l'esprit et le caractère de Jésus-Christ, il n'y a que l'autre qui puisse raisonnablement s'affirmer.

6. Il fallait que ce fût un grand événement de famille, pour que la belle-mère de Pierre se levât de son lit, et servît à table

le divin Médecin qui l'avait guérie par un simple attouchement, ainsi que ses disciples.

7. *Il guérissait tous les malades.* — Ces paroles, d'un sens si profond, me rappellent ces expressions d'un autre Évangéliste : « Jésus a fait tant d'autres choses, que si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en écrirait » (*Jean*, XXI, 25). N'y eût-il que la moitié des faits de Jésus-Christ qui fussent racontés avec cette simplicité et cette concision, nous aurions probablement, au lieu de quatre Évangiles qui ne forment qu'un petit volume, une vaste bibliothèque. Alors, ceux qui, par leurs commentaires, bannissent si volontiers et si facilement de l'Évangile la lumière et les ténèbres, Satan et son contre-poids, Jésus-Christ, n'auraient pas si vite achevé leur triste besogne. Néanmoins, celui qui peut rayer cent pages de l'Écriture sainte, sans se sentir ému de respect pour la vérité, par la résistance que lui opposera le sentiment inné du vrai, celui-là en éliminerait des milliers d'autres.

8. *Il portait nos infirmités.* — Et il les emportait sans éprouver la moindre fatigue ; car une seule parole suffisait à les faire disparaître. Il les emportait sans magnétisme et sans électricité.

9. « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs nids, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » C'est ainsi que les riches et les puissants surabondent des biens et des plaisirs de la vie ; mais s'ils n'ont que cela, il leur manque le véritable, le vrai talent d'être heureux : il leur manque les vrais plaisirs. Avoir vaincu les ténèbres, la haine, la mort, et avoir mis à leur place la lumière, la charité, la vie : voilà le bonheur. Cette félicité de la vie, le Fils de l'homme la portait en lui-même, bien qu'il ne possédât pas même de quoi reposer sa tête. Quand on a ce bonheur-là dans son cœur, j'imagine qu'on n'a pas besoin de lieu pour se reposer, ou plutôt qu'on en a un bien meilleur que tous les autres, et qu'on peut se passer de ceux qui ne le valent pas. On dort au milieu de la tempête, et on ne craint ni les vagues ni la mort. Quand on a ces joies-là, on n'a pas de raison

chés; et au milieu d'eux se trouve un Sauveur qui enlève les péchés du monde et leurs conséquences, les maladies. Or, c'est là précisément ce qui constitue la doctrine fondamentale du Christianisme: l'homme a besoin de secours, et ce secours, c'est Jésus-Christ qui le lui procure.

OBSERVATIONS SUR CE QUI PRÉCÈDE.

39. On me comprendrait bien peu si : 1° l'on croyait qu'il faille pour chaque chapitre se placer scrupuleusement à tous ces points de vue, et seulement à ceux-là; car c'est ici le lieu de dire que « là où est le Seigneur, là est la liberté; » 2° si l'on croyait avoir d'autant mieux réfléchi que l'on aurait trouvé plus de choses dans un passage : l'important ne consistant pas dans la multiplicité, mais dans la vérité et dans l'essentiel; 3° si l'on croyait qu'il faille toujours se rappeler ces conditions que nous avons énumérées : toutes les règles ne sont qu'un échafaudage qui tombe dès que l'on a acquis l'habileté et la certitude; 4° si l'on croyait qu'il faille couler toutes ses méditations dans un même moule : car les fruits nombreux et variés que renferme le jardin du Seigneur ne sauraient être cultivés en suivant une seule et même méthode, et ils prospèrent mieux dans une atmosphère libre; 5° si l'on croyait qu'en dehors de la méditation il n'y a pas d'autre moyen de trouver la lumière.

Douzième condition. — Celui qui se livre à l'étude pratique de l'Écriture, doit être fortifié par la pratique. Jésus-Christ lui-même (*Jean*, VII, 17) a fait dépendre de cette condition la connaissance fondamentale de sa doctrine: il faut donc qu'elle soit importante. Il a fait de la pratique la clef de sa doctrine : il faut donc que ce soit là un moyen bien propre pour nous convaincre de la divinité de cette doctrine. Peut-être pourrait-on réduire cette règle à cette simple formule: Faites de la volonté du Père ce qui vous en est clairement connu, afin de bien comprendre la grande doctrine du Fils là où elle est encore obscure pour vous. Toute l'Herméneutique se réduit à ceci : Celui qui fait la volonté de Dieu, apprendra si Jésus est de Dieu ; celui qui pro-

reconnu par moi comme vrai, et entrer comme tel dans mon cœur, il faut que j'aperçoive directement la vérité, que j'envisage d'un œil sûr l'état de mon âme; autrement ces sentiments qui doivent préparer et hâter la ruine du vieil esprit et l'édification du nouveau, ces sentiments qui doivent transformer et transfigurer l'homme intérieur, ne seront pas excités en moi, ou n'y resteront pas.

12. Celui qui se livre à l'étude pratique de l'Écriture non-seulement voit directement la vérité, mais il la voit sûrement, comme si elle n'était écrite que pour lui, que pour son intelligence. Cette vérité est pour lui un flambeau qu'il porte d'abord en lui-même, afin d'éclairer sa vie la plus intime. A cette nouvelle lumière, il voit ce qu'il doit être, et il cesse d'être ce qu'il est et ce qu'il ne doit pas être.

13. Sous l'influence de ce regard plongé dans la vérité, la glace du cœur se fond, les larmes coulent, et les sentiments se pressent en foule dans l'âme. Ces sentiments se rapportent immédiatement ou à la vérité, ou aux sources de la révélation de cette vérité, ou à la personne même qui cherche la vérité.

Par rapport à la vérité naissent en nous:

1. Les sentiments du *beau*, du *sublime*, des choses salutaires, consolantes et fortifiantes, sentiments dont nous pourrons découvrir la source dans les doctrines évangéliques;

2. L'amour de la vérité, qui nous abaisse et nous exalte.

Par rapport à nous-mêmes, nous sentirons :

3. La douleur, les angoisses, la honte et le repentir que doit nous inspirer la vue de notre ignorance, de nos faiblesses, de nos folies, de nos péchés, de notre misère, de la mort, qui sont la conséquence du péché;

4. Le désir sérieux et durable de devenir un autre homme, un homme nouveau, désir qui sera semblable à la faim et à la soif de la justice, faim et soif dont les possesseurs sont heureux par le Seigneur.

Par rapport à Dieu, le principe de toute création, l'auteur de toute révélation, de tout bonheur, nous éprouverons:

5. Des sentiments de respect et d'adoration envers la Sainteté invisible, qui voit, déteste, condamne et punit le mal qui est en nous;

6. Nous éprouverons des sentiments de confiance envers l'Amour éternel qui nous a délivrés par Jésus-Christ des ténèbres, du péché et de la mort;

7. Nous sentirons renaître notre courage à la pensée que nous nous sacrifions avec Jésus-Christ, et que nous sommes placés sous sa haute direction.

14. Animés de ces sentiments, nous ne serons plus de simples machines ne se mouvant qu'à l'aide d'un mécanisme et sous la main d'un artiste. Ces sentiments sont le produit de la vérité; ils naissent d'un cœur avide de posséder Dieu; et malgré l'unité que leur communique la vérité qui est une, et l'âme qui ne forme plus qu'un avec elle, ils ont une variété qui correspond à la richesse de l'Écriture et à la plénitude de la piété.

Ce qui excite les sentiments de celui qui étudie l'Écriture sainte, c'est tantôt la grâce et l'amabilité du Seigneur; tantôt la vérité et la clarté de sa doctrine; tantôt la sainteté de sa vie; tantôt le germe de vie universelle que produisent ses œuvres, sa résurrection, la descente du Saint-Esprit; tantôt le désaccord qui existe entre le règne du monde et le règne de Jésus-Christ; tantôt le triomphe de la lumière sur les ténèbres.

Tout ce qu'il lit et médite, jette une étincelle dans son cœur, d'où naissent de nouvelles aspirations, de nouvelles flammes qui vivifient et exaltent en lui le sens des choses célestes.

Mais le caractère fondamental de ces sentiments, c'est qu'ils se concentrent tout entiers dans la piété, et que, de même qu'ils sont inspirés par elle, ils réagissent sur elle en la vivifiant.

Et c'est ainsi que l'étude pratique de l'Écriture se distingue de toute autre.

La dévotion excite, fixe, sanctifie le regard de l'intelligence, et chaque étincelle nouvelle qui jaillit des vérités de l'Écriture est un nouvel aliment pour la piété. La piété est l'alpha et l'oméga de la méditation édifiante de la Bible.

45. C'est pourquoi tout ce qui, dans les sentiments de l'homme, est le résultat de l'artifice ou de l'hypocrisie peut être, il est vrai, une imitation, une caricature du sentiment : ce n'est pas le vrai sentiment, pas même le sentiment d'une âme pieuse.

46. Sentir vivement est aussi impossible à ceux-là que remarquer beaucoup. Au reste, qu'il soit vrai ici comme ailleurs que l'esprit de Dieu souffle où il veut, et qu'on ne saurait rien exiger de l'homme, sinon qu'il fasse bon usage de ce qu'il a reçu, les hommes d'expérience le savent mieux que personne : on peut les en croire.

ARTICLE III.

Quelques exercices pratiques sur l'étude de la Bible.

47. Si les exercices faits sous la direction d'un ami ont toujours eu pour résultat, dans toute espèce de travail, de favoriser les progrès des commençants, il en est de même en ce qui concerne l'étude pratique de la Bible. C'est pourquoi nous allons donner nous-même quelques exercices.

PREMIÈRE CLASSE.

Exercices faciles ayant pour objet immédiat de favoriser la méditation édifiante de l'Écriture.

48. *Choisissez ce qui, dans le récit, dans le fait, dans le discours, est marqué d'une empreinte particulière ; ce qui, dans la situation où nous nous trouvons, est riche d'enseignements et d'exemples, et présentez-le comme tel à votre intelligence et à votre cœur.*

PREMIER EXERCICE, SUR SAINT MATTHIEU, XIII, 58.

« Il ne fit pas beaucoup de miracles (dans son pays), à cause de leur incrédulité. »

Si le Sauveur trouva peu de foi parmi les Israélites, il trouva beaucoup d'incrédulité dans sa patrie. Combien ce fait est significatif ! Jésus-Christ ressentit en lui-même tout ce qui tient de

l'homme, et il le ressentit plus qu'aucun homme ne pouvait le ressentir.

Que nul prophète ne soit bien reçu dans sa patrie, ceux qui ont voulu fonder dans leur pays quelque chose d'utile l'ont expérimenté à toutes les époques; mais personne ne l'a autant éprouvé que Jésus-Christ. Ce proverbe aurait dû, ce semble, trouver en lui seul une exception, puisqu'il était ce que n'était nul autre : Fils de Dieu sous la forme d'esclave. Eh bien, ce fut précisément en lui que ce proverbe se réalisa le plus complétement. Ses compatriotes voulurent le précipiter du haut du rocher sur lequel la ville était bâtie, et plus tard ils le clouèrent sur une croix.

Qu'on ne puisse rien faire parmi le peuple sans posséder sa confiance; et que ce soient les hommes qui ont le plus besoin de conseils qui les repoussent, quand ils n'ont pas foi en celui qui les leur donne, c'est là ce qu'éprouvent tant de cœurs généreux qui veulent corriger la multitude et la rendre heureuse. Mais personne ne l'a si bien expérimenté que Jésus-Christ. Volontiers il aurait éclairé son peuple avec la sagesse de Dieu, volontiers il l'aurait réchauffé par son amour, sauvé par sa toute-puissance; mais son peuple résista à la lumière, à la charité, à la toute-puissance, et ne voulut ni être éclairé, ni être aimé, ni devenir heureux. Or, si le Seigneur a éprouvé cela, le disciple doit-il s'étonner qu'il lui arrive comme à son Maître? Cette considération devrait consoler bien des pères de famille, des pasteurs, des prédicateurs et des confesseurs, quand ils sont méconnus, et que les nobles efforts qu'ils font pour procurer le bien des autres sont infructueux : *Le sort de Notre-Seigneur est notre sort.* Mais si, malgré cette incrédulité et cette ingratitude, le Seigneur ne cessa pas de faire le bien, nous devons, à son exemple, ne jamais cesser de faire tout ce qui dépendra de nous. D'ailleurs, rien de ce qui est véritablement bon n'est perdu, bien qu'il ne produise pas sur-le-champ et partout des fruits; la semence lèvera, sinon dans le champ où elle a été jetée, peut-être dans un terrain étranger où le vent

l'aura poussée..... La parole de Jésus, tombée sur la terre de Nazareth, ne fructifia que chez les païens — lorsque le vent, qui souffle où il veut, l'y eut transportée.

49. *Comparez d'abord le précepte avec la promesse, et montrez qu'il y a proportion ou disproportion entre la promesse et le précepte.*

DEUXIÈME EXERCICE, SUR SAINT MATTHIEU, V, 18.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

Nous voyons de nouveau ici en toute évidence que Jésus, la vraie lumière du monde, annonce toute autre chose que ce qu'enseigne la passion qui règne dans les ténèbres. La passion ne cesse de répéter : Jouissez, faites ce que demande votre cœur, bien que cette jouissance et cette action souillent et profanent votre cœur. Jésus-Christ veut, au contraire, non-seulement que le cœur humain ne soit pas souillé par les plaisirs impurs, par ceux-là qui souillent réellement l'intelligence, l'âme et le corps; mais encore qu'il soit pur de tout autre péché, de quelque nom qu'il s'appelle; de toute inclination au péché, — de tout ce qui souille. Il veut que le cœur soit exempt de tout attachement aux choses de la terre, exempt de toute ambition et de toute avarice; exempt des mouvements les plus secrets de l'orgueil, de l'envie, de l'égoïsme; exempt de tout ce qu'on nomme impur et — de tout ce qui n'est pas complétement pur.

Mais si les exigences du Seigneur sont toutes différentes de celles de la passion, ses promesses sont aussi tout autres : « Heureux ceux qui sont purs, car ils verront Dieu. » Or, un tel bonheur convient parfaitement à une telle exigence. Il n'y a que les esprits purs et tout à fait purs, qui verront l'Être de toute pureté; car eux seuls peuvent le voir. Elle est amère, d'une amertume ineffable pour la chair, cette exigence : « *Soyez purs comme je suis pur;* mais elle est douce, d'une douceur ineffable pour l'âme, cette promesse : *Et vous verrez Dieu.* Aspirons donc à ce qui est le comble du bonheur — la vue de Dieu; mais pour y arriver sûrement, et devenir dignes de ce bonheur suprême,

aspirons à ce qui constitue la suprême perfection — à être purs de toute impureté. Éloignons de nous tout ce qui souille, afin qu'un jour nous soyons dignes de voir celui qui est la pureté et la félicité mêmes, par conséquent la source de toute pureté et de toute félicité. Soyons purs comme Jésus est pur, alors aussi nous serons heureux de son bonheur. C'est dans cette espérance que saint Jean dit que nous serons semblables à Dieu, que nous le verrons tel qu'il est, et que celui qui a cet espoir imite la pureté de Jésus.

50. *Cherchez dans les doctrines, dans les actions et dans les faits ce qu'ils renferment de plus important pour l'ensemble de l'humanité, et faites qu'il devienne aussi pour votre âme ce qu'il y a de plus important.*

TROISIÈME EXERCICE, SUR SAINT MATTHIEU, XI, 27-30.

« Mon Père m'a mis toutes choses entre les mains. — Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger. »

Depuis que le monde existe, toutes les langues humaines ont demandé le repos, tous les cœurs humains ont soupiré après lui. Et de fait, quel est celui qui ne désire d'être heureux et tranquille ? Or, un homme apparaît en Judée, qui crie au genre humain tout entier : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, je vous soulagerai ; apprenez que c'est en moi que vous trouverez le repos de vos âmes ; faites, non pas seulement ce que je vous ai dit, mais encore ce que j'ai fait devant vous, et vous trouverez le repos. »

Quel est celui qui promet le repos à tous ceux qui vont à lui ? première question. Qui lui a donné la vertu et la puissance de procurer le repos à tous les cœurs qui le cherchent en lui ? deuxième question. Comment veut-il et peut-il procurer à tous le repos ? troisième question.

Celui qui promet le repos à tous ceux qui le cherchent en lui

s'appelle : *Jésus de Nazareth*. S'il a la volonté et le pouvoir de tenir sa promesse, c'est le plus sage, le plus puissant, le plus aimant des hommes. Que si, tout en croyant pouvoir soulager ceux qui sont fatigués, il ne le pouvait pas, il serait un insensé. Que si, tout en sachant qu'il ne peut soulager ceux qui sont fatigués, il le promettait néanmoins, il serait un imposteur.

Jésus peut soulager tous ceux qui sont fatigués, enlever leur fardeau à tous ceux qui en sont accablés, procurer le repos à tous ceux qui sont agités. Car il en a réellement soulagé, déchargé, tranquillisé un grand nombre, comme l'attestent les expériences et le témoignage d'une foule de personnes. Quantité d'individus, dans une foule de contrées chrétiennes, en obtiennent réellement le repos; et s'il n'y en a pas encore un plus grand nombre qui soient soulagés, déchargés et tranquillisés par lui, il ne faut pas l'attribuer à l'impuissance de ses remèdes, mais plutôt à l'entêtement des malades. Ainsi donc, ce n'est ni un insensé, ni un imposteur; mais plutôt la Sagesse, l'Amour et la Puissance mêmes.

Or, cette vertu et cette plénitude de puissance, qui les lui a données? Le Père. Il l'a dit lui-même : « Toutes choses m'ont été données par le Père. » Et celui qui peut ainsi soulager, décharger et tranquilliser, peut aussi se rendre témoignage à lui-même, et son témoignage est digne de créance.

Enfin, quel est ce remède universel qui guérit toutes les âmes infirmes? Ce remède, c'est : 1° d'aller à lui, et de chercher en lui du soulagement; 2° d'apprendre de lui à respecter la vérité et à considérer sa doctrine comme étant la parole de Dieu; 3° c'est principalement d'apprendre de lui l'humilité et la douceur; 4° de prendre son joug et son fardeau. — Voilà le plus court, le plus sûr, le plus facile, l'unique chemin pour arriver au repos constant de l'âme.

51. *Développez une à une les conséquences qui découlent de l'excellence de la doctrine de Jésus-Christ, et, afin de triompher des obstacles qui s'opposent à l'observation de cette doctrine, ayez constamment devant vous l'image du ciel.*

QUATRIÈME EXERCICE, SUR SAINT MATTHIEU, V, 37.

« Contentez-vous de dire : Cela est, cela n'est pas. »

Ce langage devrait être celui de tous les chrétiens; mais, hélas ! où entend-on un pareil langage ? Supposons des chrétiens qui, habitant une même maison, penseraient et agiraient tous selon l'esprit de cette doctrine; comme il y ferait bon demeurer ! Un *oui* ou un *non* vaudraient mieux que toutes les poignées de mains, que tous les serments, que tous les cachets, que toutes les signatures, que tous les protocoles, etc. Là il n'y aurait aucun langage de complimenteur ; le *oui* signifierait *oui*, et le *non* signifierait *non* ; on n'entendrait jamais aucune parole insignifiante. Jamais nulle dissimulation adroite des vrais sentiments n'induirait en erreur les assistants. On se servirait de la langue pour se parler et des mots pour se comprendre mutuellement. Les mots ne seraient que des signes de la pensée ; le ton et l'accent, que des signes du sentiment; la langue ne serait que l'interprète de l'homme intérieur. Il n'y aurait plus de vaine phraséologie. *Oui* et *non* seraient les plus courtes, les plus directes, les plus simples réponses aux questions les plus courtes, les plus directes et les plus simples. Il n'y aurait plus de mensonge. Le *oui* du cœur ne serait jamais le *non* de la bouche, et réciproquement. Comme le cœur du chrétien ne ferait jamais qu'un avec la volonté de Dieu, il en serait de même de la bouche avec le cœur ; et le cœur étant loyal, simple et sans dissimulation devant Dieu, le langage serait tel devant les hommes. Langue du chrétien, où êtes-vous ? — Elle est là où se trouve Jésus-Christ, là où est l'esprit de Jésus-Christ.

52. *Comparez la doctrine avec la dignité du Docteur, et que cette dignité du Maître soit pour vous l'interprète de sa parole. N'oubliez jamais que c'est Jésus-Christ qui parle quand vous lisez sa parole.*

CINQUIÈME EXERCICE, SUR SAINT MATTHIEU, VII, 1.

« Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. »

C'est une chose surprenante que tous les hommes se jugent

les uns les autres, et soient jugés par tous. Chacun juge et condamne ordinairement tous ceux qu'il voit, et sur lesquels il lit ou entend quelque chose; et chacun est ordinairement jugé et condamné par ceux qui lisent ou entendent quelque chose sur lui. C'est une chose surprenante que des hommes ordinaires jugent tout ce qui se passe dans les cœurs, les sentiments les plus cachés, les intentions les plus secrètes de leurs semblables, et que personne ne veuille regarder dans son propre cœur. Or, comme tout se borne à juger et à être jugé; comme personne n'a ni le talent, ni la mission, ni le droit de juger le cœur d'un autre, attendu qu'il ne le connaît pas suffisamment, le seul vrai Juge, celui qui jugera tout le monde, adresse à tous cette invitation pleine de douceur: « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. » Combien cette parole doit nous être précieuse! C'est la parole de notre Juge, bien qu'elle sorte de la bouche de notre Maître. Si vous ne comprenez pas le Docteur, interrogez le Juge. Il nous avertit de ne pas juger nos frères, et il le fait dans nos intérêts, afin que nous ne soyons pas jugés nous-mêmes. C'est une loi de justice: quiconque juge sévèrement sera sévèrement jugé. Or, quel est l'homme qui ne juge pas? Quel est l'homme qui passe un seul jour sans prononcer, au moins dans son cœur, un jugement sur le cœur de son frère. Ne pas se juger entre frères (et tous les chrétiens le sont les uns à l'égard des autres), est aussi rare que la parfaite charité. — Eh bien, dussent tous les hommes me juger, dussent tous les hommes juger tous leurs semblables, je veux, moi, prendre la sainte résolution de ne jamais jeter un regard scrutateur et envieux dans le cœur d'un autre, de ne jamais former un jugement sévère, et surtout de ne jamais le prononcer. Je veux prendre cette résolution avec autant de fermeté que si en ce moment Jésus, le Juge de l'humanité, me disait à moi seul: « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugé. »

Ces paroles que le Seigneur m'adresse: « Ne jugez pas, » doivent détourner des fautes d'autrui mon regard scrutateur et le tourner vers les miennes propres; elles doivent me mettre en

garde contre la tentation qui me porte à juger sévèrement les autres, et exciter ma compassion à la vue de leurs misères.

Puisque cette défense de « ne juger point, » quoique émanée de la bouche même du Docteur de la vérité, ne suffit pas à réprimer mon orgueil, qui aimerait toujours à exercer une sorte de juridiction là où il n'a aucun droit, cette menace sortie de la bouche du Législateur : *Si vous jugez, vous serez jugé,* doit au moins me déterminer à ne juger plus les co-serviteurs de mon Maître; car cette menace est celle du Juge des hommes. Il est certain que si je condamne sans pitié ce qui me déplaît dans les autres, si je juge sévèrement ce que je ne puis ni ne dois juger, non-seulement mes semblables se serviront envers moi sur cette terre de la mesure dont je me serai servi envers eux; mais que je devrai encore, au jour du jugement, être questionné et examiné par le Sauveur Jésus sur tous les jugements sévères que j'aurai portés sur autrui. *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés.*

§ 53. *Insistez partout sur l'idée principale et fondamentale, contrairement à l'ignorance et à la légèreté, qui s'en tiennent aux choses accessoires.*

SIXIÈME EXERCICE, SUR SAINT MATTHIEU, VII, 21.

« Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; mais celui-là seul y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. »

Le nom de Jésus, considéré comme un simple nom, comme un mot composé des cinq lettres J. E. S. U. S., n'a pas plus de vertu que tout autre mot, c'est-à-dire qu'il n'a qu'une valeur nominale. Quand donc nous prononçons le nom de Jésus, sans nous reporter vers celui à qui il s'applique, sans mettre notre confiance en lui, sans marcher en sa présence, sans faire sa volonté, sans invoquer son Esprit-Saint; quand l'expression de Jésus n'a pour nous aucune signification, quel sens pourrait avoir la simple prononciation de ce mot? Si le mot Jésus, con-

sidéré simplement comme terme, ne saurait rien produire, la simple prononciation de ce terme, sans la foi, sans la charité et la piété, ne saurait non plus avoir aucune efficacité. *Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux.* Les paroles, à elles seules, ne suffisent pas pour nous faire sortir de notre place. Être ce que l'on doit être, faire ce à quoi l'on est tenu, croire et aimer, faire avec amour ce que l'on doit faire : voilà l'affaire capitale. Ce que nous devons faire, ce n'est pas seulement prononcer le nom de Jésus, mais encore croire en Jésus ; non pas seulement l'appeler notre Maître, mais encore l'honorer comme tel ; non pas seulement appeler Dieu notre Père, mais encore l'aimer comme tel, et faire sa volonté : voilà ce qui fait entrer dans le royaume des cieux. Ce qui ouvre la porte de ce royaume, ce n'est pas le mot de Jésus, c'est le Seigneur Jésus; ce n'est pas le simple nom de Jésus, c'est Jésus lui-même; ce n'est pas l'écorce, c'est la chose elle-même; ce n'est pas la prononciation de ces paroles : *Jésus est Notre-Seigneur*, c'est la mise en pratique, la réalisation de ce que veut le Seigneur. Les mots sont chose excellente, mais ce ne sont que des mots, et quand ils n'expriment rien de plus, c'est-à-dire quand ils ne manifestent pas nos sentiments d'adoration et de respect envers Dieu, ce sont des mots vides de sens; et quand ils ne fortifient pas le sens du bien, ce sont des mots inutiles. Le nom de Jésus, quand il retentit dans votre âme, doit avoir la vertu d'y attirer Jésus lui-même, et de la lui assujettir tout entière. Que servirait-il à un malade de prononcer le nom du médecin, s'il n'avait pas confiance en lui et refusait de prendre ses remèdes? Ni le nom du médecin, ni le médecin lui-même ne sauraient vous guérir, si vous ne prenez pas sa médecine. *Celui qui fait la volonté de mon Père, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux.*

54. *Faites en sorte que les faits, et l'histoire de Jésus-Christ, en général, jettent de la lumière sur sa doctrine, et réchauffez-vous à cette lumière.*

SEPTIÈME EXERCICE, SUR SAINT MATTHIEU, V, 4.

« Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont le royaume des cieux. »

Il suit de là que le plus doux des enfants des hommes est aussi le plus heureux ; par conséquent, Jésus-Christ avait bien raison de proclamer heureux ceux qui sont doux. Celui-là donc est le plus riche de tous, qui est le plus doux ; il est légataire universel, il est souverain au ciel et sur la terre. Jésus-Christ pouvait donc avec raison promettre à ceux qui sont doux la terre de Chanaan. Celui qui est la douceur par excellence, est devenu ce qu'il est par la douceur ; c'est par les souffrances qu'il est entré dans sa gloire. Par conséquent il était en droit de dire que la jouissance des vrais biens constitue la félicité de ceux qui sont doux, que cette jouïssance est le fruit de la douceur.

Ainsi la patience calme, douce, résignée, est la voie la plus large, la plus facile pour arriver au bonheur. Heureux celui qui peut le croire, et le croire de tout son cœur ; car, semblable à un serviteur fidèle, il se fait ici-bas l'imitateur de la patience de Jésus, pour être là haut, au séjour de la gloire, l'associé de son bonheur.

Disciple fidèle de Jésus-Christ, il regarde le Crucifié afin de bien comprendre les paroles du Docteur ; car Jésus était déjà suspendu à la croix qu'il enseignait encore ce que c'est que la douceur, et trouvait encore des paroles pour excuser ses persécuteurs et prier pour eux. Vous voyez comme le fait confirme et explique le précepte ! Vous voyez comme l'Évangile de la croix éclaircit la lettre de la Doctrine !

Disciple fidèle de Jésus-Christ, il ne se contente pas de le regarder sur la croix ; il le regarde encore dans sa gloire, afin de bien comprendre ses promesses. Car ce n'est que lorsque Jésus-Christ est élevé à la droite de son Père, qu'il enseigne parfaitement combien heureux sont ceux qui sont doux ; ce n'est que là qu'il prouve bien le prix de la douceur. Voyez comme la magnificence de Jésus explique et appuie bien la vérité de sa

promesse ! Voyez comme la gloire céleste transfigure sur la terre, et le divin Précepteur, et sa doctrine !

55. *Distinguez les différentes idées, les pensées fondamentales d'un passage, et mettez chacun dans la lumière qui lui convient et qu'il peut tirer de l'ensemble du fait, du caractère de la personne qui parle, du fond et de l'esprit du discours.*

HUITIÈME EXERCICE, SUR SAINT LUC, IX, 55.

« Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ; car le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. »

Il n'était pas facile de trouver une âme plus douce que saint Jean, le disciple affectueux et bien-aimé du Seigneur. Et cependant les Samaritains n'ayant pas voulu accueillir son Maître, ce disciple si doux et si bienveillant s'exalta tellement, qu'il aurait volontiers appelé le feu du ciel pour les dévorer. C'est ainsi que même des âmes douces et animées d'un zèle ardent pour Jésus-Christ et son Église, se laissent quelquefois emporter par une ferveur qui est en opposition manifeste avec l'esprit de Jésus-Christ. *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.* Ils s'imaginent que c'est l'esprit des anciens prophètes Élie, Élisée, l'esprit de Dieu qui les pousse, et ce n'est que l'esprit emporté de leur nature. Ils montrent du zèle pour la gloire de Jésus ; mais la sagesse de Jésus-Christ ne les éclaire pas. Ils appellent le feu du ciel, et condamnent ce qui n'est pas conforme à leur opinion et à leur sentiment ; mais ce qui en eux appelle le feu du ciel n'est que l'esprit terrestre voilé sous la forme d'un zèle divin ; ce n'est pas le bon esprit. Aussi bien le Fils de Dieu n'est-il pas venu pour appeler le feu du ciel, mais pour apporter sur la terre la grâce et la miséricorde, l'amour et le bonheur. Il n'est pas venu pour améliorer tumultueusement ce qui avait besoin de l'être, mais pour allumer les étincelles du bien où il les trouverait et pour guérir ce qui avait besoin de l'être. Outre que le zèle ardent et impétueux ne vient pas du bon esprit, il ne sait pas non plus de quel esprit il est, ni de quel esprit le chrétien doit être. De

tels zélateurs ne savent ni ce qui les pousse, ni ce qui doit les pousser : ils ignorent de quel esprit ils sont agités. Ils s'imaginent combattre pour Dieu, et ils combattent pour la chair et le sang qui les échauffent, qui leur fournissent des armes, qui se présentent à eux comme chose sacrée, et dont ils confondent les fruits avec ceux de l'Esprit-Saint, trompés qu'ils sont par leur propre orgueil. Ils ne savent pas quel esprit doit s'exprimer par leur bouche, ils ne savent pas qu'ils appartiennent à l'esprit de Jésus-Christ. Ce qu'il y a de certain, c'est que le véritable zèle vient de Dieu, qu'il est aussi actif et aussi indulgent, aussi fort et aussi patient que Dieu. Que le Père céleste soit patient, miséricordieux, indulgent; que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, soit un médiateur compatissant, plein de miséricorde; que le Saint-Esprit soit un esprit de paix, de douceur, nul chrétien ne peut le révoquer en doute. Donc, il est également certain que le vrai disciple de Jésus-Christ est plein de charité comme le Père céleste, miséricordieux comme Jésus-Christ, pacifique comme le Saint-Esprit, ou du moins qu'il s'efforce de le devenir toujours de plus en plus. Le véritable zèle est donc charitable, patient, miséricordieux, pacifique, parce qu'il est de Dieu; et celui qui n'est ni charitable, ni miséricordieux — n'est point de Dieu.

56. *Quand le passage de l'Écriture est figuratif, cherchez le point de ressemblance entre la figure et la chose figurée, et recherchez quelle occasion, quelle intention et quel esprit ont inspiré l'écrivain, afin de ne point imaginer de faux points de ressemblance, mais de trouver le véritable.*

NEUVIÈME EXERCICE, SUR SAINT MATTHIEU, IX, 16.

« Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit, parce que le neuf emporterait une partie du vieux, et le déchirerait encore davantage. »

Aussi longtemps que le cœur du pécheur n'est pas entièrement changé, qu'il n'a pas quitté entièrement le péché et ne s'est pas complétement tourné vers Dieu, le bien le plus apparent, la vertu la plus brillante, ne sont souvent qu'un rapièce-

tage inutile. Il faut que l'homme devienne une créature nouvelle; il faut que l'esprit du pécheur soit renversé et créé à neuf. Voilà en quoi consistent la vertu et l'esprit du christianisme. Il y a des hommes qui prient, jeûnent et font quelques aumônes aux pauvres; — mais qui, ce qui est l'affaire capitale, continuent avec d'autant plus de sécurité à vivre dans leurs dissolutions et à se conduire selon le vieil esprit du monde, qu'ils ont étouffé la voix de leur conscience par l'éclat de quelques bonnes actions. Eh bien, pour parler sans détour et appeler les choses par leur véritable nom, ce n'est là que du rapiècetage. Prier, jeûner, faire l'aumône sont choses excellentes, assurément; mais aussi longtemps que le fond du cœur n'est pas renouvelé, toutes les prières, tous les jeûnes, toutes les aumônes ne sont qu'une pièce neuve appliquée sur un vieil habit, pièce souvent plus nuisible qu'utile; car le vieil habit ne fait que se déchirer davantage. L'adultère, quand elle a fait l'aumône et qu'elle a versé une larme, s'imagine avoir fait merveille; et cependant, au moment même où sa main généreuse rassasiait un pauvre, son cœur ne faisait que s'envelopper davantage dans les liens du péché. Telle n'est pas notre conduite quand le Saint-Esprit habite réellement en nous, c'est-à-dire quand nous croyons, espérons, aimons, agissons, comme doit le faire un chrétien; nous n'avons plus besoin de ce rapiècetage; nous nous sommes revêtus d'un habit entièrement neuf, qui n'est autre que Jésus-Christ; et notre jeûne, nos prières, nos aumônes ne tardent pas à devenir ce qu'ils doivent être. Quand une fois l'arbre est bon, qu'il est planté dans un bon terrain, les bons fruits ne sauraient se faire attendre long temps.

Toutefois, on ne doit pas conclure de ce que nous venons de dire qu'il faille omettre la prière, le jeûne et l'aumône jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait bons; car nulle langue humaine ne doit se hasarder de blâmer ce dont Jésus-Christ lui-même a fait l'éloge, comme la prière, le jeûne et l'aumône; ce qui d'ailleurs est prescrit au pécheur, et ce que le pénitent accepte volontairement, soit pour avancer dans la perfection, soit pour

affaiblir l'impression que ses péchés ont produite sur son prochain, ou pour l'effacer tout à fait par ses bonnes œuvres.

Bien prier, bien jeûner, bien faire l'aumône n'est pas un rapiècetage; mais prier, jeûner et faire l'aumône comme faisaient quelques Pharisiens, afin de mieux cacher au peuple, et, si c'était possible, à leur propre conscience, leurs vices grossiers : voilà du rapiècetage; celui-là ne fait que déchirer encore davantage. Or, c'est contre une telle manière de prier, de jeûner et de faire l'aumône que proteste l'Évangile. Ainsi donc, si vous ne priez, ne jeûnez et ne faites l'aumône que pour embellir vos péchés, à la manière des Pharisiens; si, sans changer votre cœur, vous vous croyez bon parce que, outre vos prières, vos jeûnes et vos aumônes, vous faites encore quelque bien, je vous dis, moi, que tout votre travail n'est encore que du rapiècetage.

DIXIÈME EXERCICE.

Saint Paul appelle le prédicateur de la parole divine, l'économe de la maison de Dieu. 1. Un économe n'est pas propriétaire; il ne fait que jeter une semence étrangère sur un terrain étranger : ainsi du prédicateur; il annonce la parole de Dieu à la communauté de Dieu, et non pas sa propre parole à sa propre communauté. 2. L'économe n'est pas le maître de la maison; il n'est que le représentant du maître : la communauté est la maison de Dieu, et non celle du prédicateur; celui-ci y entre comme serviteur de Dieu; il bénit et garde la maison au nom de Dieu. 3. La moisson abondante n'appartient pas à l'économe, comme aussi ce n'est pas lui qui supporte le dommage causé par la grêle. C'est pour le maître que mûrit la moisson, pour lui que la grêle la détruit. De même le prédicateur ne doit ni se décourager quand arrivent des temps stériles, ni s'enorgueillir quand de riches récoltes remplissent ses greniers : le gain et la perte sont pour le maître, qui saura utiliser l'un et réparer l'autre. Que la parole de Dieu annoncée par le prédicateur traverse le cœur de milliers d'auditeurs, ou qu'elle ne fructifie dans aucun, c'est à Dieu à y pourvoir : il suffit que le prédicateur ait

fait ce qui dépendait de lui. 4. On n'exige d'un économe que la fidélité et le dévouement ; il n'est tenu de faire que ce qu'il a promis. Il en est de même du prédicateur. Il doit semer, sans vouloir donner l'accroissement, ce qui lui est impossible. 5. Le prédicateur n'est pas un économe ordinaire, c'est un économe de la maison de Dieu, auquel le maître fera rendre un compte sévère, s'il néglige les affaires de son Seigneur. C'est un économe de la maison qui sera récompensé en proportion de sa fidélité ; c'est l'économe d'un maître que peut seul faire prospérer ses travaux, etc.....

Si faciles et si insignifiants qui puissent paraître ces exercices, ils ne laisseront pas de récompenser largement le bon économe de la maison de Dieu qui saura faire fructifier le talent qu'il a reçu.

DEUXIÈME CLASSE.

Exercices ayant pour objet immédiat de favoriser la méditation édifiante de l'Écriture, mais qui demandent déjà plus d'efforts et d'habileté.

57. Si les grands sacrifices de l'homme produisent toujours de grands résultats, pourquoi en serait-il autrement quand il s'agit de la recherche de la vérité ? En toutes choses ce qui est difficile devient insensiblement plus facile au moyen d'exercices. Pourquoi cette loi serait-elle inapplicable alors seulement qu'il s'agit de l'étude de la Bible ? Partout, les conseils, les exemples, les observations d'un ami font avancer le commençant qui poursuit énergiquement son but. Or, pourquoi n'en serait-il pas de même quand on cherche l'esprit qui vivifie la lettre morte ?

I. *Réunissez dans une seule galerie les divers tableaux que vous trouverez dans un sujet important, et placez à chaque tableau une inscription qui lui convienne (indication du trait caractéristique).*

L'histoire évangélique de Jésus-Christ nous fournit, entre autres, trois tableaux d'une haute signification : *Jésus baptisant dans le Saint-Esprit et dans le feu ; — l'Agneau de Dieu effa-*

çant les péchés du monde; — Jésus ayant le van à la main et nettoyant son aire). (*Luc*, III, 16, 17; I, 20.)

Jésus baptisant dans le Saint-Esprit et dans le feu. — Jean baptise avec l'eau, Jésus avec le feu. L'eau a la propriété de laver, le feu a celle de fondre, de purifier, de transformer. Or, de même que l'action de laver, qui enlève les taches extérieures, diffère de celle de fondre et de purifier, qui pénètre dans l'intérieur et crée à neuf; de même le baptême de feu donné par le Seigneur diffère du baptême d'eau donné par son précurseur. Le baptême de saint Jean consacre les pécheurs à la pénitence; le baptême de Jésus transforme les pécheurs repentants en des créatures nouvelles. Le baptême de saint Jean enlève de l'image de Dieu, qui est l'âme humaine, les souillures grossières du péché; le baptême de Jésus restitue à cette image de Dieu sa beauté première. Saint Jean baptise avec l'eau; Jésus baptise avec le Saint-Esprit. Saint Jean oblige les pécheurs à corriger leur vie; Jésus donne la vertu qui sanctifie. La parole de saint Jean prêche le changement du cœur; l'esprit de Jésus-Christ corrige les dispositions mêmes du cœur. Saint Jean n'est envoyé du Ciel que pour annoncer le Fils de Dieu; Jésus-Christ est le Fils même de Dieu. En Jésus-Christ habite toute la plénitude du Saint-Esprit; son baptême n'est pas seulement le signe de ce qui doit arriver, il n'est pas seulement le symbole de ce qui doit être; il est encore l'acte de Dieu même, la communication de sa vertu : c'est une création nouvelle. L'eau dont se compose le baptême de saint Jean ne saurait purifier que le corps, et n'est que la figure de la purification des âmes, tandis que Jésus-Christ purifie réellement l'âme avec le Saint-Esprit, et opère ce que l'eau signifie. Le baptême de saint Jean et le baptême de Jésus se distinguent donc par le *signe*, par l'*intention*, par la *vertu* et par l'*efficacité intérieures*.

Jésus, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. — Que de choses dans ce tableau! J'oserais dire que Jésus y est peint tout entier en traits vivants. L'Agneau est l'image de la souffrance, de la patience, de la douceur, du silence. Qui est-ce

qui a souffert comme Jésus, avec autant de patience, de douceur, de silence? Cet Agneau, à quoi Dieu l'a-t-il destiné? A effacer les péchés du monde. Or, cette tâche était celle de Jésus de Nazareth. Il devait effacer les péchés du monde non-seulement par sa doctrine, non-seulement par ses exemples de vertus; mais encore par ses souffrances, par son immolation, par sa mort, et sans doute aussi par son esprit vivifiant: car l'Agneau immolé ressuscita vivant dans le nouveau Pasteur de l'humanité. Cet effacement, cet anéantissement, cette suppression du péché, cette destruction de toutes les conséquences du mal, comment les exprimer mieux que par l'image d'un animal destiné au sacrifice, par un Agneau immolé? O Chrétiens! restez étroitement attachés au Sauveur Jésus. Celui qui nous enlève le Sauveur, qui nie qu'il ait offert par son sang le sacrifice de la réconciliation en faveur du monde pécheur; celui qui n'exalte en Jésus que le Docteur, qui ne le préconise que pour les exemples de sainteté qu'il nous a légués, et qui laisse dans l'ombre la rédemption, la délivrance du monde, celui-là nous enlève l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; celui-là ne connaît pas la volonté éternelle de l'éternel Amour.

Jésus, le van à la main et nettoyant son aire. — Le van purifie les grains, en les jetant en l'air; le bon grain, le grain pur, tombe à terre, — à côté du van, tandis que la paille s'envole au loin. Or, cet homme qui a le van à la main, c'est Jésus-Christ; il sépare et purifie. Ce qui est bon s'attache étroitement à lui; ce qui ne vaut rien s'en sépare. Voilà ce qu'il a commencé quand il était encore sur la terre, voilà ce qui durera jusqu'à la fin du monde et finira là. Son nom partage l'humanité en deux parts. Celui qui ne ramasse pas avec lui, dissipe, etc.

II. *Dans les passages importants et féconds, exposez d'abord un à un les détails, en analysant le tout; ensuite rassemblez les vérités générales qui s'y trouvent manifestement, et rattachez le particulier au général par des réflexions puisées dans votre cœur, autant qu'il dépendra de vous, afin d'en graver le contenu aussi profondément dans votre âme que dans votre intelligence.*

EXERCICE SUR SAINT JACQUES, I, 5-8.

« Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement, sans en faire de reproche ; et la sagesse lui sera donnée. Mais qu'il la demande avec foi, sans défiance; car celui qui est dans la défiance ressemble au flot de la mer, qui est agité et transporte çà et là par la violence du vent. Il ne faut donc pas que celui-là s'imagine qu'il obtiendra quelque chose du Seigneur. Il a l'esprit partagé, et est inconstant dans toutes ses voies. »

ANALYSE DE L'ENSEMBLE.

Ceux qui manquent de sagesse doivent la demander ; la demande doit être adressée à Dieu ; Dieu est riche en dons ; Dieu donne volontiers; Dieu ne reproche ses dons à personne; pour que ceux qui demandent soient exaucés, il faut que les prières partent du cœur, il faut que la foi qui les inspire et les exprime soit ferme et indubitable ; ceux qui hésitent et qui ont le cœur double ne seront pas exaucés; ils sont comme les flots de la mer, incertains dans leurs voies.

SYNTHÈSE.

1° La sagesse vient de Dieu ; 2° on peut l'obtenir par ses prières ; 3° on ne saurait l'obtenir que par une foi inébranlable ; 4° la foi indubitable est l'âme de la prière, elle ne peut jamais être trop forte. Car Dieu est un être qui mérite toute confiance. Il est riche : — il peut donner ; il est bon : — il donne volontiers et ne reproche ses dons à personne ; il donne sagement ; à ceux qui l'implorent avec une foi indubitable, il donne la sagesse, le don par excellence, qui ne peut être accueilli que par une âme confiante, paisible et sincère ; 5° le doute nous rend incapables d'être exaucés ; 6° là où il y a duplicité de cœur, là manque la confiance en Dieu. Là où est le doute, là est l'inconstance.

RÉFLEXIONS.

Combien il y a peu d'hommes qui cherchent la sagesse ! et combien il y en a peu qui la cherchent là où elle est ! Combien peu qui la cherchent par la prière ! combien peu parmi ceux qui prient qui aient l'âme de la prière, la foi, qui obtient tout ce qu'elle demande ! O Dieu ! c'est à vous qu'appartient la sagesse ; donnez-nous-en le désir, afin que nous la cherchions ; donnez-nous la lumière, afin que nous reconnaissions qu'on ne peut la trouver qu'en vous ; donnez-nous la confiance et l'abandon, afin que nous ne la cherchions qu'en vous, que nous la cherchions avec persévérance, et qu'enfin nous la trouvions en vous.

III. *Quand vous voulez étudier à la fois l'histoire et l'esprit de l'histoire, ne vous contentez pas de choisir les vérités particulières contenues dans les faits ; mais apprenez-encore à y découvrir les vérités générales ; car elles peuvent être considérées comme l'enveloppe des vérités particulières, de même que celles-ci peuvent être enaisagées comme la confirmation des vérités générales.*

EXERCICE.

Histoire de la mort de saint Jean-Baptiste.
(MATTH., XIV, 1-10.)

VÉRITÉS PARTICULIÈRES.	VÉRITÉS GÉNÉRALES.
1. Saint Jean disait aussi la vérité au prince : Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.	1. Le vrai témoin de la vérité a suffisamment de courage pour dire aux grands de la terre les vérités les plus désagréables.
2. Saint Jean fut à cause de cela jeté en prison.	2. Le ton sévère de la justice, et l'inflexibilité dans ceux qui l'annoncent ne sont pas dans les eours des titres de recommandation pour les prédicateurs, et ce n'est pas ainsi que l'on fait fortune.
3. Hérode aurait volontiers mis à mort le prophète.	3. Le péché, qui redoute déjà la vérité, rend celle-ci encore plus redoutable au pécheur ; et le pécheur devient cruel envers ceux qui prêchent la vérité.

4. Mais il craignait le peuple, qui considérait saint Jean-Baptiste comme un prophète.

4. Cette fois encore la voix du peuple fut la voix de Dieu (car saint Jean était un prophète). Ajoutons que la crainte du peuple met souvent pour quelque temps un frein à la tyrannie.

5. Hérode jura à la fille qui dansait de lui accorder tout ce qu'elle demanderait.

5. Rien de plus imprévoyant que l'imprévoyance d'un prince voluptueux; rien de plus aveugle que la passion aveugle d'un puissant.

6. La fille, instruite par sa mère, demanda la tête de saint Jean-Baptiste.

6. Nulle créature innocente n'échappe au ressentiment de la femme; c'est que l'innocent punit le péché par ses paroles, le condamne par son silence, et ne néglige aucune occasion de le détruire.

Il est une obéissance envers les parents qui est une désobéissance envers Dieu, et qui par conséquent est défendue.

7. Le roi fut affligé.

7. C'est une des propriétés terribles du péché de faire tomber le pécheur malgré sa volonté. Ici se révèlent à la fois la puissance et l'impuissance de la volonté chez ceux qui sont tout à fait tombés. Lorsqu'ils entendent la voix de la conscience, ils voudraient ne pas commettre le mal, et ils le commettent néanmoins, parce que, fermant l'oreille à la voix du devoir, et l'ouvrant à celle du plaisir, ils n'ont pas la force de persévérer dans leur résistance. Celui qui est trop faible pour repousser le mal, le veut réellement.

8. Néanmoins, à cause de son serment et à cause de ceux qui étaient à table, il consentit.

8. Il y a partout assez de piéges pour les faibles. Celui qui craint quelque chose plus que l'iniquité, plus que l'accomplissement de la volonté de Dieu, celui-là est assez faible pour consentir à toute espèce de péchés.

La parole d'un prince devient souvent une chaîne pour ce dernier et pour la justice.

La crainte des hommes et la volupté sont souvent plus puissantes que les puissants eux-mêmes.

9. Cette fille reçut la tête du prophète, et la donna à sa mère.

9. Les voluptueux peuvent devenir cruels au point de demander la mort d'un prophète pour prix d'un adultère, et d'exposer en spectacle sur une table la tête de cet homme de Dieu.

Voilà la récompense que la justice inflexible obtient à la cour, et partout où le crime a la puissance pour compagne.

IV. *Cherchez à l'appui de propositions dogmatiques générales, des faits bibliques qui en montrent le sens et l'esprit.* Ainsi cette vérité dogmatique : *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu,* trouve sa confirmation la plus complète dans l'histoire de Joseph et dans celle de Jésus-Christ. Car l'un arriva au trône d'Égypte en passant par une citerne, par l'esclavage et la prison; et l'autre, après être mort sur la croix, entra dans sa gloire et alla s'asseoir à la droite de son Père.

Cette vérité dogmatique : *La foi vivante est cette force que l'homme reçoit d'en haut pour vouloir le bien et l'exécuter,* peut aussi être appuyée d'une foule de faits bibliques, en particulier de toute l'histoire d'Abraham et de toutes les actions des justes, tant de l'ancien que du nouveau Testament; de sorte que le christianisme se concentre tout entier dans la foi et la *promesse* d'Abraham. Croyez comme Abraham : voilà la condition; alors la bénédiction accordée à Abraham sera la vôtre : voilà la promesse. C'est ainsi que toutes les prophéties qui ont en en Jésus-Christ leur accomplissement, peuvent être considérées comme des faits attestant la toute-puissance de Dieu, etc.

V. *Cherchez, à l'appui de vérités morales universelles, des faits bibliques qui puissent être considérés comme en étant la confirmation, et écrivez-les sur une feuille à part, afin d'apprendre à découvrir le particulier dans le général.*

Ainsi la plus belle confirmation de cette vérité morale : *Obéir à Dieu, c'est offrir à la vertu, volontairement et par respect pour la volonté de Dieu, les plus grands sacrifices,* se trouve dans la foi d'Abraham, qui se montra disposé à sacrifier son fils unique, ainsi que dans la soumission du Sauveur, au jardin des Oliviers.

VI. *Dans les principaux passages de la doctrine morale de Jésus, recherchez : 1° le côté général; 2° facilement intelligible; 3° facilement applicable; 4° leur valeur décisive pour les cas douteux; 5° leur simplicité et leur force pour agir sur le cœur humain; 6° l'impossibilité de leur donner un autre sens; 7° leur fécondité par rapport à d'autres lois morales qui peuvent en être déduites.*

EXERCICE SUR SAINT MATTHIEU, VII, 12.

« Faites aux hommes tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent ; en cela consistent la loi et les prophètes. »

A. *L'enseignement qui résulte de cette doctrine de Jésus se distingue par sa généralité.*

1° Il est général pour le fond de la doctrine : Faites aux hommes tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-même. Ce passage oblige à tout ce qui peut contribuer au bien du prochain, à la commisération, à l'assistance, à l'indulgence, à la patience, à la douceur, à l'esprit de sacrifice.

2° Il est général quant aux personnes qu'il oblige. Ce que Jésus-Christ disait à ses disciples dans ce passage s'adresse à tous les hommes. La doctrine qu'il formule les concerne tous. Quiconque est homme est astreint à cette loi ; quiconque, ayant un cœur humain, est capable de sentir, peut lire ce commandement gravé dans son cœur.

3° Il est général par rapport aux personnes envers lesquelles il oblige. Tous peuvent et doivent ressentir les heureux effets de ce commandement ; tous, depuis le mendiant jusqu'au roi, depuis l'enfant jusqu'au vieillard ; tous les hommes, quelque climat qu'ils habitent, en quelque lieu qu'ils séjournent, dans toutes les circonstances de leur vie.

4° Il est général par rapport aux conséquences. Quels beaux résultats cet enseignement ne produirait-il pas dans le monde, s'il était partout observé ? Mais aussi quelles terribles calamités, s'il n'était pas généralement suivi ?

Ainsi donc, cette loi commande à tous les hommes d'observer envers tous et en toute circonstance ce qu'on appelle du nom de charité ; elle veut qu'on s'intéresse à la prospérité de tous, à la suppression ou à l'adoucissement de toutes les misères.

B. *L'enseignement que donne Jésus-Christ dans ce passage, se distingue en ce qu'il est clair et intelligible.*

Autant il est facile à chacun de savoir ce qu'il désirerait dans un cas particulier, autant il lui est aisé de comprendre le sens

de cette doctrine. Chacun sait ce qu'il veut; or, personne n'a besoin d'en savoir davantage pour comprendre cet enseignement. Ce que je veux que les autres me fassent est précisément ce qu'ils veulent que je leur fasse à eux. Peut-on imaginer quelque chose de plus intelligible? Ce commandement n'est donc ni trop élevé pour les enfants, ni trop savant pour les ignorants.

C. *L'enseignement que Jésus donne dans ce passage se distingue par son côté pratique.*

Quoi de plus facile que d'interroger son cœur en toute circonstance et de lui dire : Mon cœur, que désireriez-vous si vous vous trouviez dans la situation de votre frère?

Que désireriez-vous s'il n'y avait plus un seul petit morceau de pain dans votre garde-manger? *Réponse :* Que quelqu'un vint vous apporter de quoi ne pas mourir de faim. Eh bien, allez, vous aussi, remplir le garde-manger vide de la veuve qui passe devant votre porte, pâle et mourant de faim.

Que désireriez-vous si vous étiez tourmenté par le doute? *Réponse :* Que quelqu'un vînt vous apporter de la lumière. Eh bien, allez trouver votre voisin inquiet, et portez la lumière à celui qui lutte contre les ténèbres du doute.

Que désirez-vous quand vous tombez entre les mains des voleurs, et que vous êtes étendu sur le chemin à moitié mort? *Réponse :* Qu'il vienne à passer, non pas un prêtre ou un lévite, mais un Samaritain, qui verse de l'huile sur vos blessures. — Eh bien, allez, vous aussi, porter du soulagement à ce malheureux que les voleurs ont pillé hier au soir, et qu'ils ont laissé à demi-mort.

D. *L'enseignement que Jésus donne dans ce passage se distingue par sa valeur décisive pour les cas douteux.*

Il décide plus promptement et plus sûrement que la casuistique. Il y a des hommes qui dans leurs entreprises ne peuvent se décider que lentement et péniblement; eh bien, s'ils suivaient ce principe il leur serait souvent beaucoup plus facile de prendre une résolution ; s'ils se mettaient dans la position de leur prochain, et laissaient à leur cœur le soin de prononcer, leur

choix, dans des milliers de cas, serait plus facile et vaudrait mieux.

E. *L'enseignement que Jésus donne dans ce passage se distingue par sa simplicité et sa force.*

Si le voleur de grands chemins, au moment où il se dispose à mettre le couteau sous la gorge d'un voyageur qui le supplie en grâce de lui accorder la vie, se disait à lui-même : « Quelles seraient tes dispositions si tu étais voyageur, et que ce voyageur fût un voleur armé d'un couteau? » je crois que l'instrument échapperait des mains de ce voleur, et que celui-ci tomberait aux pieds du voyageur, au lieu de lui donner la mort.

F. *L'enseignement que Jésus donne dans ce passage se distingue par son impropriété à recevoir un autre sens.*

Il constitue les désirs de notre propre cœur juges de ce que nous devons aux autres. Or, notre cœur, malgré son état de corruption et d'abaissement, est encore suffisamment bon pour remplir cet office. Le voluptueux le plus indiscipliné, le sophiste le plus extravagant, ne pourraient répondre que d'une manière satisfaisante à cette question : Que désireriez-vous que les autres vous fissent si vous vous trouviez dans telle situation? Si le féroce Néron, sur le point d'allumer des corps humains enduits de poix pour illuminer ses fêtes nocturnes, eût demandé à son cœur, avant de commettre ce crime révoltant : Si vous étiez chrétien, désireriez-vous d'être brûlé en guise de flambeau? le cœur de ce barbare l'aurait détourné de cette action inhumaine. On ne saurait donc imaginer pour le cœur humain aucun degré de perversion et d'abrutissement où il fût capable de renverser ce principe invariable : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

G. *L'enseignement que Jésus donne dans ce passage, renferme, plus que tout autre, la plénitude de la loi et des prophètes.*

Quand nous lisons dans notre cœur, nous y trouvons facilement ces mots écrits avec le doigt de Dieu : « Aimez-vous les uns les autres. » Or, en quoi consiste-t-il, cet amour, sinon à faire à chacun ce que nous désirerions qui nous fût fait à nous-mêmes

en de semblables circonstances? Ouvrons le code de la législation mosaïque, nous y trouverons aussitôt cette doctrine : Aimez votre prochain comme vous-même. Or, qu'est-ce qu'aimer le prochain comme soi-même, sinon se mettre constamment dans la position d'autrui, et lui faire tout ce que nous attendrions de lui dans la même situation? Si nous parcourons les prophètes, nous y trouverons à chaque instant l'invitation de protéger les veuves et les orphelins, de donner du pain à ceux qui en manquent; nous y lirons que la miséricorde vaut mieux que le sacrifice. Si nous lisons les saints Évangiles, ce complément de la loi et des prophètes, nous nous convaincrons que toutes les lignes y respirent la charité. Si nous lisons les Épîtres des Apôtres, nous y trouverons encore la même loi d'amour; car la charité est la plénitude de la loi, elle est fille du Seigneur, etc. L'esprit, la quintescence, le but de la loi, des prophètes, des Évangiles consistent donc à aimer Dieu en Dieu, et Dieu dans le prochain, en faisant à ce dernier tout ce que nous désirerions qu'il fît à nous-mêmes en pareille occurrence.

VII. *Réunissez tous les passages de l'ancien et du nouveau Testament : 1° qui pourront s'y prêter sans qu'on leur fasse violence; 2° qui seront de nature à s'éclaircir, à s'expliquer et à se préciser l'un l'autre; 3° ou dont l'un renfermera un sens plus étendu que l'autre.*

Rien de plus vrai que les paroles suivantes que je trouvai un jour écrites par une main inconnue sur le premier feuillet d'un vieux livre, et que je retrouvai plus tard dans saint Augustin : *Vetus, fons novi; novum, lux veteris.* L'ancien Testament — source du nouveau; le nouveau — lumière de l'ancien.

Dans les trois cent soixante-cinq devises empruntées aux écrits du nouveau Testament, et qui ont été incorporées à la sixième partie de mon *Manuel de piété,* se trouvent des exemples dont les passages s'harmonisent entre eux, ou s'expliquent les uns les autres.

Ainsi, quand la Sagesse dit, par la bouche de Salomon : « Ma joie est d'être avec les enfants des hommes » (*Prov.,* VIII, 31), et

que, plus loin, cette même Sagesse dit par la bouche de Jésus : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » (*Jean*, III, 16), le lecteur peut : 1° établir un magnifique rapprochement entre ces deux passages ; 2° éclaircir le premier par le second, et 3° faire ressortir les importantes conséquences qui résultent du second, et qu'on ne pouvait apercevoir dans le premier.

Il est incontestable que le nouveau Testament contient des doctrines supérieures à celles de l'ancien; car Jésus-Christ nous dit lui-même qu'il y a dans le premier plus que Salomon. En effet, quand Salomon dit : « Ne soyez pas prompt à fuir vos créanciers; car si vous ne pouviez payer, on vous enlèverait votre lit de dessous votre corps, » Jésus-Christ ajoute : « Donnez à celui qui vous demande, et ne vous détournez pas de celui qui veut vous emprunter. » L'un enseigne la prudence, l'autre la sagesse.

Au reste, je prie mes amis de croire que l'exercice que je conseille, — la comparaison des textes de la Bible, — ne saurait être remplacé ni par les Concordances ni par les Harmonies des Évangiles. Car les travaux individuels portent des fruits individuels, et n'eussent-ils que ce résultat, ce serait déjà suffisant. Quand on peut voir de ses propres yeux, il faut le faire.

VIII. *Toutes les vérités particulières que vous voyez dans une nouvelle lumière, ramenez-les à une seule vérité, ou à quelques-unes qui vous donneront plus de lumière et de force pour agir sur vous et sur les autres.*

C'est ainsi que quelqu'un réduisit toute la doctrine dogmatique et morale du christianisme contenue dans l'ancien et le nouveau Testament à ces deux vérités : *Dieu est bon; l'homme doit l'être aussi*. La première proposition contient toute la dogmatique ; la seconde toute la morale. Il prouva que la première pouvait se résumer ainsi : premièrement, en montrant ce qu'est Dieu ; deuxièmement, ce qu'il a fait pour nous ; troisièmement, ce qu'il fera encore. Quant à la seconde, il n'est pas besoin d'exemple pour prouver que toute la doctrine morale

peut se réduire à la véritable vertu, à la conformité réelle de notre volonté avec la volonté de Dieu.

Saint Jean l'a fait d'ailleurs longtemps avant nous, lorsqu'il a écrit dans sa première Épître : « Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu. » Dieu est charité : voilà toute notre doctrine dogmatique. Aimons comme Dieu, et restons dans l'amour : voilà toute notre doctrine morale. Si vous êtes dans la charité et restez dans la charité, vous êtes et vous restez en Dieu : voilà toute la doctrine du salut.

Voulez-vous envisager l'objet de notre foi, de notre espérance, de notre amour, principalement par rapport à l'homme, méditez le sens de ces trois propositions :

I. L'homme était bon et heureux ;

II. Il ne l'est plus ;

III. Il peut le redevenir.

Il faudrait que vous fussiez bien peu exercé pour ne pouvoir pas faire entrer dans ce cadre l'histoire de l'homme, celle de son excellence, de sa misère, de ses espérances, de ses efforts, de sa délivrance. Ces réductions de la pluralité à l'unité, des parties au tout, étaient tout à fait familières au grand délégué du Seigneur, à saint Paul ; elles doivent l'être aussi à tout pasteur ; car il lui importe, comme à saint Paul, de ramener constamment son peuple à la question principale.

De tels exercices, qui deviennent de plus en plus difficiles, mais qui, en retour, compensent largement la peine qu'ils occasionnent, pourraient être multipliés encore ; ceux que nous avons donnés suffisent à ceux qui voudront en profiter et les prendre pour modèles ; quant à ceux qui, en nous lisant, ne voudront voir que des phrases et des mots, et repousseront tout exercice, nous en avons déjà dit plus que suffisamment.

TROISIÈME CLASSE D'EXERCICES.

58. Si les exercices précédents réclament principalement l'attention de celui qui étudie l'Écriture, ceux qui suivent demandent

surtout sa fidélité; mais tous ont cela de commun qu'ils préparent et développent l'intelligence, et en conservent les facultés au moyen de la pratique. Parmi ces exercices, les principaux sont :

1. La *prière*. Il faut aller chercher à sa source la lumière dont nous avons besoin pour découvrir la volonté do Dieu. L'union entre Dieu et l'homme ne saurait être rétablie que par la prière. Et qu'est-ce que la révélation de Dieu aux hommes sans l'union entre Dieu et l'homme ? Un pur assemblage de mots, et non une révélation.

2. La *lecture* ou la *méditation* fréquente des passages de l'Écriture sur lesquels on s'est exercé. Car tout ce qui n'est pas nôtre, tout ce qui ne s'est pas identifié en quelque sorte avec nous, ne saurait être durable ; aucune pensée ne restera en nous, si elle n'y est pas fixée par la méditation, ou du moins si elle n'y est pas renouvelée par de puissants souvenirs. La parole de Dieu doit être notre nourriture lorsque nous nous levons, notre chant quand nous travaillons, notre bâton quand nous voyageons à travers les âpres sentiers de la vie, notre glaive dans le combat, notre coussin dans le repos, notre vie dans la mort.

3. D'humbles *entretiens* avec des hommes religieux et bien pensants, sur les différentes questions qui intéressent l'humanité. Les bonnes conversations éveillent les bons sentiments, et pénètrent le cœur et la vie de l'esprit qui anime les enseignements de l'Écriture.

4. Les *souffrances* supportées avec un courage persévérant sont une clef mystérieuse pour arriver à la connaissance des voies secrètes de la Providence.

5. La *transcription* de nos principales réflexions et de nos principaux sentiments pendant la lecture de l'Écriture. C'est là une sorte de journal religieux contenant l'expression de nos pensées et de nos idées; mais journal destiné à notre cœur et non pas à la publicité.

6. La *révision*, aux heures de loisir, des remarques que nous avons faites antérieurement.

7. *L'étude continuelle* des analogies qui existent entre la nature et la Bible, entre la tradition et la Bible, entre la raison et la Bible.

8. Un zèle ardent à détruire sans pitié tout ce qu'il peut y avoir de rude, de grossier, d'inconvenant, de despotique, de prétentieux dans notre manière de penser, dans nos jugements, dans notre langage, dans nos mœurs, dans notre extérieur; car rien ne s'oppose plus à l'intelligence du sens de l'Écriture qu'une trop grande différence entre la manière de penser et de vivre de l'observateur, et entre le fond et l'esprit de l'Écriture. L'ergoterie, ce despotisme de l'opinion, et cette sévérité de langage avec laquelle des savants jugent, ou plutôt condamnent un autre savant; en un mot, la souveraineté de l'égoïsme, sont directement opposées à la sagesse de l'Écriture, par conséquent empêchent d'en pénétrer le sens.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR CE QUI PRÉCÈDE.

Faisons ici quelques observations amicales que nous croyons nécessaires; elles contribueront peut-être à bannir de la terre ces procédés également contraires à l'Écriture et à la raison.

1. Soyez tout à fait sobre dans vos jugements, et apprenez à être maître de votre *oui* et de votre *non*.

2. Ne vous permettez pas facilement d'émettre un jugement sur une personne encore vivante que vous n'avez pas vue vous-même, avec laquelle vous n'avez pas conversé, et que vous n'avez pas appris à connaître exactement par des relations.

3. Ne répétez jamais le jugement que vous avez entendu de quelqu'un, fût-ce le plus savant des hommes, sur un livre, sur une personne, etc. Puisque vous avez vous-même des yeux, vous devez voir vous-même ce qu'il vous est possible de voir, ou bien attendre que vous puissiez le faire, et què vous soyez en état d'apprécier vous-même.

4. Ne condamnez aucune action à cause de l'intention, puisque cette intention, vous ne pouvez que la présumer et la sup-

poser, et qu'il vous est impossible de vous mettre suffisamment dans la position de celui qui agit, pour être à même de formuler une appréciation compétente.

5. Abstenez-vous à jamais de tout jugement général et absolu sur des nations, des partis, des académies tout entières; car ces sortes de jugements sont certainement injustes et tout à fait vagues.

6. Avant d'émettre un avis sur une personne, sur un livre, sur un acte, demandez-vous : Oserais-je me permettre de dire en présence de la personne, de l'auteur, etc., ce que j'ose dire en son absence, sans crainte d'être convaincu d'avoir fait une assertion contraire à la vérité, ou du moins sans être accusé d'une sévérité blâmable? — Oserais-je exprimer ces sentiments devant des amis et des ennemis ?

7. Sondez votre cœur (comme si Dieu lui-même vous mettait à la question) avant de porter n'importe quel jugement, et voyez si votre sévérité n'a pas sa source dans quelque préjugé, quelque passion, quelque haine ou quelque rivalité.

8. Plus une personne ou un livre sont encensés ou décriés, plus vous devez différer votre jugement et attendre que vous ayez vu, lu, examiné, et que vous vous soyez convaincu de l'impartialité et de la plénitude de votre examen.

9. Tout ce qui sent l'esprit de secte et de parti, tout ce qui rentre dans les disputes d'écoles, vous devez le soumettre à un examen mille fois répété, si toutefois vous êtes à même d'apprécier, et vous ne devez pas vous mettre du côté de la multitude.

10. Là où l'on s'agite au lieu de prouver, où l'on se lamente au lieu d'examiner, où l'on ricane au lieu de répondre; là où les attaques et les réfutations prennent le langage grossier d'une femme en courroux ; là où l'animosité remplace le zèle, et où les passions les plus désordonnées se cachent sous le couvert de la religion, là n'habite point l'esprit de la vérité : fuyez de tels lieux, si vous ne voulez pas que cet esprit de vérité se corrompe en vous.

11. Tout jugement qui, à cause d'un fait accidentel, jette le soupçon sur une personne, sur un livre ou sur une action, doit être, avant une enquête en forme, considéré par vous comme un acte de cruauté exercé envers une personne honorable.

12. Tout jugement, même de la part d'une personne tout à fait pieuse, sur une personne ou sur un écrit, qui, blâmant quelques rares défauts, n'a jamais de louange pour les nombreuses qualités, doit vous paraître exclusif, et vous devez vous en défendre comme on se défend d'une tentation d'impureté.

13. Prenez pour vérité tout ce qui vous rend véritablement meilleur, plus calme, plus intérieur, plus heureux; — en d'autres termes, prenez pour bon tout ce qui est bon, tout ce qui éclaire véritablement, tout ce qui rend réellement plus sage.

14. Tout jugement qui repousse une chose sainte à cause d'un mot qui ne plaît pas, doit être considéré comme le fruit d'une sagesse enfantine, qui rejette une pièce d'or parce qu'elle a reçu une tache d'encre.

15. Croyez fermement que là où il y a de l'agitation, de la chaleur, de la fermentation, des clameurs, là ne saurait être la sagesse; et que le calme, la sérénité, la gaieté, la charité, la condescendance, l'humilité, sont la marque de la vraie sagesse.

Tous les matins (ou du moins chaque fois que vous commencerez votre étude sur l'Écriture) relisez ce conseil amical, et prenez la résolution d'y être fidèle durant la journée. Dans le cours de vos occupations, remarquez chaque violation que vous en ferez, et infligez-vous, à la place même où vous l'aurez commise, une sévère punition. Le soir, faites une comparaison rigoureuse de votre conduite avec ces conseils, et endormez-vous dans cette prière : *Seigneur, faites que je me guérisse de la folie des enfants des hommes, afin que j'apprenne à devenir sage en marchant dans votre lumière. Amen.*

59. Ces conseils sont tout à fait en harmonie avec ce qu'on lit sur l'interprétation de l'Écriture sainte dans l'excellent ouvrage : *De Eruditione triplici, solida, superficiaria, falsa* (Amstelod., ex offic. Wetstein, 1707).

« La loi fondamentale de toute interprétation est celle-ci : Pour pénétrer le sens d'un écrivain ou d'un orateur, vous devez vous placer tout à fait dans sa situation et à son point de vue, et devenir en quelque sorte un autre lui-même. Plus vous vous serez transformé en lui-même, plus vous pénétrez avant dans sa pensée. Voilà pourquoi il faut que l'interprète soit assez favorable à l'écrivain et à l'orateur pour ne pas nourrir le secret désir de le surprendre en quelque faute (1). Voilà pourquoi aussi il faut ajouter peu de foi aux récits d'un moqueur ou d'un homme mal intentionné, à moins qu'on ne veuille être induit en erreur. Tel est le motif pour lequel il faut éviter comme une peste publique la lecture de tous les livres écrits par des esprits impies et contentieux ; car on ne saurait les bien comprendre sans prendre la forme de leurs auteurs, c'est-à-dire sans devenir impie et contentieux comme eux. La forme de l'auteur laisse chaque jour une empreinte plus profonde dans l'âme du lecteur. De là aussi l'impossibilité de découvrir l'esprit de l'Écriture

(1) *Boni interpretis officium principale :*

Te totum transformare in statum formamque scriptoris, aut loquentis, cujus sensum ex verbis haurire cupis.

Consectaria quæ ex fondamentali hac lege consequuntur :

I. Omnem interpretem scriptori suo, aut ei cujus verba audit, benevolum atque faventem esse debere, saltem sic, ut non optet eum falsa dixisse, aut hoc potius quam aliud. Atque hinc patet nullius malevoli aut irrisoris aliena sensa referentis rationibus fidem esse adhibendam, nisi si quis omnino ex professo voluerit decipi.

II. Libros omnes rixosos atque impios velut animorum pestem esse fugiendos. Nam si quis eorum sensa exacte scire volet, is in scriptorum istorum mentem sese transformet necesse habet.

Unde ejusmodi lectio in dies plus vanæ improbæque formæ legentibus adfricabit.

III. Librorum sacrorum spiritum sola grammatica atque critica intelligere velle, est velle impossibile. Spiritus enim non nisi spiritu consentiente atque homogeneo poterit percipi, atque transformari animus debet in spiritum sacrarum litterarum. — Jam vero animus regulis critices et grammatices nequit in spiritum transformari.

IV. Interpretis prima dos est, ut secundum apertum spiritum S. S. librorum mores suos, atque se totum componat, uti sapiens quidam habet :

« Qui vult plene et sapide Christi verba intelligere, oportet ut totam vitam suam studeat illi conformare. »

sainte par les seules ressources qu'offrent la grammaire et la critique ; car l'esprit ne saurait être compris que par un esprit qui est en harmonie avec lui. Pour que le lecteur comprenne la Bible, il faut d'abord qu'il se soit transformé en l'esprit de la Bible; or, les lois de la grammaire et de la critique ne sauraient opérer de si grandes choses ; elles ne sauraient transformer les esprits et leur donner une forme divine. L'interprète doit donc commencer par conformer sa vie aux préceptes de l'Écriture, s'il veut saisir le sens des doctrines qu'elle renferme. »

Telle est, en effet, la *loi fondamentale de toute interprétation*, comme l'appelle ce judicieux écrivain. L'auditeur et le lecteur ne peuvent comprendre la pensée d'un orateur et d'un écrivain qu'autant qu'ils pénètrent, non pas dans leurs paroles, mais dans leur âme. Or, il n'y a que l'homme vertueux qui puisse pénétrer dans l'âme de l'homme vertueux ; il n'y a que le cœur pur qui puisse pénétrer dans le cœur de l'homme pur ; il n'y a que l'homme de Dieu qui puisse comprendre l'homme de Dieu. Ainsi donc, pour que les esprits puissent se comprendre, il faut qu'il y ait entre eux sympathie, harmonie. Nous laissons au vrai lecteur le soin de déduire les conséquences nombreuses qui découlent de cette loi fondamentale de toute interprétation.

ARTICLE IV.

Avertissement au sujet de quelques fautes qu'il importe d'éviter.

60. La charité avertit; la charité unie à la sagesse met en garde contre certaines fautes. Parmi les erreurs préjudiciables dans lesquelles on peut tomber, dans la lecture de l'Écriture, je compte, outre celles déjà mentionnées, premièrement : la *partialité* (1).

En faisant de quelques passages sa lecture favorite, et en ne

(1) Non potest Evangelium ex parte consistere, et in parte nutare. Aut utrumque oportet, ut valeat ; aut utrumque vim veritatis amittat. (Cyprian., *Serm. de lapsis.*, circa med.)

parcourant les autres que superficiellement, ou pas du tout; en torturant le sens de ces passages favoris, ou détruit le magnifique édifice du Christianisme. De là sont nées presque toutes les divisions et les erreurs qui ont éclaté entre des chrétiens; de là naissent et se maintiennent encore de nos jours tant de malentendus.

Ainsi, c'est une faute de ne jamais trouver importants que les passages où il est question de la foi, et de faire peu de cas de ceux où il est parlé de la charité et de la pénitence, et réciproquement; puisque, sans la pénitence, la foi ne sert de rien au pécheur, que la pénitence sans la foi ne peut mener à rien, et que la foi et la pénitence n'ont pas d'autre but que la charité : *Finis præcepti charitas.*

C'est une faute de rechercher les passages où la charité envers le prochain est recommandée, et de négliger ceux où la foi et la prière sont prescrites; puisque tout amour du prochain, pour être véritable, doit avoir son principe en Dieu, et qu'il ne faut chercher le salut que dans l'Auteur du salut. Autrefois il n'était pas rare de trouver des hommes qui croyaient devoir ravaler les bonnes œuvres pour exalter la foi; ce qui engendrait et entretenait une grande légèreté parmi le peuple. Tout ce qui leur était à charge, ils l'appelaient la *sainteté des œuvres*, et dormaient leur lourd sommeil, appuyés sur le coussin de la foi. Maintenant la scène a changé ses aspects : les acteurs ne recommandent plus que les bonnes œuvres, et trouvent inutile la vertu de la foi : ce qui, en laissant les hommes dans l'indolence et la torpeur, ne produit pas le véritable esprit évangélique.

C'est une faute de trouver importants les passages qui ont trait à la morale, et de faire peu de cas de ceux qui ont rapport au dogme. Le Christ complet n'est ni la dogmatique sans la morale, ni la morale sans la dogmatique, ni une partie de la morale sans l'autre partie, ni la morale sans l'histoire. Ce qu'il faut chercher, c'est le Christ vivant, complet, et non pas un Christ partagé, mort, le Christ de la lettre....; et celui qui cherche trouve.

Parmi les fautes préjudiciables, je compte, deuxièmement : l'esprit de secte, qui, dans l'interprétation de l'Écriture, ne s'inquiète nullement de la tradition, bien qu'il soit incontestable que les premières communautés furent établies sur la tradition, avant l'existence des Écritures du nouveau Testament, et bien longtemps avant que ces Ecritures eussent été recueillies.

Ainsi, il suffirait d'examiner avec quelque attention les doctrines contenues dans le Symbole des Apôtres, l'un des plus précieux dépôts de la tradition, pour éviter des milliers d'hérésies. Il doit paraître souverainement ridicule à l'homme mûr et réfléchi de voir que quelques grands ou petits esprits du XVIII[e] ou du XIX[e] siècle s'imaginent pouvoir trouver dans leur siècle plus de ressources pour arriver à la connaissance de ce qu'on nomme l'esprit du Christianisme, l'esprit des Apôtres, que saint Ignace et saint Polycarpe, par exemple, ne purent en trouver dans leur commerce avec les Apôtres ou avec leurs amis intimes; eux dont la vie tout entière n'était que l'image vivante de leur croyance.

Parmi les fautes préjudiciables, je compte, troisièmement : les efforts manifestement inutiles, les essais plus courageux que sages, qui ont pour but de démontrer que les doctrines de la Bible sont conformes aux exigences de la raison philosophique. Chaque philosophe étant porté à prendre sa propre raison pour la véritable raison philosophique, et le faisant habituellement quand il n'est pas pourvu d'un rare bon sens, vouloir harmoniser les doctrines bibliques avec la raison philosophique ne signifie rien autre chose, sinon vouloir concilier *l'unité* de la religion avec la pluralité des opinions contradictoires. Et comme ces opinions se perdent ou s'accréditent d'un jour à l'autre sur le théâtre du monde, c'est vouloir faire jouer à la vérité, qui est *une*, un rôle subordonné aux caprices de la mode. La vérité des révélations contenues dans l'ancien et le nouveau Testament étant désormais à l'abri de toute contestation sérieuse; il serait, ce me semble, plus conforme à la raison que les philosophes

sacrifiassent *humblement* leurs opinions concernant les choses divines sur l'autel des vérités révélées, qu'il ne convient aux théologiens de ravaler les vérités de l'Écriture au niveau des opinions philosophiques. Au surplus, que la raison philosophique soit à même de préparer les voies à la religion, en levant les obstacles, c'est ce qu'a reconnu depuis longtemps un illustre écrivain.

Les besoins de notre temps exigent encore que nous rappelions l'une des plus importantes paroles du même auteur : c'est que toute philosophie profane rendra de meilleurs services comme servante chargée d'épousseter la statue, qu'elle ne pourra jamais lui en rendre comme ciseau; car il serait à craindre qu'elle ne lui fit de trop fortes entailles. De nos jours, les philosophes ne se sont pas contentés de confier à la raison l'office du ciseau, et de détruire pièce par pièce la vénérable statue de la religion; ils ont encore transformé l'image de Dieu en une statue de la Raison, et déclaré insensés tous ceux qui, au lieu de reconnaître qu'ils sont redevables de leur religion aux découvertes de l'homme, veulent en attribuer l'origine à une intelligence supérieure.

Parmi les fautes préjudiciables, je compte, quatrièmement : la condescendance des *théologiens de cour et de cuisine* qui ravalent la théologie aux opinions des grands et des riches. Ces théologiens-là ne trouvent naturellement dans l'Écriture que ce qui favorise les entreprises d'un parti puissant, ou qui couvre du vernis de la vérité et de la vertu les habitudes du peuple.

Tout système favorable aux idées de cour et aux passions des grands, ils le trouvent conforme à la Bible; ce système brille sous l'éclat de tant de pièces séduisantes, qu'il leur est impossible de ne pas le trouver. Ils crient : Obéissance, obéissance, aussi longtemps que l'autorité peut maintenir leur crédit. Ils crient : Liberté, liberté, dès que l'autorité est opprimée par la masse du peuple. Souvent un simple ragoût suffit pour mettre l'interprète de l'Écriture d'accord avec les goûts de son hôte.

Parmi les fautes préjudiciables, je compte, cinquièmement : l'urbanité des théologiens de journaux et de la mode, qui dans

leur procédé d'annihilation, enlèvent peu à peu à la Bible tout caractère surnaturel, et pour qui les applaudissements de savants spectateurs remplacent souvent les preuves intrinsèques qu'ils devraient fournir à l'appui de leurs nouvelles doctrines; qui, par conséquent sacrifieraient à la vanité l'esprit et la lettre de l'Écriture, s'ils pouvaient se rendre maîtres de l'esprit et de la lettre.

Cette urbanité et ces applaudissements (qui sont la quintessence de l'histoire de la littérature théologique de notre époque) mettent tout esprit calme et impartial en état de juger comment tel ouvrage sera apprécié dans tel journal, à moins que des considérations humaines ne forcent à transgresser les lois du lieu, ce qui arrive rarement. A cela je n'ai rien autre chose à dire que ce que répéterait un savant du douzième siècle, s'il vivait de notre temps :

Utinam nostri Pharisæi, etsi non faciunt, saltem dicerent quod oportet.

CHAPITRE II.

De quelques sources auxiliaires pour l'étude pratique de l'Écriture sainte.

Les commencements de sciences ne sont jamais étudiés à cause d'eux-mêmes, mais à cause des progrès qu'ils font faire. Dans le chapitre précédent, nous avons montré, dans une série d'observations, d'exercices, de remarques, les études préparatoires les plus importantes qu'il faut apporter à la méditation pratique de l'Écriture sainte. Maintenant, nous allons indiquer les moyens qui peuvent en favoriser les progrès, et donner quelques exercices qui, étant plus difficiles et supposant déjà une plus grande habileté, produiront des fruits plus abondants et plus précieux.

ARTICLE PREMIER.

Étude pratique des saints Pères.

On blâme ce qu'on ne connaît pas et ce qu'on ne sait pas estimer à sa juste valeur. On connaît et l'on estime rarement assez

ce qu'on ne cherche pas, et ce qu'on ne recueille pas soi-même; on ne recherche et on ne recueille rien au delà quand on tient pour bon ce que l'on a sous la main, et qu'on prend le moderne pour l'idéal de la perfection; et l'on juge de la sorte aussi longtemps qu'on n'a pas entrevu le mieux ou qu'on n'a pas été forcé, contrairement à sa volonté, de le reconnaître.

Disons donc un mot de l'étude pratique des saints Pères, en tant qu'elle peut favoriser la méditation édifiante de l'Écriture sainte.

§ I. — Ce qui est incontestablement vrai.

61. L'accord des Pères de l'Église en matière de dogme et de morale est : 1° un témoignage qui atteste la croyance de l'Église, et par conséquent qui mérite autant de respect que cette croyance; 2° les Pères enseignaient, écrivaient, agissaient conformément aux exigences de leur époque; 3° ils s'expliquent donc principalement par le temps où ils vivaient; 3° toutefois, il est incontestable que l'Église chrétienne a ses écrivains classiques, qui méritent d'être lus avec tout le respect et toute l'attention possibles,— même de nos jours;— car, pour n'en citer qu'une raison, il est des vérités indépendantes des temps et des circonstances, sur lesquelles ils ont répandu une vive lumière et qu'ils ont exprimées avec éclat et énergie.

§ II. — De quelques erreurs et préjugés contre lesquels il faut se mettre en garde.

62. 1° C'est une erreur de vouloir établir par des passages empruntés aux saints Pères, des systèmes d'écoles qui sont le produit des âges modernes et dont les Pères ne pouvaient avoir aucune idée. 2° C'est une erreur de vouloir faire de quelques textes isolés et séparés de l'ensemble, la mesure de la science et des actes d'un Père de l'Église, sans recherche ultérieure; puisque saint Augustin a dit lui-même : « Neminem velim sic amplecti omnino mea, ut me sequatur, nisi in iis, in quibus me » non errasse perspexerit; nam propterea facio libros, in quibus

» opuscula mea retractanda suscepi, ut nec *me ipsum* in omni» bus me secutum fuisse demonstrem. » — Si, dans l'étude de l'Écriture, tout dépend de l'ensemble plutôt que de quelques mots, il en est de même en ce qui concerne la lecture des Pères. C'est donc agir contrairement à leur esprit et contrairement à ce qu'ils ont fait eux-mêmes, que de les lire sans examen, et de prendre, sans recherche ultérieure, les premières paroles qu'on y rencontre pour les faire servir de preuves à ses propres opinions. N'ont-ils pas profité eux-mêmes des travaux de leurs devanciers? n'ont-ils pas pensé par eux-mêmes? ont-ils restreint leur liberté d'appréciation quand la vérité ne permettait pas qu'elle le fût? 3° On est dans l'erreur quand on s'écrie à tout propos : *Ce sentiment est contredit par tous les Pères ;* ou *: Cette opinion est admise par tous.* Car, pour être autorisé à le dire avec raison et à-propos, il faudrait, *premièrement,* avoir extrait soi-même les passages des saints Pères; *deuxièmement,* avoir tiré de tous leurs ouvrages les textes qui ont rapport au même sujet; *troisièmement,* avoir établi par l'ensemble du contexte la valeur de ces passages; *quatrièmement,* avoir trouvé que leurs sentiments sont conformes, et avoir prouvé qu'ils le sont; *cinquièmement* enfin, pouvoir démontrer qu'il y a une connexion étroite entre cette doctrine et une vérité de foi quelconque. Or, il n'est pas probable qu'au milieu de l'effervescence de la lutte les partis aient suffisamment de temps, de patience et de force pour entreprendre ces cinq opérations pénibles; car s'ils avaient ce temps, cette patience et cette force, ils n'en auraient plus pour se disputer. A la vérité, ces sortes de clameurs ont singulièrement baissé dans notre pays, mais je ne sais si le bruit qui les étouffe révèle plus de raison et de bon sens; pour moi, il me semble qu'on n'a que fait changer d'idole. Autrefois, on entendait répéter sur tous les tons : « Cela est contraire au sentiment de toute l'antiquité; » maintenant, on ne cesse de dire : « Cela est opposé à la saine raison. » Or, il en sera probablement de cet appel au tribunal de la raison générale comme il en a été des invocations de l'autorité des premiers siècles.

§ III. — Direction immédiate pour celui qui étudie l'Écriture.

63. Il est incontestable : *premièrement*, que les ouvrages des saints Pères renferment de puissants témoignages en faveur des vérités de la religion; *deuxièmement*, que certaines vérités morales y sont traitées de main de maître; *troisièmement*, qu'en de certains endroits ils renferment des enseignements, des avertissements, des exhortations, des encouragements d'un grand prix et qui révèlent une grande connaissance des hommes et de l'Écriture.

On peut donc se figurer une lecture des Pères véritablement pratique, avantageuse à la connaissance de la Bible; c'est celle qui ne s'occuperait que de trouver des témoignages à l'appui des vérités de la religion, de magnifiques expositions des préceptes de la morale, des exhortations et des encouragements, dont on pourrait se servir comme de commentaires pour les différents passages de la Bible.

Cette lecture pratique des saints Pères se distingue d'une autre, plus scolastique que pratique, qui, le plus souvent, ne cherche dans les Pères que des arguments à l'appui des systèmes et des opinions en vogue dans les écoles, et qui torture et manipule les textes jusqu'à ce qu'ils semblent se prêter aux hypothèses d'une école, ou se plier aux exigences d'une passion que l'on nourrit contre telle personne ou tel parti.

64. Une première condition requise pour la lecture des Pères, et l'on ne pourrait guère demander moins, *c'est de les lire soi-même*. Cette exigence n'est nullement superflue; car *premièrement*, les citations sont souvent complétement inexactes, et font qu'on leur attribue fréquemment ce qui ne se trouve nullement dans leurs ouvrages; *deuxièmement*, les citations sont souvent à moitié fausses, c'est-à-dire que le passage en question, tout en se trouvant dans les ouvrages des Pères, s'y trouve dans un autre ordre d'idées et dans un sens différent; *troisièmement*, les citations sont souvent imparfaites, de sorte qu'on omet souvent ce qu'il y a de plus beau, et qu'on cite ce qu'il y a de moins bon.

Une seconde condition nécessaire pour l'étude pratique des Pères, c'est de les lire avec un œil scrutateur; car ou les passages sont obscurs, ou ils se rapportent à un point, même dogmatique (1), qui n'était pas encore établi d'une manière précise à l'époque des saints Pères; ou ils ont un caractère si individuel, et s'adaptent si exclusivement à la situation de l'écrivain et à l'époque où il écrivait, qu'il est besoin d'une prudence plus qu'ordinaire pour pouvoir les appliquer de nos jours et dans notre situation actuelle; ou ils ont trait à une proposition de philosophie spéculative (2), que les Pères ne pouvaient formuler qu'avec le langage philosophique usité à cette époque; ou ils ne sont rien moins qu'erronés. Ainsi saint Jérôme (*Epist. ad Paulinum*) dit de Lactance : *Utinam..... tam nostra confirmare potuisset, quam facile aliena destruere.* Ailleurs le même saint Jérôme dit encore en parlant de Lactance (*Epist ad Pammach.*): *Errore judaïco in libris suis, maxime in epistolis ad Demetrianum, negare divinitatem Spiritus sancti;* mais il l'excuse en ajoutant : *errasse per imperitiam Scripturarum;* ou enfin, ce sont des passages qui ne sont pas précisément à imiter. Il ne manque pas d'hommes qui, lorsqu'ils s'emportent dans une polémique ou dans une discussion, et qu'il leur échappe des expressions vives et qui sentent la passion, excusent les éclats de leur colère en disant : Saint Jérôme s'est répandu contre ses adversaires en invectives bien plus amères encore. Or, vous n'ignorez pas que telle expression peut être condamnable dans notre bouche sans qu'elle l'ait été dans celle d'un autre, qui se trouvait dans des circonstances différentes. Ensuite, si vous tenez absolument à faire de l'imitation, vous trouverez dans saint Jérône une foule d'autres choses d'une valeur irréprochable. J'ajoute qu'il ne saurait y avoir pour vous grand mérite à imiter les expressions

(1) C'est ainsi qu'un certain Weitenauer parcourut plusieurs fois tout saint Augustin pour trouver un seul passage qu'on lui attribuait sur la prédestination, passage qu'il ne trouva pas. J'imagine qu'il serait aisé de trouver en core un grand nombre de pareils enfants putatifs.

(2) Il n'y a pas encore longtemps que quelqu'un a réfuté par le témoignage de saint Thomas le système de la gravitation universelle par l'attraction.

violentes d'un homme dont l'esprit vous manque totalement, et qu'enfin si saint Augustin a confessé devant l'univers entier ses péchés et ses fautes d'écrivain, il est possible qu'un autre docteur ait confessé les siennes au moins devant Dieu, et qu'il déplorerait fort de voir la postérité s'empresser d'imiter ce dont il s'est repenti et corrigé.

Une troisième condition exigée pour la lecture pratique des Pères, c'est de négliger ce qui est obscur, temporaire, individuel, pour choisir ce qui est bon, vrai, pratique, et s'efforcer d'en pénétrer l'esprit. Pour que la lecture des Pères puisse se faire sans préjudice, il importe de ne point se montrer ingrat envers son siècle, et de ne pas négliger la lecture des ouvrages véritablement bons qui paraissent de nos jours. Il est permis de supposer qu'un grand nombre n'élèvent si haut les saints Pères que pour pouvoir rabaisser d'autant plus leurs contemporains.

65. Pour étudier avec fruit les saints Pères, on pourrait peut-être recommander les exercices suivants :

1° Recueillir les plus beaux passages qui se trouvent dans la plupart des Pères de l'Eglise, et les classer dans une seule catégorie et sous un seul titre ;

2° Traduire les passages les plus remarquables ;

3° Faire quelques observations sur ces passages ;

4° Augmenter ces observations sur les Pères, d'autres observations nouvelles, et réellement importantes ;

5° Recueillir surtout les passages qui manifestent l'esprit du christianisme, et qui établissent quel a été dans les différentes époques le sentiment des divers auteurs ecclésiastiques.

§ IV. — Passages classiques empruntés aux saints Pères sur l'Incarnation du Verbe éternel, et sur la naissance du Sauveur.

A. *Origène.* — « Si Filius Dei factus est homo, quod nemo eo-
» rum, qui eum recipiunt, ambigit; quid mirum, si homo cre-
» dens in Filium Dei, filius Dei futurus sit? Ad hoc siquidem
» Verbum in carnem descendit, ut in ipsum caro, id est, homo
» credens, per carnem in Verbum ascendat, ut per naturalem

» filium multi filii efficiantur adoptivi. Non propter se ipsum » Verbum caro factum est, sed propter nos, qui nonnisi per » Verbi carnem potuissemus in filios Dei transmutari. Solus » descendit, ut cum multis ascenderet : de hominibus facit » Deos, qui de Deo facit hominem. » (Hom., ii, *in diversis, sub* » *finem.*) — Il est donc bien sublime, le but que se proposait Jésus-Christ : Le Fils de Dieu s'est fait homme, pour créer de nouveau les hommes et en faire des fils de Dieu. Il a enveloppé sa divinité sous l'humanité, pour diviniser et purifier ce qu'il y a d'humain en nous. Il n'a quitté sa patrie que pour y retourner avec plusieurs.

B. *Saint Augustin.* — « Itaque Filius Dei hominem assump- » sit, et in illo humana perpessus est. Hæc medicina homi- » num tanta est, quanta non potest cogitari. Nam quæ *su-* » *perbia* sanari potest, si humilitate Filii Dei non sanatur? » quæ *avaritia* sanari potest, si paupertate Filii Dei non sana- » tur? quæ *iracundia* sanari potest, si patientia Filii Dei non » sanatur? » (De Agone Christian., *Cap.* xi.)—La foi en Jésus-Christ est, de sa nature, une foi salutaire; elle guérit les maladies de l'âme, l'orgueil, l'avarice, la colère, etc., en nous montrant dans le Fils de Dieu le très-parfait modèle d'un esprit humble, doux, détaché des biens passagers, et en créant notre cœur d'après ce modèle.

« Erigat spem suam genus humanum, et recognoscat natu- » ram suam; videat quantum locum habeat in operibus Dei. » Nolite vos ipsas contemnere, fœminæ! Filius Dei natus ex » fœmina est. Nolite tamen amare carnalia, quia in Filio Dei » nec masculus nec fœmina sumus.» (*Eod. libr. et cap.*)—Comprenez, ô hommes, votre excellence, votre dignité céleste! En Jésus-Christ, il n'y a ni homme ni femme, mais une nouvelle créature, propre à toute sorte de bien !

Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. — « Tan- » quam diceret : O homines, nolite desperare vos fieri posse » filios Dei, quia et ipse, hoc est, Verbum Dei caro factum est, » et habitavit in nobis. Reddite vicem, efficiamini spiritus, et

» habitate in illo qui caro factus est, et habitavit in vobis. Ne» que enim jam desperandum est, participatione Verbi fieri » posse homines filios Dei, quando Filius Dei participatione car» nis factus est filius hominis. » (Ep. 120, *ad Honorat, Cap.* 1.) — Apprenez, ô hommes, quelles sont vos espérances, car vous êtes la race de Dieu. Le Verbe s'est fait chair : devenez, vous, esprit ! Le but qu'avait en vue le Fils de Dieu ne sera atteint que lorsque l'homme sera par lui devenu fils de Dieu.

C. *Saint Chrysologue.* — « Sic ergo nasci voluit, quia amari » voluit, non timeri (Serm. clviii). Ipse ad nos descendit, ad quem » nos non poteramus ascendere (Serm. iii, *de Nativit.*). Talis igitur, » dilectissimi, nativitas decuit Dei *virtutem* et Dei *sapientiam*, » Christum, qua nobis et humilitate congrueret, et divinitate » præcelleret. Nisi enim esset Deus, non afferret remedium : nisi » esset homo, non præberet exemplum. » — Divin ami de notre race, vous avez voulu être aimé, et non pas être craint ; voilà pourquoi, au lieu d'apparaître dans votre majesté, vous avez pris la forme de notre humanité. Et comme nous ne pouvions monter vers vous, vous avez voulu descendre jusqu'à nous. Un tel Sauveur convenait bien à de tels captifs. Si vous n'étiez pas au-dessus de nous, comment pourriez-vous nous secourir ? Si vous n'étiez pas un de nous, comment pourriez-vous être notre modèle dans la perfection ?

D. *Saint Maxime de Turin.* — « In nativitate ejus nostra omnium vita habet natalem. » (Hom. ii, *in Nativ. Dom.*) Le jour de la naissance du Sauveur est aussi le jour de la naissance de notre salut.

E. *Saint Bernard.* — « O suavitatem, o gratiam, o amoris » vim ! Itane summus omnium imus factus est omnium ? Quis hoc » fecit ? Amor dignitatis nescius, dignatione dives, suasu efficax » (Serm. lxiv, *in Cant.*). Quid tantopere declarat ejus misericor» diam, quam quod ipsam suscepit miseriam (Serm. i, *de Epiph.*) ? » Quanto minorem se fecit Deus in *humilitate*, tanto se majorem » exhibuit in *bonitate* : et quanto pro me *vilior*, tanto mihi *carior* » (Serm. xii, *in Cantic.*). L'amour le revêt de l'enveloppe de l'hu-

manité. Il a pris le vêtement de notre misère, pour nous offrir les dons de ses miséricordes. Qui n'aimerait celui qui, par l'amour le plus sublime, s'est abaissé jusqu'aux dernières profondeurs? Plus il est abaissé, plus il est digne d'amour.

Vous voyez ce qu'est la lecture des Pères lorsqu'elle est bien faite. Si vous ne les lisez qu'à travers le nuage d'une opinion préconçue, ils n'y peuvent rien. Tout mon désir, cher penseur, serait d'affermir votre pensée et d'éveiller votre zèle.

§ V. — Traduction de quelques passages significatifs des Pères.

SUR LES TRIBULATIONS ET SUR LES SOUFFRANCES.

1. Le Sauveur nous adresse trois questions : il nous demande combien est grande notre patience dans les revers; combien grande est notre obéissance dans l'observation des commandements; combien grande est notre humilité dans la manifestation des choses qui nous concernent, et dans la réticence de celles qui concernent les autres (Greg. Max.).

2. Les architectes taillent d'abord les pierres avant de les placer l'une sur l'autre, afin de ne plus faire entendre un seul coup de marteau lorsqu'ils les placeront. Ainsi fait le Père céleste avec ses pierres vivantes. Il les polit par les tribulations, afin de pouvoir les employer aussitôt, dans la cité céleste, à l'œuvre de son édifice (S. Chrysost).

3. Les moissonneurs ne mettent pas le blé dans les greniers de leur maître avant de l'avoir battu. Ainsi fait Dieu avec son froment; il se sert du monde comme d'une van pour le purifier, avant de l'admettre dans ses greniers (Idem).

SUR L'ENVIE.

4. De tous les sentiments, l'envie est à la fois le plus injuste et le plus juste: Le plus injuste, parce qu'il persécute cruellement tout ce qu'il y a de bon et de juste dans les autres; le plus juste, parce qu'il est le bourreau de ses propres péchés (S. August.).

5. L'envie a produit la chute du genre humain et la mort de Jésus-Christ : *Per invidiam procuratus est lapsus mundi et mors Christi* (S. August.).

6. Si la charité fait de l'homme un enfant de Dieu, l'envie en fait un enfant de Satan (Idem).

7. L'envie est absolument l'opposé de Dieu ; car Dieu est tellement bon qu'il tire le bien du mal, et l'envie est tellement méchante qu'elle tire le mal du bien (Idem).

SUR LE SAINT-ESPRIT.

8. Qu'une âme habite dans le corps, c'est ce que prouve la vie du corps ; que le Saint-Esprit habite dans l'âme, c'est ce que prouve la vie spirituelle de l'âme. L'une se manifeste par le mouvement du corps ; l'autre, par la charité, l'humilité et toutes les autres vertus (S. Bernard.).

9. Le Saint-Esprit nous est apparu sous la figure du feu et de la colombe, parce qu'il communique une simplicité de colombe et un zèle de feu à tous ceux qu'il remplit ; une douceur paisible envers les personnes, et un zèle infatigable pour le bien (Greg. Max.).

SUR LA PÉNITENCE.

10. Si vous ne voulez faire pénitence que lorsque vous ne pourrez plus pécher, c'est le péché qui vous abandonnera, et non pas vous qui abandonnerez le péché (S. Aug.).

11. L'impossibilité de pécher n'appartient qu'à Dieu seul ; se corriger de ses fautes est le fait du sage (S. Ambros.).

12. Plus les larmes de votre repentir seront chaudes, plus vous approcherez de la face de la vérité. Votre conscience souillée doit être régénérée par le baptême de larmes, afin qu'elle puisse contempler de nouveau la lumière de la bonté intérieure (Greg. Max.).

13. N'oublions pas, si nous commettons la faute d'imposer au pécheur une pénitence trop légère, qu'il vaut mieux avoir

à rendre compte à Dieu pour cause de miséricorde que pour cause de sévérité. Quand le père de famille est généreux, l'intendant ne doit pas être avare ; et quand le Seigneur est indulgent, pourquoi le prêtre serait-il sévère (S. CHRYSOSTOM.) ?

Quand les Pères renferment une mine si précieuse, n'est-ce pas un sujet de douleur profonde pour l'ami sincère de la vérité de voir que les uns en font si peu de cas, et que les autres n'en extrayent que ce qu'il y a de moins bon ?

§ VI. — Réflexions sur le premier chapitre de la première épître de saint Ignace à l'Église de Smyrne.

Ignace, qui s'appelle aussi le représentant de Dieu, souhaite à l'Église de Dieu le Père et de son bien-aimé Fils, Jésus-Christ, cette Église que sa miséricorde a enrichie de tous les dons de sa grâce, à laquelle il a donné la plénitude de la foi et de la charité, qu'il n'a laissé manquer d'aucun don spirituel, qui est digne de Dieu et féconde en saints, toutes sortes de bénédictions dans l'Esprit immaculé et dans le Verbe de Dieu.

« Je rends grâces à Dieu et à Jésus-Christ de vous avoir rendus si sages ; car j'ai reconnu que vous êtes parfaits—dans l'immobilité de la foi ; que vous êtes en quelque sorte attachés de corps et d'esprit à la croix de Jésus-Christ, fondés dans la charité par le sang de Jésus-Christ ; que vous êtes fermement convaincus en ce qui concerne notre Seigneur, qui est vraiment de la race de David selon la chair, et Fils de Dieu selon la volonté et la vertu de Dieu ; qui est vraiment né d'une vierge, a été baptisé par Jean, afin que toute justice s'accomplît par lui ; a été véritablement percé de clous dans sa chair sous Ponce-Pilate et Hérode le Tétrarque ; dont nous sommes le fruit en vertu de sa passion divine et sainte, afin de donner à toujours, par sa résurrection, un signe à ses saints et à ses fidèles, soit parmi les Juifs, soit parmi les païens, dans le seul corps de son Église. »

Les perles de l'antiquité chrétienne, je veux dire les lettres de saint Ignace, respirent toutes l'esprit de saint Paul, comme on le voit dès le début de sa lettre à l'Église de Smyrne. Ignace

salue cette Église comme saint Paul saluait les communautés chrétiennes auxquelles il écrivait. On connaît l'homme à son salut et à ses souhaits. Ce devait être une joie profonde pour le père d'une telle communauté de penser à elle. Une triple richesse composait sa fortune et était la marque à laquelle on la reconnaissait. Cette communauté vraiment apostolique était riche en foi, riche en charité, riche en toute espèce de dons. Où est la communauté de Jésus-Christ, là est Jésus-Christ; et là où est Jésus-Christ, là est son esprit, esprit inépuisable en toutes sortes de dons célestes. A une telle communauté on ne pouvait et l'on ne devait souhaiter que la continuation des prospérités dont elle avait la plénitude; on ne pouvait lui souhaiter que les biens que peut goûter une âme pure et éclairée.

Ignace rend grâces au Seigneur, comme saint Paul, pour tout le bien qu'il en a reçu, et, comme saint Paul, il loue les chrétiens dans lesquels il le trouve. Ce bien, c'est la vraie sagesse, la sagesse chrétienne; celui qui la possède est cloué à la croix de son Maître; il offre au Père son âme et son corps; il est fondé dans la charité par le sang de Jésus-Christ; il aime quiconque s'immole pour lui; il est fermement convaincu que le Fils de Dieu et des hommes est mort pour nous. En d'autres termes : Celui qui possède la sagesse chrétienne, possède la foi en Jésus-Christ, la charité envers Jésus-Christ, et la patience divine qui, pour la vérité, se laisse clouer sur la croix avec Jésus-Christ.

Ignace, comme saint Paul, base ses exhortations sur l'histoire de Jésus-Christ. Il ne trouve presque pas d'autre mot que celui de Jésus, et de Jésus né de la race de David, baptisé par Jean, crucifié sous Pilate et Hérode, ressuscité des morts. — Ignace annonce, comme saint Paul, le sublime dessein de Dieu le Père, qui est la réunion, par Jésus-Christ, dans le seul corps de son Église, des Juifs et des païens. Sans doute qu'un cœur froid et insensible pourrait réciter ces passages des lettres de saint Ignace sans en avoir l'esprit; mais quiconque vit, souffre et meurt, comme saint Ignace, pour son maître; quiconque n'a d'autre

royaume en vue que le royaume de Dieu, et n'a au cœur d'autre désir que de consacrer ses paroles, ses actions et son sang à l'extension de ce royaume, n'a pas besoin d'emprunter les belles paroles des lettres d'un apôtre. Ces paroles-là, il suffisait à saint Ignace de les puiser dans son cœur apostolique. Dans son cœur vivaient le mépris des choses de la terre et le sens des choses divines : voilà ce qui lui inspirait les lettres qu'il écrivait aux communautés, et lui suggérait les plus belles paroles qui aient jamais coulé d'un cœur humain sur la langue ou sur la plume :

« Je suis le froment de Dieu ;
Je suis moulu par la dent des animaux,
Afin d'être transformé en un pain digne de Jésus-Christ. »

Quiconque a ce sens-là et marche ainsi au-devant de la mort, ne saurait jouer avec les mots. Ce qu'il dit et écrit est : *Vérité.*

§ VII. — Remarques importantes des saints Pères sur l'histoire de la transfiguration de Jésus-Christ, augmentées d'observations nouvelles puisées dans la réflexion individuelle.

A. *Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et se transfigura en leur présence.*

I. Il se choisit trois témoins, ses disciples les plus intimes, sans néanmoins repousser les autres. La vérité devait, cette fois encore, subsister dans trois bouches différentes. *Non quasi cæteros reprobans, sed quoniam in tribus testibus stabit omne verbum.* (TERTULL., *de Præscript.*, cap. 22.)

II. Nous n'agissons pas contre l'esprit du christianisme, quand parmi des frères auxquels nous devons le même amour, nous donnons à ceux qui sont plus capables, plus de confiance, plus d'autorité qu'aux autres.

On donne davantage à ceux qui sont plus aptes à recevoir.

B. *Jésus fut transfiguré. Sa face avait l'éclat du soleil, et ses vêtements la blancheur de la neige.*

III. Cet éclat jaillissait en partie de la plénitude de la Divinité, et en partie de la félicité de l'âme qui débordait dans le corps.

De l'éclat de la figure vous pouvez conclure à la splendeur intérieure de l'âme, et de celle-ci aux effusions de l'élément divin.

IV. Cette transfiguration répandait de l'éclat sur la figure du Sauveur; mais elle lui laissait ses traits caractéristiques. *Transfiguratio splendorem addidit, faciem subtraxit.* Le bonheur ne détruit pas notre nature, mais il l'élève. « Non substantia tollitur, sed gloria mutatur. » (HIERON., *cap.* 17, *in Matth.*)

V. Cette transfiguration devait donner aux disciples des idées plus complètes et un avant-goût plus parfait de la magnificence du royaume de Jésus; car leurs idées étaient encore trop grossières et trop terrestres.

VI. Cette transfiguration devait contribuer à adoucir pour les disciples le scandale de la mort future de leur maître, et en même temps nous donner une image de la gloire réservée aux justes, gloire dont Jésus-Christ a dit lui-même : « Ils brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père. » *Non minore providentia spes sanctæ Ecclesiæ fundatur, ut totum Christi corpus agnosceret, quali esset commutatione donandum, ut ejus sibi honoris consortium membra promitterent, qui in capite præfulsistet.* (LEO, *serm.* 94.)

VII. Cette transfiguration montrait que Jésus était le Fils engendré de Dieu, et était une nouvelle preuve de la vérité de la religion chrétienne; c'était un fait sur lequel s'appuyait saint Pierre, un fait dont saint Jean disait : « Nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils du Père ;» un fait qui fut raconté en détail par les Évangélistes saint Marc, saint Matthieu et saint Luc. La vérité du christianisme reçut, dans la transfiguration de son Fondateur, une quatrième preuve; les trois autres, celles de la divinité de la doctrine, de la divinité des miracles et de la divinité de la vie, avaient déjà été données.

VIII. Cette transfiguration devait fortifier la patience des apôtres et les préparer aux souffrances qui les attendaient. *Pia provisione factum est contemplatione semper manentis gaudii ad breve tempus delibata, fortius adversa tolerarent.* (BED., *in Matth.*)

IX. Cette transfiguration indiquait que Jésus était la vraie lumière du monde, comme il s'appelait lui-même, le Fils de Dieu, qui est tout lumière. Dieu est la lumière : le Fils de Dieu est la lumière de la lumière.

C. *Pendant que Jésus priait, son visage parut tout autre.*

X. La prière, cet élan de l'âme vers le Père des esprits et des lumières, est donc la meilleure préparation à la réception de la lumière. La prière est un mouvement vers la source de la lumière; elle transfigure celui qui prie, et après l'avoir transfiguré, elle le transforme en une lumière de plus en plus pure.

D. *En même temps ils virent paraître Élie et Moïse qui s'entretenaient avec Jésus* (de ce qu'il devait souffrir à Jérusalem).

XI. Jésus n'est donc ni Élie ni Moïse; il n'est pas l'un des prophètes, comme le pensait le peuple.

XII. Moïse, le type de la loi, et Élie, le représentant de tous les prophètes, rendent témoignage à Jésus qu'il est la réalité, et qu'eux ne sont que la figure. *Christus apparuit medius inter Moïsen et Eliam, tanquam Evangelium testimonium haberet a lege et prophetis.* (AUG., *Tract.* 17, *in Joann.*)

XIII. Moïse, Élie, Jésus — les plus grands hommes qui aient existé, parlent de l'événement le plus grand, le plus important pour toute l'humanité, de la mort de Jésus. Tel l'homme, tel son langage.

XIV. Moïse et Élie apparurent environnés de gloire. — En vérité, Dieu n'est pas un Dieu des morts, mais un Dieu des vivants.

XV. Il y avait déjà longtemps qu'ils étaient devenus invisibles pour la terre, et néanmoins ils vivaient encore. La mort ne termine pas notre vie, elle ne fait que la rendre invisible aux regards des mortels.

E. *Et comme Moïse et Élie se séparaient de Jésus, Pierre lui dit : Maître, nous sommes bien ici; faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie.* (*Luc*, IX, 33).

XVI. Celui qui n'est pas éclairé parle, surtout dans les moments d'admiration et d'effroi, de choses spirituelles, et il ne

sait ce qu'il dit, selon ce qui est écrit en saint Marc : « Il ne savait pas ce qu'il disait. » Il ne réfléchissait pas que Moïse et Élie n'avaient pas besoin de tentes ; il ne savait pas que Jésus ne devait entrer dans sa gloire que par les souffrances ; il n'avait pas compris que le disciple ne reçoit point la couronne avant le combat. La sensibilité ne sait absolument rien ; la raison non éclairée ne sait souvent pas ce qu'elle fait.

XVII. Cette invitation de Pierre est conforme aux habitudes qu'on lui connaît, à ce caractère de franchise et d'honnêtet qui se manifeste partout, à cette sincérité qui trahit ses premières impressions, à sa situation actuelle, à sa frayeur et à son ravissement qui composent le fond de sa nature, à cet empressement qui résulte de l'état où il se trouve : ce qui est précisément une nouvelle preuve de la crédibilité du récit.

XVIII. Le Seigneur ne répondit pas à cette question ; car, dans cette vie, il convient mieux de demander la patience que la gloire. *Ut intelligeremus inter tentationes hujus vitæ prius nobis tolerantiam postulandam esse, quam gloriam ; quia tempora patiendi non potest felicitas prævenire regnandi.* (LEO, *serm.* 94.)

XIX. La transfiguration de Jésus ne dura que peu de temps. Pour les transfigurations et les apparitions du monde invisible, pour les consolations et les ravissements surnaturels, on ne saurait construire de tentes sur cette terre : ces transfigurations, ces ravissements ne durent qu'un instant ; ils sont passagers, comme le veut d'ailleurs la nature de cette vie d'exil. *Recedit* (Christus) *ut absens magis desideretur, desideratus avidius quæratur, diu quæsitus gratius inveniatur. Ne ergo exilium deputemus pro patria, venit sponsus et recedit vicissim, nunc consolationem afferens, nunc universum statum nostrum in infirmitatem commutans.* (BERN.)

F. *Comme il parlait encore, une nuée lumineuse vint les couvrir, et il en sortit une voix qui fit entendre ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection : écoutez-le.*

XX. Le nuage qui, dans l'ancien Testament, annonçait la pré-

sence de Dieu, était obscur (*Exod.*, XXIV, 16); celui qui l'annonçait dans le nouveau était lumineux. Tels les nuages, tels les temps. Autrefois, c'était le temps de l'obscurité, maintenant c'est celui de la lumière; mais d'une lumière qui, comparée au plein éclat des jours qui verront l'avénement du Seigneur, n'est encore qu'une ombre. Voilà comment les symboles de la présence de Dieu sont proportionnés à l'objet et à l'esprit de la révélation.

XXI. Le Père déclare que Jésus est son Fils bien-aimé, et que ce Fils est le précepteur des hommes. Vous voyez là l'Évangile touchant l'excellence du docteur Jésus proclamé par la bouche du Père : Jésus : Fils de Dieu ; le Fils de Dieu : précepteur des hommes.

XXII. En ce moment s'accomplissent ces paroles de Moïse (*Deut.*, XVIII, 15) :

« Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un PROPHÈTE comme moi, de votre nation et d'entre vos frères; c'est lui que vous écouterez, selon la demande que vous fîtes au Seigneur votre Dieu près du mont Horeb, où tout le peuple était assemblé, en lui disant : Que je n'entende plus la voix du Seigneur mon Dieu, et que je ne voie plus ce feu effroyable, de peur que je ne meure.» — En d'autres termes : Puisque vous ne voulez plus entendre la voix tonnante du Seigneur, vous entendrez la douce voix du Fils de Dieu, — de Dieu sous une forme humaine. — On peut donc dire que si la loi est venue dans le monde par Moïse, la vérité y est venue par Jésus-Christ.

XXIII. La voix ne fit entendre ces paroles : « Écoutez-le, » que lorsque Moïse et Élie ne purent plus l'entendre.

Celui qui est proprement notre maître, ce n'est ni Moïse, ni Élie; c'est Jésus-Christ. — Dieu a parlé à nos pères par les prophètes, et à nous par son Fils.

Écoutez-le! — Voilà ce que le Père nous a dit de son Fils.

XXIV. Écoutez-le dans tous les temps, en quelque lieu et sous quelque forme que la superstition et l'incrédulité usurpent les fonctions de docteur; — chaque fois que l'orgueil, la vo-

lupté, l'amour du monde voudront se constituer vos maitres.

G. *Les disciples, entendant cela, tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jésus s'approchant, les toucha et leur dit: Levez-vous et ne craignez point.*

XXV. Cet attouchement et ces paroles : « Ne craignez point, » sont entièrement conformes au caractère de Notre-Seigneur, de même que tout ce qu'il dit et fait. Secourir, bannir la crainte, établir la paix : voilà son œuvre; faire le bien sans tumulte : voilà son caractère. Doux attouchement, douces paroles, doux accents, doux..... — tout son extérieur est semblable à son intérieur, semblable à lui-même : il est tout lumière et tout charité.

H. *Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.*

XXVI. Cette résurrection devait être pour le monde entier ce que la transfiguration était pour quelques familiers : une preuve de la divinité de l'Évangile.

La divulgation anticipée et prématurée de cette vision aurait pu, d'une manière ou d'une autre, produire trop tôt la fermentation des esprits, et en hâter l'explosion; voilà pourquoi le Seigneur la défendit. Jésus agissait constamment selon l'esprit de sa mission.

§ VIII. — Nous ne pouvons ici qu'indiquer l'essai le plus fructueux : choisissez dans les Docteurs de l'Église qui ont vécu dans les premiers temps, dans les temps moyens, et dans les temps subséquents, tous les passages qui mettent en lumière la doctrine fondamentale et l'esprit du Christianisme.

Les passages qui mettent en lumière la doctrine fondamentale et l'esprit du christianisme, sont:

1° Ceux qui démontrent le besoin de la Rédemption, ou l'existence du péché; 2° la Rédemption elle-même, ou Dieu en Jésus-Christ, — le salut des hommes; 3° les fruits de la Rédemption, ou la charité dans les chrétiens et leur félicité dans l'Église militante comme dans l'Église triomphante.

Quelques passages seulement, qui feront comprendre ma pensée.

L'ordre. — Subordination de l'homme à Dieu, de la chair à l'homme : que peut-il y avoir de plus beau qu'un tel état. Vous êtes soumis aux choses supérieures, et les choses inférieures vous sont soumises. Servez celui qui vous a fait, afin que vous soyez servi par ce qui a été fait pour vous.

Remède à nos maladies. — La crainte de Dieu est la médecine ; l'amour de Dieu est la santé même.

La racine. — Jamais on n'en viendrait à des œuvres mauvaises, si la mauvaise volonté ne précédait. Or, ce principe du mauvais vouloir, où faut-il le chercher, sinon dans l'orgueil (*superbia*) ? Et l'orgueil, qu'est-ce autre chose que le désir d'une élévation mal entendue? Car c'est assurément une élévation mal entendue que de vouloir lui abandonner le seul vrai principe de toutes choses auquel l'âme doive être attachée, pour être soi-même son principe. Or, c'est là ce qui arrive quand l'homme se complaît en lui-même, et qu'il laisse régner en lui cette complaisance.

La chose décisive. — Tous auront beau se marquer du signe de la croix de Jésus-Christ ; tous auront beau répondre *Amen* et *Alleluia !* les enfants de Dieu ne se distinguent des enfants du démon que par la Charité.

De tels passages (ceux-ci sont de saint Augustin), recueillis dans tous les docteurs, formeraient certainement la plus belle exposition qu'il soit possible de faire de la doctrine fondamentale et de l'esprit des saintes Écritures.

66. Voilà comment la lecture pratique des Pères peut favoriser la méditation pratique de l'Écriture, et comment l'une sert de confirmation et d'appui à l'autre. Par ce moyen, on se familiarise avec la tradition et l'on en fait son profit sans négliger l'étude pratique de l'Écriture sainte ; on fait des anciens le meilleur usage possible, sans renoncer au bon emploi de sa propre raison. On apprend à ne pas trop présumer de ses propres pensées en accueillant généreusement tout ce qui est bon, quelque part qu'il se trouve. On apprend à voir de ses propres yeux sans répudier les lumières d'autrui, et l'on se préserve de cet

orgueil qui veut voir *seul*, et qui, avec sa demi-vue, se plaît tant parmi les aveugles.

ARTICLE II.

De la traduction.

Paulo majora canamus.

S'il est difficile de saisir le sens et l'esprit des Pères de l'Église, et de se préparer ainsi à pénétrer le sens et l'esprit de la Bible, il l'est encore davantage de saisir le sens et l'esprit qui règnent dans les Écritures. Et s'il est un genre d'application où un grand nombre de nos contemporains aient perdu le vrai chemin, c'est assurément celui de la traduction. Il importe donc de dissiper les nuages qui égarent la foule des traducteurs et de les reconduire sur la voie qu'ils ont perdue.

§ I. — De la traduction en général.

67. L'Écriture sainte a un *corps* : ce sont les paroles ; elle a une *âme* : c'est le sens, qui se manifeste prochainement par les paroles; elle a un *esprit* : c'est ce qui tient au plus intime de l'écrivain, et qui se révèle avec plus ou moins d'évidence dans ses écrits.

Celui qui transfère d'une langue dans une autre les paroles, le sens, l'esprit d'un écrivain, celui-là traduit. La traduction remplit donc une triple fonction :

1° Une fonction verbale, grammaticale, qui aux mots de l'auteur substitue d'autres mots;

2° Une fonction réelle, qui exprime dans une autre langue le sens des paroles de l'auteur;

3° Une fonction intellectuelle, qui reproduit l'esprit de l'auteur, — ce qu'il y a en lui de plus individuel.

La traduction est parfaite quand elle fait passer dans une autre langue le *corps*, l'*âme*, l'*esprit* d'un livre, et qu'elle le fait avec toute l'exactitude que comporte le génie de l'autre langue. De même, en effet, que ce ne sont ni le *corps*, ni l'*âme*, ni l'*esprit*, considérés à part, qui constituent l'homme complet ;

mais la réunion des trois; de même la traduction n'est parfaite que lorsqu'elle est une image fidèle du *corps*, de l'*âme* et de l'*esprit* d'un ouvrage.

68. Tout essai de traduction fait sur un bon ouvrage est déjà recommandable comme simple exercice des facultés de penser, de sentir et d'écrire; car il force celui qui s'y exerce :

1° A réfléchir sur des phrases, des expressions et des pensées qu'il n'aurait d'ailleurs parcourues que superficiellement, et qu'il aurait laissé passer sans les approfondir plus longuement;

2° A étudier les langues, afin de pouvoir donner aux pensées la forme qui leur convient, et dégager les pensées de l'enveloppe qui les recouvre;

3° Il éveille en nous des sentiments qui, sans cette vive intuition du Vrai, du Bon et du Beau, comme aussi sans ces réflexions et ces études sur la langue, nous seraient restés étrangers;

4° Enfin, il nous fournit une provision de mots et de choses, de formes de la pensée et d'expressions, que sans cela nous aurions plus difficilement acquise.

69. La traduction ne saurait être faite avec beaucoup de succès que lorsque le traducteur saisit non-seulement les mots, mais encore l'idée fondamentale du livre, et qu'il en a suffisamment pénétré l'esprit pour être à même de faire passer d'une langue dans une autre, les mots, les idées et l'esprit.

Celui qui ne s'occupe que des mots, c'est-à-dire du corps de l'ouvrage, mettra des lettres françaises en place des lettres hébraïques, grecques ou latines, et donnera à cette substitntion du signe le nom de traduction. Mais ce changement purement verbal, grammatical et mécanique de lettres n'est pas plus une traduction que l'esprit de Catilina n'eût été celui de Cicéron, si ces deux hommes eussent échangé leurs vêtements. L'échange des vêtements n'est pas la substitution des personnes, le changement de l'extérieur n'est pas la transformation de l'intérieur.

70. La traduction la plus parfaite est donc nécessairement celle qui est la plus fidèle; car elle reste fidèle aux mots, au sens

et à l'esprit. A l'esprit, autant qu'il est possible de le saisir; au sens, autant qu'il est possible de le comprendre; aux mots, autant qu'il est possible de les transférer dans une autre langue.

71. L'idée d'une traduction parfaite exclut donc tout arbitraire ayant pour but d'embellir les mots, d'élever la pensée, et d'accommoder l'esprit de l'ouvrage à l'esprit du traducteur ou de son époque.

72. Cet idéal de toute bonne traduction avait été entrevu par l'excellent Huet, dans l'ouvrage classique qu'il écrivit sur la meilleure manière de traduire et sur les meilleurs traducteurs.

Selon lui, la traduction est parfaite, quand elle rend :

I. Les pensées de l'auteur;

II. Les paroles qui servent d'enveloppe aux pensées, et

III. Quand elle reproduit aussi parfaitement dans une langue étrangère que dans la langue originale, le caractère distinctif de l'auteur, tel qu'il se révèle dans son ouvrage.

Voici ses paroles :

« Optimum ergo illum esse dico interpretandi modum, cum » auctoris *sententiæ* primum, deinde ipsis etiam, si ita fert » utriusque linguæ facultas, *verbis* arctissime adhæret interpres, » et *nativum* postremo auctoris *characterem*, quoad usque fieri » potest, adumbrat, idque unum studet, ut nulla cum detrac- » tione imminutum, nullo additamento auctum, sed integrum » suique ex omni parte simillimum perquam fideliter exhibeat. » Cum enim nihil aliud esse videatur interpretatio, quam expressa » auctoris imago et effigies, ea autem optima imago habenda sit, » quæ lineamenta oris, colorem, oculos, totum denique vultus » filum et corporis habitum ita refert, ut absens coram esse vi- » deatur; inepta vero ea figura sit, quæ rem aliter effingat atque » est, pulchriorem illam licet et aspectu jucundiorem expri- » mat : id profecto efficitur, eam demum præstabiliorem esse » interpretationem, non quæ auctoris vel luxuriem depascat, » vel jejunitatem expleat, vel obscuritatem illustret, vel menda » corrigat, vel perversum ordinem digerat, sed quæ totum » auctorem ob oculos sistat, nativis adumbratum coloribus, et

» vel genuinis virtutibus laudandum, vel, si ita meritus est, » propriis deridendum vitiis propinet. »

(Petri Danielis Huetii, *de Interpretatione, libri duo.* Parisiis MDCLXXX, p. 13 et 14.)

73. Celui qui veut devenir un parfait traducteur doit non-seulement avoir présent à la pensée cet idéal de toute bonne traduction ; il doit encore en être tout pénétré et agir sous cette influence. Il doit être :

i. Tout imprégné de l'esprit de son auteur ; car l'esprit

ii. Lui fera saisir les pensées, les idées,

iii. Et les pensées lui feront traduire l'expression. L'esprit est donc pour lui le germe des pensées, et les pensées le germe des expressions. Il commence sa traduction non par l'idée, ou par l'expression, mais par l'esprit de l'ouvrage.

§ II. — Traduction de la Bible.

74. Nos Livres saints, principalement les Écritures du nouveau Testament, sont écrits dans :

i. Un langage commun, simple et naturel ;

ii. Ils renferment des pensées élevées, et

iii. Un esprit divin.

En effet, tous les enseignements qu'ils contiennent se réduisent au fond à démontrer comment l'égoïsme a mis la division entre Dieu et les hommes ; comment l'union peut être rétablie entre le ciel et la terre par la charité ; comment cette union, qui s'opère dans l'Église de Dieu, doit, au milieu des obstacles, des luttes et des souffrances de toute nature, se propager toujours davantage et devenir de plus en plus parfaite, jusqu'à ce que Dieu soit tout en tout.

Les pensées de l'Écriture sont, dans chaque doctrine particulière, tellement élevées, qu'on ne saurait rien imaginer de plus sublime. L'esprit de l'Écriture est, dans l'ensemble comme dans les détails, tellement divin, qu'on ne peut rien se figurer qui le soit davantage. Nulle part l'expression ne trahit la recherche et l'artifice.

75. Celui-là donc qui veut donner une traduction parfaite de la Bible doit en avoir saisi les hautes pensées et le divin esprit ; car, ici comme partout, l'esprit est le germe du sens, et le sens le germe de l'expression.

76. Le sens et l'esprit de la sainte Écriture ont deux particularités qui font de ce monument un Livre saint, un Livre, dans le sens le plus complet. Ces deux particularités sont :

La simplicité et

L'onction.

La simplicité, qui est le cachet de l'antiquité ; — l'onction, qui est la marque de la sublimité de l'origine, le sceau de l'Esprit-Saint, qui est un esprit de douceur, et qui a déposé la vérité dans des vases communs.

77. La traduction la plus parfaite de l'Écriture sainte serait donc celle qui, comme toute traduction en général, porterait :

I. Le cachet de la fidélité ;

Et, comme traduction de la sainte Écriture :

II. Le cachet de la simplicité ;

III. Le cachet de l'onction.

78. D'où résulte cette conséquence, qu'on ne saurait à tout instant traduire tout passage quelconque ; que, pour découvrir le sens de quelques pensées, il est besoin de certaines circonstances extérieures et de certaines impressions intérieures ; que, selon la belle remarque de Claude, il y a des pensées qui, lues sur les croix des cimetières, seront mieux comprises par un tel que s'il les lisait dans la Bible, et que le pieux lecteur est souvent redevable de l'intelligence d'un passage aux larmes qu'il a versées durant ses veilles.

C'est donc une chose bien humiliante pour les hommes sérieux de dire ou d'entendre dire que nous ne manquons pas, Dieu merci, d'hommes ayant assez de courage et de dévouement pour entreprendre la traduction de toute la Bible ; car bien souvent ce n'est là qu'une preuve que les hommes chargent sur leurs épaules des fardeaux dont ils n'ont ni pesé le poids, ni apprécié la valeur. Comme il serait grand l'homme qui pourrait

seulement transfuser les derniers discours de Notre-Seigneur (*Jean*, XIII, XIV, XV, XVI) du cœur du Sauveur dans le sien, et les traduire ensuite dans sa propre langue !

De là vient aussi qu'il est incomparablement plus difficile de traduire la Bible que n'importe quel autre livre ; car il est beaucoup plus difficile de s'inspirer des sentiments sublimes qu'exprime l'Écriture, que de ceux qui respirent par exemple dans les poésies d'Ovide. L'amour sensuel trouve infiniment plus d'interprètes que l'amour qui a sa source dans le Saint des saints.

79. La traduction suivante d'un remarquable passage de la deuxième Épître à Timothée se distingue, à notre avis, par sa simplicité et son onction. (Chap. II, vers. 9-20.)

« Pour lui (pour l'Évangile), je souffre comme un malfaiteur, jusqu'à être jeté en prison : mais (il n'y a que moi) la parole de Dieu n'est pas (avec moi) dans les chaînes. Et voilà pourquoi je veux tout endurer volontiers, à cause des élus, afin qu'ils aient aussi part à la délivrance par Jésus-Christ, et à la gloire éternelle (avec nous). Oh ! il est une parole précieuse, sur laquelle chacun peut compter : Si nous mourons avec lui, nous vivrons avec lui ; si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui ; si nous le renions, il nous reniera aussi. Ce qu'il vous faut recommander, en prenant le Seigneur à témoin, c'est qu'on ne s'amuse point à des disputes de paroles : elles ne sont bonnes qu'à pervertir les auditeurs (qu'on doit convertir). Veillez soigneusement à ce que vous paraissiez devant le Seigneur tel qu'il vous veut avoir, comme un ouvrier qui ne saurait être confondu, qui sait bien traiter la parole de vérité. Évitez les profanes et inutiles discours, car ils favorisent singulièrement l'impiété, et leur parole gagne comme la gangrène. De ce nombre sont aussi Hyménée et Philète, qui se sont écartés de la vérité en disant que la résurrection est déjà passée ; mais (bien qu'ils aient renversé la foi de quelques-uns, ils ne sauraient néanmoins renverser l'édifice de Dieu) le fondement de Dieu est demeuré debout, et a pour cachet : Dieu connaît les siens, et :

qu'il s'éloigne de l'injustice tout homme qui prononce le nom du Seigneur! »

80. Si le déluge des traductions de la Bible était jugé d'après l'idée de cette traduction, laquelle est à la fois une translation de la lettre, du sens et de l'esprit, et qui pourrait servir de pierre de touche, il est probable que peu continueraient à étaler leurs oripeaux.

Le cachet de la simplicité et de l'onction manque effectivement à la plupart, et celui de la fidélité fait défaut à un grand nombre. La fidélité suppose non-seulement dans le traducteur cette loyauté qui l'empêche de mêler ses pensées avec ses expressions en voulant traduire le sens de l'auteur, mais elle demande encore, avant tout, une disposition d'esprit pure, céleste et conforme au sens de l'Écriture, afin que le traducteur soit en état de trouver le sens de son livre. Elle demande, outre des connaissances et de la bonne volonté, ce qui est souvent un véritable bonheur : le souffle de l'inspiration qui nous anime à certaines heures favorites.

81. Les essais de traduction que le lecteur fait sur certains chapitres ou passages de la Bible, sont d'autant plus favorables à la méditation édifiante de l'Écriture, qu'ils se rapprochent davantage, par la simplicité et l'onction, de l'esprit de la Bible.

82. Un autre conseil que l'on peut donner, c'est de s'exercer dans la traduction d'ouvrages où règne, dans une certaine mesure, l'esprit de l'Écriture. En voici un exemple :

IMAGE DE LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE.

« Jésus-Christ, ce Docteur céleste, a voulu se choisir sur la terre un peuple nouveau, qui n'eût d'attachement que pour le ciel, qui se défiât de tout secours humain, qui fût riche, sage et puissant à sa manière ; un peuple qui eût un œil simple et ne sût rien de l'envie et de la défaveur ; un peuple qui, vivant dans la continence spirituelle, et menant dans la chair la vie d'un ange, ne sût rien de l'impureté ; un peuple qui fût assez fort pour supporter, ou plutôt pour réparer toute espèce de mal, et qui ne sût

rien du divorce; un peuple qui fût trop vertueux pour se défier de qui que ce soit ou pour être capable de tromper, qui ne sût rien du parjure; un peuple qui, ayant placé son trésor dans le ciel, ne sût rien de la passion de l'argent; un peuple, dont tous les efforts tendissent à glorifier uniquement Jésus-Christ, et qui ne sût rien des excitations de la vaine gloire; un peuple qui fût disposé, plus il serait grand, à se soumettre à chacun par amour pour Jésus-Christ, qui ne sût rien des honneurs et de l'ambition; un peuple qui, plein de zèle pour bien mériter des plus méchants comme des plus vertueux, ne sût rien de la colère, du blâme et encore moins de la vengeance; un peuple qui fût tellement innocent dans ses mœurs et dans sa conduite, qu'il méritât les louanges des païens eux-mêmes; un peuple qui eût les sentiments et la simplicité d'un enfant qui vient de naître; un peuple qui fût sans préoccupation inquiète pour le lendemain, et qui, semblable aux oiseaux et aux lis, fût incapable de se tourmenter; un peuple qui fût aussi uni que le sont entre eux les membres d'un même corps; un peuple chez qui l'amour rendît tout commun, afin que ce qui est bon ne manquât à personne, et que ce qui est mauvais fût d'un commun effort aussitôt enlevé, ou du moins affaibli; un peuple qui fût sage à l'école du Saint-Esprit, qui devînt, selon le modèle de Jésus-Christ, le sel et la lumière de la terre, et fût semblable à une ville construite sur une montagne, que tous aperçoivent de loin; un peuple dont tout l'avoir et le pouvoir fussent consacrés au bien de tous; un peuple à qui le désir de l'immortalité rendît cette vie insignifiante, et la mort désirable; un peuple qui, comptant sur l'assistance de Jésus-Christ, ne craignît aucun démon; un peuple, dont la conduite fût ordonnée de telle sorte qu'il fût prêt pour le dernier jugement, et attendît avec joie et consolation le moment décisif. »

(Érasme, *Ratio perveniendi ad veram theologiam.*)

ARTICLE III.

De la paraphrase.

83. La paraphrase a pour objet ou d'expliquer simplement le sens de l'Écriture et d'en éclaircir les difficultés, ou d'y parsemer des observations propres à relever certains détails qui n'en ressortent pas naturellement pour chacun. L'une est une description dans le sens le plus large ; l'autre, dans un sens plus restreint, est, d'après Érasme, non une traduction, mais une sorte d'interprétation large et courante qu'on met dans la bouche de l'auteur. *Est paraphrasis non translatio, sed liberius quoddam commentarii perpetui genus, non commutatis personis.* La paraphrase ne consiste pas dans des notes ajoutées aux textes, mais dans le texte s'expliquant lui-même.

§ I. — 84. Règles de la paraphrase.

1. N'apportez dans la Bible aucune idée étrangère, — et ne faites pas parler les personnes plus savamment que leur caractère et leur position ne le leur permettent.

2. Ne noyez pas le sens si naturel et si simple de l'Écriture dans des amplifications fades et pleines de synonymes. Une nouvelle sauce répandue sur un vieux ragoût n'est pas une véritable nourriture, comme doit l'être la paraphrase.

3. Celui qui veut sincèrement voir la vérité, s'y affectionner après l'avoir vue, la porter jour et nuit dans son cœur, la transformer, en quelque sorte, en sa chair et en son sang, et, après l'avoir changée en sa propre substance, parler de la plénitude de son cœur, celui-là peut faire l'office de paraphraste.

4. La paraphrase doit assurément rendre plus claire le sens de l'Écriture ; mais elle ne doit changer ni la vérité, ni l'ordre, ni la nature du récit.

5. La paraphrase suppose le talent de découvrir dans l'Écriture sainte beaucoup et de bonnes choses en peu de temps ; mais elle contribue aussi à perfectionner ce talent.

6. La paraphrase permet aussi de s'étendre plus longuement sur un passage important, afin que l'auditeur et le lecteur puissent pénétrer plus avant dans le sens de l'Écriture.

7. Ce sont précisément les passages les plus significatifs qui se prêtent le moins à la paraphrase; souvent même ils ne s'y prêtent pas du tout, parce qu'une description leur ferait perdre toute leur force; par exemple, le mot: *qu'il soit fait*, ou plutôt: *qu'il soit !* Ces passages tirent leur force de la simplicité de l'expression; et la simplicité se perd dans les détails de la description.

§ II. — 85. Modèles de paraphrase, dans le sens plus étendu d'Érasme.

PREMIER MODÈLE.

Ils persévéraient tous unanimement dans la prière. (ACT., I, 14.)

C'est ici le premier asile de l'Église chrétienne; or, examinons ce qui s'y passe. On n'y consume pas le temps en des disputes et des contestations inutiles : *Tous persévéraient unanimement dans la sainte occupation de la prière.*

Où manque l'union, là n'est pas l'Église de Jésus-Christ. Où manque la paix fraternelle, là n'est pas la prière qui plaît à Dieu. *Ils priaient unanimement.* — Où manque la constance dans ceux qui prient, là la prière n'a pas la force ou n'est pas digne d'être exaucée. *Ils persévéraient* dans la prière. — L'Église, qui est formée selon l'esprit de l'Évangile, demande la *même chose* de tous ses membres. Où celui-ci demande les richesses, celui-là la mort de son ennemi, un troisième une longue existence, un quatrième un empire, là n'est pas la prière ecclésiastique : ils priaient *unanimement.* — Les autres disciples du Sauveur s'associaient aussi aux apôtres; car celui qui veut être un disciple de Jésus-Christ s'attache à son Église. *Tous persévéraient unanimement dans la prière.*

DEUXIÈME MODÈLE.

Ils les tirèrent au sort, et le sort tomba sur Mathias, et il fut associé aux onze apôtres. (ACT., I, 16.)

Tirer au sort n'était pas, dans cette circonstance, une affaire dangereuse ; qu'il tombât sur l'un ou sur l'autre, il tombait toujours sur un homme digne. — On ne confia pas non plus toute la décision au sort ; car les deux meilleurs avaient déjà été auparavant séparés de la foule : le sort ne devait fixer que ce que l'élection avait laissé indécis. Ensuite, la décision du sort n'était pas abandonnée aux chances du hasard, puisqu'elle était dirigée par une prière pleine de confiance adressée au Seigneur.

Et cette prière témoignait d'un grand abandon : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous, montrez lequel de ces deux vous avez choisi ! » Dieu choisit ; c'est lui qui est le plus à même de le faire, puisqu'il connaît les cœurs. — Les siens demandent à Dieu un signe de son élection, et cela *unanimement*. Dieu peut diriger le sort de manière à ce qu'il manifeste son choix. Dieu dirige même les plus petites choses selon sa volonté, et conformément à l'avantage des siens.

Application. — Les chrétiens qui se font les *esclaves du sort* ne gagnent pas ce qu'ils cherchent : le repos de la conscience ; mais ils trouvent ce qu'ils ne cherchent pas : de nouveaux labyrinthes de perplexités et d'angoisses.

TROISIÈME MODÈLE.

La descente du Saint-Esprit. (ACT., II, 14.)

Le cinquantième jour après la résurrection de Jésus-Christ fut le jour de la descente du Saint-Esprit sur les chrétiens, de même que le cinquantième jour après l'immolation de l'agneau était celui de la législation pour les Juifs.

La loi ancienne fut donnée sur une montagne et écrite sur des tables de pierre : la loi nouvelle fut donnée dans une salle à manger, par le Saint-Esprit, et gravée dans le cœur des fidèles.

Dans l'un et l'autre cas il y eut du feu : là un feu terrible mêlé de fumée, d'éclairs et de tonnerre ; ici un feu doux qui, au lieu d'ébranler les corps, éclaira les esprits, et rendit éloquentes les bouches muettes.

Là, c'est un peuple qui murmure et qui est désuni ; ici, un peuple qui prie dans le calme et la paix, dans une salle *unique.*

Tout à coup, on entendit un grand bruit, semblable à un vent impétueux qui venait du ciel.—Ce vent ne devait pas, comme le vent du nord, apporter le froid du sein des nuages, ni, comme le vent du midi, faire sortir des marais une chaleur nuisible et pestilentielle : c'était un vent du ciel, où Jésus était allé pour en rapporter aux faibles la force et le salut.

Ce signe était perceptible à l'ouïe et à la vue, qui sont les deux principaux sens de l'homme. (Et ils virent paraître comme des langues de feu.)

Les langues de feu se reposèrent sur la tête de chacun : figure indiquant que le don devait durer longtemps.

Une langue de feu voltigea sur la tête de chacun : un *seul* Esprit descendit sur tous, — un seul feu les enflamma tous.

Dès l'apparition du signe visible, les effets du don invisible se manifestent ; — car tous, transformés en des hommes célestes, commencent à parler diverses langues, que nul enseignement humain ne leur avait apprises, mais qui leur furent *inspirées* par l'Esprit de Dieu.

Pour répandre la Doctrine céleste parmi des peuples de langage différent, il fallait des langues qui pussent l'annoncer à tous les peuples dans toutes leurs langues.

Ils parlaient de nouvelles langues. — Point de langage sans une langue et sans un esprit : où il y a un esprit céleste, là il y a un langage céleste ; où il y a une langue de feu, là les esprits des auditeurs sont enflammés.

Ils parlaient de nouvelles langues. — La langue des Pharisiens est *froide,* — elle ne réchauffe pas ; la langue savante des philosophes ne touche pas ; la langue des orateurs, si éloquente qu'elle soit, ne corrige pas. Le don de réchauffer, de toucher,

de corriger, ce don-là vient du ciel. Les apôtres ne sont autre chose que des instruments parlants dont l'Esprit-Saint se sert pour faire retentir sa voix.

Ils parlaient de nouvelles langues. — Ce don, nul enseignement humain ne saurait le communiquer; personne ne peut se le donner : Dieu le distribue selon la mesure qu'il a déterminée. C'est pourquoi celui à qui il a été donné davantage, ne doit pas pour autant mépriser les autres, mais plutôt s'efforcer de leur être plus utile.

Ils parlaient de nouvelles langues. — L'esprit est, comme le feu, prompt et actif. Maintenant les apôtres ne sommeillent plus, comme ils le faisaient avant la mort de Jésus-Christ; ils ne se cachent plus, comme avant sa résurrection; ils se montrent en public, et annoncent publiquement et énergiquement la parole de Dieu, etc.

Cette paraphrase, dans le sens que l'entendait l'auteur, est déjà plus qu'un simple commentaire et qu'une pure description; c'est un commentaire d'une utilité générale, parce qu'il tient le milieu entre une froide description et une dissertation savante, et qu'il est plus favorable à la piété qu'à l'esprit de raffinement. Ce n'est plus saint Luc qui raconte; c'est le paraphraste qui, enflammé par le récit, ramasse tout ce qu'il trouve autour de lui, et substitue à sa narration le langage du sentiment, mais d'un sentiment né de la lumière et qui répand la lumière.

§ III. — Paraphrase, dans le sens plus strict

86. Cette sorte de description favorise aussi la méditation édifiante de l'Écriture, en tant qu'elle nous fait aimer le Beau et le reproduire avec amour, dès que nous l'avons clairement reconnu. En s'appliquant à éclaircir le sens des passages de l'Écriture, elle a pour objet : 1° de traduire, par des expressions claires, les passages obscurs; 2° de montrer l'enchaînement qui existe entre un passage et un autre, quand cet enchaînement existe, et qu'on peut le montrer; 3° d'éclaircir une phrase obs-

cure en indiquant le parallélisme d'autres passages plus clairs; 4° d'instruire en dévoilant les intentions manifestes de l'auteur et l'histoire incontestable de l'époque; 5° de préciser ce qui a un sens multiple en montrant son analogie avec des doctrines de foi déjà établies; 6° de donner çà et là quelques conseils puisés dans l'expérience individuelle.

88. EXEMPLE D'UNE PARAPHRASE QUI N'EST QU'UNE SIMPLE DESCRIPTION.

Que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres, etc.? (JACQ., II, 14-24.)

A quoi servirait-il, mes chers frères, que quelqu'un eût constamment dans la bouche ces paroles : *Je crois, je crois*, et que, s'en tenant à cet étalage de paroles sur la foi, il ne pût montrer aucune action faite dans l'esprit de la foi? Cette foi qui ne serait qu'en paroles, cette foi vide et inactive, froide et glacée, pourrait-elle le sauver?

Supposons que votre frère et votre sœur n'eussent rien pour se garantir le corps contre le froid, n'eussent point de pain pour apaiser leur faim, et que, s'adressant à vous de leur voix la plus douce pour vous demander du pain et des vêtements, vous leur répondiez : « Dieu vous aide! cherchez vous-mêmes à vous nourrir et à vous réchauffer, » sans leur donner ni pain ni vêtements; ces paroles, dites-moi, serviraient-elles de quelque chose à votre frère nu et mourant de faim? Aurait-il moins froid et moins faim qu'auparavant? Ne serait-ce pas là une charité purement en paroles, et non en actions? — Ainsi, autant la charité qui n'est qu'en paroles est inutile aux autres, autant la foi qui n'est qu'en paroles est inutile à vous-même.

Si quelqu'un me disait : Je ne conteste pas que vous ayez la foi, mais vous ne pouvez pas non plus contester que j'aie les actes, je lui répondrais : Mon cher ami, montrez-moi votre foi sans les œuvres, si vous le pouvez; moi, de mon côté, je vous prouverai de suite et sans peine ma foi par mes œuvres.

Au surplus, ne faites pas trop vanité de votre foi en un seul

Dieu; que vous croyiez en lui, c'est fort bien, assurément; mais, à quoi vous sert-il d'avoir simplement la foi, si vous n'y conformez pas votre conduite? Sachez-le, les démons, eux aussi, ont la foi; et j'ajouterai même, si vous le voulez, que leur conviction est dix fois plus ferme que la vôtre; ils tremblent en pensant à Dieu, et cependant, avec toute leur foi et tout leur tremblement, ils n'en sont pas moins des démons. Dois-je encore vous prouver plus longuement que la foi sans les œuvres est chose insignifiante? Abraham ne fut-il pas appelé juste, agréable à Dieu, ami du Seigneur, précisément à cause des actions que lui inspirait sa foi, et pour s'être montré disposé à lui sacrifier son fils?

Vous le voyez, ses actes marchaient de pair avec sa foi, et en étaient le couronnement. C'est là ce qu'atteste la sainte Écriture qui dit de lui : « Abraham crut en Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice, et lui valut le grand nom d'ami de Dieu. » Vous voyez que ce sont les actes qui rendent l'homme juste, et non pas la foi seule sans les actes... Il faut donc que la foi soit vivante, et que sa vie se manifeste par les œuvres; il faut qu'elle soit vivante, afin qu'elle puisse être l'âme des bonnes œuvres, car ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut nous rendre bons et justes. Une foi morte ne saurait rien produire, par conséquent, elle ne saurait rendre juste. Et si le corps qui n'est pas animé par un esprit est un cadavre, il en est de même de la foi quand elle n'est pas vivifiée par les œuvres.

ARTICLE IV.

La sainte Écriture considérée comme document historique.

88. L'un des points de vue les plus importants où l'on puisse se placer pour étudier la sainte Écriture, c'est le point de vue historique; ce point de vue est à la fois *simple* et *complexe*.

§ 1. — L'Écriture sainte est l'histoire de la Providence et du gouvernement de Dieu.

Il est vrai que l'histoire tout entière, pour l'homme qui s'est fait un devoir et une habitude de considérer toutes choses au point de vue de la religion, n'est que l'histoire du gouvernement de Dieu; mais l'histoire biblique l'est dans un sens tout particulier : nous y voyons Dieu agir de concert avec les hommes. Le Créateur du genre humain y parle humainement avec les hommes; il commande, il juge, il punit, il promet, il récompense, il exauce. Dieu n'est pas une froide abstraction de l'École, qui puisse être traitée à tel ou tel point de vue par les maîtres et les disciples; c'est un Être vivant, qui parle et agit, interroge et répond, crée et ordonne. Celui qui offre à Dieu ce qu'il a de mieux, lui plaît; celui qui fuit Dieu, fuit son bonheur; celui qui marche devant Dieu, Dieu l'accueille; celui qui se confie en Dieu, Dieu ne permet pas qu'il soit confondu; celui qui annonce et pratique la justice au milieu des impies, Dieu le sauvera des grandes eaux, pendant que des masses entières qui méprisent Dieu et son organe, y seront englouties; celui qui préfère la volonté de Dieu à la sienne propre, sera béni, et toutes les nations le seront en lui; celui qui préfère la volonté de Dieu à la volonté perverse de ses semblables, Dieu lui conserve la vie au milieu des chaînes, et le conduit sur le trône; la vertu enfante l'espérance et la joie; le vice engendre le regret et l'amertume du cœur.

Ces lois de la Sainteté et de la Justice, de la Beauté et de la Sagesse sont rendues plus saisissantes par les événements racontés dans la sainte Écriture. Cette Écriture est donc une magnifique histoire de la Providence, c'est-à-dire de la Beauté et de la Sainteté invisible qui commande le bien, aide à l'opérer, le récompense et le parfait; qui hait le mal, le défend, le paralyse, le punit, le confond (1).

(1) Voir mes sermons sur les faits de l'ancien Testament, en l'honneur de la Providence, et le premier exercice sur la méditation édifiante de l'Écriture, chapitre troisième de ce volume.

§ II. — L'Écriture sainte est l'histoire de l'humanité.

Si tout est divin pour celui qui dirige ses regards vers le ciel, tout est humain pour celui qui ne voit que la marche du monde. L'Écriture sainte nous apprend que tous les hommes sont issus d'un même sang; nous assistons au début et au progrès de l'éducation du genre humain; nous voyons les hommes agir en hommes; nous voyons avec quelle rapidité le mal prend racine et les solides fondements qu'il se creuse; lorsque le genre humain tout entier est dégénéré, nous assistons à son renouvellement par le déluge. Nous voyons combien la chute de la nature humaine est voisine de son origine; nous apprenons comment les inventions sont entrées dans le monde; quelle grande influence de grands événements survenus sur la terre ont exercée sur les destinées des hommes, et réciproquement. Nous y voyons tous les caractères, toutes les actions, toutes les passions dans leurs débuts et dans leurs développements.

§ III. — L'Écriture sainte est, avant tout, l'histoire de la religion et de la moralité parmi les hommes.

Nous y voyons comment le péché est entré dans le monde, et comment l'image de Dieu a été souillée dans l'homme; nous y voyons ce que produit la foi aux promesses et aux commandements du Seigneur, comment la connaissance de la religion se transmet d'âge en âge, comment la prédominance de la sensualité bannit de la terre la foi et la vertu, etc., etc. Nous y voyons comment Dieu le Père se choisit un peuple et le sépare des autres nations, pour en faire une source de bénédiction qui répandra ses bienfaits sur tous les peuples et ravivera les germes éteints de la religion et de la moralité. Nous y voyons comment, du milieu de ce peuple, surgissent des hommes qui, ceints du glaive de la vérité, abattent le mensonge, détruisent les réceptacles de l'idolâtrie, et réédifient dans les cœurs des hommes des temples et des autels au seul vrai Dieu. L'Écriture sainte est donc l'histoire de la religion et de la moralité parmi les hommes.

§ IV. — L'Écriture sainte est un dépôt, un document où sont conservées les révélations de Dieu aux hommes, et l'histoire des grandes institutions que la main de Dieu a fondées pour bénir tous les peuples dans un seul peuple, et tous les enfants des hommes dans un seul enfant des hommes.

Il est dit à Abraham : « Je suis votre protecteur, et votre récompense infiniment grande. »

A Moïse : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

Il est dit du temps de David : « C'est moi qui, par Moïse, vous ai emmenés d'Égypte. »

Du temps des prophètes : « Je ferai avec vous une alliance éternelle, et ma grâce demeurera avec vous comme avec David. »

Du temps de Jésus-Christ : « Le Dieu qui jadis parlait avec nos pères par les prophètes, a parlé de nos jours avec nous par son Fils. »

Et les Apôtres disent : « Nous remplissons les fonctions d'ambassadeurs de Jésus-Christ. »

Et ces ambassadeurs de Jésus-Christ en appellent constamment à la foi et aux promesses d'Abraham.

Quelle unité que celle qui règne dans les révélations de Dieu à travers tous les siècles, depuis Abraham jusqu'à saint Paul ! C'est le même Dieu qui appelle Abraham, qui envoie Moïse, les prophètes, Jésus-Christ et les Apôtres. En vérité, la Bible est bien l'histoire des révélations divines.

§ V. — L'Écriture sainte est l'histoire du peuple Israélite, son histoire nationale.

C'est elle, en effet, qui nous a conservé les documents relatifs à l'origine de cette nation, à sa constitution, à sa religion et à ses destinées. Elle est le livre historique d'une nation extrêmement remarquable.

Elle est aussi une histoire de famille d'un haut intérêt. L'histoire des patriarches, les livres de Ruth et de Tobie, contiennent une foule de traits empruntés à la vie domestique, qui offrent à la réflexion d'abondantes matières, et au cœur un aliment précieux.

Elle n'est pas moins remarquable considérée comme biogra-

phie de quelques hommes. Qui a jamais lu ce Livre sans s'être uni de sentiments et de cœur avec Moïse le législateur, avec Salomon le sage, avec David le poëte, avec Isaïe l'évangéliste, avec Siméon le voyant, avec Jean le bien-aimé, avec Paul l'apôtre?

Si complexes que soient ces points de vue, ils se réunissent tous dans celui-ci : *Rapport de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu.*

Les individus forment les familles, les familles les peuples, les peuples le genre humain. Notre race est d'un seul Dieu; ce Dieu unique veut manifester sa gloire dans toutes ses créatures. Partout donc il se montre Dieu, source de tout bien; et les hommes sont des hôtes qui le reçoivent ou le repoussent.

89. Cette unité de l'Histoire sacrée a trouvé de nombreux et de dignes interprètes. Un auteur français a écrit toute l'Écriture sainte, depuis la Genèse jusqu'à la fin des livres du nouveau Testament, sous le titre gracieux d'*Histoire du peuple de Dieu*, et un grand écrivain de la Suisse l'a résumée sous ce titre grandiose : *Du Royaume de Dieu.* Puisque la raison humaine cherche partout l'unité, il est bien naturel qu'elle la cherche et la trouve aussi dans les institutions que Dieu a fondées pour le salut du genre humain.

Parmi les nouveaux partisans du point de vue historique se place en première ligne M. le comte Frédéric de Stolberg, dans son *Histoire de la Religion de Jésus-Christ* (1). Qu'il me soit permis, pour l'exercice de ceux de mes jeunes amis qui veulent mettre des idées dans leurs études et mettre leurs études dans leur mémoire, de montrer, par un exemple, ce qu'il y a de complexe dans ce point de vue historique.

L'HISTOIRE DE JOSEPH.

I

Joseph accusa ses frères devant son père d'avoir commis un crime énorme; car Jacob aimait Joseph plus que tous ses autres

(1) Hambourg, XV vol.

enfants, parce qu'il l'avait eu étant vieux; et il lui avait fait faire une robe de plusieurs couleurs. Ses frères voyant donc que leur père l'aimait plus que tous ses autres enfants, ils le haïssaient et ne pouvaient lui parler avec douceur (GENES., XXXVII, 2-5).

1. Que Joseph ait été frappé de la mauvaise action de ses frères, et qu'il l'ait rapportée à son père, qui pouvait et devait la réprimer, c'est là une preuve de la délicatesse de sa vertu et de la pureté de son innocence. Ce détail appartient à l'histoire de la morale. Chaque homme est obligé d'empêcher tout le mal qu'il peut, obligé, par conséquent, de révéler le mal d'autrui à ceux qui ont pouvoir et devoir de le punir et de l'empêcher. Celui-là favorise le mal, qui, pouvant l'empêcher, ne le fait pas. Si votre voisin ne fait pas son devoir, faites, vous, le vôtre; sans cela, au lieu d'un partisan, le péché en aura deux.

2. Que dans une grande famille il y ait beaucoup d'enfants mauvais et peu de bons, et que celui qui est bon accuse auprès de son père ceux qui sont mauvais, c'est là un de ces traits caractéristiques que l'on rencontre dans l'histoire des familles et dans celle de l'humanité. Partout le bien est mêlé au mal, — et jamais sans qu'il y ait conflit entre l'un et l'autre.

3. L'un des motifs pour lesquels Jacob aimait Joseph plus que tous ses autres frères, c'était sans doute parce qu'il était plus vertueux qu'eux. Cependant la prééminence de la vertu n'était pas l'unique cause de cette prédilection paternelle. Jacob l'avait eu dans sa vieillesse, et celle qui lui avait donné ce fils, c'était Rachel : deux raisons puissantes, qui étaient d'un grand poids dans la balance du cœur. — Ce détail appartient à l'histoire de l'humanité; car qu'y a-t-il de plus humain, de plus naturel, que les enfants engendrés dans la vieillesse, et par une femme tendrement aimée, soient les plus chers à un cœur de père? C'est là une nouvelle preuve de la crédibilité du récit biblique : les hommes, malgré tout ce qu'on en raconte d'extraordinaire, s'y montrent toujours hommes.

4. Que Jacob ait témoigné sa préférence envers Joseph en lui faisant confectionner un plus bel habit, et que l'amour de ce

vieux père se soit renouvelé tous les jours à la vue de cette robe bigarrée, c'est là un de ces traits de famille peint d'après nature. Le père veut faire sentir au fils le penchant qu'il a pour lui : l'amour veut être actif et connu; il se mêle à tout. Peut-être le père aurait-il dû supposer que ce vêtement éclatant sur le corps de Joseph ne ferait qu'exciter davantage l'ardeur de l'envie qui dévorait ses frères; mais tel est le caractère de l'homme, telle est la nature de l'amour, qu'il ne saurait être aussi froid et aussi clairvoyant que l'est la froide raison des critiques, à mille années d'intervalle (1).

5. Que l'aspect de ce beau vêtement ait excité l'envie des frères de Joseph, en cela se révèle, sous sa forme réelle, la moralité du cœur humain. Quand le cœur n'est pas entièrement bon, il suffit d'une bagatelle pour le tourner au mal ou l'y affermir, quoique les choses extérieures aient moins pour effet de porter le cœur au mal que de manifester celui qui déjà s'y trouve.

6. Il semble étonnant que même des frères ne soient pas exempts d'envie, et qu'ils en soient les premiers atteints. Ils oublient qu'ils sont nés d'un même père, et ils se laissent entraîner à la désunion par la couleur d'un habit plus brillant que le leur. Comme il est donc faible, le cœur humain! — C'est ainsi que souvent les hommes se croient suffisamment bons, et s'imaginent qu'ils exécuteraient des œuvres gigantesques, si l'occasion s'en présentait. Mais voilà que tout à coup se présente à eux un Joseph au vêtement bigarré, et ces héros de vertu sont terrassés. O hommes! vous portez en vous-mêmes le siége du péché : ne vous fiez pas à votre vertu : — nouvel appendice à l'histoire du cœur humain.

7. Que le vêtement bigarré de Joseph (considéré en tant qu'il était un aliment à l'envie, et que cette envie conduisit le noble Joseph sur le trône d'Égypte), concorde si exactement avec la destinée de Joseph, ce détail appartient à l'histoire de la Pro-

(1) Que celui qui serait tenté de blâmer Jacob réfléchisse qu'il y a beaucoup mieux à faire pour lui : c'est de regarder dans son propre cœur.

vidence, qui sait faire entrer adroitement les événements les plus insignifiants dans le vaste plan de son gouvernement.

8. *Ses frères ne pouvaient lui parler avec douceur.*— Voilà la marque de l'envie. Chatouilleuse comme elle l'est et incapable de se contenir, elle refuse aux hommes les plus vertueux jusqu'aux témoignages d'une bienveillance vulgaire, et ne fait plus entendre aucune parole amicale. Que celui qui éprouve de la difficulté à adresser de bonnes paroles à son voisin examine si quelque envie secrète n'est pas cause de cette répugnance. Tout cœur humain comprendra facilement combien le cœur de Joseph dut souffrir dans la société de ses frères; tous l'auront sans doute regardé avec des yeux d'envie, et à son approche se seront détournés de lui. Tel est le sort des meilleurs hommes; leur crime unique, mais impardonnable, aux yeux des méchants, c'est d'être meilleurs qu'eux, et de réprimer sans bruit le mal qu'ils font.

C'est là aussi une preuve que les ténèbres haïssent la lumière, ou, ce qui revient au même, que l'accusation des frères de Joseph auprès de leur père a transformé l'envie en une véritable fureur. Le vice veut rester impuni, il veut faire son œuvre dans les ténèbres, et considère comme son ennemi quiconque veut le produire à la lumière; il veut se venger, il veut payer de retour, en considérant une accusation juste comme une injustice, et en persécutant l'accusateur.

Telle est l'histoire du début et des progrès de l'envie. Joseph et ses frères sont en particulier ce qu'est en général le genre humain. Les bons sont méconnus, jalousés, méprisés des méchants.

9. De cette histoire ressort, en outre, une règle de prudence pour les parents: cette règle, c'est de faire en sorte que les témoignages d'estime qu'ils donnent à ceux de leurs enfants qui se distinguent davantage par leur vertu, soient pour ceux-ci un nouveau stimulant au bien, sans être un aliment à l'envie des méchants.

II

Joseph raconta à ses frères le songe qu'il avait eu. Il me semblait, leur dit-il, que je liais avec vous des gerbes dans un champ; que ma gerbe se leva et se tint debout, et que les vôtres, étant autour de la mienne, l'adoraient. Il eut encore un autre songe. J'ai cru voir, continua-t-il, que le soleil et la lune, et onze étoiles m'adoraient. — Ses frères lui répondirent: Est-ce que vous serez notre roi, et serons-nous soumis à votre puissance? Ces songes et ces entretiens allumèrent donc encore davantage l'envie et la haine qu'ils avaient contre lui (GENES., XXXVII, 7-9).

10. Ce fut en toute simplicité et sans aucune espèce de prétention que Joseph raconta ses songes; et ce fut contre son intention et sans qu'il le sût, qu'il augmenta encore la haine de ses frères. C'est ainsi que la sagesse de Dieu permet souvent que ses enfants et ses amis fassent des actions innocentes et inspirées par l'amour du bien, lesquelles, après avoir été l'occasion d'un grand mal, réaliseront le but salutaire que le Seigneur avait en vue.

11. Comme ses songes se réalisèrent, Joseph dut reconnaître clairement que toutes choses, les plus petites comme les plus grandes, sont placées sous la Providence divine.

12. Cet accomplissement des songes dut aussi faire comprendre aux frères de Joseph que c'était Dieu qui, dans sa bonté, avait prédestiné leur frère pour être leur protecteur et leur maître.

13. Ces songes durent faire naître dans Joseph la pensée que Dieu se servirait de lui pour opérer de grandes choses.

14. Ces songes durent être pour Joseph une occasion qui le fit réfléchir sur les songes et sur leur signification, et ils furent en même temps le point de départ de son bonheur; car ayant plus tard expliqué dans la prison leurs songes aux deux Égyptiens, cette circonstance le fit connaître à la cour.

15. Ces songes servent aussi à nous faire mieux connaître la conduite de la divine Providence, en nous montrant que des

choses en apparence si insignifiantes, telles qu'une robe de diverses couleurs, des songes et le récit de ces songes, sont autant de moyens dont elle s'est servie pour opérer de grandes œuvres; que les souffrances et les joies de Joseph ont été pour son père, pour ses frères et pour l'Égypte, une cause d'abondantes bénédictions.

16. Ces songes étaient des symboles très-significatifs et qui indiquaient parfaitement la grandeur future de Joseph : les gerbes adoratrices annonçaient la grandeur du futur intendant de l'Égypte et du nourricier d'Israël; le soleil, la lune et les étoiles, qui s'inclinaient devant lui, présageaient la grandeur princière du roi d'Égypte : « Joseph, a dit un écrivain, était le favori du Seigneur, à qui les enfants de la terre, les gerbes, et les fils du ciel, les étoiles, rendaient hommage. »

17. Les songes étaient des symboles très-intelligibles et très-clairs; car dès qu'ils entendirent le récit du premier songe, les frères de Joseph s'écrièrent aussitôt : « Serez-vous notre roi ? » Et dès que le père et les fils entendirent le second, ils dirent : « Est-ce que votre père, votre mère et vos frères vous adoreront sur la terre? » Aux yeux de la Providence ces songes étaient plus que des symboles, c'étaient des instruments qui préparaient d'avance la future grandeur de Joseph; car la haine de ses frères se développant de plus en plus contribua à élever Joseph en l'abaissant. Ici se révèlent et la sagesse divine, et le fond du cœur humain.

18. La suite immédiate du récit est ainsi conçue : « Ses frères étaient pleins d'envie contre lui; mais le père considérait tout ceci avec attention et dans le silence. » L'homme ressemble parfaitement à sa pensée dominante, et telle sa pensée dominante, tel l'usage qu'il fait des occasions qui s'offrent à lui. Le même récit fait naître les réflexions joyeuses et paisibles d'un père plein d'espérances, et excite l'envie et la passion de frères haineux. Partout la nature humaine, si égale et si inégale à elle-même.

Jacob dit à Joseph : Allez, et voyez si vos frères se portent

bien, et si les troupeaux sont en bon état. — Joseph apprit que ses frères étaient près de Dothaïm. — Lorsqu'ils l'eurent aperçu de loin, avant qu'il se fût approché d'eux, ils résolurent de le tuer. Et ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient. Allons, tuons-le, et le jetons dans cette citerne : nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré ; et après cela, on verra à quoi ses songes lui auront servi. Alors Ruben s'avança au milieu d'eux et leur dit : Ne répandez point son sang — mais jetez-le dans cette citerne. Il disait cela dans le dessein de le tirer de leurs mains (Genes., xxxvii, 11-23).

19. Comme les hommes qui ont le cœur agité par quelque mauvaise passion sont vite disposés à commettre quelque grand crime, quand ils ont l'espoir de pouvoir le faire en secret ! Joseph n'est pas encore arrivé auprès de ses frères que déjà la résolution est prise. Rien ne peut les retenir, pas même l'idée qu'ils vont abreuver de chagrin l'âme de leur père. *Tuons-le !*

20. Comme les pensées de haine se tournent rapidement en pensées de meurtre, et même en pensées de fratricide ! Telle est la nature de l'envie, que quand elle trouve l'occasion de faire le mal et qu'elle peut compter sur l'impunité, elle ne recule devant aucun forfait. Abel l'a expérimenté dans Caïn, Joseph dans ses frères, Jésus dans les Pharisiens.

21. L'envie se distingue tout particulièrement par ses propos sarcastiques et railleurs. Les actions les plus innocentes inspirent aux envieux les paroles les plus mordantes et les plus injurieuses, les sorties les plus grossières. *Voici notre songeur qui vient !* L'envieux a l'esprit très-inventif quand il s'agit de trouver des expressions de mépris et des qualificatifs blessants. C'est ainsi que de nos jours encore plus d'un homme de mérite, faisant le bien en silence, calme comme la sagesse et pacifique comme la charité, s'est attiré les expressions de bigot et d'hypocrite : *Voici venir le bigot, voici venir l'hypocrite !*

22. Comme l'envie se trahit elle-même : *Voici le songeur qui vient ; on verra à quoi lui auront servi ses songes !* Ce qui blesse le plus profondément les frères de Joseph est précisément

ce qu'ils avouent, mais sans savoir qu'ils l'avouent. Chacune de leurs paroles montre leur physionomie; chaque souffle qui sort de leur bouche trahit le fond de leur cœur.

23. L'envie contribue à la réalisation de ce qu'elle cherche à empêcher, et elle y contribue par les moyens mêmes qu'elle emploie pour l'empêcher. Ils voulaient tuer leur frère pour prouver que ses songes étaient faux, et c'est précisément par là qu'ils favorisèrent eux-mêmes l'accomplissement de ses songes : *Alors on verra à quoi lui auront servi ses songes.*

24. Comme l'envieux a peine à oublier l'objet de son envie ! Quelle activité et quel zèle dans l'envieux ! L'impression que fait sur lui l'objet de sa passion affaiblit toutes les autres impressions, tandis que cette fureur s'enracine de plus en plus profondément. Dès que les frères de Joseph ont aperçu ce dernier, ils ne sont plus frappés de la beauté et de l'innocence peintes sur les traits de sa figure, de son extérieur franc et aimable, et de la joie qu'il éprouve à les revoir; ce n'est plus ni leur frère, ni le messager de leur père : c'est un songeur. Point de passion qui soit aussi injuste envers les autres que l'envie; point de passion qui soit plus fausse et plus cruelle : plus fausse dans l'appréciation de ce qui est bon, plus cruelle dans le supplice que lui font éprouver les avantages que les autres possèdent ou sont censés posséder.

25. Comme l'envie est habile à inventer des mensonges propres à dissimuler ses odieux forfaits ! *Une bête féroce l'a dévoré !* Cette dissimulation avait déjà été prévue d'avance et entrait dans l'économie générale de leur détestable projet : *Nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré !*

26. Comme le projet de tuer un innocent est anéanti à propos ! Ruben éprouve encore un certain sentiment d'horreur à la pensée de souiller ses mains du sang de son frère; il a encore quelque sentiment d'amour pour son père : tout cela lui donne le courage de détourner ses frères de tuer Joseph.

27. Comme dans la compagnie des méchants il y a souvent des âmes honnêtes, ainsi la société des bons recèle souvent quel-

que âme perverse. Ruben est un ange entouré de démons.

28. Souvent aussi les bons tolèrent un moindre mal pour en empêcher un plus grand. Ils proposent de jeter un frère dans une citerne, afin de lui épargner la mort.

Ces détails, qui appartiennent à l'histoire de l'homme et à celle de sa moralité, figurent entre le nº 19 et le nº 28.

J'interromps ici l'histoire de Joseph pour la reprendre immédiatement et la présenter sous un autre point de vue, qui offrira beaucoup plus d'intérêt.

Ce point de vue est celui-ci :

§ VI. — 90. L'Écriture ne contient pas seulement des faits, elle contient aussi des événements d'un haut intérêt.

Elle ne nous montre pas seulement la Providence agissant sur la terre, elle nous l'y fait voir en qualité de dramaturge, dans la plus noble signification de ce mot, que la Bible a elle-même employé. Il y a une magnifique peinture de la Sagesse dans ce passage : « Je joue dans le monde, et je trouve mes délices à être avec les enfants des hommes (*Prov.*, VIII, 31). » Je ne suis jamais plus touché de ce passage que lorsque les événements bibliques me montrent ce jeu de la Sagesse. Or, parmi les faits de l'ancien Testament qui nous représentent la Sagesse jouant avec les enfants des hommes, se distingue l'histoire de Joseph ; la Providence s'y révèle à tout observateur, attentif ou non, le premier, le plus sublime et le plus étonnant des dramaturges.

Pour communiquer à cette méditation la lumière qui lui est nécessaire, nous avons besoin de développer le sens que nous attribuons aux expressions, drame, dramaturge (comme l'a fait un auteur connu d'un livre méconnu, J. L. *Ponce-Pilate*, 1 vol., VII).

« Le drame est le développement d'un fait se dégageant des difficultés qui l'embarrassent, luttant contre des traverses et des résistances, jusqu'à ce qu'il arrive à son dénouement. Un fait est dramatique, quand, insignifiant à son début, il se développe sans interruption, emprunte à chaque accident un intérêt nouveau, surmonte tous les obstacles, et arrive enfin à un dé-

nouement inattendu et merveilleux. Le dramaturge est celui qui fait le nœud, entremêle la lutte à la résistance, relie ensemble le milieu et la fin, et fait converger vers un but unique et grandiose toutes les circonstances ; de telle sorte qu'à chaque scène on approche davantage du dénouement, bien qu'il paraisse être éloigné, jusqu'à ce qu'enfin la dernière scène découvre l'énigme d'une manière habile et inattendue. »

Le drame a d'autant plus de valeur que le début est plus mince et plus insignifiant, que les obstacles sont plus puissants, que le triomphe final de la vérité et de l'innocence est plus éclatant, que la formation du nœud est plus inattendue et plus imprévue, que le dénouement est plus satisfaisant, qu'il contraste davantage avec le début, qu'il révèle plus parfaitement les erreurs, que les souffrances y reçoivent une plus grande compensation, et enfin que les ressorts secrets y sont plus complétement mis à nu.

C'est d'après ces principes que nous allons examiner de nouveau et en entier l'histoire de Joseph.

Formation du nœud. — La préférence du vieux Jacob pour Joseph, parce qu'il l'a enfanté dans sa vieillesse et que c'est Rachel qui le lui a donné ; la robe éclatante, l'accusation portée contre les frères à cause d'un crime énorme ; les songes, l'explication des songes.

Remarques. 1. Le premier songe avait pour objet la vie pastorace, et le second la contemplation du ciel, qui rentre dans les mœurs des bergers. Rien, par conséquent, de plus naturel. 2. Comme tout cela est significatif et prépare bien le dénouement de l'histoire ! 3. Comme la Providence sait bien choisir et utiliser les détails les plus petits ét les plus insignifiants ! La haine des frères a sa source, d'une part, dans la prédilection bien connue du père ; de l'autre, dans l'explication des songes. Ici commence le développement du drame. Maintenant nous avons notre héros, ce héros a ses ennemis et il ne tardera pas à avoir son champ de bataille. 4. Les songes sur la gloire future de Joseph aident à former le nœud, et portent à son comble la

haine de ses frères ; et les songes s'accomplissent précisément en ce qu'ils réduisent le songeur à la dernière extrémité, puisque ce fut là la cause de son bonheur.

NŒUD. — *a*. Le dessein des frères : Nous voulons le tuer, le jeter dans une citerne, et dire à notre père : Une bête l'a dévoré. Si ce projet eût été réalisé, le drame aurait été fini avant d'avoir bien commencé. Il fallait donc empêcher de tuer Joseph : c'est ce qui eut lieu.

b. L'amour fraternel de Ruben s'interpose : Ne le tuez pas ; jetez-le dans la citerne... Il se disait en lui-même qu'il saurait bien le remettre entre les mains de son père. — Voilà donc Joseph dans la citerne ! Si l'intention qu'avait Ruben de le sauver avait réussi, le drame aurait de nouveau été fini avant d'avoir bien commencé. Ce projet fut donc déjoué ; voici comment :

c. Avant que Ruben pût mettre son dessein à exécution, et pendant que ses autres frères mangeaient leur pain, survinrent des marchands. Judas, qui, lui aussi, avait conservé un reste d'amour fraternel, proposa à ses autres frères de ne point tuer Joseph, mais de le vendre ; « car, ajouta-t-il, Joseph est notre frère, il est du même sang que nous. » Joseph est donc vendu pour vingt pièces d'argent ; nouvelle complication du nœud.

d. Maintenant se développent les conséquences naturelles et immédiates de cette vente. Ruben, ne trouvant plus Joseph dans la citerne, est dans la désolation... Le père reçoit la robe de Joseph, teinte du sang d'un chevreau, et il en est inconsolable. Joseph est vendu à Putiphar.

Remarques. 1. Les frères de Joseph s'imaginaient que désormais leurs gerbes ne s'incline raient plus devant celle de leur frère ; et voilà qu'en le vendant à des marchands, ils posèrent le premier fondement de son élévation : erreur des frères de Joseph qui attend son développement du talent du dramaturge. 2. Ils s'imaginaient que leur crime resterait éternellement impuni, attendu qu'ils avaient trompé si adroitement leur vieux père et avaient si parfaitement réussi : nouvelle erreur qui attend son

éclaircissement. 3. Le père ne se promit plus d'autre consolation que celle de suivre bientôt son fils. Sa douleur était à son comble; par conséquent elle attend du dramaturge une haute récompense. 4. Déjà Joseph est dans la terre promise; mais il ne s'en doute pas, et il ne doit pas s'en douter. Il doit marcher au-devant de sa destinée par des voies à lui inconnues, et que personne ne peut présumer, sinon le Dramaturge par excellence.

Suite de la formation du nœud. — *Destinée de Joseph dans la maison de Putiphar.* Il ne tarda pas à devenir intendant de la cour, grâce à son habileté et à sa fidélité; il enrichit la cour, et tout fut subordonné à son pouvoir; la maison d'Égypte fut bénie du ciel à cause de lui; Joseph eut autant de crédit auprès de Putiphar que puisse en avoir l'homme d'affaires le plus noble, le plus fidèle et le plus habile.

Sous ce rapport, la destinée de Joseph semble suivre le chemin le plus direct. Mais, si sa fidélité, son habileté et son application lui attirent toute la considération de son maître, sa beauté et sa pureté lui deviennent un piége. Comme il est assez vertueux pour céder aux réclamations de sa conscience plutôt qu'aux exigences d'une femme impudique; comme il s'arrache avec violence aux embrassements d'une séductrice éperdue, et laisse son manteau entre ses mains, l'amour dédaigné se change en fureur, et accuse l'innocence d'un crime déjà commis dans le cœur de cette femme. Putiphar est assez crédule pour ajouter foi au mensonge de sa femme : et voilà Joseph en prison.

Remarques. 1. C'est maintenant que la position de Joseph semble le plus critique; car son maître le prend pour un criminel, et la femme de ce dernier est trop irritée contre lui pour qu'il puisse concevoir quelque espérance. Aussi bien la prison n'est pas la voie de la fortune. Cependant, c'est la prison qui va lui frayer les voies au trône. Comment cela? — Nul mortel ne peut le deviner : seule la Providence, en sa qualité de dramaturge, sait profiter de cet événement, de cet obstacle si puissant, comme d'un moyen énergique pour réaliser ses grands desseins. 2. Si Joseph eût accédé aux désirs de la femme de Putiphar, il eût

rompu le fil de la Providence. — Ainsi donc : voulez-vous être destiné à de grandes choses, soyez un Joseph, et, dans quelque tentation que vous vous trouviez, n'oubliez jamais votre Dieu!... Comment oserais-je faire cela et pécher contre mon Seigneur?

Suite de la formation du nœud. — *Sort de Joseph dans la prison.* Surveillance des prisonniers; songes de l'échanson et du panetier; explication de ces songes, et prières; ingratitude de l'échanson.

Remarques. 1. Quelques rayons d'espérance brillent aux yeux de Joseph lorsqu'il voit la délivrance de l'échanson. 2. Mais cette espérance s'évanouit de plus en plus; car ce dernier oublie celui qui lui a interprété ses songes. Et pourquoi cet échanson à la cour? — Voilà donc Joseph en prison, sans espoir d'en sortir; le voilà dans la plus profonde obscurité. Mais peut-être que le grand dramaturge saura profiter du talent qu'a son héros d'interpréter les songes et le faire tourner à son avantage.

Nouveau et puissant moyen de développement. — Songes de Pharaon; insuffisance de la science égyptienne; l'échanson se souvient de Joseph en temps opportun; Joseph sort de sa prison; explication des songes. Ici s'opère le revirement des destinées de Joseph. Ne sentez-vous pas comme le dénouement se prépare naturellement? Ne sentez-vous comme tout se hâte vers le but (*semper ad eventum festina*)? Toute remarque est donc inutile.

Dénouement insensible. — Joseph devient vice-roi d'Égypte; il reçoit le nom de libérateur; Pharaon lui donne une épouse digne de lui; deux fils lui naissent, dont l'un s'appelle Manassés : Dieu m'a fait oublier toutes mes tribulations; l'autre Éphaïm : Dieu m'a fait croître dans le pays de mon infortune. Joseph remplit réellement la mission d'un *sauveur*, en recueillant dans des magasins le superflu des années fécondes pour les années stériles, et en venant au secours des indigènes comme des étrangers. L'énigme s'éclaircit.

Remarques. 1. Quelle série d'événements depuis l'époque où ce jeune berger, envoyé par son père, se dirige vers Dothaim,

jusqu'à celle où il devint l'intendant de Pharaon ! 2. Et cependant nul fait accessoire qui n'ait son importance. 3. Tous sont naturels et dirigés par la Providence vers un seul et même but. 4. Il y a des esprits faits pour régner : Joseph en était un. Il régnait dans la maison de Jacob, parce qu'il avait su s'emparer du cœur de son vieux père ; il régnait dans la maison de Putiphar ; il régnait dans la prison ; il régnait à la cour de Pharaon. 5. Nous voici arrivés à cette partie du drame qui excite le plus d'intérêt : Joseph sauvé est honoré, — mais non encore manifesté à ses frères et à son père ; toutefois, la Providence saura de nouveau y pourvoir.

Dénouement complet. — Famine dans la maison de Jacob ; premier voyage des frères de Joseph en Égypte ; deuxième voyage des frères de Joseph accompagnés de Benjamin ; Joseph est reconnu de ses frères ; le vieux Jacob dans les bras de Joseph.

La famine augmente l'anxiété du père, et cette anxiété est précisément l'avant-coureur de la vraie joie. Le voyage de Benjamin en Égypte porte à son comble l'inquiétude de Jacob, et ce voyage est précisément la dernière cause de l'allégresse sans bornes de ce vieux père.

Maintenant, cher lecteur, déposez ce livre et lisez le récit dans la Bible. Et cette seule lecture, qui hait les commentaires, suffira pour faire naître en vous la conviction que l'histoire de Joseph est *le plus beau drame de la Providence.*

Or, si la Providence joue avec tant de bonté, de sagesse et de puissance, combien la confiance que m'inspire cette histoire ne doit-elle pas m'incliner à croire que la Providence saura aussi trancher à ma plus grande satisfaction le nœud dont la complication m'inquiète aujourd'hui, si, comme Joseph, je ne me soustrais pas à sa direction? Et si je suis animé de cette confiance, pourrai-je jamais manquer de courage dans mes nobles entreprises, et de consolation dans les conjonctures les plus pénibles ? O hommes, approfondissez de telles histoires ; c'est ainsi que vous deviendrez sages ! O hommes, formez-vous d'après de tels drames, et vous deviendrez grands comme le digne fils

de Jacob. Sans doute que tous les événements bibliques ne sont pas aussi riches en péripéties émouvantes, en scènes merveilleuses que l'histoire de Joseph; mais cela ne devait pas être non plus. Le plus et le moins conviennent aussi bien à la marche de la Providence qu'à celle du genre humain et du progrès historique. Si j'ai choisi un fait si plein de difficultés, c'est pour rendre attentif à cette Sagesse qui dirige nos destinées, et à cette Bonté qui triomphe de tous les obstacles ponr élever et récompenser à son heure l'homme sage et vertueux.

Si, par la méditation de ces récits bibliques, nous apprenions à connaître dans ses effets cette sagesse et cette bonté invisibles, surtout dans la conduite des destinées humaines, oh! alors, nous aurions fait de grands, de très-grands progrès. Si la vie hnmaine, à ne la considérer qu'avec les yeux du corps, n'est rien autre chose qu'un drame de la Providence, comment, lorsque la réflexion sur les récits bibliques aura développé le regard de notre intelligence, et que nous scruterons la marche de notre vie avec ce regard exercé, pourrons-nous ne pas découvrir dans les événements de notre vie qui paraissent à peine mériter notre attention, les traces de la sagesse et de la bonté divines, et ne pas éprouver un redoublement de reconnaissance envers celui qui préside à notre sort? Car, mes amis, nous n'étudions pas la Bible uniquement pour l'étudier; nous n'y cherchons pas seulement pour la vaine satisfaction de chercher, mais pour y trouver, pour faire aussitôt sur notre âme l'épreuve de ce que nous aurons découvert, pour en montrer aux autres la valeur et l'application en le reproduisant dans nos actes, et, si l'occasion s'en présente, pour enseigner plus tard, par nos paroles, ce que nous-mêmes aurons déjà appris et mis en pratique.

Aussi longtemps que tout ce qui est à notre disposition : connaissances, doctrines, exercices, quel que soit le nom qu'on leur donne, n'est pas pour nous un moyen d'arriver à un but, un instrument destiné à améliorer, fortifier, ennoblir tout ce qui est susceptible de l'être en nous et dans autrui, notre pensée n'est pas la vraie pensée, notre méditation de l'Écriture n'est

pas la véritable; tout ce qu'on nomme talent, science, érudition, n'est ni le talent, ni la science, ni l'érudition véritables.

Si nous ne considérions plus la marche de notre vie avec le seul regard de notre corps; si le Logos, qui est la lumière du monde, et celui de qui vient tout don parfait, laissait tomber sur notre vie et sur la route de notre vie, nne lumière nouvelle; s'il nous était donné de scruter notre existence avec le regard du Logos, comment pourrions-nous ne pas adorer, et, transformés en de nouvelles créatures, n'être pas propres à toute espèce de bien ?

« Utere lectione divina vice speculo, fœda corrigendo, pulchra » conservando, et pulchriora faciendo : Scriptura enim speculum est, fœda ostendens, et corrigi docens. — Solent et viri » et monachi et mulierculæ hoc inter se habere certamen, ut » qui plus ediscunt Scripturas, in eis se putent esse meliores. » Ille plus didicit qui plus facit. Cæterum, si quod tu ediscis » ego facio, magis mea opera Scripturas tenent, quam tuus » sermo, qui vane resonat (*S. Hieron.*). »

ARTICLE V.

L'Écriture sainte considérée comme une collection de grands caractères.

91. Celui qui considérera la sainte Écriture au point de vue historique, y trouvera des caractères dignes de fixer son attention.

Parmi les exercices préparatoires propres à nous familiariser avec l'esprit de l'Écriture, surtout avec celui du nouveau Testament, il faut placer ceux qui ont pour objet d'apprécier, dans un sens large : 1° le caractère des personnes dont il est parlé; 2° le caractère des écrivains et des auteurs; 3° le caractère des doctrines fondamentales qui y sont contenues; 4° le caractère des faits qui sont racontés et la manière dont ils le sont. Par caractère, nous entendons la marque distinctive des personnes, des choses, des doctrines, des actes, des événements.

L'art de déterminer les caractères consiste : 1° à grouper les principaux passages relatifs à un même sujet; 2° à en extraire la substance, le fond, tout ce qui a une valeur permanente et décisive, et 3°, à savoir y distinguer le caractère de la personne et de la chose.

La détermination du caractère est d'autant plus facile, que le nombre des documents qui nous sont parvenus à cet égard est plus considérable. C'est pourquoi les commençants ne doivent s'exercer que sur des caractères sur lesquels nous possédons de nombreuses et de grandes données.

Pour plus de brièveté, donnons seulement le commencement d'un essai.

CARACTÈRE DE L'UN DES PERSONNAGES BIBLIQUES LES PLUS REMARQUABLES, DE SAINT PAUL, ET CARACTÈRE DE SA DOCTRINE.

92. Pour déterminer le caractère de sa personne et de sa doctrine, nous nous contenterons pour le moment : 1° d'apprécier ses vues, ses principes et ses idées les plus intimes sur *Dieu*, sur l'*humanité*, sur *Jésus-Christ*, sur la *charité*, sur l'*éternité*, sur l'*Église ;* 2° sa piété et sa fidélité à sa vocation. — Dès que nous connaîtrons les vues, les principes, les idées fondamentales du maître, nous connaîtrons le caractère de sa doctrine; et dès que nous saisirons les pensées intimes de l'homme, nous comprendrons le caractère de sa personne et le fond de son âme.

§ I. — Vues, idées et principes de saint Paul sur Dieu, ou : Théologie de saint Paul.

Aux yeux de saint Paul Dieu est : *a.* le Dieu unique et le Père de tous; il est au-dessus de tous, sur tous et en tous; *b.* il a fait le monde, et tout ce qui est dans le monde ; *c.* il est le Seigneur du ciel et de la terre, et n'habite point dans des temples bâtis par la main des hommes ; *d.* il n'est point honoré par les ouvrages faits de main d'homme, comme s'il avait besoin de quelque chose ; il n'a besoin d'aucune créature, et toutes les créa-

tures ont besoin de lui; *e.* il donne à tous la vie, la respiration et toutes choses; *f.* il est inaccessible aux sens; il n'est pas loin de nous; nous avons en lui le mouvement et l'être; *g.* il est le seul Puissant, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; il possède seul l'immortalité; il habite une lumière inaccessible que nul homme n'a vue ni ne peut voir (*Éphés.*, IV, 6; *Act.*, XVII, 24, 25, 26, 27; I *Tim.*, VI, 15, 16).

Donc, selon saint Paul, Dieu est :

1. Inaccessible, et en même temps il est proche de nous;

2. Il est le Père de tous, élevé au-dessus de tous, sur tous et en tous;

3. Il se suffit à lui-même et vivifie tout;

4. Il est la plénitude, la communication de tout bien.

Cette plénitude de tout bien, en tant que plénitude, s'appelle dans la langue de l'école : *bonitas absoluta;* et en tant qu'elle se communique : *bonitas respectiva.* C'est-à-dire que Dieu est le souverain bien : en soi et pour soi, dans les autres et pour les autres.

§ II. — Anthropologie de saint Paul.

D'après saint Paul, l'homme, quoique déchu de sa dignité originelle, défiguré par le péché et devenu tributaire de la mort, a cependant été choisi en Jésus-Christ, avant la création du monde, pour être saint et irrépréhensible devant ses yeux, pour vivre dans la charité; il a été prédestiné par un effet de sa volonté à devenir par Jésus-Christ enfant adoptif, afin que nous soyons le sujet de la gloire et des louanges de Jésus-Christ; à devenir un temple du Saint-Esprit, à ne former qu'un esprit avec le Seigneur et à devenir l'héritage de Jésus-Christ; prédestiné, appelé et préparé pour entrer dans la jouissance bienheureuse du souverain Bien, qui est réservé aux saints dans le royaume de la lumière, puisque le Père nous a donné, et en quelque sorte mis entre les mains le salut par Jésus-Christ (*Éphés.*, I, 4, 5, 11-18; *Coloss.*, 1, 12; *Rom.*, VIII, 29; I *Cor.*, III, 16, 17; VI, 17; *Rom.*, VIII, 31, 32).

L'anthropologie de saint Paul comprend donc ces quatre vérités fondamentales :

1. L'humanité est créée pour vivre avec Dieu dans l'amour éternel, et dans son origine elle ne faisait réellement qu'un avec Dieu ;

2. Elle est maintenant séparée de Dieu par l'amour de soi, par l'égoïsme ;

3. Elle peut de nouveau s'unir à Dieu par le saint amour ;

4. Pour cela, elle a besoin d'un médiateur divin, qui est Jésus-Christ.

Cette anthropologie, les matérialistes de nos jours la prennent pour du fanatisme, et à leurs yeux saint Paul n'est qu'un visionnaire ; car, disent-ils, nous ne trouvons dans notre nature que la faculté de jouir, et comme les jouissances spirituelles sont une chimère, nous n'avons de faculté que pour les jouissances sensuelles.

Eh bien, saint Paul connaissait par expérience d'autres jouissances, et il parle d'une paix qui surpasse toute conception et que personne ne saurait comprendre ; il avoue, en outre, ouvertement que l'homme animal ne peut rien entendre aux choses de l'esprit. Ce même saint Paul sacrifia son honneur, renonça à tous les plaisirs de la terre, et alla jusqu'à immoler sa vie pour rendre la nature humaine attentive à sa divine origine. Ainsi donc, n'eussé-je d'ailleurs aucun motif, j'aimerais mieux en croire un homme éprouvé comme saint Paul, qui prêche quelque chose de supérieur aux jouissances animales, qui a souffert et est mort pour sa doctrine, que des esclaves des voluptés sensuelles, qui maudissent une paix qu'ils ne connaissent pas, qui répudient la divine origine de la nature humaine, parce qu'ils ne peuvent plus lire le titre, effacé par l'orgueil et l'impureté, de la noblesse de leur naissance.

§ III. — Christologie de saint Paul.

Saint Paul voit dans Jésus-Christ : *a*, l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature ; *b*, celui par qui tout a

été créé dans le ciel et sur la terre : les choses visibles et les invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances ; *c*, celui qui est avant tous, et en qui toutes choses subsistent ; *d*, le chef et la tête du corps de l'Église ; *e*, le premier né d'entre les morts ; *f*, l'héritier de toutes choses et celui qui a créé les siècles ; *g*, la splendeur de la gloire du Père, qui soutient tout par la puissance de sa parole ; *h*, le Fils, par lequel Dieu a parlé dernièrement ; *i*, celui qui a sauvé le monde par son sang et nous a lui-même purifiés de nos péchés ; *j*, celui à cause duquel tout a été créé ; *k*, l'auteur de notre salut ; *l*, celui qui a tout renouvelé par ses souffrances ; *m*, qui s'est fait en tout semblable aux frères, excepté pour le péché, afin de pouvoir venir en aide à ceux qui sont tentés ; le miséricordieux et fidèle grand-prêtre qui a pitié de notre faiblesse ; *n*, qui, étant riche, s'est fait pauvre à cause de nous ; *o*, qui, ayant la forme et la nature de Dieu, s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de l'esclave ; *p*, celui que le Père a élevé au-dessus de tout, et à qui il a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, et au nom duquel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers, afin que toute langue confesse qu'il est le Seigneur (*Coloss.*, I, 15, 16, 17, 18 ; *Hébr.*, I, 1, 2, 3 ; II, 10 ; V, 7, 8, 9, 10 ; VII, 26, 27, 28 ; IX, 11 ; II *Cor.*, VIII, 9, 10 ; *Philip.*, II, 6, 7, 8, 9).

Ainsi, d'après saint Paul, Jésus-Christ est :

1. La splendeur de Dieu et le Restaurateur le plus parfait de l'humanité ;

2. Le seul médiateur entre Dieu et les hommes, destiné à opérer la réunion des hommes avec Dieu ;

3. Il est souverainement digne de notre adoration, de notre amour, de notre reconnaissance, de notre confiance.

De notre *adoration* : à cause de son origine, puisqu'il est le créateur du monde, qu'il est élevé au-dessus de tout, qu'il est le premier-né par qui tout a été fait, qu'il soutient tout, qu'il a un nom placé au-dessus de tout nom.

De notre *amour* et de notre *reconnaissance* : puisqu'il a pris à

cause de nous la forme d'esclave, et qu'il est devenu notre rédemption.

De notre *confiance :* puisqu'il est notre grand-prêtre, notre frère, et que Dieu est notre tout en Jésus-Christ.

§ IV. — Doctrine de saint Paul sur la charité envers les frères.

Pour saint Paul, l'amour est la plénitude de toute la loi : « Celui qui aime son prochain a accompli la loi » (*Rom.*, XIII, 10).

A ses yeux, la charité est cette chose unique sans laquelle toutes les actions, les plus grandes et les meilleures, n'ont aucune valeur : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'avais point la charité, je ne serais que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, que j'aurais une parfaite science de toutes choses ; quand j'aurais toute la foi capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien. Et quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela ne me servirait de rien » (I *Cor.*, XIII, 1-3).

Pour saint Paul, la charité est l'idéal de toute amabilité dans l'homme. « La charité est patiente ; elle est douce et bienfaisante ; elle n'est point envieuse ; elle n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne se pique point et ne s'aigrit point ; elle n'a point de mauvais soupçons ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout » (I *Cor.*, XIII, 4-7).

Selon lui, c'est la charité qui nous rend imitateurs de Dieu et de Jésus-Christ. « Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants bien-aimés ; — marchez dans la charité, comme Jésus nous a aimés » (*Éphés.*, V, 1, 2).

Pour lui, la charité est une vie nouvelle et divine, enfantée

dans la mort ; c'est elle qui s'abstient des choses permises, pour ne point scandaliser un frère encore faible (I *Cor.*, VIII, 7-13).

Pour lui, la charité est le plus grand œuvre de Dieu, et elle est en même temps cet art sublime qui sait se faire tout à tous. « Étant libre à l'égard de tous, je me suis fait serviteur de tous pour en gagner un plus grand nombre ; je me suis fait Juif avec les Juifs, pour gagner les Juifs ; avec ceux qui sont sous la loi, j'ai vécu comme si j'eusse été encore sous la loi, pour gagner ceux qui sont sous la loi ; avec ceux qui n'avaient point de loi, j'ai vécu comme si je n'en eusse point eu moi-même. Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous » (I *Cor.*, IX, 20-23).

Pour lui, la charité est la seule chose qui reste, la seule qui franchisse le seuil de la mort et continue à vivre éternellement dans le sein de l'éternité. « La charité ne finit point » (I *Cor.*, XIII, 8).

Ainsi, d'après saint Paul, la charité est : 1° la plénitude de la loi ; 2° la seule chose indispensable, sans laquelle tout le reste, science, foi, œuvres, souffrances, ne sont rien ; 3° la disposition la plus parfaite où l'âme puisse se trouver. Souverainement pure de tout égoïsme, elle ne cherche pas ses intérêts ; amie de la vérité et de la vertu, elle se réjouit de la vérité et non du mensonge ; pleine d'abnégation, elle ne s'irrite jamais ; exempte d'envie et d'orgueil, elle ne soupçonne pas le mal ; patience éminente, elle endure tout, supporte tout ; 4° la charité est, selon saint Paul, le sens de Dieu et de Jésus-Christ dans l'homme ; 5° elle a sa source dans une tendresse indulgente pour tous les hommes : elle n'afflige pas celui pour qui Jésus-Christ est mort ; 6° elle est toute à tous en Jésus-Christ ; elle est la seule chose qui reste et soit immortelle dans l'âme humaine. — Combien il devait être grand et aimant, le cœur de celui qui pouvait, non-seulement écrire, mais agir ainsi !

§ V. — Saint Paul pénètre dans le monde éternel et invisible.

Saint Paul trouve que nous avons dans le ciel droit de citoyens, que c'est là que nous attendons notre Sauveur Jésus-

Christ, qui transformera notre corps, tout vil et tout abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux, par l'opération de cette puissance qui lui assujettit toutes choses. Il veut que nous nous affectionnions à ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. Il prédit que, quand Jésus-Christ viendra à paraître, nous paraîtrons aussi avec lui dans la gloire. Il parle d'une construction qui vient de Dieu, d'une demeure céleste qui nous attend quand sera brisée cette maison de terre que nous habitons; d'une science qui est directement opposée à notre science actuelle ; qui n'est pas une science vaine et profane, mais la pleine vue de la vérité que nous contemplerons face à face; il affirme qu'il existe une liaison étroite entre le présent et l'avenir : que l'homme moissonnera ce qu'il aura semé, que si nous souffrons ici-bas avec Jésus-Christ, nous régnerons avec lui ; mais il montre en même temps combien l'avenir l'emporte sur le présent : « Je suis persuadé que les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui un jour sera révélée en nous. » Il établit notre gloire future sur notre qualité d'enfants de Dieu : « Si nous sommes enfants, nous sommes héritiers, héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ. » Il peint sous des traits aimables la différence qui existe entre la vie présente et la vie future : « Le corps est mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux. Il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur. Il est mis en terre corps animal, et il ressuscitera corps spirituel (*Philip.*, III, 20; *Coloss.*, III, 1-4 ; I *Cor.*, XIV, 9-12 ; II *Cor.*, V, 2; *Galat.*, VI, 7; II *Tim.*, II, 12; II *Cor.*, IV, 17; *Rom.*, VIII, 17; I *Cor.*, XV, 42-50).

§ VI. — Idées de saint Paul sur l'Église.

Saint Paul voit dans l'Église : *a*, un corps spirituel composé de plusieurs membres, animé et dirigé par Jésus-Christ, qui en est le chef; *b*, il y voit la plénitude de celui qui remplit tout de

sa présence; *c*, il y voit une vaste maison édifiée sur le fondement des prophètes et des apôtres, et soutenue par Jésus-Christ, la pierre angulaire, dont toutes les parties sont jointes et unies par la charité, et qui s'élève comme un temple saint consacré au Seigneur; *d*, il voit dans l'Église l'unique et grand mystère de la réconciliation de Dieu avec l'humanité, réalisée par Jésus-Christ; il y voit cette communauté sainte et pure qu'il s'est acquise par son sang, qu'il a purifiée dans le baptême d'eau; *e*, il voit dans l'Église la colonne et le fondement de la vérité; *f*, le troupeau de Dieu, racheté par le sang de Jésus-Christ, conduit par les évêques et gouverné par le Saint-Esprit, qui les a établis (*Ephés.*, II, 19-22; IV, 15-16; V, 28, 33; I *Tim.*, III, 15; *Act.*, XX, 28).

Ainsi, d'après saint Paul, l'Église de Dieu est essentiellement: 1° la vie; 2° la vie qui a sa source en Jésus-Christ; 3° la vie qui ruisselle dans tous les membres, et 4° la vie qui réunit tous les membres avec le chef et avec Dieu.

Tels sont les caractères de la doctrine de l'apôtre sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur la charité, l'éternité, l'Église, doctrine que la raison humaine présente dans un ordre, une forme et un enchaînement différents, mais à laquelle elle ne saurait jamais substituer rien de mieux.

Maintenant venons aux caractères particuliers de saint Paul lui-même.

§ VII. — Piété de saint Paul.

Ses Épîtres en sont la manifestation la plus éloquente. Dans son Épître à Philémon, il le remercie de sa foi envers le Seigneur, et de sa charité envers tous ses frères (*vers.* 4-5); dans son Épître aux Romains, il rend grâces à Dieu de ce que la foi a été annoncée dans le monde entier (*Rom.*, I, 8-10); dans celle aux Colossiens, il rend grâces au Seigneur pour la foi qu'ils ont en Jésus-Christ, et pour la charité qui les anime envers leurs frères; il prie pour qu'ils croissent dans la connaissance de Dieu et portent des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres (*Coloss.*,

I, 3-12). Dans celle aux Philippiens, il rend grâces à Dieu de ce qu'ils ont reçu l'Évangile, et il demande au Seigneur que leur charité croisse de plus en plus en lumière et en intelligence, afin qu'ils sachent discerner ce qui est meilleur et plus utile, qu'ils soient purs et sincères jusqu'au jour de Jésus-Christ, sans que leur course soit interrompue; qu'ils soient remplis des fruits de justice (*Philip.*, I, 3-11). Dans son Épître aux Éphésiens, il bénit le Seigneur de ce qu'ils ont été élus pour être saints et irrépréhensibles dans la charité (*Éphés.*, I, 3-6). Dans la première aux Corinthiens, il rend de continuelles actions de grâces à son Dieu, à cause de la grâce qui leur a été donnée en Jésus-Christ, qui les a comblés de toutes les richesses de la parole et de la science (I *Cor.*, I, 4-5). Dans la deuxième aux Corinthiens, il loue le Père des miséricordes pour les consolations qu'il accorde dans tous les maux, et pour le don de pouvoir consoler les autres (I *Cor.*, I, 3, 4). Dans sa première aux Thessaloniciens, il rend grâces à Dieu pour les témoignages qu'ils ont donnés de leur foi, de leur charité et de la fermeté de leur espérance; il remercie Dieu pour la joie que lui ont causée les œuvres de leur foi et de leur charité, et il demande la grâce de les voir, afin de les affermir dans leur foi (I *Thess.*, I, 2-10; II, 17-18). Dans la seconde aux Thessaloniciens, il rend grâces à Dieu de l'augmentation de leur foi et de l'accroissement de leur charité mutuelle (II *Thess.*, I, 3). Dans la première à Timothée, il rend grâces au Seigneur de l'avoir fortifié dans la foi, et d'avoir répandu sur lui sa grâce avec abondance (I *Tim.*, I, 10-14); et dans la seconde, il le remercie de tout le bien qui s'est fait en lui et par lui, et manifeste le désir de voir son fils dans la foi (II *Tim.*, I, 4). Dans l'Épître aux Galates, il remercie notre Sauveur de s'être livré lui-même pour nos péchés, et termine par ce souhait si expressif : « A qui gloire soit dans les siècles des siècles, etc. » (*Galat.*, I. 3-5).

1. La piété de saint Paul n'était donc, on le voit, qu'une suite continuelle d'actions de grâces, une conversation permanente avec le Seigneur, à qui son cœur était constamment ouvert,

mais une conversation qui n'avait pour objet que les intérêts les plus graves de l'homme, ses intérêts immortels.

2. Si sa piété se manifestait par des paroles, c'est qu'elle vivait dans son cœur, et que son cœur était trop plein pour ne point déborder.

3. Sa piété n'était autre chose qu'une charité vivante pour tous les chrétiens, une confiance qui avait sa source dans son Père céleste, un complet abandon en Jésus-Christ.

4. Il rend grâces pour la part de foi et de charité qui lui a été donnée, et il en demande une nouvelle part : il ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus élevé et de plus parfait; il n'aime que ce qui est souverainement digne de tout amour.

5. Sa piété n'était pas distincte de son ministère de prédicateur, de ses souffrances, de ses travaux : tout cela ne formait qu'un tout, qui, né dans son cœur, jaillissait de son cœur et pénétrait toute sa vie, intérieure et extérieure; elle était, à proprement parler, l'âme de son âme; elle était engendrée de Dieu, et produisait partout des fruits divins.

Ainsi donc, soit dit en passant, c'est une faute, dans un sermon, d'avertir ses auditeurs de prier les uns pour les autres, de rendre grâces à Dieu, et de ne pas leur faire comprendre que ces prières et ces remerciements ne sont pas l'effet de résolutions indépendantes les unes des autres; mais qu'elles sont un fruit du cœur, du Christianisme vivant; c'est une faute de ne pas toujours revenir au point capital et fondamental, et de ne point partir de là.

§ VIII. — Fidélité de saint Paul à sa vocation.

1. *Témoignage que saint Paul se pouvait rendre à lui-même.* (II Cor.)

« Nous avons cette gloire, et notre conscience nous rend ce témoignage, que nous nous sommes conduit dans ce monde, et surtout à votre égard, dans la simplicité du cœur et dans la sincérité en Dieu, non avec la sagesse de la chair, mais dans la grâce de Dieu (I, 12).

« Je prends Dieu à témoin, et je veux bien qu'il me punisse si je ne dis la vérité, que ç'a été pour vous épargner que je n'ai point encore voulu aller à Corinthe. Nous ne voulons pas dominer sur votre foi, nous voulons seulement être les aides de votre joie (I, 23).

« Nous ne sommes pas comme plusieurs qui altèrent la parole de Dieu; mais nous la prêchons avec une entière sincérité, comme de la part de Dieu, en la présence de Dieu et dans l'esprit de Jésus-Christ (II, 17).

« C'est pourquoi ayant reçu par la miséricorde de Dieu un ministère si excellent, nous ne nous fatiguons point à le remplir; mais nous rejetons loin de nous les passions qui se cachent comme étant honteuses; ne nous conduisant point avec artifice, et n'altérant point la parole de Dieu; mais n'employant, pour nous rendre recommandables envers tous les hommes qui jugeront de nous selon le témoignage de leur conscience, que la sincérité avec laquelle nous prêchons devant Dieu la vérité (IV, 1, 2).

« Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes; nous prêchons Jésus-Christ Notre-Seigneur; et quant à nous, nous sommes vos serviteurs pour le nom de Jésus-Christ (IV, 5).

« Nous portons ce trésor (la divine doctrine de l'Évangile) dans des vases fragiles, afin que sa sublime vertu soit attribuée non à nous, mais à Dieu (IV, 7).

« Nous sommes pressés par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes point accablés; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons pas; nous sommes persécutés, mais non abandonnés; nous sommes abattus, mais non entièrement perdus. Nous portons toujours en notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi dans notre corps. Car nous qui vivons, nous sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi dans notre chair mortelle (IV, 8-11).

« Toutes ces choses (que nous souffrons) sont à votre avantage, afin que la grâce de Dieu se répandant avec abondance, il en

revienne aussi à Dieu plus de gloire par les actions de grâces qui lui en seront rendues par plusieurs (IV, 15, 16).

« Nous prenons garde de ne donner à personne aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit point déshonoré. Nous agissons en toutes choses comme des ministres de Dieu, nous rendant recommandables par une grande patience dans les maux, dans les nécessités et dans les angoisses, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes; par la pureté, par la science, par une douceur persévérante, par la bonté, par les fruits du Saint-Esprit, par une charité sincère, par la parole de vérité, par la force de Dieu dont nous sommes revêtus, par les armes de la justice pour combattre à droite et à gauche, et pour nous soutenir également dans l'honneur comme dans l'ignominie, dans la mauvaise comme la bonne réputation; car on nous considère comme des séducteurs, quoique nous soyons sincères et véritables; comme inconnus, quoique nous soyons très-connus; comme toujours mourants, quoique vivants toujours; comme châtiés, mais non jusqu'à être tués; comme tristes, et nous sommes toujours dans la joie; commes pauvres, et nous en enrichissons plusieurs; comme n'ayant rien, et nous possédons tout (VI, 3-11). »

Ainsi, d'après l'ensemble de ce témoignage que pouvait se rendre saint Paul, sa fidélité à sa vocation consistait : 1° en ce que partout il marchait avec pureté et simplicité devant Dieu, et qu'il était exempt des artifices de la sagesse humaine; 2° en ce que partout il contribuait à la joie d'autrui, sans toutefois prétendre dominer sur la conscience des autres; 3° en ce qu'il annonçait la pure parole de Dieu, sans la falsifier; 4° en ce que, tout en prêchant la doctrine du salut, il ne cherchait pas sa propre gloire; 5° en ce qu'il s'abstenait de toute contestation, et évitait cette sorte d'éloquence qui se loue elle-même; 6° en ce que, pour l'honneur de Jésus et pour le salut des hommes, il endurait toutes les persécutions et les injustices; 7° en ce qu'il mettait tous ses soins à ne point scandaliser les autres; 8° en un mot,

en ce que, dans toutes les circonstances de sa vie, il se montrait, par la pratique de toutes les vertus et par la patience dans toutes les souffrances, le vrai serviteur de Dieu. — Ainsi donc : *Serviteur de Dieu pour le bien des fidèles, sans chercher ni son honneur ni ses avantages personnels; instrument de Dieu pour le bien des autres, dans toutes les conjonctures de sa vie : tel fut saint Paul.*

II. *Témoignage que se rend saint Paul dans le discours où il prend congé des anciens de l'Église d'Éphèse* (ACT., XX, 18-38).

Vous savez de quelle sorte je me suis conduit pendant tout le temps que j'ai été avec vous, depuis le premier jour où je suis entré en Asie.	Il peut en appeler en toute confiance au témoignage des Anciens, et cela depuis son arrivée en Asie jusqu'à son départ. — Celui qui peut agir ainsi doit avoir vécu fidèle à sa vocation. *Les bons* ne craignent pas la lumière.
Vous savez que j'ai servi le Seigneur en toute humilité, et avec beaucoup de larmes, et parmi les traverses qui me sont survenues par la conspiration des Juifs contre moi.	Zèle pur au service de l'Évangile, accompagné d'humilité, de larmes, de dangers. Voilà le véritable zèle, celui qu'on peut qualifier du beau nom d'*apostolique*.
Que cependant je ne vous ai rien caché de ce qui pouvait vous être utile, rien ne m'ayant empêché de vous l'annoncer, et de vous en instruire en public et en particulier.	Fidélité du docteur à sa vocation, consistant à annoncer *tout* ce qui est salutaire, dans *toutes* les circonstances, à *tous* ceux qui veulent entendre.
Prêchant aux Juifs, aussi bien qu'aux Gentils, la pénitence envers Dieu, et la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ.	Le but fondamental des prédications de l'Apôtre, c'est : *d'opérer le retour vers Dieu, de produire la foi vivante* en Jésus-Christ.
Et maintenant, étant lié par le Saint-Esprit, je m'en vais à Jérusalem, sans que je sache ce qui doit m'y arriver; sinon que dans toutes les villes par où je passe, le Saint-Esprit me fait connaître que des chaînes et des afflictions	Le zèle de l'Apôtre éclate principalement : Dans une fidélité sans bornes aux inspirations intérieures du Saint-Esprit; dans le mépris absolu des dangers qui menacent son existence; dans une activité infatigable à remplir sa mission, et à persévérer, même aux jours les plus sombres, auxquels un apôtre comme saint Paul ne saurait échap-

m'y sont préparées. Mais je ne crains rien de toutes ces choses, et ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même. Il me suffit que j'achève ma course, que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de prêcher l'Évangile de la grâce de Dieu.

per, et qui ne sont que le prélude d'autres souffrances.

Au reste, je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous chez qui j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu. Je vous déclare donc aujourd'hui que je suis pur du sang de vous tous (et que si quelqu'un se perd, ce ne sera point par ma faute).

Confiance de l'Apôtre : *Aucun d'entre vous ne sera perdu par ma faute.* C'est ainsi que le Sauveur, dans ses jours heureux, et avant de marcher à la mort, se réjouissait d'avoir conservé tous ceux que son Père lui avait confiés, un seul excepté, perte dont personne n'était moins coupable que Jésus.

Car rien n'a pu m'empêcher de vous annoncer toutes les volontés de Dieu.

Condition requise pour avoir droit de dire *Aucun de vous ne se perdra par ma faute.*

Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour gouverner l'Église de Dieu qu'il a acquise par son propre sang.

Tous les devoirs des pasteurs sont résumés dans ces paroles : *Veillez sur vous et sur votre troupeau.* Principal motif d'être fidèle à leur vocation : c'est le Saint-Esprit qui leur a confié le ministère pastoral ; le troupeau qu'ils paissent, c'est le troupeau du Père céleste ; ce troupeau, il le leur a acquis au prix du sang de son Fils.

Je sais d'avance qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravissants, qui n'épargneront point le troupeau ; et que d'entre vous il s'élèvera des gens, qui publieront des doctrines corrompues, afin d'attirer des disciples après eux.

Le pasteur dévoué à son troupeau prévoit de loin et avertit ; il voit d'avance accourir les loups rapaces, et les hommes subtils qui falsifieront l'Évangile.

C'est pourquoi veillez, en vous souvenant que, durant trois ans, je n'ai point cessé nuit et jour d'exhorter avec larmes chacun de vous.

Il exhorte donc de veiller, à son exemple, sur le corps en général et sur chacun des membres en particulier.

Et maintenant, je vous recommande à Dieu, et à sa

Il recommande ses enfants au Seigneur ; car c'est la parole de Dieu qui édifie la commu-

parole pleine de grâce, à celui qui peut achever l'édifice et vous donner l'héritage avec tous ses saints.

Je n'ai désiré recevoir de personne, ni argent, ni or, ni vêtements ; et vous savez vous-mêmes que ces mains que vous voyez ont fourni à tout ce qui nous était nécessaire.

Je vous ai montré en tout que c'est en travaillant ainsi qu'il faut ménager les faibles, et se souvenir de cette parole que le Seigneur Jésus a dite lui-même : Qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.

nauté, l'esprit de Dieu qui la sanctifie, le ciel de Dieu qui la béatifie.

Il peut se rendre ce **témoignage, qu'il a été souverainement désintéressé : ce que j'ai cherché à gagner, ce n'est pas votre bien, mais vous-mêmes, et à le gagner, non à moi, mais à la vérité, à Dieu.**

Il termine par le mot de Jésus ; et cette manière convient parfaitement à un envoyé à qui son maître est l'objet de toutes ses pensées. Cette conclusion est tout à fait selon l'esprit de l'Évangile, qui est une œuvre de charité.

Ce discours d'adieu est tout entier inspiré par l'amour. Ce généreux ouvrier ne pouvant plus rester auprès de ses frères, engage les Anciens à prendre sa place, et comme il ne peut se confier aux hommes, il les recommande à Dieu.

Qu'il doit être saint et pur l'homme qui peut partout en appeler au témoignage de tous, et se rendre à lui-même celui d'avoir fait preuve du plus noble dévouement et du désintéressement le plus complet !

D'après ces deux témoignages, la fidélité de saint Paul à sa vocation consiste : 1° dans une application infatigable au service de son Maître ; 2° dans une pureté de doctrine que rien ne peut corrompre ; 3° dans une disposition à souffrir que rien ne peut ébranler ; 4° dans une abnégation qui ne connaît point de bornes ; 5° dans un dévouement au bien de l'Église qui entreprend tout, qui tour à tour exhorte, supplie, menace ; 6° dans une conduite qui peut s'offrir partout comme modèle ; 7° dans un attachement à la doctrine et à la vie de Jésus-Christ, qui ne se contente pas de regarder superficiellement, mais qui pénètre et agit partout.

93. Si nous réunissons tous ces traits avec ceux qui sont épars

dans les fragments de sa vie que nous a transmis saint Luc, et qui reparaissent dans une foule d'autres passages de ses Épîtres, nous aurons une idée de sa rare bonté de cœur, de sa grandeur d'âme, de sa force d'esprit; nous verrons réunies dans un seul homme les belles et précieuses qualités qui provoquent à la fois le respect et l'amour, telles que :

Une tendre charité envers les frères. Il souffre avec ceux qui souffrent, se réjouit avec ceux qui sont dans la joie : le tout joint à une ponctualité inflexible dans l'accomplissement des devoirs de sa mission ; il résiste en face à Céphas, et châtie impitoyablement ceux qui le méritent ;

Une connaissance sublime et profonde de l'Évangile, connaissance qui ne vient ni des hommes, ni par le moyen des hommes, mais immédiatement de Jésus-Christ, jointe à une grande délicatesse de ménagements envers des frères faibles et non éclairés : au point que saint Paul préférerait mourir plutôt que de scandaliser, en mangeant des viandes, un frère pour qui Jésus-Christ est mort ;

Une confiance inébranlable et pleine d'allégresse dans le Seigneur, duquel il attend infailliblement la couronne de justice, jointe au généreux abandon de ce qu'il a déjà acquis, pour ne plus s'occuper que de ce qu'il lui reste à obtenir ;

Une aspiration constante vers le but unique et grandiose de sa vocation, jointe à la résignation parfaite d'y arriver par des milliers de chemins, et de se faire tout à tous pour atteindre ce but nécessaire ;

Une complète abnégation de soi-même quand il s'agit des intérêts de sa communauté, jointe à un genre de vie extrêmement simple, gagnant sa vie par le travail de ses mains, et vivant avec tant de sobriété, qu'il lui reste encore de quoi soulager les malheureux ;

Un tendre dévouement à la personne de Jésus-Christ, joint à la connaissance la plus profonde de l'esprit et de la doctrine de Jésus-Christ, avertissant sans cesse de ne s'en point tenir à la lettre morte ;

Fidélité dans les grandes choses quand il s'agit du royaume des cieux, jointe à la fidélité dans les petites quand il est question de la faible santé de son cher Timothée, qu'il exhorte à user d'un peu de vin...

Une patience calme et résignée en Dieu dans toutes les souffrances, les angoisses et les persécutions, jointe à une activité infatigable qui ne craint pas d'agir et de parler en toutes circonstances pour la gloire de Jésus ;

Une tranquillité d'âme imperturbable née de sa foi au seul Roi invisible et immortel, jointe à la noble et active sollicitude d'une mère qui donne le lait aux faibles, relève ceux qui sont tombés, éprouve les douleurs de l'enfantement pour ses enfants qu'elle enfante de nouveau, et donne une nourriture plus forte à ceux qui sont plus avancés dans la sagesse.

Qui n'aimerait et n'estimerait un tel caractère ? Qui ne désirerait d'en avoir un semblable ? Qui ne souhaiterait au moins de le connaître personnellement ?

O christianisme ! n'eussiez-vous formé qu'un seul Paul, et fût-ce là votre unique création, la raison la plus froide devrait déjà vous avoir en grande estime. Ce qui peut produire une telle sagesse, une telle vertu, une telle béatitude, ce qui est capable de former un seul caractère de cette nature, voilà la force qu'honore le chrétien, et cela en satisfaisant à toutes les exigences de la raison ; voilà la force que respecte le chrétien, tout en respectant parfaitement la raison ; et cette force, il la respecte plus que toute la puissance de l'éloquence, que toute la puissance de l'érudition, que toute la puissance de la civilisation humaine, si dignes de respect qu'elles puissent être. Car seule elle s'est attiré un respect que n'ont pu se concilier jusqu'à cette heure nulle éloquence, nulle érudition, nulle civilisation, et que, à en juger par analogie, nulle ne se conciliera jamais.

Et ce respect, ce n'est pas plus de la déclamation, du fanatisme, que le jugement de tous les hommes affirmant que le soleil est plus éclatant que la lune.

Et si vous, qui que vous soyez, qui vous constituez juge en

Israël, vous trouvez ce respect trop grand, jugeant ainsi d'après votre manière de voir, fort mesquine assurément, souvenez-vous que tous les grands hommes qu'a formés le christianisme se sont humblement inclinés devant le caractère de saint Paul, et qu'un écrivain de notre siècle pourrait se faire un titre de gloire d'imiter ce grand homme dans sa bassesse, et d'étudier dans un respectueux silence ce qu'il y a de grand dans ce caractère, comme l'ont fait tous les hommes vertueux qui nous ont précédés.

Parmi les hommes qui ont compris la grandeur de cet idéal, je ne citerai que saint Chrysostôme, qui a exprimé dans sept de ses discours l'estime dont son cœur débordait pour saint Paul, et qui, dans tous ses autres écrits, n'a laissé passer aucune occasion de rendre les hommes attentifs à la sublimité de ce caractère, et de les exhorter à se former sur ce beau modèle.

Et pour qu'on ne se figure pas que ce Docteur n'a eu tant d'estime pour son héros que parce que celui-ci a été ravi au troisième ciel, et non pas aussi à cause de sa grandeur personnelle, écoutez le passage suivant et voyez l'esprit qui y règne.

« Non tam beatum prædico Paulum, quod raptus sit in para- » disum, quam quod conjectus sit in carcerem. — Si quis me » apud superos collocaret cum angelis aut cum tanto vincto, » eligerem carcerem » (Chrysost., *Hom.* VIII, *in Ep. ad Ephes.*).

ARTICLE VI.

L'Écriture sainte considérée comme moyen de rectification et de perfectionnement pour la science humaine.

94. Que le Christianisme, et avec lui la sainte Écriture, aient porté, propagé et agrandi la lumière dans toutes les branches de la science humaine, c'est là, pour ne toucher qu'un côté spécial, ce qu'atteste toute la civilisation européenne, d'accord avec l'histoire ecclésiastique et profane.

Les influences de l'Écriture sainte (car pour le moment c'est elle seule qui est en cause) sur le perfectionnement de la science humaine sont donc reconnues.

Nous allons signaler ici les plus importantes.

95. L'Écriture sainte nous apprend à relire dans notre intérieur, et en relisant à y trouver de nouvelles choses. Elle nous apprend à y relire et à y retrouver :

1. *La loi sacrée de l'humanité*, si souvent méconnue par les passions sensuelles, altérée par les sophistes de la raison, mais, quoique semblable à une étincelle mourante, répandant encore çà et là quelques lueurs.

Quiconque ayant perdu l'entrée de son cœur, relit dans l'Écriture sainte que la loi de Dieu a été originairement gravée dans nos âmes, et qu'aujourd'hui encore elle rend témoignage contre le pécheur (*Rom.*, II, 11-15), l'Écriture le rappelle tout d'abord dans son propre cœur.

Cette loi, que Dieu a manifestée par les prophètes, réitérée par Jésus-Christ, il lui suffit de la chercher dans son propre cœur : il finira par la retrouver au milieu des ruines de sa nature, dans les caractères à demi effacés, gravés dans sa conscience.

Voilà la première et principale déconverte.

L'Écriture sainte nous apprend à relire et à retrouver dans notre intérieur :

2. *Les idées sur Dieu et sur l'éternité, que nous avions perdues ou sacrifiées à la passion du doute et du raisonnement.*

Dieu est l'unique et éternelle lumière de toute lumière ; Dieu est l'unique et éternel amour de tout amour ; Dieu est l'unique et éternelle vie de toute vie : voilà ce qu'enseignent Jésus-Christ, saint Jean, saint Pierre, saint Paul, saint Jacques. Or, si Dieu est la lumière, l'amour, la vie même, ce n'est pas un Dieu des morts, mais un Dieu des vivants : c'est là ce qu'enseignent également Jésus-Christ, saint Jean, saint Pierre, saint Paul, saint Jacques.

Quiconque, ayant perdu la foi en Dieu et à l'immortalité de l'âme humaine, lira dans la sainte Écriture ces magnifiques témoignages sur Dieu et sur la vie éternelle des enfants de Dieu, sera ébranlé ; il rentrera en lui-même et cherchera s'il ne pourra

pas retrouver dans son intérieur l'idée de ce que lui enseigne l'Écriture, et en cherchant avec cette soif infinie de la lumière éternelle, de l'amour éternel, de la vie éternelle, qui est un besoin de sa nature, il trouvera — Dieu et l'éternité, qui proclament leur existence partout, à plus forte raison dans la conscience humaine.

Voilà une deuxième et capitale découverte.

L'Écriture sainte nous apprend à relire dans notre intérieur et à y retrouver :

3. Le *Saint-Esprit*, que nous avions oublié, et qui cependant *vivifie* tout, qui s'est annoncé à tous les saints de l'ancien Testament, et qui, dans la plénitude des temps, s'est manifesté dans tout son éclat en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

Quiconque, croyant à une loi sacrée, à un Dieu, aux mille voix de la conscience humaine dont les saintes Écritures ne sont que l'écho, et qui, en retrouvant la preuve dans ces pages divines, les comparera avec les aspirations secrètes de l'homme intérieur, trouvera peu à peu dans ces mêmes aspirations un écho de cet Esprit divin. Il commencera par désirer de pouvoir croire en Jésus-Christ ; — insensiblement il pourra y croire, — et enfin, croyant en lui, il trouvera la lumière éternelle, l'amour éternel, la vie éternelle : Dieu en Jésus-Christ, le Père dans le Fils. *Alleluia !*

Voilà la troisième et la meilleure découverte que l'on puisse faire.

96. Après avoir relu dans notre intérieur, et après y avoir réellement fait cette triple et capitale découverte, notre âme, qui aura scruté les profondeurs de la divinité, pénétrera de plus en plus avant dans le sanctuaire de la science ; le miroir de notre âme qui aura reflété l'élément divin, deviendra de plus en plus pur, de plus en plus clair ; notre science sur les éternelles destinées de l'homme sera éclairée d'une lumière nouvelle ; un nouvel amour, une vie nouvelle pénétreront notre âme et déborderont sur notre conduite extérieure.

97. Et tandis que le fond de notre être, illuminé sans cesse de clartés nouvelles, se transfigurera de plus en plus à l'image

de Dieu, nous verrons dans cette image de Dieu, qui se révèlera comme un fait au plus intime de notre conscience, ou dans ces traits de l'amour qui éclaire et vivifie tout, nous verrons Dieu lui-même, le Dieu qu'annonce la sainte Écriture ; et par cette vue intérieure, nous apprendrons peu à peu à comprendre ce que jusqu'ici nous n'avions cru que sur le témoignage de l'Écriture ; nous apprendrons à lire dans la lettre de l'Écriture ce que jusque-là nous n'avions pas supposé, et encore moins compris.

Tel est le triple degré de rectification et de perfectionnement de nos connaissances auquel la sainte Écriture peut nous aider à parvenir.

Nous apprenons à relire en nous, et à y retrouver la science perdue de la loi sacrée, de Dieu, de l'éternité, de l'esprit de Dieu : voilà le premier degré de notre science.

En administrant bien cette triple découverte que nous aurons faite, nous ressentirons en nous les effets de cette lumière, de cette charité, de cette vie nouvelle promises par l'Écriture, et nous deviendrons nous-mêmes une Bible vivante, pleine d'une sainte doctrine. — Deuxième degré de notre science.

La pureté et la transfiguration de notre âme se développant de jour en jour, nous apprendrons à mieux voir ce que nous n'avions fait que croire ; à comprendre ce que nous n'osions même pas présumer. Nous sentirons par expérience que ce que Jésus-Christ enseignait est parole de Dieu. Cette science expérimentale des choses divines est le troisième degré de notre science.

98. Que nous apprenions, par une vue intérieure, par l'expérience, à comprendre ce que nous n'avions fait que croire auparavant, nous en avons un exemple dans la doctrine de l'Apôtre sur la charité (I *Cor.*, XIII, 5, 6).

Ce que saint Paul exprime ici d'une manière précise, ce que le chrétien qui s'en tient à la lettre ne fait que répéter, ce que le sens charnel ne saurait comprendre, ce que l'égoïsme est obligé de regarder pour du fanatisme, le chrétien qui est arrivé

à ce troisième degré de vie et de science, en a une connaissance claire, résultant d'une vue lumineuse, d'une expérience immédiate. Car ayant en lui cet amour que possédait saint Paul à un degré si éminent, il connaît aussi par expérience :

1° L'état le plus sublime de l'âme : la charité qui se sacrifie tout entière ;

2° L'état le plus beau de l'âme : la charité qui purifie tout ;

3° L'état le plus heureux de l'âme : la charité qui goûte le repos en Dieu.

La charité sacrifie tout ce qui est passager ; la charité purifie elle et sa demeure, le cœur ; la charité goûte cette paix qui surpasse toutes nos conceptions.

99. Que si nous étions arrivés, par une vue intérieure et par une expérience immédiate, à la connaissance lumineuse des choses divines, il nous serait facile de nous faire une idée de cette disposition de notre âme, et de l'appuyer des preuves les plus convaincantes. Ce qu'on appelle philosophie tirerait d'immenses avantages de cette étude pratique de l'Écriture, puisque cette étude serait en état de rectifier nos connaissances et de les faire passer par un triple degré de perfectionnement. Tout sophiste, tout penseur qui s'est arrêté à mi-chemin, verrait sa prétendue sagesse se briser contre ce roc de la Sagesse. Ainsi, vous qui vous moquez de cette âme céleste en laquelle habite la charité qui est tout dévouement, tout pureté, tout piété, qui jouit de la paix du Seigneur ; vous qui considérez ses sentiments comme de la folie, examinez-la dans ses rapports à l'humanité, et vous ne manquerez pas de reconnaître à ce reflet extérieur le soleil que vous n'avez pas encore appris à contempler dans sa magnificence intérieure.

Supposez une âme qui n'aurait de goût que pour le Vrai, le Bon, le Beau, le Bien, qui n'aurait d'autre désir que celui de voir partout ces idées substituées à ce qui est faux, mauvais, odieux, mal ; qui n'aurait d'autre occupation que de réaliser ce vœu unique : ne diriez-vous pas de cette âme qu'elle est belle, qu'elle est grande, qu'elle est noble ? ne seriez-vous pas

forcé de l'aimer, de l'estimer, de l'admirer? — Assurément, direz-vous.

Or, comment une âme humaine pourrait-elle arriver à cette belle, sublime et pure disposition, sans se débarrasser de toutes les passions de l'égoïsme, de toute indifférence, de toute froideur, de toute paresse? — Oui, direz-vous, il faut qu'elle soit dégagée de tout cela.

Eh bien, comment un cœur humain qui est attaché aux choses de la terre, captivé par les choses du temps, pourra-t-il se déprendre de cet égoïsme, de cette indifférence, de cette froideur, si l'élément divin ne se dégage pas lui-même de tout élément qui lui est contraire?

Ainsi, cette bonté que vous êtes forcé d'admirer dans le dévouement, dans l'oppression de toutes les passions égoïstes, dans le triomphe de toute indifférence, de toute paresse, ne saurait être autre chose, dans son principe, dans son essence, dans son germe, que le saint amour de Dieu, qui illumine et vivifie tout.

Si donc la Bonté, dans ses influences sur la science, sur la vertu, sur le bonheur de l'homme, vous paraît si belle, si grande et si noble, vous devez nécessairement aussi lui retrouver ces qualités en la considérant dans son principe, dans son essence, dans son germe; par conséquent aussi vous la trouverez belle, grande et noble lorsqu'elle vous apparaîtra comme amour de Dieu; car cet amour est la racine, le principe, le centre de toute bonté.

C'est ainsi que peu à peu vous comprendrez que tout ce sur quoi vous avez édifié jusqu'ici n'est qu'une halte à mi-chemin, ou une répudiation de cet amour de Dieu. Car, dites-moi, qu'estimez-vous encore, si vous vous croyez trop noble pour ne point dédaigner ce que vous ne comprenez pas? — Vous édifiez, dites-vous, sur votre bonne volonté: — Soit!

Mais cette bonne volonté, qui constitue et manifeste la valeur de la vertu, est-elle sans racine, sans vie? Le saint amour, l'amour qui illumine et vivifie tout, n'est-il pas lui-même la bonne volonté, la meilleure volonté? Citez-m'en une meilleure!

Vous édifiez, ajoutez-vous, sur la religion pratique. — Soit! Mais cette religion pratique, qui doit se révéler dans la vie de l'homme bon, pieux et juste, ne doit-elle pas avoir son existence propre, et une existence vivante et durable? Or, comment votre religion aurait-elle un corps, une vie, une consistance en dehors du saint amour?

Vous édifiez sur l'union qui relie entre eux et avec Dieu tous les hommes vertueux. — A merveille! mais qu'est-ce que l'union des esprits sans la charité qui fait vibrer les cœurs?

Ou bien édifieriez-vous peut-être sur l'éternel fondement, et la vie éternelle serait-elle réellement la chose la plus importante à vos yeux? — Mais qu'est-ce que la vie éternelle sans l'amour éternel, qui s'appelle Dieu, et qui réunit les hommes à Dieu?

Voilà ce que peut et doit devenir, par l'étude pratique de l'Écriture, la vraie philosophie, c'est-à-dire celle qui veut commencer par le vrai commencement et finir par la véritable fin. L'Écriture sainte la ramènera partout à son vrai commencement, et lui montrera sans cesse le but qu'elle doit atteindre.

CHAPITRE III.

Exercices sur l'étude pratique de l'Écriture sainte.

Dans les exercices que nous avons donnés jusqu'ici, et qui sont les plus faciles, nous sommes restés scrupuleusement fidèles aux principes que nous avons établis; nous allons maintenant, dégagés des entraves que nous nous étions imposées, marcher plus librement. Les exercices que nous présenterons sur l'étude pratique de l'Écriture seront plus importants.

Le premier roulera sur le premier livre de la Genèse;

Le deuxième sur les Évangiles;

Le troisième sur les Épîtres des Apôtres.

Des exemples sans règles non-seulement intéressent davantage la plupart des lecteurs; mais ils servent encore, pour les habiles, de règles là même où le principe n'est pas énoncé, et démontrent ce qu'aucun principe n'avait encore établi.

Dans le choix des exemples, nous nous sommes surtout proposé de préparer *velut aliud agendo,* le futur ministre des âmes aux fonctions de sa charge.

Le premier exercice lui apprendra à profiter pour son enseignement de ce qu'il y a de plus instructif dans la partie la plus ancienne de l'Écriture. Le deuxième lui fournira des données sur les meilleures doctrines du Seigneur et sur sa manière d'enseigner. Le troisième contiendra en abrégé une véritable *Théologie pastorale.*

ARTICLE PREMIER.

Premier exercice, sur l'ancien Testament.

100. Ce que Moïse raconte de la création du monde et de la chute du premier homme a été considéré ou comme une pure histoire ou comme une pure allégorie, ou en partie comme une histoire et en partie comme une allégorie.

Celui qui étudie l'Écriture sainte, d'accord avec les plus illustres d'entre les Pères de l'Église, saura, dans le récit, respecter la lettre de l'histoire sans repousser le sens figuratif là où il a sa raison d'être.

L'HISTOIRE DE LA CRÉATION (*Genes.*, I, 2).

101. Les trois grandes et principales idées de la Bible, comme les appelle un illustre écrivain, les idées qui sont les plus importantes pour tous les hommes sans exception, et auxquelles on peut ramener tout l'ensemble de la Bible, sont exprimées dans les deux premiers chapitres de ce livre :

Un Dieu créateur de toutes choses. — Un Dieu a créé tout ce qui existe, il a tiré du néant chacune des créatures ; il a créé le ciel et la terre, non par une puissance aveugle, mais avec ordre et sagesse ; ce que Dieu créa était bon : il vit que tout était bien : *Première idée fondamentale de la Bible* (*Genes.*, I, 1, 31).

L'homme, créé à l'image de Dieu. — L'homme a été créé semblable à Dieu, élevé au-dessus de tous les animaux, souve-

rain de l'univers, représentant de Dieu sur la terre : *Deuxième idée fondamentale de la Bible* (*Genes.*, I, 26-29).

Dieu est un être saint, ami des hommes ; il se révèle à eux, parle, converse avec eux. L'homme est capable d'entendre sa voix. — Preuve de ce commerce intime entre Dieu et l'homme, manifestation visible et sensible de Dieu à l'homme : *Troisième idée fondamentale de la Bible.*

Dieu conduit Adam dans le paradis de délices, il lui amène les animaux, lui fait une défense toute paternelle, etc. (*Genes.*, II, 8, 15, 17, 20, 21, 22).

Dieu, l'homme, manifestation de Dieu à l'homme : voilà à quoi se résume toute la Bible.

Un seul Dieu créateur de toutes choses; l'homme formé à l'image de Dieu; Dieu parlant aux hommes; l'homme entendant la voix de Dieu : voilà le fondement de toute religion, l'objet de toute sagesse, le principe de toute vraie consolation. Heureux celui qui aperçoit cet objet principal dès son entrée dans le sanctuaire, et qui ne le perd jamais de vue !

102. Outre ces grandes idées sur Dieu, sur l'homme et sur la parole de Dieu qui nous révèle l'histoire de la création, nous y apprenons encore une foule d'autres choses, propres à élever notre cœur.

L'esprit de Dieu était porté sur les eaux. — C'est une grande et sainte idée que celle de l'ancienne philosophie qui *apercevait* l'esprit de Dieu dans le vent qui soufflait sur les eaux (1). On peut dire en toute vérité que celui qui s'est habitué à voir Dieu dans toutes les formes de la nature est nécessairement préservé de tout athéisme et de tout oubli de Dieu, puisque chaque souffle du vent lui en rappelle le souvenir. Cette manière de voir Dieu dans tous les mouvements de la nature n'est pas sans doute de notre goût; mais elle est très-pratique, elle est grande et propre à nous élever jusqu'à la source de la sagesse. Et finalement, ne vaut-il pas mieux s'élever tout d'abord à l'Être par excellence, à

(1) *Conf.* THEODORE., *Quæst.* 8, *in Genes.*

la cause première, que de s'arrêter longuement aux causes secondaires, au risque ou d'oublier la première, ou de la croire superflue ? Laissons les savants, habitués à mesurer les choses finies, se moquer de notre simplicité qui n'a jamais qu'un regard pour contempler l'Incommensurable : cette simplicité n'en restera pas moins la vraie sublimité de l'homme.

Dieu dit : Qu'il soit ! Et il fut. — Si l'acte de la création doit rester à jamais incompréhensible pour quiconque n'est pas le Créateur lui-même, cette expression d'une chose inexprimable n'en est pas moins la plus sublime de toutes celles qu'on pourrait imaginer ; car quel est celui qu'elle ne transporte pas ? Nous y apprenons à connaître une autre volonté que la nôtre. Entre la volonté qui est en nous et la création des choses qui sont hors de nous, il y a des distances d'autant plus grandes que ce qui doit être créé par nous est plus considérable. Quelle distance entre cette pensée : « Je veux bâtir une maison, » et celle-ci : « La voilà bâtie ! » Il n'en est pas ainsi de Dieu : il veut, — et cela est ; il parle, — et déjà c'est fait.

Idée, volonté, être, action sont, en Dieu, une seule et même chose. Et l'Être, en qui l'idée, la volonté, l'existence, l'action sont une même chose, c'est Dieu, c'est la Toute-Puissance même. Ainsi le simple récit d'une création inexprimable nous conduit à une volonté toute-puissante. Qui n'aimerait à exécuter une telle volonté ?

Dieu, — Créateur de la lumière. — La lumière matérielle nous reporte à la lumière primitive, le symbole montre la réalité. Nous adorons Dieu présent partout, scrutant tout, vivifiant tout par sa toute-puissance ; nous adorons la pureté, la sainteté de son Être, ses conseils pleins de bonté, sa science, sa puissance : toutes choses qui nous sont figurées et représentées par la lumière. Car la lumière du soleil brille partout ; elle pénètre l'air et l'eau, elle agit dans les hauteurs et dans les profondeurs, par conséquent elle est l'image de Dieu partout présent. La lumière réchauffe, ranime, mûrit ce qui est froid, mort, non mûr : par conséquent, elle est l'image de la puissance de Dieu créatrice

de toutes choses. Les rayons de la lumière, quand ils tombent dans la fange et dans la boue, n'en sont pas souillés; ils ne se confondent pas avec cette boue comme l'eau se confond avec la terre : par conséquent ils sont une image de la pureté et de la sainteté de Dieu. La lumière répand dans toute la nature la sérénité et la joie; elle soulève le voile qui couvre nos yeux, excite les oiseaux à voltiger et à chanter, les enfants à jouer et les vieillards à se promener; elle rasséréne et réjouit : par conséquent elle est l'image de la bonté de Dieu, répandant partout la vie et le bonheur (1).

L'histoire de la création ne nous dit pas seulement que Dieu a créé le monde; elle nous montre encore la Divinité créant réellement, et créant, selon la mesure des choses finies, dans un ordre majestueux et incompréhensible. Il est donc facile au pieux lecteur de voir chaque matin, où s'opère une nouvelle création, le Créateur à l'œuvre et créant le jour.

Le récit n'a point d'égal pour l'ordre et la simplicité. Au premier signal du Créateur, on ne voit apparaître que l'ensemble de l'œuvre — le ciel et la terre; mais celle-ci est encore dans la nuit et dans les flots. Un second signal est donné : « *Que la lumière soit!* et la lumière fut. » Dans cette première période, la lumière était la plus belle de toutes les créations inanimées. Maintenant la lumière existe, mais elle est encore enfouie dans les flots. Troisième signal : « Qu'il y ait une étendue, et que les eaux se séparent des eaux! » A cette parole, une partie de l'eau s'élève, l'autre s'abaisse, et il existe à la fois de l'eau et de la terre. Voilà donc la terre et la mer appelées à l'existence; mais il n'y a pas encore de plantes. Quatrième signal : « Que la terre produise les plantes verdoyantes, les arbres avec les fruits. » Les fleurs et les semences furent créées dans cette troisième période. Il fallait d'abord une terre sèche, puis des plantes, après quoi le soleil devait apparaître pour faire prospérer les plantes et les arbres. Cinquième signal : « Que des corps de lumière soient

(1) *Le plus ancien monument du genre humain*, IVe part. p. 29.

faits dans le firmament du ciel pour présider au jour! » — Et deux grands luminaires apparurent. Maintenant il y a des plantes sur la terre et de la lumière au ciel, mais il n'y a point encore d'yeux pour recevoir la lumière. Sixième signal : « Que les eaux produisent des animaux vivants qui se meuvent, et que le volatile s'envole au-dessus de la terre ! » Et toutes espèces d'êtres vivants furent créées dans cette cinquième période. La voix du Tout-Puissant retentit de nouveau : « Que la terre produise des animaux vivants, chacun selon son espèce, les bêtes de somme, les bêtes rampantes et les bêtes sauvages ! » Et ils furent. Mais il manque encore la plus belle, la plus parfaite des créatures, la créature raisonnable. La lumière, les animaux, les plantes, la terre, l'eau, l'air, la demeure, — les sujets sont là ; mais il y manque un roi. Alors la Bonté divine prononce cette parole : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tout ce qui rampe dessus! » Et l'homme fut créé dans la sixième période.

L'homme créé le dernier. — Il fallait, dit un ancien docteur, créer d'abord le palais avant que le roi y pût entrer ; et il fallait à ce palais de l'air, de la lumière, de la terre, de l'eau, des plantes, des animaux, avant que le souverain y parût (1).

Comme on sent bien ici la dignité de l'homme ! Il est le couronnement de la création. Combien la Bible doit m'être déjà précieuse pour m'avoir inspiré ce sentiment de la dignité humaine!

Dieu forma Adam avec de la terre humide. — L'homme est une figure de boue formée par le doigt de Dieu. Son corps est formé par Dieu, et il est formé de poussière. La toute-puissance créatrice se joue aussi dans cette figure de poussière. Comment ce chef-d'œuvre sorti des mains de Dieu ne porterait-il pas notre pensée jusqu'au grand Artiste? Comment nos mains, que

(1) Postremus homo creatus est, id est, cum Dei manu atque imagine ornatus est, nemini mirum videri debet. Construendum enim prius tanquam regi palatium erat, atque ita rex introducendus, omni jam suo stipatus satellitio (GREG. NAZ., *Orat.* 43).

nous remuons si facilement et que nous pouvons utiliser partout, ne nous rappelleraient-elles pas celui qui les a formées? Comment notre œil, avec lequel nous contemplons ses merveilles, ne s'élèverait-il pas jusqu'à celui qui l'a créé? Comment se fait-il que notre pensée se rapproche si rarement de celui dont elle est l'ouvrage? David sentait parfaitement en lui-même ce que Moïse raconte de la formation du corps du premier homme : « Je vous louerai, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière étonnante (dans ce que vous avez fait pour me tirer du néant); vos œuvres sont admirables et mon âme en est toute pénétrée » (*Ps.* CXXXVIII, 14).

L'homme est plus qu'une figure de poussière. — L'esprit de Dieu souffla sur sa face, et l'homme fut une âme vivante. L'esprit de Dieu dans un vase de terre, l'élément divin et l'élément terrestre réunis dans un seul être, — tel est l'homme. Il y a de fausses lumières qui séduisent quantité de jeunes hommes et de jeunes filles en ne leur montrant dans l'homme que de la fange et de la poussière, et en leur cachant tout à fait ce qu'il y a en eux de divin. Voudriez-vous méconnaître ainsi votre dignité? Voudriez-vous n'être composé que de boue? Y a-t-il quelque chose de grand dans cette philosophie abjecte qui fait de l'homme un ver de terre? Non, tels ne sont pas les enseignements de la vérité; car l'un de ses plus beaux priviléges, c'est de rendre vraiment grand celui qui croit en elle et lui obéit. Celui qui ne verrait pas dans l'homme l'élément terrestre n'aurait point d'œil pour les choses de la terre; celui qui n'y verrait point l'élément divin n'aurait point d'œil pour les choses divines.

La formation du premier homme est à elle seule un magnifique symbole de la mortalité du corps et de l'immortalité de l'âme; car il est naturel que ce qui est de la terre retourne à la terre et que ce qui est de Dieu retourne à Dieu. Ce symbole n'est pas nouveau; il était déjà entrevu par l'auteur de l'*Ecclésiaste*, qui disait : « La poussière rentre dans la terre d'où elle a été tirée, et l'esprit retourne à Dieu qui l'avait donné » (*Eccle.*, XII, 7).

L'homme — image de Dieu. — L'homme avait la faculté

d'agir avec réflexion, de dominer sur ses sens, d'imiter la divinité, de régner sur les animaux, d'aimer ses frères, — et tout cela, il le peut encore en partie maintenant. Or, quel ne devait pas être le premier homme? Quelle ne devait pas être sa puissance!

En vérité, la Bible a bien raison de dire que l'homme est un ange caché sous l'enveloppe d'un homme,—la divinité voilée sous la forme grossière de la terre. Seules l'attitude élevée et la conformation de notre visage attestent déjà que nous ne sommes pas au même niveau que la bête. La brute est faite pour la terre et pour l'herbe; l'homme est créé pour regarder le ciel; il délibère avec Dieu; sa raison, aujourd'hui encore, reconnaît la souveraine Raison, et sa volonté concorde avec la plus sainte des volontés (1).

Dieu conduisit Adam dans le jardin, afin qu'il le cultivât et le conservât. — Actif au poste que le Seigneur lui avait confié : voilà ce que devait être le premier homme. Pourquoi vouloir vivre dans l'oisiveté, quand les épines qui couvrent le sol nous invitent partout au travail?

Dieu lui conduisit les animaux, afin qu'il leur imposât des noms. — Le langage, la parole vivante, ne devait pas faire défaut au premier homme. Comment le fils aurait-il pu être sourd et sans voix à côté de son père? Adam nomme les animaux, et c'est ainsi qu'en donnant des noms à ce qui n'en avait point, il montra qu'il était l'image de Dieu; en appelant ses sujets par leur nom, il prouvait qu'il était le dominateur des animaux. Quel avantage que celui de pouvoir parler avec nous-même, avec nos frères, avec Dieu! Quel avantage que celui d'avoir reçu

(1) Quis tam indoctus est, ut nesciat, quis tam imprudens, ut non sentiat aliquid inesse in homine divini? Nonne ipsius corporis status et oris figura declarat non esse nos cum mutis pecudibus æquales? Illarum natura in humum pabulumque prostrata est, nec habet quidquam commune cum cœlo, quod non intuetur; homo autem recto statu, ore sublimi ad contemplationem mundi excitatus, confert cum Deo vultum, et rationem ratio cognoscit (LACTANT., I, *De irâ Dei*, cap. 7).

le précieux talent de la parole! Quand nous ne l'enfouissons pas, ce talent, nous apprenons à distinguer, à remarquer, à dénommer, communiquer nos pensées, à conseiller nos frères, à témoigner notre reconnaissance au Créateur, à exprimer par le langage ce que nous avons observé en nous et hors de nous : autant de preuves que nous sommes faits à l'image de Dieu, bien que les langues actuelles ne prouvent que trop ce que déjà la nature esclave de la vanité, et soupirant après la délivrance, ont révélé depuis longtemps, à savoir : que l'homme actuel a perdu le langage de l'homme primitif.

Dieu forma la femme d'une côte d'Adam. — Cette formation de la première femme est une belle figure de l'unité de notre race, de l'étroite parenté qui relie entre eux tous les membres de la famille humaine.

Cette formation de la première femme nous donne à comprendre que la femme ne doit faire qu'un avec l'homme, et que cette union de leurs cœurs ne saurait jamais être trop grande ; que le lien qui existe entre l'un et l'autre est, de sa nature, durable, indissoluble, comme l'union des deux parties d'un corps ; que l'homme doit protéger sa femme de la même manière qu'il protége son corps, etc.

Là où existe cette union des cœurs, là est la bénédiction des familles ; là où il y a plusieurs de ces familles, là est une communauté bénie, et là où se rencontrent plusieurs de ces communautés, là est un pays de bénédiction... Quiconque veut améliorer le monde doit commencer par s'améliorer lui-même, puis une famille, laquelle en améliorera plusieurs autres, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le bien gagne de proche en proche.

Dieu conduisit Ève à Adam. — Voilà comment le Père des hommes forme le nœud du mariage. Malheur à celui qui disjoint ce que Dieu a uni ! Dès que la volupté, impatiente du joug, a brisé ce lien dans une société, le désordre se communique à l'ordre public tout entier. Toute politique est folie et agit en opposition directe avec les intentions du Créateur, dès qu'elle tolère que la volupté marche sans frein, et dès que

l'ordre dans les relations sexuelles, c'est-à-dire dans le mariage, n'est plus chose sainte à ses yeux. Il est facile de se convaincre que les déchirements qui se sont produits dans un État quelconque ont eu pour prélude le bouleversement des familles, et que ce bouleversement a eu son principe dans le relâchement des lois qui règlent les devoirs des époux.

Adam dit en voyant sa femme : Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. Elle s'appellera d'un nom qui indique qu'elle vient de l'homme. — Ce cri d'allégresse du premier homme révèle toute la loi du mariage; pour la voir et la comprendre, cette loi, il suffit d'une intelligence saine et d'un cœur droit.

La femme doit honorer son mari, puisqu'elle vient de l'homme; l'homme doit aimer sa femme comme lui-même, puisqu'elle est l'os de ses os.

L'homme et la femme doivent partager mutuellement leurs souffrances, puisqu'ils ne font qu'un. L'homme doit protéger sa femme, car le plus fort doit s'intéresser au plus faible. La femme doit s'attacher à son mari avec une fidélité inébranlable, car elle vient de l'homme, etc.

Saint Paul a déduit la législation du mariage de cette exclamation d'Adam (*Ephés.*, v, 31); et qui pourrait l'en blâmer?

Il m'est avis qu'il comprenait mieux cette loi paradisiaque du mariage qu'une foule de nos sages qui, sur ce point, veulent être plus savants que la Bible et que la nature.

Voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair. — Jésus-Christ ayant déduit l'indissolubilité du lien conjugal de ces paroles, comme aussi de la manière dont il forma le premier couple humain, l'œil de votre intelligence sera sain, s'il trouve dans ces paroles ce qu'y a trouvé le divin Précepteur du genre humain.

Ainsi donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas (*Matth.*, xx, 5)! Cette conclusion est à la fois juste et morale.

Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout était très-bon. — Le Dieu que nous montre la Bible prend donc plaisir à son œuvre;

l é prouve, en quelque sorte, la joie d'un artiste qui vient d'accomplir le travail de sa journée. Le Dieu que nous montre la Bible est donc un Dieu des hommes; or, le livre qui nous montre Dieu si intéressé en faveur du genre humain, n'est-il pas aussi un livre pour les hommes ?

Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout était très-bon. — Ainsi donc l'histoire de la création ne nous montre pas seulement que Dieu a fait toutes choses; elle nous montre encore que tout bien vient de la main de Dieu.

Or, cette vérité : « Tout bien vient de Dieu, » est précisément le principe qui justifie toute la conduite de la Providence. Je dis le principe, car si tout bien vient de la main de Dieu, et qu'en dehors il n'y ait pas d'autre bien, il faut que ce bien se soit corrompu en passant par les mains d'un ou de plusieurs êtres, lesquels, bons dans le principe, sont eux-mêmes devenus mauvais. Je dis le principe qui justifie toute la conduite de la Providence; car, à proprement parler, elle n'a pas besoin de justification, puisqu'elle est la bonté même, et qu'elle apparaît telle à tous les bons esprits qui ont l'âme assez pure pour la voir. Malheureusement, la curiosité humaine se change souvent en folie, et l'une de ses mille absurdités est de se plaindre de la Providence; dans ce cas, quand l'insensé dit ce qu'il ne comprend pas, il est bien permis au sage de dire une parole en l'honneur de la Providence.

Mais, au fond, il ne résulte pas grand bien de cette apologie; car si vous avez la vérité pour vous, vous ne possédez pas le don de communiquer à votre adversaire cette disposition d'âme qui peut faire briller la vérité à ses yeux et la lui faire agréer. *Dieu est bon, et tout ce qui est bon vient de sa main.*

LE PÉCHÉ DU PREMIER COUPLE HUMAIN (*Gen.*, III).

103. « Si vous mangez de ce fruit, vous mourrez. » — La loi de Dieu est sagesse et amour. Tout ce qui est mal est pour l'innocence un fruit empoisonné.

La défense est aussi paternelle, aussi douce que possible. Soit que l'on prenne au pied de la lettre ce qui est dit de ce fruit défendu, soit qu'on le considère comme le symbole du mal, on ne voit dans cette défense que sagesse et amour. Pris au pied de la lettre, ce commandement est aussi paternel, et l'obéissance qu'il demande aussi douce que possible. Dieu est l'éducateur de sa créature ; or, point d'éducation sans défense, sans menace, sans avertissement, sans exercice, — sans *épreuve*. Dans un jardin de délices il n'y a guère d'épreuve qui convienne mieux que celle-ci : *Ne touchez point à cet arbre, sinon vous mourrez.*

Si l'on considère le fruit de l'arbre comme une figure du mal qui est défendu, l'égoïsme, qui s'isole et fait de soi l'unique objet de ses affections, ne saurait être mieux représenté que sous l'image d'un fruit défendu ; car l'égoïsme exerce beaucoup plus de ravages dans l'homme tout entier qu'un fruit empoisonné n'en produit dans le corps.

Une observation plus attentive de la lettre nous fera comprendre que l'obéissance du premier homme, sa sobriété, la vertu intérieure de son âme devaient être exercées et éprouvées, afin de pouvoir résister aux attraits séduisants d'un fruit visible et corrompu, et pour que la race humaine pût continuer à subsister. Cette étude nous fera comprendre que la vertu de l'homme a son principe dans cette force qui l'élève au-dessus de lui-même, de même que c'est de la subordination des sens au commandement du père que naît la religion de l'amour, de la reconnaissance et du respect. Enfin, cette étude nous fera comprendre que, parmi toutes les choses qui sont dans le monde, on ne saurait imaginer une épreuve plus nécessaire et plus adaptée au premier état de l'homme, que cela (1).

Dieu s'y prit avec nos premiers parents comme les parents s'y prennent avec leurs enfants : Ne touchez pas le feu, il brûle ; ne mangez pas de cela, vous en serez malade !

L'histoire du premier péché, commis par Ève, est l'histoire

(1) *Lettres sur l'étude de la théologie*, 1re part., 2 vol. (en allemand).

du premier péché que tout homme commet : Séduction du dehors ; assentiment de l'intérieur.

Le regard s'attache au plaisir défendu ; la séduction affaiblit l'impression de la menace ; le charme de l'objet défendu s'accroît par la vue ; le charme prend le dessus ; — la concupiscence est satisfaite.

L'histoire du deuxième péché, commis par Adam, renferme aussi pour tout le genre humain de salutaires enseignements : *L'exemple du dehors, la concupiscence de l'intérieur.* Ève fut donc, comme le dit très-bien Herder, la première séduite et la première séductrice.

Les artifices de la séduction sont admirablement décrits : Vous ne mourrez pas ; que dis-je ? vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux ; vous apprendrez par expérience à distinguer le bien du mal. Voilà à quoi se réduisent toutes les séductions : 1° elles rendent incrédule à la vérité, aux commandements de Dieu, aux menaces ; 2° elles rendent crédule au mensonge, aux vaines promesses, aux espérances illusoires. De là vient que l'incrédulité et la superstition se touchent de si près.

Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de tous ces fruits ? demande le séducteur. Il peut donc y avoir une science qui soit nuisible, — celle de vouloir raisonner avec d'innocents enfants sur la cause des lois. Voici la différence la plus claire qui existe entre un père et un séducteur : Le père veut *éclairer* son enfant par l'obéissance, et le séducteur veut l'*instruire* par la transgression.

Aussi longtemps qu'Ève crut à la défense du Seigneur, elle ne pécha point. — C'est donc une vérité aussi ancienne que le monde, que là où vit la foi en Dieu, il n'y a point de péché ; malheureusement, au moment de la séduction, cette foi-là est précisément la plus difficile de toutes.

Quand ce qui est défendu a du charme, on a peine à se convaincre que Dieu ait pu le défendre ; car alors les sens luttent violemment contre l'esprit. On interprète la loi alors qu'on devrait la suivre ; on doute là où l'on devrait obéir ; on devient incré-

dule à la menace, et ne croyant plus à la défense, on la transgresse. C'est là l'histoire du premier péché et de tous les péchés; car, à dire vrai, il n'y a qu'un seul péché : faiblesse de la foi nullité de la foi, absence de foi en la parole de Dieu, en ce que Dieu veut, soit que sa volonté nous soit manifestée par la conscience, ou par une autre révélation.

Il n'y a donc qu'une seule séduction, mais elle revêt des milliers de formes. Cette séduction, la voici : Oubliez la défense du Seigneur, ne faites attention qu'au charme du fruit défendu, jusqu'à ce que la prédominance de l'attrait ait enlevé insensiblement à votre cœur la foi en la parole de Dieu, jusqu'à ce que la faiblesse de la foi, la nullité de la foi, l'absence de foi en la défense du Seigneur ayant pris le dessus, vous ne soyez plus troublé dans la jouissance du fruit défendu.

Ne croyez plus à la vérité, mais au mensonge, qui se cache sous le voile de la vérité : tel est l'attrait de toute séduction.

Vos yeux s'ouvriront. — Le séducteur présente à l'innocence le prestige d'une fausse grandeur, et la fait déchoir de sa grandeur réelle. Il éveille la curiosité et la convoitise, qui possèdent à elles seules tous les talents d'une séductrice, et il invoque leur secours pour atteindre son but. Tout ce qui excite la curiosité et la convoitise est dangereux.

Vous serez comme des dieux. — Le séducteur connait par expérience la valeur de cet appas. Il avait voulu lui-même être comme un Dieu, et il était tombé. Ce même appas devra aussi être employé pour tromper l'homme. *Vous serez semblables à Dieu.* L'homme crut au mensonge, et il tomba.

Ève entra en conversation avec le séducteur, parce qu'elle ne connaissait pas ses intentions, et elle rassasia ses yeux de la vue du fruit séduisant. Vous voyez là l'inexpérience de l'innocence, — l'histoire de la préparation du péché. Par sa première démarche, c'est-à-dire en s'abouchant avec la femme, le séducteur facilita l'exécution de son plan, qui était d'enlever à Ève sa foi au commandement du Seigneur ; par la seconde, en fixant ses regards sur l'objet défendu, il communiqua à l'impression

qu'Ève ressentit, plus d'attrait et de force. Ainsi, rien de plus important, surtout pour l'innocence des enfants, que ce principe : *Apprenez à maîtriser votre langue et vos yeux* (1); car point d'obéissance sans cette domination, point de vertu et de religion sans cette obéissance.

Non-seulement la femme mangea du fruit de l'arbre, mais elle en donna encore à son mari. Les deux causes de toute espèce de péchés se touchent de très-près : se laisser séduire, puis séduire les autres; être séduit et séduire.

L'homme mangea à l'exemple de sa femme. — Quelle puissance irrésistible que celle de l'exemple ! L'homme n'eut pas besoin d'autre séducteur : il vit pécher sa femme, et il pécha avec elle.

L'homme mangea à l'exemple de sa femme. — Homme, soyez homme quand il s'agit de combattre le mal qui est dans votre femme. N'oubliez pas, dit saint Jérôme, que c'est une femme qui a chassé l'homme du paradis (2).

Du premier péché de la femme, et de la séduction du premier homme qui s'en est suivie, saint Paul déduit deux grands devoirs pour le sexe féminin : le premier est de ne pas commander aux hommes; le second, de se taire dans les assemblées, et de ne point enseigner (I *Tim.*, II, 11-14).

Eh bien, je me résigne volontiers à ne savoir rien de mieux que ce qu'enseignait saint Paul, et j'imagine qu'il y aurait dans le monde beaucoup moins de misères, si le peuple dévot des femmes, comme l'appelle respectueusement un grand docteur de l'Église, avait appris, suivant le conseil de l'Apôtre, à se taire et à obéir. Il est possible qu'il y ait souvent de l'exagération dans les plaintes fréquentes qui retentissent dans la bouche des hommes sur la manie qu'ont les femmes de commander et sur leur esprit querelleur; mais il peut se faire aussi que les hommes n'observent pas habituellement dans toute sa rigueur

(1) Vicissemus, si Eva tacuisset (AMBR., *Enarr. in Ps.* XXXVIII, ad versum I).

(2) Memento semper quod paradisi colonum de possessione sua mulier ejecerit (HIERON., *ad Nepotian*).

cette parole du catéchisme du mariage qui les concerne : « Hommes, aimez vos femmes comme votre corps. » Cependant, qui ne désirerait voir moins d'exemples de la passion qu'ont les femmes de gouverner, et de leur talent naturel pour l'éloquence?

Qui a été le séducteur de la première femme? un livre postérieur à la Genèse le dit très-clairement : « La mort est entrée dans le monde par l'envie du diable (*Sag.*, II. 24). » Il ne manque pas de docteurs, d'écrivains, de savants, de publicistes qui ne peuvent supporter l'influence du démon sur le péché du premier homme, par la raison qu'il ne conviendrait pas à Dieu de tolérer dans ses États un pareil adversaire. A cela nous répondrons, premièrement, que pour savoir suffisamment ce qui convient à Dieu, il nous manque un nerf; deuxièmement, que s'il convient à Dieu de tolérer dans ses États le péché, la mort, le mal, comme il y a apparence qu'il le fait, il importe peu que le mal ait été introduit dans le monde par un séducteur. Comment comprendre la délicatesse de certains écrivains, qui, d'une part, ne trouvent aucun inconvénient à concilier le péché, la mort, le mal avec la bonté de Dieu, et qui, de l'autre, trouvent que c'est manquer de respect à la Providence que de chercher hors du monde des esprits la cause première et occasionnelle du péché et de la mort? Quant au troisième point, à savoir que l'homme a été séduit par une influence étrangère, je sais gré à la Bible de m'avoir éclairé sur la manière dont le péché est entré dans le monde. Il n'y a rien de déshonorant pour l'humanité d'avoir eu besoin d'un séducteur pour tomber.

Il est vrai qu'au fond cette solution ne fait qu'éloigner la question en la faisant renaître sous cette vieille formule : Comment le démon est-il devenu mauvais? Nous répondrons : Lorsque la Bible et les pressentiments mêmes de la raison m'assurent que tout est sorti bon de la main de Dieu et que le démon est maintenant mauvais, j'en conclus, à la gloire de Dieu et en l'honneur de ma raison, que l'esprit séducteur est, lui aussi, sorti bon de la main de Dieu, et qu'il est tombé par lui-même ou par un de ses égaux. Je trouve tant de consolations dans cette

manière de penser, que je crois inutile de bannir le démon de la Bible ou de la création, les motifs de le faire me paraissant d'une extrême faiblesse. Les choses restent ce qu'elles sont, notre tête aura beau se défendre contre. Au surplus, attachez-vous de toutes vos forces à la source du bon et du vrai, de la vie et du bonheur ; alors ni le péché, ni l'erreur, ni la mort, ni Satan ne pourront vous nuire.

L'enveloppe du séducteur, — un serpent. Comme cet animal subtil et rusé est bien propre à servir à la fois d'enveloppe et de figure au séducteur : plus l'accord est grand, plus il offre de motifs de crédibilité à ceux qui cherchent des points de ressemblance, et qui les considèrent comme le cachet de la vérité.

Conséquences premières et immédiates du péché : — Ils virent qu'ils étaient nus et ils rougirent (1), puis ils firent des ceintures avec des feuilles de figuier pour couvrir leur nudité. Le plaisir leur fit perdre leur première innocence, et éveilla en eux un sentiment nouveau, celui de la pudeur, qui, pour notre race, est un bienfait, attendu qu'il nous préserve des fautes grossières, et qu'il est le protecteur de notre vertu. Ce sentiment se révèle avec force et agit avant même que la raison ait atteint son complet développement.

Éducateurs, parents, maîtres, conservez dans les enfants qui vous sont confiés ce sentiment de la pudeur ; car ni votre raison, ni la raison développée des enfants ne sauraient en compenser l'absence. Je perds l'espérance de pouvoir opérer encore quelque bien dans un jeune homme en proportion de ce que son ardeur pour le mal est devenue plus impudente.

(1) Qu'est-ce donc que la pudeur ? A cette question, l'ouvrage intitulé : « Le plus ancien document » (*Die ælteste Urkunde*, IV, Th., S. 101) donne cette solution pleine de justesse et de clarté : « C'est la ligne de démarcation, la limite qui sépare le bien et le mal, le vice et la vertu, soit que l'on avance ou que l'on recule : *C'est une ancre divine jetée dans notre nature.* L'innocence, je veux dire l'innocence calme, en dehors de la lutte et des occasions de rougir, ne connaît point la pudeur ; il en est de même de l'effronterie. La pudeur tient le milieu ; soit que vous vous écartiez, soit que vous reveniez sur vos pas, elle est la première prophétesse qui vous rappelle dans les régions de la paix.

Deuxième conséquence du péché : fuite insensée et enfantine devant le Seigneur. « Là dessus ils entendirent la voix de Jéhovah qui se promenait dans le paradis, vers l'heure du soir, et ils se retirèrent au milieu des arbres du paradis pour se cacher. »

Comme il est bien vrai que le péché nous enlève la confiance en celui dont nous avons violé les commandements ! Plaise à Dieu que nous nous conservions toujours purs, afin de pouvoir toujours nous approcher de Dieu avec confiance ! Le péché élève un mur de séparation entre Dieu et l'homme, et nous ôte le courage de paraître devant lui dans notre nudité.

Adam, où êtes-vous? Voici la miséricorde qui vient abattre ce mur de séparation. Le pécheur n'ayant pas le courage de s'approcher de Dieu, c'est le Père qui s'approche de sa créature, et qui vient en aide à sa pudeur. Ainsi agit-il avec les pécheurs.

Comme cet interrogatoire du Père est digne de Dieu, et qu'il est instructif pour l'homme !

Dieu. Adam, où êtes-vous?

Adam. J'ai entendu votre voix, mais j'ai pris la fuite et me suis caché, parce que je suis nu.

Dieu. Qui vous a dit que vous étiez nu? — Avez-vous mangé du fruit défendu?

Adam. La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé.

Dieu. Pourquoi avez-vous fait cela?

Ève. Le serpent m'a trompé.

Les pécheurs non encore endurcis ne nient pas. Adam rejette la faute sur sa femme, et sa femme sur le serpent. Si nous comparons la conduite des hommes actuels avec celle du premier couple humain, nous trouverons bien ancienne la manière de procéder des pécheurs : interrogés, ils dissimulent leur faute; convaincus, ils l'excusent (1).

(1) Unde nunc quoque humani generis rami ex hac adhuc radice amaritudinem trahunt, ut cum de vitio suo quisque arguitur, sub defensionum verba, quasi sub quædam se arborum folia abscondat, et veluti ad quædam excusationis suæ opaca secreta faciem Conditoris fugiat, dum non vult cognosci quod

Il y a pour nous, dans cet interrogatoire, deux grandes règles applicables au perfectionnement et à la conduite des hommes. Voici la première : *Voulez-vous corriger l'homme, amenez-le à connaître et à avouer sa faute*. Dieu s'est conduit ainsi avec nos premiers parents, et la sagesse de Dieu doit être le modèle de la vôtre. La seconde règle est celle-ci : *Ne condamnez jamais un homme avant de l'avoir entendu*. Dieu interroge avant de porter sa sentence de juge ; or, la sagesse de Dieu doit être le modèle de la nôtre. Je désirerais que cette prescription fût écrite en lettres d'or dans tous les cabinets des princes, dans toutes les salles où l'on délibère et juge, dans tous les consistoires, dans toutes les cours. Mais cette vérité n'est pas seulement nécessaire aux grands, elle l'est encore à tous les hommes. Que celui qui dans sa vie n'a jamais condamné aucun homme, aucune action, aucune intention avant d'avoir entendu ; que celui qui n'a jamais été précipité dans ses paroles, dans ses jugements, dans ses actes, jette la première pierre à nous autres pauvres pécheurs ; il en a le droit.

Le Juge s'adresse d'abord au séducteur, ensuite il passe à la femme, séduite la première, puis à l'homme, qui, trop faible, n'a pu résister à l'exemple et à l'attrait.

Ici se manifeste la Sainteté, qui ne saurait aimer le mal, et la Justice, qui le punit en proportion de ce que la créature y a participé.

La pensée vivante de la justice de Dieu doit soutenir notre faiblesse et nous empêcher de transgresser la loi de Dieu. La foi vivante en la sainteté de Dieu doit exciter notre courage à l'imiter, et à éviter le mal parce qu'il est mal. N'oublions jamais qu'il existe un Être qui connaît nos péchés, qui ne les saurait aimer, qui nous appellera en jugement à cause de nos péchés, qui ne saurait récompenser en nous le mal, et dont le châtiment ne manquera pas d'arriver, s'il se fait longtemps attendre.

fecit. In qua videlicet occultatione non se Domino, sed Dominum abscondit sibi (Greg. Max., lib., xxii, *Moral.*, cap. 9).

Si nous apprenons cela du premier jugement que Dieu porte sur l'humanité, nous aurons beaucoup appris. Il y a, ce me semble, un défaut de sagesse, de ne parler jamais que d'amour de Dieu à ceux qui n'en ont pas encore le sens, et qui, peut-être, ne peuvent l'acquérir que par le spectacle vivant de la sainteté et de la justice de Dieu.

La première malédiction, le premier péché, ont été pour les premiers hommes comme pour leurs descendants, un pur bienfait. Car la justice de Dieu est aussi amour, et un saint amour.

a, Chaque fois que nos premiers parents virent ramper un serpent, l'horreur qu'ils ressentirent et l'inimitié qu'ils éprouvèrent pour lui, durent renouveler leur repentir, leur rappeler les miséricordes de Dieu envers eux, exciter leur admiration et affermir en eux la résolution de faire présider la crainte de Dieu à toutes leurs pensées et à toutes leurs actions (1).

b, *La femme assujettie à l'homme.* Subordination sage autant que nécessaire entre deux créatures. Sans ordre, point de société, et quel ordre plus naturel que de voir le plus faible recevoir direction et appui du plus fort, et lui donner en retour amour et obéissance !

c, *Conception douloureuse.* Le don de se multiplier ne sera pas retiré à nos premiers parents ; mais les douleurs qui accompagneront l'enfantement éterniseront le souvenir de la désobéissance, et les suites du péché sans cesse présentes à la pensée graveront plus profondément dans le cœur l'obéissance due aux commandements du Créateur.

d, *Travail, agriculture, nécessité de gagner son pain à la sueur de son front.* Quel bienfait pour l'humanité ! Comme nos premiers parents seraient devenus efféminés et misérables, tant pour le corps que pour l'âme, si leur subsistance ne leur avait coûté aucune sueur ! Ils seraient devenus aussi malheureux que le sont de nos jours ceux qui ne travaillent point. Car, que les doigts d'une femme ne travaillent qu'aux parures qu'elle devra

(1) TOBLER, *Zur Ehre der Bibel*, I, S. 89.

mettre dans une première visite, cela n'est pas travailler. Gagner son pain à la sueur de son front, voilà le véritable baume sanitaire, tant pour le corps que pour l'âme, — hors du paradis.

Quand nous jetons un regard furtif sur les terribles ravages que produit dans les villes et dans les cours efféminées l'absence du travail, l'obligation de gagner son pain à la sueur de son front nous paraît nn bienfait et une véritable bénédiction.

e, *La mort.* — La mort, elle aussi, n'est que le principe d'une vie supérieure, comme l'enseigne expressément Jésus-Christ, le Restaurateur de notre race, et comme il nous l'a prouvé. Chacun des épis nés de la corruption de la semence fait entendre ce cri de triomphe : *Resurrexi !*

f, *Bannissement du paradis.* Pour l'innocence perdue il n'y a plus de paradis. C'est un mauvais service à rendre à la majeure partie du genre humain que d'imiter un grand nombre d'écrivains qui, dans l'ivresse de l'inspiration, ne recherchant dans le monde que l'Éden perdu, ne le trouvent que trop souvent daus le domaine de leurs cinq sens. Mieux vaut exciter ses lecteurs à travailler, à se sacrifier, à se renoncer eux-mêmes, à manger leur pain à la sueur de leur front.

g, Toute l'histoire du premier péché et de ses suites immédiates est : 1° la solution claire de cette question : Comment le péché est-il entré dans le monde ? Solution, par conséquent, d'une souveraine importance, surtout pour les penseurs, qui aimeraient tant à résoudre des énigmes, et qui malheureusement n'en viennent point à bout.

L'histoire du premier péché et de ses suites immédiates est : 2° le commentaire le plus clair de ces mots significatifs d'un livre postérieur à la Genèse : « Lorsque la concupiscence a conçu, elle enfante le péché, et le péché apporte la mort dans le monde. » Comme c'est vrai et clair ! La séduction et le plaisir arrachent l'innocence à sa véritable vie en Dieu, et lui substituent une vie fausse et contraire à son but. L'âme et le corps sortent de l'ordre ; l'âme disparaît. — le péché est accompli. Les

suites du péché ressemblent à leur mère : supériorité de la nature sur l'homme déchu de son Créateur ; existence remplie de misères, de douleurs, d'afflictions de toutes sortes ; la mort ; impossibilité de se racheter soi-même ; nécessité d'une rédemption opérée par une intervention supérieure (*Rom.*, v, 12, 15, 17, 18, 19).

3° Comme tout est consolant dans cette histoire, et en même temps comme tout y est instructif pour l'humanité ! Consolant, parce qu'on y trouve que la cause de la chute vient, au moins en partie, d'un mobile extérieur, et parce qu'on y voit que c'est la séduction et non la malice personnelle qui a été la première cause du péché ; instructif, parce que l'homme a été en partie cause de sa chute. Toutes les tentations auraient été impuissantes à enlacer l'homme dans leurs filets, si, fidèle aux avertissements du Seigneur, il eût détourné ses yeux du mal.

4° La vérité de ce récit me paraît très-claire quand je réfléchis qu'on y a évité deux écueils que presque nul écrivain, ayant médité et écrit sur l'origine de la race humaine sans prendre en considération l'histoire biblique, n'a pu éviter. Tandis que les premiers hommes sont dépeints tantôt comme des hommes sauvages et grossiers, tantôt comme des créatures toutes sensuelles et ne se conduisant que d'après les inspirations de la passion, tantôt comme des êtres qui n'ont rien des faiblesses de l'homme et sont inaccessibles à la séduction, je suis heureux de voir que Moïse a évité tous ces écarts, et nous les montre tels qu'ils devaient et pouvaient être, bons, mais susceptibles de devenir mauvais ; comment ils sont sortis de la main de Dieu, et ce qu'ils sont devenus dès qu'ils se sont soustraits à son action, et se sont confiés à une direction étrangère.

104. Voilà tout ce qu'on trouve d'édifiant à une simple étude de la lettre de cette histoire.

Mais cette étude de la lettre ne doit pas nous suffire ; il nous faut encore pénétrer et goûter l'esprit de toute cette histoire. Cet esprit peut se traduire ainsi :

1. L'homme, en sortant de la main du Créateur, était inno-

cent, et dans ses rapports avec Dieu il était bon, pieux, heureux et immortel;

II. Mais il n'est pas resté ce qu'il était; il a péché, et en péchant il est devenu

III. Misérable et mortel, et ses descendants le sont devenus avec lui.

Qu'on explique de quelle manière on voudra le paradis et ses quatre torrents, son arbre de vie, de science, etc.; quelle que soit cette explication, le fond vrai et incontestable est et reste celui-ci :

L'homme était heureux !

Et il s'est rendu malheureux !... Son jugement est énoncé dans le : « Maudite soit la terre à cause de vous ! »

Il est terrible, ce jugement, et Dieu doit l'avoir prononcé bien malgré lui :

Que la terre soit maudite à cause de ce que vous avez fait; vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail. Elle vous produira des ronces et des épines, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre; vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tirés : car vous êtes poudre et vous retournerez en poudre.

« Nous étions immortels; nous étions heureux pour toujours; nous vivions dans un magnifique jardin, entre des torrents qui arrosaient ce lieu de délices, au milieu d'arbres beaux à la vue, et qui portaient constamment des fruits pour nous. Notre Père et notre Créateur se promenait lui-même dans ce jardin, et nous pouvions entendre sa voix. — Et ici : sur ce champ maudit, au milieu des ronces et des épines, nous nous nourrissons avec peine et à la sueur de notre visage. De combien d'angoisses et de soucis ne sont pas tourmentés grand nombre d'hommes pour se procurer, à eux et aux leurs, depuis la pointe du jour jusque bien avant dans la nuit, le morceau de pain dont ils ont besoin ! Et quand ils l'ont obtenu, qu'ont-ils ? Nous naissons dans la douleur et les gémissements, et notre entrée dans la tombe est

précédée de terribles combats... Et quant à notre Créateur et à notre Père, nous ne l'entendons pas, nous ne l'aimons pas. »

« Nous vivons abandonnés et sans consolation, au milieu du froid et de la chaleur, de la pluie et de la neige, de la douleur et de la maladie ; nous sommes insensés et déraisonnables, nous ne pouvons pas dormir ; il nout faut marcher et tousser nuit et jour, cracher la bile et le sang » (*Wandsbeckerbote*, IV *Th.*, *S.*, 227).

ARTICLE II.

Deuxième exercice sur l'étude pratique de l'Écriture sainte, tiré de l'Histoire évangélique.

REMARQUES SUR LES PARABOLES DE JÉSUS, AVEC QUELQUES OBSERVATIONS PRÉALABLES.

Familiare est Syris, et maxime Palæstinis ad omnem sermonem parabolas jungere.
(HIERON.)

§ I. — Avantages de l'enseignement par paraboles.

105. Premièrement, la parabole rend la vérité plus saisissable à celui qui veut et doit la comprendre, parce qu'elle la présente sous une forme déjà connue et d'ailleurs facile à saisir.

Deuxièmement, la parabole produit une impression plus forte et plus durable ; plus forte, parce que les choses sensibles impressionnent fortement les sens de l'homme ; plus durable, parce que le souvenir de la parabole est facilité par la répétition d'impressions analogues.

Troisièmement, la parabole s'empare de nous inopinément, sans soulever ni nos préjugés ni nos passions. Elle ressemble à un miroir qui présenterait aux hommes leurs fautes dans une image renversée ; par conséquent elle a ce double mérite pour l'enseignement qu'elle est proportionnée aux plus faibles intelligences, et adoucit le côté désagréable de la vérité.

Non-seulement la parabole dévoile la vérité à celui qui veut la voir à découvert, mais elle la voile à celui qui ne peut la

contempler dans toute sa nudité. Cet avantage de la parabole est loin d'être sans importance ; car les explications directes n'ont souvent pour résultat que de rendre une foule d'auditeurs encore plus hostiles à la vérité, et d'exposer davantage à la persécution ceux qui enseignent. Les paraboles voilées ont encore ce bon côté qu'elles excitent la curiosité, éveillent l'attention, font réfléchir sur leur sens et préparent insensiblement un accès plus facile à la vérité.

Enfin, la parabole se conserve plus facilement dans la mémoire, et peut, en éclaircissant plus tard ce qui est obscur, agir plus profondément, bien que, dans le principe, elle ait été incomprise. En un mot, la parabole est pour des hommes sensibles un vêtement humain dans lequel s'enveloppe la vérité, soit pour se faire comprendre plus facilement, admettre plus promptement, accueillir plus amicalement et introduire dans la demeure la plus reculée de notre cœur, soit pour se soustraire quelque temps aux poursuites des méchants.

§ II. — Des paraboles de l'ancien Testament.

106. L'usage d'énoncer la vérité sous forme de parabole appartient aux plus anciens modes d'enseignement. Nous en trouvons déjà de magnifiques modèles dans les Écritures de l'ancien Testament.

1. *Les arbres s'assemblent pour élire un roi.* (JUG., IX, 8.)

LA VÉRITÉ.	LES FIGURES.
L'homme vraiment grand et noble, qui peut servir la chose publique en gérant les affaires qui lui sont confiées, n'aspire pas aux postes d'honneur ; car il ne pourrait plus être véritablement utile. Quand de telles places lui sont offertes, il trouve suffisamment de motifs pour les refuser.	Ni l'olivier, ni le figuier, ni la vigne ne voulurent être sacrés rois par les autres arbres. — Car, dirent-ils, pourquoi abandonner notre suc, nos fruits, notre vin pour régner sur vous?
L'homme méprisable et in-	Le buisson leur répondit : « Si vous m'établis-

digne a suffisamment de prétention pour accepter de suite les honneurs qu'on lui offre, et suffisamment d'orgueil pour exiger une soumission absolue.	sez véritablement pour votre roi, venez vous reposer sous mon ombre ; sinon, que le feu sorte du buisson et dévore les cèdres du Liban. »
Ce sont les petits tyrans qui doivent inspirer le plus de terreur au peuple.	Semblable au buisson d'épines, qui prend feu de suite, l'homme vil et indigne, que ses concitoyens ont eu l'imprudence d'élever aux dignités, se fait cruel et devient pour les auteurs de son élévation comme un feu dévorant.

2. *Le riche et la petite brebis du pauvre.* (II Rois, XII, 1.)

« Il y avait deux hommes dans une ville, dont l'un était riche et l'autre pauvre. Le riche avait un grand nombre de brebis et de bœufs ; le pauvre n'avait rien du tout qu'une petite brebis, qu'il avait achetée et élevée, qui était crue parmi ses enfants, en mangeant de son pain, buvant dans sa coupe, et dormant dans son sein ; et il la chérissait comme sa fille. Or, voilà qu'un étranger étant venu voir le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis et à ses bœufs pour lui faire un festin, mais il prit la brebis de ce pauvre homme, la tua et la donna à manger à son hôte. »

Nathan pouvait-il présenter sous une forme plus vraie et plus saisissante qu'en se servant de cette parabole, le péché de David, son adultère et l'exécution à mort d'un époux ?

3. *La bonne mère et les mauvais parents.* (II Rois, XIV.)

Le récit qui précède, de même que celui-ci, présentés sous forme de similitudes, ont un autre avantage qu'on rencontre assez souvent dans les paraboles : la parabole cache l'intention de l'orateur afin de mieux aider à la découvrir. L'auditeur est amené à faire un pas dont il ne prévoit pas encore la conséquence, et ce premier pas est immédiatement suivi d'un second que l'orateur a en vue. David, plein de colère, dit à Nathan qui lui avait raconté la parabole du riche : « Celui qui a fait cette action est digne de mort. » — David, sans qu'il le sût, pro-

nonça son propre jugement, comme le lui déclara Nathan par ces paroles : « C'est vous-même qui êtes cet homme ! »

Voilà donc David arrivé au point où le voulait amener Nathan. C'est ainsi que cette femme prudente, dont il est parlé ailleurs, sut, dans l'affaire d'Absalon, amener par une parabole le roi au point où elle avait l'intention de le conduire.

4. *Le Chardon et le Cèdre.* (IV Rois, XIV, 8.)

Amasias fit dire à Joas : Venez, et combattons l'un contre l'autre. Joas fit répondre à Amasias : Le Chardon du Liban envoya vers le Cèdre qui est au Liban, et lui fit dire : Donnez-moi votre fille, afin que mon fils l'épouse. Mais les bêtes de la forêt du Liban passèrent, et foulèrent aux pieds le Chardon. « Pourrait-on donner au mépris une expression plus éloquente que dans cette réponse ?

§ III. — Des paraboles de Jésus-Christ.

107. *Les paraboles de Jésus-Christ sont des chefs-d'œuvre inimitables dans l'art d'enseigner.* — C'est là ce que comprennent tous ceux qui en ont pénétré l'esprit. Mais, pour en convaincre quiconque veut les approfondir et ne nourrit en lui aucune aversion pour la sagesse de notre Sauveur, je vais d'abord diviser ses paraboles, puis énumérer leurs qualités et leurs avantages, et enfin indiquer le moyen le plus facile d'en découvrir le sens.

DIVISION DES PARABOLES DE JÉSUS-CHRIST.

I. Les unes ont pour objet d'exposer et d'éclaircir le sens d'une vérité qui s'adresse à tous les auditeurs sans distinction ; les autres d'en dévoiler le sens à ceux qui sont dignes de l'entendre, de le cacher ou de l'affaiblir aux yeux de ceux qui en sont indignes. Les unes ont un côté obscur, d'autres n'en ont pas.

II. Parmi celles qui n'ont pour objet que d'exposer et d'éclaircir une vérité, les unes sont des peintures caractéristiques ; les autres, la plupart plus courtes, ne sont que des comparaisons semées dans le discours.

III. Parmi les peintures caractéristiques il faut placer les paraboles du Pharisien et du centenier; celle du prêtre, du lévite et du Samaritain; celle du riche qui veut construire un grenier pour ses récoltes; celle de ce juge injuste. A cette catégorie appartiennent aussi les trois paraboles dont le Sauveur se servit pour justifier ses relations avec des pécheurs (1); celle du pasteur qui cherche sa brebis perdue; celle de cette femme qui balaie toute sa maison pour chercher la dragme perdue; celle de ce père qui presse dans ses bras son fils perdu et retrouvé.

IV. Les comparaisons plus courtes, parsemées dans le discours, se recommandent surtout par leur naturel, par leurs figures faciles et intelligibles, et par un juste coup d'œil jeté sur les objets de la nature. Elles se rencontrent surtout dans le sermon prononcé sur la montagne : « Le sage bâtit sur un fondement solide, » et dans le discours où le Sauveur prend congé de ses disciples.

V. Les paraboles qui servent à la fois d'éclaircissement et d'obscurcissement avaient pour objet de dévoiler la vérité à ceux qui cherchaient la sagesse, sans risquer de fournir à ses ennemis des occasions et des motifs de persécuter la vérité et ceux qui l'annonçaient. La vérité toute nue excite souvent des luttes ardentes contre la chose et des attaques dangereuses contre la personne. Des paraboles de cette espèce sont principalement celles du vigneron et des noces (2). En voilant ainsi la vérité on ne se proposait nullement de la soustraire à jamais aux regards, ni d'attirer la foule sous prétexte de lui révéler un mystère. Cet esprit-là n'est pas l'esprit de Jésus-Christ. On ne cachait la vérité que pour la dévoiler, et pour empêcher momentanément les ténèbres de s'attaquer à la personne qui l'annonçait.

VI. Quelques paraboles tirent leur obscurité de l'incapacité des auditeurs, d'autres de l'esprit de la prophétie qui a trait à des choses futures, et un grand nombre la tirent de l'une et de

(1) Luc, XV.
(2) Matth., XX, 33-45; et XII, 1-14.

l'autre cause. La clef des paraboles de la première espèce se trouvait dans le cœur des auditeurs, celle des paraboles de la seconde dans l'histoire, celle des paraboles de la troisième dans l'insensibilité des auditeurs et dans l'histoire. Des exemples de la première espèce sont fournis par la parabole d'une seule et même semence tombant sur plusieurs terrains, par celle du trésor et du champ, par celle de la recherche et de l'achat des bonnes perles. Des exemples de la deuxième espèce sont fournis par les paraboles sur le sort des Israélites; des exemples de la troisième, par les paraboles du bon grain et de l'ivraie, du grain de sénevé, du levain, par celle du filet qui renferme de bons et de mauvais poissons.

VII. Certaines paraboles sont plutôt des exemples que des comparaisons; d'autres sont plutôt des comparaisons que des exemples.

VIII. Quand ce sont des exemples, ils sont ordinairement choisis dans des faits particuliers propres à éclaircir une vérité générale. Ainsi cette proposition générale : *Celui qui ne ramasse pas de trésors pour l'éternité, mais seulement pour le temps présent, est un insensé,* cette proposition est mise dans tout son jour par l'exemple de cet homme qui se propose de construire de nouveaux greniers et meurt la nuit même. C'est ainsi encore que cette vérité générale : *L'humilité du centenier vaut mieux que l'orgueil des Pharisiens,* trouve son explication dans la prière du centenier et dans celle du Pharisien.

IX. Quand la parabole tient plus de la comparaison que de l'exemple, on fait ressortir, ou l'on néglige tour à tour la chose figurée par comparaison.

§ IV. — Propriétés et avantages des paraboles de Jésus-Christ.

108. Les paraboles de Jésus-Christ sont :

1° Exprimées dans le langage de la conversation ordinaire, mais ennobli tantôt par la brièveté et la précision, tantôt par le choix des images.

2° Les paraboles de Jésus-Christ sont présentées dans ce beau

langage qui tient le milieu entre la langue élevée du poëte et la langue abstraite du philosophe. Le Fils de Dieu et des hommes a donné une enveloppe humaine à des pensées divines.

3° Les paraboles de Jésus-Christ se distinguent par la noblesse des pensées et par la simplicité de l'expression, qualités tout à fait proportionnées à la dignité et à la pureté de son caractère, ainsi qu'à la religion qu'il enseigne. Les petits esprits aiment à étaler les grands mots, et à s'en servir comme d'échasses pour grandir leurs personnes; les grands esprits se plaisent à cacher de grandes pensées sous une enveloppe simple et modeste.

4° Les paraboles de Jésus-Christ s'adaptent parfaitement aux circonstances qui les ont fait naître. Ces circonstances les rendent plus intelligibles, leur donnent plus d'à-propos et les gravent mieux dans la mémoire.

5° Les paraboles de Jésus-Christ sont de telle nature, que tout en empruntant leur origine à quelque fait particulier, leur contenu et leur esprit, dans ce qu'ils ont d'essentiel, répondent aux besoins de tous les temps. A toutes les époques, il y a des Pharisiens et des centeniers, des Samaritains compatissants et des prêtres sans entrailles, des avares qui, voulant construire de nouveaux greniers, meurent au milieu de leurs plans, des Lazares qui demandent les miettes qui tombent de la table des riches.

6° Les paraboles de Jésus-Christ sont intéressantes à cause de l'intention cachée sous la figure. Le sujet en est intéressant, c'est-à-dire aimable et gracieux quand les circonstances le demandent. Quoi de plus charmant que l'empressement de cette pauvre mère de famille qui, pour retrouver sa dragme perdue, allume une chandelle et bouleverse toute la maison? Quoi de plus aimable que le zèle de ce berger qui laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert pour courir après la centième qui est perdue? Le sujet en est intéressant, c'est-à-dire terrible et effrayant quand l'occasion l'exige, par exemple dans cette parabole où le maître revenant subitement fait sentir tous les effets de sa colère à ses serviteurs infidèles.

7° Jésus-Christ, dans ses paraboles, sait placer le divin et l'humain sur une même ligne, figurer et éclaircir celui-ci par celui-là, sans confondre ce qui est éternel avec ce qui est temporel. Si ce juge inique, cédant aux importunités de la veuve, finit par lui rendre justice ; si cet ami, imploré à contre-temps, finit par se rendre aux instances de celui qui le prie ; si ce père, cruel envers d'autres hommes, ne donne pas à son fils un scorpion pour un œuf, un serpent pour un poisson, comment le bon Dieu n'exaucerait-il pas les prières de ses enfants ?

8° Les paraboles de Jésus-Christ sont tantôt détaillées, tantôt courtes, suivant que l'occasion le demande. Elles sont détaillées quand les petites circonstances entrent dans le but principal de la parabole, et surtout quand elles occupent l'imagination de manière à ne pas laisser d'échappatoire à l'intelligence. De telles descriptions se rencontrent dans la parabole de ce voyageur maltraité, où il est dit que le Samaritain banda ses blessures, y répandit de l'huile et du vin, plaça ce malheureux sur sa bête de somme, et s'entendit avec l'hôte pour qu'on lui donnât tout ce qui était nécessaire. Toutes ces circonstances donnent plus de valeur à cette question et à cette réponse : « Qui est le prochain ? Celui qui fut miséricordieux. » Des peintures analogues se rencontrent aussi dans la parabole de l'enfant prodigue, où cette circonstance dans laquelle il est dit que l'autre fils revint des champs au moment même où l'on faisait les préparatifs de la fête qu'on célébra à l'occasion du retour de l'enfant prodigue, et murmura en voyant la bonté de son père, n'est nullement inutile. Nous avons un exemple de brièveté dans cette comparaison : « Tout docteur instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes.»

9° Les paraboles de Jésus-Christ ne dédaignent pas l'attrait du merveilleux là où il est à sa place. Ainsi le merveilleux qui règne dans la parabole de Lazare et du mauvais riche est emprunté au monde surnaturel, et a sa source dans l'éternité (*Luc*, XVI).

10° Les paraboles de Jésus-Christ dissimulent le but de la figure jusqu'à ce que sa révélation puisse produire tout son effet. Ainsi dans la parabole des deux débiteurs qui ont obtenu tous deux la remise de leur dette, l'intention reste cachée jusqu'au moment où se présente cette question : « Quel est celui des deux qui l'aimera le plus? » Il en est de même de la parabole des deux fils.

11° Les paraboles de Jésus-Christ se distinguent par leur richesse, et par l'intelligence facile que présente le sujet de la figure. Ses figures, le Sauveur les empruntait à la vie domestique, à la nature, à la vie des champs, aux travaux agricoles, au vignoble, à la pêche, au commerce, aux proverbes, aux membres du corps humain.

12° Les paraboles introduisent dans le monde, sous une enveloppe qui a la transparence d'un voile, les doctrines les plus pures et les plus profondes sur Dieu et sur l'homme. Quiconque soulève ce voile avec respect et accueille avec reconnaissance ce que lui offre la parabole, trouvera plus qu'il n'a cherché, et cessera bientôt d'être étranger dans la maison de Dieu et dans la sienne propre.

§ V. — Du sens des paraboles de Jésus-Christ.

109. L'art le plus facile de trouver le ciel, que la Sagesse a mis à la portée des simples, c'est-à-dire l'art de trouver le sens élevé et profond que Jésus-Christ a déposé dans ses paraboles, consiste à se faire les questions suivantes et à pouvoir les résoudre :

1. Où Jésus-Christ a-t-il pris le sujet de ses paraboles ?
2. Quels sont les caractères principaux de ses paraboles?
3. Quels en sont les caractères accessoires ?
4. Quel est le but de telle parabole ?
5. Quels sont les points de ressemblance entre les principaux caractères de la figure et le côté essentiel de la doctrine qu'on veut inculquer ?
6. Y a-t-il une ressemblance naturelle et remarquable entre

les caractères accessoires de la parabole et l'objet qu'on a en vue?

7. Le contenu de la doctrine voilée sous la parabole a-t-il un caractère général, et applicable aux temps où nous vivons?

8. Quelles sont les principales observations auxquelles donne lieu la parabole?

9. A quoi se résume ce qu'il y a de certain dans la parabole? Qu'est-ce qui appartient au domaine de la vraisemblance, de la probabilité?

Nous examinerons ces questions dans une parabole à part, afin de montrer dans un exemple l'application de la règle; puis nous étudierons librement les autres paraboles, en tenant nos regards élevés vers la Sagesse suprême. « O Dieu, qu'il fait bon paître sur vos pâturages! »

§ VI. — Remarques sur quelques paraboles.

Il est une observation que nous ne devons pas passer sous silence; elle est d'une indispensable nécessité pour les lecteurs de notre époque.

Les commentateurs de nos jours s'imaginent avoir fait une trouvaille de la dernière importance quand ils ont trouvé l'interprétation grammaticale et historique, qu'ils vantent avec une orgueilleuse suffisance comme la seule décisive, même pour les saints Livres des chrétiens.

Assurément, celui-là doit connaître la lettre qui la veut commenter; celui-là doit connaître l'histoire qui veut donner le sens des événements. Il est donc hors de doute que l'explication du nouveau Testament suppose de la grammaire et des connaissances historiques. Mais à celui qui veut, avec ces deux conditions de toute interprétation, faire des progrès dans l'étude pratique de l'Écriture, il manque, pour bien comprendre les écrits de la religion, la *condition fondamentale de toute condition :* le sens religieux. Ce que l'œil du corps est pour la vue des choses corporelles, l'œil de l'esprit l'est pour la vue des choses spirituelles. C'est là l'œil de la religion nécessaire pour la vue des choses divines.

En matière de paraboles, toute la science des nouveaux interprètes, entièrement satisfaits de leurs deux conditions, et ne voulant pas entendre parler de la condition fondamentale, serait donc celle-ci :

« Chers frères, il y a bien des choses remarquables à voir dans le ciel étoilé; mais pour les voir, ces choses remarquables, vous avez besoin, premièrement, de bons télescopes, deuxièmement, d'une nuit claire pour bien observer les astres du ciel. » Nos astronomes trouveraient cet enseignement fort ridicule pour de jeunes observateurs, et considéreraient comme digne de pitié celui qui le donnerait. Et cependant les inventeurs de commentaires grammaticaux et historiques ne laissent pas d'allumer tous les jours de nouveaux feux d'artifice dans les Revues littéraires, bien que la grammaire et l'histoire soient aussi impropres à former le commentateur de l'Écriture, que les télescopes et les nuits claires le sont à former l'astronome. Le regard de l'astronome, voilà la condition principale pour voir de loin, de même que le regard d'une âme pieuse est la condition essentielle pour pénétrer dans les profondeurs des ouvrages religieux. Il n'y a qu'une âme religieuse qui puisse écrire dignement sur la religion; par conséquent aussi, celui-là seul peut comprendre un ouvrage religieux, dont les idées religieuses s'harmonisent avec celles de l'écrivain.

I

PARABOLE DES DIX VIERGES (*Matth.*, XV, 1-14).

Première question : D'où le sujet de cette parabole est-il tiré ?

Réponse : Des événements domestiques. Il a pour fondement la manière qu'avaient les Juifs de célébrer les noces. Quand l'époux conduisait chez lui son épouse, c'était l'usage que quelques paranymphes l'accompagnassent. Et comme cela se faisait le soir ou pendant la nuit, elles se pourvoyaient de lampes, soit par raison de convenance et pour la commodité du retour, soit pour accompagner avec plus de solennité l'épouse quand elle rentrait chez elle.

Deuxième question : Quels sont les caractères spéciaux de cette figure?

Réponse : Le retard de l'époux ; la folie de quelques vierges qui avaient apporté des lampes sans songer à se pourvoir d'huile ; la sagesse des autres qui s'étaient munies et de lampes et d'huile ; le sommeil des vierges sages et des vierges folles ; l'embarras des vierges folles lorsqu'on annonça l'arrivée de l'époux ; le sort différent des vierges.

Troisième question : Quel est le but de cette comparaison?

Réponse : Jésus-Christ voulait exciter les siens à une vigilance continuelle, à se tenir prêts à faire un digne et joyeux accueil au divin Époux. Voilà quelle était son intention, comme on le voit par cet avertissement qui termine la comparaison : « C'est pourquoi soyez sur vos gardes, car vous ne savez ni le jour ni l'heure où le Fils de l'homme viendra. » La chose essentielle est donc suffisamment claire, quelque obscur que soit tout le reste.

Quatrième question : Où est le point de ressemblance entre les principaux caractères de la figure et les points essentiels de la doctrine cachée sous la figure?

Réponse : Le voici : De même que les vierges folles ne sont pas admises dans la chambre nuptiale parce qu'elles ne se sont pas tenues prêtes à accompagner l'époux avec des lampes allumées, de même les serviteurs et les servantes imprudents de Notre-Seigneur seront exclus de son royaume, s'ils ne se tiennent pas prêts à le recevoir quand il viendra. Au contraire, comme les vierges sages furent admises dans la chambre nuptiale de l'époux, ainsi le Fils de l'homme, lorsqu'il viendra, amènera avec lui dans sa gloire ses amis et amies qui auront été fidèles et vigilants.

Cinquième question : En quoi consistait la folie des vierges folles?

Réponse : En ce qu'elles négligèrent précisément l'essentiel, tout en croyant qu'il ne leur manquait rien ; en ce qu'elles avaient des lampes sans avoir d'huile ; en ce qu'elles ajournèrent le soin de cette chose essentielle à un temps où tout soin était devenu superflu ; en ce qu'elles voulurent emprunter

aux vierges sages une huile dont celles-ci avaient besoin.

Sixième question : En quoi consiste donc la folie analogue de quelques chrétiens?

Réponse : Elle consiste manifestement en ce que : 1° ils se contentent d'avoir des lampes, sans s'inquiéter de faire des provisions d'huile; en d'autres termes : en ce qu'ils se contentent de la profession extérieure du Christianisme, et vivent sans s'inquiéter d'en avoir la foi, la charité, la vigilance, la fidélité; 2° en ce qu'ils vivent dans une complète insouciance jusqu'au moment où tout soin est devenu inutile ou impossible, et ne cherchent à se procurer de l'huile que lorsqu'ils devraient déjà courir au-devant de l'époux, leurs lampes allumées; c'est-à-dire en ce qu'ils veulent emprunter aux autres la chose essentielle et fondamentale du Christianisme, sans songer que chacun en a besoin pour soi et ne saurait la donner à personne.

Septième question : En quoi consiste la sagesse des chrétiens opposée à la sagesse des vierges folles?

Réponse : En ce que : 1° Ils profitent de chaque moment comme si c'était le dernier qui leur fût accordé pour se préparer, afin que si le Seigneur arrivait en ce moment-là, il ne les trouvât pas non préparés; 2° en ce qu'ils n'oublient jamais que le Seigneur viendra certainement, bien qu'il diffère de venir; en ce que le Seigneur exige qu'on soit sur ses gardes; en ce qu'il n'introduira dans sa gloire que ceux qui seront prêts; en ce que l'incertitude de la mort est précisément ce qui nous oblige le plus à veiller; 3° en ce qu'ils ne s'en remettent pas aux autres de ce qu'ils peuvent et doivent faire eux-mêmes.

Huitième question : Quelle doctrine essentielle et d'une haute signification pour tous les chrétiens de tous les temps cette parabole renferme-t-elle ?

Réponse : Celle-ci : Puisque le Fils de Dieu reviendra certainement; que l'heure de sa venue est incertaine, que la période de préparation à son arrivée est renfermée dans les limites de notre vie, et qu'il viendra une nuit où personne ne pourra plus agir; puisque la dernière heure de ma vie est aussi

la dernière de l'époque de ma préparation; puisque cette heure-là est elle-même incertaine, et qu'elle est pour chacun de nous celle où il devra aller au-devant de son Maître, c'est le comble de la folie de différer, même d'un moment, de se préparer à la réception de son Seigneur; comme la souveraine sagesse, c'est d'être prêt à le recevoir à tout instant. — Cette doctrine-là concerne tous les chrétiens de tous les temps.

Vivez à tous les instants de votre vie de telle sorte que vous ayez le courage de comparaître, en quelque moment que ce soit, en présence de votre Juge : tel est l'esprit de la doctrine que Jésus-Christ a déposée dans cette parabole des dix vierges. Cette parole était prononcée dans un seul pays et en présence de peu de personnes; mais le sens de cette parole s'adresse à tous les hommes de tous les temps et de tous les pays.

Neuvième question : Quelles sont les maximes de vraie sagesse qu'on peut tirer de cette parabole?

Réponse : 1° Là où manque le nécessaire, tout manque : — Avoir des lampes sans huile, c'est comme si l'on n'avait ni lampes ni huile. 2° On ne saurait emprunter ce dont chacun a nécessairement besoin pour soi-même. 3° Quand on ne se procure pas à temps le nécessaire, on tombe dans le plus grand embarras. 4° Il ne faut pas mettre en réserve les choses nécessaires, mais il faut s'en servir. 5° Les sages eux-mêmes s'assoupissent souvent alors qu'ils devraient veiller.

Résumé de ce qu'il y a de certain dans cette parabole.

Les noces.	Le royaume des cieux.
L'époux.	Jésus-Christ.
Les vierges sages.	Les disciples vigilants de Jésus-Christ.
Les vierges folles.	Chrétiens insouciants.
Les lampes et l'huile.	Préparation à l'avénement de Jésus-Christ
Délai de l'époux.	Retard de l'arrivée de Jésus-Christ.
Je ne vous connais point.	Sort des chrétiens de nom.
La porte est fermée.	

Probabilités.

1. Avant que Jésus-Christ arrive, les chrétiens même les meilleurs auront peut-être besoin de renaître à une vie nouvelle;

peut-être se trouveront-ils dans un état de torpeur. 2. N'est-ce pas ici le cas de dire : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient le Père qui est dans les cieux ? » Passage qui indique ce qu'est l'huile dans la lampe : — l'esprit, la vie du Christianisme, l'action, etc. 3. L'arrivée du Seigneur ne sera-t-elle pas peut-être précédée de ce cri puissant : « Le Seigneur arrive ! »

II

PARABOLE DU GRAIN DE SÉNEVÉ.

SENS DE CETTE PARABOLE.

Le royaume des cieux, c'est-à-dire l'ensemble de l'institution divine fondée par Jésus-Christ en vue de rendre les hommes bons, sages et heureux, ressemble à un grain de sénevé. La semence du grain de sénevé est petite, elle se développe dans l'obscurité; mais l'arbre qui en provient est élevé et magnifique. Par conséquent, le royaume des cieux est petit et caché dans son début : il grandit dans le silence; mais à mesure qu'il prend de l'extension, il s'élève, et quand il approche du terme de sa croissance, il devient grand et majestueux.

EXPOSITION DU SENS DE CETTE PARABOLE, D'APRÈS L'HISTOIRE DU ROYAUME DES CIEUX.

1° Jésus-Christ s'associa sans bruit quelques hommes simples et obscurs, la plupart pêcheurs, qu'il fit ses disciples. Vous voyez là cet homme qui sème un grain de sénevé dans son champ : Le royaume des cieux est donc petit et caché dans son début. 2° Ces disciples, les premiers-nés du royaume des cieux, transforment en chrétiens des païens et des Juifs, et les associent à leur royaume au milieu d'innombrables difficultés, mais avec un progrès qui va sans cesse grandissant et qui frappe de plus en plus : Vous voyez là ce grain de sénevé, qui peu à peu se développe et s'élève vers le ciel. 3° Jésus-Christ suscita de temps en temps dans son Église, parmi les successeurs de

ses apôtres, des hommes saints et éclairés, qui annoncèrent son Évangile avec énergie et courage : Vous voyez là cet arbre devenu si grand que les oiseaux de l'air y affluent et habitent sous ses rameaux. Des peuples et des nations tout entières reposent déjà sous cet arbre, qui continuera à se développer jusqu'au jour de son complet accroissement.

EXPOSITION DU SENS DE CETTE PARABOLE D'APRÈS L'HISTOIRE DU PRINCE DE CE ROYAUME.

1. Jésus-Christ, le Prince de ce royaume, était jadis un faible et chétif enfant, lorsqu'il reposait encore sur le sein de sa mère; il vécut dans un coin obscur de la Judée, grandit dans la boutique d'un charpentier, n'eut autour de lui que douze disciples, fut rangé parmi les malfaiteurs, et mourut sur un bois infâme : vous voyez là, combien, dans son principe, le royaume des cieux était petit et misérable. 2. Jésus-Christ ressuscita de la mort, monta au ciel, s'assit à la droite de son Père, envoya le Saint-Esprit sur ses disciples et sur les fidèles, dont le nombre s'accrut de jour en jour. Au nom de Jésus de Nazareth, Pierre guérit le paralytique à la belle porte du temple, et, en sa qualité de représentant de Jésus-Christ, ouvrit la porte du royaume céleste aux Juifs et aux païens. Paul devient un vase digne de porter devant tous les peuples le nom du Seigneur : vous voyez là cet arbre dans son plus beau développement. 3. Jésus-Christ, quoique retourné au ciel, ne laisse pas de veiller sur ses frères qui sont encore sur la terre, et comme roi, de protéger son royaume jusqu'à ce qu'il revienne pour juger l'univers entier : vous voyez là le royaume des cieux dans son épanouissement et dans son éclat définitifs.

EXPOSITION DU SENS DE CETTE PARABOLE D'APRÈS L'HISTOIRE DE TOUT HOMME DE BIEN.

La semence du grain de sénevé est petite; elle se développe dans la solitude, et elle devient un arbre puissant et magnifique : Ainsi en est-il de toute vertu, de toute bonne œuvre, par-

tout où la semence du bien est jetée dans un cœur bien préparé; les commencements de la perfection morale sont imperceptibles, le développement en est secret; mais grands et superbes en sont les fruits. Que de fois les paroles entrecoupées d'une mère mourante n'ont-elles pas été accueillies par son fils en pleurs? Que de fois l'ange protecteur du jeune homme n'a-t-il pas dirigé celui-ci sur les voies glissantes de la vie, pour le conduire, à travers l'âge mûr et la vieillesse, jusqu'au seuil de l'éternité!

ENSEIGNEMENTS QUE LA SAGESSE A DÉPOSÉS DANS CETTE PARABOLE POUR LA JEUNESSE ET L'AGE MUR.

1. Ce qui fleurit vite se fane bientôt. Soyez comme le grain de sénevé, aimez l'obscurité. Retenez en vous votre force jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la maturité des années. 2. Ne perdez pas courage quand les résultats de vos efforts sont lents à paraître. Souffrez qu'il vous arrive comme au royaume des cieux. Travailler est votre tâche; voir le fruit de vos travaux est chose qui ne vous est pas assurée. 3. Celui qui veut devenir grand doit commencer par être petit. Ne méprisez pas les faibles commencements : ils sont le principe et la condition des grandes choses. 4. Si vous voulez que vos œuvres aient de l'étendue et de la solidité, apprenez à faire peu et lentement. Devenez un arbre, avant de vouloir porter des fruits. *Soyez, avant de vouloir agir.*

UN MOT SUR LA SCIENCE DE JÉSUS-CHRIST EN MATIÈRE D'ENSEIGNEMENT.

Le meilleur système d'enseignement est celui qui est simple dans ses expressions, d'une intelligence facile, et qui néanmoins est riche et profond, vaste et élevé quant au fond et à la doctrine. Or, telles sont les qualités de l'enseignement du Sauveur. Sous une enveloppe simple, il cache un trésor de grandes vérités, et, en tête de la parabole, il place une inscription pleine de clarté et de précision.

Exemple emprunté à saint Chrysologue.

Les débuts du royaume que Jésus-Christ compare à un grain de sénevé, se trouvent dans les premières institutions de Dieu.

» Granum sinapis, hoc est regnum Dei, accepit homo Chris-
» tus, quod semper habuit Deus Christus, misit in hortum suum,
» id est, in Ecclesiam suam.... Hortus est Evangelii vomere toto
» orbe cultus, clausus stimulis disciplinæ, ab omni pessimo gra-
» mine Apostolorum labore purgatus, fidelium plantariis, liliis
» Virginum, rosis Martyrum, Confessorum viriditate amœnus,
» flagrans floribus sempiternis... Hoc itaque granum sinapis in
» hortum suum misit Christus : id est, promissione regni sui,
» quod radicatum est in Patriarchis, natum est in Prophetis, crevit
» in Apostolis, in Ecclesia fecit arborem magnam » (*Serm.* 98).

Ainsi, selon ce grand docteur, et selon tout chrétien éclairé, le royaume de Dieu parmi les hommes est :

Un arbre,

Qui a sa racine dans les Patriarches,

Qui germe dans les Prophètes,

Qui croît dans Jésus-Christ et ses Apôtres,

Qui se développe et répand son ombre dans les fidèles du nouveau Testament.

Voulez-vous donc voir de plus près le royaume de Dieu, cherchez-en les racines dans l'histoire des Patriarches, le germe vital dans l'histoire des Prophètes, l'accroissement dans l'histoire de Jésus-Christ et de ses délégués, le développement dans l'histoire de l'Église.

III

PARABOLE DU LEVAIN (*Matth.*, XIII, 33).

La force du levain est celle-ci : Il agit invisiblement, secrètement ; il pénètre dans les moindres parties ; il entre peu à peu dans toute la masse ; il la rend égale ; mais il ne change point la nature de la farine : il ne fait que lui communiquer une aigreur générale, afin de lui donner du goût. — Ainsi en est-il de la force

du christianisme. Il agit en silence, sans bruit; il opère intérieurement et pénètre jusque dans les dernières profondeurs de l'homme; il ne détruit pas la nature de l'homme, il la transforme à l'image de Dieu, et son action ne cesse que lorsque toute la masse est pénétrée de ce levain.

La force du christianisme se révèle dans tout bon chrétien. Tout chrétien digne de ce nom est un levain, et est mêlé par la main de Dieu à la masse des hommes faibles et méchants; il opère dans la masse où il a été mêlé; il opère secrètement, sans bruit; il opère intérieurement par ses enseignements, ses exemples, ses actes; et son action s'étend de plus en plus. Ceux-là donc qui opèrent ailleurs que là où ils sont, et qui, pour opérer, n'emploient pas la force qui leur a été donnée, ne sont pas des citoyens du royaume céleste; ce sont des égoïstes, des serviteurs de leur volonté et de leurs caprices, défauts qui constituent l'essence même de l'anti-chrétien.

IV

PARABOLE DES TALENTS (*Matth.*, XXV, 4-31.)

Il est hors de doute que dans cette parabole, comme dans celle des vierges, Jésus-Christ avait en vue son apparition future pour le jugement dernier; par conséquent c'est à ce point de vue qu'il la faut considérer.

A un premier coup d'œil jeté sur cette parabole, nous en découvrons les parties suivantes:

1° Le talent que le Maître confie à ses serviteurs; 2° l'emploi différent que ces serviteurs font de ce talent; 3° le compte que le Maître exige à son retour; 4° la distribution des récompenses et des peines.

I. LE TALENT QUE LE MAITRE CONFIE A SES SERVITEURS.

1. Tous les dons du corps et de l'âme, toutes les forces et tous les moyens de faire le bien et de devenir bon qui sont en notre pouvoir, sont un capital reçu de la main du Père céleste, et dont nous devons faire le meilleur usage.

2. Ce capital est distribué inégalement. L'un a reçu cinq talents, l'autre deux, celui-ci un seulement. Quelle diversité dans le royaume de Dieu !

3. Ce capital, chacun l'a reçu avec l'invitation de l'augmenter, de le faire fructifier : « Trafiquez avec cet argent jusqu'à ce que je revienne. » Voilà donc en quoi consiste toute la volonté de Dieu : il veut que nous n'enfouissions pas les dons que nous avons reçus, mais plutôt que nous en obtenions de nouveaux par le bon usage de ceux que nous avons déjà. Quelle unité dans le royaume de Dieu !

4. Les capacités que nous avons acquises par notre application personnelle sont, de même que les dons extraordinaires, un capital que nous ne devons employer qu'à de bonnes fins.

5. Tous les dons sont un bien qui nous a été confié, dont nous ne sommes que les administrateurs, et de l'emploi duquel nous devrons rendre compte.

6. Pluralité de talents; pluralité de serviteurs; un seul Maître! Celui qui a davantage l'a reçu du même Maître qui a moins donné à un autre. Que personne donc ne jette sur autrui un regard dédaigneux ; que personne ne méprise son prochain : nous sommes tous des serviteurs.

7. Tout ce que nous avons de bon, nous l'avons reçu ; c'est un don qui nous a été fait. Cette considération est bien propre à étouffer l'orgueil, puisqu'elle nous montre que tous les dons viennent d'un seul et unique Seigneur.

8. L'inégalité dans la dispensation des dons se révèle aussi dans l'Église de Jésus-Christ ; « car, dit saint Paul, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonction ; ainsi, en Jésus-Christ, nous ne formons qu'un seul corps » (*Rom.*, XII, 4).

II. DIFFÉRENTES ESPÈCES D'APPLICATIONS.

9. Deux des serviteurs agirent prudemment, laborieusement et fidèlement, ils remplirent scrupuleusement leur charge d'ad-

ministrateurs. Cette fidélité dans l'emploi de nos talents constitue notre gloire en même temps que notre devoir.

10. Les deux serviteurs fidèles tirèrent profit de leurs talents, et ce profit, cet accroissement de richesses était en rapport exact avec la somme qui leur avait été confiée : celui qui avait cinq talents en gagna cinq, celui qui en avait deux les augmenta de deux. D'où il résulte que la vraie application consiste : *a*, en ce que chacun utilise ses ressources personnelles, et *b*, en ce qu'il fasse le bien qu'il peut faire avec ses ressources. Point de contrainte sous ce rapport : on ne saurait donner ce que l'on n'a pas. Mon ami, travaillez avec les moyens que vous avez reçus.

11. Le serviteur paresseux se comporta selon ses habitudes ; il enfouit son talent dans la terre, ou, comme s'exprime saint Luc, il le cacha dans son mouchoir. Son crime n'était donc pas de l'injustice, mais de la négligence : il ne profita pas de son talent. — D'où il résulte que nous nous attirons le ressentiment de Dieu quand, par paresse et par négligence, nous n'utilisons pas les talents qui nous ont été dispensés. L'oisiveté et la négligence sont aussi des péchés. Tout talent reçu oblige à l'employer conformément à la volonté de Dieu.

12. Il n'avait qu'un talent, et il l'enfouit, et en faisant cela il agit injustement. — Cette doctrine nous apprend qu'aux yeux de la justice divine on ne serait pas excusable de dire : J'ai peu d'intelligence ; j'ai peu de revenus ; j'ai un faible emploi à administrer ; j'ai peu d'occasions pour faire le bien : car il est une loi, invariable pour tous, qui dit : Usez de ce que vous avez le mieux qu'il vous sera possible. Cette loi est claire pour vous comme pour moi : Faites de votre peu d'intelligence, de votre peu de revenus, de votre faible emploi, de vos rares occasions le meilleur usage que vous pourrez.

III.-IV. LE COMPTE QUE LE SEIGNEUR EXIGERA A SON RETOUR ; LA RÉCOMPENSE OU LE CHATIMENT QUI S'ENSUIVRA.

13. Le Seigneur fit rendre compte à *tous* ses serviteurs, aussi bien à ceux qui avaient peu reçu qu'à ceux qui avaient beaucoup

reçu. Le jour des rétributions générales arrivera pour tous ; et il arrivera infailliblement.

14. Le Seigneur vint *tard ;* expression qui laisse à supposer qu'il se fera encore longtemps attendre ; mais il ne manquera pas de venir. Le Juge viendra certainement : donc soyez fidèle. L'heure de son arrivée est incertaine : donc soyez prêt à toute heure.

15. Le Seigneur témoigna son contentement au serviteur qui avait gagné cinq talents et à celui qui en avait gagné deux, en se servant des mêmes expressions : Bon et fidèle serviteur, vous avez été fidèle en de petites choses. Celui-là est fidèle qui fait ce qu'il peut et ce qu'il doit, et sa fidélité plaît au Seigneur. Ainsi, tout ce que le Seigneur exige, c'est *que chacun* fasse *valoir le talent qu'il a reçu.* Il ne demande rien au delà de la limite de nos forces.

16. Le Seigneur est juste : *a*, dans ses exigences ; *b*, dans l'appréciation du travail qu'on a exécuté ; *c*, dans la manifestation de son contentement ; *d*, dans la récompense qu'il accorde. Quelle source de consolations pour le serviteur fidèle ! Ce serviteur fidèle, le Seigneur le connaît ; il ne demande de lui que ce que ses forces lui permettent ; il reconnaît chacune des œuvres qu'il a accomplies ; il lui manifeste sa satisfaction : vous êtes un serviteur fidèle et dévoué, et il le récompense.

17. Ainsi donc ce qui est récompensé, c'est la fidélité, et non les grands talents, non les rares occasions qu'on a de faire le bien, non les belles et délicates pensées, non les bonnes paroles, non les bonnes mais stériles intentions, non les résolutions faibles et sans succès, mais la fidélité, et la fidélité seule. C'est d'après ses œuvres qu'on sera récompensé.

18. La fidélité dans les petites choses est récompensée par la puissance donnée sur les grandes. — Vous voyez là la surabondance de la récompense accordée aux mérites. Tout ce que nous avons et possédons ici-bas est assurément de peu de valeur ; mais quiconque fait fructifier le peu qu'il a, reçoit beaucoup et abondamment. A chacun selon ses mérites, et à chacun au delà de ses mérites.

19. L'essentiel de cette récompense consiste en ce que le serviteur entrera dans la joie de son Seigneur. La sagesse, la félicité, la puissance du Seigneur deviendront la sagesse, la félicité, la puissance du serviteur.

20. Les degrés du bonheur sont en proportion de ceux de la sainteté; c'est ce qu'enseigne la même parabole, dans saint-Luc. Au serviteur qui avec un marc d'argent en avait produit dix autres, il fut dit : « Cela est bien, bon serviteur, parce que vous avez été fidèle en ce peu, vous aurez intendance sur dix villes ; » et à celui qui avec cinq marcs en avait gagné cinq autres : « Vous autorité sur cinq villes. » Ainsi le même rapport qui existe entre aurez aussi l'autorité sur dix villes et l'autorité sur cinq existera entre la récompense accordée à une vertu et la récompense accordée à une autre vertu. Il y aura donc dans l'autre monde différents degrés de bonheur, comme il y a en ce monde différents degrés de fidélité.

21. Saint Paul exprime la même vérité sous une autre figure : « Le soleil a son éclat, la lune le sien, et les étoiles le leur. Il arrivera de même dans la résurrection des morts » (I *Cor.*, xv, 41).

22. Le serviteur paresseux est ingrat envers son maître, en même temps qu'il est son ennemi personnel; il s'en fait les idées les plus fausses, et il n'agit pas néanmoins d'après ses idées : « Je savais que vous êtes un maître dur, que vous moissonnez où vous n'avez pas semé, que vous récoltez où vous n'avez pas planté. « Cette excuse est une accusation portée contre un maître bon et équitable, et c'est une fausse accusation. Ce maître n'est pas dur : il ne moissonne pas où il n'a pas semé, il ne récolte pas où il n'a rien jeté. Sa semence, ce sont les talents qu'il a confiés. On voit ici combien les mobiles de nos actions corrompent facilement les principes de notre foi. Comme ce serviteur était paresseux, il se faisait de fausses idées de son maître. Et voilà comment le cœur influe toujours sur l'intelligence; c'est pourquoi, vous et votre cœur, soyez toujours là où est Dieu.

23. Le Seigneur juge le serviteur par la propre bouche de celui-ci : « Si vous saviez que je moissonne où je n'ai pas semé et

que je recueille où je n'ai rien mis, vous deviez mettre mon argent entre les mains des banquiers; et à mon retour, j'eusse retiré avec intérêt ce qui est à moi. » Vous voyez là la justice et la sagesse du juge. Nul faux-fuyant ne réussit auprès de lui; quiconque est condamné par le Seigneur est forcé de se condamner lui-même et de donner raison au juge.

24. « Otez-lui le talent qu'il a, et qu'on le donne à celui qui en a dix. Car on donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance; mais pour celui qui n'a rien, on lui enlèvera même ce qu'il semble avoir. » Ici s'ouvre une vue magnifique dans le royaume de la vérité et de la justice. Celui qui use mal du don qu'il a reçu, le perdra; et celui qui en use bien, en recevra davantage. Profitez donc de ce que vous avez.

25. « Qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures. » Les ténèbres sont une figure de l'état souverainement malheureux et terrible du pécheur. Malheureux est le fruit de la paresse, et les larmes sont le sort de l'infidélité. — La privation de la lumière est le juste châtiment de l'abus de la lumière.

SENS DE CETTE PARABOLE DANS SON RAPPORT IMMÉDIAT A JÉSUS-CHRIST.

Considéré à son point de vue historique, le Christ se trouve tout entier dans cette parabole. Toute la doctrine de Jésus-Christ se réduit, à proprement parler, aux six chefs suivants : 1° Notre Seigneur est venu sur la terre et nous a apporté de la part de son Père un grand nombre d'ordonnances et de bienfaits. 2° Il n'est pas demeuré sur la terre, mais il est depuis longtemps retourné au ciel, et ses serviteurs fidèles attendent son retour. 3° Mais il ne restera pas toujours invisible et loin de nous; il reviendra certainement. 4° Il fera rendre compte à tous ses serviteurs. 5° Il récompensera ceux qui auront été fidèles, et 6° il exclura de son royaume les infidèles..... Aveugles les sages du monde qui ne voient point ce grand trésor renfermé dans un vase de peu de valeur!

Les matériaux qui suivent et qui peuvent servir de thèmes

pour sermons feront voir aux prédicateurs, aux catéchistes, aux confesseurs, aux prêtres qui assistent les malades, en un mot aux pasteurs des âmes, tout ce qu'ils peuvent tirer de cette parabole dans toutes les fonctions de leur ministère, pour consoler, instruire, fortifier, diriger, et quelles magnifiques applications ils en peuvent faire.

DE LA MÉDITATION DE L'ÉCRITURE, ET DE LA RÉFLEXION SUR LES VÉRITÉS DE L'ÉVANGILE.

1. Dans cette œuvre importante et qui intéresse tous les chrétiens, il y a aussi des serviteurs, à cinq, à deux et à un talent, suivant que l'on sait y lire et y apprendre davantage, qu'on sait plus ou moins bien s'en appliquer les vérités. 1° C'est un devoir pour tout chrétien de méditer sur l'esprit et la doctrine de Jésus-Christ aussi sérieusement que sa position et le degré de son intelligence le lui permettent ; d'y apprendre tout ce qui lui est possible dans les conjonctures où il se trouve ; de s'appliquer ce qu'il y a appris aussi fidèlement qu'il le peut eu égard à sa situation. C'est là la volonté de Dieu, qui en a donné à chacun les moyens et les occasions. Le talent de réfléchir, d'apprendre, de s'appliquer ce qui a été appris, le paysan peut l'utiliser derrière sa charrue, la veuve à côté de sa quenouille, l'ouvrier au milieu de ses travaux manuels. S'ils ne le font pas ils seront semblables au serviteur paresseux, qui cache son talent dans son mouchoir, ou l'enfouit dans la terre ; — ils en devront rendre compte et ils en seront punis. C'est là précisément le devoir le plus négligé par le peuple fidèle, et voilà pourquoi il n'y a en lui nul désir, nulle envie d'agrandir ses connaissances ; voilà pourquoi sa piété est si mécanique, si vide de pensées ; de là aussi le peu d'effets que produit le culte public sur un si grand nombre..... Et, mes amis, d'où vient que parmi des centaines de pasteurs il y en ait à peine dix qui sachent habituer et former leur peuple à la méditation calme et réfléchie de l'âme, bien que, sans cette méditation, toutes les prédications d'un pasteur soient infructueuses ? Suffit-il peut-être de recueillir la se-

mence de la vérité? Ne faut-il pas aussi la conserver? Mais comment la conserver quand l'esprit, l'intelligence et le cœur, aussitôt le sermon fini, retournent aux choses de la terre?

II. Cette parabole des talents nous avertit : 1° de ne point mesurer les talents des autres. Travaillez, au lieu de subtiliser. C'est le travail, et non la grandeur des talents, non la connaissance du plus ou moins de talents qu'ont les autres, c'est le travail du serviteur fidèle qui sera récompensé. 2° Cette parabole nous avertit de ne point nous décourager si uous avons peu de talents. Personne, si faibles que soient les capacités qu'il a reçues, n'est suffisamment autorisé à désespérer d'en pouvoir faire un bon usage. Tout ce qui est talent peut être placé comme capital; ce capital, bien placé, peut rapporter de précieux intérêts, et ces intérêts être augmentés par de nouveaux talents. Le talent de tous les talents, c'est la volonté; elle est une puissance dont tous les autres talents out besoin. L'homme peut mettre obstacle à vos œuvres extérieures; mais pour le talent par excellence, la volonté, personne ne peut en arrêter l'action, si vous n'y consentez pas. 3° Cette parabole nous avertit de nous préserver de l'envie. Les dons que nous possédons ne doivent pas nous devenir indifférents et nous inspirer du dégoût, quand nous remarquons que les autres ont des talents plus étendus et plus brillants que nous; car ou demandera davantage à celui qui aura reçu davantage. Quelle que soit la différence des dons et des serviteurs, le maître est toujours égal à lui-même, et il n'y en a jamais qu'un seul. 4° Cette parabole nous avertit de ne pas avoir moins d'estime pour ceux qui ont moins reçu ou qui semblent avoir moins reçu que nous; car cette mésestime est déjà un abus de talent. Pourquoi un serviteur mépriserait-il son coserviteur, puisque tous n'ont qu'en dépôt le bien qu'ils ont reçu? 5° Cette parabole nous avertit de nous mettre en garde contre la paresse, laquelle sera punie d'une manière sensible.

III. La parabole des talents nous encourage : 1° à être fidèles, laborieux et consciencieux : Servez-vous de ce que vous avez! Oh!

comme le monde serait beau, qu'il serait bon et aimable, si le riche consacrait ses richesses à faire le bien ; si l'homme pauvre, mais bien portant, employait les forces de son corps à travailler ; si l'homme intelligent employait ses facultés à la recherche et à la propagation de la vérité ; si chacun consacrait ses forces à son bien propre et à celui de ses semblables ; si chacun faisait luire dans le silence et l'humilité sa lumière, grande ou petite, à la louange de Dieu ! 2° Elle nous encourage à nous réjouir des dons d'autrui : ces dons sont des bienfaits de notre Père ; ils appartiennent au même Seigneur. 3° Elle nous encourage à mettre toute notre confiance en ce Bienfaiteur unique qui, à celui qui emploie bien ce qu'il a, donne ce qu'il n'a pas encore. Nos pères selon la nature sont aussi une figure du Père céleste ; ils commencent à donner à leurs enfants une petite pièce d'argent pour en user selon leur gré : en font-ils un bon usage, ils leur donnent davantage ; en abusent-ils, ils leur enlèvent ce qui leur reste encore.

IV. *Sur la joie que l'on éprouve d'avoir bien agi.*— 1° Cette joie commence ici-bas, et est un avant-goût de la joie parfaite qu'on goûtera dans le ciel. Celui qui a bien agi peut se rendre à lui-même ce témoignage si encourageant et si consolant pour son cœur : Si le Seigneur arrivait maintenant, je pourrais entendre de sa bouche cette parole : Vous êtes un bon et fidèle serviteur ! 2° Cette joie pure nous accompagne jusqu'au delà de la mort ; elle augmente après la mort et devient parfaite au jour de l'avénement de Jésus-Christ. Cette joie est pure, parce qu'elle a pour compagnes la modestie du pécheur et la reconnaissance d'une âme sauvée par le Seigneur : deux sentiments qui éloignent l'amour-propre, et maintiennent la joie dans les bornes de la modestie et dans les limites de l'humilité.

V. *Sur les joies de l'avenir.*—1° Elles sont la récompense d'une bonne administration, et sont en proportion de l'usage que l'on a fait de ses talents et de ses forces. 2° Elles sont une grâce par rapport aux talents et aux forces, car sans cette grâce nulle bonne administration n'est possible. 3° Elles sont donc, dans la plus

belle signification du mot, une récompense accordée au bon usage de la grâce ; pensée qui, lorsqu'elle est admise et vivement sentie, rend laborieux dans l'humilité et actif dans la charité.

VI. *Celui qui travaille pour le Seigneur travaille pour soi.* — 1° Toute bonne pensée, tout pieux désir, toute action généreuse, tout emploi d'un talent reçu conforme à la volonté du Seigneur est un travail pour Dieu. Car toutes les forces sont des dons d'en haut, et tout bon emploi de ces dons est une glorification du Seigneur, une glorification de sa grâce, un travail exécuté sur son domaine. 2° Et tout travail fait pour le Maître est un travail fait pour le serviteur, parce qu'il en est de la récompense de ce dernier ce qu'il en est de la semence : tout travail pour le Seigneur est une semence pour l'éternité.

VII. *Des suites de la paresse.* — 1° Les plus beaux talents demeurent enfouis, les meilleures dispositions restent sans développement et sont comme s'ils n'existaient pas du tout. 2° Ce qu'on possède de vraiment bon se perd insensiblement. 3° Les idées fausses et erronées sur Dieu naissent d'elles-mêmes du sein de la paresse. 4° Elle prive des dons les plus excellents. 5° Elle attire la disgrâce du Seigneur, et 6° le châtiment qui s'ensuit est proportionné à la colère de Dieu et à la paresse du serviteur.

VIII. *Diverses révélations du seul vrai Dieu.* — Impénétrables sont les profondeurs de la sagesse, de la charité, de la longanimité et de la justice de Dieu. La sagesse de Dieu se manifeste dans le partage inégal des dons ; sa charité et sa longanimité, dans la diverse application des talents, et sa justice, dans la récompense du bon serviteur et dans le châtiment du serviteur infidèle.

Les saints Pères, eux aussi, connaissaient la richesse et la valeur pratique de cette parabole, comme on le voit par ce passage de saint Chrysostome (*Hom. in Matth.*, 79) : « Par talents nous entendons ce que chacun *peut faire :* soit que vous prêtiez à votre prochain l'appui de votre crédit, soit que vous le soulagiez de votre argent, soit que vous l'instruisiez de votre sagesse, soit

que vous l'aidiez de quelque manière que ce soit. Que personne ne dise : Je n'ai qu'un talent, je ne suis bon à rien. — Êtes-vous plus pauvre que cette veuve de l'Évangile, plus inculte que Pierre et Jean, qui, malgré leur défaut d'argent et de culture, sont devenus des princes du ciel pour s'être sacrifiés tout entiers au bien commun ? »

GREGORIUS MAX., *Homil.* IX.

« Nullus est, qui veraciter dicat : Talentum minime accepi : » — non est unde rationes ponere coner. Talenti enim nomine » cuilibet pauperi etiam hoc ipsum reputabitur, quod vel mini- » mum acceperit. — Alius accepit intelligentiam : prædicatio- » nis debet ministerium ex talento ; alius terrenam substan- » tiam accepit : erogationem talenti debet ex rebus. — Alius » nec internorum intelligentiam, nec rerum affluentiam accepit, » sed tamen didicit artem, qua pascitur : ipsa ars ei in talenti » acceptationem reputatur ; alius nihil horum assecutus est, sed » tamen familiaritas locum fortasse apud divitem meruit : talen- » tum profecto familiaritatis accepit. Si ergo nihil ei pro indi- » gentibus loquitur, pro talenti retentione damnatur. — Habens » ergo intellectum, curet omnino ne taceat ; habens rerum af- » fluentiam, vigilet ne a misericordiæ largitate torpescat ; habens » artem, qua tegitur, magnopere studeat ut usum illius atque » utilitatem cum proximo partiatur ; habens locum loquendi » apud divitem, damnationem pro retento talento timeat, si » cum valet, non apud eum pro pauperibus intercedit. — Tan- » tum quippe ab unoquoque nostrum venturus judex exiget, » quantum dedit.

V

PARABOLE DU RICHE ET DU PAUVRE.

SENS DE CETTE PARABOLE.

Cette parabole nous montre dans les hommes vivant sur la terre deux états et deux caractères opposés. Ici c'est un riche vêtu de pourpre et d'habits précieux, qui passe tous ses jours dans les

délices et la bonne chère; là un pauvre couvert d'ulcères, qui se tient à sa porte du riche, soupirant après les miettes qui tombent de sa table, et dont les plaies sont léchées par les chiens.

Le caractère du riche fait naître des sentiments d'horreur. Il était si généreux pour lui, et si dur envers les autres! Trois circonstances surtout aggravent sa conduite cruelle envers ce pauvre : 1° Lazare était journellement devant ses yeux; par conséquent il fallait que le riche fermât tous les jours ses yeux et ses oreilles, afin de n'être pas ému de la misère d'autrui, et pour n'entendre point les soupirs de la pauvreté, — ou plutôt il lui fallait endurcir son cœur, afin qu'il n'y pénétrât nul sentiment de compassion. 2° Lazare se serait contenté de la plus faible assistance : il ne demandait que les miettes qui tombaient de la table. 3° Le mauvais riche surabondait de richesses, et faisait pour lui des dépenses immenses.

D'autre part, le caractère de ce pauvre, sa patience à supporter tant de souffrances, le sentiment de compassion qu'éveille son dénûment mettent une grande différence entre ce pauvre et les pauvres ordinaires.

Cette parabole nous montre les deux manières de vivre de ces deux hommes opposées l'une à l'autre jusqu'au moment où leur destinée devient commune : « Tous deux moururent. » La mort, tel est le sort commun à tous les mortels. Elle met fin et à la puissance des riches, et aux souffrances des pauvres. L'homme vêtu de pourpre ne saurait un instant regarder la mort en face, et le pauvre chargé d'ulcères la voit venir avec une joie qui met fin à toutes ses souffrances. Bien différents sont les rôles de ceux qui jouent sur le théâtre de la vie; mais la scène de la mort est la même pour tous : tous dorment dans la poussière.

Cette parabole nous montre, en troisième lieu, le changement de leur sort aussitôt après la mort. « Les anges emportèrent le pauvre dans le sein d'Abraham, et le riche s'en alla dans la région des tourments. » L'expression « sein d'Abraham, » signifie un état de repos permanent dans la société des Patriarches, dans

le commerce familier des justes. Les anges accompagnent l'âme du juste dans les demeures du Saint des saints. Quel changement! Celui dont les chiens léchaient les plaies, les anges le servent; celui qui soupirait après les miettes de pain, il lui est donné d'être admis au même festin qu'Abraham, Isaac et Jacob.

Cette parabole nous montre, quatrièmement, la différence des situations dans l'autre vie.

1. Le riche voit Abraham, et Lazare dans son sein. Ce spectacle ajoute aux souffrances de ce malheureux; car il est dit eu saint Luc : « C'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous verrez qu'Abraham, Isaac et Jacob, et tous les Prophètes seront dans le royaume de Dieu, et que vous serez jetés dehors » (*Luc*, XIII, 28).

2. Le riche s'écria à cette vue : « Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue; car je souffre cruellement dans cette flamme! » — Cette supplication dépeint dans toute leur étendue les souffrances de cet infortuné. De même que Lazare eût été satisfait, pendant qu'il vivait, si le riche lui eût envoyé les miettes de sa table; de même le riche serait maintenant content s'il recevait une seule goutte d'eau du bout du doigt de Lazare. Le superflu du riche se change en dénûment, et ses voluptés en tortures.

3. Abraham répondit: « Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu vos biens pendant votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux : c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourments. » Cette réponse indique et la certitude de la compensation, et la justice qui règne dans l'administration de la maison du Seigneur, et l'intervertissement des situations. La compensation : au pécheur le châtiment, au juste la récompense. La justice : le riche a déjà goûté sa part de jouissances, il a déjà anticipé son paradis, il n'y a donc plus de joies pour lui. Le pauvre, au contraire, vient avec toutes les conditions requises pour jouir, il est digne d'être heureux; il entre dans le pays de la joie, parce qu'il a enduré patiem-

ment ses souffrances. L'intervertissement des situations : Pour le riche, ici la joie, là les souffrances ; pour le pauvre, ici les souffrances, là la joie.

Nous voyons encore ici que la justice ne rend pas heureux le pauvre, parce qu'il est pauvre, et qu'elle ne condamne pas le riche, parce qu'il est riche. Le riche n'est pas voué aux supplices parce qu'il était riche, mais parce qu'avec ses richesses il était voluptueux, dissipateur, cruel. Le pauvre n'est pas appelé à la joie parce qu'il était pauvre, mais parce qu'il supportait en patience les souffrances de la pauvreté et mettait son espoir en Dieu.

4. Abraham ajouta : « Au reste, il y a pour toujours un abîme entre vous et nous ; de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes. » Il y a donc une limite entre les régions du bonheur et celles de la souffrance ; le bien et le mal sont séparés par une ligne de démarcation qu'ils ne sauraient jamais franchir.

Cette parabole montre, cinquièmement, l'impossibilité de convertir ceux qui n'ont point voulu écouter les Prophètes, Jésus-Christ et ses Apôtres.

A la demande que le riche fait à Abraham d'envoyer Lazare ou un autre mort dans la maison de son père, afin qu'il avertisse ses cinq frères, Abraham lui répond qu'ils ont Moïse et les Prophètes, que s'ils ne les écoutent pas, ils n'écouteraient pas davantage quelqu'un des morts qui ressusciterait. La vérité de cette réponse d'Abraham est confirmée par l'histoire. Jésus-Christ ressuscita Lazare : or, qu'arriva-t-il? Voici ce qu'en dit saint Jean : « Plusieurs d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui ; mais quelques-uns d'entre eux s'en allèrent trouver les Pharisiens, et leur rapportèrent ce que Jésus avait fait, — et dès ce jour ils ne songèrent plus qu'à le faire mourir » (*Luc*, XI, 45, 47-53). Il y a plus : Jésus-Christ lui-même ressuscita d'entre les morts ; les Apôtres l'ont attesté par leurs paroles

et par leurs actions, et pourtant que d'incrédules restèrent ce qu'ils étaient auparavant!

SUJETS DE RÉFLEXIONS QUE CETTE PARABOLE OFFRE A TOUTE ESPÈCE DE LECTEURS.

1. Les circonstances extérieures dans lesquelles se trouvent les hommes ne sont pas un sûr moyen de juger de leur bien-être ou de leur misère. Personne n'était plus éloigné du vrai bien-être que le riche, et personne n'en était plus proche que le pauvre. Et cependant la situation extérieure du riche était des plus brillantes, et celle du pauvre, des plus lamentables.

2. Il ne faudrait pas être si prompt à proclamer un homme heureux ou malheureux avant sa mort, ni le faire passer pour tel : cette situation, bonne ou mauvaise, dépendra uniquement de ses mérites.

3. La consolation et les délices des justes qui ont vécu dans l'oppression et le besoin viennent du sort qui les attend par delà le tombeau. — Aussitôt après la mort, la scène changera ; ils entreront dans le séjour du repos ; ils seront portés par les anges dans leur véritable patrie, et trouveront leur bonheur dans la société des hommes vertueux.

4. La crainte et la frayeur qu'éprouveront tous les riches à cause de leurs péchés.—Immédiatement après la mort, la scène changera ; ils seront précipités dans la région des tourments ; nul adoucissement à leurs souffrances; un abîme séparera la demeure des pécheurs de celle des justes.

5. Invitation solennelle aux riches et aux grands de la terre de ne point dissiper leurs richesses dans le faste et les plaisirs, et de ne pas oublier les devoirs de la bienfaisance envers les pauvres. — Les motifs en sont : *a*, que la mort mettra fin à leur magnificence et à leurs voluptés ; *b*, qu'immédiatement après la mort, des supplices et des tortures sont réservés aux riches voluptueux et opiniâtres ; *c*, que ces tourments seront sans adoucissements et sans terme.

6. *Le voile de l'avenir a été soulevé par Jésus-Christ.* — Car

il est certain (d'après le sens même de cette parabole) : *a*, que les âmes des justes entreront dans le séjour du repos et de la paix immédiatement après leur mort; *b*, que les âmes des impies entreront dans le lieu de leur supplice aussitôt après leur mort; *c*, que la demeure des impies est séparée de celle des justes, et qu'il est impossible de passer de l'une à l'autre; *d*, que les desseins de Dieu sur le sort des âmes après leur mort sont réglés sur la conduite de ces âmes pendant leur vie; *f*, qu'il ne saurait passer du séjour du bonheur aucun adoucissement dans le séjour des tourments.

7. C'est un devoir impérieux d'écouter Moïse et les Prophètes, Jésus-Christ et les Apôtres, et d'immenses avantages découlent de l'accomplissement de ce devoir. — Moïse et les Prophètes annoncent Jésus-Christ; et Jésus-Christ renvoie à Moïse et aux Prophètes. Jésus-Christ nous ordonne d'écouter ses Apôtres comme lui-même; les Apôtres renvoient leurs disciples à Jésus-Christ. Il importe donc d'écouter Moïse, les Prophètes, Jésus-Christ et les Apôtres.

La légèreté des hommes se révèle en ce qu'ayant Moïse et les Prophètes, Jésus-Christ et les Apôtres, ils ne les écoutent pas. La vérité est devant leurs yeux, mais ils ferment les yeux, afin de ne la point voir.

BEAUTÉS MOINS ÉVIDENTES DE CE RÉCIT.

1. Il est touchant le spectacle de ce pauvre auquel manquent les miettes qui tombent de la table du riche. Ce récit, en nous montrant la misère sous des traits si caractéristiques, ne saurait manquer son but, qui est d'agir sur le cœur des hommes.

2. Il n'y a pas jusqu'à cette circonstance où il est dit que les chiens viennent lécher les plaies du pauvre, qui ne soit parfaitement dépeinte; elle fait admirablement ressortir le contraste qui existe entre le pauvre et le riche; elle inspire de l'horreur pour la dureté de cet homme envers un malheureux auquel sont refusées jusqu'aux miettes qu'il désire si ardemment, pendant que les

chiens viennent lui rendre le service qui est en leur pouvoir.

3. Le Souverain de l'immortalité, en faisant porter par les anges dans le sein d'Abraham Lazare inconnu et dédaigné, nous enseigne deux choses touchant le monde des esprits : la première, que les âmes des hommes sont immortelles ; la seconde, que les anges s'intéressent au sort des bons, et prennent une grande part à leurs destinées.

4. En nous montrant que ce même riche qui refusa les miettes de sa table à un pauvre, aurait si volontiers reçu une goutte d'eau du bout du doigt de ce dernier, et qu'il ne put l'obtenir, cette parabole nous fait comprendre combien est exacte la justice distributive de Dieu. Cette justice réduit le coupable à la nécessité de sentir toute l'étendue de son crime. Refuser des miettes de pain, — et en retour être privé d'une goutte d'eau, est de la plus stricte justice.

5. Les paroles suivantes sont une fine peinture de l'incrédulité pratique : « Celui qui n'écoute pas Moïse et les Prophètes, ne croirait pas, quand même un mort ressusciterait. » C'est-à-dire, celui qui repousse les révélations faites par l'organe d'autrui, lorsqu'elles sont dignes de créance, et qui les repousse parce que son cœur n'est pas assez généreux pour en accepter les conséquences, celui-là rejetterait pour le même motif les révélations qui lui seraient faites à lui-même. Celui qui dédaigne un bien présent, dédaignera aussi un bien futur quand il lui sera offert.

VI

PARABOLE DES OUVRIERS A LA VIGNE (*Matth.*, XX, 1-17).

INTENTION DE JÉSUS-CHRIST DANS CETTE PARABOLE.

Dans cette parabole, Jésus-Christ voulait présenter sous une forme sensible cette vérité importante qui blessait si fortement l'orgueil national des Juifs, et qui pour ce motif ne pouvait trouver accès dans leurs cœurs, à savoir : « Qu'au jour du jugement ceux qui avaient été les derniers en ce monde seraient les

premiers, et que ceux qui avaient été les premiers seraient les derniers. » C'est-à-dire qu'un grand nombre d'entre les Israélites seraient les derniers, et qu'un grand nombre d'entre les païens seraient les premiers; par conséquent que les Israélites, qui avaient été appelés les premiers, seraient placés après les païens, appelés les derniers.

Le Sauveur voulait combattre, par une figure saisissante, le préjugé qui empêchait le plus les Juifs d'accepter l'Évangile. Ils s'imaginaient qu'en vertu de Moïse et de la loi, ils devaient être admis exclusivement dans le royaume du Messie, et qu'ils y avaient plus de droits que les païens. Ce préjugé, saint Paul, dans son Épître aux Romains, fait tous ses efforts pour l'extirper. Saint Pierre n'en fut pas tout-à-fait exempt pendant quelque temps, mais il en fut guéri lors de l'entrée solennelle de Corneille dans l'Église.

Que telle ait été l'intention de Jésus-Christ dans cette parabole, c'est ce qui ressort en toute évidence :

Premièrement, de l'ensemble de cette parabole.

Dans le chapitre précédent, saint Pierre ayant demandé « quelle récompense ils recevraient pour avoir tout quitté et suivi Jésus-Christ, » et le Sauveur lui ayant fait cette réponse précise : « Qu'au temps de la régénération, ils seraient assis sur douze trônes et jugeraient les douze tribus d'Israël, » qu'ils n'obtiendraient pas seuls la vie éternelle, mais encore ceux qui auraient préféré Jésus-Christ à tout, il ajouta ces paroles significatives : « Mais plusieurs d'entre les premiers seront les derniers, et plusieurs d'entre les derniers seront les premiers. » A cette doctrine si surprenante pour les Juifs et même pour les disciples, se rattachait la parabole des ouvriers à la vigne, qui en était la confirmation. « Car (1), ajouta le Sauveur,

(1) Cornelius a Lapide remarque que la conjonction *enim* se trouve dans quelques manuscrits latins : Regnum cœlorum *enim*. Quoi qu'il en soit, l'explication de cette parabole et des suivantes démontre clairement quel jour éclatant la connaissance du but du Sauveur répand sur tout l'ensemble de sa doctrine.

il en est du royaume des cieux comme de la vigne d'un père de famille, » etc. ; et il conclut toute la parabole en réitérant les paroles par lesquelles il a commencé : « Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. »

L'ensemble de cette parabole montre que ce passage : «Le sort des derniers sera celui des premiers, et celui des derniers celui des premiers, » a une relation nécessaire à la régénération, à la plénitude du royaume de Jésus-Christ. Que les expressions « premiers et derniers » doivent s'entendre des Juifs et des païens ; c'est ce qui résulte :

Deuxièmement; de ce passage analogue de saint Luc, XIII, 25-30 : « Quand le père de famille sera entré, et qu'il aura fermé la porte, vous vous trouverez dehors, et vous vous mettrez à heurter en disant : Seigneur, ouvrez-nous ; mais il vous répondra : Je ne vous connais point ; d'où êtes-vous ? retirez-vons de moi, vons tous qui faites des œuvres d'iniquité. C'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous verrez qu'Abraham, Isaac et Jacob, et tous les Prophètes seront dans le royaume de Dieu, et que vous serez jetés dehors. Et il en viendra d'orient et d'occident, du septentrion et du midi qui auront place au festin dans le royaume de Dieu. »

Ainsi, les enfants de la maison seront les derniers, et les étrangers les premiers.

Troisièmement, l'intention de Jésus-Christ dans cette parabole ressort encore plus manifestement d'autres paraboles semblables.

Ainsi, en saint Matthieu, XXI, 33-34, le Sauveur, parlant du sort des vignerons qui ont tué les serviteurs du maître, et jusqu'à l'héritier de la vigne, et qui en ont été punis par la perte de la vigne et par celle de la vie, conclut en ces termes : « C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vons sera ôté, et qu'il sera donné à un autre qui en produira les fruits. »

Le même esprit règne dans la parabole du festin de nuit (*Luc*, XIV) auquel n'arrivent pas les hôtes qui y sont invités ; car on lit à la fin cette sentence terrible : « Je vous assure qu'aucun de ceux que j'ai conviés ne goûtera de mon souper. »

Ainsi donc, la conséquence manifeste à tirer de ces trois remarquables paraboles, c'est que Jésus-Christ cherchait à faire comprendre aux Juifs, en se servant de figures diverses, cette grande et unique vérité. « Vous êtes les premiers invités aux travaux de la vigne; vous êtes les premiers hôtes qui ont été appelés; mais au jour de la régénération plusieurs d'entre vous seront les derniers. » Les derniers appelés, les derniers invités, ce sont les païens; or, un grand nombre de ceux-ci seront les premiers. Saint Jérôme, lui aussi, comprenait la belle et haute signification de cette vérité; et ce qu'il voyait dans une clarté lumineuse, il l'exprimait d'une manière toute spéciale : *Juxta vocationis ordinem (Judæi) primi fuerunt, et appellabantur caput; nos secundi, qui dicebamur cauda, versi sumus in caput, et appellamur filii* (*In cap.* XI Is.).

SENS DE CETTE PARABOLE, CONSIDÉRÉE DANS SON ENSEMBLE.

Dès les temps les plus reculés, Dieu avait choisi le peuple d'Israël pour son peuple, et l'y avait préparé par une foule d'institutions. Par l'organe d'Abraham, de Moïse, des Prophètes, de saint Jean et même de son propre Fils, il l'a invité et même en quelque sorte forcé de travailler dans les plantations de son royaume divin, et de propager dans le monde la connaissance du seul vrai Dieu et de ses salutaires conseils. La récompense, c'était la promesse de cette bénédiction immense qui devait se répandre sur le monde par le Messie et avec le Messie, ainsi que la jouissance réelle de cette bénédiction ici-bas, jusqu'à ce que vînt la fin de ce grand jour, où la récompense serait distribuée dans la plus abondante mesure.

Outre ces premiers invités, les païens seront encore appelés dans la plénitude des temps par les Apôtres à entrer dans la communauté des enfants de Dieu. A eux aussi a été annoncée cette heureuse nouvelle qu'ils pourront recevoir par Jésus-Christ la rémission de leurs péchés et le salut éternel, s'ils croient sincèrement en lui, et accomplissent la volonté de son Père.

Ce que les Juifs ne pouvaient supporter, c'est qu'eux, qui des-

cendaient d'Abraham, fussent placés au même niveau que les païens. Ils disaient hautement : « A quoi sert à nos pères et à nous d'avoir porté le poids de la loi mosaïque, si, dans le royaume de Dieu, nous n'avons aucun avantage sur les païens ? »

Ce préjugé, ces sentiments exclusifs et jaloux s'étaient si profondément enracinés dans quelques-uns que, ne voulant pas souffrir les païens à côté d'eux, ils allèrent jusqu'à refuser d'embrasser l'Évangile lorsqu'il leur fut annoncé pour la première fois; et c'est ainsi que déjà se réalisaient ces paroles : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers, » puisque quelques-uns des Juifs, appelés tout d'abord, ne voulurent point entrer dans la communauté de Jésus-Christ, tandis que les païens s'y précipitèrent en foule.

Cependant, cette parole : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers, » prise dans le sens le plus magnifique et dans toute sa plénitude, ne s'accomplira qu'au jour de la régénération universelle de toutes choses, alors qu'un grand nombre de païens, tardivement appelés, brilleront parmi les élus de Dieu, et seront placés aux premières places, à côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et qu'un grand nombre de ceux qui auront été appelés de bonne heure, se voyant repoussés de ce royaume, comprendront qu'ils sont réellement les derniers.

Un petit nombre parmi les Israélites qui furent appelés de bonne heure s'étant rendus à l'invitation, cette incrédulité des Juifs révèle clairement le sens de cette maxime : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. »

Les Israélites qui se rendirent à l'appel étaient effectivement peu nombreux, si on les compare à la multitude de ceux qui se montrèrent revêches et opiniâtres. Il y avait donc parmi les Israélites beaucoup d'appelés et peu d'élus. Cette parole de Notre-Seigneur, vérifiée d'abord chez les Israélites, s'est réalisée plus tard chez les païens. Beaucoup d'appelés, peu d'élus ! Et plût à Dieu qu'aujourd'hui encore elle ne se réalisât pas chez les chrétiens !

MATÉRIAUX POUR INSTRUCTIONS SUR CETTE PARABOLE.

1. *Sur l'amour de Dieu envers les hommes, et sur les différents moyens dont il se sert pour se faire connaître à eux.* — C'est un père de famille laborieux et aimant, qui cherche des ouvriers pour sa vigne, afin de pouvoir les récompenser; il sort à différentes reprises pour trouver des ouvriers; il promet une récompense afin de stimuler les lâches. Il confie les soins de sa vigne à Abraham, à Moïse, aux Prophètes, à saint Jean, à Jésus-Christ, aux Apôtres, à tous les vrais amis de Dieu sur la terre, à l'Église de Jésus-Christ, au Saint-Esprit. 2. *Sort de ceux qui sont appelés après les autres.* — Tout dépend, non du temps où l'on a été appelé, mais de l'empressement qu'on a mis à obéir et à exécuter fidèlement la volonté du Seigneur. 3. *Sur la bonté et la générosité du rémunérateur.* — Il donne au delà du mérite; il récompense selon la loi de sa justice, que nous devons adorer, au lieu de la scruter. Nul ne reçoit trop peu; mais il reçoit facilement au delà de ce à quoi il a strictement droit. 4. *Sur la jalousie des ouvriers.* — Ils sont méchants, parce que le Seigneur est bon; ils ont le cœur dur, parce qu'ils ont un maître généreux.

VII

PARABOLE DE LA VEUVE IMPORTUNE (*Luc*, XVIII, 1-9).

OBJET DE CETTE PARABOLE.

Bien que celui qui sait tout n'ait pas besoin de votre œil pour connaître votre misère, bien que celui qui est la bonté même n'ait pas besoin d'être prié pour être ébranlé, la prière continuelle n'en a pas moins été recommandée par les hommes les plus sages. Les plus saints personnages ont considéré la prière comme aussi indispensable à la vie divine que la respiration l'est à la vie matérielle.

Cependant, cette prière continuelle ne saurait être entendue ni de pratiques de piété non interrompues, car, prises dans un

sens strict, elles ne sauraient se concilier avec la nature et les nécessités de l'homme ; ni de ce bruit tumultueux de formules pieuses, auquel le Seigneur n'a aucune part. Cette expression doit donc s'entendre uniquement : *a*, de l'union continuelle du cœur avec Dieu ; *b*, de la persévérance dans la prière alors même qu'on n'est pas exaucé de suite ; *c*, de la ferveur dans la prière, et de la durée de la confiance en Dieu.

C'est cette prière permanente, consistant dans l'union perpétuelle du cœur avec Dieu, dans la constance et le zèle, dans la durée de la confiance, que Jésus-Christ veut inculquer par cette parabole. Quant à la morale de cette parabole, elle est formulée dès le début : « Il leur dit cette similitude, pour leur montrer qu'il faut toujours prier, et ne point se lasser de le faire. » A la vérité, ce passage ne s'applique proprement qu'aux élus, et à l'importunité de la prière, si je puis m'exprimer ainsi.

INVENTION DE LA PARABOLE.

1. Pour montrer la vertu de la prière continuelle, le Docteur céleste choisit un fait bien propre à impressionner tout cœur sensible : ce fait, c'est celui de la veuve importune. 2. Afin de donner encore plus d'intérêt au récit, il montre que l'homme qui est l'objet de l'importunité de la veuve est un être souverainement impie. 3. Pour mettre dans tout son jour l'iniquité du juge, il place une veuve innocente dans la situation la plus lamentable : depuis longtemps elle réclame ses droits, et personne ne veut lui rendre justice.

PEINTURE DU CARACTÈRE LE PLUS REPOUSSANT QU'ON PUISSE IMAGINER.

Le juge que dépeint le Sauveur est un véritable monstre d'iniquité : « Il ne craint pas Dieu, et ne se soucie point des hommes..... » Le vrai principe d'une conduite vertueuse est celui-ci : *Dieu est notre souverain, — il est partout présent ; c'est un témoin saint et juste.* Là où ce principe est non-seulement connu, mais où il vit et vivifie le cœur humain, là est la vertu. Or, si cette vérité se justifie dans les hommes ordinaires, à

plus forte raison dans les juges, qui ont tant d'occasions et de tentations de commettre l'injustice, et qui, avec cela, ont tant de moyens et de ressources pour échapper à la répression. Il n'y a que la crainte de Dieu, c'est-à-dire la foi vivante au souverain Législateur, ce témoin équitable et qui voit tout; il n'y a que la crainte qu'inspirent sa sainteté et sa justice, qui puisse mettre un frein à leurs passions et les fortifier dans leurs bonnes résolutions. Il n'y a que le sens divin dans l'homme, il n'y a que cette pensée vivante : « Je suis une image, un représentant, un organe de la Justice éternelle, » qui puisse être une barrière aux torrents des injustices qui sont possibles dans le cercle où l'autorité exerce son action. Si la crainte de Dieu est le préservatif le plus puissant contre l'injustice, le sentiment d'honneur n'est, par contre, qu'un frein bien faible, et qui peut faire éviter tout au plus, dans quelques circonstances faciles, ces sortes d'injustices qui avilissent et déshonorent celui qui les commet.

Mais où il n'y a ni crainte de Dieu, ni sentiment d'honneur, il n'y a plus rien qui puisse préserver de l'injustice. Jésus-Christ n'aurait donc pas pu nous faire une peinture plus exacte d'un juge inique qu'en se servant de ces deux traits caractéristiques : *Il ne craignait pas Dieu, et ne se souciait pas des hommes*.

LA DEMANDE DE LA VEUVE.

Cette veuve est opprimée par un homme puissant. *a*, Corrompre le juge, elle ne le peut, ni ne le veut. *b*, Adoucir par ses prières le cœur de son oppresseur lui est impossible. *c*, Elle adresse donc sans plus de détours cette prière au juge : « Rendez-moi justice! » *d*, Elle ne se déconcerte pas, mais elle revient, pleine de confiance en la bonté de sa cause. *e*, Sept fois renvoyée, sept fois elle revient, se disant en elle-même : Je ne laisserai point de repos au juge qu'il ne m'ait rendu justice. *f*, Renvoyée plusieurs fois, et malgré les durs procédés dont on use à son égard, elle revient avec sa demande. — Cette veuve

se comporte à la manière des gens vertueux et opprimés, qui n'ont d'autres armes que la prière, d'autre espérance que leur bon droit.

TRIOMPHE DE L'IMPORTUNITÉ.

Le juge fut longtemps à se rendre. — Enfin il se dit en lui-même : « Bien que je n'aie ni crainte de Dieu, ni souci des hommes, je veux cependant rendre justice à cette veuve; elle m'est trop à charge; au moins ne reviendra-t-elle plus m'étourdir les oreilles. »

Pouvait-on mieux dépeindre la force de l'importunité qu'en mettant ce monologue dans la bouche du juge? — Pouvait-on la rendre plus manifeste qu'en la montrant adoucissant un cœur de pierre qui ne respecte ni Dieu ni les hommes?

CONCLUSION PAR ANALOGIE.

Quand nous voyons ce juge inique, dont le cœur est dépourvu de toute crainte de Dieu et de tout amour des hommes, rendre cependant justice à une veuve à cause de son importunité, comment croire que Dieu, qui est tout amour, ne procurera pas le salut à ses enfants, s'ils crient vers lui nuit et jour? Si l'importunité d'hommes méprisés a tant de pouvoir sur des hommes cruels et insensibles, que ne pourra pas auprès de Dieu, qui est tout miséricorde, la prière de ses élus, la prière incessante de ses enfants qui dans leur besoin crieront vers lui nuit et jour, la prière confiante de ses bien-aimés?

Application immédiate aux justes qui sont opprimés. — « Je vous dis en vérité que Dieu ne tardera pas à les venger. »

Cette vengeance, Jésus-Christ la promet d'abord à ses disciples, puis à tous ceux qui croiront à sa parole, quand les châtiments éclateront sur Jérusalem, et, à la fin du monde, sur toute la terre. C'est là ce que montrent : 1° ces paroles : « Bientôt il les vengera ; » 2° cette question : « Pensez-vous que le Fils de l'homme, lorsqu'il viendra, trouvera de la foi sur la terre? » 3° la description du bouleversement qui existera alors, description

qui se trouve dans le chapitre précédent (*Luc*, XVII, 26-37).

Application de cette promesse à tous les justes, qui, en quelque circonstance qu'ils se trouvent, mais particulièrement dans les combats de l'Église militante, souffriront persécution pour la vérité et la justice, et prieront avec foi et persévérance, selon l'esprit de Jésus-Christ. — Le texte ne parle, il est vrai, que des nécessités de quelques justes en particulier ; mais le sens de ce texte est général, comme le prouve une parabole de saint Luc (XI, 4-13), analogue à celle-ci, et qui finit par ces mots : « Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. »

SENS DE CETTE PARABOLE APPLICABLE A TOUS LES TEMPS.

Le salut est assuré à tous les hommes qui prient avec persévérance. La prière persévérante du juste ne tardera pas à être exaucée. Si l'importunité a tant de puissance sur les hommes, que ne pourra pas sur Dieu la prière persévérante ? La prière continuelle est un devoir, et elle attire des bénédictions. Mais cette prière continuelle ne se rencontre que chez les élus.

VIII

PARABOLE DU FIGUIER (*Luc*, XIII, 1-9).

SENS DE CETTE PARABOLE.

1. *Où le Seigneur a-t-il pris le sujet de cette parabole?*

Quelques-uns ayant raconté l'histoire de ces Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui des sacrifices, Jésus leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens fussent les plus grands pécheurs de toute la Galilée, parce qu'ils ont été traités de la sorte ? Non, je vous l'assure : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, aussi bien qu'eux. Croyez-vous aussi que ces dix-huit hommes sur lesquels la tour de Siloé est tombée, et qu'elle a tués, fussent de plus grands pécheurs que les autres habitants de Jérusalem ? Non, je vous l'assure : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, aussi bien qu'eux » (*Luc*, XIII, 1-6).

Et c'est alors qu'il leur raconta la parabole du figuier. L'occasion de cette parabole fut donc l'exécution de quelques Galiléens. Le Seigneur en profita pour dire aux Juifs des vérités d'une haute importance : *la première*, que les maux temporels, qui frappent quelques hommes, ne prouvent pas que ceux qui sont atteints soient de plus grands pécheurs que ceux qui sont préservés; *la seconde*, que si les Juifs ne font pas pénitence, ils subiront le même sort. C'est ce dernier point qu'il voulait leur faire bien comprendre.

2. *D'où Jésus-Christ a-t-il tiré la figure de cette parabole?*
De la vie des champs, de l'horticulture.

3. *Quels sont les principaux traits de cette figure?*—Réponse : *a*, La position heureuse, les avantages particuliers dont jouissait le figuier, et qui étaient autant de conditions favorables à sa fertilité. Il était planté dans une vigne, confié aux soins et à la sollicitude d'un homme expérimenté; tandis que les autres arbres étaient exposés aux vents et aux orages, sans culture et sans appui. *b*, L'attente légitime où était le propriétaire que le figuier porterait des fruits, et son espérance déçue : il vint, chercha des fruits, et n'en trouva point. Les justes plaintes du propriétaire. Il ne se pressa point; il vint trois années de suite, et après avoir été trompé deux fois, il ne se fatigua point à attendre. *c*, Il faut dire aussi que, par sa stérilité, le figuier était devenu un fardeau inutile et nuisible à la terre; il empêchait les autres arbres de tirer du sol les sucs nécessaires à leur entretien et à leur accroissement. *d*, La sentence du propriétaire : « Coupez-le, car pourquoi occupe-t-il cette place? » Le propriétaire ordonne au vigneron d'exécuter la sentence qu'il vient de prononcer. *e*, Le vigneron supplie le maître de patienter un peu : « Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je laboure au pied, et que j'y mette du fumier : s'il ne porte pas de fruit, vous le ferez couper. »

4. *Quels sont les points de ressemblance entre la figure et la chose figurée?*

a, La nation juive était séparée des autres nations; elle avait

Moïse, les Prophètes, la loi et des révélations particulières ; elle était comme le figuier qui, tandis que les autres arbres croissaient sur les routes des contrées asiatiques, fut mis à part, planté dans une vigne, élevé entre les murs de cette vigne, et grandit sous les yeux du vigneron. *b*, La nation juive ne portait point les fruits de vertu et de sagesse que la lumière dont elle avait été favorisée lui permettait de produire, et qu'elle devait produire, d'après la volonté de Dieu. *c*, Le mécontentement du Seigneur envers Israël était juste et légitime; il vint à différentes reprises et voulut voir des fruits. Il vint dans la personne de Moïse, des Prophètes, de saint Jean, de Jésus-Christ; — il chercha des fruits, et n'en trouva point. La nation juive commençait, elle aussi, à devenir un fardeau inutile et nuisible à la terre. Au lieu de servir d'exemple aux païens en leur indiquant la vraie manière d'adorer le Seigneur; au lieu d'être pour eux des modèles de probité, les Juifs, par leur orgueil et leur mépris pour les autres nations, par leur caractère hostile et par leur religion, s'attirèrent une haine universelle. Déjà à cette époque, leur condamnation ne devait pas tarder à être prononcée. Mais le Père céleste, en vue de la nation juive, avait confié le jugement au Fils. « Le Père ne juge personne, mais il a donné tout pouvoir de juger au Fils. » Coupez-le, que sert-il à la terre? tel est le jugement qui devait être porté contre la nation juive, et qui, dans la suite, fut exécuté aussi littéralement que possible. L'arbre de la nation fut arraché de sa racine, et les débris en furent dispersés dans toutes les parties du monde. *e*, Toute l'histoire de Jésus-Christ atteste qu'il a fait des essais sur le figuier, et qu'il a tout tenté pour en tirer quelque fruit. Il allait par les bourgs, les villes et les villages, prêchant la pénitence : « Faites pénitence, le royaume de Dieu est proche ! » Il voulait, par ses doctrines, ses miracles, ses menaces, ses prières et ses larmes, détourner le coup prêt à frapper la nation. L'Incarnation du Verbe et toute son existence sur la terre ne furent pas autre chose que la mise en pratique de ces paroles du vigneron : « Laissez-le encore cette année, afin que je la-

boure au pied, et que j'y mette du fumier; s'il ne porte pas de fruit, vous le couperez. »

5. *Quelle est donc la doctrine que Jésus-Christ a déposée dans cette parabole?*

La voici : De même que le figuier, resté stérile après tous les essais tentés pour le rendre fertile, est extirpé de la vigne; de même, si vous ne faites pénitence, vous périrez. Vous périrez infailliblement, si vous ne profitez pas de ce peu de temps que mon Père céleste vous accorde encore pour faire pénitence, si vous êtes sourds à mon invitation, si les efforts que je fais pour vous sont inutiles; — et vous périrez de la même manière que les Galiléens, dont Pilate mêla le sang aux sacrifices. L'enseignement de Jésus-Christ était donc en partie un sermon sur la pénitence, et en partie une prophétie conditionnelle. Or, le sermon sur la pénitence n'ayant pas produit son effet, il fallait que la prophétie se réalisât.

6. *Cette prophétie s'est-elle strictement accomplie?*

Elle s'est accomplie au pied de la lettre. Jésus-Christ disait : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez de la même manière que ces Galiléens que Pilate fit massacrer, de la même manière que ceux qui furent écrasés sous cette tour. » Et voyez! Les Romains, dont Pilate était gouverneur, arrivèrent, et firent aux Juifs comme Pilate avait fait à quelques Galiléens : — leur sang fut mêlé avec les ruines du temple, de la ville, etc.

Ces vérités sont locales, nationales; quelle est donc la vérité universelle qui s'applique à tous les hommes, et la vérité particulière qui s'applique à nous autres chrétiens?

VÉRITÉ UNIVERSELLE, APPLICABLE A TOUS LES HOMMES.

Chaque pays, chaque royaume, chaque nation, où nulle espèce de culture ne réussit, finira par éprouver le sort du figuier. Quand une nation est absolument incorrigible, et que la mesure de son iniquité est comble; quand tous les moyens essayés pour y ramener la vigueur et la vie, ont échoué; quand

l'abus qu'elle a fait de la longanimité de Dieu, et son ingratitude envers le Dominateur unique du ciel et de la terre, ont atteint leur suprême degré, elle entend retentir ces paroles : *Périsse cette nation, elle n'est plus digne de la place qu'elle occupe dans le monde!* Cette sentence une fois portée sur une nation, toutes les tentatives de la sagesse humaine pour ranimer ce cadavre, ne sont en quelque sorte que de nouvelles blessures qui en accélèrent et en généralisent la décomposition et la mort.

VÉRITÉ PARTICULIÈRE, APPLICABLE AUX CHRÉTIENS.

Les chrétiens ont sur ceux qui ne le sont pas d'immenses avantages. Pouvoir croire au Seigneur est une grâce toute gratuite de sa part, et de grandes bénédictions sont attachées à cette grâce. 1° En revanche, c'est une grande et légitime exigence du Seigneur, de vouloir qu'on l'adore lui seul, et qu'on fasse fructifier sa grâce. 2° Imminents sont les dangers où nous sommes d'essuyer de plus grands malheurs, si nous ne profitons pas de la grâce qui est en nous, et si nous ne la faisons pas fructifier. 3° Grand et terrible est le jugement qui sera prononcé contre nous, si nous abusons de la lumière pour augmenter les ténèbres, et des moyens de vivre saintement pour étendre le règne de l'injustice.

Les autres paraboles de Jésus-Christ peuvent être expliquées de la même manière, ou plutôt présentées, sans explication, sous leur forme éclatante et lumineuse. On y réussira surtout si, à la justesse du coup d'œil, on joint la pureté du cœur et la sainteté de la vie. Il est certain que notre coup d'œil acquerra plus de justesse à mesure que notre cœur gagnera en pureté et notre vie en sainteté. C'est pourquoi, chers lecteurs de ce livre, appliquons-nous à reproduire dans notre vie avec une nouvelle fidélité ce Modèle éclatant du bien qui nous est apparu en Jésus-Christ, afin de pouvoir mieux comprendre dans celui qui est le Bon par excellence, le vrai de sa doctrine. Puisse sa lumière nous éclairer, et allumer en nous son feu sacré! Amen.

ARTICLE III.

Troisième exercice sur l'étude pratique de l'Écriture sainte.

THÉOLOGIE PASTORALE DE SAINT PAUL.

Essai sur la première Épître à Timothée, sous forme de courtes maximes, pour les pasteurs des âmes et les conducteurs du peuple.

111. Si jamais l'esprit libéral de l'Apôtre, s'élevant au-dessus de l'orgueil national des Juifs et de la vaine sagesse des païens, s'est révélé dans quelques-unes de ses lettres avec la tendresse d'un père dont le cœur est étroitement uni à celui de ses fils dans la foi, c'est assurément dans l'Épître à Timothée.

Puisse cet esprit libéral de l'Apôtre, cette tendresse de père, nous dévoiler le trésor de vérité déposé dans cette lettre, vérité qui a si merveilleusement éclairé l'Église de Dieu !

De ce ruisseau céleste qui coulait de l'âme et du cœur de l'Apôtre ont jailli des torrents de lumière. Elles sont sacrées pour moi les sources (les passages de l'Épître de l'Apôtre) où se sont abreuvés saint Chrysostome, saint Augustin et autres personnages illustres.

Volontiers je suis leurs traces, pour retourner toutefois plein de reconnaissance à l'Apôtre lui-même. Sans doute que dans le torrent nous ne devons jamais méconnaître la source; mais plutôt apprendre à découvrir la force du torrent dans la source même, afin de la retrouver et dans les premiers écoulements du ruisseau, et dans les eaux du torrent plus éloignées de leur source, et pouvoir la distinguer des affluents. De cette manière, la doctrine de l'Apôtre sera la pierre de touche des enseignements émanés des siècles postérieurs; et quant à la doctrine de l'Apôtre, nous en irons puiser l'interprétation dans son âme et dans son cœur.

112. Mais les docteurs chrétiens devront bien se garder de « mêler au Christianisme des doctrines étrangères, et de s'a-

muser à des fables qui servent plutôt à exciter des disputes, qu'à fonder par la foi l'édifice de Dieu » (I, 3-4).

Ainsi donc, loin de l'enseignement chrétien tout ce qui est extérieur et étranger, tout ce qui n'est pas proprement chrétien, toute doctrine qui ne figure pas dans le plan de l'Évangile de Jésus-Christ, tout ce qui est plus curieux qu'édifiant, tout ce qui agite plus le démon des querelles qu'il n'excite l'esprit de foi, tout ce qui tient plus de la fable que de la vérité. — La perfection *négative* de la doctrine apostolique consiste donc en ce qu'elle soit conservée pure de tout *mélange*.

2. L'édification est donc l'objet principal du ministère de l'enseignement chrétien ; tout ce qui ne concourt pas à ce but n'est qu'accidentel, impropre, et même tout-à-fait contraire au but qu'on doit atteindre. L'édification de la communauté, telle est la fin que Dieu lui-même se propose : malheur à l'homme qui en poursuit une autre. C'est Dieu proprement qui produit l'édification : heureux l'homme qui se fait l'instrument de Dieu pour la réalisation de ce dessein !

3. L'édification a surtout trois ennemis : l'*esprit de nouveauté*, qui apporte des doctrines étrangères ; *l'esprit de dispute* et *le bel esprit*, qui, forgeant toutes sortes d'opinions, les font passer pour d'importantes vérités, et les propagent au moyen d'un appareil scientifique ; l'*incrédulité* et la *superstition*, qui répandent l'erreur en inventant des fables. Nommer ces trois ennemis est chose facile à l'homme ; les vaincre est le propre de la vérité, — de Dieu.

113. Ensemble et esprit de la doctrine chrétienne : « La charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère » (I, 5) ; la charité, ce sens divin qui fait de Dieu l'ami des hommes, et des hommes l'image de Dieu ; la charité, voilà l'enseignement, la mission du docteur chrétien. Là où pénètre cette charité, la foi est sincère, la conscience est nette, chaque mouvement du cœur est pur.

1. Ainsi donc, celui qui veut apprécier un discours sur la religion (que ce soit le sien ou celui d'autrui) n'a besoin que de

résoudre les questions suivantes : *a*. Le contenu est-il de nature à être compris et à pénétrer le cœur, à exciter les auditeurs à un plus grand amour de Dieu et des hommes, à les rendre plus consciencieux dans l'accomplissement de tous leurs devoirs, plus actifs dans la foi, à les unir plus étroitement à Dieu, et plus soumis à sa volonté? *b*. Toutes les parties de ce discours sont-elles disposées de manière à augmenter dans le peuple la charité, la foi, la délicatesse de conscience? *c*. Les pensées et les expressions sont-elles propres à rendre la charité plus intime, la conscience plus délicate, la foi plus vive?

2. La charité que prêche l'Évangile est donc une charité qui jaillit de la foi en Dieu, et qui habite dans le cœur, mais dans un cœur pur, et qui, par cela même, est accompagnée de la paix continuelle de la conscience. Voilà ce qui constitue la sublimité de la charité évangélique. Elle est née de Dieu, et elle conduit à Dieu. Elle aime l'homme par amour de Dieu, et Dieu pour lui-même. Activité de la loi dans la pureté de la charité, telle est toute la théologie de saint Paul.

114. « Ceux qui s'éloignent de cette doctrine fondamentale s'égarent en de vains discours ; ils veulent être les docteurs de la loi, et ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils assurent » (I, 6-7).

C'est là une remarque pleine de justesse; quiconque abandonne l'affaire principale, et se laisse entraîner à des doctrines inutiles, se croit sage précisément parce qu'il a manqué le but et le chemin qui y conduit. Tel a été le sort de la théologie. Chaque fois qu'elle s'est éloignée du but et de la doctrine fondamentale du christianisme, elle s'est perdue en des recherches vaines et infinies. La science de la religion n'a plus été ni une science, ni une science de la religion, et ceux qui se nommaient théologiens, n'allant plus à l'école de Dieu, ont souvent paru vouloir se constituer les maîtres de Dieu lui-même. Pourquoi cela?

1° Parce qu'on avait abandonné le véritable terrain de la théologie, la foi qui opère dans la charité;

2° Parce qu'on avait négligé l'instruction des peuples et l'édification des Chrétiens, en les confiant au hasard;

3° Parce qu'on avait transformé la théologie en un champ clos, où les savants se disputaient et cherchaient à se surpasser les uns les autres par la subtilité des recherches et par la hardiesse des décisions, comme s'en plaignait déjà Erasme, ainsi qu'une foule d'autres : *De his rebus magno supercilio pronuntiant, de quibus Paulus e tertio cœlo reversus non ausus est hiscere.*

Il en fut de même de l'enseignement public donné dans les paroisses. Dès qu'on se fut éloigné du but et de la doctrine fondamentale du christianisme, on tomba dans des discours de morale artistement construits, dans des panégyriques exagérés; on insista sur une multitude de choses accessoires, ou bien on se contenta de donner au peuple le spectacle d'une vaine récréation. Et il arriva ainsi que ces docteurs des écoles et du peuple, tout en se croyant sages, ne savaient ni ce qu'ils disaient, ni ce qu'ils voulaient.

115. « La loi est bonne sans doute, si l'on en use selon l'esprit de la loi. Elle n'est pas donnée pour le juste, mais pour effrayer les méchants et les esprits rebelles, les impies et les pécheurs, les meurtriers de leur père et de leur mère, les homicides, les fornicateurs, les abominables, les menteurs, les parjures, etc. » (I, 9, 10, 11).

Les lois morales que Moïse a reproduites dans sa législation et que Dieu a gravées dans le cœur des hommes, peuvent et doivent être annoncées au peuple, mais en y joignant cette explication nécessaire :

1° Que le juste n'a pas besoin de la loi, puisque son cœur renouvelé est lui-même sa propre loi; 2° que la loi n'a proprement pour but que de montrer aux yeux des impies l'image de la justice, de leur préparer le retour à une vie réglée, et, par des menaces et des châtiments, de s'opposer à de futurs égarements; 3° que le christianisme demande et opère en même temps quelque chose de plus que ce que réclame la simple lettre de la loi;

4° que Jésus-Christ est venu pour faire grâce aux pécheurs, selon ce qui est dit plus loin :

116. « C'est une vérité certaine et digne d'être reçue avec une entière déférence, que Jésus-Christ est venu dans le monde sauver les pécheurs, entre lesquels je suis le premier..... Mais aussi j'ai reçu miséricorde, afin que je fusse le premier en qui Jésus-Christ fît éclater son extrême patience, et que j'en devinsse un modèle à ceux qui croiront en lui et obtiendront ainsi la vie éternelle. — Je vous recommande cette doctrine » (I, 15-18).

1. Ce que saint Paul recommande si instamment à Timothée, ne saurait être trop fortement inculqué aux pasteurs des âmes. Quant aux pécheurs (et tous les hommes le sont plus ou moins), on ne saurait rien leur dire de plus consolant que ceci : *a*, Jésus-Christ est venu sur la terre pour consoler les pécheurs; *b*, Jésus-Christ, quoiqu'il règne dans le ciel, se montre encore patient et bon envers les pécheurs ; *c*, par la miséricorde qu'il a témoignée à un homme, il veut exciter les autres pécheurs à la foi et à la pénitence ; *d*, tout pécheur qui a été sauvé par la grâce de Notre-Seigneur, est un monument des miséricordes de Jésus-Christ pour toutes les nations, pour tous les peuples, pour tous les siècles qui peuvent en être informés ; *e*, Jésus-Christ accorde le pardon et la vie éternelle à ceux qui croient en lui, et qui se confient sans réserve à son amour et à sa providence.

Combien il est pénible d'être obligé d'observer que saint Paul ne se fatiguait jamais de parler des miséricordes de Jésus-Christ, de la force victorieuse de sa grâce, de la rémission des péchés et de la vie éternelle ; tandis qu'un grand nombre de prédicateurs modernes, tout en voulant ne pas perdre de vue cette doctrine aussi vraie qu'elle est digne de louange, mettent cependant tous leurs soins à la soustraire aux yeux des fidèles, et, préférant se faire législateurs avec Moïse, plutôt que prédicateurs de la grâce avec Paul, n'étalent aux regards qu'une morale sèche et glacée, présentée sous une forme ancienne ou nouvelle ; morale qui tout en ne produisant aucun effet sur l'homme avant qu'il ait été guéri par les miséricordes du Sauveur, augmente nécessairement le

nombre des hypocrites, et ajoute encore à la mesure déjà si abondante des illusions et des déceptions quotidiennes!

2. L'Apôtre peut, sans faire ostentation d'humilité, se nommer le premier pécheur ; car l'humilité consiste précisément à faire sentir et à reconnaître la vérité sans détour, si profond que soit l'abaissement auquel elle se soumette en confessant et en proclamant la vérité. Il se nomme le premier pécheur, parce qu'il sent en lui-même non-seulement le péché, mais encore l'asservissement et l'inclination au péché, non-seulement la crainte de faillir, mais encore la chute elle-même que chaque homme peut trouver en lui-même, inclination qui peut faire de chaque homme le premier pécheur, et qui le fera certainement à la première occasion, si la grâce de Dieu ne le préserve et ne le sauve. Il se nomme le premier pécheur, afin de manifester la grandeur des miséricordes dont il a été l'objet, et pour inspirer aux pécheurs la confiance en Jésus-Christ. Voyez comme l'humilité de ce libéré glorifie le Libérateur, et combien elle excite les pécheurs à espérer en la rédemption!

3. Si le ton d'humilité sied bien à un apôtre, les airs de domination ne conviennent nullement à des pasteurs, à ceux-là surtout qui ne font que commencer leur carrière.

117. « Au Roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Dieu, honneur et gloire soient dans les siècles des siècles (I, 17)! Je rends grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a jugé fidèle, en m'établissant dans son ministère » (I, 12).

Tel est l'esprit du docteur chrétien, tels sont les sentiments du pécheur qui a trouvé grâce. Il attribue au Seigneur le mérite d'avoir été purifié de ses péchés et appelé au ministère pastoral. Il travaille de toutes ses forces à la gloire du Dieu invisible. Sentiments de reconnaissance envers Jésus, et désir ardent de glorifier le Père de Jésus-Christ, tel est le mobile de toutes ses actions. Tout ce qui est visible, tout ce qui est passager est trop peu pour lui : la gloire de l'Invisible, de l'Immortel, de l'Éternel, voilà sa mission, son vœu, son but.

118. « Tout docteur chrétien, tout pasteur des âmes, doit faire

en sorte d'être un bon combattant, il doit conserver pures sa foi et sa conscience; car le naufrage de la foi est souvent suivi du naufrage de la conscience » (I, 18-19).

La foi active dans la charité se révèle de nouveau ici comme l'ensemble de tous les devoirs du pasteur. Le zèle pour la pureté de la foi sans le zèle pour la pureté de la conscience n'est qu'un demi zèle, un zèle nuisible, parce qu'il forme des auditeurs sans pratique, des chrétiens sans soumission, et qu'il augmente le nombre des fidèles sans diminuer celui des pécheurs.

Le zèle pour la pureté de la conscience sans le zèle pour la pureté de la foi n'est non plus qu'un demi zèle, un zèle nuisible, qui s'occupe trop peu de la base, par le désir de voir le couronnement de l'édifice.

Le zèle pour la pureté de la foi joint au zèle pour la pureté de la conscience, voilà le véritable zèle, le zèle apostolique. Il n'a d'autre règle que ce grand et invariable principe : « Croyez ce que Jésus-Christ a enseigné, et vivez comme vous croyez ; » ou bien : « Que votre vie soit charité, et que votre charité soit active dans la foi ! »

C'est une parole bien prophétique et justifiée par de nombreux exemples que cette parole de l'Apôtre : « Le naufrage de la conscience produit le naufrage de la foi ; une vie pure est le garant d'une sainte doctrine. »

Cet avertissement d'un des messagers de Jésus-Christ a besoin, de nos jours, d'être médité et approfondi septante fois sept fois ; car s'il y a tant d'écrivains qui excitent à grand bruit à la recherche de la vérité, il y en a peu qui le fassent avec assez d'insistance et de conviction quand il s'agit de la pratique du bien. Ils semblent n'avoir pas réfléchi que la recherche du Vrai sans l'amour du Bien est ce qu'il y a de plus éloigné de la vérité, et ne saurait jamais être une vraie et utile recherche.

119. « Je vous conjure, avant toutes choses, de faire des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont

élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille dans toutes sortes de piété et d'honnêteté » (II, 1-2). Ici, saint Paul invite Timothée, et Dieu par sa bouche engage tous les pasteurs des âmes à faire des prières, à rendre des actions de grâces pour tous les hommes, mais surtout pour ceux qui sont constitués en dignité.

1. *Des prières et des actions de grâces.*—Tout homme qui a la foi ne doute pas que tout bien vienne de Dieu et puisse venir de lui. La charité se réjouit de tout le bien qui arrive aux autres, et elle souhaite qu'il leur arrive avec plus d'abondance encore. Ainsi les prières et les actions de grâces ne sont autre chose que l'exercice, la conséquence de la foi et de la charité. Or, comment saint Paul aurait-il pu ne pas recommander la foi et la charité, et comment aurait-il pu recommander autre chose? La foi agissante dans la charité, n'était-ce pas tout pour lui?

2. *Des prières et des actions de grâces pour tous les hommes.* — L'âme croyante n'exclut aucun homme de la sollicitude du Seigneur, et l'âme charitable n'en exclut aucun de la charité. Or, si Dieu veille sur tous les hommes, et si l'homme de bien aime tous ses semblables, comment le chrétien, dont la foi est charité, et dont la charité est la foi agissante, pourrait-il exclure quelqu'un de ses prières et de ses actions de grâces? Oh! que le christianisme est déjà digne de vénération par cela seul qu'il enseigne à tous les hommes le même esprit de charité, et s'oppose si puissamment à la haine des hommes entre eux! Qu'il est grand saint Paul, pour recommander aux hommes cet amour unique qui comprend tous les hommes et embrasse tout ce qui est bon, et pour pratiquer lui-même cette charité! Et combien serait petit l'homme qui, loin d'apprendre à prier pour tous, apprendrait à prier contre quelques-uns!

3. *Prières et actions de grâces pour l'autorité.*— « Afin que nous puissions mener une vie paisible, servir Dieu sans obstacle, et faire le bien. » Le calme, la tranquillité de la vie, la liberté du service de Dieu, la liberté de la charité, la libre édification du royaume de Dieu dépendent en grande partie des autorités, et

Dieu dirige les cœurs des princes comme des sources d'eau. A qui la prière des chrétiens s'adresserait-elle donc, si ce n'est à Dieu, dont la main dirige toutes choses, afin qu'il touche le cœur des princes et des dominateurs, et les incline à épargner et à conserver la liberté de l'Église de Dieu. Le bon roi n'opprime pas l'Église, mais les oppresseurs de l'Église.

4. Une autre chose digne de remarque, c'est que les autorités pour lesquelles saint Paul recommandait de prier étaient des païens, et non des chrétiens. Mais cela ne change rien à l'obligation de faire des prières et des actions de grâces pour les princes; car le motif en est toujours le même. Les personnes en dignité sont des hommes, et des hommes qui ont sur notre bien-être et sur celui de tous une grande influence : circonstance particulière qui nous oblige à prier et à remercier pour eux.

Les causes pour lesquelles les pasteurs des âmes doivent faire des prières et des actions de grâces pour tous les hommes sont, d'après saint Paul (II, 3, 4, 5, 6, 7), aussi générales que persuasives : 1° « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité (*vers.* 4); 2° il n'y a qu'un Dieu pour tous les hommes (*vers.* 5); 3° il n'y a qu'un Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ (*vers.* 5); 4° il s'est livré pour la rédemption de tous (*vers.* 6); ce même Jésus-Christ a établi Paul pour veiller sur son Église; il en a fait un prédicateur et un apôtre pour instruire les peuples, c'est-à-dire qu'il a établi ce moyen-là et une foule d'autres, afin de rendre la connaissance de la vérité de plus en plus générale (*vers.* 7).

Nous avons de nouveau ici l'occasion de faire remarquer que les Apôtres rattachent si étroitement les doctrines morales aux vérités dogmatiques, qu'elles tombent ou se maintiennent avec ces dernières.

Le devoir de prier et de rendre grâces pour tous est, selon saint Paul, aussi certain qu'il l'est que « Dieu veut sauver tous les hommes, qu'il veille sur tous, que Jésus-Christ est mort pour tous. »

Il importe aussi de faire remarquer que le Christianisme ne

tend à rien moins qu'à réunir tous les hommes en une seule famille divine. « Un seul Dieu pour tous, un seul Médiateur pour tous, un seul salut pour tous, une seule vérité pour tous : cette vérité unique doit être annoncée à tous, et par elle tous doivent être sauvés. »

Remarquons encore combien l'amour du Père et du Fils est impartial : l'un veut que tous soient sauvés, l'autre meurt pour tous.

Que si, malgré cet amour universel que Dieu a pour tous les hommes, nous ne pouvons pas comprendre qu'il y ait dans le monde tant d'erreurs, de péchés et de misères, il n'est pas moins certain que « Dieu veut sauver tous les hommes. » C'est pourquoi nous voulons remercier Dieu pour cette volonté qu'il manifeste, et l'adorer dans ce qui est un mystère pour nous. Ainsi n'a pas fait la scolastique : au lieu de remercier, elle a examiné; au lieu d'adorer, elle a jugé.

Si donc saint Paul recommande si pressamment de faire des prières et des actions de grâces pour tous les hommes, le pasteur des âmes agirait, ce me semble, tout à fait dans l'esprit de l'Apôtre :

S'il ne s'approchait jamais de l'autel qu'animé de ce vif sentiment : Je suis prêtre, destiné à prier et à rendre grâces pour le genre humain; je suis le porte-voix de la communauté suppliante et reconnaissante. De ce sentiment il en naîtrait bientôt un autre : le sentiment de la piété, qui pénétrerait toutes ses actions, toutes ses prières, toutes ses cérémonies.

Si, les jours de dimanches et de fêtes, alors qu'il se trouve en présence du peuple, le prêtre était animé de cette piété, la prière et les actions de grâces jailliraient de son cœur enflammé, et sa communauté émue confirmerait par un assentiment tacite ou solennel ses prières et ses actions de grâces. Au contraire, qu'un ecclésiastique mort lise une formule morte de prières et d'actions de grâces devant un peuple mort, la mort régnera partout dans le temple du Seigneur.

120. « Les hommes doivent prier en tout lieu, levant des mains

pures vers le ciel, avec un esprit exempt de colère et de contention » (II, 8).

1. L'élévation des mains est un beau et touchant symbole de l'élévation du cœur vers Dieu, laquelle constitue l'essence de la prière. 2. Cet usage, aussi touchant que significatif, ne saurait être négligé, surtout dans les maisons de prière; car là je ne prie pas seulement comme homme, je prie aussi comme membre de la communauté, comme frère des hommes, comme frère des chrétiens, qui ont besoin d'édification. 3. Cette coutume est une sorte de mensonge quand le cœur ne prie pas. Qu'elle soit donc sans cesse accompagnée de l'élévation du cœur, autrement elle sera un signe sans signification. 4. Que celui qui néglige cette coutume sous prétexte qu'il prie Dieu dans son cœur, se rappelle que l'adoration intérieure, lorsqu'elle est vivante, manifeste sa vie dans des attitudes naturelles, et que l'élévation des mains est l'une des attitudes les plus naturelles par lesquelles se manifeste le cœur qui prie. 5. Que la prière soit exempte d'inquiétude, sans amertume pour ceux qui prient avec nous; qu'elle vienne du fond du cœur. L'âme du sacrifice anime le sacrifice qui jaillit du fond du cœur: ainsi le cœur consacré à Dieu anime nécessairement la prière qui en jaillit. 6. Saint Paul a trop de sagesse pour ne recommander que l'élévation des mains; il enseigne expressément à élever des mains pures. Que l'élévation des mains soit le symbole de la pureté du cœur : voilà sa doctrine.

121. — L'ÉVANGILE DES PERSONNES DU SEXE (II, 9-15).

1° PAR RAPPORT A LA PRIÈRE ET AU SERVICE DE DIEU.

Elles doivent, dans la prière : *a*, être vêtues comme l'honnêteté le demande; la modestie et la retenue doivent constituer toute leur parure. Elles ne doivent pas se montrer avec des cheveux frisés, avec des ornements d'or, des perles et des habits somptueux, mais avec des bonnes œuvres, comme il convient à des femmes qui font profession de piété : leurs bonnes œuvres doivent être leurs seuls ornements. *b*. Il n'est point permis aux

femmes d'enseigner publiquement ; elles doivent le faire en particulier.

2° PAR RAPPORT AU MARIAGE ET AUX AFFAIRES DOMESTIQUES.

La femme doit : *a*, être soumise à son mari ; *b*, elle se sauvera par les enfants qu'elle mettra au monde, si elle est mère dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, dans la régularité des mœurs. Oh ! plût à Dieu que nos familles prissent goût à cet Évangile ! Le christianisme insiste partout sur le bon ordre : dans la famille, la femme doit être soumise à son mari ; — la femme doit se taire au milieu de la communauté des fidèles.

122. — PORTRAIT D'UN BON ÉVÊQUE ET D'UN BON PASTEUR (III, 1-7).

1° « Il doit être irrépréhensible dans sa conduite » (vers. 2) : C'est-à-dire, il doit être non-seulement exempt de crimes et de vices, mais encore, autant qu'il dépend de lui, à l'abri de tout soupçon qui ferait supposer qu'il en est coupable.

Cette exemption de reproches devant les hommes doit être accompagnée d'efforts infatigables pour en être exempt aux yeux de Dieu et de sa propre conscience.

Cette exemption de reproches a donc trois degrés : 1° exemption devant les hommes, qui ne voient pas l'intérieur ; 2° exemption aux yeux de la conscience, qui juge l'intérieur ; 3° exemption aux yeux de Dieu, qui voit les taches que n'aperçoit pas la conscience même la plus sincère.

Le plus beau panégyrique d'un évêque ou d'un pasteur serait donc celui-ci : « Il a vécu irréprochable devant le peuple, devant sa conscience, devant son Dieu. »

2° Ce que saint Paul a appelé irréprochable, en un seul mot, il l'a expliqué par une foule d'expressions.

L'évêque doit être « sobre, prudent, grave, modeste, chaste, hospitalier, capable d'instruire ; il ne doit être ni sujet au vin, ni violent, ni prompt à frapper ; mais équitable, modéré, éloigné des contestations, désintéressé » (*vers.* 2 et 3). Nous apprenons donc ici : 1° ce que le ministère des âmes ne doit pas être. Il ne

doit être : *a*, ni querelleur, ni violent, ni porté aux contestations ; *b*, ni ami de la bonne chère ; *c*, ni intéressé. » Ce paganisme pratique avilit en effet tout chrétien, à plus forte raison le chef de la communauté. Nous y voyons : 2° ce qu'il doit être. Il doit être : *a*, « capable d'instruire ; *b*, prudent, vigilant ; *c*, chaste, grave ; *d*, sobre, et néanmoins hospitalier. » Ces vertus, nées de l'esprit de l'Évangile, font du pasteur des âmes l'ange et l'ami de sa communauté. Docteur, il la forme à la vertu ; pasteur prudent et vigilant, il la préserve du mal ; chaste, modeste, grave, hospitalier, il se concilie de plus en plus sa confiance, et par conséquent se rend de plus en plus digne d'édifier dans sa communauté le royaume de Dieu.

3° Ce que saint Paul dit (*vers.* 4, 5) de la femme et des enfants ne s'applique pas aux ecclésiastiques de nos jours ; mais les paroles suivantes : « Si quelqu'un ne sait pas gouverner sa propre famille, comment pourra-t-il conduire l'Église de Dieu, » s'appliquent à tous, mais surtout aux pasteurs accablés sous les charges de l'économie domestique, etc., et elles sont d'une haute signification. « Comment celui qui ne sait pas gouverner sa propre maison pourrait-il conduire l'Église de Dieu ? » Cette conclusion intéresse tous les pasteurs des âmes de tous les temps.

Comment, en effet, celui qui ne soigne pas ce qui le touche de si près pourrait-il administrer la communauté, qui, à vrai dire, n'est pas sa chose, mais la propriété de Dieu ? Comment celui qui n'est pas fidèle dans les petites choses le serait-il dans les grandes ? Quand un pasteur ne sait pas ordonner sa propre maison, peut-il espérer qu'il préviendra ou réparera le désordre dans sa paroisse ? Et puisque nul pasteur ne saurait vivre dans l'air, et qu'il a besoin d'avoir au moins quelques personnes autour de lui, il lui importera toujours de se comporter, en face de ceux qui l'approchent de plus près et qui font d'habitude la bonne ou la mauvaise renommée du pasteur dans la paroisse, de telle sorte que la régularité dans ses affaires domestiques éveille de bonnes présomptions sur sa régularité dans les devoirs de sa charge.

4° « Que ce ne soit point un nouveau converti, de peur qu'il ne s'enorgueillisse et ne s'élève. »

Avec quelle sollicitude et quelle tendre prévoyance l'Apôtre s'intéresse au bien de la communauté! Il voit non-seulement le présent, mais encore l'avenir. Cette sollicitude de l'Apôtre, prise au pied de la lettre, n'aurait plus de nos jours qu'une rare application; mais l'esprit de cette doctrine convient à toutes les époques. Dans le choix d'un pasteur, il faut prendre en considération tout ce qui pourrait être nuisible et dangereux au pasteur ou à la communauté, ou à l'un et à l'autre. Qui ne souhaiterait de voir toujours un saint Paul décider dans le choix des évêques, dans leurs nominations, dans leurs confirmations et dans tous les exercices des droits de patronat, et de le voir assez fort pour procurer aux bons la prédominance sur les méchants? Quelle rapide transformation s'opérerait dans le pasteur et dans le troupeau!

5° « Il faut aussi qu'il soit en bonne réputation auprès de ceux qui ne sont pas chrétiens, de peur qu'il ne soit un objet de blasphème public, et qu'il ne tombe dans les piéges du démon » (III, 7).

Si saint Paul exige que l'évêque jouisse d'une bonne renommée auprès des non-chrétiens, des juifs et des païens, comment se fait-il que des personnes zélées et bien pensantes croient devoir soupçonner tant d'hommes de bien, par cela seul qu'ils jouissent auprès de chrétiens non catholiques de la réputation d'hommes raisonnables? Pourquoi cette manière de penser contraire à l'esprit de saint Paul? Qui que vous soyez qui endurez les fouets de ces hommes insensés et injustes, continuez à faire le bien, et abandonnez à Celui qui voit et juge les cœurs, le soin de sauver votre innocence! Mais aussi que celui qui se permet de censurer un homme de bien se demande en présence du Seigneur et la main sur la conscience : « Saint Paul penserait-il comme moi? Et si le disciple éclairé du Seigneur contestait la sagesse de mon zèle et la justesse de mon jugement, comment supporterais-je la face du Seigneur, lorsqu'il viendrait juger mon frivole jugement? » L'intention qu'avait saint Paul en traçant ce précepte est du reste aussi apostolique que le précepte lui-même :

« Le guide de la communauté doit faire éviter les blasphèmes publics, et ne pas tomber dans les piéges du démon. »

123. « Conduisez-vous au milieu de la communauté comme dans la maison de Dieu » (III, 15).

Charmante idée que celle qui nous montre dans l'Église de Dieu la maison du Seigneur! cette maison qui, comme le dit ailleurs saint Paul, est « bâtie sur la pierre angulaire, Jésus-Christ, et édifiée sur le fondement des Prophètes et des Apôtres.» Le maître de cette maison, c'est Jésus-Christ; les membres les chrétiens, et l'administrateur l'évêque. Que saint Paul donne à la communauté le nom de « maison de Dieu, » il n'y a rien là qui doive étonner celui qui sait que tout chrétien est un temple de Dieu, une maison du Seigneur.

Or, si chaque communauté est une maison de Dieu, l'évêque et le pasteur doivent traiter leurs frères en Jésus-Christ comme des familiers du Seigneur; l'évêque lui-même est l'un de ces familiers, mais il est en même temps administrateur. Il doit veiller et être attentif sur ses frères, parce qu'il est administrateur; mais il leur doit en même temps le premier respect et le premier amour, parce que, comme lui, ils sont membres de la maison de Dieu.

Que de vérité et d'amour dans cet antique précepte: Le pasteur est administrateur et membre de la maison de Dieu! Comme administrateur de la maison de Dieu, il doit la fidélité et la vigilance; comme membre de cette maison, il doit la charité et la douceur.

Voici, ce nous semble, un excellent sujet de conférences religieuses. Les ecclésiastiques sont exposés à deux écarts : quelques-uns, contents d'avoir prêché le dimanche, ne s'occupent nullement de la surveillance de leur paroisse ; d'autres, infatués de leur dignité imaginaire, traitent leur paroisse avec hauteur et fierté. Les uns oublient qu'ils sont administrateurs ; les autres qu'ils sont membres de la maison de Dieu. Les vrais pasteurs trouvent dans ce mot de saint Paul : « Conduisez-vous dans la communauté comme étant dans la maison de Dieu, » tout leur Évangile.

124. « L'Église de Dieu — base et colonne de la vérité. » (III, 15).

Nulle erreur, nulle persécution n'en triomphera : elle est la maison de Dieu, la colonne de la vérité. Je m'en tiendrai là, malgré l'oppression sous laquelle gémiront la vérité et la vertu. Dieu protégera sa maison. C'est une puissante consolation pour le pasteur de pouvoir se dire au milieu de l'inconstance des opinions : Dieu sauvera sa maison, il en connaît tous les membres. — L'Église est la colonne de la vérité, parce qu'elle annonce le même Évangile qu'ont annoncé Jésus-Christ et les Apôtres, parce qu'elle rend témoignage à cet Évangile par ses paroles, par ses actions et par son sang, et parce qu'elle le conserve dans toute sa pureté.

125. Le contenu de cette doctrine est véritablement le grand mystère d'amour : ce mystère, c'est que « Dieu s'est fait voir dans la chair, qu'il a été justifié par le Saint-Esprit, manifesté aux Anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire » (III, 16).

Voilà ce que doit prêcher le prédicateur chrétien. Après avoir dit que l'Église est la colonne de la vérité, saint Paul montre le plus beau côté de cette vérité que l'Église porte et conserve comme sa colonne.

Ce qu'il y a de plus excellent dans cette vérité, c'est le mystère d'amour ; un mystère, parce qu'il était inconnu aux anges et aux hommes, et parce que c'est proprement Dieu en Jésus-Christ qui a apporté la charité dans le monde.

Ce mystère devait, comme Évangile, être manifesté à chacun par les Apôtres et par l'Église. Et voyez comme ce qui est mystère devient aussitôt histoire! La manifestation de Dieu dans la chair, c'est de l'histoire ; l'apparition de Jésus comme Messie, ses paroles, ses actions, sa force, c'est de l'histoire. Jésus annoncé à tous les peuples, c'est de l'histoire ; la participation des anges et des hommes à sa gloire, c'est de l'histoire.

Vous voyez combien celui-là connaît peu sa religion, qui fait peu de cas de l'histoire de Jésus-Christ, qui déplace ses disci-

ples du terrain solide de l'histoire pour les introduire dans le monde vaporeux de ses conceptions. Oui, ce que saint Paul a appelé un grand mystère d'amour, ce qui, grâce à lui, est devenu un Évangile universel, doit aussi être pour moi un Évangile d'un grand prix, un grand mystère, un mystère d'amour éternel et infini, révélé en Jésus-Christ, et un Évangile de salut que Dieu nous a envoyé en Jésus-Christ.

126. « Éloignez-vous des imposteurs et des hypocrites, dont la conscience est noircie de crimes, qui interdiront le mariage et les viandes que Dieu a créées pour être reçues avec actions de grâces par les fidèles, et par ceux qui connaissent la vérité. Car tout ce que Dieu a créé est bon, et on ne doit rien rejeter de ce qui se mange avec action de grâces, parce qu'il est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière » (IV, 1-6).

Ces paroles renferment de grandes leçons pour les pasteurs des âmes — *a*. Evitez les imposteurs, qui font des commandements de Dieu où il n'y en a pas, qui veulent être plus sévères que l'Évangile, qui préfèrent partout le chemin étroit à la voie spacieuse, et qui, par leur sévérité sans bornes, étouffent la liberté des âmes et égarent les consciences innocentes. Évitez ces imposteurs qui défendent ce qu'eux-mêmes ne croient pas être défendu, qui, faisant la loi, vivent eux-mêmes sans loi, et qui, par conséquent, montrent dans leur doctrine en contradiction avec leur vie, la noirceur de leur conscience. Mauvaise garantie pour un maître que de porter des crimes dans sa conscience! — *b*. Enseignez à votre communauté à bien user des choses naturelles, et annoncez trois vérités : la première, que ce que Dieu a créé est bon, et n'est pas pernicieux en soi; la seconde, qu'il devient sacré, quand on s'en sert en vue de Dieu, comme d'un don venant de lui, avec reconnaissance et respect pour son saint nom. Ici s'offre une belle occasion de parler des réjouissances des chrétiens. Le plaisir modéré n'est pas pour autant une jouissance chrétienne : pour qu'il mérite ce nom, pour qu'il soit chrétien, saint et sanctifiant, il faut qu'il soit modéré en vue de Dieu et accompagné de reconnaissance. Une pareille

jouissance fait du boire et du manger une action chrétienne, un hommage à Dieu. La troisième vérité qu'il faut annoncer, c'est qu'il est permis, pour apprendre à se vaincre soi-même, pour se préparer à des privations plus pénibles, pour des motifs nobles et agréables à Dieu, de se limiter de diverses manières dans la jouissance des nourritures. L'Église, en nous fournissant, par ses préceptes, l'occasion de nous livrer à cet exercice, n'est nullement en contradiction avec l'Écriture, comme on l'en a si durement accusée.

127. « Fuyez les fables impertinentes et puériles » (IV, 7). Il y avait des fables de ce genre du temps de saint Paul; n'y en aurait-il pas aussi de pareilles de nos jours? C'est pourquoi examinez attentivement si la manière d'agir et de penser de votre communauté, et la vôtre avant tout, concordent avec le contenu si évident de la doctrine de l'Apôtre et avec le pur modèle de sa conduite. Examinez attentivement si vous et votre peuple comprenez l'essence du christianisme, si peut-être des doctrines fausses et imaginaires ne vous ont pas éloignés, vous et votre communauté, de notre Sauveur Jésus-Christ, pour vous porter sur des choses accessoires.

128. « Exercez-vous à la piété (dans le commerce continuel de votre âme et de votre esprit avec Dieu); car les exercices corporels servent à peu de chose... Mais la piété est utile à tout, et elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. C'est là une vérité certaine, et digne d'être reçue avec soumission » (IV, 8-9).

Tout ce qui est simplement corporel, extérieur, sert à peu de chose; s'empresser, courir... ne rend pas heureux. Au contraire, l'union intime et permanente du cœur et de l'âme avec Jésus-Christ, et par lui avec son Père, et la conduite qui résulte de cette union, sont utiles à tout. Cette vraie piété est déjà ici-bas la vie éternelle, bien qu'encore voilée; mais là-haut elle sera à la fois éternelle et magnifique. La vraie piété est la source du vrai bien-être. Quand je vois des âmes pieuses supporter courageusement la souffrance, de suite ces paroles me reviennent

à la pensée : « La piété est utile à tout. » Cette doctrine de l'Apôtre ne saurait être trop inculquée de nos jours où l'on parle tant de politique, de population, de législation, d'arts, de sciences, de bibliographie, d'économie, d'industrie, etc., et si peu de la piété. Tous ces grands discours et ces grands mots perdraient singulièrement de leur vogue, si la piété se rencontrait dans un grand nombre. Jeune homme, n'oubliez jamais cette parole : *Pietas ad omnia utilis;* elle vous préservera de bien des erreurs et des égarements; si vous pouviez croire cette seule parole que vous adresserait un ami dans vos conversations avec lui, elle vous rendrait plus sage que toutes les bibliothèques et toutes les sciences ne pourront jamais le faire. Ne croyez pas, d'ailleurs, que la piété perde quelque chose de sa haute valeur parce que l'Apôtre a dit « qu'elle est utile à tout. »

Il faut que ce soit quelque chose de bien précieux, ou plutôt que ce soit le souverain bien de l'homme, ce qui, après l'avoir rendu en ce monde bon, sage, paisible, doit encore un jour le rendre heureux. Or, ce bien, c'est la piété; il est vrai que dans cette vie elle procure plus de vertu que de joie; cependant elle est déjà le bonheur dans son principe; mais, dans l'autre monde, elle sera tout à la fois la sainteté et la félicité.

129. « C'est pourquoi travaillez avec courage, et souffrez qu'on vous maudisse, puisque nous espérons au Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes, principalement des fidèles. » (IV, 10).

Qui veut trouver des consolations doit les chercher à leur source.

Celui qui veut faire le bien, et qui, pour le faire, se laisse maudire, a besoin de consolations. Il n'y a qu'un Dieu, ce Dieu unique est le Dieu vivant, ce Dieu vivant est, en Jésus-Christ, le salut des hommes; ce salut des hommes est aussi le mien : je veux mettre ma confiance en ce Sauveur; fortifiés par lui, nous pouvons faire le bien et endurer le mal. Tels sont les sentiments, telle est l'œuvre journalière du chrétien : faire le bien, souffrir l'injustice, et en même temps mettre sa confiance au

Seigneur. Celui qui veut faire le bien doit se résigner à être maudit ; mais celui qui, en le faisant, met sa confiance au Sauveur de tous les hommes, ne craint aucune malédiction.

130. « Comportez-vous de telle sorte que personne ne vous méprise à cause de votre jeunesse » (IV, 12).

Gravité dans les mœurs, éloignée de toute légèreté, mais ne repoussant pas les faibles et ne voulant pas paraître plus âgée qu'elle ne l'est réellement ; affabilité qui attire les simples, sans provoquer l'insolence des méchants ; activité paisible, prudence virile, voilà ce qui vous doit mettre hors des atteintes de la critique.

Saint Paul, prévoyant d'avance de quel côté Timothée serait le plus accessible aux reproches, s'efforçait de le prémunir de ce côté-là.

Il était bien éloigné de ce préjugé ou de cette jalousie commune entre gens de même condition, et qui se rencontre aussi dans les vétérans du sacerdoce, lesquels, lorsqu'ils aperçoivent un jeune ecclésiastique, le regardent de travers et se disent entre eux : « Ce jeune homme ne comprend rien à tout cela ; » devenant ainsi la cause que ce jeune homme est méprisé du peuple en considération de son âge. — Chers amis, si votre âge avancé vous donne de véritables avantages, prouvez-le en servant, par votre exemple, de modèles aux jeunes ecclésiastiques, en les faisant profiter de votre science, et en les élevant par votre charité indulgente. Tel était l'esprit de saint Paul ; si cet esprit-là vous manque, avec toute votre expérience et vos cheveux séculaires, vous n'êtes encore que des enfants.

131. « Rendez-vous l'exemple et le modèle des fidèles dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté » (*vers.* 12).

Voilà, en abrégé, la plus parfaite théologie pastorale; tel est le résumé de toutes les prédications. Le pasteur qui enseigne doit être un modèle de vertu, afin que sa parole ne soit pas dépourvue de sa véritable éloquence ; il doit être un modèle de charité, de foi, de chasteté, afin que sa vie soit une

reproduction vivante de ce qui constitue l'essence du christianisme, et que l'âme de l'auditeur s'ouvre à la parole de l'orateur. Le docteur du christianisme doit être un modèle pour tous les chrétiens, afin que tout œil qui tombe sur lui voie briller sur sa figure le rayon de la vérité; il doit être un modèle dans la doctrine et dans les conversations, afin que l'homme ne contredise jamais le docteur, que la vie privée ne soit jamais l'opposé de la vie publique. Celui qui est un modèle de vertu a déjà par cela même réalisé le côté le plus difficile de son ministère. Quand le prédicateur muet, je veux dire l'exemple, est irréprochable, la voie est déjà frayée dans le cœur des auditeurs au prédicateur réel. Toutefois, la parole vivante ne doit pas faire défaut, de même que la vérité ne doit jamais être absente de la prédication de la vérité.

132. « Le pasteur des âmes doit joindre aux exhortations et aux enseignements qu'il adresse au peuple, la lecture de l'Écriture sainte » (IV, 13).

L'Écriture fournit le fond, la parole vivante donne les explications. Ainsi en était-il d'après saint Paul, ainsi devra-t-il en être toujours. Saint Paul assigne à la parole vivante un triple ministère : la lecture, l'instruction, l'exhortation. La lecture fournit la nourriture à l'intelligence et au cœur; l'instruction agit sur l'intelligence; l'exhortation, sur le cœur. Dans cette triple fonction, la voix humaine a aussi un triple accent : le ton de la lecture est différent de celui de l'enseignement, et celui de l'enseignement différent de celui de l'exhortation. Le but de l'enseignement, la préparation à l'enseignement, le degré de sensibilité où se trouve le cœur humain, et surtout la mesure de l'amour divin, qui donne de l'onction à l'enseignement : voilà ce qui forme l'accent de l'orateur.

133. « Le vrai pasteur des âmes fait en sorte que ses progrès soient connus de tous. Il ne néglige pas la grâce qui lui a été donnée par l'imposition des mains; il veille sur son cœur et sur sa doctrine, et fait en sorte que tous ceux qui l'écoutent soient sauvés » (IV, 14-16).

Ainsi donc, l'essentiel du pasteur, c'est: 1° de croître en forces spirituelles, et de manifester cet accroissement devant les fidèles par les œuvres de l'humilité, de l'amour et de la fidélité. Un grand nombre de pasteurs n'ont pas malheureusement de plus grande préoccupation que celle de savoir comment ils payeront leurs dettes et se procureront un ameublement plus somptueux. Les dettes, il les faut payer assurément, et la maison du prêtre doit être en proportion de la dignité de l'homme; mais sa première préoccupation ne reste pas moins celle-ci : La vie de l'âme doit chaque jour se développer en moi, et les fidèles doivent s'en apercevoir en eux et en moi.

2° Ainsi donc, la mission, le but du pasteur, c'est de se sauver, lui et les autres, par la vigilance sur lui-même et la surveillance sur les fidèles. A la vérité ce n'est que Dieu, à proprement parler, qui sauve; mais les dons de Dieu ne passent pas moins par les mains des hommes. Plusieurs ne donnent pas d'autre preuve qu'ils ont reçu l'imposition des mains que celle de porter la tonsure et l'habit ecclésiastique : ce qui manifeste plutôt le mérite du tailleur ou du perruquier que le leur.

134. « Ne reprenez pas durement; que les prières et les avertissements soient vos armes. Conversez avec les vieillards comme avec vos pères, avec les femmes âgées comme avec vos mères, avec les jeunes comme avec vos sœurs, et cela avec toute sorte de pureté. »

Saint Paul, dans cette courte prescription, a énoncé toutes les lois qui doivent présider à la conversation, et qui règlent ce qu'on nomme la prudence pastorale. Contentons-nous d'approfondir le sens de ces paroles, et d'étudier les avertissements qu'elles renferment. Ces lois-là sont et resteront immuables. Les paroles de saint Paul signifient que le pasteur doit posséder l grand talent de savoir se vaincre lui-même, qu'il doit être tellement avancé en douceur et en gravité, en calme et en réflexion de l'esprit, en pureté et en sagesse, que ses relations avec les vieillards et la jeunesse soient non-seulement irréprochables aux yeux des fidèles, non-seulement sans danger pour

le pasteur, mais encore de tout point édifiantes, fructueuses et en harmonie avec l'objet de son ministère. Il doit être respectueux envers les personnes d'un âge avancé, et fraternel envers la jeunesse. L'orgueil et la fierté repoussent les personnes mûres, et la sévérité impérieuse éloigne les jeunes gens. Le respect doit remplacer l'orgueil, et la fraternité la sévérité pleine d'arrogance et de roideur. Le pasteur doit se comporter au milieu des fidèles comme un bon fils de famille, parvenu à l'âge adulte, se comporte dans la maison de son père : il est plein de respect pour son père et sa mère, plein d'affabilité envers ses frères et ses sœurs plus jeunes que lui.

Il doit être affable, mais « avec toute sorte de piété. » Comme des frères et des sœurs vivent ensemble sans passion les uns pour les autres, ainsi le pasteur doit se comporter dans ses relations avec la jeunesse qui lui est soumise.

Il est hors de doute que cette prescription a été dictée à saint Paul par les sentiments de son cœur, et qu'il n'a fait que transcrire ce qu'il éprouvait lui-même au milieu de sa communauté, où son cœur débordait d'estime et d'amour pour tous et pour chacun. Comment aurait-il pu, autrement, s'exprimer avec tant de vérité, avec tant de force ; comment aurait-il pu si bien parler au cœur, si lui-même n'avait pas suivi les inspirations du sien ?

LE SOIN DES VEUVES (V, 3-17).

135. L'enseignement que donne ici l'Apôtre respire la bonté et la prudence. Nous en voulons recueillir les fragments épars.

1° Il y a dans la communauté des veuves dignes de tout respect et de toute sollicitude.

2° A cette classe appartiennent, selon saint Paul : *a*, celles qui sont destituées de tout secours humain ; *b*, celles qui mettent toute leur confiance en Dieu et persévèrent jour et nuit dans la prière ; *c*, celles qui mènent une vie irréprochable ; *d*, celles qui peuvent attester qu'elles ont bien élevé leurs enfants, qu'elles ont hébergé les malheureux, rendu aux autres chrétiens toutes

sortes de services charitables, qu'elles sont accourues au-devant des nécessiteux ; *e*, que, quoique âgées de moins de soixante ans, elles n'ont eu qu'un mari.

3° A cette classe n'appartiennent pas : *a*, celles qui peuvent être secourues par leurs enfants et leurs petits-fils ; *b*, celles qui, s'adonnant à la joie et aux plaisirs, ou qui du moins étant encore jeunes, pourraient, si elles étaient aidées par les fidèles, retomber dans le désordre, et rompre le vœu de continence; *c*, celles qui aiment l'oisiveté, qui s'en vont de maison en maison pour apprendre et divulguer tout ce qui s'y fait. — De telles veuves deviendraient à charge à la communauté, donneraient aux ennemis des fidèles occasion de blasphémer, et enfin pourraient devenir infidèles à leur Sauveur.

4° Celui qui a une veuve dans sa parenté et qui peut la soigner lui-même doit le faire, sinon il est pire qu'un païen : une telle veuve ne saurait être considérée comme délaissée.

De ces sages institutions en vigueur dans l'Église primitive, on peut déduire pour notre époque les prescriptions suivantes.

I. Une communauté chrétienne doit incontestablement considérer le soin des pauvres comme un devoir important; car c'est un devoir de charité, et la charité constitue l'esprit du christianisme.

II. Une chose non moins incontestable, c'est qu'une communauté chrétienne doit distinguer entre pauvres et pauvres : *a*, afin que l'aumône ne soit donnée qu'à ceux qui en ont besoin et qui en sont dignes; *b*, afin de ne pas multiplier sans nécessité les charges de la communauté; *c*, afin de pouvoir donner à tous ceux qui ont vraiment besoin (*vers*. 16).

III. Les aumônes ne doivent pas devenir une sorte de rente pour les indignes, c'est-à-dire pour ceux qui n'en savent pas faire un bon usage, qui en font un moyen de débauche, et qui, par leur conduite, deviennent une cause de blasphème pour les ennemis du christianisme.

IV. Les aumônes de l'Église ne doivent être dispensées qu'à ceux qui sont véritablement abandonnés; car celui qui peut et

doit être soutenu par ses parents, ne doit pas tomber à la charge de la communauté.

V. Ceux qui sont entretenus par la communauté doivent particulièrement se distinguer par une conduite irréprochable et se rendre dignes des soins qu'ils reçoivent.

VI. Celui qui a quelque influence sur la dispensation des aumônes de l'Église doit insister pour ce qu'elles soient distribuées aux personnes qui le méritent, à celles qui peuvent se rendre le témoignage qu'elles ont bien mérité de la communauté.

VII. Saint Paul, en invitant les jeunes veuves à se remarier (*vers.* 14), et en exigeant, pour qu'elles soient employées au service de l'Église, qu'elles aient atteint l'âge de soixante ans, donne à entendre que, quand il s'agit du vœu de continence, il faut surtout prendre l'âge en considération.

136. — MORALE POUR NOS SUPÉRIEURS ECCLÉSIASTIQUES (17-19, 22).

1. « Le bon évêque honore le bon pasteur » (17, 19, 20).

Celui qui annonce l'Évangile et instruit le peuple est, aux yeux de saint Paul, doublement respectable. Le prédicateur de la parole de Dieu, le pasteur qui remplit exactement ses devoirs est par cela même digne d'être honoré de son évêque. L'évêque doit au Seigneur, dont il remplit la place, il doit à l'Évangile, aux mérites du prédicateur et à la communauté de Jésus-Christ, d'honorer dans le pasteur l'évangéliste et le conducteur des âmes. Si l'évêque faisait peu de cas du pasteur, on ne devrait pas savoir mauvais gré au peuple de l'imiter dans le peu d'estime qu'il aurait pour le pasteur. Aussi lorsque saint Paul dit que les pasteurs sont doublement respectables, il a soin d'ajouter : « Ceux qui gouvernent bien et qui travaillent à la prédication, » *qui bene præsunt, maxime qui laborant verbo.*

2. « Le bon évêque veille à ce que le pasteur ait un entretien convenable : celui qui travaille étant digne du prix de son travail » (*vers.* 18).

Si on ne lie point la bouche au bœuf qui foule le grain ; si tout bon ouvrier est digne de son salaire, l'ouvrier qui travaille

à l'œuvre la plus excellente et en faveur des intérêts les plus élevés de l'humanité, ne doit pas non plus avoir la bouche forcément fermée. Peut-être faut-il de nos jours un courage plus qu'ordinaire pour accomplir ce devoir de la surveillance épiscopale.

3. « Le bon évêque ne reçoit d'accusation contre les prêtres qui lui sont subordonnés que sur la déposition de deux ou trois témoins » (*vers.* 19).

Par là, —*a*, on ferme la porte aux calomnies et aux médisances qui, semblables à des insectes, s'attaquent aux meilleurs fruits; par ce moyen, *b*, on prête appui au ministère pastoral; *c*. l'honneur de l'évêque est mis à couvert contre le soupçon de crédulité, de curiosité, etc.; *d*, l'évêque est débarrassé de cette tourbe de flatteurs et d'importuns qui veulent se donner de l'importance par leurs dénonciations; *e*, les diocèses sont purgés de ces espions et de ces amis de scandales, qui alors désespèrent de pouvoir arriver à leurs fins. A ces zélateurs aveugles, esclaves de la lettre qu'ils ne comprennent pas, et bourreaux de l'esprit de vérité qui anime leurs frères innocents, l'évêque dévoile l'aveuglement et la malice de leur cœur; il ramène avec douceur les égarés dans la voie de la vérité, et il honore d'un témoignage public l'innocence outragée, lorsqu'un examen plus attentif la fait resplendir à la lumière.

4. « Le bon évêque reprend devant tout le monde les pécheurs publics. »

Voyez comme la sévérité et l'indulgence se concilient admirablement! L'évêque n'accueille point d'accusation sans témoin, afin d'épargner le ministère; mais il réprime publiquement les pécheurs publics, pour mettre un frein au péché et pour détourner la communauté d'imiter le mauvais exemple.

5. « Le bon évêque n'impose légèrement les mains à personne, » afin d'exclure à jamais les indignes et les incapables qui, par des chemins détournés, veulent se glisser ou se précipiter dans la vigne du Seigneur, et pour conserver les bons.

6. « Le bon évêque veille avec un soin paternel sur les pasteurs âgés et infirmes; »

De peur que les inquiétudes et les cruels soucis qu'engendrent les nécessités de la vie, ne les précipitent prématurément dans la tombe. Saint Paul ne dédaignait pas de s'intéresser à la faible santé de son cher Timothée : « Usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac. »

La maison des pasteurs généreux est dans tout pays : *domus emeritorum*.

137. — ÉVANGILE DES SERVITEURS ET DES SERVANTES (VI, 1, 2).

1° « Honorez vos maîtres ; »

Bien qu'ils ne croient pas à l'Évangile, afin que le nom du Seigneur ne soit pas blasphémé, et pour ne pas faire supposer que l'Évangile prend sous sa protection les serviteurs revêches et récalcitrants.

2° « Honorez vos maîtres ; »

Bien que, en leur qualité de chrétiens, ils soient vos frères. Honorez-les d'autant plus qu'ils sont vos frères ; honorez en eux votre Maître commun, Jésus-Christ. L'Apôtre veille sur les détails, afin de mettre de l'ordre dans l'ensemble. Il veut des serviteurs soumis, afin que la désobéissance ne soit pas un prétexte de blasphémer la doctrine de Jésus-Christ, et pour que l'insubordination des chrétiens ne ferme pas l'entrée du royaume de Dieu à ceux qui ne sont pas chrétiens. La doctrine de Jésus-Christ ne brise aucun des liens qui maintiennent l'ordre général parmi les hommes ; elle affermit, au contraire, tout ce qui est bien, et lui prête son appui. La foi, loin de faire disparaître les différentes conditions sociales, fait que le bien se multiplie dans chacune d'elles, en diminue les difficultés, et donne la force de supporter plus facilement le mal inévitable ou déjà produit.

138. *Traits caractéristiques de quelques hérétiques qui, pour satisfaire leurs propres caprices, troublent l'ordre et la paix générale* (vers. 4, 5). — 1° Les saines prescriptions de Notre Seigneur, et sa doctrine qui n'a d'autre but que la piété, ne leur suffisent pas. 2° Ils sont enflés d'orgueil, bien qu'ils soient igno-

rants. 3° Ils ont une maladie d'esprit qui les emporte en des questions et en des combats de parole. 4° De là naissent l'envie, les contestations, les médisances, les faux soupçons, 5° et, ce qui est pire encore, toutes sortes de guerres parmi les hommes qui, sans lumière ni vérité, errent dans les ténèbres, et ne cherchent dans les choses saintes qu'un moyen de s'enrichir.

Quand je compare une partie des savants de notre siècle avec cette peinture de l'Apôtre, il me semble que saint Paul vit encore en l'an de grâce 1858 (1788-1820), qu'il a reçu mission de faire une enquête sur la maladie de nos savants, et de la caractériser par son véritable nom ; qu'après avoir tâté avec beaucoup de patience le pouls de ces messieurs, il a envoyé à la raison, faisant les fonctions de conseil de santé, les prescriptions suivantes : 1° Ces grands savants, qui par déraison décrient et avilissent toute raison, sont tellement malades, qu'ils ne peuvent plus supporter la saine doctrine de Jésus-Christ ; 2° ils sont tellement malades, qu'ils ont la fièvre des recherches et des disputes de paroles, et se font mutuellement souffrir ; 3° de là vient qu'une foule d'esprits, dont les uns pensent et les autres ne pensent pas, sont infectés d'une peste et d'une contagion mortelles, qu'on nomme l'envie, les faux soupçons, les blasphèmes. Enfin, ce qui rend la maladie incurable, c'est que ces malades appellent santé leur maladie, et renvoient à l'hospice des aliénés ceux qui se portent bien.

139. « La piété et la modération sont une grande richesse. » (VI, 6-11).

Ce qui rend l'homme bon et heureux, voilà ce que le pasteur des âmes doit annoncer; mais il faut qu'il l'ait d'abord expérimenté lui-même, et que sa vie en soit pour les autres un modèle vivant.

Or, ce qui nous rend bons et heureux intérieurement, c'est la *foi agissante dans la charité ;* voilà ce qui rend pur, fort dans le bien, libre, joyeux, et pour tout dire en un mot, voilà ce qui rend pieux. Une fois qu'on possède la piété, c'est-à-dire qu'on a trouvé son trésor en Dieu, on est par là même modéré dans la

convoitise et dans l'usage des biens temporels. Car cette modération est précisément ce qui satisfait le plus l'intelligence, l'âme et le corps de celui qui est pieux.

« La piété et la modération sont une grande richesse. » On acquiert de grandes richesses quand on est pieux et modéré. Saint Paul dit que c'est un gain.

1° L'homme modéré se conduit d'après les prescriptions de la raison qui lui dit : Vous n'avez rien apporté dans ce monde, vous n'en emporterez rien de tous les biens temporels : pourquoi ces préoccupations inquiètes ? 2° L'homme modéré se conduit suivant les exigences de la nature non corrompue, qui ne demande que le vivre et le couvert. 3° L'homme modéré reste libre des dangers qu'entraîne la passion de s'enrichir, libre de tous les maux qui ont leur racine dans l'avarice, libre des plaisirs insensés qui naissent de l'amour de l'argent. 4° L'homme modéré reste libre des soucis et des inquiétudes qui tourmentent et agitent le riche. 5° L'homme modéré est inaccessible à la folie d'abandonner la foi pour le plaisir de devenir malheureux. 6° Par conséquent, la modération nous épargne bien des péchés, bien des dangers, bien des folies. — C'est donc un gain immense.

140. — ÉVANGILE DES RICHES (VI, 17, 19).

1° « Ne soyez pas fier de vos richesses. »

La richesse enfle d'ordinaire ceux qui la possèdent ; elle leur donne de hautes idées d'eux-mêmes, elle les repaît de vaines prétentions, en leur faisant croire qu'ils valent mieux que les pauvres, précisément parce qu'ils sont riches. Voilà la première folie, le premier péché qu'engendre la richesse.

2° « Ne mettez point votre confiance dans les richesses ; elles sont incertaines. » Les riches ont habituellement une grande confiance en leurs richesses ; ils mettent leur espérance dans une idole qui ne les voit point, ne les entend point et ne saurait les consoler. — Voilà la seconde folie, le second péché qu'engendre la richesse.

3° « Mettez plutôt votre espérance au Dieu vivant, qui vous fournit tout avec abondance. »

La plus grande folie, le plus grand péché qu'engendre la richesse, c'est que le riche édifie sur un terrain mouvant, oubliant et le Donateur éternel, et les biens éternels, qui ne sont autres que le Donateur lui-même.

4° « Soyez bienfaisants, rendez-vous riches en bonnes œuvres, donnez de bon cœur. »

Un autre péché qu'engendre la richesse dans le cœur du riche, c'est qu'elle l'ensevelit dans les choses passagères, le rend insensible aux choses immuables, et cruel envers les pauvres.

5° « Amassez-vous des trésors qui vous servent de fondement pour l'avenir ; »

Afin d'arriver à la vie éternelle. C'est ici la plus grande perte des riches. Épris des trésors temporels, ils sortent de cette vie dépourvus des trésors de l'éternité, et passent dans une autre où les choses éternelles ont seules de la valeur. Bien différente est la conduite du chrétien au milieu du superflu des biens temporels. Ne se confiant qu'en Dieu seul, ne recherchant et n'aimant que ce qui est éternel, il partage ses biens avec les pauvres, et avec les richesses temporelles qu'il distribue, il s'amasse dans l'éternité un trésor impérissable.

141. — QUINTESSENCE DE LA THÉOLOGIE PASTORALE (VI, 11-14).

« Fuyez toutes ces choses; aspirez à la justice, à la piété, à la foi, à la charité, à la patience. Combattez le bon combat; saisissez la vie éternelle. Gardez ce précepte en vous conservant sans tache et sans reproche, jusqu'à l'avénement de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Que faut-il fuir? Il faut fuir surtout le charme des biens temporels, éviter de s'attacher aux biens passagers : puisque cet attachement nous fait abuser des choses du temps, et nous rend impropres à acquérir, à posséder et à goûter les choses de l'éternité. — *A quoi faut-il aspirer?* A la piété, à la foi, à la charité,

à la patience, à la douceur, à une vie irréprochable. *Comment faut-il y aspirer*? En « combattant, » en « saisissant » la vie éternelle, en persévérant jusqu'à la fin, jusqu'à l'arrivée de Jésus-Christ.

142. « Gardez le dépôt qui vous a été confié, — le dépôt de la foi; évitez les profanes nouveautés de paroles, et les sophismes d'une doctrine qui se pare du faux nom de science. »

Je pourrais dire ici avec saint Jean : « Il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher. » Celui qui veut éviter et les nouveautés de paroles des ignorants, et les sophismes des savants, a de quoi s'occuper le reste de sa vie.

Ainsi donc cette Épître s'adresse à tous les chrétiens, mais principalement aux pasteurs des âmes. Elle est éminemment instructive, même pour notre époque; instructive si l'on en considère la lettre, instructive surtout si l'on en étudie l'esprit; car il convient à tous les temps et à tous les individus, parce que l'esprit qui animait l'Apôtre est l'esprit de vérité.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

DE LA

THÉOLOGIE PASTORALE.

LE PASTEUR DES AMES DANS LES FONCTIONS DE SON MINISTÈRE.

RAPPORT ENTRE LA PREMIÈRE ET LA SECONDE PARTIE.

La *première partie* a eu pour objet de former le futur ministre des âmes, en le préparant immédiatement à ses fonctions, c'est-à-dire en l'initiant à l'étude pratique de l'Écriture sainte.

La *deuxième partie* montrera le pasteur dans les fonctions de son ministère, et d'abord dans le ministère d'enseignement.

Ce ministère, le pasteur l'exerce principalement comme prédicateur et comme catéchiste : il prêche sa paroisse tout entière, il catéchise les enfants. Le fond de son enseignement, il l'a surtout emprunté à l'Écriture sainte ; or, comme prédicateur et comme catéchiste, il donne à la doctrine la forme la plus convenable, c'est-à-dire celle qui en fait soit un sermon, soit un catéchisme.

DIRECTION POUR LES JEUNES PRÉDICATEURS,

OU

HOMILÉTIQUE.

Veritas, regula prima :
Veritas et summa utilitas, omnis regula.

LIVRE PREMIER.

Objet et but de ce travail.

S'il est en dehors de mon objet d'augmenter d'un nouveau traité sur l'éloquence les nombreux travaux qui existent déjà, convaincu que je suis qu'une sèche nomenclature de préceptes ne sert à rien ou à peu de chose, des conseils sur la prédication, basés constamment sur des idées lumineuses et fécondes, donnant peu, mais de justes et d'importants préceptes, présentant d'excellents modèles, fournissant des exercices et les critiquant, me paraissent aussi nécessaires que féconds en bons résultats. Les idées, les règles, les modèles, les exercices sont non-seulement la chose principale dans l'enseignement, ils sont encore la chose unique et fondamentale. Les idées rendent l'élève attentif à la règle, au modèle, à l'exercice ; la règle lui apprend ce qu'il doit faire et comment il le doit faire ; le modèle lui montre ce que peut l'activité humaine développée par des exercices fréquemment répétés ; les exercices lui apprennent à connaître ses forces, et lui montrent si son travail s'est éloigné ou rapproché de la règle et du modèle ; l'examen d'un connaisseur lui fait ouvrir les yeux sur les vices cachés de ses essais et sur la manière de les faire disparaître.

En un mot, l'enseignement pratique doit se faire de la même manière que l'on apprend à écrire aux enfants : peu de règles, beaucoup de pratique, et encore plus d'exercices faits d'après de bons préceptes et sous l'œil d'un maître.

DIFFÉRENCE ENTRE SERMONS ET SERMONS.

1. Tout discours public et solennel d'une personne à plusieurs personnes sur les destinées éternelles de l'homme, sur la religion, la sagesse, la vérité, le bonheur éternel, dans l'intention d'édifier, se nomme *sermon*. Quand les doctrines, les exhortations, les effusions du cœur qui s'y rencontrent sont conformes, ou du moins en harmonie avec le christianisme tel que Jésus-Christ et les Apôtres l'ont entendu, c'est un sermon *chrétien*. Quand le contenu du sermon ne forme qu'un avec celui de l'Écriture, on peut l'appeler un sermon sur l'Écriture sainte.

2. Il n'est pas sans importance d'établir les caractères auxquels on reconnait qu'un sermon est : *a*, véritablement *un sermon; b*, un sermon *chrétien; c*, un sermon *populaire*, et si, comme tel, il est bon. Un sermon envisagé comme sermon, est bon, excellent, quand, *premièrement*, il a pour objet une vérité religieuse, et par conséquent qu'il offre ou doit offrir de l'intérêt pour la plupart des auditeurs; *secondement*, quand l'expression est claire et énergique; *troisièmement*, quand le débit est plein de dignité et d'onction. Sans la vérité du fond, le sermon est une œuvre de fantaisie, un article de gazette; quand il n'offre pas d'intérêt pour le peuple qui l'écoute, il n'édifie pas; quand l'expression n'en est pas claire, elle n'est pas comprise; quand cette expression manque d'énergie, elle n'agit pas sur le cœur; sans dignité dans le débit, le sermon rend le prédicateur ridicule, et sans onction il ne va qu'à la superficie et ne pénètre pas jusqu'à ces recoins cachés du cœur, où la vie éternelle doit prendre naissance.

3. Un sermon, considéré comme sermon chrétien, est bon, excellent : 1° quand il expose une vérité chrétienne, 2° une vérité chrétienne puisée aux sources du christianisme, et

3° quand il la présente selon l'esprit et le but du christianism.

4. Un sermon populaire, pour être bon et chrétien, doit encore, outre les qualités énumérées, être conçu de manière que le peuple en comprenne facilement le fond, le conserve et l'applique facilement; de manière que la forme en soit claire pour l'intelligence du peuple, énergique pour son cœur, et que le débit en soit, pour sa raison, plein de dignité et de pénétration.

5. Un sermon populaire, pour être véritablement bon et chrétien, demande encore souvent plusieurs autres efforts de la part du prédicateur, afin que le choix du fond et de la forme s'adapte de plus en plus à l'intelligence du peuple.

6. Celui donc qui veut faire un sermon véritablement populaire et chrétien, doit :

Premièrement, avoir appris à connaître et à pratiquer le christianisme ; autrement il lui sera impossible de prêcher le christianisme selon l'esprit d'un chrétien ;

Secondement, il doit avoir appris à connaître le peuple, et s'être habitué à considérer le salut éternel de ce dernier comme son affaire capitale ; autrement il ne saurait être un prédicateur populaire, devenu tel par un besoin et une nécessité de son cœur ;

Troisièmement, il doit avoir appris à connaître le langage de la persuasion et de l'émotion, telles qu'il les faut pour le peuple, et il doit s'être familiarisé avec ce langage.

7. Celui donc qui veut former des prédicateurs populaires bons et chrétiens, ne doit rien négliger, après avoir appris à connaître par expérience et par une vue intime ce qu'il y a de divin et d'apostolique dans le christianisme, dont l'Église catholique est la dépositaire: 1° pour le faire admettre à la raison de ses élèves, comme vérité, à leur âme, comme en étant le souffle, et, par conséquent, pour en faire le mobile de toutes leurs actions ; 2° pour dépeindre, telle qu'elle est, la détérioration fondamentale et l'état actuel de l'humanité, ses passions, ses

préjugés, ses tentations, ses habitudes, etc., profitant ainsi de toutes les occasions pour exciter leur zèle et leur compassion pour le peuple ; 3° pour leur recommander et leur faciliter l'étude de la popularité ; pour examiner les exercices qu'ils feront sur cette matière.

8. Si donc la vérité et l'intérêt du fond sont les premières qualités d'un bon sermon, nous devons commencer par résoudre cette question : *Comment faut-il s'y prendre pour choisir et trouver un sujet vrai et intéressant ?*

CHAPITRE PREMIER.

SUJET D'UN SERMON CHRÉTIEN.

9. Toutes les règles particulières qui doivent diriger les jeunes prédicateurs, non-seulement quand il s'agit de trouver un sujet, mais encore de rassembler des matériaux, de les disposer, de les élaborer et de les présenter, n'aboutissent à rien, quand le prédicateur manque de cette qualité fondamentale que le mathématicien Hahn, qui était en même temps un orateur chrétien, a le premier formulée en termes précis, et, s'il m'est permis de le dire, avec une exactitude mathématique :

Le prédicateur doit, avec le regard de son intelligence, pénétrer jusqu'à l'essence même du christianisme.

Il importe donc, avant tout, de faire connaître au jeune prédicateur quelle est cette condition fondamentale.

A. Ce regard du prédicateur est celui qui, partant des rayons du christianisme, arrive au centre du foyer, et, de ce centre, contemple tous les rayons qui s'en échappent.

Ce regard lui permet de ramener chaque doctrine particulière du christianisme à la doctrine fondamentale, et, de cette doctrine fondamentale, d'étendre sa vue sur chacune des doctrines particulières. Cette vue découvre dans chaque doctrine spéciale le centre du christianisme, et dans le centre du christianisme, chaque doctrine spéciale.

B. Cette vue centrale, là où elle existe, suppose dans l'âme une disposition analogue, une « force centrifuge » qui doit s'emparer de l'homme à tous les moments de sa vie, et le faire converger vers le foyer de tout ce qui est Vrai, Beau et Bien, c'est-à-dire vers Dieu.

C. Cette vue centrale suppose en outre qu'il y a dans le christianisme une idée centrale, que cette idée est entrevue par le prédicateur, et qu'elle est pour son intelligence d'une clarté évidente, c'est-à-dire propre à produire l'évidence.

D. Cette idée centrale du christianisme ne saurait être complexe ; ce doit être la même que celle qui était en Jésus-Christ, et qui de Jésus-Christ a passé dans saint Jean, dans saint Paul, dans tous les Apôtres et dans tout ce que le christianisme a eu de prédicateurs distingués.

E. Cette idée centrale du christianisme peut être plus ou moins obscurcie, devenir plus ou moins lumineuse, être manifestée et exprimée avec plus ou moins de force; mais elle ne saurait être méconnue même dans son expression extérieure; car j'aurai soin de la choisir à dessein et de profiter de toutes les occasions pour lui donner une fraîcheur et une beauté nouvelles. Cette idée centrale, c'est :

Dieu en Jésus-Christ :
Salut du monde pécheur !

F. Autant il est certain que cette vue intime dans l'essence du Christianisme suppose dans l'âme et une « force centrifuge, » et une idée fondamentale du christianisme, autant cette vue centrale est indispensable à tout orateur chrétien qui ne veut pas bavarder au hasard, ou même prêcher un christianisme imaginaire; mais qui veut faire connaître l'essence même du christianisme.

G. Comme saint Paul avait cette vue centrale à un très-haut degré, l'un des amis de l'Apôtre parcourut plusieurs fois toutes ses Épîtres dans l'unique intention de l'y saisir dans son *unité* et dans sa *variété*. Pour celui qui aurait cette vue de saint Paul,

les conseils que nous allons donner sur l'art de trouver le thème d'un sermon seraient aussi clairs que superflus.

10. Par thème (1), j'entends la pensée fondamentale que le sermon doit expliquer, développer, prouver, appliquer, exposer, le foyer d'où jaillissent et où aboutissent toutes les autres pensées du prédicateur.

11. Celui qui veut trouver un thème convenable, intéressant, n'a rien autre chose à faire qu'à prendre le christianisme tel que l'ont présenté Jésus-Christ et ses Apôtres, puis à se conformer aux exigences de la communauté, aux nécessités de lieu, de temps, de circonstances, etc. Il prendra donc en considération :

1° *Le but de la réunion*. Ce qui réunit le peuple, c'est ou un jour de fête commun à tous les chrétiens, ou un événement particulier, ou une nécessité de circonstance. Il considérera donc :

2° *L'état de la communauté*. Que peut-elle comprendre ? que peut-elle supporter ? que peut-elle raisonnablement attendre ? A-t-elle plus d'instruction que d'autres communautés, ou en a-t-elle moins ?

3° *Ses propres capacités*. Ai-je réellement foi à ces doctrines que je dois annoncer au peuple ? Ai-je assez de connaissances et de courage pour les faire comprendre et leur donner de l'importance à ses yeux ? Ma foi en ces vérités est-elle solide ? La connaissance que j'en ai est-elle large, et le courage de la communiquer aux autres est-il suffisamment grand ?

4° *Son âge et sa personne*. Convient-il à mon âge et à ma personne de traiter cette question devant ce peuple ?

5° *Le temps*, dont il n'est guère permis à un prédicateur de passer la limite. Suis-je en état d'exposer clairement cette doc-

(1) Je suppose ici que le prédicateur veut mettre de l'unité dans son discours ; car il n'est pas nécessaire, ni même avantageux que nous donnions toutes les années la même forme à nos sermons. L'homélie peut prendre les passages dans l'ordre où ils se suivent, sans rattacher son discours à un thème unique ; et qui pourrait douter que l'homélie ne tienne la première place parmi les discours chrétiens ?

trine à ce peuple dans l'espace d'une demi-heure, de trois quarts-d'heure?

6° *Le but de la prédication chrétienne.* Cette pensée fondamentale exposée au peuple réalisera-t-elle le but immédiat de la prédication : l'édification, et son but éloigné : le salut éternel du peuple?

7° *Les doctrines fondamentales du christianisme et les principaux devoirs qu'elles imposent,* devoirs qui s'y trouvent déjà renfermés et n'ont en quelque sorte pas besoin d'en être déduits.

Un prédicateur bon et chrétien ne parle pas en l'air; il communique ce que son intelligence aperçoit dans un jour lumineux et qui vivifie réellement son cœur, à ceux qui lui sont unis par la même foi chrétienne, et il le leur communique pour développer en eux les étincelles de leur commune foi; il le communique suivant le besoin, les forces et l'attente de ses auditeurs; et la manière dont il le fait est proportionnée aux circonstances, aux conjonctures au milieu desquelles il exerce son ministère. Il devra donc, dans le choix de son thème, prendre en considération le fond du christianisme, les forces, les besoins, les espérances de ses auditeurs, le but de son ministère, la mesure de ses forces, les nécessités de lieu et de temps, afin de choisir une matière conforme à l'esprit du christianisme, aux capacités du peuple, au but du sermon, aux circonstances de lieu et de temps, etc.

Peut-être le prédicateur aimera-t-il voir exposés parallèlement dans un seul tableau les principaux enseignements de la religion et les devoirs qui en découlent pour la vie; car, sciemment ou non, il faut qu'il parte constamment de là et qu'il y revienne sans cesse, s'il veut prêcher le christianisme tel que l'ont prêché Jésus-Christ et les Apôtres.

Quand vous connaîtrez l'idée centrale et unique du Christianisme : *Dieu en Jésus-Christ, salut du monde,* il vous sera impossible de n'y point trouver les doctrines suivantes, qui forment toute la science de la foi et des mœurs.

DOCTRINES DE FOI.	DOCTRINES DES DEVOIRS.
I	I
Un Dieu — La souveraine vérité, Le souverain amour, La souveraine beauté, La vie éternelle.	Tendance de l'homme tout entier vers Dieu. Foi en la souveraine vérité, — en Dieu. Foi en l'amour souverain, — en Dieu. Confiance en la beauté souveraine, — en Dieu. Confiance en l'amour éternel, — en Dieu. Amour de la beauté éternelle — de Dieu.
II	II
L'homme dans son triple état : éclairé, bon, heureux dans son origine ;	Retour sérieux vers Dieu, —
Maintenant pécheur, obscur, misérable, mortel ;	Retour complet vers Dieu.
Il peut redevenir éclairé, bon et heureux.	Union constante avec Dieu.
III	III
Jésus-Christ, Fils de Dieu et Rédempteur des hommes, unique Médiateur entre Dieu et l'homme.	Foi en Jésus-Christ. — Confiance en Jésus-Christ. — Amour de Jésus-Christ.
IV	IV
Un Saint-Esprit, esprit du Père et du Fils, Régénérant les méchants, Formant ceux qui sont dociles, Habitant dans les enfants de Dieu, Et les excitant au bien.	Demander le Saint-Esprit. Écouter sa voix, Suivre ses inspirations, Coopérer avec toutes les forces qu'il nous donne de sa plénitude.
V	V.
L'Église de Jésus-Christ, *assemblée de tous les enfants de Dieu le Père, par Jésus-Christ, Fils de Dieu, dans le Saint-Esprit.* L'Église s'annonce :	Esprit de l'Église, esprit des fidèles, c'est-à-dire :
a. Par la prédication retentissante et continue de l'Évangile ;	*a*. Efforts pour conserver et agrandir la communauté des fidèles avec Dieu, avec Jésus-Christ et avec les membres vivants de l'Église ;
b. Par la liturgie, les sacrements, le culte divin, la célébration des jours de dimanches et de fêtes ;	*b*. Participation de l'âme et du cœur aux institutions liturgiques;

vous auriez suffisamment de matériaux pour votre discours.

Un exemple :

Dans une foule d'endroits, le peuple célèbre la fête de saint Léonard, pour demander que le bétail soit préservé de la peste et autres maladies. Plus d'un chrétien ne manque pas, sans doute, de mêler à cette prière quantité de pensées terrestres. Néanmoins, comme le peuple ne se réunit que pour témoigner à Dieu qu'il est placé sous sa souveraine dépendance, et pour implorer la bénédiction de la toute-puissance divine, sans laquelle nulle entreprise humaine ne réussit; comme le sentiment de notre dépendance vis-à-vis de Dieu, et la foi à l'efficacité des bénédictions divines, constituent l'essence de la religion, une âme chrétienne trouvera d'elle-même le plus beau thème de sermon, dès qu'elle portera ses regards sur l'essentiel de la religion, par exemple : *Le Seigneur est riche pour tous ceux qui l'invoquent*, et : *le Seigneur veille sur vous tous.*

I. *Cherchez d'abord ce qui est éternel*, et *cherchez-le dans le Seigneur ;* car le Seigneur est riche pour tous ceux qui l'invoquent.

II. *Ne soyez point dans l'inquiétude par rapport aux choses temporelles ;* car le Seigneur veille sur vous tous et bénit le travail assidu.

Une autre fois, le prédicateur pourra apprendre à ses auditeurs comment ils doivent chercher Dieu dans la vie des champs, et comment ils peuvent l'y trouver. Il pourra montrer aussi combien l'homme des champs, lorsqu'il est vraiment chrétien, peut vivre heureux et content.

Quelques-uns ont commencé dans leurs sermons à parler plus de la nature que de Dieu, plus des prés et des champs que de Jésus-Christ, plus du temporel que de l'éternel. Il est inutile de démontrer ce qu'il y a d'insensé dans de pareils écarts. Cependant, dans des circonstances analogues à celles de la fête de saint Léonard, le prédicateur pourra profiter de l'occasion pour réconcilier le peuple avec la vie des champs; car autant il serait préjudiciable qu'en glorifiant les choses de la matière les chrétiens s'éloignassent des choses de Dieu, autant il est sa-

lutaire d'apprendre à connaître, à aimer et à imiter Dieu dans les choses naturelles.

« Ne fuyez point les ouvrages laborieux ni le travail de la campagne, qui a été créé par le Très-Haut » (*Eccli.*, VII, 16).

Apprenez à voir la vie des champs telle qu'elle est, telle qu'un chrétien doit la voir. Le chrétien voit du bien où un grand nombre n'en voient aucun, il ne voit aucun mal là où plusieurs ne voient que celà, et dans ce qui est réellement un mal, dans la souffrance, il voit la main de Dieu qui l'enlève ou l'adoucit, et qui sait chaque fois le racheter par un bien infini.

I. *La vie des champs renferme, aux yeux du chrétien, beaucoup de bien qu'une foule d'habitants des campagnes ne connaissent ni n'estiment.*

Il est manifeste : 1° qu'il y a plus d'application et moins d'oisiveté à la campagne que dans les villes. Le chrétien voit en cela une bénédiction divine, bénédiction pour le corps et pour l'âme. Vous devez vous-mêmes le savoir : quand êtes-vous le plus assaillis par de mauvaises pensées ? est-ce quand vous suivez votre charrue, ou quand vous n'avez rien à faire ?

Il est manifeste : 2° que, par cela même qu'on trouve à la campagne plus d'application et une nourriture plus simple, il y a plus de santé, plus de forces physiques et moins de maladies que dans les grandes villes. Là encore le chrétien voit une nouvelle bénédiction du ciel.

Il est manifeste : 3° que les enfants de la campagne reçoivent une meilleure éducation que ceux des villes. Le travail *endurcit*, les pieux exemples d'une mère fructifient ; privés du spectacle des vices honteux et dégradants, les enfants conservent plus facilement et plus longtemps leur innocence.

Il est manifeste : 4° qu'à la campagne il y a moins d'occasions et d'entraînement au péché, et surtout moins de corruption et plus de loyauté française que dans les grandes villes. Les théâtres, qui corrompent les mœurs sous prétexte de les polir ; les sociétés qui pratiquent le vice comme un art et l'enseignent comme une science, les maisons dont la volupté est l'unique moyen de sub-

sistance, manquent encore, dieu merci, dans la plupart de nos villages.

Il est manifeste : 5° qu'il y a à la campagne plus de piété que dans la ville. Quand l'herbe resplendit dans les prairies, quand les épis dorés inclinent leur tête majestueuse et semblent appeler la main du laboureur, quand les arbres plient sous le poids de leurs riches ornements, on assiste en quelque sorte au travail de la Providence ; on la voit répandre à pleines mains la bénédiction.

Il est manifeste : 6° que la culture des champs est pour vous *une école de sagesse* qu'on ne trouve pas dans les villes. L'agriculture est un commentaire vivant de la plus belle parabole de Notre-Seigneur : Le champ, c'est le monde ; la bonne semence, ce sont les enfants de Dieu ; l'ivraie, ce sont les méchants ; l'homme qui sème le bon grain, c'est le Fils de Dieu ; celui qui sème le mauvais grain, c'est Satan ; les moissonneurs, ce sont les anges ; la moisson, c'est la fin du monde.

II. *Aux yeux du chrétien, la vie des champs est dépourvue d'une foule de maux qu'y aperçoivent des yeux ordinaires.*

« Dans les villages, il n'y a pas autant d'églises, de pratiques de dévotion, de sermons, que dans les villes. » — Une église de village suffit à celui qui est pieux, qui veut écouter et conserver la parole de Dieu, et qui veut devenir lui-même un temple de Dieu ; les nombreuses églises des villes ne servent de rien au méchant qui y apporte et en emporte l'enfer avec lui.

« Les habitants de la campagne, dit-on, sont attachés à la glèbe comme des bêtes de somme, et les sueurs qu'ils répandent ont peu de compensations. » — Les travaux, si pénibles qu'ils soient, qui apportent un morceau de pain dans la maison, valent mieux que l'ennui et l'oisiveté, qui n'enfantent que le vice et la mort. La culture des champs fait partie des lois établies par le Seigneur ; elle est pour la ville comme pour la campagne une source de bénédictions.

« On méprise les habitants de la campagne. » — Les insensés, oui ; les gens raisonnables, non. Un paysan qui craint Dieu et

qui fait le bien, vaut mieux devant Dieu que tous les grands, tous les riches, tous les savants qui, au milieu de leur grandeur, de leurs richesses, de leur science, oublient qu'ils ont une âme. Dieu, qui voit tout, bénit du haut de l'éternité la vertu cachée sous les haillons, et punit le vice qu'abritent les vêtements de soie.

III. *Dans ce qui est réellement un mal, une souffrance, l'œil du chrétien voit la main de son Père qui supprime, adoucit et rend chaque fois au centuple ce qui est enduré avec patience.*

Par cela seul que l'agriculteur est endurci par le travail et la souffrauce, chaque nouvelle douleur lui est plus facilement supportable qu'à l'homme efféminé. Quand éclatent des inondations, des pestes, des calamités générales, la compassion des voisins est d'autant plus grande que le mal est plus intense. Dieu sait proportionner la générosité des cœurs à l'étendue des besoins; et si la nécessité élève les âmes vers Dieu, elle en fait aussi descendre la force et la consolation. Quand les souffrances deviennent plus vives et plus opiniâtres, elles conservent le trésor du ciel, la perle de la vie éternelle, dans l'âme qui, tourmentée par la terre, cesse de s'attacher si étroitement à elle. Or, si les souffrances affermissent et purifient le saint amour pendant les jours de notre pèlerinage sur la terre, quelle récompense la Bonté sonveraine et éternelle n'accordera-t-elle pas là-haut à la patience éprouvée?

Alors, chers habitants des campagnes, vous bénirez avec reconnaissance les souffrances qui auront été vos bienfaitrices. Croyez-vous, en effet, que les souffrances soient inutiles à l'homme, — qu'elles ne soient pas iudispensables à sa vertu? Si tout nous réussissait constamment, nous oublierions bien vite Notre-Seigneur, nous mépriserions ses commandements, nous nous enorgueillirions de notre santé, de l'abondance de nos greniers, de la quantité de notre argent, de la beauté de notre bétail, des semences de nos champs, etc. Mais quand une calamité publique abat sur un lit de douleur le robuste habitant des campagnes, enlève les bestiaux qu'il a dans son étable;

quand un incendie détruit ses greniers, que la disette vide ses coffres-forts, qu'une inondation ravage la semence de ses champs, alors il tourne ses regards vers Dieu, alors il espère en lui, alors il s'affectionne à ses commandements et commence à les estimer par-dessus tout....

13. Pour faire la critique d'un thème que l'on a choisi, il suffit de se demander : *a*, si la pensée qui est l'âme du sermon et qui forme le thème proprement dit, est vraie, claire, pratique, édifiante; *b*, si elle répond aux besoins des auditeurs et aux légitimes attentes des hommes de bien, par conséquent si elle offre de l'intérêt pour les auditeurs; *c*, si elle vous paraît suffisamment féconde pour que, après une préparation convenable, vous puissiez parler là-dessus pendant une demi-heure, sans offenser la raison de ceux qui pensent, et sans impatienter les gens de bien; *d*, si vous n'êtes pas trop recherché, trop maniéré.

..... Souvent le thème, ainsi que sa division, sont déjà fournis par un passage de l'Écriture : dans ce cas, il suffit d'expliquer les mots. C'est ainsi qu'est exposée la doctrine la plus importante du christianisme :

MON JUSTE VIT DE LA FOI.

« La vie du juste » est véritablement une vie de foi.

1° Le juste vit de la foi, car celui qui vit de la foi doit nécessairement être juste.

2° Mon juste vit de la foi; car c'est moi qui justifie, dit le Seigneur.

3° Mon juste vit; car ceux que je n'ai pas justifiés, que je n'ai pas excités, sont encore morts et ensevelis dans l'abîme de la perdition.

4° Mon juste vit de la foi; ce qui l'anime, ce qui vit en lui, ce sont les choses de l'éternité, les choses de Dieu, auxquelles sa foi s'est attachée.

Des modèles et des exercices de ce genre conviennent spécialement à l'enseignement oral.

14. Plus le prédicateur se familiarisera avec le fond et l'esprit du christianisme, plus il verra clairement sur quoi il devra parler sans cesse, et ce sur quoi il ne devra jamais parler.

Les doctrines fondamentales du christianisme, les devoirs, les aspirations, les espérances (nº 11) qui en découlent, forment le texte unique et invariable de tous les sermons. Quant à ce dont on ne doit *jamais* entendre retentir une syllabe dans une chaire chrétienne, il a de nos jours fourni matière à tant de sermons sans but, ou contraires à leur but, qu'il vaut la peine d'en donner une indication détaillée.

15. Doivent être à jamais bannis de la chaire chrétienne :

1° *Les considérations purement spéculatives sur des êtres réels,* par exemple, la question de savoir comment parlent les anges. Nous appelons purement spéculatif tout ce qui ne saurait donner au peuple ni plus de lumière ni plus de force pour connaitre et aimer le bien ; ce qui ne saurait ni éclairer notre raison sur les rapports de Dieu à nous et sur nos rapports à lui, ni rendre notre cœur plus satisfait de Dieu, ni nous rendre plus propres à remplir nos devoirs.

2° *Les recherches tout à fait inutiles* sur des choses qui n'existent nullement, telles que celle-ci : « Que serait-il arrivé, si Adam n'avait point péché ? »

3° *Le procédé scolastique appliqué à l'explication d'importantes vérités dogmatiques* (*modi explicandi dogma mere scolastici*), car il dépasse les horizons du peuple ; par exemple, vouloir expliquer *comment* s'opère la transmission du péché originel.

4° *Les développements purement scientifiques* d'une idée théologique, telle que celle-ci : « Comment la grâce sanctifiante est-elle communiquée à l'homme ? « Contentons-nous de savoir que le Saint-Esprit habite en nous, que la paix divine, la charité céleste et l'espérance qui ne chancelle jamais, ces trois marques de sa présence, ont établi en nous leur séjour ! Quant à savoir comment l'Esprit-Saint vient en nous, comment il y opère, une pareille question n'a aucune valeur aux yeux du peuple chrétien. On a beau faire, on n'expliquera jamais ce qui est inex-

pliquable ; d'ailleurs, pour celui qui ne porte pas en soi le mystère, et qui ne le connaît pas par expérience, tout effort pour traduire le divin dans un langage humain, est superflu.

5. *Les sentences bibliques et les passages des Pères* entassés par pure jactance, pour faire preuve de savoir-faire, et mis en ordre de bataille.

6. *Les propositions philosophiques énoncées sous une forme philosophique;* par exemple : « Le monde que nous habitons est-il le meilleur des mondes possible ? »

7. *Les citations éclatantes empruntées à l'histoire profane ou à la mythologie*, destinées à frayer les voies à la parole de Dieu. Par exemple : « Lorsque Apelles voulut peindre la Beauté, Jupiter, etc. »

8. *Les anecdotes puériles*, inventées pour amuser le peuple ou les grands, comme fit, en 1787, un orateur qui plaça la Mère du Sauveur dans l'arbre généalogique d'une maison princière.

9. *Les jeux de mots qui sentent la trivialité et l'enfantillage*, rendent le prédicateur ridicule, et provoquent le rire des auditeurs qui ont du goût; tels que celui-ci du père Abraham : « Lauingen n'est pas loin de Dillingen » : la charité ne tarde pas à se refroidir.

10. *Les questions énigmatiques et populacières*, qui font de l'Évangile un recueil de devises, et transforment un sermon en un exercice de bons mots. C'est ainsi qu'au couvent de Hohenwart (Attente-des-grands), on posa en chaire cette question : « De quel pays était Zachée ? »—Réponse : « C'était un Hohenwarter. »

11. *Les peintures métaphoriques* qui transforment les saints en animaux et font d'un sermon écrit en style d'histoire naturelle, un panégyrique des animaux, avec application aux saints; par exemple : « Saint Bernard était un lion, un lion courageux, etc. »

12. *La manie de ravaler plusieurs saints pour élever d'autant plus haut celui que l'on a en vue.* « Celui-ci se distingue par la magnificence de ses expressions : c'est un Ambroise; celui-là se

joue en des pensées fines et délicates : c'est un Augustin ; l'un fait retentir le tonnerre de la vérité : c'est un Chrysostome, etc. ; mais il en est un qui l'emporte sur tous, c'est saint Bernard ; il a tout à la fois la délicatesse de langage de saint Ambroise, la pénétration de saint Augustin, la foudre de saint Chrysostome.»

13. *Les louanges exagérées* ayant pour objet des matières accidentelles à la religion, et quelquefois les auditeurs eux-mêmes ; ce qui est une profanation du culte public qui est dû à Dieu, et est en opposition directe avec le but qu'on doit se proposer, l'édification des fidèles.

14. *Les discours funèbres* qui, ou sont en contradiction flagrante avec la vérité, ou louent dans les défunts des choses qui ne méritent pas d'être recommandées à des chrétiens et devant des chrétiens. C'est ainsi qu'un ecclésiastique fut loué par son panégyriste pour avoir été un chasseur septuagénaire.

15. *Les affaires politiques et les articles de gazettes*, qui ne sont qu'une pomme de discorde jetée à des auditeurs impressionnables.

16. *Les questions, les récits, les tableaux* qui ne peuvent avoir d'autre conséquence que de porter les inférieurs à juger arrogamment de leurs supérieurs.

17. *Les peintures qui sont de nature à trahir les personnes*, non moins que les *satires mordantes*. Par exemple, prêcher dans un village composé d'une vingtaine de maisons contre un péché d'impureté huit jours après qu'il a été commis, c'est montrer au doigt et couvrir de confusion devant toute une paroisse la personne coupable.

18. *Les vives peintures de l'impudicité*, qui attirent plutôt qu'elles ne corrigent, séduisent plutôt qu'elle n'inspirent de l'horreur, et enseignent le vice à l'innocence au lieu de l'en préserver.

19. *Les invectives cicéroniennes contre les vices des hommes.* Sans doute qu'il ne faut jamais cacher la plaie qui ronge l'humanité, ni affaiblir l'horreur que doit inspirer le péché; mais il faut dire aussi que la chaleur du tempérament n'est pas ce qui

corrige, surtout en chaire. Il faut avertir les auditeurs, les exciter; mais ce résultat, au lieu d'être obtenu par la colère du prédicateur, doit l'être par la force pénétrante de la vérité. Quand la bouche du prédicateur n'est remplie que de menaces, le peuple s'y habitue, et tout le fruit qu'on retire de cette passion chagrine qui ne sait que blâmer, c'est de donner naissance à ce proverbe des paroissiens : « Notre prédicateur est toute l'année fâché contre nous. »

20. *Les amplifications imaginaires* que l'on fait sur les devoirs ou sur les péchés, et qui n'ont aucun sens pour le peuple chrétien.

21. *Les recherches casuistiques* sur certains cas de conscience qui ne se présentent jamais, ou du moins que très-rarement, et dont la solution ne rentre pas dans le cercle des connaissances du peuple.

22. *Les sorties et les croisades contre les libres penseurs*, auxquelles le peuple peut bien mêler ses clameurs, mais auxquelles il ne comprend rien.

23. *Les déclamations exagérées sur la corruption du temps présent*, qui effrayent sans nécessité les consciences délicates, font naître la curiosité de rechercher les fautes d'autrui, et courir après des aventures.

24. *Les prophéties terribles et les sentences de condamnation portées sur des pays entiers*, qui, des vices du présent, concluent à des châtiments futurs, ou qui, au spectacle d'une calamité qui sévit dans un pays, crient aussitôt à la corruption des mœurs. De pareils sermons ne sont que de l'astrologie judiciaire.

25. *Les opinions terrifiantes*, qui non-seulement ne sauraient être prouvées, mais qui détruisent les miséricordes de Dieu et placent sa justice dans une fausse lumière : telles sont celles qui consistent à dire que parmi les auditeurs il y aura plus de damnés que de sauvés.

26. *Les contes de revenants* et autres récits semblables, qui ne font qu'ajouter à l'ignorance du peuple et affaiblir sa confiance en Dieu.

27. *Les représentations théâtrales et emblèmes* ayant pour but de fortifier l'impression de la vérité, mais qui blessent la dignité du ministère. C'est ainsi qu'un prédicateur monta en chaire armé d'un fusil, et demanda à ses auditeurs ce qu'il en serait d'eux s'il leur tirait dessus, s'ils auraient le courage de comparaître devant Dieu.

28. *Les coussins placés adroitement* sous le coude des pécheurs, et les rêves philanthropiques sur l'âge d'or de l'éducation.

29. *Les nouveaux systèmes sur les devoirs* qui, n'ayant aucun appui dans l'histoire ni dans la révélation positive, n'offrent aux cerveaux maladifs qu'un idéal de vertu puisé dans le domaine vaporeux de l'imagination, et qui ne guérissent ni les pieds des paralytiques, ni les yeux des myopes. La prédication n'est pas une leçon de morale, ni l'église une salle académique, ni le catéchisme une nomenclature de vertus.

30. *Tout écho de l'esprit du siècle dans le prédicateur* : préoccupation des choses du temps, culture des arbres, introduction de nouvelles méthodes d'enseignement, infatuation des idées de telle école ou de tel parti ..; toutes choses qui ne laissent pas le temps de parler de Dieu, de Jésus-Christ, de la vie éternelle.

Bref, le prédicateur ne doit rien dire de tout ce dont, après mûr examen, il lui semble que ni Jésus-Christ, ni saint Pierre, ni saint Paul ne parleraient certainement pas s'ils étaient à sa place.

16. Quand on a choisi son sujet, il s'agit de savoir comment on trouvera les matériaux nécessaires pour le traiter.

CHAPITRE II.

Comment on trouve les matériaux d'un sermon, c'est-à-dire les quelques pensées fondamentales dont se composent les parties d'un discours.

17. Celui qui a une vue centrale, c'est-à-dire une vue qui le ramène constamment à la doctrine fondamentale du christianisme, saura, sans beaucoup de peine, donner à ses pensées l'unité qui leur est nécessaire, en d'autres termes, trouver un

sujet convenable. Celui qui a une vue centrale, par conséquent une vue qui embrasse toutes les doctrines particulières, pourra, sans beaucoup de peine, donner à ses réflexions une variété suffisante, c'est-à-dire qu'il trouvera suffisamment de matériaux pour mettre en lumière la pensée fondamentale de son discours, pour la développer, la prouver et l'exposer.

Cette vue habile, qui embrasse chacun des détails, est le fruit de la méditation (1), le résultat de la rectitude de la pensée, également habituée à décomposer l'ensemble, et à rattacher les parties entre elles et avec le tout. Ce que dit Horace de l'écrivain, particulièrement du poète, peut se dire aussi du prédicateur :

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

Il n'y a que ce dont j'ai pleinement conscience, ce que mon intelligence conçoit clairement, ce que je vois en quelque sorte dans un tableau vivant, que je puis exposer et présenter clairement aux autres, et par conséquent le leur faire voir et comprendre.

Sapere, fons scribendi,
Sapere, principium dicendi.

« Avant donc que d'écrire, apprenez à penser. »

Il faut, avant tout, que la méditation ait assuré à la pensée la vérité, et à l'intelligence la clarté de l'idée.

Outre le *sapere*, Horace connaît encore un autre moyen de trouver facilement les pensées particulières qui éclaircissent, développent et prouvent la pensée fondamentale.

Avant de préciser quels seront les matériaux d'un discours, il nous faut (comme déjà nous l'avons fait observer en parlant du thème) consulter nos forces, non-seulement afin de ne point choisir un sujet dans lequel nous échouerions, mais encore afin d'arriver plus vite au but de notre recherche dans le choix des

(1) L'expérience m'ayant appris que la plupart des jeunes prédicateurs manquent principalement sur ce point, et que c'est en cela qu'ils éprouvent le plus de difficultés, je crois leur rendre service en donnant une foule d'exemples, instructifs sous plusieurs rapports, sur la manière de développer les idées, d'analyser les propositions et de trouver les matériaux d'un discours.

pensées qui, comme matériaux, doivent servir de développement au sujet.

> Sumite materiam vestris qui scribitis æquam
> Viribus, et versate diu quid ferre recusent,
> Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res,
> Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Celui donc qui, au lieu de choisir sans discernement la pensée fondamentale de son discours, aura saisi du regard de son intelligence et pénétré à fond l'idée-mère du Christianisme, celui-là ne sera pas forcé de parcourir le monde entier pour trouver les matériaux de son sermon : ils se présenteront en foule à sa pensée sans qu'il les ait cherchés, ou plutôt ils lui seront déjà fournis par cette pensée fondamentale. Ainsi donc, le *res lecta potenter* est aussi significatif que le *recte sapere*. Souvent ce n'est que lorsque nous avons commencé à disposer les matériaux d'un sermon que nous comprenons que ce ne sont ni des matériaux de sermons, ni les matériaux qu'il fallait employer.

C'était un caprice qui m'avait pris, ce n'était pas un sujet, *res;* ce n'était qu'un tâtonnement aveugle, et non un choix, *lecta*, dominant une matière bien connue et bien comprise; ce n'était pas *res lecta potenter*.

On le voit, le *res lecta potenter* n'est pas seulement quelque chose de mieux que toutes les recherches de pensées ; il est encore, si je puis ainsi dire, l'âme qui vivifie la recherche et la production des pensées particulières. Il transforme la recherche vague et incertaine des matériaux d'un sermon en une recherche précise et déterminée, il fait qu'on trouve sûrement cette variété qui se rattache au sujet comme les membres se rattachent au corps, et il nous rend propres à exposer dans toute sa plénitude la pensée unique et fondamentale que nous avons choisie.

Tous les exercices des commençants doivent avoir pour objet de perfectionner le *sapere* comme étant le *principium dicendi*, et le *res lecta potenter* comme étant la meilleure direction de l'esprit pour trouver la variété.

Premier exercice.

18. Puisque saint Paul parle si souvent de la « grâce de Dieu » et de la « grâce de Jésus-Christ, » il ne sera pas sans importance de rechercher le sens de ces mots : *Grâce de Dieu en Jésus-Christ.*

I. *Qu'est-ce que la grâce?*

II. *Qu'est-ce que la grâce de Dieu?*

III. *Qu'est-ce que la grâce de Dieu en Jésus-Christ?*

I. Qu'est-ce que la grâce?

La grâce, par rapport à celui qui la dispense, est une bienveillance active et imméritée. Où est la grâce, là est l'*amour*, l'*amour actif*, l'*amour immérité.*

Un don sans bienveillance — n'est pas une grâce, c'est le payement d'un plaisir, comme serait celui qui consisterait à donner deux sous à un danseur de corde pour qu'il nous amusât par ses tours d'adresse. La bienveillance sans l'action, par exemple, souhaiter du bien à un pauvre, promettre de lui en faire et s'en tenir là, est une bienveillance stérile; ce n'est pas une grâce. Quand je donne à un ouvrier ce qu'il a gagné, je lui paye son salaire, je ne lui fais pas une grâce. Ainsi donc, *amour, amour actif, amour immérité,* telle est l'essence de la grâce.

La grâce, par rapport à celui qui la reçoit, signifie tout ce qui lui arrive par suite d'une bienveillance active et imméritée, tout don inspiré par une bienveillance gratuite et effective. Par conséquent, le mot grâce s'applique à la fois, et à la *bienveillance active et imméritée de la personne qui donne,* et au *don qui vient de cette bienveillance.*

II. Qu'est-ce que la grâce de Dieu?

C'est l'amour effectif et immérité que Dieu le Père a pour ses créatures raisonnables, et les dons qui découlent pour les hommes de cet amour. Telle est : 1° la grâce de création; car tout ce que Dieu créa était bon, et il le créa par une bienveillance imméritée. 2° Toute vie et toute existence dans le monde est une grâce; car tout ce qui a l'existence et la vie existe et vit par un amour

immérité de Dieu. 3° La nature est une grâce; car elle est de Dieu, elle est bonne en soi, elle est le souffle de l'éternel amour. La force qu'a le soleil d'éclairer et de réchauffer; la vertu qu'a une source de rafraîchir et de fortifier; la force qu'a le pain de nourrir et de conserver..... est une grâce. La force de penser est une grâce; la faculté d'avoir conscience de soi-même est une grâce; la liberté de l'âme est une grâce; la faculté de connaître, d'aimer, d'adorer l'Être unique et souverain, source première de toute grâce, est une grâce. 4° Toute bonne pensée, toute bonne intention, toute larme pieuse, toute invention utile, tout bon usage des forces qu'on a reçues est une grâce. 5° Tout acte qui a pour objet de ramener les méchants au bien est une grâce. 6° Toutes les révélations de Dieu par les prophètes, Jésus-Christ, les Apôtres, etc., sont des grâces. 7° Tous les miracles et toutes les prophéties sont des grâces. 8° L'incarnation, l'histoire de la vie, de la passion et de la glorification de Jésus-Christ sont des grâces de Dieu. 9° Les monuments où sont contenues les révélations, la rédaction, la conservation des livres qui les renferment, ainsi que tout le bien qu'ils ont produit dans le monde, sont une grâce. 10° Toutes les leçons, les encouragements, les forces que nous recevons du Saint-Esprit sont des grâces de Dieu.

III. Qu'est-ce que la grâce de Jésus-Christ?

C'est l'amour immérité de Dieu envers les hommes pécheurs, manifesté en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Cette grâce donne au pécheur tout ce qu'il lui faut pour devenir bon, pur, saint, sage, tranquille et heureux. Cette grâce est lumière pour la raison, stimulant pour la volonté, chaleur pour le cœur de l'homme : toutes choses qui le transforment en un homme nouveau, et le transfigurent à la ressemblance de Dieu. C'est cette grâce qui fit de grossiers pêcheurs de Galilée des lumières du monde, et de Saul persécuteur de Jésus-Christ, un ami et un Apôtre de Jésus-Christ; c'est elle qui fit que le bon larron, après avoir partagé les souffrances du Sauveur, entra en participation de sa gloire; c'est elle qui a formé tous les saints. — C'est cette grâce qui tue le péché, — tue la conséquence du péché, — tue

la mort même. Là où est cette grâce, là règne Dieu, là est la justice, la joie et la paix dans le Saint-Esprit, etc.

La grâce, c'est donc l'amour immérité de Dieu le Père envers ses créatures raisonnables ; c'est tout ce que cet amour immérité a fait, fait et fera en faveur des hommes ; c'est la création, la conservation, le gouvernement et la consommation du monde ; c'est le passé, le présent, l'avenir, la terre, le ciel, etc. Celui qui connaît l'idée centrale du christianisme, sait que la grâce, entendue dans le sens de l'Évangile, est l'Amour éternel lui-même se réconciliant par Jésus-Christ, en qui il s'est manifesté, l'homme qui s'était séparé de lui. Aussi les hommes de Dieu, saint Paul, saint Pierre, saint Jean, ne savaient pas parler d'autre chose que de la grâce de Dieu et de la paix en Jésus-Christ : « Que la grâce et la paix de Dieu notre Père, et de Jésus-Christ notre Seigneur soit avec vous ! » Voilà pourquoi les hommes imbus de l'esprit du siècle ne savent parler de rien autre chose que d'eux-mêmes : n'ayant pas besoin de la grâce de Dieu, et de la paix de Jésus-Christ, il ont trouvé le secret d'être leur tout, ce grand *secret de n'être rien*. — Au reste celui qui connaît cette grâce par la transformation de son intérieur en sait plus et sent mieux que celui qui, dans une méditation rapide, ne ferait qu'effleurer un sujet aussi vaste.

Deuxième exercice.

19. — SUR LA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

I. *Qu'est-ce que la reconnaissance ?*

La reconnaissance est cette belle disposition de l'âme par laquelle, connaissant notre impuissance et nos besoins, nous voyons dans le don qui nous est fait un présent, et dans le présent, le donateur ; c'est cette disposition qui nous fait estimer dans le donateur, la grandeur d'âme, aimer la bonté, et qui fait que, persévérant dans l'estime et dans l'amour, nous n'avons pas de plus grand désir que d'être agréables au donateur, de lui ressembler en imitant ses nobles sentiments, de

rendre bienfait pour bienfait, et, s'il y a impossibilité, amour pour amour.

II. *Qu'est-ce que cela veut dire : Etre reconnaissant envers le Seigneur ?*

Être reconnaissant envers le Seigneur signifie : reconnaître généreusement que tout ce qu'il y a en nous de bien est un don de Dieu. Le cœur reconnaissant considère le ciel et la terre, les forces de son corps et de son âme, ses parents et ses proches, la nature et l'Évangile, Moïse et Jésus-Christ, Jésus-Christ et les Apôtres, l'Église et la Bible, comme un don d'en-haut. Il voit partout le doigt de son Dieu, et reconnaît le Donateur dans tous ses dons. Rendre grâces au Seigneur signifie : s'élever du bienfait au Bienfaiteur, respecter dans chaque don la sagesse et la sainteté du Donateur, aimer sa bonté et sa miséricorde, et ressentir plus de joie de l'amabilité du Bienfaiteur que de la grandeur du bienfait. L'âme reconnaissante ne boit pas à un seul petit ruisseau sans remonter à la source première, et sans s'y reposer dans une secrète contemplation. Remercier le Seigneur, c'est manifester par des gestes, des attitudes et des paroles, les vifs sentiments de sa vénération, de son amour, de sa joie envers l'Amour infini et inépuisable ; c'est inviter le ciel et la terre, les anges et les hommes, les étoiles, le brin d'herbe que nous foulons aux pieds, les oiseaux, la mer, à louer le Seigneur. Le cœur surabonde de joie en son Dieu, et la bouche balbutie ce qu'éprouve le cœur ; toute la nature célèbre les saints transports de notre reconnaissance. Remercier le Seigneur signifie : sentir son impuissance à pouvoir rien donner à ce grand et unique Bienfaiteur, et en même temps se jeter tout entier dans le sein de la Charité ; c'est, pénétré de gratitude et d'amour, immoler sur l'autel du Seigneur tout égoïsme, toute volonté personnelle, ne vouloir que ce que veut le Seigneur, ne ressembler qu'à lui, et faire de tous les dons reçus un usage qui honore le Donateur et qui lui plaise. Une pareille reconnaissance fait de l'âme, de l'homme tout entier un don de reconnaissance, car c'est le seul qui soit agréé du Seigneur. Cette reconnaissance-là, Dieu la

réclame, Jésus-Christ nous l'a prouvé par ses paroles et ses exemples. Elle honore le Donateur, nous rend dignes de recevoir de nouveaux bienfaits, inonde l'âme d'une joie céleste, et la fortifie d'une force divine.

III. *Quel doit être le principal objet de la reconnaissance des Chrétiens ?*

J'étais dans l'abîme du péché ; la mort régnait dans mes membres, la nuit et l'enfer dans mon intérieur ; l'égoïsme m'avait séparé de Dieu. Alors Jésus-Christ survint et s'écria : « Mort, levez-vous et marchez ! marchez à la lumière de votre Dieu, et goûtez la paix de l'éternité. » — Que puis-je louer autre chose, sinon l'amour éternel qui m'a délivré du péché et de la mort, de la nuit et de l'enfer, pour me transporter dans le royaume de la lumière, de la charité, de la vie ? — Voilà quel doit être le texte des louanges d'un chrétien.

Cet exercice nous montre que la simple méditation ne saurait elle-même fournir de grands développements, quand l'expérience et les connaissances acquises n'ont pas fait de notre sujet une science vivante.

Troisième exercice.

SUR LES PROGRÈS DANS LA VERTU.

20. Ces paroles, empruntées à l'histoire de l'enfance du Sauveur : « Il croissait en sagesse et en grâce, » nous fournissent l'occasion de parler des progrès dans la vertu, et de l'accroissement qui doit s'opérer dans notre âme.

Il y en a peu qui éprouvent la nécessité de faire des progrès dans la vertu, et tous ne connaissent pas le meilleur moyen d'avancer dans le bien.

I. La nécessité de faire des progrès dans le bien se révèle à nous quand nous réfléchissons sur la nature et sur la destination de l'homme.

1° La nature de l'homme nous montre cette nécessité. Le passage du mal au bien doit se faire tout d'un coup ; mais il n'en est pas ainsi du passage du bien à la perfection. Quand

l'esprit de Dieu, la Charité qui vit dans la Foi et agit dans l'Espérance, opère au fond du cœur humain, celui qui naguère était esclave de l'enfer se transforme en enfant du Ciel. Mais cette charité, il la faut cultiver, entretenir, fortifier, conserver, conduire à maturité : toutes choses qui ne se font qu'insensiblement et en s'élevant degré par degré. Le bien se développe dans l'homme comme le germe dans la plante et dans l'animal, c'est-à-dire graduellement. Or, de même que l'homme n'arrive qu'insensiblement à la perfection du bien, de même il ne saurait rester immobile sans devenir pire qu'il n'était; car s'il n'est pas poussé par l'esprit de Dieu, il l'est par l'esprit du monde.

2° Le progrès dans la vertu nous apparaît comme une nécessité, quand nous réfléchissons sur la destinée de l'homme. Il faut que l'homme devienne parfait comme son Père céleste est parfait. Or, il nous est impossible d'approcher de plus en plus du Père céleste, cet idéal parfait de tout bien, si nous nous arrêtons dans la voie où nous sommes entrés, et si nous allons même jusqu'à reculer. Comment arriver au millième degré de l'échelle céleste de la perfection, si nous nous arrêtons au dixième, ou si nous redescendons jusqu'au premier? En avant! En avant! telle est la loi de notre destinée. Il faut que le cœur humain ait un roi, il lui faut quelque chose qu'il aime par-dessus tout. S'il n'aime pas la Bonté souveraine par-dessus toutes choses, il aimera nécessairement par-dessus tout quelque chose qui n'est pas Dieu; cet amour l'éloignera de plus en plus de Dieu, affaiblira d'abord en lui le sens divin, puis l'étouffera tout à fait, afin de pouvoir fonder et agrandir son royaume dans les choses temporelles; aussi, rien de plus vrai que cette parole : *Qui non proficit deficit*.

II. Que si nous demandons quel est le moyen d'avancer dans le bien, c'est celui qui en a fait l'expérience qui peut le mieux nous l'indiquer. Voici, j'imagine, ce qu'il pourrait nous répondre :

1° Faites en sorte que les entretiens que vous avez avec Dieu dans la prière soient plus intimes, plus fréquents et plus con-

tinus, et vous ferez de grands progrès dans le bien. Celui qui connaît l'art de bien prier sait s'élever au-dessus des choses passagères, et puiser à sa vraie source la force de s'unir à Dieu. Quand il prie il est fortifié par celui qui est la Force même, sanctifié par celui qui est la Sainteté même, rendu sage par celui qui est la Sagesse même. O homme! telle votre prière, tel votre accroissement dans le bien; et telle votre prière, tel vous-même.

2° Apprenez à faire une résistance prompte, solide, durable, à tout ce qui est ignoble, bas et insensé; apprenez d'abord à vous déprendre de toutes les choses qui sont hors de vous, puis à vous déprendre de vous-même, pour ne vous attacher qu'à Celui qui seul est bon; et alors vous ferez de rapides progrès dans le bien. Celui qui s'attache à Dieu ne forme plus avec lui qu'un seul esprit. O homme! telle votre abnégation, tels vos progrès dans le bien; et telle votre abnégation, tel vous-même.

3° Apprenez, par vos lectures et vos recherches dans le Nouveau Testament ou dans tout autre livre spirituel, lectures par lesquelles vous vous proposerez de chercher Dieu, à trouver des forces et des encouragements dans la prière et dans l'abnégation. O homme! tel votre livre, tel vous-même.

4° Apprenez, en marchant tranquillement devant le Seigneur, à faire le bien que vous pouvez et devez faire dans votre position, dans votre sphère; à utiliser vos forces, à vous dépouiller généreusement des choses agréables auxquelles les intérêts de la vertu demandent que vous renonciez, à supporter les contradictions qu'il vous faut supporter; et toutes ces actions, tous ces dépouillements, toutes ces souffrances vous feront progresser dans la vertu. O homme! telle votre fidélité à votre vocation, tel votre accroissement dans le bien.

5° Surtout ne vous défaites à aucun prix du saint amour, qui est, si je puis ainsi dire, la prunelle de l'œil du christianisme; amour qui est doux et tolérant comme Dieu lui-même. Que chaque jour soit éternisé par un bienfait que vous rendrez à un malheureux. O homme! tel votre amour, tel vous-même.

Quatrième exercice.

SUR UN FAIT HISTORIQUE.

21. Il est hors de doute que la méditation peut tirer des événements de l'histoire sacrée les vérités qu'ils contiennent, quand l'âme considère ces événements comme servant d'enveloppe à la vérité. Cependant, notre siècle ayant bouleversé le vrai point de vue où il faut se placer pour considérer l'histoire sacrée, il a coupé les ailes à la méditation. C'est pourquoi nous allons d'abord parler du vrai point de vue où il faut se placer pour examiner les faits bibliques.

A. *Comment le prédicateur doit-il, comme chrétien, envisager l'histoire biblique?*

L'histoire sacrée doit être pour lui :

1° Le récit et le tableau de ce qui s'est passé ; c'est l'exposition d'un fait, d'une révélation de Dieu dans l'homme et par l'homme. — Elle doit être pour lui :

2° Le doigt de Dieu, le symbole, l'annonce d'une histoire analogue qui se passe en lui-même ; elle doit être pour lui la figure de ce qui doit s'opérer en lui et par lui.—Elle doit être pour lui :

3° Une occasion et un stimulant qui le pousse à bien étudier dans son intérieur l'histoire de son salut, et à ne point interrompre cette étude avant de l'avoir achevée.

B. *Comment le prédicateur doit-il, comme catéchiste, traiter l'Écriture sainte?*

1° Il doit exposer aux yeux des auditeurs ce qui s'est passé, aussi vivement que s'il se passait maintenant, avec assez de vivacité pour que ses auditeurs puissent le voir.

2° Il doit représenter à ses auditeurs ce qui s'est passé comme quelque chose qui les regarde particulièrement, comme quelque chose qui doit se reproduire et se renouveler en eux. Par conséquent il doit faire des événements accomplis la semence d'une nouvelle histoire ; il doit introduire l'histoire dans le cœur de ses auditeurs, et faire qu'elle se reproduise dans leur vie.

3° Par conséquent, il doit faire de l'histoire particulière de

saint Paul, de saint Pierre, de saint Jean, l'histoire universelle du genre humain; histoire qui peut se renouveler dans chaque homme, et qui se renouvelle effectivement dans tous les hommes de bien.

Après avoir ainsi envisagé, comme chrétien, l'histoire sacrée, et après avoir appris, comme catéchiste, à la traiter à ce point de vue, le prédicateur ne devra pas négliger :

C. De faire ressortir les vérités générales contenues dans l'histoire particulière, et de présenter à ses contemporains ces vérités générales comme devant leur servir de modèle.

Supposons, par exemple, qu'il ait à traiter l'histoire des mages de l'Orient; il ne lui sera pas difficile de faire dans cette histoire la différence entre les sentiments d'Hérode et ceux des mages, ni de remarquer le résultat contraire de leurs démarches. En outre, s'il a observé la conduite des hommes, il lui sera facile de retrouver le même bien dans les entreprises des bons comme dans celles des méchants. De ce qui vient d'être dit, je puis offrir comme *res lecta potenter* le thème suivant : Le gouvernement de Dieu dans les conseils des hommes.

I. *Le gouvernement de Dieu dans les mauvais conseils des hommes.*

Dieu les connaît avant qu'ils aient été pris. Le dessein qu'a Hérode de mettre à mort le Sauveur lui est connu avant d'être formé. Dieu l'anéantit. Hérode voulait tuer le nouveau Roi des Juifs; sa volonté est confondue. Il prend toutes les mesures pour tuer ce saint Enfant; et toutes ses mesures sont déjouées. Il s'informe du lieu de sa naissance, il le fait connaitre aux mages, et attend d'eux des nouvelles plus circonstanciées; mais les mages sont avertis pendant leur sommeil, et voilà que la sagesse humaine est anéantie par la sagesse divine. Cette sagesse humaine, Dieu la fait tourner à l'avantage des mages, l'Enfant s'enfuit en Égypte, où la prophétie voulait qu'il arrivât.

II. *Le gouvernement de Dieu dans les bons conseils des hommes.*

C'est Dieu qui les fait naître. Il envoie l'étoile, fait en sorte qu'elle soit aperçue des mages, et leur donne la clef de la science.

Dieu les retient et les encourage en leur annonçant le lieu de la naissance de Jésus par l'immobilité de l'étoile, et en leur faisant trouver l'Enfant.

III. *Les enseignements que cette histoire renferme pour tous les temps sont grands et instructifs.*

Tremblez, méchants, au milieu de vos gigantesques projets; car Dieu les connaît, les anéantit et les fait tourner au bien de ses amis. Ayez confiance, âmes vertueuses, au milieu de vos sages entreprises; elles sont l'œuvre de Dieu; il bénira son œuvre et l'exécutera magnifiquement. Cessez de poursuivre le mal, car Dieu le voit et peut rendre le mal pour le mal. Soyez zélés pour le bien, car le Seigneur s'en réjouit et le bénit volontiers.

Cinquième exercice.

SUR LE MÊME FAIT.

22. Ce même fait peut aussi être considéré comme un commentaire vivant de tout ce que les hommes ont appris à toutes les époques touchant la grâce de Dieu.

1° La grâce de Dieu nous excite à la vertu, prévient nos faiblesses, allume en nous l'étincelle du bien. Dieu envoya l'étoile, fit que les mages l'aperçurent, et leur inspira la résolution de se mettre en route. — Mes amis, ne soyons pas sourds aux invitations de Dieu, et n'endurcissons pas notre cœur quand il veut le toucher.

2° La grâce de Dieu nous fortifie pour toute espèce de bien; elle nous aide à lever les obstacles; elle nous donne le courage de ne point désespérer, et nous envoie du secours. Dieu ne laissa pas longtemps les mages dans l'incertitude. L'étoile, les prêtres, Hérode, les princes, les savants durent contribuer à la réalisation de leur pieux dessein. — Ne nous décourageons pas dans le bien avant d'avoir atteint le but.

3° La grâce de Dieu consomme en nous et par nous tout le bien que nous faisons. L'étoile s'arrête sur l'étable; les mages trouvent l'Enfant et lui offrent leurs présents.

23. En considérant attentivement la conduite des mages, nous

y trouverons tout ce dont nous sommes redevables à la grâce de Dieu : obligation d'écouter la voix de Dieu quand elle nous appelle, d'obéir courageusement après qu'elle nous a appelés, et de marcher fidèlement, sans nous retourner dans aucun sens, jusqu'à ce que nous soyons au but. Nous ferons un bon usage de la grâce de Dieu si, comme les Mages, nous sommes attentifs avant de nous décider, courageux dans l'exécution de nos desseins, et persévérants jusqu'à leur entier accomplissement. Attentifs, nous écouterons la voix de Dieu ; courageux, nous obéirons à sa voix ; persévérants, nous triompherons de tous les obstacles et atteindrons le but.

24. Jusqu'ici nous avons montré par des exemples comment la méditation peut trouver et rassembler les matériaux d'un sermon ; maintenant nous allons faire voir comment on peut trouver et recueillir ces mêmes matériaux : 1° pour un sujet dogmatique, 2° pour un sujet de morale, 3° pour un sujet historique, 4° pour le développement d'un texte donné.

§ I. — Des sujets dogmatiques.

25. Quand on doit prêcher sur un sujet dogmatique, il y a surtout quatre points de vue où l'on peut se placer.

Premièrement, il faut considérer le contenu, le sens, l'idée fondamentale de la doctrine ;

Deuxièmement, la vérité et la certitude de la doctrine ;

Troisièmement, le rapport de la doctrine avec la sagesse, la vertu et le bonheur de l'homme ;

Quatrièmement, l'union de cette doctrine avec d'autres enseignements du christianisme, surtout avec son idée centrale.

Quand je comprendrai suffisamment le sens, la vérité, l'importance et le rapport de la doctrine avec d'autres vérités chrétiennes et avec l'idée fondamentale du Christianisme, je n'aurai pas besoin d'en demander davantage.

Prenons pour exemple la *sainteté de Dieu.*

26. D'après les quatre points de vue indiqués, on peut : 1° expliquer le sens de cette doctrine : Dieu est la sainteté même.

2° exposer la vérité de cette doctrine; 3° en montrer l'importance; 4° indiquer le rapport qui existe entre elle et d'autres doctrines chrétiennes. Nous ne voulons pas dire par là qu'il faille former le peuple d'après ces quatre catégories; ce que nous prétendons, c'est que celui qui enseigne la religion, le guide du peuple, doit les connaître, afin de savoir comment il doit envisager telle vérité. Quant à la manière de la présenter au peuple, après l'avoir découverte, c'est une tout autre question.

Nous ne parlons encore ni du sang, ni des muscles, mais seulement de la charpente du discours.

I. Que signifient ces mots : *Dieu est saint, souverainement saint, la Sainteté même?*

Tout ce que l'homme peut bégayer relativement à celui qui est la Sainteté même, c'est que Dieu est le Bien le plus pur et le plus parfait, exempt, par conséquent, de tout ce qui est souillure et péché. Étant la Bonté et la Pureté par excellence, il déteste tout ce qui est mal dans les autres, et il aime en eux tout ce qui est bien. Étant la Bonté et la Pureté par excellence, il empêche le mal hors de lui-même, et favorise le bien comme il convient à sa souveraine bonté et à sa souveraine sagesse de le faire. Étant la Bonté par excellence, il récompense le bien et punit le mal.— En un mot, là où est la sainteté parfaite, là est : 1° la parfaite bonté et l'exemption complète de tout mal; 2° l'amour du bien et l'horreur du mal; 3° l'appui de l'un et l'obstacle de l'autre; 4° le bonheur du juste et le châtiment du méchant.

II. *Dieu est souverainement saint.*

1° *En Dieu il n'y a point de péché.* — C'est ce qu'attestent : Moïse : « En Dieu il n'y a point d'injustice » (*Deut.*, XXXII, 4); saint Jean : « Dieu est la lumière, en lui il n'y a point de ténèbres » (I *Jean*, I, 15); la conscience de tout homme de bien, qui lui dit que Dieu a horreur du mal, qu'il est la Pureté même.

2° *Dieu aime tout le bien et déteste tout le mal qui se trouvent dans les hommes.* C'est là ce que nous disent, David : « Vous n'êtes pas un Dieu qui aimiez l'iniquité (*Ps.* V, 5). Dieu est juste

et il aime la justice » (*Ps.* x, 8); Isaïe : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées, cessez de faire le mal ; assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin... puis venez et plaignez-vous de moi » (I, 16, 17, 18). Mais il faut lire le chapitre en entier. « Je hais vos solennités des premiers jours des mois et toutes les autres ; elles me sont devenues à charge, je suis las de les souffrir. Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous, et lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point, parce que vos mains sont pleines de sang » (*Is.*, I, 14, 15). Il est évident d'ailleurs, même aux yeux de la saine raison humaine, que si Dieu est l'être le plus pur, il doit aimer la pureté dans ceux qui sont purs, et détester l'impureté dans ceux qui sont impurs.

3° *Dieu favorise le bien et empêche le mal avec une sagesse et un amour souverains.* C'est là ce que proclament à la fois la nature, le monde, la raison ; c'est ce qu'énoncent la conscience, la loi, l'Évangile ; c'est ce qu'enseignent Moïse, Jésus-Christ, etc.

4° *Dieu aime et récompense les bons, ou plutôt il est lui-même leur récompense et leur bien souverains.*

C'est ce qui ressort des doctrines et des faits divins :

Des doctrines : « Seigneur, qui demeurera dans votre tabernacle ? ou qui reposera sur votre sainte montagne ? Celui qui vit sans tache et qui pratique la justice ; qui parle selon la vérité qui est dans son cœur ; qui n'a point usé de tromperie dans ses paroles ; qui n'a point fait de mal à son prochain et qui n'a point écouté les calomnies contre ses frères ; qui regarde le méchant comme un néant et qui honore ceux qui craignent le Seigneur ; qui, ayant fait un serment à son prochain, ne le trompe point ; qui n'a point donné son argent à usure et qui n'a point reçu de présent pour opprimer l'innocent. — Celui qui fait cela ne sera jamais ébranlé (*Ps.* XIV). Vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité ; *c'est pourquoi* Dieu, votre Dieu, vous a oint d'une huile de joie plus excellente que tous vos compagnons (*Ps.* XLIV, 8). Voilà pourquoi aussi on célèbre une fête au ciel, chaque fois que l'entrée d'un pénitent y augmente le nombre

des bons (*Luc*, xv, 7). Si quelqu'un aime la vie et désire avoir des jours heureux, qu'il empêche que sa langue ne se porte à la médisance et que ses lèvres ne prononcent des paroles de tromperie. — Qu'il cherche la paix et qu'il travaille pour l'acquérir; car le Seigneur tient ses yeux sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières. Qui sera capable de vous nuire si vous ne pensez qu'à faire du bien? »

Des faits divins. — Parmi la foule innombrable d'exemples, citons-en seulement quatre: La destinée d'Abraham, celle de Joseph et de Daniel, la glorification de Jésus-Christ prouvent ce que devient celui qui exécute fidèlement la volonté de Dieu.

Chaque chrétien doit se figurer que Jésus-Christ, du haut de son trône de gloire, lui adresse ces paroles : Soyez bon comme je suis bon, et vous serez heureux comme je suis heureux; vous voyez par moi comment mon Père aime, sauve, honore, rend heureux ceux qui préfèrent sa volonté à tout; vous voyez par moi comme celui-là est bien traité qui se confie entièrement au Seigneur; vous voyez par moi que ceux qui sont bons, qui obéissent à la voix de Dieu, nulle souffrance, nulle infamie, nulle douleur, nul genre de mort ne sauraient leur nuire; vous voyez par moi comment le Seigneur soutient les siens de sa main, pour que nulle puissance, nul enfer, nul démon ne les lui ravissent; vous voyez par moi que le bonheur du Père consiste à rendre heureux ses enfants.

III. *Dieu est la sainteté par excellence.* — Vérité d'une souveraine importance pour tous les hommes.

Dieu est un être souverainement pur; Dieu voit avec complaisance tout ce qui est bon; Dieu n'a aucune part au péché; Dieu aime et favorise le bien, déteste et empêche le mal; Dieu donne la force et l'amour du bien; Dieu applaudit au bien; Dieu récompense chaque vertu en lui accordant le degré de bonheur qui lui correspond. Cette vérité, crue indubitablement et conservée fidèlement dans l'âme, est pour nous une règle vivante et un modèle continuellement présent qui nous invitent à la charité et à la pratique de la vertu. Puisque Dieu est tout sainteté et tout pureté, qu'il aime

et favorise cette pureté dans les hommes, nous devons nous efforcer de la développer en nous et dans les autres, c'est-à-dire aimer tout ce qui est bon, haïr tout ce qui est mal, et travailler de toutes nos forces à ce que les autres aiment tout ce qui est bien et détestent tout ce qui est mal. Cette vérité, crue indubitablement et conservée fidèlement dans l'âme, nous détournera de tout péché secret, de toute injustice cachée ; elle nous excitera à la pratique secrète de la vertu, à la pureté d'intention, à des sentiments et à une conduite agréables à Dieu.

Ici se rapportent les passages classiques de la Bible : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (*Matth.*, v, 48). « Soyez saints dans toute la conduite de votre vie, comme celui qui vous a appelés » (I *Pierre*, I, 14).

IV. Cette doctrine : *Dieu est la sainteté même*, se rattache :

1° A la doctrine qui dit que Dieu est partout ; car si l'œil de l'Éternel voit tout le bien et tout le mal ; si l'amour éternel de Dieu aime tout le bien et détruit tout le mal, récompense tout le bien et punit tout le mal, il faut de toute nécessité qu'il soit partout présent ;

2° A la doctrine de la miséricorde et de la justice infinie de Dieu ; car ce même amour saint et éternel qui excite le méchant à la pénitence, pardonne au pécheur repentant, récompense le juste, est encore le même qui repousse tout ce qui n'est pas saint, et châtie le pécheur qui refuse de se convertir ;

3° A la doctrine de la sainteté de Jésus-Christ ; car la sainteté qui est invisible en Dieu est la même que celle qui est visible en Jésus-Christ ;

4° Cette doctrine répond aux sentiments délicats des âmes pieuses, qui ne font rien de ce qui pourrait blesser la sainteté de Dieu, ou qui font tout de la même manière que si elles étaient en sa présence. Telles étaient les nobles dispositions du chaste Joseph, de la pudique Susanne, qui, lorsque la tentation s'offrit à eux, cherchèrent aussitôt auprès de la sainteté même les forces de résister. Marchons donc toujours, mes amis, en pré-

sence de celui qui voit tout, et nous traverserons le monde sans en contracter les souillures;

5° Cette doctrine est conforme à cette prière du Seigneur : « Que votre nom soit sanctifié! » C'est-à-dire que tous les hommes confessent que vons êtes saint; que tous les hommes méditent combien vous êtes saint; que tous les hommes maniestent publiquement par leur extérieur que leur intérieur est saint; que tous contribuent à ce que les autres le deviennent de plus en plus;

6° Elle est conforme à notre destination future. Devenez purs, afin que vous puissiez voir un jour combien le Seigneur est pur;

7° A ces paroles de Jésus-Christ : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

27. C'est ainsi que, dans la pensée du prédicateur, les idées accessoires se rattachent et se lient à l'idée fondamentale de son discours. Mais ce n'est pas à dire qu'elles ne puissent encore s'y rattacher d'une autre manière : la liberté bien entendue n'a pas besoin de règle, ou plutôt elle est à elle-même sa propre règle.

28. Ajoutons qu'il est des doctrines auxquelles il faudrait faire une grande violence si l'on voulait les faire entrer dans la forme indiquée sous le n° 26; par exemple cette proposition évangélique : « Il faut aller à Jésus-Christ comme le malade va au médecin. » Ici l'orateur chrétien fera bien de se contenter d'exposer la figure et de montrer la vérité qu'elle renferme; en d'autres termes, de résoudre simplement ces simples questions: « Comment un malade va-t-il au médecin? » et « Comment devons-nous aller à Jésus-Christ? »

1. Le malade va trouver le médecin — quand cette démarche doit lui être utile; il y va avec le sentiment de sa faiblesse, avec la foi et la confiance au médecin, avec la résolution d'observer ponctuellement ses prescriptions. En effet, quand le sentiment de ma faiblesse physique ou d'une maladie réelle ne me force pas d'aller au médecin, je n'y vais pas. Quand je n'ai nullement foi en l'habileté du médecin, et nulle confiance en lui, je ne vais pas le trouver. D'autre part, si je n'observe pas ses pres-

criptions, cette démarche m'est tout à fait inutile. Toutes ses ordonnances ne me serviront de rien, si je ne m'y conforme pas.

II. Eh bien! voilà exactement comment le pécheur doit aller trouver son médecin, Jésus-Christ. Pour obtenir du secours, le chrétien doit :

Premièrement, *aller à Jésus-Christ.* Il a, en effet, suffisamment de puissance et de bonté pour effacer tous les péchés, détruire toutes les faiblesses, et pour donner à l'âme malade la santé, la force et la vie. Lui-même invite tous les malades à se rendre auprès de lui : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. »

Deuxièmement, le pécheur doit aller à Jésus-Christ *avec le vif sentiment de sa faiblesse et de son indignité.* — Car, si nous nous croyons sains et vigoureux, nous n'éprouverons pas le besoin d'aller au médecin. Il nous faut donc reconnaître la faiblesse et la misère qu'engendre en nous l'iniquité, sentir l'état malheureux où nous nous trouvons : ce sentiment nous conduira à Jésus-Christ.

Ce qui manque à la plupart, c'est qu'ils ne connaissent pas leur misère et l'état malheureux où ils sont ; ils n'ont pas le sentiment de leur impuissance : voilà pourquoi ils vivent dans l'indifférence. On ne saurait donc rien conseiller de mieux au pécheur que le calme et la solitude ; c'est le véritable moyen de le réveiller de sa torpeur, de l'arracher à ses dissipations, de le faire rentrer en lui-même pour lui apprendre à sentir sa faiblesse. Aussi les tribulations sont-elles très-salutaires au pécheur: elles le réveillent comme malgré lui de son sommeil, et le font réfléchir sur le triste état de son âme. Il faut y joindre encore:

La prière, qui étant le retour de l'homme en lui-même, et de là son élévation vers Dieu, est absolument indispensable pour sa conversion. La cause pour laquelle toutes leurs prières, leurs lectures, leur fréquentation des églises sont si peu profitables à un grand nombre, c'est qu'ils font tout cela non dans le sentiment de leur misère, mais par habitude, entraînement, routine.

Voilà pourquoi parmi les pratiques préparatoires à la pénitence, le catéchisme place celle-ci : Vous devez invoquer le Saint-Esprit et examiner votre conscience. Sans une lumière d'en haut qui éclaire notre conscience, il n'y a point de connaissance de ses péchés et de leurs suites; sans cette connaissance, nul sentiment profond de sa misère; sans ce sentiment, point de retour vers Dieu. Voilà pourquoi Saul dut commencer par avoir conscience de sa situation et comprendre qu'il était un persécuteur de Jésus-Christ. Voilà pourquoi l'enfant prodigue dut, avant tout, sentir son malheur, et reconnaître que les manœuvres qui travaillaient dans la maison de son père étaient plus heureux que lui, avant de se lever et de dire : « J'ai péché! » Voilà pourquoi l'humilité est le point de départ du changement de dispositions dans le cœur de l'homme. Car qu'est-ce que cette vertu, sinon le sentiment profond de ses propres faiblesses, de ses défauts, de ses imperfections, de ses péchés, etc.?

Troisièmement, le pécheur doit se rendre auprès de son médecin, Jésus-Christ, en ayant foi et confiance en lui.

Quiconque n'a pas cette foi et cette confiance, languira dans le sentiment de sa misère, et n'ira pas trouver le médecin.

La foi et la confiance donnent le courage, elles arrachent à la bouche l'aveu sincère de ses péchés, et inspirent au cœur la résolution de se faire guérir.

Voilà pourquoi l'Évangile insiste si fortement sur la foi et la confiance. Voilà pourquoi la rémission de ses péchés est promise à celui qui croit en Jésus-Christ. C'est que, sans foi ni confiance, nous ne pouvons ni aller à lui, ni lui faire l'aveu de notre misère, et encore moins accepter de lui notre guérison.

Quatrièmement, le pécheur doit aller trouver le médecin avec la ferme résolution de suivre ses prescriptions. La foi en Jésus-Christ produit la résolution de se confier entièrement à lui, et cette disposition, cette soumission du malade, amène son salut, sa guérison et sa santé. Toute la science du médecin m'est inutile, si je ne veux pas admettre les doctrines

qui sont le fruit de cette science ; les miséricordes de Jésus-Christ me sont inutiles, si je ne me laisse pas diriger par elles ; la puissance de Jésus-Christ m'est inutile, si ne je me laisse pas guérir par elle ; Jésus-Christ tout entier m'est inutile, si je n'accepte pas ce qu'il me donne, si je ne fais pas ce qu'il me commande. — Que sert-il, par exemple, à l'avare de confesser de bouche et par écrit devant le monde entier « qu'il croit en Jésus-Christ, » s'il ne détache pas son cœur de Mammon, dont l'amour le rend malade, c'est-à-dire avare, et dont l'influence doit être neutralisée par cette médecine de Jésus : « Celui qui aime mieux l'argent que moi, ne saurait être mon disciple ? » Il est manifeste que cette profession de foi servirait aussi peu à l'avare qu'il servirait peu au malade de faire constamment l'éloge du médecin et de lire cent fois ses recettes.

Dans d'autres circonstances, le prédicateur peut aller plus avant, et montrer dans son action unique et grandiose, aussi bien que dans son origine, la foi vivante dans la charité et dans l'espérance, selon ce passage de saint Jean : « Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde ; votre foi, voilà ce qui a vaincu le monde. » Le disciple éclairé du Seigneur veut dire par là que notre foi est divine dans son origine, puisqu'elle est née de Dieu ; divine dans ses œuvres, puisqu'elle triomphe du monde.

29. Entre une foule d'autres moyens propres à faciliter l'invention et la disposition des matériaux d'un sermon, il en est un surtout qui mérite d'être recommandé ; il demande, il est vrai, beaucoup d'application ; mais, en retour, il aboutit à de précieux résultats.

Voici ce moyen :

Les jeunes élèves de l'éloquence chrétienne doivent lire attentivement quelques travaux sur des sujets religieux, ensuite les analyser, et enfin les critiquer : le premier est un travail du cœur ; le deuxième de l'intelligence, et le troisième du jugement. La première lecture grave la vérité dans le cœur, la deuxième décompose le tout en ses différentes parties, et la troisième prononce sur la vérité, sur la valeur de l'ensemble et sur celle des par-

ties. De cette manière, une foule de propositions courtes et claires viennent se lier entre elles dans l'intelligence du lecteur et se rattachent à la proposition principale.

Nous allons donner ici un exercice de ce genre sur un sermon de l'abbé Poule, où il traite de la Loi. Nous analyserons d'abord le discours, puis nous en apprécierons la valeur.

ANALYSE DU DISCOURS.

30. — LA FOI : LUMIÈRE ET GRANDEUR DE L'HOMME.

I *La foi est la lumière de l'homme.*

1° *La foi est une lumière qui agit promptement et puissamment*, et elle épargne à ceux qui se laissent diriger par elle une foule de recherches stériles et imparfaites. Ainsi elle résout le grand problème de la nature, en affirmant ce mot sublime : « Dieu dit, et cela fut ; » Dieu dit, et cela est encore. Dieu est l'auteur, le conservateur, le maître de toutes choses. Tranquillisé par cette foi, le chrétien laisse à la nature ses mystères impénétrables, il loue le Créateur, use et jouit de ses dons avec reconnaissance, et poursuit sans trouble son voyage vers l'éternité. — Telle est la philosophie pratique du chrétien.

2° *La foi est une lumière surnaturelle — une lumière d'un autre monde*. Elle nous fait connaître la corruption de la nature humaine et le moyen de s'en délivrer, et elle nous donne un avant-goût des joies dont nous pourrons entrer en possession après cet exil. Elle nous apprend ce qui n'est connu que des amis intimes de la Divinité.

3° *La foi est une lumière tempérée*, et par là même proportionnée à nos besoins, à notre éducation et à notre condition actuelle, qui est une vie d'épreuves. Elle nous manifeste tout ce qui, dans les desseins de Dieu, nous est nécessaire pour notre tranquillité et notre salut.

4° *La foi est une lumière qui grandit et augmente en clarté*, comme l'atteste le développement extérieur des révélations de Dieu. Quelle distance entre Moïse et Jésus-Christ, entre la let-

tre de la loi qui tue, et l'esprit qui vivifie ; entre le serviteur fidèle et l'enfant de la maison !

5° *La foi est une lumière salutaire aux individus et à la société tout entière.* Elle prouve sa vertu salutaire : *premièrement*, par rapport aux penchants de l'homme ; asservis au moment où elle s'en empare, elle les règle, les purifie, les transforme en vertus, les divinise. *Deuxièmement*, par rapport à la raison ; elle met un frein à sa curiosité en la limitant au nécessaire, et en subordonnant le moins nécessaire au plus nécessaire ; elle humilie son orgueil, elle la fixe, elle l'agrandit, elle l'élève de clarté en clarté, elle la prépare pour le grand jour de la transfiguration (1). *Troisièmement*, par rapport à sa conscience ; elle l'éclaire, la rend plus délicate et plus susceptible, la réveille quand elle s'assoupit et fortifie sa voix quand elle faiblit ; elle juge, elle punit, elle récompense. *Quatrièmement*, par rapport aux passions ; elle les calme, les affaiblit, et donne la force de faire de cette source de tant de combats l'occasion des plus magnifiques triomphes. *Cinquièmement*, par rapport au corps ; elle donne la force de pratiquer la chasteté, la tempérance, la continence, de dompter toutes les passions. Elle donne la paix de l'âme, et assure par là même la santé et la force du corps. *Sixièmement* enfin, par rapport à la société humaine ; elle prêche au souverain la justice et la mansuétude, au sujet l'obéissance, au riche la miséricorde, au pauvre la patience, au citoyen l'amour du travail et le zèle à remplir ses devoirs, à l'individu la charité. Elle est le lien des esprits, qu'elle unit dans la connaissance des vérités les plus importantes, et dont elle fait un seul et unique royaume de Dieu. Elle est l'appui de la puissance supérieure, qu'elle rend inviolable et sacrée. Elle est le complément de la législation humaine, impuissante à régner sur les cœurs. Elle est le fondement de la moralité publique, laquelle constitue la force extérieure des États. Elle est le garant de la

(1) Cette proposition bien comprise ferait cesser l'antique divorce qui existe entre la raison et la révélation, si les hommes, esclaves de leurs illusions, préféraient la paix à la discorde.

piété; sans la foi, la piété est ou fausse, ou équivoque, ou faible. Elle est la consolation des malheureux, la vie des justes, le frein de tous les vices, la source de toutes les vertus.

6° *La foi est une lumière intérieure.* Le règne de la foi dans le cœur est comme une étoile du matin qui se lève dans notre intérieur. Ses effets sont la charité, la justice, la paix : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous-mêmes. »

7° *La foi est une lumière pénétrante et inextinguible. Pénétrante*, comme le prouvent les transformations, les réconciliations qu'elle opère entre les ennemis les plus décidés, les conversions de pécheurs, de voluptueux. *Inextinguible* : point de péché, point de secte, point d'athéisme, point de luxe, point d'irréligion, point de passion, point de superstition qui puisse bannir cette lumière de l'univers.

II. *La foi est la grandeur de l'homme.*

Elle fait de nous, selon l'expression de saint Chrysostôme, des rois, dont l'élévation consiste dans la victoire sur eux-mêmes; des prêtres, dont la richesse consiste dans le sacrifice de toutes choses; des prophètes, dont la consolation repose dans les perspectives de l'avenir.

A. *La foi fait du chrétien un souverain, un roi. Ses sujets sont :*

1° *L'intelligence*, qu'elle débarrasse des préjugés funestes de l'esprit du monde. L'esprit du monde cherche et place sa *grandeur* dans l'éclat de la naissance, dans l'élévation du rang, dans le faste et l'orgueil; sa *gloire*, dans la rapidité des conquêtes, dans les vices heureux, dans les talents brillants et nuisibles; sa *science*, dans la prudence de la chair, dans l'érudition qui enfle, dans les artifices de la politique; sa *félicité*, dans les jouissances passagères. Tandis que la foi nous apprend à chercher et à trouver tout ce qui est bon et vrai, tout ce qui est saint et salutaire, à la source première de tout ce qui est bien, vrai, saint et salutaire, en Dieu — par Jésus-Christ, son Fils et Notre-Seigneur.

2° Le *cœur*, cet abîme de convoitises. La foi le dirige vers le souverain bien, l'affermit dans cette direction, ce qui occa-

sionne au juste moins d'inquiétude et lui donne plus de dignité.

3° Le *corps*, cet esclave, d'ailleurs si rebelle, toujours disposé à la révolte; la foi l'assujettit complétement. La foi commande à l'esprit et aux sens.

Cette triple souveraineté du chrétien sur son intelligence, son cœur et ses sens, cette foi agissante, fait de lui un roi. *Le juste est roi;* il est libre, même lorsqu'il porte des chaînes à ses pieds (on est toujours libre quand le cœur l'est). *Le juste est roi; il est seul heureux;* il jouit de la paix de l'âme. *Le juste est roi, il est seul riche*; car il est sobre, et peut endurer les privations. *Le juste est seul grand;* grande est sa science, car elle est puisée à la source de la vérité; grands sont ses sentiments et sa vie intérieure, car il aime Dieu pour Dieu lui-même; grande est son espérance, car elle est immortelle comme Dieu; grande est sa souveraineté, car elle consiste dans l'assujettissement volontaire de l'esprit humain au Très-Haut. *Le juste est roi*. La foi place l'homme au-dessus des jugements des hommes, il ne craint rien, hormis Dieu et sa conscience; elle l'élève au-dessus des jouissances illicites, il les évite comme ses plus dangereux ennemis; elle l'élève au-dessus des dignités passagères, il ne les accepte que par devoir et les quitte sans regret; elle l'élève au-dessus du monde, car il le connaît; au-dessus de lui-même, car il est humble. Voilà comment la foi fait de nous des rois.

B. *La foi fait de nous des prêtres.*

Dieu vous a faits rois et prêtres, dit saint Jean. Vous êtes un sacerdoce royal, dit saint Pierre. La foi nous consacre prêtres, car nous offrons à Dieu le sacrifice de l'adoration et de la louange.

Nous comparaissons devant Dieu, et lui offrons l'hommage de notre cœur et les cantiques de la nature, dont nous sommes l'intelligence, l'âme et la voix : *Nous sommes des prêtres de la nature.* Nous offrons à Dieu le sacrifice de la pénitence, nous sacrifions sur son autel un cœur contrit et brisé de douleur; et c'est la foi qui nous en donne le courage. Nous

offrons à Dieu le sacrifice de notre soumission à sa volonté. Nous buvons dans le calice d'amertume que nous présente le Père céleste, de même que Jésus-Christ lui-même y a bu; et cette boisson est un sacrifice. Nous nous offrons tout entiers : *La foi fait de nous des prêtres de nous-mêmes.*

C. *La foi fait de nous des prophètes,* des hommes qui pénètrent l'avenir, des citoyens du pays des immortels.

La foi fait que nous voyons comme présent ce qui est à venir, elle fait que dès cette terre notre conversation est dans le ciel.

31. — JUGEMENT.

1° Le mot *foi* est pris dans un sens *indéterminé :* dans la première partie, la foi est considérée comme un don; dans la seconde elle est envisagée dans son application. Dans la première elle est prise dans le sens de force divine, dans la seconde dans celui de force appliquée.

2° Dans la première partie il y a plus de naturel, dans la seconde plus d'art; mais dans l'une et l'autre il y a trop d'art et trop peu de simplicité. Ainsi l'oreille supporte avec peine le développement de cette idée biblique : *Le chrétien est roi,* où l'on montre tous les sujets sur lesquels il règne. Il est probable qu'à la cour, et surtout à une cour comme celle de Louis XIV, elle aura rencontré plus de sympathie.

3° Le talent que possède l'orateur de montrer une idée sous ses faces multiples, et le bel esprit qui veut à toutes forces briller, sont visibles aux yeux les moins clairvoyants. Or, le prédicateur doit être plutôt un témoin de la vérité qui veut convaincre, qu'un orateur qui veut faire étalage de ses qualités dans l'art du bien-dire.

4° On ne saurait nier non plus que ces deux pensées : La foi est la lumière de l'homme, la foi est la grandeur de l'homme, ne soient d'une part trop disparates pour former un tout, et de l'autre trop identiques pour constituer deux parties. De là la répétition des mêmes pensées sous des expressions différentes.

5° Les propriétés de la foi, qui consistent en ce qu'elle est

une lumière proportionnée à l'homme, une lumière salutaire, intérieure, pénétrante, inextinguible, ne sont pas, les unes assez précisées, les autres assez coordonnées, ou bien leur variété consiste trop dans la simple différence des expressions.

6o On y trouve des pensées pleines de vérité, de finesse et d'élévation; mais pour un sermon il y en a trop. C'est pourquoi il ne sera pas superflu, puisque c'est ici le lieu, de faire une observation aux jeunes prédicateurs : Quand on veut trouver des matériaux, il importe assurément de recueillir un grand nombre de pensées; mais il en est tout autrement quand il s'agit de faire le choix de celles qui doivent entrer dans un sermon populaire. Ici, l'affaire capitale est de ne prendre que peu de pensées dans la multitude de celles qui se présentent, et de les produire sous toutes les formes qui peuvent les faire agir sur le peuple. — Je fais cette observation-là une fois pour toutes.

§ II. — Des sujets de morale.

32. Bien que l'esprit du temps, qui est aussi dénué d'esprit que possible, et, Dieu merci, aussi temporaire qu'il a peu d'esprit, ait voulu produire la vertu sans la religion, et le Christianisme sans Jésus-Christ, s'appeler spirituel sans être animé du Saint-Esprit; bien que cet esprit ait voulu transformer la parole de Dieu en une parole humaine, le prédicateur de l'Évangile en un froid dissertateur de morale, et le saint amour en une indépendance stoïcienne; bien que cet esprit semble perdre un peu de sa force, il ne sera pas inutile d'indiquer aux jeunes prédicateurs qui veulent annoncer la morale chrétienne, sur quoi ils doivent surtout fixer leur attention. Ils doivent la fixer :

1. Sur la corruption des hommes telle que l'a décrite saint Paul, qui connaissait à fond la nature humaine (*Rom.*, VII, 11-24). Il y a en nous deux lois : la loi des membres et la loi de l'esprit, qui combattent l'une contre l'autre. « L'homme ne fait pas le bien qu'il veut, et il fait le mal qu'il ne veut pas » (*vers.*, 19). Cette corruption se manifeste principalement dans l'aveuglement de ceux qui se décorent du nom de sages, dont les uns

se contentent de nier, et les autres veulent guérir le genre humain au moyen des conceptions de leur imagination.

II. Sur la nécessité où nous sommes de changer de sentiments, de nous transformer, de faire pénitence; sans quoi la loi de la conscience ne saurait prédominer en nous. La vie ne saurait naître que de la mort. Il faut que nous mourions au péché, si nous voulons vivre selon la justice. Aussi tous les Prophètes de l'ancien Testament, de même que saint Jean sur la frontière du nouveau, Jésus-Christ, fondateur de la loi nouvelle, les Apôtres, organes de cette loi, ont inauguré leur ministère par un sermon sur la pénitence.

III. Sur la nécessité de recevoir des forces d'en haut, puisque sans elles, ni la transformation, qui est l'essence et l'épreuve de toute vraie pénitence, ni l'observation durable de la loi de la conscience renouvelée, ne sont possibles. Ceux-là seuls sont de vrais enfants de Dieu, qui sont poussés par l'esprit de Dieu (*Rom.*, IX, 13). Il n'y a que ce qui est produit par l'esprit qui soit esprit (*Jean*. I, 6). Malheureusement, les Nicodèmes de notre temps ne veulent pas comprendre cela, et ils préfèrent introduire dans leur école l'esprit de l'Écriture, que d'aller eux-mêmes à l'école. *Hinc illæ lacrymæ.*

IV. Sur l'amour des choses divines, amour qui embrasse toutes les vertus particulières, qui est répandu par le saint Esprit dans notre intérieur, et qui constitue le vrai amour de Dieu et des hommes (*Rom.*, V, 5). Ici apparaît dans toute son excellence, la nature régénérée de l'homme. La sensualité s'assujettit à l'esprit, et l'esprit se soumet à la loi sacrée; alors on aime le prochain à cause de Dieu, et Dieu à cause de lui-même. Là où habite cet amour, là est la foi vivante, active dans le bien, la confiance en Dieu, accompagnée de la résignation dans les souffrances; là est la vraie justice, la seule qui ait de la valeur aux yeux de Dieu.

V. Sur cette paix immuable qui surpasse de beaucoup toutes les conceptions et les aspirations humaines, et qui vient accompagnée d'un amour tout céleste dans le cœur triste et abattu. Un té-

moignage supérieur atteste à notre âme que nous sommes les enfants de Dieu, les héritiers du Seigneur (*Rom.*, VIII, 16). Celui qui possède en lui-même cette attestation de la vérité ne s'inquiète pas des témoignages pleins de blasphèmes qui sortent de la bouche des hommes, et trouve dans cette consolation secrète, qui ne meurt point, une compensation suffisante à la perte de l'honneur périssable du monde.

Observation. On peut aussi remarquer l'ordre qui règne dans les cinq points de doctrine morale qui précèdent. Sans la chute de l'humanité, il n'y aurait point dans l'homme d'inclination dominante au péché; sans cette inclination au péché, l'homme n'aurait pas besoin de transformation; il n'y a point de transformation en dehors de l'esprit de Jésus-Christ; sans l'esprit de Jésus-Christ, point de renouvellement dans l'intérieur de l'homme, point de saint amour; sans le saint amour, point de paix de Dieu en nous... Vous voyez comme l'idée fondamentale du Christianisme ressort clairement! Après s'être bien familiarisé avec ces principaux points de vue, le prédicateur portera son attention :

VI. Sur l'idéal divin que doit poursuivre toute œuvre de perfectionnement humain : « Soyez parfaits comme votre Père; aimez-vous les uns les autres comme Jésus-Christ nous a aimés! » La vue continuelle de Notre-Seigneur, qui commence et parfait en nous la vie divine, nous humilie et nous fortifie tout à la fois, puisque, d'une part, elle ne saurait tarir en nous-mêmes la source de notre misère, et que, de l'autre, elle ne quitte jamais les régions de la vérité sans en emporter des forces nouvelles;

VII. Sur la voix sacrée de Dieu qui se fait entendre en nous, qui ne cesse de nous avertir, de nous encourager, de nous récompenser, de nous punir; — et qui s'accorde si admirablement avec les autres voix divines, avec les enseignements de l'Évangile, avec l'écho de la plus ancienne tradition, et qui, au fond, n'est que la voix unique, mais renforcée, de l'Esprit divin, qu'il est impossible d'étouffer dans le cœur des enfants de Dieu;

VIII. Sur l'esprit de la vigilance chrétienne, qui ne dépose pas volontiers son armure, l'ennemi ne dormant jamais, et qui se souvient de ces paroles : « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point en tentation. » Cet esprit de vigilance ne se laisse pas facilement attirer hors de sa forteresse;

IX. Sur les grands obstacles que rencontrent dans l'homme les sentiments purs et célestes, et sur les vigoureux ennemis du bien, qui sont : « la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair, et l'orgueil de la vie » (1 *Jean*, II, 18). Ces obstacles du bien ne sont autres que la corruption même de la nature, dont nous avons parlé sous le n° I, que le mal lui-même. Or, ce mal, il est vaincu par la transformation, comme on dit dans le langage de l'Église. Néanmoins, comme dans un champ purifié des mauvaises plantes qui l'infestaient, les racines qui sont restées poussent de rechef et produisent de nouveaux rejetons; ainsi, dans l'homme renouvelé, les racines de l'antique corruption renaissent, et on ne saurait paralyser leurs effets que par une lutte incessante;

X. Sur quelques devoirs particuliers, en montrant comment on apprend à les connaître, comment on les remplit, ou comment on les transgresse. Sans doute que le prédicateur peut aussi faire connaître aux fidèles avec plus de détails les devoirs de l'homme, du chrétien et du citoyen; mais il doit se garder de faire un simple cours de morale, où il se contenterait de développer le sens des vertus et de le faire entrer dans l'intelligence. Sans doute aussi qu'il faut instruire le chrétien sur la manière d'être sobre, juste, pieux; mais son obéissance à la loi sacrée ne sera jamais la conséquence d'une œuvre de dialectique; elle sera plutôt la preuve de sa reconnaissance et de son amour envers son Seigneur et son Sauveur, elle sera l'un des beaux fruits de cet arbre guéri par la grâce du Seigneur;

XI. Sur les progrès, l'arrêt, la rétrogradation des hommes dans la voie du bien; sur les différents moyens dont Dieu se sert pour éprouver la vertu, pour la faciliter, la perfectionner;

XII. Sur les récompenses et les châtiments que la justice divine

attache, en ce monde ou dans l'autre, aux vertus et aux vices des hommes; sur la moisson de gloire ou d'ignominie qui sera proportionnée aux semences du bien et du mal, etc.;

XIII. Sur les forces multiples dont dispose cette grande société qu'on nomme l'Église pour favoriser la religion et la vertu, et dont le culte public, les sacrements, et particulièrement les institutions et les écoles publiques, les mœurs et les usages des familles pieuses sont les dépositaires.

33. Quiconque aura déposé dans ces réservoirs de l'intelligence d'immenses richesses pourra les y puiser en temps et lieux convenables.

Faisons maintenant quelques essais en place de règles.

Premier exercice.

DE L'OBLIGATION POUR LE CHRÉTIEN D'ASPIRER A LA SAINTETÉ.

I. *Qu'est-ce que cela signifie :* Vivre saintement?

Vivres aintement signifie non-seulement se préserver des vices, mais encore résister aux moindres suggestions du mal; non-seulement éviter le mal, mais encore faire le bien; non-seulement faire le bien, mais encore supporter ce qui répugne, par amour du bien. Vivre saintement signifie non-seulement faire le bien, et n'avoir en vue que la volonté de Dieu, mais encore maintenir la vie la plus intime, la plus secrète de l'âme, les inclinations du cœur les plus cachées, ses passions les plus subtiles, ses pensées les plus secrètes en harmonie avec la volonté de Dieu; c'est avoir les mêmes sentiments que Jésus-Christ, et les manifester par ses paroles, ses gestes, ses actes et ses souffrances; c'est persévérer jusqu'à la fin dans ces saintes dispositions et dans la manifestation de ces dispositions.

II. *C'est un devoir d'aspirer à la sainteté.*

1° Nous y sommes obligés en vertu de la loi sacrée de notre nature.

Il est une loi écrite au fond de notre cœur : « Soyez saints comme je suis saint » (*Rom.*, 15).

2° Nous y sommes obligés en vertu de l'apparition de Jésus-

Christ sur la terre. C'est pour détruire les œuvres de Satan (le péché et tout ce qui est profane) que le Fils de Dieu est venu en ce monde (I *Jean*, 8). Si la grâce de Dieu s'est manifestée à tous les hommes, c'est pour nous discipliner, pour nous faire renoncer à l'impiété et aux passions mondaines, pour nous faire vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice et piété, dans l'attente de la béatitude que nous espérons et de l'avénement du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour faire de nous un peuple particulièrement consacré à son service et *fervent dans les bonnes œuvres* (*Tit.*, II, 11, 12 et 14).

3° Nous y sommes obligés en vertu des *prescriptions formelles de l'Évangile*. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (*Matth.*, v, 48). « Purifions-nous de tout ce qui souille le corps et l'esprit, achevant de nous sanctifier dans la crainte de Dieu » (II *Cor.*, VII, 1). « Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence du mal. Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même en tout, afin que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, se conserve sans tâche pour l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ » (I *Thess.*, v, 22). « Conduisez-vous comme des enfants d'obéissance ; ne devenez pas semblables à ce que vous étiez autrefois, lorsque, dans votre ignorance, vous vous abandonniez à vos passions. — Mais soyez saints dans toute la conduite de votre vie, comme celui qui vous a appelés est saint » (I *Pierre*, I, 14, 15).

4° Nous y sommes obligés en vertu de *grandes promesses*. Ces promesses, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous les a faites. Il nous a assuré que nous deviendrions participants de la nature divine, et pour cela, il nous engage à fuir la corruption qui règne dans le siècle, à joindre à la foi, la vertu ; à la vertu, la science ; à la science, la tempérance ; à la tempérance, la patience ; à la patience, la piété ; à la piété, l'amour de nos frères (II *Pierre*, I, 4, 5, 6).

5° Nous y sommes obligés en vertu de l'*exemple de Jésus-*

Christ, qui n'a commis aucun péché, et de la bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie (I *Pierre*, II, 22).

6° Nous y sommes obligés en vertu des *engagements de notre baptême*. Nous y avons promis de renoncer à la chair, au monde et au démon ; obligés, en vertu de la réception du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; car c'est là le Nouveau Testament dans le sang, la nouvelle alliance.

7° Nous y sommes obligés en notre qualité d'*enfants de Dieu*, en qui habite le Saint-Esprit, lequel nous excite à toute sorte de bien, nous détourne de toute espèce de mal, et punit chacune de nos fautes. « Le temple de Dieu est saint, et ce temple, c'est vous. »

Deuxième exercice.

34. — SUR LA VRAIE ET SUR LA FAUSSE VERTU.

I. *De la vraie vertu.*

1° Où est la vraie vertu, là se fait le bien et s'évite le mal. On donne l'aumône aux pauvres, on paye ses débiteurs, on méprise les excitations à l'impureté. C'est là en quelque sorte le corps de la vertu.

2° Où est la vraie vertu, là se fait le bien et s'évite le mal par la plénitude de la bonne volonté, de la bonne intention. C'est l'âme de la vertu. La bonne volonté veut et accomplit le bien, parce que c'est le bien.

3° Où est la vraie vertu, là se trouve la bonne volonté de l'homme, cette volonté qui veut faire le bien et qui l'accomplit. Cette volonté naît de la religion, de l'intelligence des choses divines et éternelles, du stimulant de la foi, laquelle opère dans la charité ; et tel est l'esprit de toutes les vertus.

4° La vraie vertu est disposée à toute sorte de bien, elle exclut toute espèce de mal ; âme de la vertu, la bonne volonté est persévérante ; esprit de la vertu, la religion triomphe de tous les assauts de la vie ; là, l'accomplissement du bien et la fuite du mal deviennent avec le temps de plus en plus faciles ; et telle est la perfection d'un cœur vertueux. Sa tendance au bien

est universelle, persévérante; elle est en qnelque sorte une seconde et meilleure nature.

Voilà la vraie, la parfaite vertu; voilà ce qui, à toutes les époques, constitue, aux yeux de tous les gens de bien, l'essence de toute vraie et parfaite vertu.

5° Où était la vraie vertu parmi les Israélites, là le bien qui était à faire se faisait, le mal qu'il fallait éviter était évité; et tout cela par la plénitude de la bonne volonté née de la foi vive au seul vrai Dieu, et de la confiance sincère en ses promesses plus ou moins connues. Ainsi étaient Abraham, Joseph, David, Zacharie, Siméon, Elisabeth, etc; telle est la véritable vertu israélite.

6° Où est la véritable vertu chrétienne, là on fait tout le bien qui est à faire, et l'on évite tout le mal qui est à éviter, dans la foi en l'amour paternel de Dieu, dans la confiance en l'amour fraternel de Jésus-Christ, par le stimulant de la charité envers Dieu et envers les hommes, charité qui a été répandue dans nos cœurs par la force et la grâce du Saint-Esprit, et d'après l'exemple du Seigneur et de son Fils Jésus-Christ; on supporte toutes les contradictions qui sont à supporter, on se dépouille de toutes les choses dont il faut qu'on se dépouille. Telle était la vertu de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean. Telle est la véritable vertu chrétienne.

7° La véritable vertu chrétienne est donc la bonne volonté qui naît de la foi agissant dans la charité, et qui accomplit la volonté du Père selon la doctrine, le modèle et l'esprit de Jésus-Christ.

8° Ainsi donc, aux yeux de l'intelligence droite, il n'y a qu'une seule vertu chrétienne. — La foi n'est pas une véritable vertu chrétienne quand elle ne produit pas la charité et le zèle pour toute espèce de bien. L'espérance n'est pas la véritable vertu chrétienne quand elle n'a pas la charité pour compagne. La charité n'est pas une véritable vertu chrétienne quand elle n'est pas animée par la foi en Dieu, quand elle ne fait pas le bien d'après le modèle de Jésus-Christ. Ainsi en est-il de

tout ce qu'on nomme vertu. — Il n'y a donc qu'une seule vertu chrétienne.

9° L'essence de la vertu chrétienne consiste donc dans l'union permanente de l'âme avec la volonté de Dieu, dans l'accomplissement prompt, joyeux, parfait de cette volonté d'après la doctrine et l'exemple de Jésus-Christ, et soutenu par la force du Saint-Esprit. Un grand nombre s'imaginent que la vertu est quelque chose de partiel, de morcelé. Hélas! ou notre cœur tout entier n'est qu'une vertu, ou bien nous n'avons encore aucune vertu réelle.

10° La seule véritable vertu suppose la transformation de la partie la plus intime de l'homme, transformation qu'il faut considérer comme une nouvelle création opérée en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. « En Jésus-Christ rien n'a de valeur que la nouvelle créature. »

II. *De la fausse vertu.*

1° Prendre pour de la vraie vertu, la compassion, la résignation et autres manifestations agréables de la nature, que l'on pourrait appeler des vertus de tempérament, si le tempérament pouvait être vertueux, c'est là une fausse vertu.

Cette fausse vertu humaine est certainement la plus commune. Quand le bien se fait en nous et par nous en vertu d'un penchant naturel, nous l'attribuons à nous-mêmes; mais quand nous faisons le mal, nous le mettons sur le compte de la nature.

2° Les exercices extérieurs de la piété, les pratiques publiques de la vertu, destitués de la véritable vie de la piété, de la vertu, pris néanmoins pour de la vraie vertu, sont une fausse vertu.

Cette fausseté des vertus humaines se manifeste sous une forme odieuse dans ce qu'on nomme les faux dévots, chez lesquels ni la piété n'est alliée à la vertu, ni la vertu à la piété.

3° Dompter une passion et s'adonner à une autre, par exemple maîtriser sa colère pour s'abandonner à l'impureté, et tenir pour de la vraie vertu ce mélange qui n'est ni chair ni esprit, est une fausse vertu.

Cette fausseté de la vertu humaine se révèle dans ces personnes qui, en matière de morale, portent, comme on dit, sur les deux épaules. La véritable vertu soumet la sensualité à l'esprit, et l'esprit à l'Auteur des esprits; la fausse vertu se partage entre la sensualité et l'esprit.

4° Faire le bien, par exemple, distribuer des aumônes, jeûner, prier pour en être loué des hommes, et prendre cette vertu de parade pour de la vraie vertu, est une fausse vertu.

Cette fausseté des vertus humaines s'est surpassée elle-même dans la justice des Pharisiens, sans toutefois disparaître avec eux; car elle se rajeunit dans chaque hypocrite, qui lui communique une vie nouvelle.

5° Retenir les passions dans les limites d'une certaine tempérance, afin de prolonger la vie et les charmes de la vie, et prendre pour de la vraie vertu cette modération qui n'est inspirée que par l'amour de la vie, est une fausse vertu.

Cette fausseté des vertus humaines se couvre volontiers de cette sorte de manteau qu'on appelle *sagesse* ou *philosophie de la vie*.

6° Afficher les apparences du bien pour cacher d'autant plus sûrement aux regards du monde le mal que l'on fait, et, tout en ne croyant nullement à la vertu, montrer partout qu'on y croit, uniquement pour s'attirer la réputation d'homme vertueux en jouant le rôle d'un impie, n'est-ce pas là la plus fausse des vertus? — C'est tout ce qu'il y a de plus faux, oui; c'est la plus fausse des vertus, non: car ce n'est pas une vertu.

La fausseté qui est plutôt dans la conduite que dans l'âme, l'âme étant devenue tout à fait incrédule à la vertu, tandis que la conduite en montre encore les dehors, a volontiers ces paroles dans la bouche: Je suis un honnête homme.

A peine oserait-on appeler cette manière d'agir une vertu politique; l'expression serait trop magnifique et indiquerait mal la chose horrible qu'elle devrait exprimer.

7° Vouloir ne dépendre de personne, se prescrire à soi-même le bien que l'on fera, se passer de Dieu, vouloir être soi-même

sa propre divinité, et prendre pour de la vraie vertu ces sentiments qui ne respirent que l'orgueil et l'irréligion, est le comble de l'égoïsme. Si c'est là ce qu'on voudrait appeler « vertu philosophique, » il faut dire que la plus belle expression exprime la chose la plus repoussante.

III. *Pourquoi la véritable vertu chrétienne est-elle si rare parmi les chrétiens?*

C'est que la chair est trop près de l'homme, et que l'esprit en est trop éloigné. Bien que la semence de la vie spirituelle et céleste soit semée par une main fidèle, il arrive qu'une partie tombe à côté du chemin, et elle est dévorée par les oiseaux ou foulée aux pieds par les animaux des champs; qu'une autre partie tombe sur un sol rocailleux et a peine à prendre racine: elle croît vite et se fane bientôt; qu'une autre tombe dans les épines, lesquelles s'élèvent au-dessus d'elle et l'étouffent. Il n'en tombe que bien peu sur un sol bien préparé et fidèlement entretenu. Il existe un vieil ennemi qui enlève du cœur des hommes la bonne semence de Dieu, et ce qu'il n'enlève pas, souvent les épines l'étouffent, et ce que les épines n'étouffent pas, sèche souvent sur le sol; cela seul que ni le vieil ennemi, ni les épines, ni le sol rocailleux ne sauraient gâter, produit, dans la patience et avec la bénédiction de Dieu, le fruit qu'on en attendait. La dureté, l'insensibilité du cœur humain pour les choses du ciel, c'est-à-dire le sol rocailleux, sont une des causes qui expliquent l'absence et la rareté de la véritable vertu. Où est le prophète, le sage, qui ne se soit plaint de cette dureté de cœur chez ses contemporains? Les épines de la vie et de la société, les soucis, les affaires, les principes, les exemples du monde, les illusions du *mien* et du *tien*, les voluptés sensuelles, l'honneur et l'ambition humaine, unissent leur forces pour conquérir et occuper le cœur de l'homme, endurci et fermé aux choses du ciel. — Oh! semence d'une vie meilleure! quel n'est pas votre sort dans ce tourbillon des préoccupations et des joies de la terre! Ce n'est pas tout! Voici venir un autre ennemi de la maison; il arrive à minuit, au moment même où les gardes et les combattants,

ensevelis dans le sommeil le plus profond, ne veillent pas et ne sauraient se défendre. Il arrive clandestinement, subitement, mêle de l'ivraie avec le bon grain, pour ajouter encore aux ravages du champ du Seigneur. Oh ! bonne semence d'une vie meilleure ! quel n'est pas votre sort, accablée que vous êtes par la mauvaise semence !

« Mais non ! s'écrie le siècle, il n'en est pas ainsi ! L'ennemi qui sème l'ivraie, il n'existe pas, il n'a jamais existé, ou du moins il ne sème plus maintenant de mauvaise semence. » — Rien de plus propre que ces clameurs pour fermer et endormir les quelques yeux qui veillent encore, et pour laisser l'homme ennemi semer encore plus facilement le mauvais grain, dans le cas où il existerait encore et en semerait encore. Quant à savoir s'il existe et s'il sème encore de l'ivraie, on n'en saurait douter, puisque le mauvais grain ne fait nulle part défaut. Or, puisque l'ivraie croît encore généralement, pourquoi douter de l'existence d'un semeur et croire qu'il se repose ? Mes chers frères, ne faisons pas consister notre sagesse à contester l'existence du semeur d'ivraie, aussi longtemps que nous verrons encore les produits de sa semence ; prions plutôt, veillons et faisons en sorte que les germes divins qui sont dans l'homme, après avoir suffisamment souffert des trois autres ennemis, n'en trouvent pas un quatrième dans cette fausse sagesse qui se dit la raison éclairée.

Troisième exercice.

SUR LE PÉCHÉ.

35. — IDÉE DU PÉCHÉ, SON ORIGINE, SES CONSÉQUENCES ; COMBIEN IL EST HONTEUX ET PRÉJUDICIABLE.

I. Différentes idées sur un seul et même sujet.

Si nous examinons quelle est l'essence du péché, la corruption radicale de l'humanité, nous trouverons que c'est l'égoïsme de l'âme humaine se séparant de Dieu et se faisant le centre de ses travaux et de ses aspirations. Si nous recherchons comment naît le péché, nous trouverons qu'il vient ou

de la faiblesse, ou de l'impuissance, ou de la mort de la foi, ou de l'incrédulité par rapport à Dieu. Si nous considérons l'état du péché, nous verrons que c'est la souveraineté de la chair sur l'esprit. Si nous l'envisageons par rapport à la source primitive de toute vie, de toute sainteté, de toute beauté, nous trouverons que c'est le renoncement à la vie éternelle, la rébellion contre la loi de la sainteté même, le désaccord avec la beauté et la félicité souveraine.

II. Le péché dans son origine.

Où le péché se commet, là se trouvent : l'occasion, l'excitation, la tentation au péché.

Où se commet le péché, là se font entendre le cri de la conscience, et la voix de Dieu. : « Ne faites pas cela ! » Il est vrai qu'avec le temps cette voix peut s'affaiblir de plus en plus; mais il y a toujours eu un moment où elle s'est fait entendre de manière à être comprise, autrement l'homme aurait perdu la conscience de sa culpabilité.

Où se commet le péché, là les actes de la volonté sont en opposition avec le cri de la voix divine; car aussi longtemps que j'agis contrairement aux prescriptions de ma conscience, sincèrement consultée, je pèche, selon ce qu'a dit saint Paul: *Quod non est ex fide, peccatum est.*

Où se commet le péché, là s'affaiblit ou meurt totalement la foi aux commandements de Dieu; car si cette foi vivait, elle répandrait la vie, c'est-à-dire qu'elle rendrait le péché impossible.

Où se commet le péché, là prévaut le plaisir illicite, c'est-à-dire le mépris du combat contre soi-même, auquel on est obligé, étouffe la voix de la conscience: il l'emporte sur la foi en Dieu et à la loi sacrée; sur les sentiments de satisfaction que procure la fidélité aux devoirs, et que la conscience promet à la victoire sur soi-même; il l'emporte sur le jugement de l'éternité, qui annonce au pécheur sa condamnation.

III. *Le péché dans ses conséquences prochaines et éloignées pour le pécheur.*

Ces conséquences sont:

Les reproches de la conscience. Ce premier châtiment succède immédiatement au péché dans tout cœur que la prédominance du mal n'a pas encore rendu insensible. En ce moment, la voix de l'esprit retentit de nouveau, parce que la voix de la sensualité, satisfaite ou fatiguée, se tait.

Le trouble, le mécontentement, la désunion avec soi-même, la honte, la perte de la confiance en Dieu, l'affaiblissement de la piété filiale envers Dieu, le pressentiment du jugement futur, le manque de goût pour les plaisirs innocents de la nature, l'inconstance vagabonde de Caïn, destituée de toute tranquillité et de toute paix.

Le découragement, l'impuissance des forces à résister aux passions. La défaite jette dans la tristesse et donne le sentiment de son impuissance; chaque péché affaiblit.

Nouvelles forces ajoutées aux attraits du péché :

Le souvenir d'un premier péché est une tentation à en commettre un second.

L'habitude du péché née de l'expérience.

L'habitude d'agir contrairement à la voix de la conscience. Chaque concession faite à la passion la rend plus impérieuse, chaque oppression de la voix de la conscience affaiblit cette voix.

Le péché délibéré. Dans le principe, nous péchons en laissant simplement entrer le péché en nous; il nous surprend, nous aveugle avant que nous ayons aperçu les chaînes qu'il traînait après lui. Mais, plus tard, nous l'appelons nous-mêmes, nous nous livrons à ses charmes sciemment et de dessein prémédité.

Le culte servile. Celui qui pèche devient l'esclave du péché.

Extinction du sentiment pour toute espèce de bien, — ce qui est une véritable mort spirituelle. Dans cet état, l'homme n'a plus le sens du bien, le goût de la vertu. C'est moins lui qui possède le péché, que le péché qui le possède. Le péché règne sur lui en maître, l'homme est son esclave; le péché en fait ce qu'il veut.

Impuissance de rompre les chaînes du vice.

Obscurcissement du sens de la vérité, incrédulité complète par rapport à Jésus-Christ, à l'Éternité et à Dieu ; athéisme.

Triomphe du péché, absence totale du bien.

Dernier pas de l'incrédulité : à ses yeux, la différence entre le bien et le mal est une chimère.

Remarque : Ces conséquences du péché se produisent toutes dans l'âme du pécheur, mais elles ne tardent pas à se révéler extérieurement. Qui pourrait décrire les conséquences éternelles du péché, qui sont proprement la moisson du pécheur? Quant à ses conséquences extérieures, tant pour le corps que pour l'honneur et les biens du pécheur, pour le cercle où s'exerce son action, etc., chacun les voit suffisamment.

IV. *Ce que le péché a d'odieux et de préjudiciable.*

Celui qui voudrait dépeindre le péché devrait mettre en lumière ces deux traits caractéristiques : ce qu'il a d'odieux en soi, et ce qu'il a généralement de préjudiciable. Le péché, considéré en soi et selon sa nature, est mauvais, honteux, repoussant; et envisagé dans ses conséquences, il est nuisible et ruineux.

Le péché est, de sa nature, mauvais, digne de haine et de mépris; car il consiste en ce que la volonté, créée pour s'attacher par un libre amour au bien souverain, à Dieu, et ne faire qu'un avec lui, oubliant sa noblesse et sa destination, se laisse séduire aux attraits de la matière ou aux fantaisies de son imagination.

Mais non-seulement le péché est *généralement préjudiciable;* il est encore *généralement ruineux.*

1° Il empoisonne toutes les jouissances de cette vie, et ouvre toutes les sources de la corruption. La pauvreté, la honte, la maladie, la mort marchent à sa suite.

2° Il paralyse le bien et opprime les gens de bien. Qu'y a-t-il de meilleur que le royaume de Dieu? Voyez néanmoins comme à toutes les époques le péché combat contre lui? Qui a été meilleur que Jésus-Christ? Cependant le péché n'a point eu de repos qu'il ne l'eût cloué sur la croix. Or, le sort qu'ont éprouvé

Jésus-Christ et sa doctrine, est celui de tout ce qui est bon et de tous ceux qui sont bons. C'est une loi du péché d'opprimer le bien; aussi saint Paul avait-il raison de dire que « tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ souffriront persécution. » Il est dans la nature du péché de s'opposer au bien. C'est que le péché est ténèbres, et les ténèbres sont en lutte continuelle avec la lumière.

3° Le péché affaiblit toutes les forces du bien, et fortifie tous les instincts du mal, — jusqu'à ce qu'il ait parcouru tout le domaine de son empire, et soit arrivé à la plénitude de sa souveraineté.

4° Le péché rend le mal de plus en plus général, et les méchants de plus en plus méchants. Chaque péché devient une officine de péchés nouveaux, une peste qui gagne de plus en plus. Elle rend le mal plus général et les méchants plus méchants : par l'exemple, le scandale, la séduction, les nouveaux attraits, le développement des passions, la répétition et l'impunité. Avant d'immoler l'Agneau de Dieu, la ville de Jérusalem dut immoler bien des envoyés de Dieu.

5° Le péché endurcit le cœur, et rend l'endurcissement complet; il obscurcit l'intelligence, et rend les ténèbres impénétrables. Car : 1. Il obscurcit les choses les plus claires. Quoi de plus visible à l'œil de l'intelligence que cette idée : C'est un Dieu qui a fait l'universalité des choses? Eh bien, l'existence si évidente de Dieu est obscurcie par les nuages que le péché répand autour de l'âme. « Le sens des pécheurs s'est obscurci, et croyant être sages, ils sont devenus insensés » (*Rom.*, I, 21, 22, 23). 2. Il rend douteuses les choses les plus certaines. Qu'y avait-il de plus certain que le fait de la guérison d'un aveugle-né par Jésus? Et cependant les Pharisiens en doutèrent, parce qu'ils haïssaient Jésus-Christ. 3. Il enlève toute importance aux choses les plus sérieuses. Quoi de plus important que de faire de son salut sa principale occupation! Eh bien, telle est l'illusion où nous jette le péché, que nous nous précipitons dans le tourbillon de cette vie comme s'il n'y en avait point

d'autre. 4. Il nous rend insensibles à la vue des exemples de vertu les plus éclatants, des preuves les plus frappantes de la vérité, et des jugements les plus terrifiants de la justice divine.

6°. Le péché hâte et consomme la ruine des familles, des pays, des États, à laquelle il met en quelque sorte le sceau, de même que le meurtre du Messie mit le sceau à la ruine de Jérusalem et au démembrement de la nation juive.

7°. Le péché tue, outre l'espérance des joies de la terre, l'attente du bonheur surnaturel.

Cette réflexion peut s'appliquer à chaque péché en particulier, devenu prédominant. Tout péché est, comme tel, généralement préjudiciable, et comme contagion, il porte, autant qu'il est en lui, la malédiction dans les familles, dans les villages, dans les villes, dans les nations et dans le monde entier.

36. Parmi les exercices ayant pour but de rassembler des matériaux de sermons sur des sujets de morale, il en est un qui récompense largement des peines qu'il occasionne : c'est celui qui a pour objet de résumer brièvement quelques bons travaux faits sur le sujet que l'on veut traiter, et d'ajouter des pensées nouvelles à celles déjà recueillies. Par là, non-seulement le lecteur pénètre mieux dans la pensée de l'auteur, mais il apprend encore à combler une foule de lacunes, à l'aide des ressources puisées dans sa propre réflexion.

Donnons ici pour exemple une collection de pensées résultant de méditations personnelles et étrangères, empruntées en grande partie à l'*Ethica christiana communis*, pars III, sect. I, de Stattler.

1. IDÉE DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

L'amour du prochain est une disposition pleine de générosité et de sacrifice envers tout ce qui est homme : celui qui le possède se réjouit de tout le bien qu'il voit dans les autres, leur souhaite tout le vrai bien qu'ils n'ont pas encore, et leur fait part de tout ce qu'il peut et doit leur communiquer.

Les actes de la charité consistent donc à se réjouir de tout le

bien, de tous les dons, de toutes les vertus, de toutes les dignités qu'ont les autres; à souhaiter qu'ils obtiennent tout ce qui leur manque, à compatir à leurs souffrances, à les assister dans leurs dangers; il consiste dans le zèle employé à leur conserver ce qu'ils possèdent, à procurer aux malheureux ce qui leur manque, à enlever ou adoucir leurs souffrances, à détourner tout ce qui peut leur arriver de fâcheux.

2. EXCELLENCE ET VALEUR DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

a. Le saint amour est la loi souveraine de notre nature. Par rapport à Dieu, cet amour se nomme Religion; par rapport à l'humanité, amour des hommes. Cet amour est donc la loi souveraine de notre nature.

b. Le saint amour est la plénitude de la loi; par conséquent l'amour des hommes né de la religion est aussi la plénitude de la loi.

c. Il a, indépendamment de toutes ses heureuses conséquences pour l'humanité, une excellence, une valeur intérieure, une noblesse propre et intime, qui, à elle seule, vaut beaucoup aux yeux de Dieu et de tous les bienheureux esprits.

d. Cet amour honore dans l'homme l'œuvre de Dieu, l'image de Dieu, le chef-d'œuvre de l'Amour éternel.

e. Il est l'imitation de Dieu, qui est la charité même, et

f. L'imitation de Jésus-Christ, qui est le plus parfait modèle de la charité.

g. Il est le plus noble développement et la plus belle culture de la nature humaine, qui, étant régénérée en Dieu, ne saurait rien faire de mieux que d'aimer.

h. Il est le lien le plus parfait qui unisse les hommes entre eux.

i. Il a les promesses de la vie éternelle, ou plutôt il est lui-même la vie éternelle.

j. Il est la source de la joie la plus pure, et la condition de la plénitude de la joie.

k. Il est, quant à son essence, éternel comme Dieu, parce

qu'il ne forme qu'un avec l'amour de Dieu, amour qui survit à la foi et à la science.

3. LA NORME, LA MESURE DE LA CHARITÉ ENVERS LES HOMMES EST, D'APRÈS L'ÉVANGILE :

I. *L'amour que nous avons pour nous-mêmes :*
Aimez votre prochain comme vous-même.
II. *L'amour que Dieu a pour tous les hommes :*
Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.
III. *L'amour que Jésus-Christ a pour les hommes :*
Aimez-vous comme je vous ai aimés.

4. ÉTENDUE DE L'AMOUR ENVERS LES HOMMES :

Plus les motifs et le but sont purs, plus l'amour est vivant, actif, dévoué ; plus il est étendu et persévérant, et plus l'amour est parfait.

5. UN DEGRÉ ENCORE PLUS ÉLEVÉ, ET QUI EST LA MARQUE INFAILLIBLE DE L'AMOUR DU PROCHAIN, C'EST L'AMOUR DES ENNEMIS.

Celui qui peut aimer son ennemi, celui-là aime certainement l'homme dans l'homme, et Dieu dans l'homme. Celui qui aime réellement son ennemi prouve que sa charité envers le prochain est édifiée sur son vrai fondement, qu'elle est née de Dieu. L'amour des ennemis constitue la vraie grandeur d'âme, et fait de nous de vrais imitateurs de Dieu et de Jésus-Christ; il nous rend semblables au Père, qui a sacrifié son Fils pour les pécheurs ; semblables au Fils, qui est mort pour les impies. L'amour des ennemis prouve qu'on est enfant de Dieu, enfant de la grâce qui régénère l'homme et le rend miséricordieux. L'amour des ennemis établit la paix de Dieu en nous, il ramasse des charbons sur la tête d'un ennemi pour que, cessant de résister à la vérité, il se convertisse et s'écrie : *Je veux me sauver comme vous !*

6. MOYENS D'ÉTABLIR ET DE FORTIFIER EN NOUS L'AMOUR DES HOMMES:

Résistez à l'égoïsme ; il rétrécit, étouffe, souille et dompte l'amour du prochain.

Demandez à Dieu l'esprit de cette charité qui fait qu'on s'oublie soi-même, qui apprend à penser aux nécessités d'autrui et qui limite nos propres besoins pour nous mettre en état de satisfaire à ceux d'autrui.

Que rien ne vous fasse perdre de vue l'idéal de la charité : Dieu en Jésus-Christ, ni la loi de la charité.

Apprenez à prier pour tous les hommes ; car la prière née de la charité fortifie le sentiment de la charité.

Attachez vos regards sur vos fautes, afin de juger avec indulgence celles d'autrui, et de les supporter avec patience et douceur.

Chaque fois que vous allez dans la société des hommes, excitez-vous à l'amour du prochain, et prenez la résolution d'être modeste, humble, plein de condescendance et de grandeur d'âme.

Veillez sur vous-même pendant vos relations avec le prochain, afin que votre sérénité intérieure et votre affabilité extérieure ne soient vaincues par aucune impression désagréable et contagieuse.

Mais, ici comme partout, commencez par le commencement. L'amour du prochain n'existe que là où la transformation de l'intérieur a fait place au sentiment des choses divines.

§ III. — Sujets historiques.

Sur quoi faut-il réfléchir pour trouver les matériaux d'un sermon historique?

39. Commençons par indiquer certains points de vue généraux où il faut se placer pour réfléchir sur une histoire :

1° Les principaux personnages du récit, leur caractère, leur façon de penser, leur manière de s'exprimer, leurs sentiments, leurs attitudes ;

2° Les occasions qui ont fait naître l'événement dont on s'occupe ;

3° Les intentions et les motifs des personnes qui agissent ;

4° Le fait lui-même, avec toutes les circonstances de lieu, de temps, etc., le début, le développement, l'accomplissement du fait ;

5° Les causes qui en ont hâté, réalisé, changé les conséquences;

6° Les suites subséquentes du fait;

7° La certitude du fait;

8° Ce que les actions renferment d'instructif, de conforme à la nature, de beau, de noble, d'humain, etc.;

9° La sagesse des discours, et la noblesse des actions, ou le contraire;

10° Le rapport des faits avec d'autres faits, ou avec nous-mêmes;

11° Les réflexions de l'historien;

12° Le mérite du récit.

40. Expliquons le tout par un exemple.

Analyse de l'histoire de la **Résurrection de Lazare** (JEAN, XI, 1-53), *d'après les divers points de vue que nous venons d'indiquer.*

1. Lazare était malade. Il était frère de Marie et de Marthe, et ami de Jésus.

Nous avons là les données générales du récit, les personnes, l'occasion (n°s 1, 2).

2. Les sœurs de Lazare envoyèrent au Sauveur et lui firent dire que « celui qu'il aimait était malade. »

Nous avons ici le caractère des deux sœurs, leur tendresse envers leur frère et leur pieuse confiance en la puissance de leur ami. Et voyez comme l'expression de cette tendresse et de cette confiance est naturelle : « Celui que vous aimez est malade » (n°s 1, 8)!

3. La réponse de Jésus : « Cette maladie ne va point à la mort, mais à la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. »

Cette réponse est tout à la fois une énigme et un éclaircissement; elle soulève un coin du voile suspendu sur l'avenir; mais elle fait retomber le voile et nous laisse dans l'incertitude. Nouvelle preuve de la haute sagesse que Jésus-Christ apportait dans son enseignement (n°s 1, 9).

Jésus-Christ fait espérer moins que ce qu'il fera réellement,

ou plutôt il fait tout le contraire de ce qu'on pouvait supposer; mais à la fin il va au delà de toute attente.

Le fond de la réponse est très-concluant : A quoi servent les maux dans l'univers? A glorifier Dieu, et son Fils Jésus-Christ (nº 8). Nous agirions sagement si, loin de voir dans les contradictions qui nous troublent de simples effets de la folie et de la faiblesse humaines, nous y découvrions avant tout des occasions de glorifier la divine Providence.

4. Manière d'agir du Sauveur. Après avoir reçu cette nouvelle, il reste encore deux jours au même endroit, et, sans manifester ses projets, il agit avec une souveraine sagesse (nº 3).

Ce détail révèle le caractère des hommes de bien, qui, agissant toujours dans de nobles intentions, ne font connaître de ces intentions que ce que réclament les circonstances. Agir autrement, c'est faire de la brièveté de la vie humaine un long bavardage.

5. Jésus aimait Marthe, Marie sa sœur, et Lazare :

Réflexions de l'historien (nº 11).

Nous avons ici une nouvelle preuve de l'affabilité du caractère de Jésus, et une marque de l'amabilité des deux sœurs et de leur frère, amabilité qui leur valut l'honneur d'être comptés parmi les amis du Sauveur (nº 1, 8). Être bon signifie sympathiser avec tout ce qui est bon; cette sympathie, voilà ce qui constitue la vraie amitié. Aspirer à devenir bon signifie désirer d'être capable de sympathiser avec tout ce qui est bon. Nous ne devons donc pas nous étonner que Jésus-Christ, modèle de tout bien, ait accordé sa bienveillance aux âmes qui voulaient être bonnes, c'est-à-dire semblables à Jésus-Christ.

6. Entretien de Jésus-Christ avec ses disciples.

Jésus-Christ : Retournons en Judée. *Les disciples :* Maître, il n'y a qu'un moment que les Juifs voulaient vous lapider, et vous parlez déjà de retourner chez eux? *Jésus-Christ :* Le jour n'a-t-il pas douze heures! Celui qui marche durant le jour ne se heurte point, parce qu'il a la lumière de ce monde; mais celui qui marche la nuit se heurte, parce qu'il n'a point

de lumière. Notre ami Lazare dort, mais je vais le réveiller. *Les disciples :* S'il dort, il sera guéri. *Jésus-Christ :* Lazare est mort, et je me réjouis de ce que je n'étais pas là; cette circonstance servira à fortifier votre foi : Allons ! *Thomas :* Allons-y aussi, nous, afin de mourir avec lui.

Cet entretien :

a, Porte le cachet de la véracité; car tout ce que dit Jésus-Christ est conforme à son caractère, de même que les réponses des disciples sont conformes au leur. Ils s'en tiennent constamment à ce qui frappe immédiatement leurs regards; ils vivent dans le monde visible, et c'est là qu'ils puisent leurs inspirations. Jésus-Christ vit continuellement dans un élément supérieur, dans le monde invisible, dans la vérité; et ses sentiments sont puisés dans cet élément supérieur, ils viennent d'un monde invisible, des régions de la vérité (nº 7).

b, Cet entretien montre la manière délicate dont s'exprime le Sauveur. Il aime les images faciles et naturelles, les formes proverbiales du langage : « Le jour n'a-t-il pas douze heures! Celui qui marche durant le jour ne se heurte point. Notre ami dort, je vais le réveiller » (nº 2).

c, Cet entretien montre le soin que met le Sauveur à rendre son enseignement intelligible. Ses disciples n'ayant pas saisi la figure, il exprime la chose sans détour : Lazare est mort.

d, Il montre la paisible grandeur d'un homme à qui il est aussi facile de ressusciter un mort que de réveiller un dormeur (nºˢ 8, 9).

e, Il montre la sollicitude du Sauveur pour ses disciples : « Je me réjouis pour l'amour de vous de ce que je n'étais pas là » (nºˢ 1, 8).

f. Il montre ce qui, aux yeux de Jésus-Christ, était la chose capitale dans l'éducation de ses disciples : la foi, la confiance, l'élévation de leurs âmes vers les choses surnaturelles. Cette plante est celle qu'il cultive avec le plus de soins. Or, quiconque est sage imite le jardinier céleste; car celui qui implante la foi, implante la charité, le salut, la vie éternelle.

7. *Arrivée de Jésus à Béthanie.* Son entretien avec Marthe, qui vient à sa rencontre.

Marthe : « Si vous aviez été ici, nous aurions encore notre frère. Cependant, je sais que maintenant encore Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. *Jésus :* Votre frère ressuscitera. *Marthe :* Oui, il ressuscitera au dernier jour. *Jésus :* Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. Et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra jamais. *Marthe :* Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde. »

Cette conversation, qui a lieu chemin faisant, nous montre dans Marthe, dans Jésus et dans le fait lui-même, quantité de choses remarquables. Dans Marthe : *a*, le commencement de sa foi et de sa confiance au Sauveur; *b*, l'inquiétude de son cœur et son empressement à courir à la rencontre de Jésus; *c*, le langage qu'inspire à une sœur l'attachement à son frère; *d*, le témoignage extérieur de la foi qui l'anime intérieurement (nos 1, 8). Dans Jésus-Christ : *a*, les moyens qu'il emploie pour amener la foi de Marthe à sa plénitude; *b*, les moyens qu'il emploie pour exciter sa foi; *c*, il montre en quoi consiste la vertu de la foi; *d*, il manifeste ce qu'il est lui-même : « Je suis la résurrection et la vie » (nos 1, 8, 9). Dans le fait : son développement calme, sublime et divin (nos 4, 5, 8).

8. Exactitude du fait (n° 12).

a, Marthe dit tout bas à sa sœur : Le Maître est ici, il vous demande; *b*, Marie se lève aussitôt et va le trouver; *c*, erreur des Juifs : ils crurent qu'elle allait au sépulcre pour y pleurer, et ils la suivirent (n° 13).

Comme tout est vrai et naturel !

La sollicitude de Marthe, l'empressement de Marie à se jeter aux pieds de Jésus montrent parfaitement le caractère de ces deux sœurs. L'erreur des Juifs qui se trompent sur l'objet de la sortie de Marie, est aussi très-naturelle. Les plus petites circonstances sont de même admirablement dépeintes : Marthe

parle tout bas à sa sœur ; Marie accourt aussitôt et se jette aux pieds de Jésus, etc. (nos 1, 7, 12).

9. Jésus, Marie, les Juifs.

Marthe : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort ! Quelle impression ces paroles pleines de confiance, cette plainte si douce dans la bouche d'une amie en peine durent produire sur le cœur de Jésus, c'est ce que montre la suite (n° 8).

Jésus : Lorsqu'il vit Marie et les Juifs pleurer, il frémit dans son âme ; son cœur fut touché, et il pleura (nos 1, 8). Comme ces larmes sont honorables pour l'humanité ! Il ne rougit pas de verser des pleurs, le Frère des hommes ! Comme ces larmes d'un ami sont honorables pour l'amitié ! Il pleure comme un ami, cet Ami des hommes. Comme ces larmes nous font pénétrer profondément dans le cœur aimant de Jésus !

Où l'avez-vous mis ? Cette question m'enlève la respiration ! Le Seigneur ne demande pas en vain.— Il veut sécher les larmes (nos 1, 8).

Les jugements des Juifs : Voyez comme il l'aimait ! Et : Ne pouvait-il pas empêcher qu'il mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ?

Le premier jugement est inspiré par la sensibilité ; le second vient du manque de réflexion, et montre de la rigueur. Le premier montre l'homme tel qu'il est ; le second révèle l'homme faible et ignorant. Le premier montre l'homme compatissant ; l'autre nous le fait voir précipité dans ses jugements. Se taire et attendre en confiance vaudrait mieux ici que se prononcer (n° 8).

10. Jésus en face du tombeau.

Il arrive ému auprès du tombeau. Ce tombeau était couvert d'une pierre. Jésus était occupé de la grande idée de la résurrection des morts. Il voulait réfuter par une seule parole, mais qui fût la plus magnifique action, les jugements des Juifs, préjudiciables à son honneur (nos 1, 9). Qui ne désirerait d'avoir vu ce Dieu-homme au moment où il s'approcha du tombeau, et d'avoir été témoin de la victoire que la vie remporta sur la mort !

Maintenant tout se tait. Le moment approche où ce grand acte va s'accomplir !

L'ACTE MÊME DE LA RÉSURRECTION.

Jésus : « Otez cette pierre ! » Ce qui peut se faire par les hommes doit se faire par eux. Ce que Dieu seul peut faire, Jésus le fait (nº 9).

Marthe : « Seigneur, il sent déjà mauvais ! aussi bien il y a quatre jours qu'il est là ! » Voici de nouveau la nature en lutte avec la foi. Les choses inférieures combattent sans cesse contre les choses supérieures. Il est si difficile à l'homme, esclave des impressions des sens, de rester attaché aux paroles de la vérité (nºs 8, 7) !

Jésus : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu ? » Il insiste constamment sur la foi. C'est à la foi qu'est promise la vue de la gloire de Dieu (nºs 1, 8).

« Ils ôtèrent donc la pierre. Jésus, levant les yeux au ciel, rendit grâces à son Père. Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Je sais bien que vous m'exaucez toujours : mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. » — Cette prière d'actions de grâces renferme une foule de choses pour les esprits qui réfléchissent.

« Jésus rendit grâces. » Cette circonstance montre la valeur des actions de grâces. Jésus-Christ attribue à son Père tout le bien qu'il fait. Ici se révèle l'esprit de la véritable humilité chrétienne. Jésus-Christ rend grâces à cause du peuple, afin de le convaincre que tout ce qu'il fait, il le fait au nom de Dieu, dont il est l'Envoyé ! Tous les discours et tous les actes publics du Sauveur sont des discours et des actes d'un ambassadeur du Très-Haut, et prouvent qu'il est son Envoyé (nºs 8, 1, 9).

« Jésus pria. » Il savait que toutes ses prières étaient exaucées. L'un est pour nous une recommandation de prier, et l'autre est une preuve de l'union étroite qui existe entre Dieu et celui qui prie.

« Jésus cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors! — Et Lazare sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. »

Quel spectacle émouvant, instructif surtout (nos 1, 8, 9)!

Quel est celui qui de sa voix puissante rappelle un mort à la vie?

Nous voyons maintenant la confirmation de ces paroles : « Je suis la résurrection. » Maintenant nous en comprenons le sens. « Je suis la résurrection, » c'est-à-dire : Je vis et je puis faire vivre. Cette satire de l'incrédulité : « Celui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né, ne pouvait-il empêcher qu'il mourût, » est confondue par un fait irréfragable. Maintenant la foi des deux sœurs de Lazare a reçu sa récompense : puisqu'elles ont cru, elles ont vu la gloire de Dieu. Maintenant les larmes sont séchées : Marie ne pleure plus, ou du moins si elle pleure, ce ne peut être que de joie et de reconnaissance. Maintenant il est prouvé que Jésus est véritablement l'Envoyé du Père. Maintenant il est attesté par un fait qu'il y a réellement une résurrection. Celui qui a ressuscité Lazare peut ressusciter tous les morts; il les ressuscitera tous, selon sa promesse; il me ressuscitera aussi.

41. Après avoir consigné ses observations d'après les points de vue que nous avons indiqués, on pourra les classer sous certaines catégories plus générales, et en mettre quelques-unes dans une plus grande lumière.

Les observations que l'on peut faire sur ce récit concernent :

I. La personne qui opère la résurrection,

II. Et le fait même de la résurrection.

I. — LA PERSONNE QUI OPÈRE LA RÉSURRECTION : JÉSUS-CHRIST.

42. Le récit de la résurrection de Lazare nous montre dans Jésus-Christ :

a, L'homme.

Lorsqu'il voit pleurer les hommes, il entre dans leurs sentiments (*Jean*, XI, 33); comme eux, il est ému et troublé. En

voyant pleurer les hommes, il pleura (*Jean*, XI, 35). Lorsqu'il s'approcha du tombeau il frémit, comme frémit un homme (*ibid.*, 38). « Il est homme comme moi. » Ses fibres étaient tendres, faciles à émouvoir; l'horreur du tombeau, et les sanglots des personnes qui pleuraient, ébranlèrent tout son être. Jésus est Homme, en faveur des hommes.

b. L'histoire de la résurrection de Lazare nous montre dans Jésus-Christ l'ami des hommes bons et généreux.

« Celui que vous aimez est malade (*ibid.*, 3). Notre ami Lazare dort (*ibid.*, 11). Jésus aimait Marthe et sa sœur, et Lazare (*ibid.*, 5). » Tel est le langage de l'amitié. L'amitié est donc l'union des esprits, le lien des âmes généreuses : chose bien honorable, puisqu'elle est recommandée par l'exemple de Jésus-Christ et de ses amis.

Ce dont le Sauveur ne rougit pas ne doit pas non plus nous faire rougir. Ce qui doit nous préoccuper, c'est de ne point prostituer notre amitié à des indignes, et de nous rendre assez purs pour mériter celle des gens de bien.

c. L'histoire de la résurrection de Lazare nous montre Jésus-Christ enseignant le dogme de l'immortalité. « Celui qui croit en moi, fût-il déjà mort, vivra (*ibid.*, 26). » La mort des chrétiens n'est qu'une prolongation de la véritable vie éternelle, commencée dès ce monde; on ne saurait, à proprement parler, l'appeler du nom de mort.

La véritable vie, la vie éternelle, consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ. Cette vie, les fidèles ne font que la continuer après la mort, avec des joies plus grandes et une lumière plus éclatante.

Ne goûtons point de repos, mes frères, que nous n'ayons commencé dès ici-bas cette vie éternelle, par la connaissance active de Dieu et de Jésus-Christ, connaissance qui dirige toutes nos pensées, toutes nos volontés et toutes nos actions, afin que nous ne mourions point, mais qu'après ce que les hommes appellent la mort, nous ne fassions que continuer en nous la vie éternelle, qui est la vie de Dieu en nous, mais d'une manière

plus magnifique, plus heureuse, et que ce soit une vie qui déborde de lumière et de joie.

d. Le récit de la résurrection de Lazare nous montre dans Jésus-Christ la vie et la résurrection, c'est-à-dire Celui qui est la vie et qui peut donner la vie, Celui qui la rendra un jour au genre humain tout entier; il nous montre le triomphateur de la mort et de la corruption.

La puissance de Dieu vivait en lui; il vivifiait autour de lui et hors de lui tout ce qui était susceptible de vie; il rendait la vie à ce qui était mort, et un jour il ranimera tout ce qui aura payé tribut à la mort.

Le sens de ces paroles aura sans doute aussi la vertu de nous fortifier assez, quand nous serons étendus sans mouvement et que nous donnerons à peine un signe de vie, pour que nous ne redoutions pas l'odeur de la mort qui s'exhalera de notre corps en décomposition, et pour que nous osions dire à la mort : Tu ne peux tuer en moi que ce qui est temporel; ce qu'il y a d'éternel subsistera éternellement. Tout en mourant, je ne meurs point.

e. L'histoire de la résurrection de Lazare nous montre dans Jésus-Christ le grand ami de la prière, plein de confiance et de sentiments de reconnaissance.

« Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous m'avez exaucé. Je savais bien que vous m'exauciez toujours. » C'est là un modèle que les chrétiens doivent imiter en demandant tout ce qui est bon, et en rendant grâces pour tout le bien qu'ils obtiennent. Mais, hélas! nous prions sans foi, nous remercions sans éprouver nul sentiment de reconnaissance! O Dieu! rallumez en nous l'étincelle de la foi, afin que nous puissions prier; l'étincelle de la charité, afin que nous puissions rendre grâces!

f. L'histoire de la résurrection de Lazare nous montre dans Jésus-Christ le Fils de Dieu, l'Envoyé de Dieu.

« Je l'ai dit, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. »

Celui qui ne reconnaît pas et n'honore pas en Jésus-Christ l'Envoyé de Dieu, le Fils de Dieu, celui-là ne le connaît point.

Car c'est là ce qui constitue sa dignité; ses paroles sont des paroles de Dieu; ses actions sont des actions de Dieu : voilà le sceau de sa dignité de Docteur.

g. L'histoire de la résurrection de Lazare nous montre que Jésus-Christ a voulu prouver sa mission, sa dignité, sa qualité d'Envoyé de Dieu. En preuve que c'est le Père qui l'a envoyé, il le remercie publiquement, il proclame hautement qu'il l'a exaucé. — Pour en donner une preuve sensible, il appelle Lazare du tombeau; Lazare sort, et à cause de ce fait divin plusieurs croient en lui.

Ces paroles : « Sortez dehors, et il sortit, » rappellent ces autres paroles de la création : « Qu'il soit! Et il fut. » — Maintenant, je crois ce que disaient saint Jean et saint Paul, que « tout a été créé par lui. » Celui qui a dit à ce qui n'était pas : « Sois! » pouvait bien dire à ce qui était mort : « Sois vivant! »

h. L'histoire de la résurrection de Lazare nous montre dans Jésus-Christ le Bienfaiteur des hommes.

Ses actes ne sont pas seulement des preuves de sa mission divine; il sont aussi des preuves de sa bienfaisance. Dieu est charité; la charité est apparue en Jésus-Christ; la charité est bienfaisante.

i. L'histoire de la résurrection de Lazare nous montre dans Jésus-Christ le juge, le vivificateur, le promoteur, le rémunérateur de la foi.

« Je me réjouis pour l'amour de vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez —Croyez-vous? — Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu? J'ai dit cela à cause du peuple, afin qu'ils croient que c'est Vous qui m'avez envoyé. »

Comme une poule invite et presse ses poussins à se rassembler sous ses ailes protectrices, ainsi Jésus-Christ invite et sollicite ses disciples à croire, afin de pouvoir les tenir dans ses bras et les sauver. Touchant empressement! Voudrions-nous encore résister à son amour?

Comme Jésus-Christ nous apparaît sous un aspect bien diffé-

rent quand nous le considérons tel que uous le montrent ses actes! Les hommes de bien se disent en les voyant : « Voilà comment un jour il se manifestera en nous! »

II. — LE FAIT DE LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

43. Ce fait porte tous les caractères de la vérité; car :

1° La résurrection des morts est un acte qui convient parfaitement à la mission de Jésus-Christ. Le vivificateur agit conformément à son caractère quand il donne la vie. Jésus, quand il crée une vie nouvelle, agit en qualité de Messie.

2° La résurrection de Lazare est un acte qui convient parfaitement au cœur aimant de Jésus-Christ. Jésus-Christ agit en qualité d'ami quand il réveille son ami qui dort.

3° Marie et Marthe agissent selon leur cœur et selon leur foi, quand elles informent leur puissant ami de la mort de leur frère, et qu'elles prouvent que, même après sa mort, elles conservent encore de l'espérance.

4° Les disciples agissent en hommes faibles et ignorants, tout en faisant preuve d'une grande bonté de cœur, quand ils ne veulent pas laisser partir leur Maître pour la Judée, et qu'ils s'imaginent que ces paroles : « Notre ami dort, » doivent s'entendre d'un sommeil ordinaire.

5° Les Juifs présents agissent en hommes quand ils se laissent toucher par les larmes de Jésus-Christ, et ils agissent eu hommes ignorants quaud ils condamnent Jésus pour avoir laissé mourir Lazare, après avoir donné la vue à un aveugle-né. Ils agissent en hommes respectueux envers la Divinité, quand ils croient en Jésus-Christ à cause de la résurrection de Lazare; ils agissent en Pharisiens, c'est-à-dire en hommes qui se laissent entraîuer à un zèle aveugle, quand ils l'accusent auprès des Pharisiens. Or, il est incontestable qu'il y avait, ou qu'il pouvait y avoir, de tels hommes parmi les Juifs.

6° Les Pharisiens agissent selon l'esprit des Pharisiens, quaud, à cette nouvelle, faisant annoncer une cour plénière, ils se voient réduits à se demander : « Que ferons-nous, puisque cet

homme fait tant de miracles » (*Jean*, XI, 47)? lorsqu'ils mettent à nu la passion qui les travaille : « Si nous le laissons faire de la sorte, tous croiront en lui » (*ibid.*, 48), et lorsqu'ils imaginent ce ridicule expédient (*ibid.*, 50) : « Il faut se défaire de cet homme. »

7° L'historien saint Jean agit tout à fait d'après son caractère, en remarquant, lui ami de Jésus, l'amitié qui existe entre le Sauveur et les deux pieuses sœurs de Béthanie ; en consignant, en cette qualité d'ami, toute cette histoire de Jésus, si importante pour sa dignité ; en ne laissant pas passer, lui si plein de douceur, si facilement et si fortement impressionnable, les larmes et le trouble du Sauveur; en observant, disciple clairvoyant et perspicace, l'arrivée de Marthe qui va à la rencontre de Jésus, et la conduite de Marie qui tombe à ses pieds; en relatant l'entretien de Jésus avec Marthe.

8° Tout cet événement se passa en public, en présence des Juifs; par conséquent il était facile de le voir et de le retenir.

Quelle certitude accablante ! Et il existe encore, de nos jours, des hommes qui vous nient, ô divin Évangile !

Ce fait est l'un des plus significatifs.

Il suffit de ce fait unique, pour que l'Évangile renferme infiniment de choses consolantes, belles, grandes et intéressantes. Si ce seul fait est vrai, il est tout à fait croyable :

I. Que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, l'Envoyé de Dieu ;

II. Que la doctrine de Jésus-Christ est une doctrine divine ;

III. Que les faits de Jésus-Christ sont des faits divins ;

IV. Que la joyeuse nouvelle touchant le salut du monde, c'est-à-dire l'Évangile, est de tous points vraie.

Après avoir coordonné ses observations particulières et mis en relief les plus importantes, l'observateur attentif exprimera et résumera facilement en quelques mots l'esprit qui anime ce récit. « La vie éternelle, qui habite en Jésus-Christ, se manifeste comme victorieuse de la mort et du tombeau, afin que, reconnaissant en Jésus-Christ le triomphateur de l'une et de l'autre, nous croyions en Dieu et en Celui qu'il a envoyé, et que dans

cette croyance nous trouvions la vie éternelle » (*Jean*, XVII).

Cet exercice nous montre de nouveau que la vraie explication de l'Écriture ne s'en tient ni à la lettre ni au sens des détails, mais qu'elle s'applique partout à saisir l'esprit de l'ensemble, et qu'il n'y a que l'esprit qui mette dans son vrai jour et la lettre, et le sens du récit.

AUTRE EXERCICE.

Philippe et le trésorier.

44. Cette histoire, comme celle des sages d'Orient, indique clairement combien la grâce de Dieu et la volonté humaine d'accord avec elle, doivent agir avec force pour établir dans l'homme le royaume de Dieu. Partout nous voyons Dieu et l'homme, Dieu agissant dans l'homme et par l'intermédiaire de l'homme.

1. Si le trésorier crut en Jéhovah, s'il le reconnut pour le Dieu unique, ce fut là, manifestement, l'œuvre de la grâce prévenante du Seigneur. Quant à savoir comment il arriva à cette connaissance, la Bible ne nous le dit pas ; il suffit de savoir que c'est par la grâce de Dieu. Toute connaissance de Dieu étant une grâce, celle-ci doit en être une aussi.

2. D'autre part, que la foi vivante en Jéhovah, que la connaissance vivante de Dieu suppose quelques réflexions, quelques méditations et une certaine disposition de l'esprit et de la volonté pour la vérité, cela est incontestable. Car toute connaissance dans l'homme est une connaissance de l'homme. L'homme connaît : donc il a besoin pour cela d'un développement, d'un exercice de ses facultés. L'homme voulait connaître : par conséquent il fallait que sa volonté fût appliquée. Et bien que l'homme, dans l'œuvre de la transformation de son cœur, ne puisse faire autre chose que de coopérer, dans la mesure de ses forces, au secours qu'il reçoit, et de se livrer tout entier à la grâce, il n'est pas moins vrai de dire avec saint Augustin que « celui qui nous a créés sans nous ne saurait nous sauver sans nous. »

La création du monde est l'œuvre unique de Dieu ; la trans-

formation du pécheur est sans doute aussi une création, mais une création qui se fait dans l'âme humaine d'accord avec Dieu. Ce que Dieu seul peut faire, l'homme ne doit pas le faire; mais ce que l'homme peut faire, il faut qu'il le fasse, car Dieu ne saurait le faire pour lui.

Dieu donne à l'homme la faculté, la force, le besoin de réfléchir; mais réfléchir pour l'homme, Dieu ne le peut, il faut que l'homme le fasse lui-même.

Dieu donne à l'homme le fond, l'étoffe, l'objet sur lequel il peut porter sa réflexion; mais réfléchir pour l'homme, Dieu ne le peut; la pensée est un des actes essentiels de l'âme pensante.

Dieu fournit à l'homme, dans les parents, dans l'éducation, dans les exemples, l'occasion d'exercer la faculté de réfléchir; mais réfléchir pour l'homme, Dieu ne le peut.

Dieu, par les prédicateurs, les confesseurs, les écrivains, les amis charitables, les maladies, les besoins, excite l'homme à réfléchir; mais réfléchir pour l'homme, Dieu ne le peut.

Enfin, Dieu donne à l'homme une lumière supérieure, une aspiration puissante et élevée vers le bien; mais il faut que l'homme suive cette lumière, qu'il se laisse aller à cette aspiration. La lumière vient d'en haut; mais l'homme peut et doit, quand on lui aide, recevoir cette lumière et présenter ses regards aux rayons de ce soleil. Sa force vient d'en haut; mais l'homme peut et doit, au rayon de cette lumière, se défendre contre le mal. Il en est de l'éducation de l'homme pour le ciel ce qu'il en est de l'étude d'un art: l'artiste peut donner des règles, il peut tracer à son élève ce que celui-ci devra reproduire, il peut lui diriger la main; mais quand l'élève ne se laisse point conduire la main, quand il ne regarde pas ses modèles, qu'il ne met point lui-même la main à l'œuvre, il reste constamment ignorant et novice, il ne devient jamais artiste.

3. Si le trésorier put se rendre à Jérusalem pour y adorer Dieu, ce fut là une nouvelle grâce divine. La connaissance de Dieu, la soif de cette connaissance, quelle que soit l'occasion qui

l'ait produite, est une grâce divine. Mais s'il se rendit à ce désir et préféra adorer Dieu à Jérusalem plutôt que de se prosterner avec les autres devant les idoles de la cour, s'il surmonta les difficultés du voyage, ce fut l'œuvre de sa propre volonté.

Ainsi donc, nous voyons partout Dieu et l'homme; Dieu qui stimule, appelle, donne des forces, et l'homme, qui se lève, se rend à l'appel, coopère à la grâce, et consacre à de bonnes œuvres les forces qu'il a reçues.

4. Si, pendant son retour, ce trésorier fit une lecture dans Isaïe, c'est qu'une nouvelle grâce divine lui avait donné le goût de cette occupation; le mérite du trésorier fut de lire avec une secrète aspiration vers la vérité. Partout Dieu et l'homme!

5. Si le trésorier tomba précisément sur ce passage remarquable : « Il a été conduit à la boucherie comme une brebis, » ce fut par une permission, par une grâce divine; car tout ce que nous appelons circonstances, hasard, ne sont que des moyens, et des moyens préparés d'avance, pour la réalisation des desseins de la sagesse divine.

6. Si l'Ange dit à Philippe : « Allez! » et si Philippe se rendit à sa voix; si l'Esprit lui dit : « Approchez-vous du char, » et si Philippe le fit, nous voyons de nouveau, d'un côté, la grâce de Dieu et les hommes, les forces naturelles c'est-à-dire et la force supérieure d'en haut agissant de concert pour conduire le trésorier à Jésus-Christ; et de l'autre, la faculté qu'a la volonté humaine de se laisser diriger, puisqu'elle ne résiste pas au commandement de l'Ange, ni à la sollicitation secrète du Saint-Esprit. Ici encore se combinent l'action de Dieu et celle de l'homme.

7. Dans le trésorier qui pria Philippe de s'asseoir à côté de lui sur le char, nous voyons un homme de bonne volonté et avide de la vérité; l'aveu qu'il fait de son incapacité à comprendre le passage qu'il lit, révèle sa sincérité; la demande qu'il adresse à Philippe pour qu'il le lui explique, manifeste le désir qu'il a de se sauver. Ajoutons que cette bonne volonté, cette sincérité, ce désir de se sauver, Dieu n'avait pas manqué

déjà précédemment de les éveiller d'une foule de manières au moyen de sa grâce. Si Philippe lui expliqua ce passage et d'autres de l'Écriture, s'il lui annonça l'Évangile, ce fut pour le trésorier une grâce divine; si le trésorier écouta attentivement la doctrine du disciple de Jésus-Christ, s'il la conserva fidèlement et la médita dans son cœur, c'est qu'une grâce divine toucha son intelligence et son cœur: le mérite du trésorier fut de suivre cette inspiration du Père céleste. Ainsi donc partout Dieu et l'homme; partout la volonté divine qui allume l'étincelle du bien, et la volonté humaine qui reçoit cette étincelle dans son cœur pour la transformer en une flamme ardente.

8. Si le trésorier, en passant dans un endroit où il y avait de l'eau, songea au baptême, et manifesta le désir de le recevoir; si ces paroles de Philippe : « Si vous croyez, vous pouvez être baptisé, » trouvèrent en lui un favorable accueil, ce fut de nouveau une grâce divine qui lui donna la lumière, la chaleur et la force d'éprouver ce désir et de faire l'aveu de sa foi : le mérite du trésorier fut de se laisser éclairer par cette lumière, réchauffer par cette chaleur, fortifier dans ses bons desseins par cette force. — Ainsi donc, partout Dieu et l'homme.

9. Si le trésorier reçut le baptême des mains de Philippe, et fut régénéré dans l'eau et dans le Saint-Esprit, ce fut une grâce de cet esprit de Dieu qui souffle où il veut, une grâce de Jésus-Christ, qui, pour accomplir son grand œuvre, n'oublie pas de rassembler en un seul troupeau ses brebis dispersées; mais si le trésorier continua à vivre de la vie nouvelle qu'il venait de recevoir en Jésus-Christ, ce fut son mérite à lui.

10. Ces considérations nous enseignent que nous ne saurions jamais être ni trop reconnaissants, ni trop humbles; car tout bien est un don de Dieu, un effet de sa miséricorde.

11. Elles nous enseignent que nous ne saurions jamais être trop zélés pour le bien; car la miséricorde ne saurait tout faire en nous sans nous.

12. Elles nous enseignent qu'il faut se préparer à recevoir la grâce de Dieu, y coopérer quand on l'a reçue, et continuer à s'y

montrer fidèle. Sans doute que nous ne pouvons pas prévenir *toutes* les grâces de Dieu; car notre existence seule, les forces qui nous mettent en état de travailler sont déjà une grâce de Dieu. Ce que nous pouvons, c'est, par un bon usage des grâces reçues, nous rendre dignes d'en recevoir de nouvelles, c'est-à-dire préparer par la prière, la solitude, la méditation, le calme de l'esprit, la lecture de l'Écriture, les voies à la grâce. Ainsi faisait le trésorier, et il faut avouer que c'est la meilleure manière d'ouvrir l'accès à la grâce.

Méditer sur ce que l'on a entendu, faire ce qui est déjà possible, profiter des enseignements déjà reçus, aller où nous savons que la volonté de Dieu nous envoie, suivre les pieux sentiments et les bonnes résolutions que la grâce reçue peut éveiller en nous, combattre la dissipation des sens, la force de l'imagination, ne redouter aucune abnégation, puisque sans elle nulle bonne résolution ne saurait devenir une action; coopérer aux excitations à la vertu par la prière, les bons propos, les lectures, l'examen de soi-même, le commerce avec les gens de bien, l'accomplissement fidèle des devoirs de sa vocation, voilà ce que signifie : coopérer à la grâce, rester fidèle à la grâce.

13. Ces considérations nous enseignent qu'il y a quantité de grâces et de forces qui agissent de concert pour conduire l'homme à Jésus-Christ, par exemple : la lecture des Prophètes, l'enseignement de Philippe, la lumière d'en haut, et la force surnaturelle du baptême.

14. Ces considérations nous font voir que dans tout le bien qui se fait en l'homme et par l'homme, partout Dieu et l'homme agissent collectivement. Nous disons Dieu et l'homme, et non pas l'homme et Dieu; car le bien découle de sa source dans le vase qui le reçoit, et non du vase à la source.

15. Ces considérations nous montrent que, dans l'œuvre du perfectionnement de l'homme, ce serait chose impossible ou du moins incertaine de rechercher minutieusement ce qui n'appartient pas à la grâce de Dieu, ce qui est naturel ou surnaturel. Il est infiniment plus sage d'obéir fidèlement, dès qu'on l'a re-

connue, à toute inspiration au bien, que de disputer sur le naturel et le surnaturel. Ce qu'il y a de certain, c'est que, selon la doctrine de Jésus-Christ, on ne saurait être vertueux sans avoir été régénéré en Dieu, qu'il n'y a point de renaissance en Dieu sans le Saint-Esprit, et que le souffle du Saint-Esprit ne vient point de la nature. Heureusement pour nous, nous ne sommes pas ici pour mesurer les rayons de la grâce, mais pour en illuminer l'œil de notre intelligence, pour en éclairer notre âme et en réchauffer notre cœur!

Aussi bien notre vie ne doit-elle pas être une dissertation philosophico — philologico — mathematico — ascetico — mystique, mais un élan continu et ardent vers tout ce qui est bon. *Amen.*

Néanmoins, quelle que soit notre répugnance à mesurer l'incommensurable, on ne saurait nier que l'usage même le plus libre de la grâce ne soit à la fois, incontestablement, le produit de la grâce et de la sage liberté de l'homme. Car, s'il est en dehors des limites de l'intelligence humaine non-seulement de donner un nom aux diverses influences qui ont opéré une véritable conversion, mais encore de préciser l'action de chacune de ces influences, et la nature de son origine, il n'en résulte pas moins une vérité consolante et instructive, c'est que, d'une part : *Tout dépend, non de notre volonté et de notre empressement, mais de la miséricorde divine;* et que, de l'autre : *chacun sera jugé selon ses œuvres;* car, pour nous servir des belles expressions du défenseur de la grâce et de la liberté, saint Augustin : « S'il n'y avait point de grâce divine, comment Dieu pourrait-il sauver le monde; et s'il n'y avait point de libre volonté, comment pourrait-il le juger » (*Epist. ad Valent.*)?

Remarque. — Nous n'avons pas besoin de faire observer que nous ne donnons ici que des matériaux pour des discours historiques, et qu'il y a une différence entre recueillir les matériaux d'un tel discours et prêcher sur des textes historiques. Pour prêcher avec force et convenablement sur des textes his-

toriques, il faut une raison bien formée, une intelligence profonde et une vive imagination, afin de saisir la vérité générale renfermée dans une vérité particulière, et après l'avoir saisie, de la faire pénétrer au plus intime de son âme, pour ensuite l'y aller chercher et la présenter sous des couleurs vivantes.

Dans cette étude, nous avons considéré *à part* les sujets dogmatiques, moraux et historiques, parce que l'ordre le voulait ainsi; mais le lecteur aura pu se convraincre qu'on doit non-seulement les considérer comme formant un tout unique, mais encore comme en étant réellement un; car le Christianisme, considéré comme doctrine, est à la fois :

1. Révélation pour la raison ;

2. Loi pour la volonté;

3. Révélation et lois consignées dans l'histoire.

C'est là ce que montre, avec la dernière évidence, l'idée fondamentale du Christianisme, si souvent rappelée :

Dieu manifesté dans le Christ est le salut du monde.

Cette idée embrasse toutes les doctrines dogmatiques, toutes les doctrines morales et tous les faits du Christianisme.

Sans doute qu'en exposant ce tout unique on peut mettre plus ou moins en relief tantôt le côté dogmatique, tantôt le côté moral, tantôt le côté historique; cela ne préjudicie en rien à l'unité. Au reste, la loi de son ministère apprendra à chaque prédicateur à remonter de la morale au dogme, à descendre du dogme à la morale, et à faire ressortir l'un et l'autre au moyen de l'histoire. Et ici nous ne pouvons nous empêcher de dire ce qui, malgré nous, revient à notre pensée : c'est qu'il n'y a pas de pauvreté égale à celle d'un prédicateur de pure morale auquel il n'est jamais donné de remonter aux choses positives et d'éclairer son sujet à la lumière de l'histoire sacrée. Il semble qu'il soit devenu tout-à-coup incrédule aux vérités dogmatiques et historiques, et que cette double incrédulité l'ait rabaissé au niveau d'un prédicateur de pure morale.

§ IV. — Sur un texte donné.

15. Quand nous avons à prêcher sur un texte donné, il s'agit ou de bien comprendre ce que le texte énonce clairement ou indique d'une manière obscure, et de nous éclairer de la lumière qu'il renferme, ou bien de le placer, à l'aide de la méditation, dans un jour lumineux pour nous.

16. Pour bien saisir ce que le texte énonce clairement ou ne fait qu'indiquer d'une manière obscure, nous devons le considérer comme une sorte de section conique, et le ranger d'abord dans la place qu'il doit occuper dans le cône. La liaison, la connexité qui existe entre ce texte, ceux qui précèdent et ceux qui suivent, nous en expliquera presque toujours assez clairement le sens. Si le contexte n'offre pas une matière convenable pour un sermon, nous devons rattacher ce texte à l'idée fondamentale du Christianisme ; ce rapprochement nous fournira les plus beaux et les plus riches matériaux d'un sermon.

17. Si le texte est par lui-même suffisamment fécond, la réflexion et la comparaison sont inutiles ; il suffit d'extraire, d'énoncer, de développer ce qu'il renferme. Ainsi, ce beau passage de saint Jacques (5-8) 1 : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, » etc., renferme, outre une foule d'autres, les pensées suivantes :

Dieu est la Sagesse même ;

Dieu donne la sagesse ;

Dieu donne la sagesse à celui qui la demande avec foi.

Il n'est pas nécessaire d'avoir une grande habitude de l'exercice de la réflexion pour trouver ce qu'il y a de fécond dans ces pensées : Dieu est la source de la sagesse ; la source coule avec abondance ; celui qui prie avec foi ne demande pas en vain la sagesse. Si Dieu est la sagesse, et si c'est lui qui la donne, je sais *où* la trouver ; par conséquent, tous ceux qui ne la trouvent pas en Dieu ne la cherchent pas en son véritable lieu. Si on la donne à la prière faite avec foi, je sais *comment* la trouver ; et tous ceux qui ne la demandent pas, ou la demandent sans avoir

la foi, ne la cherchent pas de la bonne manière. Si la sagesse se trouve en Dieu, le cœur de celui qui la cherche doit se diriger vers Dieu ; et si elle est accordée à la foi, la direction vers Dieu doit consister dans la foi et dans la confiance. Ici se manifestent les deux grandes illusions des faux sages, qui, ne poursuivant que la science, manquent la sagesse : ou ils ne cherchent pas la sagesse en Dieu, ou bien ils ne prennent pas pour y arriver la voie de la confiance.

48. Si un texte nous paraît sec et stérile, il nous suffira :

1° Ou de le rattacher à l'idée fondamentale du Christianisme;

2° Ou de le mettre en rapport avec d'autres passages significatifs ;

3° Ou de tirer de la connexion qui existe entre lui et d'autres passages qui précèdent ou qui suivent, une vérité importante ;

4° Ou enfin de prendre occasion de ce texte pour passer à un sujet plus fécond.

Ici la question peut s'agrandir : Comment, quand le sujet d'un sermon (avec ou sans texte) nous paraît sans valeur, et l'est réellement, peut-on le rendre important et fécond ? La réponse à cette question a déjà été donnée : on le rattachera à l'idée fondamentale du Christianisme, et à toutes les doctrines inépuisables qu'elle renferme. Ces doctrines, quoique déjà énoncées sous le n° 11, nous allons les répéter ici, en tenant compte de la question que nous venons de poser.

1° Dieu seul est bon ; il exerce sur nous une justice souverainement équitable : il est le Père de tous ; il est amour et veut que tous les hommes soient sauvés.

2° L'homme est dans un état de déchéance ; mais il possède les moyens de recouvrer sa primitive grandeur, s'il ne repousse pas aveuglément les secours divins qui lui sont offerts de toutes parts.

3° Jésus-Christ, hors duquel il n'y a point de salut, et en qui se trouve tout notre salut, est notre sagesse, notre sainteté, notre félicité. C'est lui qui rend pur, saint, sage et heureux.

4° Le Saint-Esprit habite dans les enfants de Dieu. Il nous donne et entretient en nous les forces divines; il nous apprend à nous attacher par la foi aux choses divines et éternelles, à les conserver avec confiance, à les reproduire avec amour; et c'est ainsi que peu à peu nous nous transformons à l'image de Dieu.

5° L'Église de Jésus-Christ, sainte, catholique, apostolique, fondée sur le roc de Pierre, combat dans ce monde et triomphe dans l'autre.

6° L'amour saint, reconnaissant, prêt à tout sacrifier, transforme le *doit* et le *il faut* de la loi en une joyeuse obéissance.

7° La charité qui souffre avec le prochain se réjouit avec lui; la charité qui tour à tour parle et se tait, la charité active et dévouée pour le prochain est un écoulement de la plénitude de l'amour que l'on a pour Dieu.

8° La vie présente est un voyage vers une vie meilleure, un pèlerinage de la foi vers le pays de la vision bienheureuse, une vie de combat contre le péché, et une vie de foi en Celui qui est mort pour nous.

9° Sort des bons et des méchants en ce monde et dans l'autre: le bon grain et l'ivraie croissent ensemble jusqu'au jour de la séparation.

Toute vérité qui sera mêlée à ces grandes et intéressantes doctrines acquerra de la valeur et deviendra féconde pour quiconque, ayant l'idée et le sentiment des grandes choses, saura les mettre en lumière.

49. Souvent on célèbre l'anniversaire d'un personnage sur lequel l'histoire ne nous a transmis aucun renseignement certain, ce qui jette dans l'embarras un orateur encore novice. Eh bien, la connaissance de l'esprit du Christianisme met fin à toutes ces perplexités et autres semblables. Car, celui qui porte en lui-même le trésor divin, en saura toujours tirer parti, quel que soit le vase où il le doive déposer. Celui pour qui Jésus-Christ est tout l'annoncera en toute circonstance, et ne verra dans les différentes conjonctures où il se trouvera qu'une invitation à « édifier le peuple dans la foi » qui sanctifie et qui sauve.

Quelqu'nn devait prêcher le jour de la Sainte-Anne devant des religieuses chargées de l'éducation des filles. Ce sujet était en apparence stérile; mais l'orateur chrétien sut, même en cette circonstance, trouver moyen d'annoncer Jésus-Christ et son Évangile.

« L'anniversaire de la mère de Marie, connue sous le nom de sainte Anne, a été institué dans de pieuses intentions.

« Il est permis de croire qu'il arriva pour l'institution de cette fête ce qui arrive quand on apprend à connaître le fils unique d'une bonne famille et qu'on veut se familiariser avec lui. On ne se contente pas d'apprendre à le connaître. « Mon ami, lui dit-on, il faut aussi que je connaisse votre mère; » et si l'on entend dire que sa grand-mère vit encore, on veut aussi la voir. Ce fils est cause que sa mère et sa grand-mère me sont plus chères et m'intéressent davantage.

Il en est de même de nous autres chrétiens par rapport à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il n'y a pas que sa personne, digne de tous nos respects et de toutes nos adorations, et dont mes lèvres souillées par le péché ne sont pas dignes de prononcer le nom, qui intéresse notre piété: tout ce qui le concerne et le touche provoque notre amour. Et voilà pourquoi Marie, qui est sa Mère, nous est particulièrement chère. Elle a été choisie entre des milliers de femmes pour être sa Mère. Voilà pourquoi encore nous nous intéressons non-seulement à Marie, mais encore à sa mère, puisqu'elle la touche de si près dans la généalogie de Notre-Seigneur, etc. Et puis, quand nous réfléchissons combien la sainte Vierge était pleine de crainte de Dieu et d'innocence, il nous vient tout naturellement à la pensée qu'elle devait avoir une mère pieuse, et nous en concluons que cette mère a nécessairement donné à sa fille une bonne éducation.

« La fête qui nous rassemble aujourd'hui sera donc pour nous un jour de bénédiction, si nous prenons la pieuse résolution de consacrer tous nos soins à donner à la jeunesse une éducation pieuse et chrétienne, et si nous nous affermissons de plus en plus dans ce dessein. Ce devoir concerne non-seulement

les parents, les maîtres et maîtresses, mais encore tous les hommes. Tous doivent contribuer en paroles et en actions à ce que la jeunesse soit élevée dans la crainte de Dieu, c'est-à-dire pour le Seigneur. De cette manière, l'anniversaire que nous célébrons sera pour nous une occasion de nous rapprocher davantage de Jésus-Christ.... J'affirme donc : 1° que *tout homme ayant atteint l'usage de raison et vivant au milieu des hommes, peut contribuer pour quelque chose à ce que la jeunesse soit élevée dans la crainte de Dieu,* élevée pour le Seigneur : il y peut contribuer par ses paroles, par ses exemples, par ses avertissements, par ses prières; et j'affirme 2° que *chacun est obligé d'y contribuer.* L'orateur chrétien considérant toutes les fêtes, toutes les institutions ecclésiastiques, dans leurs rapports avec le Christianisme et l'esprit du Christianisme, sait toujours parler de ce qu'il y a de plus important.

50. Les matériaux trouvés, il s'agit de choisir et de disposer ceux qui peuvent être mis à profit.

CHAPITRE III.

Du choix et de la disposition des matériaux d'un sermon.

51. Celui qui est arrivé à la contemplation lumineuse de la vérité, et aperçoit clairement ce qui est exposé à ses regards, celui-là, de même qu'il peut se dispenser de chercher, peut se dispenser de choisir et d'ordonner les matériaux d'un sermon ; sa pensée éclatante se produira d'elle-même en une parole vivante, et le tout invisible de ses conceptions se manifestera sous la forme visible de l'exposition. Mais le commençant, qui est encore préoccupé de la recherche des matériaux, a besoin, lui, de savoir choisir et ordonner.

Le choix des matériaux d'un sermon ne saurait être réglé par aucune loi autre que celle-ci :

Les matériaux d'un sermon doivent toujours être :

I. Une vérité ;

II. Une vérité religieuse;

III. Une vérité claire, dans le but

IV. D'éclaircir, de prouver, de développer, d'exposer l'importance et la vérité du sujet;

V. Une vérité qui se rattache sans effort aux autres matériaux du ser mo

VI. Une vérité qui ne dépasse pas les capacités intellectuelles du peuple, et

VII. Une vérité qui soit adaptée aux besoins de la foule, aux circonstances de temps, de lieu, etc.

En d'autres termes : tout ce que dit le prédicateur est-il, oui ou non, vérité et clarté, est-il propre à édifier le peuple chrétien? Telle est la loi qui doit présider aussi bien au choix du sujet qu'à celui des matériaux d'un discours.

52. L'ordre, c'est-à-dire l'unité qui règne dans tont le discours et en relie tous les membres en un tout unique, se révèle :

1. Dans la division fondamentale de la pensée dominante;

2. Dans la subdivision de chacune des parties, quand cette division est réclamée par le but qu'on se propose ;

3. Dans l'enchaînement des pensées particulières, enchaînement qui consiste à leur donner dans l'ensemble, comme dans chacune des parties du discours, la place qui leur convient.

DIVISION FONDAMENTALE DU DISCOURS.

1. *La division fondamentale du discours suppose une idée fondamentale, claire et précise, un tout qui porte déjà en lui-même ses parties, de sorte qu'il soit moins nécessaire de faire les divisions après coup, que de laisser le tout se diviser lui-même.*

C'est ainsi que ces paroles de l'Apôtre : « En Jésus-Christ, rien n'a de valeur que la foi active dans la charité, » constituent un tout qui porte déjà en lui-même les trois parties d'un discours. La pensée fondamentale : « Il n'y a que la foi active dans la charité qui ait de la valeur au tribunal de Dieu, » est suffisamment claire et précise ; et quant à la division, elle ne demande pas de grands efforts; elle se fait d'elle-même, ou plutôt elle est toute faite :

I. Qu'est-ce que la foi, dans le sens de l'Apôtre?

II. Qu'est-ce que l'activité de la foi?

III. Pourquoi n'y a-t-il que cette foi agissante dans la charité qui ait de la valeur aux yeux de Dieu?

Essence de la foi,

Activité de la foi,

Valeur décisive de la foi: —voilà ce que l'Apôtre avait en vue lorsqu'il transcrivait ces belles paroles.

C'est ainsi encore que ce souhait de l'Apôtre : « Que la grâce de Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communauté du Saint-Esprit soit avec vous tous, » forme un tout qui porte déjà en lui-même ses trois parties.

Celui qui souhaite à lui-même et aux autres ce qu'il y a de mieux, le commerce confidentiel et familier avec Dieu, celui-là souhaite le sentiment tendre, vivant et vivifiant

De l'amour de Dieu, le Père,

De la grâce de Jésus-Christ, le Fils,

De la communion du Saint-Esprit.

C'est ainsi que ces paroles de Jésus-Christ : « Croyez à la lumière pendant que vous l'avez, afin que vous deveniez des enfants de lumière, » constituent un tout qui contient déjà en lui-même ses parties :

Croire à la lumière est la première chose ;

Renaître de la lumière, devenir fils de la lumière, est la seconde; c'est celle qui fait de l'homme un chrétien.

2. Quand la division se fait d'elle-même, elle a par cela même l'avantage d'être simple et naturelle. Ainsi quand le texte dit : « Que chacun soit prompt à écouter et lent à parler, » le commentateur du texte fera bien de dire : « Que l'esprit soit prompt et lent; prompt à écouter, lent à parler. » Ou encore : « Soyez docile et réfléchi; car celui qui est docile se montre disposé à écouter, et celui qui est réfléchi, lent à parler. »

3. Quand la division se fait d'elle-même, l'auditeur la retient facilement, précisément parce qu'elle a le caractère du naturel et de la simplicité.

Il y a des antithèses non recherchées, et qui n'étant nullement des jeux de mots, font qu'on retient mieux l'ensemble du discours, par exemple :

I. O homme, aimez Dieu de tout votre cœur ; alors vous aimerez certainement votre frère comme vous-même.

II. O homme, aimez votre frère comme vous-même, et vous aimerez certainement Dieu de tout votre cœur.

Cette division a son fondement dans cette doctrine de Jésus-Christ : « Le second commandement est semblable au premier. »

4. Quand la division est pour le peuple non-seulement facile à retenir, mais qu'elle rappelle aisément le souvenir de quelques grandes doctrines, la mémoire du prédicateur est elle-même impérissable.

Ainsi, cette doctrine : « L'homme pieux se réveille le matin pour louer Dieu, et jamais il ne s'endort sans louer le Seigneur, » peut se graver dans la mémoire en caractères indélébiles au moyen de quelques questions aisées à retenir, telles que celles-ci: « Qu'est-ce que l'étoile du matin annonce aux âmes pieuses? » et « qu'est-ce que leur annonce l'étoile du soir? » L'une et l'autre ne leur disent qu'une seule chose : *Louez le Seigneur, car c'est lui qui nous a faites !*

5. Quand la division se fait d'elle-même, le naturel doit précéder le figuré, l'image les choses, l'ombre le corps. Ainsi celui qui veut expliquer la parabole de Jésus-Christ sur le sort de la parole divine doit commencer par expliquer « ce que devient le grain de semence dans un champ, » puis « ce que devient la semence de la vie éternelle, la parole de Dieu, dans le cœur de l'homme. » Comment, en effet, celui qui ne comprend pas les choses naturelles, comprendrait-il les choses célestes ?

LES SOUS-DIVISIONS.

6. Quand une sous-division se fait d'elle-même, le prédicateur doit la prendre telle quelle, sans la changer ; il ne doit ni en adopter une autre, ni surtout en introduire une violemment dans son discours.

7. Souvent il se fait de soi-même, dans l'intelligence du prédicateur, une sous-division qui sert de fil conducteur à son discours, ou d'auxiliaire à sa mémoire, sans qu'elle se fasse reconnaître dans le discours. Ce qui revient à dire : La forme de l'ordre est pour l'orateur; mais l'esprit de l'ordre (la clarté et l'enchaînement) est pour l'auditeur.

8. Le vrai prédicateur substitue à la passion des divisions infinies les effusions d'un cœur pénétré de la vérité, qui a sa manière à lui d'ordonner ses pensées, de manier à son gré la pensée fondamentale de son discours et d'en éliminer tout ce qui lui est étranger.

LA PLACE DES PENSÉES PARTICULIÈRES.

9. La place des pensées particulières doit être naturelle, c'est-à-dire que chaque pensée doit occuper la place qui lui convient, afin de pouvoir recevoir et communiquer la lumière, ou bien afin d'en recevoir et d'en communiquer davantage.

Tout ce qui est destiné à préparer, à frayer les voies, à diriger, doit figurer avant la chose qu'il doit préparer, annoncer, diriger; ce qui est destiné à exciter le sentiment et la volonté doit être placé là où il peut produire le plus d'effet.

Par conséquent l'idée accessoire doit se rattacher à l'idée principale, la conclusion aux prémisses, tantôt la vérité à la figure, tantôt la figure à la vérité, la supplication à la doctrine, la prière à la supplication, la ferveur croissante à la prière, l'enthousiasme de l'âme éloquente au silence plus éloquent encore, et les dernières effusions de l'esprit de piété à l'*Amen*, qui met le sceau à tout le discours.

53. Celui qui ne cherche qu'à être utile, et non à briller, se soucie peu si le corps de son discours se partage en deux, en trois ou en quatre parties, ou s'il ne se partage en aucune. Quand le cœur parle, l'intelligence n'a pas le loisir de se préoccuper des règles de la division prescrites par l'école. Au reste, quand les auditeurs sont déjà habitués à une forme de division, et surtout quand, en s'éloignant de cette forme, on ferait supposer

aux auditeurs qu'on se laisse aller à l'esprit de nouveauté, ou à quelque passion pire encore, le conducteur du peuple devra s'en tenir à sa vieille et innocente habitude, afin de ne point manquer, pour quelques petitesses, le grand objet qu'il se propose.

54. Exiger que le prédicateur ne fasse que des divisions adéquates (*divisiones adæquatas*) n'est peut-être pas contraire à Aristote, mais il l'est certainement à l'esprit du ministère de la prédication. C'est ici le lieu de dire avec saint Paul : « Là où est le Seigneur, là est la liberté. » Hélas! combien il faut être dépourvu de l'esprit de vérité, pour ne s'occuper qu'à polir la forme et pour s'en tenir là !

55. Les sermons historiques se prêtent, eux surtout, à toute espèce de formes; ainsi :

1° On peut raconter l'histoire d'un seul trait, tout en semant quelques réflexions convenables dans les passages les plus significatifs. — C'est d'après cette forme que sont écrits mes discours sur saint Polycarpe, et sur la vertu du Christianisme ;

2° Ou bien, on peut diviser le récit en plusieurs parties, en accompagnant chacune d'elles des réflexions qu'elle peut suggérer. — C'est à ce point de vue que sont composés mes sermons sur le livre de Ruth, et mes six autres sur le livre de Tobie.

3° Ou bien, on peut prendre le sens de l'histoire comme preuve de quelque grande et importante vérité, prouver au long cette vérité, puis faire suivre cette histoire comme confirmation et comme preuve de la doctrine que l'on prêche, et enfin conclure par une application de la doctrine à l'âme et à la vie des auditeurs. — Cette forme est peut-être la plus usitée dans les panégyriques. Ainsi, dans un discours prêché le jour de la fête de saint Bernard, on montrera : I. Qu'une confiance active en la Providence constitue la vraie grandeur de l'homme; de là cette vérité importante : Il faut mettre sa confiance en Dieu et faire le bien. II. Que saint Bernard a prouvé par sa vie qu'il avait eu cette confiance active en la Providence : la preuve de cette vérité est tirée de l'histoire. III. Que tout homme peut être grand

dans sa position, quand il n'est pas dépourvu de cette confiance active. — Application de la doctrine.

4° Ou bien, on peut raconter toute l'histoire sans interruption, et, après avoir achevé, faire ses remarques sur le récit. — Cette forme peut avec raison être considérée comme la meilleure pour l'exposition des faits du nouveau Testament.

5° Ou bien, on peut présenter sous forme de parabole une histoire importante, mais déjà connue. — C'est ainsi que dans un de mes sermons l'histoire de Jésus-Christ est présentée sous la forme d'une parabole destinée à préparer le peuple à la communion pascale.

6° Ou bien, on peut raconter une histoire biblique verset par verset, en les accompagnant de remarques. (Voir l'essai qui précède sur l'histoire de la résurrection de Lazare.)

56. La manière libre, qui consiste à expliquer en tout ou en partie un ou plusieurs passages de l'Écriture, et à en faire l'application aux auditeurs en les instruisant, les reprenant et les rassurant tour à tour, se rapproche de ce qu'on nomme Homélie, dans le sens restreint de ce mot.

57. Les avantages de l'homélie sont évidents pour tout esprit impartial ; elle répand, au moyen de la parole vivante, la Bible au milieu du peuple; elle provoque la méditation calme et sérieuse des vérités de la Bible; elle rompt l'uniformité de l'enseignement de la chaire, et c'est elle qui s'adapte le mieux à l'esprit de liberté du docteur du Christianisme, c'est-à-dire à un cœur qui sert Jésus-Christ, et ne désire rien tant que de lui soumettre dans l'amour tous les cœurs des hommes, et de les rendre heureux dans l'amour. — Quand viendront-ils, ces temps fortunés où l'effusion du sentiment chrétien sera la meilleure prédication, et la vie de l'esprit chrétien dans les auditeurs, le seul et unique résultat de la prédication?

58. — RÉCAPITULATION DES RÈGLES LES PLUS IMPORTANTES.

« Il ne faut s'attacher servilement à aucune. » Le prédicateur doit avoir constamment présents à la pensée, les circonstances,

le but de son discours, le public qu'il a devant lui, ses propres forces et ses loisirs. L'homme n'est pas au service de la règle, mais la règle au service de l'homme.

59. Lorsque les pensées puisées dans les matériaux d'un sermon sont choisies et ordonnées, il s'agit de les élaborer.

CHAPITRE IV.

De l'élaboration des matériaux d'un sermon.

60. La vraie éloquence, celle qui révèle sa force dans l'élaboration des matériaux d'un sermon et dans le débit, est une exposition qui a pour objet de montrer sans effort ni artifice, au moyen de la parole vivante, ce qui, touchant les affaires de l'éternité, est devenu clair dans nos idées et vivant dans nos sentiments. Cette exposition n'a pas d'autre but que de faire triompher dans les auditeurs la lumière et la vie de l'éternelle vérité.

De là : 1° ces deux lois fondamentales de toute éloquence : « Si vous voulez convaincre, soyez convaincu;

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez. »

De là vient : 2° que l'éloquence de l'orateur chrétien, considérée en soi, et dans son principe le plus intime, n'est pas autre chose que l'animation de l'âme produite par la connaissance lumineuse de Dieu en Jésus-Christ considéré comme Sauveur du monde, et par le feu du saint Amour, en vue d'exposer cette connaissance lumineuse et ces sentiments vivants. C'est cette éloquence-là qui, le jour de la Pentecôte, s'énonçait par la bouche de saint Pierre, et, en présence des sages, des rois, des Juifs et des païens, par celle de saint Paul.

De là vient : 3° que ceux-là ne savent rien de la vraie éloquence, qui, ou ne s'appliquent que par contrainte, afin de pouvoir dire quelque chose, ou même ne s'appliquent pas du tout, et ne font que réciter les pensées et les sentiments d'autrui.

De là vient : 4° que la vraie éloquence n'a besoin d'aucune règle ni d'aucun caractère distinctif. Où il y a du feu, le feu se montre; on n'a pas besoin de dire au feu de brûler pour qu'il brûle, ni aux gens que ce qui brûle là c'est du feu. Et ce

qu'on peut dire du feu peut se dire de la lumière. Lorsque le feu céleste, la lumière divine, anime le prédicateur, il rencontre, il trouve sans chercher, la parole, le ton, l'accent, les gestes, l'attitude, l'expression et toute la vie extérieure qui lui conviennent, et en pénètre les auditeurs et les spectateurs.

Là où ce feu ne brûle pas, où cette lumière ne luit pas, il n'y a sur la chaire qu'un son vide, que le néant de la mort. Les mots ne viennent pas sur les lèvres du prédicateur parce qu'ils sont beaux; mais ils sont beaux parce qu'ils passent du cœur ému dans la bouche de l'orateur.

5° Cependant, si la vraie éloquence n'a pas besoin de règles, les commençants en ont besoin pour apprendre à y distinguer le vrai du faux. Celui qui sait marcher n'a plus besoin d'être conduit par la main, mais l'enfant a besoin de quelqu'un pour lui apprendre à marcher.

61. Dans l'élaboration des matériaux d'un sermon, il faut :

1° Que les pensées et les sentiments particuliers arrivent en foule comme autant d'esprits auxiliaires, afin de pouvoir mettre en lumière et graver dans le cœur ce qui doit l'être;

2° Que les pensées et les sentiments particuliers se combinent naturellement, non-seulement entre eux et avec la pensée fondamentale du discours, mais encore et surtout, avec ce qui fait l'objet immédiat de l'exposition, et avec ce qui doit tout d'abord être gravé dans le cœur;

3° Qu'ils prennent comme d'eux-mêmes la forme de langage qui leur convient.

I

DES PENSÉES PARTICULIÈRES DESTINÉES A EN MIEUX FAIRE SAISIR UNE AUTRE TANT AU CŒUR QU'A L'INTELLIGENCE, C'EST-A-DIRE A L'EXPLIQUER, A LA PROUVER ET A EN MONTRER L'IMPORTANCE ET LE COTÉ APPLICABLE.

62. Parmi ces pensées, les unes sont explicatives, et elles ont pour but :

1° *De donner le sens des mots ;* par exemple :

Celui-là est constant qui est inébranlable, ferme, invincible dans ses résolutions, et ne se laisse pas détourner de la voie qu'il a embrassée. Celui-là est sobre qui en toutes choses observe une juste mesure. Une passion, c'est par exemple la colère, parce que l'homme colère souffre, aussi bien dans son corps que dans son âme ; — parce que le bien est opprimé par le mal.

2° *De développer une idée.*

Qu'est-ce que cela veut dire : Prier ? Prier signifie être malheureux, sentir qu'on l'est et qu'on n'a pas la force de s'aider soi-même ; par conséquent chercher un sauveur, espérer qu'on en sera secouru, et lui dire avec confiance : Aidez-moi !

3° *De donner des exemples.*

Aimer le prochain, c'est fournir aux habitants d'un village incendié ce qu'ils n'ont pas, et ce dont ils ont besoin pour satisfaire leurs nécessités ; c'est leur donner ce que l'on peut : du pain, de l'argent, de la viande, du vin, des souliers, des instruments de travail, etc., etc., et le leur donner par charité, parce que ceux qui souffrent sont des hommes comme nous.

4° *De présenter une vérité sous la forme d'une figure.*

Que vous sert-il d'avoir un soleil peint sur votre mur ? il n'éclaire ni ne réchauffe. C'est ainsi qu'il ne vous sert de rien de parler de la vertu, si tout en ayant le mot dans la bouche, vous n'avez pas l'idée dans l'intelligence, ni la chose dans le cœur. Toutes vos paroles n'éclaireront pas, ne réchaufferont pas.

5° *De faire connaître les détails.*

Il est certain que Jésus-Christ est mort ; qu'il a été suspendu à la croix pendant plusieurs heures, après avoir perdu ses forces dans les souffrances qu'il endura alors ; qu'il baissa la tête ; qu'il fut vu par les soldats qui avaient été chargés de lui briser les os ; qu'il eut le côté percé, et qu'il en sortit du sang et de l'eau ; qu'il fut mis dans le sépulcre, et qu'il y demeura plusieurs jours ;

6° *D'exposer les circonstances antécédentes, concomitantes et subséquentes.*

Que dire du péché ? Avant le plaisir, il nous flatte comme un faux ami, et nous attire de la vérité au mensonge, de la paix de l'innocence aux agitations du vice. Vous consentez, et

voilà qu'aussitôt vous en êtes puni par votre conscience. Il vous accuse après la délectation, il vous torture jusqu'à ce que vous ayez fait pénitence, il vous rend difficile le retour à la vertu, et quand vous y persévérez jusqu'à la fin, il vous ensevelit en enfer.

7° *De montrer les causes et les effets.*

Qu'y a-t-il dans l'envie qui vous plaise ? Elle a sa source dans l'orgueil, dans le désir aveugle de devenir grand, et elle nous rend véritablement pe tits

8° *De faire ressortir les contraires.*

Combien l'homme qui est au lit de la mort juge différemment de celui qui jouit de la santé et qui est dans le plaisir ! Ce n'est là qu'un petit péché, dit celui qui se porte bien. — Rien de ce qui vous éloigne du bien et vous attire la colère de Celui qui est la bonté même, n'est petit, répond le mourant. — Je fais ce que font d'autres qui sont pieux, ajoute l'homme bien portant. — Personne ne mourra pour moi, répond le malade.

Dans l'un, ce sont les sens troublés ou l'intelligence obscurcie par les sens, qui parlent ; dans l'autre, c'est la conscience qui se réveille.

63. Parmi ces sortes de pensées, il y en a qui sont non-seulement explicatives, mais encore probantes. On les tire :

1° *De l'expérience.*

Quand le cœur humain a-t-il jamais trouvé le repos et la paix ailleurs que dans la confiance en Dieu et dans le facile accomplissement de sa volonté, et, après le péché, ailleurs que dans les larmes du repentir et dans le retour vers Dieu, ailleurs qu'en Dieu, qui seul peut remplir le cœur humain, et qui l'a créé pour qu'il repose en lui ?

2° *De l'analogie.*

Considérez-vous comme serviteur fidèle celui qui dort là où il devrait veiller ; qui boit quand il devrait travailler ; qui murmure quand il devrait obéir ? Vous-même, qui murmurez dans vos souffrances, qui êtes si négligent dans vos travaux, si lâche dans la prière, vous considérez-vous comme un serviteur de Dieu ? — Les vrais amis de Dieu sont, comme lui, miséricordieux, patients, bons, etc.....

3° *De la saine raison humaine.*

Lequel vous plaît le mieux : de voir des amis qui s'embrassent, ou des frères qui se divisent ? Lequel des deux est le plus noble à vos yeux, d'oublier une injure reçue, ou de rendre injure pour injure ? Lequel des deux vous semble le plus beau : partager son manteau avec celui qui est nu, ou voler le manteau d'autrui, afin de n'être pas obligé de travailler ?

4° *De la voix de la conscience.*

N'êtes-vous pas obligé de vous condamner vous-même, de vous mépriser, quand vous commettez l'injustice ? Et quand même vous vous justifieriez devant les hommes, ne sentiriez-vous pas que votre parole la plus intime contredirait la parole extérieure de votre bouche ? Oui, tandis que le mensonge vous absoudrait, la vérité vous condamnerait.

5° *De la divine autorité des saintes Écritures.*

Dieu est le Dieu des vivants, et non des morts ; Dieu est le Roi de l'immortalité ; Dieu est la Vie éternelle, vivant en luimême et dans ses enfants. Pourquoi craindre la mort et la corruption ? La vérité ne ment pas, la vie ne meurt point.

6° *Des témoignages des Pères de l'Église*, en tant qu'organes du sens que la tradition donne à telle doctrine ; car *non ex personis probamus fidem, sed ex fide personas* (TERTULL.).

7° *Des définitions de l'Église*, qui, avec la tradition et l'Écriture, sont l'écho de la vérité catholique.

64. Parmi ces pensées particulières, il y en a qui ont pour objet de faire ressortir l'*importance d'une vérité*.

1° *On appelle vérité importante celle qui, bien comprise, en recèle une foule d'autres.* Lors donc que le prédicateur veut montrer les trésors de vérités infinies que recèle telle vérité fondamentale, il doit faire connaître toute l'importance de cette vérité fondamentale. Par exemple : Si vous croyez en Dieu de tout votre cœur, vous croyez par cela même au seul amour, à l'éternelle justice, à la science universelle de Dieu, à sa puissance qui s'étend à tout ; vous croyez par cela même au Créateur unique de toutes choses ; vous croyez à un souverain Législateur et rémunérateur, qui a déposé dans notre âme sa loi sainte, qui ré-

compense celui qui l'observe fidèlement et punit celui qui la transgresse ; vous croyez par cela même à la présence continuelle de cet Ami, à un Maître tout-puissant de la nature, qui voit au plus intime de votre cœur, et connaît le besoin qui vous oppresse ; vous croyez par cela même à une vie éternelle, qui se répand dans toutes les âmes pieuses qu'il a créées, formées à son image, et qui jouiront en lui du même bonheur que lui.

2° *Toute vérité qui, bien comprise et fidèlement pratiquée, se recommande à toute âme honnête par ses conséquences infaillibles et bienfaisantes, est importante pour nous.* Lors donc qu'un prédicateur dépeint les conséquences d'une doctrine bien comprise et fidèlement mise en pratique, il montre par là même l'importance de cette doctrine. Par exemple: « L'humilité vous rend intérieurement calme, paisible, libre, un avec la vérité, et elle vous rend extérieurement modeste, indulgent, plein de bonté et de douceur ; l'humilité vous attire l'amitié des bons, et elle forcerait les méchants eux-mêmes, s'ils pouvaient voir votre cœur, à vous respecter ; l'humilité, à mesure qu'elle détruit en vous l'égoïsme, vous rend de plus en plus propre à recevoir les dons de Dieu ; et tandis que vous vous oubliez pour accorder à Dieu tout l'honneur, l'œil de l'Éternel repose sur vous. »

3° *Toute vérité dont le contraire produit la folie, l'extravagance et autres conséquences funestes, est importante pour nous.* Lors donc que le prédicateur démontre, par exemple, la folie, le désordre, la misère que l'irréligion entraîne à sa suite, il démontre par la même l'importance de la religion. « Sans la foi en Dieu, la nature, le monde, notre propre existence sont pour nous une énigme insoluble, ou plutôt ne sont rien. Sans la foi en Dieu, votre science est sans fondement, votre vertu sans force, votre vie sans âme, votre mort sans consolation, votre existence tout entière sans signification ni valeur. »

65. *Parmi ces pensées de détail doivent surtout figurer celles qui introduisent la vérité dans le domaine de la réalité, c'est-à-dire qui en montrent le côté pratique et applicable.* — Celui qui veut introduire la vérité dans la vie, doit préalablement l'in-

troduire dans son propre cœur. Or, pour que la vérité puisse prendre possession du cœur, il faut :

1° Qu'elle détruise les doutes et dissipe les nuâges qui l'empêchent de nous apparaître dans toute sa magnificence ;

2° Qu'elle rende impuissant l'égoïsme, car il est la source de ces doutes et de ces illusions;

3° Qu'elle extirpe les préjugés et les faux prétextes de la passion, qui l'empêchent de trouver accès en nous ;

4° Qu'elle paralyse les obstacles extérieurs de la vertu, qui consistent dans les sentiments, les opinions, les promesses et les menaces du monde.

Pour montrer le côté pratique d'une doctrine, il faut que le prédicateur sache la présenter comme une lumière céleste qui dissipe tous les doutes et toutes les ténèbres, qui met à nu toutes les déceptions, et comme une force divine qui triomphe de l'égoïsme et de l'esprit du monde. Mais, pour cela, il faut avoir appris, non-seulement par des observations impartiales, mais encore et surtout par les souffrances et par des luttes sérieuses avec soi-même, à connaître l'homme, à pénétrer jusqu'au fond de ce sombre et mystérieux abîme qu'on nomme le cœur humain, à en observer le flux et le reflux; en un mot, il faut connaître la vie humaine tout entière. Il faut, si l'on veut être en état d'assurer à la vérité toutes les influences qu'elle doit exercer sur le cœur et sur la vie, au lieu de mettre obstacle à son action, avoir appris à connaître la vie par l'usage même de la vie.

II

DE L'ENCHAÎNEMENT DES PENSÉES DE DÉTAIL.

66. On peut distinguer un triple enchaînement de pensées :

1° Ou elles se classent dans l'ordre voulu par la raison, qui fait de l'ensemble un tout unique, et d'après les lois de l'intelligence, qui place chacun des membres du discours dans l'ordre que lui assigne son importance;

2° Ou bien suivant les lois de l'imagination, qui place chaque détail suivant les règles de l'analogie, de la simultanéité et de la succession ;

3° Ou bien suivant les inspirations du cœur, qui étant tout amour se répand en amour, afin de faire que ses auditeurs soient tout amour.

On peut aussi exposer à ce triple point de vue une seule et unique vérité, et même la vérité par excellence; car on peut demander :

Ce que Dieu est pour l'âme?

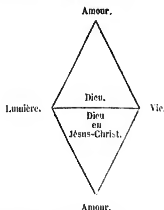
Ce qu'il est pour la raison?

Ce qu'il est pour l'imagination?

Pour l'âme, on peut répondre que Dieu est l'être unique, incompréhensible, ineffable, infini, incommensurable, auquel on ne peut s'attacher que par l'amour, et ressembler que par la pureté.

Pour la raison, Dieu est l'amour unique, éternel, qui vivifie et illumine tout, par conséquent la lumière et la vie, la science et le bonheur suprêmes; par conséquent la bonté et la félicité mêmes.

Pour l'imagination, Dieu est le sacré ternaire dans son double rapport au temps et à l'éternité.



Le triangle supérieur, tourné vers le monde éternel et invisible, représente Dieu, qui est tout

Amour,

Lumière et

Vie.

Le triangle inférieur, tourné vers le monde matériel et visible, indique Jésus-Christ, qui est tout

Amour,

Lumière et

Vie.

67. Il est manifeste que, dans un orateur chrétien, l'âme, la raison et l'imagination doivent être formées : l'âme, pour sentir ce qu'il y a de beau et de bon dans le vrai ; la raison, afin de formuler en pensées lumineuses la vérité de ce que l'on a senti ; l'imagination, afin de donner à ces pensées lumineuses une forme vive et saisissante.

En effet, sans cette triple culture, serait-il seulement possible au prédicateur de bégayer en parlant de Dieu? Par exemple, que pourrait-il dire de Dieu, s'il n'avait pas le sentiment des choses divines? que pourrait-il présenter sous une forme sensible, s'il n'avait pas le sens des choses divines?

68. Mais non-seulement il faut former dans le prédicateur l'âme, la raison et l'imagination ; il faut encore, si l'on veut édifier le peuple, établir dans chaque sermon un triple ordre de pensées, que j'appellerais volontiers harmonique. Le prédicateur intelligent devra donc emprunter à la raison la vérité, à l'imagination l'image, et à l'âme la vie, afin de communiquer à la vérité cette vie et cet éclat nécessaires pour pénétrer dans l'âme des auditeurs. Par conséquent l'homme intérieur tout entier, raison, âme, imagination de l'orateur, devra, dans le même homme et dans le même discours, parler à l'homme intérieur tout entier, à sa raison, à son âme, à son imagination.

Au surplus, cet ordre un et harmonique de pensées n'empêche ni la raison, qui a la conscience des choses divines, de se manifester davantage dans l'unité de l'ensemble, ni l'intelligence, en sa qualité d'ordonnatrice, de se montrer dans le lien des membres entre eux, ni l'imagination de mettre du feu dans l'exposition, ni l'âme de donner à la pensée fondamentale et à toutes les parties constitutives du discours, une direction favorable au

salut des hommes, ni tout le débit de prendre le ton, l'accent et l'extérieur qui conviennent à l'orateur.

On comprend aussi qu'on ne doit jamais abandonner l'imagination à sa fougue et à son emportement, mais qu'il la faut diriger selon les prescriptions de la raison ; autrement le ministère du prédicateur dégénérerait en saillies d'esprit, et sa flamme ne serait plus qu'un feu follet, sans vie ni consistance.

III

DES PENSÉES REVÊTUES DE LA FORME DU LANGAGE.

69. Ce qu'on ne saurait assez redire au prédicateur relativement à la forme que les pensées revêtent dans le langage peut se résumer dans les deux règles suivantes : Le prédicateur doit parler le langage qui répond au but qu'il se propose, et il doit parler le langage du peuple. Le langage du peuple, afin de pouvoir fortifier sa croyance aux vérités éternelles ; le langage qui convient au but qu'il se propose, afin de ne point manquer ce but.

Première règle. Parlez le langage de l'édification, le langage de votre but, le langage de votre ministère.

Parlez le langage de votre but.

1° C'est-à-dire ne prenez pas le langage de la spéculation philosophique, qui, au lieu d'exciter le peuple à la vertu, ne fait que prêcher à des murs insensibles de froides subtilités. Les recherches sont du domaine de la philosophie, les magnifiques expositions de la vérité qui sauve sont du ressort de la chaire chrétienne.

2° Ne prenez pas le langage des esprits légers et badins, qui se plaisent à débiter des satires.

3° Ne prenez pas le langage de l'orateur profane qui, peu soucieux de la vérité, n'a en vue que les intérêts de son pécule, de sa gloire, ou de toute autre passion.

4° Ne parlez pas le langage de l'orateur politique, qui prend

pour thème de son discours les affaires de l'État, et tranche les questions de cabinet.

5° Ne parlez pas le langage du courtisan, qui flatte les grands et accable les petits.

6° Ne parlez pas le langage du charlatan de la place publique, qui entretient ses auditeurs malades par ses tours de passe, sa mimique, ses basses plaisanteries, et par toutes les marques d'un cerveau dérangé.

7° Ne parlez pas le langage d'un homme en courroux, qui blasphème quand il devrait se taire, et blâme quand il devrait calmer et adoucir.

Deuxième règle. — Ne parlez pas votre langage, mais celui de vos auditeurs.

Comme orateur philosophe ou comme académicien, vous pouvez sans nul doute parler votre langage; mais comme précepteur du peuple, vous devez parler la langue du peuple; ce qui revient à dire : Parlez de manière à être compris des fidèles, de la grande majorité, sans vous servir des expressions triviales et populacières de vos auditeurs.

Parlez le langage du peuple.

1° Vos auditeurs ne s'expriment pas par de longues périodes, par conséquent, vous ne devez pas le faire non plus. Les *quamquam*, les *etsi*, et tout cet attirail de phrases entortillées et artistement construites qui remplissent des pages entières, plaisent dans Cicéron, mais elles siéent mal à l'orateur qui doit, auprès de nous autres, misérables pécheurs, tenir la place de saint Pierre, de saint Jean, etc.

2° Vos auditeurs ne parlent pas le langage de ces orateurs qui visent aux peintures brillantes et au beau esthétique.

3° Vos auditeurs ne parlent pas latin, mais français, et un français naturel et vulgaire.

4° Vos auditeurs ne parlent pas par syllogismes en forme, comme on fait dans les écoles;

5° Vos auditeurs ne s'occupent pas de concepts ontologiques

et abstraits, mais d'idées concrètes et sensibles : faites de même.

6° Vos auditeurs ne parlent pas le nouveau langage du jonr, qui s'exprime par des phrases inintelligibles et des néologismes ; mais ils parlent leur vieille langue maternelle : faites comme eux.

70. Comme on semblait naguère fonder de grandes espérances sur la formation esthétique du prédicateur, et qu'un grand nombre savent aussi peu tirer parti de l'esthétique que de la religion, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de la formation esthétique du précepteur de la religion.

I. On peut appeler « sentiment de l'esthétique, » le talent de saisir promptement le convenable, l'harmonieux, le beau, et de le distinguer nettement de l'inconvenant, du repoussant, du désagréable, du superflu, de l'odieux ; et l'on appelle « art de l'esthétique, » le don de distinguer dans un objet tout ce qui est inconvenant, repoussant, désagréable, superflu, odieux, et d'y substituer partout la loi des convenances, de l'harmonie, du beau.

II. Si le sentiment et le don de l'esthétique faisaient complétement défaut au prédicateur, ils n'apparaîtraient ni dans ses sermons comme composition, ni dans sa prédication comme débit ; par conséquent, composition et débit seraient, comme le prédicateur, dépourvus de goût, fades et repoussants.

III. Si le sentiment et le don de l'esthétique doivent apparaître dans la composition du sermon, ils doivent surtout se manifester :

1° Dans le choix des matériaux,

2° Dans la division fondamentale du discours,

3° Dans la place que doivent occuper les pensées, dans la manière de les présenter, et dans l'emploi des moyens propres à exciter les sentiments.

IV. Le sermon, comme composition, tire sa beauté

1° De la plénitude de la pensée fondamentale,

2° De la force de l'expression,

3° De la simplicité, ou du naturel, qui, bannissant tout raf-

finement, produit un enchaînement facile et lumineux de toutes les pensées entre elles et avec la pensée fondamentale.

La marque infaillible de l'élément classique, celle que l'on rencontre dans tous les écrivains dignes de ce nom, c'est :

La richesse,
La force,
La simplicité.

Voilà ce qui, au milieu de la variété des formes, demeure à jamais invariable : « Dire en peu de mots et avec beaucoup de force, beaucoup de vérités. »

v. L'idéal de tout art esthétique peut donc se formuler ainsi :

Plénitude du fond,
Force de l'expression,
Simplicité de l'ensemble.

Dernièrement, à l'occasion d'une première messe, un orateur dépeignit ainsi les qualités que doit avoir le prêtre :

Le prêtre doit être un *Évangile* de Jésus-Christ ;

Le prêtre doit être un *Évangile vivant* de Jésus-Christ ;

Le prêtre doit être un *Évangile* vivant de Jésus-Christ *parmi* les *fidèles*.

L'orateur aurait pu encore caractériser ainsi la mission du prêtre :

Le prêtre doit enseigner ce que Jésus-Christ a enseigné,

Et il doit l'enseigner aux fidèles.

Mais si les matériaux avaient été ainsi disposés et développés à ce point de vue, le discours aurait eu une signification incomparablement moindre, et aurait beaucoup perdu de sa force.

Être un Évangile signifie infiniment plus que parler de l'Évangile, et être un Évangile vivant est toute autre chose que prêcher cet Évangile par ses paroles et par ses actes. Car celui qui est un Évangile vivant l'est au plus profond de son cœur, et sa vie extérieure, de même que sa bouche, ne parlent que de l'abondance du cœur.

Ainsi cette parole de saint Jean : « Dieu est amour, » en dit plus que celle-ci : « Dieu nous aime, il nous aime de la manière

la plus parfaite; » et il le dit en dégageant le mot de toutes ses significations accessoires, en termes *classiques ;* car il exprime tout ce qu'une langue humaine peut dire de Dieu, et il le fait avec une force et une simplicité admirables.

VI. Mais de même qu'il y a une beauté vraie et une beauté artificielle, de même il y a un art esthétique qui est de l'art véritable, comme il y en a un autre qui n'est que de l'artifice. La vraie beauté jaillit comme d'elle-même de la plénitude de la vie, de l'harmonie ; tandis que la fausse n'est que postiche et n'a pas plus de durée que le fard, qui, s'il peut contrefaire le beau, ne saurait pas même emprunter les apparences de la durée. Eh bien, il en est de même de la beauté esthétique d'un discours. Sa parure vient-elle de l'intérieur, de la plénitude de la vérité que l'orateur aperçoit sous une forme vivante, de la plénitude de la charité, du désir de n'exprimer que la vérité, devenue pour l'orateur un sentiment vivant ; par conséquent de la plénitude de la beauté intérieure de l'âme, transformée dans l'orateur en un torrent de vie, il reste peu à faire à l'art esthétique qui n'est qu'extérieur ; il lui suffira de laisser la beauté intérieure du discours se révéler librement et sans art, et se manifester dans son éclat naturel, pour atteindre au dernier degré de sa splendeur.

VII. Si ces réflexions s'appliquent à la beauté esthétique de tout discours, à plus forte raison doivent-elles s'appliquer à la prédication chrétienne, qui n'est autre chose que l'effusion souverainement libre d'une âme qui déborde d'idées religieuses et de pieuses pensées. — L'apôtre embrasé d'amour de Dieu, et emporté par sa charité envers ses frères, n'a pas le temps de parsemer de fleurs son discours ; il dédaigne tout ornement qui ne vient pas de l'intérieur ; il se contente de laisser exprimer à son cœur la vérité qui fait son bonheur. Le discours de l'apôtre est semblable à la robe sans couture et fermée de part en part, du Nazaréen. L'un et l'autre sont une enveloppe, simple et sans ornement, de la vérité céleste. Car ce qu'était Jésus-Christ, dans le sens le plus parfait, la Parole vivante du Dieu vivant, tout

discours doit l'être par reflet : une parole vivante de la parole vivante de Dieu. Les conseils que nous venons de donner suffiraient sans doute pour des prédicateurs qui auraient à parler devant un auditoire savant et exercé ; mais la plupart étant destinés à devenir des précepteurs du peuple, des Évangélistes de la classe laborieuse, une leçon spéciale sur la « popularité » est indispensable à la formation du prédicateur de campagne.

CHAPITRE V.

De la popularité dans les sermons.

71. La popularité est (nº 4) l'ensemble de toutes les perfections que doit avoir un sermon, pour que le fond de l'expression et le débit en soient proportionnés aux aptitudes du peuple, aux forces de sa pensée, de sa mémoire, de son imagination, de sa volonté, et à toute la sphère où se déploie l'activité du peuple.

72. Il est donc facile de comprendre la différence qui existe entre un discours beau pour des savants, et un discours clair, facile à retenir, touchant et pratique pour la masse ; entre un discours plus philosophique et académique, et un discours plus populaire.

L'un, comme chacun le comprendra, a plus

1° D'idées abstraites,

2° De concision dans la phrase,

3° D'expressions précises et nécessaires,

4° Plus de vérités générales (*Universalia*)

L'autre a plus

1° D'idées sensibles, c'est-à-dire qui se révèlent dans les faits et dans les exemples ;

2° Plus de phrases courtes, s'expliquant facilement l'une l'autre ;

3° Plus d'expressions communes et reçues dans le langage ordinaire ;

4° Plus de ce qui tient aux choses indispensables, personnelles, plus de figures et d'images sensibles.

Ainsi donc, 1° le même discours peut être parfait au point de vue esthétique et philosophique, et n'être pour la majorité qu'une satire de l'orateur lui-même, et une noire vapeur pour les auditeurs ;

2° Le même discours peut être ici populaire, et là impopulaire.

3° Or, si le discours philosophique d'un prédicateur qui parle devant des auditeurs savants et éclairés diffère déjà d'un sermon populaire destiné au peuple, le langage philosophique du catéchiste en chaire doit encore différer davantage de son langage populaire.

73. Pour rendre plus sensible encore la différence entre un discours parfait au point de vue de l'esthétique et un discours populaire, nous voulons analyser un sermon d'un prédicateur célèbre, fait de main de maître, et le traduire en un sermon populaire, c'est-à-dire compréhensible, facile à retenir, touchant et applicable pour le peuple.

Pour plus de brièveté, je ne prendrai, dans un discours de Spalding, que le développement de cette idée : « Dieu nous connaît, » en l'accompagnant d'observations. On y verra, manifestement, que ce discours est ce qu'il doit être pour des savants; mais que, prononcé en présence du peuple, il perdrait une grande *partie de sa valeur.*

EXEMPLE D'UN DISCOURS TROP PEU POPULAIRE POUR LA MASSE.

Je sais, mon Dieu, que vous sondez les cœurs, et que vous aimez la sincérité (I PARAL., XXIX, 17).

DIEU NOUS CONNAIT PARFAITEMENT.

Dieu nous connait parfaitement. « Je sais, mon Dieu, que vous sondez les cœurs. » Quelle grande vérité ! quand on l'approfondit bien. Il ne connait pas seulement les actions que *nous*(1) cachons dans les ténèbres, et que nous savons soustraire aux regards du monde entier ; son

1. Ce ton est celui de l'exposition et de l'enseignement fait avec solennité. Souvent il importe que le prédi-

œil, qui voit tout, pénètre encore jusqu'au plus intime de notre âme, et il juge infailliblement (2) de l'état où elle se trouve.

Cela ne saurait être difficile à celui qui a donné l'être aux âmes humaines, qui maintenant encore les soutient de sa force, qui, par conséquent, ne saurait ignorer aucun des mobiles, si petit qu'il soit, qui en produit les opérations (3). Nous voyons ici la distance infinie qui sépare de ses créatures le Créateur éternel de toutes choses. Les hommes voient ce qui est devant leurs yeux; mais le Seigneur voit jusque dans le cœur, et, par un regard immédiat (4), pénètre jusqu'à la source première et intime des pensées. Cette vue de Dieu est bien différente de ce que nous appelons notre connaissance du cœur humain, laquelle ne repose que sur des présomptions et des conclusions tirées de certains faits extérieurs et accessibles aux regards; connaissance que la perspicacité et l'expérience peuvent considérablement agrandir, mais qui n'en reste pas moins sujette à l'incertitude et à l'erreur (5). Dieu, au contraire, dont le mode de connaissance (6) s'élève infiniment au-dessus de la science des créatures les plus clairvoyantes, a le privilége de lire dans les âmes des hommes, et de les apercevoir telles qu'elles sont. «Vous seul, dit avec raison Salomon, connaissez le cœur de tous les enfants des hommes. »

Dieu sonde le cœur; il voit si ses sentiments intérieurs sont d'accord avec les belles manifestations de l'extérieur. Quand nous lui offrons publiquement les témoignages de notre respect, quand nous lui témoignons de bouche notre reconnaissance, notre dépendance, notre confiance, il sait, en toute certitude, si nous ressentons effectivement dans notre âme ces sentiments que doivent nous inspirer la grandeur et la bonté de notre Créateur et de notre Père éternel; ou si toutes ces manifestations ne sont pas plutôt le résultat d'une habitude traditionnelle, voire même l'œuvre de l'hypocrisie et de la dissimulation, ayant sa source dans le désir de nous donner aux yeux d'autrui les apparences d'une piété tout à fait étrangère à notre âme (7).

cateur remplace *nous* par *vous*, qui est plus direct et plus saisissant.

2. *Jugement infaillible.* Expression exacte au point de vue de la logique, mais trop en dehors des idées du peuple.

3. *Force, mobiles, opérations*, sont des expressions ontologiques trop savantes pour le peuple, quand elles ne sont pas éclaircies par ce qui précède ou ce qui suit.

4. « Regard immédiat, source première et intime des pensées, » malgré ce que ces termes ont d'expressif, sont encore plus scientifiques que populaires.

5. Pures abstractions psychologiques. « Sujettes à l'incertitude et à l'erreur, conclusions et présomptions tirées de faits extérieurs, » sont des expressions trop inconnues à une intelligence inculte.

6. « *Mode* de connaissance. » Expression technique. « S'élève infiniment, » est beaucoup trop élevé pour le peuple.

7. Abstractions accumulées, phrases longues, formules classiques..... Toutes choses fines et agréables pour des oreilles délicates, mais trop subtiles pour le peuple.

Quand nous nous livrons à la pratique des vertus, que nous attirons sur nous les regards d'autrui par des œuvres pleines de magnanimité, de justice, de mansuétude, d'abnégation, de modestie (8), il sait en toute certitude si telles sont réellement les dispositions de notre cœur, ou bien si nous n'agissons ainsi que pour donner aux autres une bonne opinion de notre vertu. Quel que soit le degré où un grand nombre, grâce à une attention soutenue et à une pratique fréquente, aient porté l'art de donner à leur conduite fausse et dissimulée un certain air de naturel et de vérité (9), et quelque fond qu'ils fassent sur cette sorte de prudence, celui qui scrute les cœurs distingue trop bien le vrai du faux, pour n'apercevoir point sous cette épaisse enveloppe, la fausse vertu dans toute sa nudité.

Dieu sonde les cœurs, par conséquent il recherche si ce que l'homme dit être son intention, il le poursuit avec tout l'empressement et le zèle qui conviennent. Il y a, en effet, dans l'âme humaine, une certaine fausseté qui est encore tout autre chose que la dissimulation proprement dite et que ces dehors de vertu qui contredisent le fond du cœur (10). Nous voyons souvent comment nous devrions être ; nous apercevons notre but ; nous connaissons notre responsabilité vis-à-vis de Dieu, et de notre conscience. Nous sommes obligés de nous dire à nous-mêmes : « Voilà ce qui est incontestablement bon ; » et néanmoins nous ne pouvons nous résoudre complétement à nous y (11) conformer.

La lumière de la conviction est là ; elle pénètre suffisamment dans notre cœur ; et bien que nous n'apercevions la chose que de loin, nous en voyons assez, si nous voulons examiner attentivement et aller au fond des choses, pour être forcés d'avouer qu'aux yeux de la raison et de la justice, il ne nous reste plus qu'à agir selon cette conviction. Telles devraient donc être nos dispositions, et telle notre conduite. Une telle manière de penser et d'agir devrait constamment et sans exception dominer en nous. Malheureusement ici se révèle trop souvent la duplicité cachée au fond

8. Encore de pures abstractions !

9. Phrases trop entortillées :

Quel que soit le degré où un grand nombre, grâce à une attention soutenue et à une pratique fréquente,	Comment ?
aient porté l'art	En quoi ?
de donner à leur conduite fausse et dissimulée	A quoi ?
un certain air	Quoi ?
de naturel et vérité.	De quoi ?

Plus les expressions *comment, en quoi, quoi, de quoi* sont fréquentes dans une phrase démesurément longue, plus le langage est embarrassé.

10. Un beau chapitre de psychologie. Le fond de l'âme est parfaitement saisi, et présenté sous des expressions sensibles, lesquelles, toutefois, sont encore étrangères à un lecteur non exercé.

11. La particule *Y*, sans substantif, est énoncée trop rapidement pour être comprise du peuple. S'il est facile au lecteur de suppléer le substantif, il n'en est pas de même pour l'auditeur.

du cœur humain. Nous aimons trop nous soustraire à cette lumière vive et pénétrante de la vérité, afin de n'être point obligés de lui sacrifier nos vues et nos inclinations cachées (12). Nous sentons secrètement dans notre âme l'incommodité et le tourment de la contradiction (13), et nous comprenons fort bien que nous n'avons pas la volonté d'être tout-à-fait ce que nous sentons que nous devrions être. Voilà pourquoi nous en éloignons soigneusement notre attention; voilà pourquoi nous nous donnons tant de peines pour trouver des faux fuyants et des excuses : — c'est *afin de* (14) justifier les infidélités de notre conscience à demi faussée; voilà pourquoi nous tâchons, autant que possible, de nous persuader que nos faibles efforts, notre torpeur dans la vertu suffisent aux yeux de Dieu.

Cette infidélité intérieure à la vérité, qui consiste en ce que nous nous insurgeons (15) intérieurement contre sa domination exclusive, en ce que nous ne voulons pas nous soumettre sans restriction à ce que nous prescrit notre conviction d'accord avec notre conscience; cette déloyauté secrète, nul homme ne saurait, à proprement parler, la voir et la juger; celui-là seul le peut, qui sonde les cœurs. Il connaît celui qui résiste ainsi secrètement à la lumière et cherche à l'éviter, de même qu'il connaît celui qui préfère à tout la vérité et la justice, et qui obéit fidèlement à leurs inspirations. Et comme il existe ici différents degrés (16), et que, dans la même circonstance, l'un peut avoir plus de connaissances, plus de motifs et des impressions plus vives, celui qui scrute les cœurs sait exactement quel est celui qui oppose le plus de résistance (17) à la conviction qui l'éclaire, et qui est par cela même plus coupable. Aussi, jamais il ne demande à quelqu'un au delà de ce que lui prescrivait la vérité reconnue par sa conscience; et jamais la faute ou l'innocence ne sont appréciées d'après une autre mesure.

Dieu, qui voit tout, nous connaît donc sous tous les rapports. Il distingue l'homme vertueux de l'homme méchant non-seulement d'après les actes extérieurs, mais encore d'après

12. Se soustraire à la lumière, afin de n'être point obligés de lui sacrifier nos penchants. — Magnifique figure! Ces deux phrases sont artistement reliées l'une à l'autre; seulement, pour comprendre cette figure et cet art, il faut être un peu artiste.

13. Comme cette subtilité doit plaire aux esprits subtils!

14. Concision agréable à des oreilles fines, qui peuvent se retrouver avec cet *afin de*.

15. « Cette infidélité à la vérité, qui consiste en ce que ».... : tout cela est assez clair pour des yeux clairvoyants. — « S'insurger intérieurement contre la domination exclusive de la vérité » sont autant d'expressions choisies, excellentes pour les intelligences cultivées.

16. Quelle profonde connaissance de l'âme humaine demandent de pareils tableaux! Mais aussi combien il faut être exercé pour saisir cette gradation!

17. « Résistance à la conviction qui l'éclaire. »

Ici le plus grand nombre ne comprendraient rien; quant au savant, il sentirait que nous ne résistons pas à la conviction déjà existante, mais plutôt à la lumière qui doit nous convaincre; que ce n'est pas la conviction, mais la vérité, qui nous éclaire.

le fond du cœur, c'est-à-dire d'après le principe même d'où dépend la valeur ou la nullité de l'homme. Il voit notre fidélité ou notre infidélité intérieure, la soumission ou la résistance de notre conscience à la vérité, et il les voit en chacun de nous selon toute leur étendue (18). Il juge chacun avec la plus stricte équité, absolument tel qu'il est.

18. Expression philosophique, que comprennent facilement les esprits exercés, mais eux seulement.

LE MÊME DISCOURS ARRANGÉ POUR LE PEUPLE.

DIEU NOUS CONNAIT PARFAITEMENT.

O homme! Dieu vous voit (1) tel que vous êtes. Non-seulement il a vu les actions infâmes que vous avez commises dans ce (2) lieu obscur et caché; il voit encore dans votre cœur, et son œil pénètre jusqu'au plus profond de votre conscience (3). Les premiers désirs, les premières pensées que vous aviez de commettre cette action honteuse, il les voyait plus clairement que vous ne distinguez en plein midi (4) la couleur noire de la suie d'avec la blancheur de la neige.

C'est lui qui a créé votre âme; il la connaît donc à fond (5). Est-ce que l'ouvrier ne connaît pas son travail (6)?

Celui qui a créé votre âme est le même (7) qui la conserve; sans lui votre âme ne serait rien. Il sait donc mieux que vous ne pouvez le savoir ce qui convient à votre âme. Il le sait, quoique vous-même ne le sachiez pas (8).

Dieu n'est pas un homme. L'homme ne voit que ce qu'il a devant les yeux; Dieu, lui, voit là où nos yeux ne sauraient arriver. Par exemple, l'homme voit son voisin assis à côté de lui et agitant sa main (9); mais Dieu voit jusque dans le cœur de ce voisin, et il sait pourquoi il agite sa main.

Nous aussi, nous croyons connaître l'homme. Nous faisons attention (10) à ce qu'il dit, à ce qu'il fait, où il va, comment il se conduit. Nous comparons ce qu'il dit et fait aujourd'hui avec ce qu'il disait et faisait hier. Nous observons ses mouvements, sa figure, pour voir s'il est gai ou triste. Nous faisons attention aux personnes qu'il fréquente, s'il s'amuse volontiers, etc. (11). Quand nous avons vu tout cela, nous

1. O homme! Ce ton est celui de l'apostrophe, et non celui de la narration.

2. Le particulier au lieu du général.

3. Phrases courtes, répétant la même chose avec des expressions différentes.

4. Images sensibles.

5. Phrases découpées.

6. Comparaison prise dans les choses de la vie ordinaire.

7. Phrases simples, non entortillées, répétitions.

8. Antithèse qui met en relief la science universelle de Dieu.

9. Faits particuliers et images sensibles. — Exemple puisé dans les habitudes de la vie journalière.

10. Phrases courtes; les substantifs sont évités; tout s'explique autant que possible par des verbes. Ce qui, précédemment, était à l'abstrait, est ici au concret; ce qui était général est particulier; tout ce qui fait image est énuméré en détail.

11. Nouvelles particularités.

croyons pouvoir supposer (12) que cet homme a tel ou tel caractère. Et pourtant, malgré toute cette attention (13) pour apprendre à connaître un homme, nous trouvons souvent que nous nous sommes trompés.

Il en est tout autrement de la science de Dieu (14). C'est lui qui a créé les âmes. Il les a en quelque sorte dans sa main. Il n'a pas besoin d'observer ses actions (15), ses discours, ses gestes ; il voit cette âme de part en part ; il la connait telle qu'elle est ; il ne saurait rien omettre ; il ne saurait rien voir d'autre qu'elle (16).

Eh bien, c'est précisément parce que Dieu voit le cœur qu'il sait si nous sommes bons intérieurement, quand nous faisons quelque chose de bon extérieurement. Ainsi, quand vous êtes à l'église (17), que vous ouvrez la bouche et remerciez Dieu en prononçant des paroles, il sait exactement (18) si votre cœur est d'accord avec votre bouche, oui ou non. Il sait exactement (19) si vous pensez réellement à Dieu quand vous prononcez le mot Dieu. Il sait exactement si vous aimez Dieu quand vous vous agenouillez (20) devant lui, quand vous joignez les mains et que vous récitez une prière d'actions de grâces. Il sait exactement si vous êtes réellement pieux, ou si vous paraissez seulement l'être. Il sait exactement si c'est la dévotion (21) de votre cœur ou l'habitude qui vous mène à l'église. Il sait exactement si vous n'allez à l'église que parce que (22) les autres y vont, ou bien si c'est par le secret desir de vous entretenir avec votre Dieu. Il sait exactement si c'est sincèrement que vous l'aimez, lui et sa volonté, ou si vous ne faites semblant d'avoir (23) la crainte de Dieu dans le cœur que pour qu'on dise de vous que vous êtes pieux.

Quand vous tendez au pauvre un morceau de pain par la fenêtre, que vous saluez gracieusement ceux qui vous ont adressé une parole blessante, ou que vous reportez sur les autres les louanges dont vous êtes l'objet, que vous gardez le silence à un propos injurieux qui vous a blessé au cœur, faisant semblant de ne l'avoir pas entendu ; que vous donnez à vos ser-

12. Un mot connu explique un mot inconnu qui précède immédiatement.

13. Encore trop abstrait. Il serait plus clair de dire : « Nous avons eu beau regarder cet homme, » etc.

14. Encore trop nébuleux. Mieux vaudrait : « Il n'en est pas ainsi de Dieu. Dieu sait bien ce qu'il en est de l'homme ; Dieu le connait à fond. »

15. En soi, trop peu populaire, mais suffisamment éclairci par ce qui précède.

16. Répétitions.

17. Faits particuliers et comparaisons sensibles.

18. Expressions ordinaires et connues.

19. Répétitions, phrases courtes et faciles.

20. Faits particuliers et exemple sensible.

21. Expression abstraite, il est vrai, mais déjà plus usitee.

22. Voyez comme cette phrase présente d'une manière sensible ce que la précédente renferme d'abstrait.

23. Cette locution indique clairement ce que l'expression « paraissez seulement l'être, » employée précédemment, disait d'une manière obscure.

viteurs la nourriture et le salaire qui leur reviennent, et même au delà de ce qui leur revient (24); quand, à certains moments, vous vous modérez dans le boire et le manger, afin d'acquérir plus d'empire sur vos passions, Dieu sait exactement *pourquoi* vous saluez amicalement votre ennemi, *pourquoi* vous refusez les louanges qu'on vous donne, *pourquoi* vous ne répondez rien à une parole blessante, *pourquoi* vous êtes si bon, si paternel envers vos serviteurs, *pourquoi* vous jeûnez (25). Il sait exactement si c'est pour être agréable à Dieu ou pour plaire aux hommes que vous faites tout cela. Dieu distingue parfaitement les apparences de la vertu de la vertu elle-même.

Aussi, quelle que soit l'habileté que mette l'orgueilleux à cacher son orgueil; quelque soin qu'il prenne pour emprunter les airs et les paroles des personnes humbles (26), Dieu sait que c'est un hypocrite. Pour l'œil de Dieu il n'y a point de masque, point de couverture, point de fard, point de faux-semblant (27).

Dieu ne connaît pas seulement l'hypocrisie grossière; il connaît encore la duplicité la plus secrète du cœur humain (28).

Et remarquez bien, mes chers auditeurs, que vous-mêmes ne savez pas même parfaitement combien votre cœur se comporte en traître avec vous (29).

Il est de certains moments où la conscience vous dit clairement : « Faites cela ; ne faites pas ceci (30) ! » Il est de certains moments où la conscience vous dit de sa voix la plus forte : » Vous avez une haine (31) secrète contre votre voisin, vous ne seriez pas fâché de voir la semence pourrir sur ses champs, et ses enfants tomber malades. Or, tout cela est mal. Vous devez aimer votre prochain comme vous-même. Si vous vouliez y aller franchement avec le bon Dieu, vous diriez : « Oui, Seigneur, il en est ainsi (32), je ne suis pas exempt d'envie, je l'avoue à ma honte. Purifiez-moi, mon Père ! Je veux faire tout mon possible pour découvrir et étouffer en moi les plus secrets mouvements de la haine ; je veux, et dès aujourd'hui, prier Dieu sincèrement qu'il bénisse les enfants et fasse fructifier les semences de mon voisin. Je

24. La charité, la patience, la grandeur d'âme, l'abnégation, la justice présentées sous une forme sensible.

25. Répétitions ayant pour but de graver les mêmes idées plus profondément dans l'esprit.

26. Description sensible de l'hypocrisie.

27. Expressions non populaires, mais rendues plus intelligibles par ce qui précède.

28. Expression non populaire, si elle n'était expliquée par ce qui suit.

29. Toujours l'apostrophe préférée à la narration.

30. Pour se faire comprendre du peuple, il faut autant que possible prendre la forme du dialogue.

31. Exemple particulier, qui fait comprendre tout le reste.

32. L'émotion se traduisant par l'invocation... La sincérité mise en action.

veux moi-même aller trouver ce voisin, dès que l'occasion s'en présentera, pour lui exprimer ma joie sincère de la bénédiction que Dieu accorde à ses biens et à sa famille.

Mais, si vous n'agissez pas franchement avec le bon Dieu, vous direz : « Je n'ai point de haine (33) ; seulement je suis peiné de voir que mes champs de blé ne sont pas aussi verts que les siens ; mais cela n'est pas de la haine. Mon voisin est fier d'avoir des enfants, et beaucoup d'argent dans son armoire. Cet orgueil-là me fait mal ; mais de la haine, je n'en ai point. » Que ferez-vous alors ? Vous penserez de suite à autre chose, et vous étoufferez la voix de votre conscience (34) ; c'est-à-dire, vous ne laisserez pas parler votre conscience, et vous mettrez en quelque sorte la main sur la bouche de ce véritable ami.

33. La fausseté prend elle-même la parole.

34. Ici la fausseté est mise en action.

Ainsi en est-il de toutes vos duplicités secrètes. L'homme est si habile à se tromper lui-même ! Il a tant de faux principes à son service (35) ! « Cela n'est pas péché ; cela n'est pas un si grand mal ; Dieu n'exige pas cela de moi ; il est impossible de résister à cette tentation ; en de telles circonstances il est impossible d'agir autrement ; ceci est un cas tout particulier : c'est trop difficile. » — Autant d'excuses que le cœur humain invente, afin d'être moins blâmé (36) par la conscience en faisant ce qui est mal.

35. Tout est appelé par son nom. Particularité.

36. Expression impopulaire, si la phrase suivante ne l'éclaircit pas. Mais elle le fait suffisamment ; car qui ne comprend que les mères sont faibles et ne voient pas les défauts de leurs enfants

Nous n'aimons pas à recevoir les reproches de la conscience ; nous nous en débarrasserions volontiers. Nous désirerions qu'elle fît comme ces mères faibles à la vue des défauts de leurs enfants ; nous voudrions qu'elle fermât un œil, et qu'elle nous dît qu'il nous est permis de faire ce que nous souhaitons.

Eh bien, toutes ces faussetés secrètes, toutes ces tromperies cachées, Dieu les voit. Toutes ces fourberies de notre cœur, il les mettra dans la balance (37) quand il pèsera le péché. Il sait exactement « que vous aviez reçu tant de talents (38), tant d'excitations au bien, tant de penchants et de tentations ; que vous avez menti tant de fois à votre conscience ; que vous avez résisté tant de fois au péché ; que vous y avez succombé tant de fois. — Voilà

37. Figure connue.

38. Tout est pesé et compté, mais peut-être pas d'une manière assez populaire.

quel est votre péché. Il y a donc un Dieu qui compte et examine tout ce qui nous rend plus ou moins dignes de châtiment; il y a donc un Dieu qui nous connaît parfaitement. »

Mais, direz-vous, le premier essai est sans comparaison plus fin, plus beau que celui-ci! — Pour vous et pour moi, assurément; mais pour notre peuple il n'est ni fin, ni beau; il n'est rien pour lui, puisqu'il n'y comprend rien.

74. Après avoir fait sentir la différence qui existe entre un discours savant et un discours populaire, nous allons indiquer, au moyen de quelques courts exemples et à l'aide des règles que nous en déduirons, les principales qualités d'un discours populaire.

75. — MODÈLE D'UN DISCOURS POPULAIRE.

1. LE PÉCHÉ CONSIDÉRÉ DANS SON DÉBUT ET DANS SES DÉVELOPPEMENTS.

(Au sujet de l'exécution d'un criminel.)

« Il y a une grande différence entre un épi et une mesure de blé. Cependant, semez un épi et récoltez-le au bout d'une année, vous en aurez des centaines; semez de nouveau ces centaines, et la seconde année vous aurez, d'un seul épi, une mesure tout entière. Mes chers frères, quand la semence du mal est en nous, elle produit du fruit, et comme cet épi, qui avec le temps finit par donner une mesure, votre péché se fortifie et s'aggrave en vous à proportion que les années s'écoulent. C'est pourquoi ne faites pas plus grande qu'elle n'est la différence qu'il y a entre un grain de blé et une mesure de blé, et sachez que tout péché que vous commettez, si vous ne consacrez toutes vos peines et tous vos soins à en arracher la racine, peut vous réduire à l'état de ce malheureux. »

(GERTRUD et LIENHARD, 2e *partie*.)

Qu'est-ce qui fait que ce discours est populaire?

1. La comparaison de l'épi avec la mesure de blé, que le peuple saisit parfaitement.

2. La ressemblance entre le péché et la figure qui le représente, et qui est conçue en termes ordinaires.

3. Le spectacle de cet infortuné, qui rend le discours plus intelligible.

Ainsi donc, un discours est populaire : 1° quand la figure est bien choisie ; 2° quand on montre en termes clairs la ressemblance qui existe entre la figure et la chose figurée, et 3° quand la vérité est rendue plus saisissante par un fait ou par des circonstances intéressantes.

II. SUR LA RÉFLEXION.

« Que vous sert-il d'avoir la santé du corps, si votre âme est malade, c'est-à-dire si vous ne faites pas un bon usage de votre raison ?

Votre cheval et votre bœnf sont encore plus robustes que vous, et cependant ils ne connaissent pas les moyens de se rendre heureux. Mettez votre bœuf sur un champ inculte, et vous verrez s'il sera en état de le cultiver ! ou bien, mettez dans son ratelier du foin pour toute la semaine, et vous verrez que dès le premier jour il mangera ou foulera tout aux pieds, sans s'inquiéter des jours suivants. Or, ce qui fait que l'homme est plus heureux que les animaux, c'est que non-seulement il sait plus qu'il ne voit et n'entend, mais qu'il peut encore savoir quantité de choses qu'il n'a pas encore vues et qu'il ne verra que plus tard.

Par exemple, quand vos parents sèment du blé dont ils pourraient se servir pour faire du pain, ils font cela parce qu'ils savent qu'ils en obtiendront beaucoup plus qu'ils n'en auront semé. Or toutes ces choses, ainsi qu'une foule d'autres, c'est la raison qui nous les enseigne. Mais cette raison, à quoi vous sert-elle, si vous n'en usez pas? Elle ne vous sert de rien ; vous ressemblez alors aux animaux qui n'en ont point » (SCHLOSSER, *Petit livre pour les enfants de la campagne*).

Qu'est-ce qui rend ce discours populaire ?

1. Les figures empruntées à la vie des champs, les animaux,

l'herbe, la semence, etc., toutes choses que le peuple saisit parce qu'il est familiarisé avec elles.

2. Les termes pris dans un sens particulier, et qui sont tous clairs et intelligibles.

3. L'exemple des parents, qui rend la chose encore plus sensible aux enfants.

Par conséquent un discours est populaire : 1° quand les auditeurs sont familiarisés avec les figures ; 2° quand les expressions sont faciles à comprendre ; 3° quand les exemples sont tirés de la condition où se trouvent les auditeurs, et qu'ils sont bien choisis.

III. DE LA MANIÈRE DE SE CONDUIRE ENVERS LES ANIMAUX.

« Quand vous êtes cruels envers les animaux, vous êtes 1° *injustes envers eux.*

Vous, et plus encore vos enfants, vous prenez aux oiseaux leurs nids, leurs œufs, leurs petits, qui, loin de vous avoir rien fait, vous réjouissent de leurs chansons joyeuses et innocentes, et dévorent les vers et les insectes qui dévastent vos champs. Quelles plaintes déchirantes fait entendre ce pauvre petit oiseau quand on lui enlève ses œufs, ses petits, sur lesquels il a veillé avec tant de soins pendant plusieurs semaines ! — Mais plus criminelle encore est votre conduite quand vous traitez durement les animaux qui vous sont utiles et travaillent pour vous ; quand vous ne les nourrissez pas, que vous demandez d'eux au delà de ce qu'ils peuvent faire, quand vous les frappez inhumainement. Ces animaux font pour vous tout ce qu'ils peuvent ; toutes leurs forces vous appartiennent ; ils travaillent du matin au soir ; ils n'ont aucune jouissance extraordinaire, et vous leur rendez la vie encore plus amère par votre brutalité, par un travail au-dessus de leurs forces, par les coups. Cela est-il convenable ? Croyez-vous avoir le droit de les traiter selon votre bon plaisir parce qu'ils ne peuvent ni se défendre ni se plaindre ?

2° *Vous êtes injustes envers Dieu.*

C'est Dieu, et nul autre que lui, qui a créé les animaux. Il veut que tous, même les plus insignifiants, soient heureux. Il a pourvu à l'entretien de tous; à chaque petit oiseau ses vers, ses insectes, ses petits grains. Il a donné à chacun un talent, un instinct, des membres, des instruments particuliers pour chercher et trouver sa nourriture. « Voyez, dit notre Sauveur, les oiseaux du ciel, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils ne récoltent pas dans des greniers, et pourtant votre Père les nourrit.» Tout, sur la terre, doit ressentir les effets de sa bonté; et vous, hommes sans pitié, vous agiriez contrairement à cette bonté divine! Vous voulez être heureux, et vous ne voulez pas que les autres créatures le soient! Qui a donné aux oiseaux ce talent si varié pour chanter, si ce n'est Dieu? Quand le soleil se lève et que la joie a éclaté partout dans les champs et dans les forêts; quand l'alouette dans les airs, le rossignol, le pinson et la fauvette dans les bois chantent les louanges de Dieu, cet hymne d'allégresse universelle en l'honneur du Créateur ne vous plaît pas; vous ne célébrez pas vous-mêmes les louanges du Seigneur; le matin, vous n'avez point de cantique, et ce qui est pire, vous enlevez encore leurs plaisirs à ces pauvres oiseaux, en cherchant à les prendre ou à dévaster leurs nids. N'est-ce pas pour votre unique plaisir que ces oiseaux chantent si bien? Si vous n'y trouvez pas de récréation, ayez soin du moins de ne pas troubler celle des autres et d'empêcher vos enfants de le faire » (MULLER, *Sermons pour le peuple des campagnes*).

Qu'est-ce qui rend ce discours populaire?

1° L'intelligence facile du sujet;

2° La simplicité de l'expression;

3° Les applications faciles et naturelles;

4° La répétition des questions qui animent la narration.

IV. DE LA PIÉTÉ DE CIRCONSTANCE.

« C'est chose excellente de prier quand il fait mauvais temps; mais ce qui n'est pas bien, ce qui ne me plaît pas, c'est de voir

que vous ne priez que par crainte, et qu'une fois l'orage ou le tonnerre passé, tout se retrouve comme auparavant. Chaque fois que je pense à cette conduite, il me semble que toute votre dévotion n'a pour but que de tromper le bon Dieu et de l'engager à passer outre. A mesure que l'orage diminue, votre prière devient plus lâche, et le dernier coup de tonnerre n'a pas plutôt retenti que vous fermez tous vos livres de prières. Dans la même maison où l'on priait il n'y a qu'un instant, on entend de nouveau, comme par le passé, les propos indécents, les mauvaises plaisanteries, les jurements, les paroles injurieuses, et avant même que les pierres soient sèches, les bons sentiments, les pieuses résolutions se sont écoulés avec l'eau. Cette piété-là, je la nomme piété de mauvais temps, piété de nécessité. Cette piété n'est pas la véritable » (ZERRENNER, *Natur und Ackerpredigten*).

Qu'est-ce qui rend ce discours populaire?

1° Les excellentes peintures qu'il renferme, et qui émeuvent les plus ignorants;

2° La vérité, que chacun doit y reconnaître;

3° La simplicité des expressions;

4° Les comparaisons prises dans les choses que tout le monde a sous les yeux, et qui conviennent parfaitement au sujet.

V. SUR LA MORT.

(Pour le peuple des campagnes.)

« Dites-moi donc une bonne fois ce que c'est que la mort? Quand on célèbre la sainte messe pour un défunt, on aperçoit sur l'autel le squelette d'un homme mort, tenant d'une main un sablier, et de l'autre une faux. Tout cela a sa signification. Ce squelette signifie que la chair pourrira sur nos os quand un jour nous serons dans le tombeau, et qu'il ne restera rien de notre corps que les os. Or, quand on se dit que ces yeux, ces joues, ces lèvres, cette main pourriront, que tout ce qui est chair tombera en putréfaction, cette pensée est bien propre à nous faire

passer l'envie de trop compter sur notre corps. Quand on se dit : Mon ami, mon protecteur ne me seront bientôt plus d'aucun secours, dans peu ils descendront dans la tombe et ressembleront à ce squelette qu'on voit sur l'autel, cela est bien propre à nous faire passer le désir de mettre notre confiance dans les hommes. — Le sablier a, lui aussi, une belle signification. Le sable qu'il contient est si vite tombé, et quand il est tombé tout est fini ! c'est-à-dire, la vie humaine est si courte qu'une fois nos jours écoulés nous touchons à la fin. Et la faux, que signifie-t-elle ? La mort se comporte comme un faucheur qui de son instrument coupe tous les brins d'herbe qui tombent sous lui, sans épargner la plus petite fleur. Ainsi fait la mort ; quand elle lève sa faux, il faut que celui sur qui elle tombe parte, le curé ou le seigneur, le paysan ou l'ouvrier, le vieillard ou l'enfant, la veuve ou la jeune fille, le prince ou le mendiant, peu importe ! »

Qu'est-ce qui rend ce discours populaire ?

1° Les figures communes, que tout le monde a vues, et qui, dans les circonstances sérieuses, font encore plus d'impression ;

2° Leur explication, mise à la portée de l'intelligence du peuple ;

3° La courte application qui en est faite.

Tous les sermons populaires peuvent être jugés d'après ces modèles et ces règles. Je sais bien qu'il est devenu de mode de donner aux sermons, afin de leur assurer plus de crédit, le nom de sermons populaires ; mais il n'y a qu'une partie de cette affirmation qui soit vraie : ils ont été prêchés devant le peuple, encore n'est-ce pas le cas pour un grand nombre : preuve que notre public d'écrivains, de lecteurs, de critiques et de marchands de livres n'a pas encore suffisamment étudié la nature d'un sermon populaire. Faisons encore un essai.

76. — ESSAI D'UN SERMON POPULAIRE.

« Chers habitants des campagnes ! je veux aujourd'hui vous indiquer quelques-uns des moyens les plus simples pour être

toujours contents de vous-même, ou du moins pour l'être toujours du bon Dieu.

« Vous récitez bien souvent le *Notre Père*, et pourtant vous êtes loin d'être toujours joyeux et satisfaits.

« Eh bien, je suis d'avis que si vous récitiez le *Notre Père* comme il faut, vous seriez toujours contents et heureux.

« Mais, direz-vous, le moyen de réciter le *Notre Père* de manière à être toujours content du bon Dieu ?

« Je réponds : Cela n'est pas un art bien difficile. — Sans doute, direz-vous, quand on l'a appris. — Or, c'est précisément ce que nous voulons apprendre. — Mais comment direz-vous encore. — Je le répète : Ce n'est pas chose très-difficile que d'être toujours content du bon Dieu ; mais, pour y réussir, il faut y aller sérieusement ; il faut le vouloir, et le vouloir de tout cœur, et alors on l'apprend insensiblement.

« N'est-il pas vrai qu'il y a trois états où l'homme peut se trouver ? Tantôt nous sommes joyeux, tantôt nous souffrons, tantôt nous sommes entre les deux, c'est-à-dire sans souffrances et sans plaisir particulier.

« Or, voici ce que je dis : Si vous saviez bien réciter le *Notre Père*, le courage ne vous manquerait dans aucun de ces états, et vous seriez toujours contents du bon Dieu. Vous vous accommoderiez parfaitement de vos joies et de vos souffrances, et vous supporteriez très-bien de n'être ni tout-à-fait joyeux ni tout-à-fait souffrants.

1. *Vous vous accommoderiez parfaitement de vos joies.*

« Par exemple, quand tout irait à merveille dans votre famille, quand vos enfants se conduiraient d'une manière irréprochable et vous causeraient beaucoup de joie ; quand chez vous, comme dans vos champs, tout réussirait selon vos désirs ; quand votre bétail serait vigoureux et bien portant ; quand vos champs de blé présenteraient un beau coup d'œil, vous vous diriez aussitôt : De qui me vient tout cela ? Qui est-ce qui a envoyé

la bénédiction dans ma famille? Qui est-ce qui m'a donné ces enfants si sages, si laborieux, si bien portants? Qui est-ce qui a fait prospérer mon bétail et mes moissons? Qui est-ce? sinon le bon Dieu, que nous appelons notre Père et qui l'est eu effet, car des milliers de chrétiens répètent journellement dans tous les pays du monde cette prière : *Notre Père, qui êtes aux cieux!*

« Ensuite, quand vous verriez que votre voisin réussit aussi bien que vous; par exemple, que sa femme qui était malade vient de se lever et est allée pour la première fois à l'église; quand vous verriez que les autres habitants du village sont aussi bien portants et aussi heureux que vous, qu'ils ont comme vous du pain en abondance, vous vous réjouiriez avec eux, vous remercieriez le bon Dieu qui aurait fait du bien non-seulement à vous, mais encore à votre voisin. Vous vous diriez : Dieu n'est pas seulement mon Père à moi, il est encore notre Père à tous. C'est pourquoi des milliers de voix lui disent tous les jours : *Notre Père!*

« Si, après cela, il vous arrivait d'apercevoir un pauvre qui n'eût pas de pain à manger, pas de vêtements sur le corps, vous partageriez avec lui votre morceau, vous lui donneriez une pièce d'habit, puisque Dieu est aussi bien son Père que le vôtre; et alors votre joie serait encore plus grande, et vous diriez de tout votre cœur : *Notre Père!*

« Alors aussi vous ne vous enorgueilliriez pas de ce que vous auriez ou plus de santé, ou plus de richesses, ou plus de considération que les autres habitants de la commune; car tout cela ne vient pas de vous. Santé, richesse, honneur, c'est notre Père à tous qui vous les a donnés. Alors vous n'abuseriez point de vos richesses en vous livrant à l'intempérance ou en opprimant les autres; car vous vous diriez : C'est notre Père qui me les a données; il peut me les reprendre si je n'en fais pas un bon usage. C'est de l'ingratitude d'employer ses dons à commettre le péché.

« Quand vous verriez que le bon Dieu envoie la neige ou le vent, qu'il retarde ou avance la pluie pour faire mûrir vos moissons en temps convenable, et que le temps est venu d'y

mettre la faucille, vous sentiriez votre cœur remuer en vous, et vous vous ressouviendriez de ces belles paroles : *Notre Père, qui êtes aux cieux !*

« Ce bon Père nous fait du bien du haut du ciel ! Il nous envoie la chaleur et le froid, et tout ce qui nous est utile. Combien ses enfants devront être heureux au ciel, puisqu'ils le sont déjà tant sur cette terre ! — Or, en réfléchissant sur tout cela, votre première pensée serait : De qui nous vient donc tout le bien que nous avons ? Et votre cœur répondrait :

Du Père,

De notre Père,

Du Père qui est aux cieux.

« Une seconde question que vous vous feriez serait celle-ci : « Pourquoi donc Dieu nous fait-il tant de bien ? Pourquoi nous a-t-il donné des sens, une intelligence ? Pourquoi nous a-t-il tant fourni d'occasions d'apprendre de si belles choses, d'entendre à l'église tant de paroles si touchantes sur lui et sur Jésus-Christ, ou de les lire à la maison dans des livres ? Pourquoi nous a-t-il donné un cœur capable d'éprouver de la joie quand il nous arrive quelque chose d'agréable ? Pourquoi nous a-t-il donné une langue au moyen de laquelle nous pouvons raconter tant de choses utiles et intéressantes ? Pourquoi nous a-t-il donné ces biens, sources de tant de jouissances en ce monde ? »

« Il nous les a donnés, chers frères, pour que nous apprenions par le bienfait à connaître le Bienfaiteur, pour que nous nous réjouissions de la bonté du Seigneur, pour que nous racontions avec reconnaissance les miracles de sa charité, pour que nous honorions son saint nom. — « Que votre nom soit sanctifié ! » lui disent journellement des milliers de langues.

« Il nous les a donnés afin que, par nos paroles et nos exemples, nous amenions nos frères bien-aimés à la connaissance et à l'amour du Créateur, pour que nous les assistions, pour que nous apprenions aux enfants abandonnés, aux orphelins, à nos serviteurs, à mieux connaître Dieu et à se comporter envers lui

comme des enfants doivent se comporter envers leur père. « Que votre nom soit sanctifié! »

« Il nous les a donnés pour que nous fassions régner en nous, au lieu de la colère, de l'envie, de l'orgueil, de la volupté et autres passions détestables, la douceur, la charité, l'humilité, la pureté. « Que votre règne arrive ! »

« Il nous les a donnés pour que nous nous servions de nos mains, non pour frapper, mais pour donner; de notre langue, non pour calomnier, mais pour bénir; pour faire non ce que demande de nous la convoitise du vieil homme, mais ce qu'exige l'homme nouveau, créé à l'image de Dieu. Il nous les a donnés pour que nous fassions régner en nous, non pas la chair et le sang, mais les commandements de Dieu ; non pas l'esprit du monde, mais l'esprit de Jésus-Christ.

« Vous voyez combien j'avais raison de dire : « Si vous saviez bien réciter le *Notre Père*, vous sauriez tirer un grand parti de votre bonheur. *a*. Vous remercieriez Dieu, car c'est lui qui vous l'a envoyé. *b*. Vous remercieriez Dieu pour la bénédiction qu'il accorde aux autres. *c*. Vous useriez de votre bien-être avec modestie et tempérance; *d*. et vous feriez du bien aux autres. »

II. *Vous vous accommoderiez parfaitement de vos souffrances.*

« Ainsi quand vous perdriez un parent que vous aimiez beaucoup, ou que vous-même seriez gravement malade; quand une inondation dévasterait vos champs; quand, par la fourberie d'autrui, vous perdriez votre argent, vous diriez : « Que votre volonté soit faite ! » comme le disent à Dieu journellement des milliers de langues.

« Vous vous diriez : Si mon ami est mort, c'est parce que l'a voulu Celui qui peut lui rendre la vie et ne lui veut que du bien. C'est pourquoi « Que sa volonté soit faite ! »

« Si je suis malade, c'est parce que c'est la volonté de Celui qui m'aime, qui peut et voudra me rendre la santé, si mon bonheur l'exige. C'est pourquoi « Que sa volonté soit faite ! »

Si l'inondation est venue détruire mes semences, c'est parce que c'est la volonté de Celui qui peut commander aux orages de se taire, et qui le fera certainement, si mes intérêts le réclament. C'est pourquoi « Que sa volonté soit faite! »

Si j'ai perdu mes quelques pièces d'argent, c'est parce que c'est la volonté de Celui qui m'aime; il saura bien me remettre entre les mains mon argent perdu ou enlevé, et m'aider dans les diverses positions où je me trouverai, si je travaille laborieusement et si je me confie en lui de toute mon âme. C'est pourquoi « Que sa volonté soit faite! »

« Si, par exemple, vous veniez à manquer de pain et des autres choses nécessaires à votre entretien; si vous n'aviez plus aucun moyen d'élever vos enfants, malgré votre travail et votre économie, et que vous fussiez vous-même réduit à vous demander comment faire pour ne point mourir de faim, vous diriez aussitôt : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, » comme font journellement des milliers de langues.

« Vous élèveriez les yeux au ciel, vous regarderiez vers ce Père invisible qui ouvre sa main et rassasie toute créature vivante. Vous vous diriez : Celui qui donne au jeune corbeau sa nourriture, Celui qui prend soin des plus petits oiseaux, dont cependant vous faites peu de cas et que vous appelez passereaux, celui-là, si nous travaillons de toutes nos forces et si nous attendons notre bonheur de sa main, saura bien donner à manger à ses chers enfants, pour lesquels Jésus-Christ est mort. Vous vous diriez : Puisque le Fils nous a appris à réciter cette prière : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, » le Père ne voudra pas repousser la prière que nous lui adresserons d'après l'invitation de ce Fils. Il a créé le ciel et la terre, et nous, il nous a faits de telle sorte que, pour pouvoir vivre, il nous faut absolument boire et manger. Si donc nous le prions avec confiance et si nous travaillons de toutes nos forces, il nous donnera certainement quelque chose à boire et à manger. Aussi bien, il sait que nous en avons besoin, et il le sait avant que nous le lui disions.

« Si, tourmentés par le souvenir de nos péchés passés, et craignant le sort terrible qui nous serait réservé si la main de Dieu venait à nous frapper, il nous semblait que nous nous trouvons au tribunal de Dieu, et que nous voyons tous nos péchés devant nous, nous nous dirions : Le Seigneur est bon et miséricordieux, il ne rejette pas un cœur contrit et repentant ; il a sacrifié son Fils unique pour nous purifier de nos péchés. Nous nous rappellerions ces paroles que prononcent journellement des milliers de bouches : « Pardonnez-nous nos offenses ! » Nous nous dirions que Celui à qui nous adressons nos prières, accourt miséricordieusement au secours de l'enfant prodigue qui retourne à lui, et le reçoit dans ses bras paternels. Nous nous dirions que Dieu nous pardonnera nos péchés comme un père pardonne à son enfant. Touchés de tant de tendresse, et détournant notre cœur de tout péché et de toute vanité, nous lui dirions avec une confiance filiale : « Pardonnez-nous nos offenses, » et nous ne cesserions de le répéter jusqu'à ce que la joie et la tranquillité fussent rentrées dans notre âme.

« Si notre cœur était blessé d'entendre les hommes médire de nous et nous calomnier ; si, sous l'impression de la colère, nous étions sur le point de céder à la vengeance ; si nous avions l'occasion et si nous étions exposés au danger de nuire à notre prochain, notre conscience nous rappellerait ce que nous récitons tous les jours : « Pardonnez-nous nos offenses ; » elle nous encouragerait à prouver par nos actes ce que nous promettons si souvent de faire. Et si nous étions trop faibles pour pardonner sincèrement à notre ennemi, nous chercherions du secours là où nous en avons déjà trouvé si souvent.

« Ne nous induisez point en tentation, »

Dirions-nous ; et le Père, qui exauce la prière de ses enfants, nous enverrait du ciel le secours nécessaire pour pardonner, puisqu'il l'a fait si souvent envers nous ; pour pardonner, parce que si nous ne voulions pas pardonner sincèrement à nos ennemis, lui-même ne nous pardonnerait pas.

« Ainsi de chaque souffrance :

« Chaque souffrance qui nous arrive, à nous, à nos parents, à nos amis, est comme un chemin qui s'ouvre devant nous pour aller à Dieu, qui a puissance d'enlever tous les maux, ou de donner la force de les supporter. Aussi longtemps que ce chemin nous reste ouvert, et que nous le parcourons avec joie, aucun mal ne saurait nous attrister.

« Or, si nous savions bien réciter le *Notre Père*, nous n'oublierions pas si vite qu'il nons reste encore toujours un chemin pour aller à Dieu, et nous éprouverions le désir, nous sentirions le besoin d'y aller. Dans chaque souffrance, nous dirions à Dieu, avec liberté et confiance :

« Délivrez-nous du mal. »

« Et cette liberté-là, notre Père céleste ne nous en saurait pas mauvais gré ; il nous délivrerait du mal, ou du moins nous donnerait les forces de le supporter en patience en vue de notre salut.

« Et c'est ainsi que nous nons accommoderions de toutes nos souffrances. *a.* Nous les considérerions toutes comme envoyées de Dieu, nous respecterions sa volonté dans toutes nos épreuves ; *b.* dans toutes nos nécessités corporelles, nous nous réfugierons auprès du Père nourricier des hommes ; *c.* dans toutes nos inquiétudes de conscience nous implorerions sa miséricorde ; *d.* dans tous nos maux, nous chercherions et trouverions du secours auprès de lui.

« III. Et comme nous accepterions tout de la main de Dieu, les souffrances comme les consolations ; et que dans les unes comme dans les autres nous glorifierions notre Père par les témoignages de notre reconnaissance et de notre confiance, nons n'aurions garde, lorsque nous nous trouverions dans des situations où il n'y aurait ni joies ni souffrances spéciales, d'oublier notre Père céleste. »

Ce sermon est populaire quant à la forme ; mais, comme doctrine, il veut être nécessairement suivi d'une seconde instruction. Car si la pensée fondamentale du discours est vraie et claire : « Si vous saviez bien réciter le *Notre Père*, vous seriez

toujours contents du bon Dieu, » la solution de cette question n'en est pas moins ajournée, et les auditeurs ne manqueront pas de dire : « Cela est très-bien ; mais veuillez nous apprendre à le bien réciter : » deuxième question, qui a autant besoin d'être résolue et comprise que la première. Mais là ne se borne pas le devoir du prédicateur ; car que servirait-il au peuple d'avoir appris comment il doit réciter la prière du Seigneur, s'il lui manquait l'œuvre par excellence, la transformation de l'homme intérieur, le retour complet à Dieu ; s'il n'avait pas la foi agissante dans la charité ? Il faut que le cœur de l'homme soit créé à neuf, pour qu'il puisse prier selon l'esprit de Jésus-Christ. Il faut que l'idée fondamentale du christianisme ait pris un corps dans la vie de l'homme, pour que, dans la souffrance, dans la joie et dans les vicissitudes de la vie humaine, il puisse être et rester content de Dieu.

De toutes ces considérations résulte cette conséquence, claire comme le soleil, que les sermons chrétiens sont frappés de maladie et d'impuissance aussi longtemps qu'ils n'ont pas pour point de départ et de ralliement l'idée fondamentale du christianisme ; car c'est de cette idée qu'ils empruntent leur force et leur richesse.

77. Les préceptes que nous avons donnés (n[os] 76-77), ainsi que les exemples à l'appui, faciliteront incontestablement l'étude du langage convenable au peuple ; mais il nous reste encore à résoudre la question principale, celle de savoir comment il faut présenter d'une manière sensible les vérités de la religion. Le désir de la résoudre m'a fait trouver la théorie suivante :

THÉORIE SUR LA MANIÈRE DE PRÉSENTER SOUS UNE FORME SENSIBLE LES VÉRITÉS SUPRA-SENSIBLES DE NOTRE RELIGION.

78. J'appelle sensible tout ce qui peut faire impression sur les facultés des sens tant intérieurs qu'extérieurs de l'homme, sur la sensibilité et l'imagination. D'après cette explication, j'appelle sensibles :

Premièrement, toute la nature matérielle, en tant qu'exer-

çant une certaine action sur les sens extérieurs de l'homme;

Deuxièmement, non-seulement les expériences, tant intérieures qu'extérieures de l'homme; mais encore la *connaissance* elle-même, à laquelle ni les sens ni l'imagination ne sont étrangers. Ainsi, cette simple argumentation a un caractère sensible : Si une maison n'est bâtie ni par les rats ni par les souris, à plus forte raison le monde ne l'est-il pas par la poussière du soleil. L'histoire fournit aussi quelques raisonnements faciles de cette espèce.

Troisièmement, j'appelle sensible l'histoire, en tant que les récits qu'elle contient se comprennent sans grand effort, ou qu'ils peuvent être reproduits sous une forme saisissante; par exemple, celui-ci : David lança la pierre, qui alla frapper Goliath à la tête.

Quatrièmement, j'appelle sensibles toutes les coutumes, habitudes, usages, mœurs, cérémonies, institutions où les sens ont quelque chose à voir, à entendre, à sentir.

Cinquièmement, j'appelle sensibles tous les travaux extérieurs qui se rencontrent dans chaque condition, âge, vocation, métier, art, etc.

79. Le côté supra-sensible des doctrines de foi peut donc être présenté sous une forme sensible :

I. Par les événements qui se produisent dans le monde matériel en général, événements que nous font connaître les sens extérieurs;

II. Par certains faits, faciles à comprendre, qui se passent dans la partie intellectuelle de l'homme, que le sens intérieur de l'homme saisit sans peine, et qu'on peut rendre accessibles aux sens extérieurs au moyen d'exemples;

III. Par certains événements que l'histoire nous fait connaître;

IV. Par les symboles, les cérémonies, les usages, etc., destinés à représenter quelque vérité supra-sensible;

V. Par les expériences ordinaires que font les hommes dans les diverses circonstances où ils se trouvent.

80. Que les doctrines de foi puissent être ainsi présentées sous une forme sensible, nous allons le prouver par un exemple.

Un orateur devait, le jour de la Pentecôte, exposer au peuple la doctrine du Saint-Esprit. Il le fit en se conformant aux règles tracées sous les nos 1, 2 et 3. Le Saint-Esprit étant apparu sous la forme de langues de feu, il comprit qu'il devait s'appuyer sur ce fait extérieur (d'après le no III), qu'il devait expliquer cette appparition en partant d'un phénomène sensible (no I), et qu'alors il lui serait facile de tirer des conclusions. — Nous nous contenterons de résumer son discours, en le dépouillant de tous ses ornements oratoires.

Qu'est-ce qui s'est passé autrefois, le jour de la Pentecôte?

Que doit-il se passer maintenant?

1. Qu'est-ce qui s'est passé autrefois?

Le Saint-Esprit apparut sous la forme du feu, sous la forme de langues de feu.

1° Le Saint-Esprit apparut sous la forme du feu. Ce feu avait pour objet d'indiquer extérieurement ce que le Saint-Esprit allait opérer intérieurement.

L'expérience de tous les jours nous apprend que le feu *éclaire, réchauffe, consolide, renouvelle.*

Et de fait, l'histoire enseigne que les disciples de Jésus-Christ furent *éclairés, réchauffés, fortifiés, renouvelés* par le Saint-Esprit. Désormais, ils sont animés d'un feu tout céleste, l'amour de Jésus-Christ; une force nouvelle, divine, agit dans l'intérieur de leur cœur.

2° Le Saint-Esprit apparut sous la forme de langues de feu, afin d'indiquer le but de sa mission. La langue est l'un des instruments de la parole (no I), et un symbole de l'éloquence (no V). De fait, le Saint-Esprit rend les Apôtres éloquents, et met dans leur cœur une vertu divine destinée à agir sur l'intelligence et le cœur des hommes. Ils prêchèrent avec une force nouvelle, avec une éloquence persuasive. Le feu de l'amour céleste qui réchauffait leurs cœurs, jaillissait de leurs bouches.

2. Qu'est-ce qui doit se passer aujourd'hui ?

Ce même Esprit, qui jadis éclaira les Apôtres, les embrasa, les transforma en des hommes nouveaux et les rendit propres à toute espèce de bien, doit aussi nous éclairer, nous embraser, nous créer à neuf, et nous donner la force d'opérer toute espèce de bonnes œuvres. Et c'est ce qui arrivera effectivement, pourvu que nous en ayons la volonté.

1. Puisqu'il fait en nous si froid, si sombre, que nous ne pouvons nous défaire de nos vieilles habitudes, de notre assujettissement au péché, il n'y aurait rien de plus nécessaire, de plus désirable pour nous que d'être éclairés, réchauffés, fortifiés, affermis dans le bien et transformés en des hommes nouveaux par le Saint-Esprit.

2. Si nous faisons notre possible, comme l'ont fait les disciples de Jésus ; si, à leur exemple, nous demandons du secours ; si, comme eux, nous utilisons les forces que nous recevons, le Saint-Esprit agira de plus en plus en nous ; il fera de plus en plus clair dans notre intérieur ; nous obtiendrons de nouvelles forces pour le bien, et insensiblement nous serons changés en des hommes nouveaux. Car l'esprit de Jésus-Christ est toujours le même, et c'est en lui que doivent s'accomplir toutes les promesses du Seigneur, le « Oui » et l' « Amen. »

81. Cet essai prouve non-seulement la possibilité de présenter d'une manière sensible la plus sublime doctrine du christianisme, mais il montre encore que le devoir qui résulte pour nous de cette doctrine est réellement présenté ainsi par l'événement du jour.

82. Si donc les doctrines de foi peuvent être rendues sensibles de la manière que nous avons indiquée, tous ceux qui veulent acquérir de l'habileté dans l'exposition sensible des vérités supra-sensibles, doivent étudier les trois plus beaux livres qui existent :

1° Le livre de la nature, en nous et hors de nous ;

2° Le Livre des livres, la Bible ;

3° Le grand livre de la tradition, savoir : l'histoire, tant sacrée

que profane, les diverses coutumes, habitudes, institutions, constitutions, mœurs des époques, des temps et des lieux.

Le plus grand nombre divise, le plus petit nombre unit. De là le chiffre toujours croissant des divisions, des défectuosités, des scissions, des sectes, des erreurs.

Celui qui se contente d'étudier la nature, sans consulter ni la Bible ni la tradition, n'est qu'un naturaliste ordinaire.

Celui qui se contente d'étudier la Bible ou son catéchisme, dédaignant la nature et la tradition, n'est qu'un chrétien ordinaire, du moins sous le rapport du nom.

Celui qui étudie à la fois la tradition, la Bible et la nature, et qui forme son cœur tout entier sur ce triple modèle, ou plutôt qui laisse à la vérité la faculté de former son cœur, celui-là est un chrétien dans la meilleure signification du mot : il est ce qu'il doit et ce qu'il peut être.

Ce but unique et élevé doit vous être sans cesse présent à la pensée, et pour l'atteindre, vous devez rechercher et employer tous les moyens qui vous y peuvent conduire.

Voilà le couronnement de toute sagesse et de toute prudence.

Ce but unique et élevé consiste :

A ramener à Dieu l'humanité qui s'en était éloignée ;

A l'initier à la connaissance vivante de Dieu et de Celui qu'il a envoyé, par conséquent à la réconcilier avec Dieu.

Quant aux moyens d'atteindre ce but sublime, c'est tout ce qui peut fonder, étendre, agrandir, propager, renouveler, vivifier la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ.

Or, comme l'étude harmonique de la nature, de la Bible et de la tradition, étude inspirée et dirigée par l'amour du souverain bien, conduit à ce bien souverain, je vous la recommande comme un moyen excellent d'arriver à ce but unique et élevé. C'est donc une erreur préjudiciable de recommander aux futurs ministres des âmes :

1° *L'étude de la nature sans l'étude de la Bible ;* puisque leurs communautés se composent d'hommes qui font profession du christianisme ;

2° *L'étude de la Bible sans l'étude de toute la tradition ;* car l'homme ne doit pas séparer ce que Dieu a uni, et la Bible elle-même n'est que la tradition de certaines révélations divines consignée par l'Écriture ;

3° *L'étude de la Bible et de la tradition sans l'étude de la nature ;* car si l'on ne sait pas lire dans la nature, que l'on a journellement devant les yeux, comment comprendrait-on ce qui est au-dessus de la nature; comment apprendrait-on à lire dans l'invisible? Comme la nature entoure le peuple de toutes parts ; comme le peuple reçoit sa lumière du soleil, qu'il respire l'air, boit l'eau des fontaines, cultive la terre, attelle ses bœufs à la charrue, demande la pluie, entend chanter les oiseaux, voit les fleurs s'épanouir dans les prairies..., il serait singulier que le disciple de Jésus n'empruntât pas à la nature, comme le faisait son Maître, le sujet de ses comparaisons, et ne fît pas de ce qu'il voit et de ce qu'il sent, le symbole de ce qui est au-dessus de la nature.

83. Quant aux doctrines morales, on peut les rendre sensibles :

I. Par la nature, que tous les sages considèrent non-seulement comme un type, mais encore comme un reflet des choses spirituelles, puisque les choses visibles n'ont pu venir que des choses invisibles ;

II. Par l'histoire, biblique et autre; car l'histoire fait agir sous nos yeux le vice comme la vertu ; elle nous en révèle les aspects odieux ou agréables ; elle nous en découvre les principes et les conséquences ;

III. Par la vie humaine, qui est comme un miroir suspendu devant nous, où se reproduisent les pensées et les actions des hommes, le bien comme le mal. Il faut y ajouter : *a.* les contradictions qui existent dans les actes d'un même individu ; *b.* les contradictions entre les actes d'un homme et ceux d'autres hommes ; *c.* l'analogie entre un acte et un autre acte ; *d.* la comparaison des emplois, des fonctions, des dignités entre elles ;

IV. Par la comparaison des relations sociales, laquelle nous initie à la vie naturelle des hommes.

V. Par les symboles, qui ont une application multiple à la vie morale.

84. C'est, du moins, d'après ces idées que travaillait saint Chrysostôme ; et nul d'entre les orateurs chrétiens n'a possédé à un degré aussi éminent le don de parler au peuple d'une manière vive et saisissante. Les fortes peintures, les grandes images empruntées à la nature abondent dans ses discours, comme on pourra s'en convaincre en lisant le fragment suivant, extrait de son sermon sur ces paroles : « Si votre ennemi a faim, etc. » Dans la traduction de ce passage, nous aurons soin d'indiquer chaque fois celle d'entre les règles tracées plus haut que l'orateur aura observée.

« Est-il possible que quelqu'un qu'on ne cesse d'avertir, de persuader, ne devienne pas plus vertueux et plus zélé ? Il est un proverbe bien connu, mais que je citerai néanmoins, parce qu'il est une preuve de la vérité que j'annonce. L'*eau* (1), en tombant, sans discontinuer, goutte à goutte sur une pierre, finit par la creuser. Et pourtant quoi de plus mou que l'eau et de plus dur qu'une pierre ? Néanmoins la persistance de ces petites gouttes finit par vaincre la nature de la pierre. Or, si la persévérance triomphe de la nature même, combien plus une application infatigable ne pourra-t-elle pas dominer la volonté ? Le christianisme, mes frères, n'est ni un amusement ni une chose accessoire ; nous ne cessons de le répéter, et nous n'avançons rien.

« Savez-vous quelle douleur me consume, quand je me rappelle qu'aux jours de fête cette nombreuse assemblée imite les flots (2) innombrables de la mer, tandis qu'aujourd'hui je vois à peine la centième partie de cette multitude apparaître à cette réunion ? Où sont-ils donc ceux qui se montrent si importuns les jours de divertissements ? Je les cherche ; ce sont eux qui m'arra-

(1) *Nature*, I. — (2) *Nature*, I.

chent des larmes quand je réfléchis combien grande est la multitude de ceux qui étaient justifiés et qui se damnent; quelle perte de frères nous faisons, et combien est faible le nombre de ceux qui arrivent au salut : aussi la plupart des membres de l'Eglise ressemblent-ils à un corps glacé et immobile (1). Mais, direz-vous peut-être, qu'est-ce que cela nous importe? Cela vous importe beaucoup, à vous qui ne vous occupez pas de leurs nécessités, ne les avertissez pas, ne les aidez pas de vos conseils; à vous qui ne leur faites pas violence, qui ne les attirez pas par force, qui ne les réveillez pas d'une si grande torpeur. Car que nous devions être utiles non-seulement à nous-mêmes, mais encore à plusieurs, Jésus-Christ nous l'a prouvé en nous appelant sel (2), levain, lumière; toutes choses qui sont profitables à autrui. La lumière ne brille pas pour elle-même, mais pour ceux qui sont assis dans les ténèbres. Or, vous qui êtes aussi un flambeau, vous ne devez pas en jouir vous tout seul; vous devez encore éclairer ceux qui sont égarés; car à quoi sert la lumière si elle n'illumine pas ceux qui sont dans les ténèbres? à quoi sert un chrétien, s'il ne gagne et n'amène personne à la vertu? Le sel (3) ne se conserve pas seulement lui-même, mais il empêche encore les autres corps de se corrompre et de tomber en pourriture. Ainsi en est-il de vous-mêmes. Puisque Dieu vous a faits un sel spirituel, resserrez et réunissez les membres du corps qui se corrompent, je veux dire vos frères dissidents, et ramenez-les au corps de l'Église. Voilà pourquoi Dieu vous appelle un levain. Le levain (4), lui non plus, ne fermente pas pour lui-même, mais il agit sur toute pâte, quelle qu'en soit la quantité et si peu qu'il y ait de levain. De même vous, quelque faibles que vous soyez par le nombre, soyez nombreux et puissants par votre foi et votre zèle pour le culte divin; et, comme le levain qui, malgré son exiguité, n'est pas impuissant, mais reçoit de sa chaleur naturelle et de la force de son excellence une vertu supérieure, vous pouvez, si vous le voulez,

(1) *Nature.* — (2) *Nature.* — (3) *Description des analogies de la nature.* —(4) *Description par les analogies.*

inspirer à plusieurs un même zèle et une même ardeur. Que s'ils prétextent la chaleur, car j'entends dire à quelques uns : « La température est ardente, les chaleurs sont insupportables nous ne pouvons pas être ainsi à l'étroit, écrasés au milieu de cette foule, inondés de sueur de toutes parts, accablés de chaleur et comprimés dans un si petit espace, » croyez-moi, je rougis d'eux; car ce sont des excuses de femme ; que dis-je? ces faux-fuyants ne sont pas même recevables dans la bouche des femmes, dont les corps sont beaucoup plus tendres et plus délicats.— Il est honteux, sans doute, de réfuter de telles excuses, mais il est nécessaire de le faire; car s'ils ne rougissent pas de recourir à de pareils prétextes, nous ne devons pas, nous, rougir de les réduire à néant.

« Qu'opposerons-nous à ces excuses? Je veux leur rappeler le souvenir (1) de ces trois jeunes hommes qui, placés dans une fournaise, enveloppés de flammes et se voyant entourés de toutes parts de feu qui leur entrait dans la bouche, dans les yeux et arrêtait leur respiration, ne cessaient de chanter à Dieu avec toute la création cet hymne sacré et mystérieux (2), et, plus gais que s'ils eussent été au milieu d'une prairie, offraient, debout au milieu du bûcher, leurs louanges au souverain Maître de toutes choses. Outre l'histoire de ces trois jeunes hommes, je les prierai de se ressouvenir des lions de Babylone, de Daniel (3) et de sa fosse; de cette autre fosse, de ce prophète et de cette fange où Jérémie était plongé jusqu'au cou. Et en sortant de ces fosses, je veux introduire dans la prison ceux qui s'excusent sur la chaleur, et leur montrer Paul et Silas (4) enchaînés, couverts des traces de coups dont leur corps a été blessé et déchiré, louant Dieu au milieu de la nuit, et célébrant leurs veilles sacrées. N'est-il pas absurde, tandis que ces saints (5), dans une fournaise de feu, étendus sur la braise, au milieu des lions, dans des fosses infectes, dans les liens et dans les fers, en proie à des douleurs insupportables, loin de s'en plaindre, persévèrent avec

(1) *Histoire biblique*, n° 2. — (2) (*Dan.* III.) — (3) *Histoire biblique*, n° 2. — (4) *Histoire biblique*, n° 2. — (5) *Application des histoires bibliques*, n° 2.

une patience infatigable et une piété sans fin dans la prière et la louange de Dieu, que nous, qui n'avons enduré ni une grande ni une faible partie de toutes ces souffrances, nous voulions, pour de la chaleur, pour une faible chaleur, pour un peu de sueur répandue, abandonner le soin de notre salut, et, désertant ces assemblées, errer sur la place publique, et nous mêler aux sociétés qui nous pervertiront, tout y étant malsain et corrompu? La parole de Dieu est une rosée si abondante, et vous prétextez la chaleur (1)! « L'eau que je leur donnerai, dit Jésus-Christ, est une fontaine d'eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle. » Et ailleurs : « Celui qui croit en moi, des torrents d'eau vive jailliront de son corps » (*Jean*, VII, 38). Comment, dites-moi, vous qui avez au dedans de vous des fontaines et des fleuves spirituels, pouvez-vous redouter la chaleur sensible (2)? Mais, dites-moi, sur la place publique (3), où il y a tant de tumulte, de presse et chaleur, pourquoi n'objectez-vous ni les feux ni les ardeurs du soleil? Je ne pense pas, en effet, que vous osiez dire qu'on y respire l'air plus frais de la nature, tandis qu'ici toute la chaleur du soleil est concentrée sur nous; car c'est tout le contraire. Ici, grâce au sol qui est couvert d'un pavé de pierres, et à toute la disposition de l'édifice (qui s'élève à une hauteur prodigieuse), l'air est plus léger et plus frais; là, au contraire, le soleil qui darde ses rayons de toutes parts, et la multitude du peuple, et la fumée, et la poussière, et tant d'autres inconvénients, causent beaucoup de désagréments. D'où il est manifeste que c'est à l'inertie, et à la mollesse de leur âme, et à l'absence de la flamme du Saint-Esprit, qu'il faut attribuer ces prétextes et ces excuses.

« Ces reproches que je fais maintenant s'adressent moins à eux qu'à vous qui ne les entraînez pas, qui ne les tirez pas de leur paresse et ne les amenez pas à cette table salutaire. Si, quand des serviteurs veulent entreprendre une tâche commune (4), ils ap-

(1) *Application des histoires bibliques*, n° 2. — (2) *Nature*, n° II. — (3) *Contradictions dans les actes d'un même individu*, n° III. — (4) *Nature*, n° II.

pellent leurs compagnons, pourquoi vous, quand vous voulez commencer ce culte spirituel, souffrez-vous que vos compagnons soient privés de ce bienfait ? — Mais, dira quelqu'un, s'ils ne le veulent pas ? — Faites-les vouloir par vos instances réitérées ; car s'ils vous voient les presser, ils voudront tout-à-fait. Au reste, ce sont là des prétextes et des excuses. Combien de pères, en effet, qui sont ici, et qui n'ont pas leurs fils avec eux ? Or, ces fils, vous était-il difficile de les entraîner avec vous ? Preuve évidente que les autres aussi, ce n'est pas seulement par leur propre paresse, mais encore par votre insouciance qu'ils restent dehors. Eh bien, puisque vous ne l'avez pas fait jusqu'ici, réveillez-vous du moins en ce moment, et que chacun entre à l'église accompagné des siens ; et que le père stimule le fils (1), et le fils le père, et les hommes les femmes, et les femmes les maris, et le maître le serviteur, et le frère son frère, et l'ami son ami, et les pressent de se rendre à cette assemblée. Que dis-je ? ce ne sont pas seulement les amis, mais encore les ennemis qu'il nous faut inviter à ce commun trésor de richesses. En voyant votre sollicitude, votre ennemi déposera entièrement sa colère. Dites-lui : Les Juifs ne vous font-ils pas rougir ? N'avez-vous pas honte en voyant cette exactitude avec laquelle ils gardent le sabbat, et, dès le soir, s'abstiennent de tout travail (2) ? Voient-ils, le jour de la Pentecôte, le soleil descendre à l'horizon, ils interrompent les contrats et terminent les affaires. Que si quelqu'un, ayant fait un achat avant la nuit, venait le soir en apporter le prix, ils n'oseraient ni l'accepter, ni recevoir de l'argent. Mais que parlé-je du prix des choses vénales et des contrats ? Ce prix, fût-il permis de le recevoir, ils préféreraient le perdre plutôt que de violer la loi. N'est-ce pas que les Juifs, tout en observant une loi à contre-temps, sont bien fidèles et bien attachés à une observance qui, loin de leur être avantageuse, leur est au contraire préjudiciable ? Et vous, qui valez mieux que l'ombre, vous à qui il est donné de voir le Soleil de justice, vous ne mon-

(1) *Rapports des hommes entre eux*, IV.
(2) *Conduite des autres*, III, 6.

trez pas même autant de zèle et d'empressement que ceux qui s'attachent à l'erreur ! Appelés ici pour une faible partie du jour, vous ne daignez pas même la consacrer à l'audition des divins oracles ! Quelle indulgence, dites-moi, pouvez-vous mériter? Quelle excuse aurez-vous à présenter, qui soit légitime et juste ?.....

« Peut-être un grand nombre de ceux qui entendent ces reproches seront-ils affligés. Mais les négligents ne sont pas si sensibles ; autrement, ils déposeraient leur insouciance, comme nous qui nous préoccupons journellement de vos intérêts. Vos affaires extérieures vous rapportent-elles un profit égal au dommage que vous vous causez? Il est impossible que vous retiriez d'une autre société ou réunion autant de profit (1) que de votre présence ici, soit que vous citiez les tribunaux, le sénat ou le palais. Sans doute, nous ne confions ni le gouvernement des nations et des villes, ni la conduite des armées à ceux qui entrent ici ; par contre, nous leur conférons une autre dignité (2) supérieure à la royauté elle-même ; ou plutôt ce n'est pas nous, mais la grâce du Saint-Esprit qui la leur confère. Quel est donc ce pouvoir plus noble que la puissance royale, qu'obtiennent ceux qui entrent ici ? — Ils apprennent à régner sur leurs folles passions, à gouverner leurs inclinations perverses, à commander à leur colère, à comprimer leur envie, à asservir la vaine gloire. Un roi (3) assis sur son trône, paré du diadème, ne mérite pas autant de respect qu'un homme dont la raison est parvenue à règner sur ses passions asservies, et qui, par l'empire qu'il exerce sur chacune d'elles, semble porter sur son front un magnifique diadème. Car, dites-moi, à quoi servent la pourpre (4), les vêtements d'or, une couronne étincelante de pierres précieuses, quand l'âme est asservie par les passions ? Quel profit revient-il de cette liberté extérieure, quand ce qui est pour nous la chose capitale est assujetti à une honteuse et misérable servitude ?

(1) *Comparaison des avantages entre eux*, III *b*. — (2) *Comparaison des dignités avec les dignités*, III *b*. — (3) *Analogie tirée des relations sociales*. — (4) *Comparaisons*, IV.

De même, en effet, que quand la fièvre a pénétré dans notre intérieur, et qu'elle a enflammé toutes nos entrailles, il importe peu que la superficie de notre corps (1) n'éprouve rien de pareil; de même, si notre âme est bouleversée par des passions intérieures, la puissance extérieure ne sert de rien; l'autorité souveraine elle-même est inutile quand l'âme, précipitée de son trône royal par quelque insurrection violente des passions, s'assujettit à elles, et redoute leurs soulèvements désordonnés. C'est afin de les prévenir que les prophètes et les apôtres accourent de toutes parts, répriment nos passions, éloignent de nous toute brutalité désavouée par la raison, et nous donnent une souveraineté bien supérieure à la puissance royale. Voilà pourquoi je disais que ceux qui s'exemptent de ce soin se font une blessure mortelle, et en souffrent autant de dommage qu'ils en peuvent éprouver de quelque part que ce soit, puisque, comme il résulte du développement même de ce discours, ceux qui entrent ici en retirent un profit qu'ils ne peuvent trouver nulle part ailleurs. « Vous n'apparaîtrez pas vide en présence du Seigneur, » disait la loi (2); c'est-à-dire vous n'entrerez pas sans sacrifice. Que s'il ne faut pas entrer dans la maison de Dieu sans sacrifice, à plus forte raison ne faut-il pas sans sacrifice apparaître aux assemblées avec ses frères; car y amener une âme avec soi est un sacrifice, une offrande bien supérieure. Ne voyez-vous pas les colombes (3) qui ont été dressées à cela, attirer, lorsqu'elles sont sorties, les autres par leurs caresses? Faisons de même. Car quelle excuse nous restera-t-il, si, tandis que des animaux privés de raison savent attirer à eux d'autres animaux de la même espèce, nous, qui sommes doués de raison et de sagesse, nous négligeons une semblable capture? Dans mon précédent discours, je vous disais : « Que chacun aille se poster auprès de la maison de son prochain, et, épiant ceux qui sortiront, qu'il les saisisse et les amène à notre Mère commune. Oh! imitez donc

(1) *Analogie avec le corps humain, avec la nature*, I.
(2) *Application des lois israélites*, II. — (3) *Nature*, I.

ceux qui raffolent des spectacles du théâtre ! ceux-là, dans l'ardeur de leur passion, rassemblent des masses entières, et attendent, dès le lever du soleil, pour assister à ces représentations illicites. » Malheureusement notre exhortation n'a servi à rien ; c'est pourquoi je vous le dis encore une fois, et je ne cesserai de vous le répéter, que je ne vous aie persuadés, » etc.

Or, si l'histoire et la nature contiennent tant de figures propres à présenter sous une forme sensible nos vérités dogmatiques et morales, il est clair qu'une bonne explication et une application convenable des figures, des paraboles et des faits qui se rapportent à la vie de Jésus-Christ, auraient l'avantage de rendre plus sensibles les doctrines dogmatiques et morales. Telle était d'ailleurs la manière de Jésus-Christ lui-même, qui employait les figures pour donner à ses enseignements une enveloppe extérieure.

85. Afin d'initier encore davantage le ministre des âmes à ses importantes fonctions, je veux indiquer sur deux colonnes les vérités dogmatiques et morales qui peuvent être présentées sous une forme sensible au moyen des figures, des paraboles et des faits qui ont trait à la vie de Jésus-Christ, et placer sur une troisième colonne les figures, les paraboles et les faits qui les présentent sous cette forme sensible.

Ce tableau nous montrera : 1° que les plus importantes vérités sont voilées par des figures comme par autant d'enveloppes ; 2° que les exhortations et les conseils les plus importants peuvent être rattachés à ces vérités dévoilées ; 3° que ces vérités et ces exhortations peuvent être rendues sensibles par le récit et l'application des paraboles ; 4° que Jésus-Christ nous a offert un modèle d'enseignement non-seulement dans les vérités qu'il a annoncées, mais encore dans la manière dont il les a présentées.

(1) *Conduite contradictoire des hommes*, III.

VÉRITÉS DOGMATIQUES. PROPOSITIONS THÉORIQUES.	VÉRITÉS MORALES. VÉRITÉS PRATIQUES.	Paraboles
1. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il change de dispositions, et qu'il prouve ce changement par ses bonnes œuvres.	Convertissons-nous donc, faisons de dignes fruits de pénitence ; autrement, nous périrons.	Le figuier stérile (*Luc*, XIII, 6, 9).
2. Dieu attend en patience, et il fait tout pour changer le pécheur.	N'abusons pas de la longanimité de Dieu pour commettre le péché.	
3. Enfin, quand il aura attendu assez longtemps, et vainement, notre perte sera inévitable.	Faisons donc pénitence dès maintenant, puisqu'il en est encore temps. — Commençons dès aujourd'hui.	
1. Aussi longtemps que le fond du cœur n'est pas transformé, les œuvres extérieures de la prière, du jeûne, de la charité n'ont aucune valeur aux yeux de Dieu ; au contraire, les apparences de la vertu, en inspirant à l'âme une fausse confiance, aggravent encore le mal.	C'est pourquoi demandons l'assistance du Saint-Esprit, et travaillons à changer le fond de notre cœur ; alors nos bonnes œuvres partiront d'un cœur vraiment bon.	Le drap neuf (*Matth.*, IX, 16, 17).
2. Nous avons tous besoin du Saint-Esprit, pour devenir bons tant intérieurement qu'extérieurement. Quand notre intérieur sera créé à neuf, le fond de notre cœur se manifestera par des bonnes œuvres.	Ne rapiéçons pas le vieil habit, mais déposons-le, pour en revêtir un qui soit entièrement neuf.	
1. Un changement total doit s'opérer dans l'homme, afin qu'il puisse avoir part au royaume de Dieu, arriver à la sainteté et faire son salut.	N'estimez pas ce qui naît de la chair. — Mais estimez ce qui naît de l'esprit. Ne vous contentez pas de quelques pieuses pensées ; ne soyez pas content de vous que vous ne soyez entièrement transformé en une nouvelle créature.	Il faut renaître du St-Esprit. L'esprit souffle où il veut (*Jean*, III, 3-8).
2. Cette transformation, pour être incompréhensible, n'en est pas moins nécessaire.	Ne vous inquiétez pas de savoir comment la grâce opère, mais contentez-vous d'obéir à ses inspirations.	
3. Cette transformation est l'ouvrage du Saint-Esprit.	Priez le Père, au nom du Fils, de vous donner le Saint-Esprit.	
L'éloignement de Dieu est notre maladie ; celui qui nous ramène à Dieu est notre médecin ; Jésus-Christ est apparu sur la terre pour nous réconcilier avec Dieu.	Pécheurs, ayez donc confiance en ce médecin. — Faites-vous guérir par lui ; confiez-vous à son esprit et à sa direction ; suivez sa doctrine ; prenez sa médecine.	Le médecin et le malade (*Matth.*, IX, 12, 13).

La semence tombant sur 4 espèces de terrains (*M.* XIII, 1-24).

Il existe différentes dispositions de l'âme par rapport à l'acceptation de la parole divine. Telles ces dispositions, telle l'influence de cette parole ; telle la préparation de l'homme, telle la fécondité de cette parole dans l'homme.

Faites en sorte que la doctrine de Jésus-Christ ne soit pas stérile en vous, par le défaut de dispositions et de préparations suffisantes. Apprenez à la comprendre et à la conserver ; faites-la entrer bien avant dans votre cœur. Restez-y fidèle dans les souffrances ; que les distractions, l'amour des richesses ne l'étouffent pas en vous. Mais observez-la et retenez-la consciencieusement.

Édifice bâti sur le roc, édifice bâti sur le sable (*M.*, XIII, 24-27).

1. Le chemin le plus direct et le plus sûr pour arriver à la vraie sagesse et à la véritable vertu, c'est d'entendre et de suivre avec joie la doctrine de Jésus-Christ.

2. C'est folie, c'est vouloir se perdre de dessein prémédité, que d'entendre la parole de Dieu et ne l'observer pas.

C'est pourquoi, ne nous contentons pas d'entendre ce que Jésus-Christ enseigne ; mais faisons-le encore.

Ne considérons pour sage que celui qui connaît et observe la doctrine de Jésus-Christ.

L'enfant perdu et retrouvé ; la brebis et la drachme perdues (*L.*, XV, 1, 32).

1. Le Père céleste est tout amour et miséricorde ; son nom est : *Rémission des péchés.*

2. Jésus-Christ n'a pas d'autre occupation que de conduire les pécheurs à son Père céleste.

3. Au ciel il y a grande réjouissance au sujet d'un pécheur qui a fait pénitence.

Pécheurs, venez à votre Père ; il ne vous repoussera pas. Venez en toute confiance, il vous recevra avec joie.

Faisons-nous conduire par Jésus-Christ auprès de son Père. Allons au Père par l'intermédiaire du Fils.

Donnez aux anges la consolation de se réjouir de votre conversion.

Les deux débiteurs (*Luc*, VII, 37-50).

1. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, à qui le Père a donné toute puissance, a le pouvoir de remettre les péchés ; et ce pouvoir, il l'a réellement exercé.

2. Jésus-Christ, en remettant nos péchés, est par-là même digne de tout notre amour.

La reconnaissance et l'amour envers Jésus-Christ sont un devoir pour le pécheur gracié.

Remerciez Celui qui remet vos péchés, et témoignez-lui votre reconnaissance et votre amour en faisant sa volonté.

1. La mort de Jésus-Christ était indispensable à la renaissance du monde pécheur; elle devait glorifier le Sauveur et sauver le pécheur. De même que le grain de blé a besoin de périr pour fructifier, de même la vie éternelle de l'humanité ne saurait germer que de la mort de Jésus-Christ.

2. La mort de Jésus-Christ ne sera pas stérile; elle ramènera les hommes à Dieu et les réconciliera avec lui.

Ne vous laissez pas ébranler par des doctrines artificieuses dans votre foi à la nécessité de la mort de Jésus-Christ pour le salut du monde; dans votre confiance au Restaurateur universel de l'humanité; dans votre reconnaissance et votre amour pour ce Bienfaiteur du genre humain.

Maintenant que Jésus-Christ est exalté dans les cieux, laissez-vous attirer par lui auprès du Père.

Stérilité du grain, s'il ne meurt (*Jean*, XII, 23, 24).

Comme la branche séparée de la vigne ne saurait ni vivre ni fructifier, ainsi l'homme, sans la grâce de Jésus-Christ, qui réunit l'homme à Dieu, ne saurait ni avoir en lui la vie éternelle, ni en montrer les fruits.

Priez que la grâce de Jésus-Christ vous soit accordée. — Et si vous voulez porter des fruits, coopérez à cette grâce.

Je suis le cep de la vigne, vous en êtes les branches (*Jean*, XV, 5).

1. Jésus-Christ peut et veut nous donner la force supérieure du Saint-Esprit.

2. Jésus-Christ peut et veut par cette force nous rendre éternellement heureux.

Allez à Jésus avec la soif de la grâce, et plein de confiance en sa puissance et en sa bonté. Croyez en sa promesse; priez qu'elle s'accomplisse en vous, et faites en sorte qu'elle n'y soit point stérile.

La fontaine d'eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle (*Jean*, IV, 13, 14).

Il est impossible d'arriver à la sagesse, à la vertu et au bonheur parfaits autrement que par Jésus-Christ.

Attachez-vous tout entiers à Celui qui peut seul vous rendre sages, bons et heureux.

Je suis la porte, etc. (*Matth.*, X, 1-9.

Quiconque, conformément à la doctrine de Jésus-Christ, fait la volonté de son Père, appartient à la parenté de Jésus-Christ, et jouit des mêmes droits que sa mère.

Que l'observation des commandements de Dieu soit pour vous l'affaire capitale; car vous deviendrez par là les amis de Dieu.

La parenté de J.-C. (*Matth.*, 39, 50).

1. Jésus-Christ aime les hommes; car il est mort pour eux.	Rendez amour pour amour.	Je suis le bon pasteur (*Jean*, x, 1-31).
2. Jésus-Christ est puissant; il peut nous donner la vie éternelle.	Ayez confiance au Tout-Puissant.	
3. Jésus-Christ nous donnera la vie éternelle, si nous nous confions à sa direction.	Foi, reconnaissance, fidélité à notre Sauveur et guide.	
4. Jésus-Christ est fidèle; il nous protégera, prendra soin de nous, nous soutiendra.	Confiance envers cet ami fidèle.	
5. Jésus-Christ réunira toutes les âmes pieuses de toutes les contrées de la terre.	Amour, confiance, fidélité, abandon à Celui qui réunira tous les gens de bien.	
1. Dieu est apparu en Jésus-Christ. Dieu en Jésus-Christ est le principal objet de la joie, de l'espérance et de l'amour des chrétiens.	C'est un devoir pour tout chrétien de se tenir prêt pour le jour de l'avénement de son Seigneur.	Célébration des noces (*Matth.*, xv, 1-2) Les invités (*Matth.*, iv, 5).
2. Il est certain que Jésus-Christ reviendra; mais l'époque de sa venue est incertaine.	Agissons sagement, et faisons dès maintenant ce que nous pouvons faire maintenant, et ce qu'on ne saurait confier à l'incertitude du temps.	
Les chrétiens vigilants et qui seront trouvés fidèles entreront seuls dans la joie du Seigneur.	Soyons vigilants et fidèles, et excitons-nous mutuellement par nos paroles et par nos exemples à la fidélité et à la vigilance.	
1. La perfection du chrétien est d'être toujours prêt pour l'avénement du Seigneur.	C'est pourquoi persévérons comme de fidèles amis, dans l'attente du jour du Seigneur; car le Seigneur mérite que nous ne nous assoupissions pas à son service.	Le maître qui attend son serviteur (*Luc*, xii, 36, 37).
2. La récompense que recevra le chrétien dépasse toute espérance.	Triomphons de notre indolence par la foi à l'avénement de Jésus-Christ, et par l'espoir de la gloire qui nous est promise, afin que nous puissions l'aimer d'une charité parfaite, et mériter la gloire qu'il nous a promise.	
Celui qui veut être un parfait disciple de Jésus-Christ a besoin de se décider, puis de réfléchir mûrement.	Considérons ce que Jésus-Christ exige, et ce qu'il promet, afin d'agir avec réflexion, de confesser résolument sa doctrine, et de nous attacher à lui de toute notre âme.	Dépenses d'une maison comparées à celles d'une armée (*Luc*, xiv, 27, 33).
Celui qui n'a pas le courage de sacrifier tout ce qu'il possède par amour pour Jésus-Christ, ne saurait être son vrai disciple.	Ne soyons pas chrétiens à demi; soyons-le tout à fait.	

VÉRITÉ HISTORIQUE.

Les Israélites se conduisirent avec légèreté envers les deux envoyés de Dieu ; ils blâmèrent Jean de ce qu'il ne mangeait ni ne buvait, et Jésus de ce qu'il mangeait et buvait.

Soyez homme et non enfant dans vos jugements et dans votre conduite, surtout en matière importante, comme lorsqu'il s'agit de savoir si un tel est un envoyé de Dieu, s'il y a, ou s'il n'y a pas une révélation divine.

Les enfants sur la rue (*Matth.*, XI, 16, 17).

VÉRITÉ THÉORIQUE.

Quand les hommes jugent d'après leurs passions, ils sont inconséquents et injustes dans leurs jugements : ils trouvent toujours à blâmer, mais jamais ils ne trouvent la vérité.

Ne cherchez que la vérité, et soyez-lui fidèle, afin de n'être pas amené, par votre légèreté et votre inconséquence, à blasphémer le Maître de la vérité, à accorder vos faveurs aux hérauts de la fausse sagesse, et à périr dans la société des méchants.

Les enfants sur la rue (*Matth.*, XI, 16, 17).

L'esprit du christianisme est :
1. Caché ;
2. Trouvable ;
3. Inappréciable. Il mérite qu'on lui sacrifie tout le reste.

Cherchons avec un ardent désir d'apprendre, et sacrifions généreusement tout le reste à ce que nous aurons trouvé ; car ce trésor en vaut la peine.

Le trésor dans le champ (*Matth.*, XIII, 44).

L'humilité est une condition nécessaire de la sagesse, de la sainteté et de la vertu chrétienne.

Devenez comme des enfants : sans prétention, sans sentiment exagéré de votre valeur ; soyez aussi propres qu'eux à recevoir.

De l'humilité des grands (*Matth.*, XIII, 1, 4).

Sans l'esprit de concorde qui nous réconcilie avec les hommes, point d'union avec l'éternel Amour.

Soyons pleins de douceur envers nos ennemis, afin que Dieu agisse de même avec nous.

Le serviteur impitoyable (*Matth.*, XVIII).

La voie étroite et la voie large; la porte étroite et la porte spatieuse (*Matth.*, xii, 13, 14).

1. La plupart des hommes, enlacés par les liens de l'orgueil, de la volupté, de l'avarice, marchent en aveugles dans la voie spacieuse qui conduit à la perdition.

2. Le petit nombre se fait violence pour se rendre indépendant des choses temporelles, et devenir capable de s'attacher aux choses éternelles; il marche vers la vie éternelle par des sentiers étroits.

3. La foule, la grande multitnde n'est pas formée d'après l'Évangile de Jésus-Christ. — Les principes, les exemples de la plupart ne conduisent pas à la sagesse.

4. Le chemin qui condnit à Dieu est parsemé d'épines, et l'entrée dn royaume des cieux ne s'ouvre que pour ceux qui ne se fatiguent pas de le conquérir par la violence.

Évitez les rhemins spacieux.

Ne reculez devant aucun sacrifice pour marcher snr les traces du petit nombre d'hommes vertueux.

Embrassez les principes et suivez les exemples du petit nombre de gens vertueux.

Ne redoutez ni les épines acérées, ni les combats chaleureux.

La veuve importune (*Luc*, ix, 5, 8; xviii, 1, 8.

La prière persévérante des enfants de Dieu porte déjà en elle-même sa récompense; car celui qui l'a inspirée l'a déjà exaucée.

Ne vous lassez pas de crier jour et nuit vers le Seigneur. — Le secours est déjà là, — bien que vons ne le voyiez pas.

Lazare et le mauvais riche (*Luc*, xvi, 19, 27).

1. Dieu est juste dans la récompense qu'il accorde à la pauvreté supportée en patience, et dans les châtiments qu'il inflige aux riches sans entrailles.

2. La vie présente est le temps de l'ensemencement; la vie future, celui de la moisson.

Vous qui êtes panvres, supportez patiemment la pauvreté; car une place vous est réservée dans le sein d'Abraham. — Vous qui êtes riches, ne soyez pas dnrs envers les pauvres; autrement vons éprouveriez le même sort qne le mauvais riche. — C'est pourquoi semez le bien, et semez-le avec profusion, et alors votre moisson sera abondante.

Le levain des Pharisiens (*Matth.*, xvi, 6, 12).

Les doctrines de la snperstition et celles de l'incrédulité agissent d'une manière insensible, et jettent la désunion parmi les hommes.

Fermez vos oreilles et votre cœur à ces docteurs qui, exaltant les choses accessoires, négligent l'essentiel, ou qui, épris de leurs propres idées, ne veulent pas entendre parler d'autre chose.

Le bon grain et l'ivraie (*Matth.*, XIII, 24-43).

1. Le monde, la terre sont le champ du Seigneur. Sur ce champ, le Fils de l'homme, Jésus-Christ, sème une bonne semence. Cette semence, ce sont les enfants du royaume des cieux, — les justes, les hommes vertueux.

Ne vous étonnez pas, mes frères, qu'il y ait dans le monde des vices et des vertus.

2. Le démon sème l'ivraie : cette ivraie, ce sont les hommes pervers.

Car comme il y a deux semeurs, il doit y avoir sur un même champ deux sortes de semences et deux sortes de grains.

3. Les bons et les méchants sont mélangés sur la terre.

Ne vous figurez pas que vous pourrez empêcher toute espèce de mal ; car, sur la terre, le bien et le mal croissent ensemble.

4. Les hommes vertueux, et surtout les ouvriers de Jésus-Christ, s'étonnent fort qu'il y ait tant d'hommes vicieux, et ils se demandent d'où peut venir tant de mal dans le monde.

Ne soyez pas si ardents et si emportés contre le mal : vous nuiriez à la vertu ; mais songez qu'il faut tolérer beaucoup de mal pour ne point détruire le bien lui-même.

5. Emportés par un beau zèle, ils n'auraient rien tant à cœur que de bannir les méchants de la terre.

Ne vous répandez pas en plaintes stériles sur la corruption du temps ; car la moisson n'est pas encore là, et la séparation des méchants d'avec les bons ne manquera pas d'avoir lieu.

6. Mais telle n'est pas la volonté du Père céleste ; les justes seraient par trop rares.

Habituez-vous à tolérer patiemment le mal que vous ne pouvez extirper, sans toutefois préjudicier au bien.

7. Il veut que les bons et les méchants restent mélangés jusqu'à la fin du monde, — époque de la moisson.

Ne confondez pas la place de serviteurs fidèles qui vous est confiée, avec celle des anges, ni le temps de l'accroissement général avec celui de la moisson.

8. Les anges sont les moissonneurs du Très-Haut.

9. Sur les ordres de Dieu, ils ramasseront les méchants et les jetteront dans la fournaise de feu.

Mais afin que vous ne cédiez pas à la tentation d'augmenter le nombre des impies, méditez journellement sur le sort des bons et sur celui des méchants.

10. Ils rassembleront aussi les bons, et leur indiqueront la place qui leur est assignée dans le royaume des cieux, où ils brillent comme le soleil.

A. Ainsi donc, qu'est-ce que l'Évangile veut que nous croyions par rapport aux bons et aux méchants ? En quoi sont-ils d'accord, et en quoi diffèrent-ils ?

Par conséquent, quels sont nos devoirs envers les bons et les méchants qui nous entourent ?

Ils sont d'accord en ce que :

a Ils ne sont pas devenus ce qu'ils sont sans une influence extérieure ;

b En ce qu'ils habitent la même terre, qu'ils croissent, grandissent et habitent ensemble jusqu'au temps de la moisson ;

c En co que les moissonneurs, c'est-à-dire les anges, viendront pour les nns comme poor les autres.

Ils se distinguent en ce quo :

a Les bons sont semés par Jésus-Christ, et les méchants par le démon ;

b En ce que les bons portent de bons fruits, et en ce que les méchants en portent de mauvais : telle la semence, tels les fruits ;

c En ce que, an temps de la moisson, les destinées seront aussi différentes que les fruits ;

d En ce que les bons entreront dans le Royaume des cieux et brilleront comme le soleil, tandis quo les méchants seront jetés dans une fournaise de fen.

B Qu'est-ce que cet Évangile nous enseigne sur la Providence divine, par rapport an bien et au mal qui se trouvent dans le monde ?

a Le Père connait le bien comme le mal.

b Le Père, dans la personne dn Fils, sème le bien dans le monde, ot permet à Satan d'y semer le mal.

c Le Père veut que le bien et le mal restent mélangés, quand le mal ne saurait être extirpé sans dommage pour le bien.

d Le Père a fixé le temps de la mois-

Veillons à ce que l'homme ennemi ne sème pas do l'ivraio là où il n'y en a pas encore.

Supportons en patience l'ivraie quo nous ne pouvons extirper, sans néanmoins préjudicier au bon grain.

Préparons-nous pour le jour de la moisson, afin que les anges arrivant, ils tronvent quo nons sommes du bon grain et nous transportent dans le grenier du Seigneur.

Ouvrez vos cœurs à la vertu, et fermez-les au mal ; ne vous fatiguez pas de combattre ponr le bien contre le mal, afin que la vertu fructifie en vous et que le mal soit étouffé par le bien.

Quels sont nos devoirs envers la Providence par rapport au bien et au mal qui sont dans le monde ?

Nous devons apprécier la bonté du Père qui, par le moyen de son Fils, a implanté le bien dans le monde, et le fait mûrir.

Nous devons adorer la sagesse dn Père, qui permet que Satan sème le mal dans le monde.

Nous devons admirer la longanimité de Dieu, qui laisse le mal se mêler au bien, et imiter sa patience en supportant ce que nous ne pouvons détruire.

Nons devons nons incliner avec joie

Le bon grain et l'ivraie (*Matth.*, XIII, 24-43).

son, et il enverra ses moissonneurs.

e Le Père veut que le bon grain soit récolté et mis dans ses greniers; et le mal, il veut qu'on le lie en bottes et qu'on le jette au feu.

et tremblement devant la justice du Père qui, un jour, séparera les bons d'avec les méchants.

Nous devons attendre dans l'espérance et la crainte la manifestation de la bonté, de la sagesse et de la justice de Dieu, dans la récompense des bons et le châtiment des méchants.

86. Telles sont, sans parler d'une foule d'autres que nous ne pouvons indiquer ici, les vérités contenues dans les paraboles de Notre-Seigneur. Heureux qui sait les trouver, ces vérités, et qui, après les avoir fait régner dans son cœur, sait les introduire dans celui de ses semblables! Mais autre chose est de comprendre les paraboles, et autre chose de pouvoir les faire servir à l'instruction et à l'édification du peuple chrétien. L'un de nos amis en ayant facilité l'application dans un de ses ouvrages, nous allons résumer ses principales idées.

1. Soyez, dans l'emploi des paraboles, un père de famille plein de prudence, sachant tirer de votre trésor des choses petites, mais en ayant soin d'en tirer toujours ce qui convient le mieux au temps, au lieu, à la position et aux besoins des auditeurs.

2. Soyez sobre dans l'emploi des paraboles, afin que votre discours ne ressemble pas à un vêtement bizarre.

3. Ne forcez le sens d'aucune parabole, et ne courez pas après; la meilleure est celle qui s'offre d'elle-même.

4. Gardez-vous de donner pour des preuves les comparaisons que vous aurez trouvées vous-même; mais employez-les autant que possible dans vos explications. Quant aux paraboles de Jésus-Christ, elles servaient de preuves à ce qu'il expliquait.

5. Quand vous faites usage des paraboles que vous croyez employées à propos, ne vous inquiétez pas de ce qu'un critique pourrait y trouver à redire; car c'est pour vos auditeurs, et non pour les critiques que vous parlez.

6. Ce sont précisément les doctrines les plus importantes du christianisme, celles que l'incrédulité attaque le plus violem-

ment, ou que la superstition oublie le plus facilement, que vous devez présenter sous forme de paraboles bien choisies et aisées à retenir ; ainsi faisait Jésus-Christ.

87. Votre sermon étant composé dans l'esprit de l'éloquence chrétienne et selon les lois de la popularité, il ne vous restera plus qu'à le prononcer avec dignité et onction.

CHAPITRE VI.

Qualités indispensables du débit.

(La prononciation).

Par débit, on entend le double langage du prédicateur : langage de la voix, du ton, de l'accent (déclamation) ; langage des gestes et des signes (action).

Le langage intérieur doit se faire entendre et sentir par la déclamation, et se faire voir par l'action. Le débit est parfait, quand le langage des mots et celui des gestes ont de la dignité et de l'onction. Si la vérité et la charité avaient pénétré de part en part et le prédicateur et la prédication, la parole, le ton, l'accent, l'attitude, les gestes sauraient d'eux-mêmes prendre une vie extérieure. Si le prédicateur et la prédication étaient tout imprégnés de vérité et de charité, ils sauraient donner suffisamment d'onction au débit. Sans cette onction intérieure, qui est la véritable, tout ce qui emprunte ce nom n'est que faux vernis et parodie sacrilége des choses divines ; toutes choses qui, n'étant pas dans le prédicateur, ne doivent pas y paraître. Si Dieu a élevé en Jésus-Christ, qui est tout vérité et tout amour, le prédicateur au-dessus de la nature et de lui-même, cette dignité intérieure, cette élévation au-dessus des choses temporelles doivent se manifester dans son attitude, ses gestes et son débit. Mais si son âme rampe sur la terre, s'il se traîne dans le cercle nébuleux des passions humaines ou dans les spéculations stériles de la science, tous les simulacres ridicules de dignité et de gravité ne seront qu'un monologue de comédie manqué.

Ainsi donc, ici comme partout, la condition fondamentale de

tout succès trouve son application. Là où la vérité et la charité ne sont pas entrées dans la vie intime, elles ne sauraient se manifester dans la vie extérieure, et quand la vérité et la charité ne versent pas dans l'âme du prédicateur leur onction et leur force, la prédication est aussi dénuée de force et d'onction que le prédicateur lui-même.

Outre ce principe fondamental, voici encore quelques conseils sur le langage des mots et des gestes qui ne seront pas superflus pour les commençants.

88. La déclamation a de la dignité quand le prédicateur parle comme doit parler un homme qui veut être écouté sans répugnance ni dégoût, et qui veut mériter l'attention de plusieurs personnes: 1° Un seul parle, et les autres écoutent. Un seul doit parler assez clairement, assez exactement, assez posément pour être facilement entendu de plusieurs. 2° Il doit chercher à éviter tout ce qui offense les oreilles, dans le sens littéral du mot, tout ce qui est désagréable, choquant, contraire, rude, blessant; autrement les auditeurs, tout en écoutant, n'écouteront pas. 3° Il doit parler assez facilement et assez naturellement pour que ses auditeurs ne croient pas entendre ou le bruit pénible et monotone d'une machine, ou un orateur politique dont les manières recherchées cachent quelque intention secrète. 4° Il doit parler avec assez de gravité et de solennité (et non de raideur) pour que ses auditeurs prennent eux-mêmes des sentiments sérieux, et ne soient pas tentés de dire que le prédicateur a joué son rôle pendant une demi-heure. 5° Il doit avoir appris à donner à chaque expression sur laquelle il est besoin d'insister, le ton et l'accent qui conviennent à la vérité que l'on énonce, aux sentiments et aux talents du prédicateur, au but sacré que doivent atteindre les fidèles; être compatissant en parlant de la misère des pécheurs, confiant dans les promesses, sympathique dans les consolations, sérieux dans les avertissements, gai dans les exhortations, fervent dans les prières, suppliant dans les reproches, impérieux dans l'explication de la loi, doucement prévenant dans le récit des faits du divin Sau-

veur, calme et persuasif dans l'enseignement, animé dans le début, pénétrant dans le cours et à la fin du discours, etc. Pour le ton et l'accent, il n'y a qu'une loi : « ils doivent être naturels. » Or, ils n'auront cette qualité qu'autant qu'ils seront adaptés à la pensée du discours ou de la phrase, au degré de sensibilité et aux autres aptitudes de l'orateur. Tel ton peut être naturel dans la bouche de celui-ci qui ne l'est pas dans la bouche de celui-là.

89. Le langage des gestes a suffisamment de dignité, c'est-à-dire qu'il est naturel, quand il s'harmonise avec le sujet, avec les sentiments de l'orateur, avec ses facultés physiques et intellectuelles et avec ses paroles. Quant à l'attitude de l'orateur, a dit un récent écrivain, elle est droite, sans fierté ni raideur; pieuse, mais non courbée et négligée; sa figure porte l'empreinte de la piété, de la délicatesse de conscience, de la charité, sans hypocrisie ni effronterie; le mouvement des mains, faible dans le principe, se développe à proportion que l'orateur s'anime, et se règle d'après l'émotion intérieure. Quand il instruit, elles reposent; quand l'émotion va croissant, elles se rapprochent de la poitrine; quand l'horreur grandit, elles repoussent; quand il questionne et qu'il admire, elles s'élèvent; dans la compassion et dans la crainte, elles se pressent l'une contre l'autre, etc. L'œil précède la parole et la suit; il ne regarde personne en particulier; il ne voit que l'ensemble; tantôt il s'abaisse tendrement sur les fidèles; tantôt il s'élève grave et étonné vers le ciel; il adore, questionne, doute tour à tour.

90. Le débit, tant pour ce qui concerne le langage des mots que celui des gestes, est onctueux, quand l'amour pour Jésus-Christ et le zèle qui excite à travailler pour Jésus-Christ au salut des fidèles, quand la paix divine remplit l'âme, et que cette plénitude de l'âme déborde dans les gestes, le ton et l'accent. L'extérieur a de l'onction quand l'intérieur en surabonde, et l'intérieur en surabonde quand il connaît par expérience la vérité du christianisme, et qu'il unit à la charité cette paix que le monde ne peut donner. Or quand l'esprit de Dieu, qui seul

peut verser dans le cœur la lumière, la charité et la vie, parle au cœur du prédicateur, cette charité, cet amour, cette vie se font entendre et sentir à l'extérieur ; et ce même esprit produit dans les auditeurs, selon la mesure de leurs dispositions, ce qu'il a produit dans l'orateur, la lumière, la charité, la vie.

91. Quant à savoir jusqu'à quel point votre discours, sous le rapport du langage, des mots et des gestes, correspond à l'idéal que nous avons indiqué, quelque ami en jugera comme connaisseur, et saura comme ami vous en exprimer son jugement. Mais afin de réaliser autant que possible cet idéal, n'osez jamais parler en public avant de vous être exercé en particulier, en présence d'un ami, et avant d'avoir pu vous rendre ce témoignage : Je suis suffisamment préparé pour oser, au jugement d'un connaisseur, essayer publiquement d'annoncer aux hommes la parole de Dieu.

APPENDICE.

92. — OBSERVATIONS DIVERSES ADRESSÉES AUX PRÉDICATEURS PAR UN CONFRÈRE.

1. Les sermons doivent être variés et diversifiés, tant pour le fond que pour la forme, comme l'est la Bible elle-même.

La Bible est un jardin et non une prison, c'est un monde plein de variété, fertile en esprit et en pensées; ce n'est pas une usine où le travail soit uniforme.

2. Les sermons, malgré la variété du fond et de la forme, doivent toujours aboutir à une seule et grande vérité, qui est de faciliter l'intelligence de l'ensemble de la religion.

La vue d'ensemble fait, dans la guerre, le héros; dans la vie active, l'homme d'affaires; dans les arts, l'artiste; dans les sciences, le philosophe; dans l'étude de la théologie, le théologien. Sans cette vue d'ensemble, le premier n'est qu'un soldat; le second, qu'un domestique; le troisième, qu'un ouvrier; le quatrième, qu'un savant; le dernier, qu'un marchand de syllabes.

Cette vue d'ensemble, en matière de religion, n'est autre chose qu'un coup d'œil central qui nous fait pénétrer dans l'idée fondamentale du Christianisme; sans elle, le prédicateur s'élèvera difficilement au-dessus du parleur vulgaire.

3. Les sermons ne doivent porter aucune trace de l'inconstance et de la mobilité de la science du jour, science qui tantôt introduit dans l'Écriture sainte ses fantaisies comme d'importantes vérités, tantôt en enlève d'importantes vérités comme de prétendues fantaisies.

Les sages du monde, avec leur incrédulité et leur superstition, tombent souvent dans le ridicule. L'un ne veut voir

dans l'Écriture aucune figure de l'avenir, l'autre n'y veut voir que des figures ; l'un et l'autre, corrompus par leur science, veulent ou rayer du calendrier quelque vieux saint, ou y en introduire quelque nouveau.

4. Les sermons ne doivent pas être un pur étalage de formules de rhétorique, ayant pour but la gloire du prédicateur. C'est la volonté de Dieu, et non la nôtre ; la parole de Dieu, et non la parole des hommes que nous devons prêcher.

C'est pourquoi je considère l'explication de la Bible comme le meilleur sermon. Ces paroles : *Post illa* devraient rappeler à plus d'un orateur sacré combien les vaines parures de son éloquence pèchent contre la loi du lieu et du temps. Ces parures viennent après *illa verba Christi et Apostolorum,* comme le paon vient après la colombe, comme le singe vient après l'homme.

5. Les sermons ne doivent pas être une brillante exhibition de phrases générales et vaporeuses sur quelque devoir enlacé dans les langes d'un sermon : tout cela est peu propre à toucher l'auditeur.

L'orateur doit, au contraire, faire de son texte le texte du monde ; de ses histoires et de ses paraboles, les histoires et les paraboles du cœur humain. Alors, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, personne ne pourra lui échapper ; personne n'attendra l'application, puisque tout sera application ; personne ne s'endormira dédaigneusement en entendant le sujet du sermon ; car le sujet ne sera pas une proposition sèche et mathématique, un *universum in nuce ;* il sera le thème même de la vie humaine.

6. Les sermons ne doivent pas être des imitations, mais ils doivent jaillir du cœur du prédicateur.

Le mieux est de n'imiter aucun modèle, et de devenir soi-même un modèle par le moyen d'exercices vivants.

7. Les sermons ne doivent pas revêtir la forme du reproche, aussi longtemps que le prédicateur n'a pas suffisamment d'autorité et que la nécessité ne l'y force pas.

Que dirait un ancien Romain, un Grec, ou même un Orien-

tal si, entrant dans nos assemblées, il voyait un jeune homme imberbe, revêtu du costume sacerdotal, gourmander des hommes graves et âgés comme fait un pédagogue avec ses jeunes écoliers? — Jeune homme, lui dirait-il, rentre dans la poussière et dans l'obscurité de l'école, et ne déshonore pas cette sainte assemblée par ton babil enfautin.

8. Les sermons doivent être une preuve que l'éducation donnée au prédicateur dès son enfance, a été dirigée vers un but précis et déterminé.

Le secret de tous les exercices dans l'art de la parole repose, selon moi, dans ces quatre mots : Écouter, lire, parler, écrire. Suivant que ces quatre conditions sont bien ou mal remplies depuis l'enfance, on possède l'art de bien penser et de bien écrire, ou bien l'on marche sur un sable glissant et l'on se heurte constamment contre des obstacles.

9. Les sermons doivent emprunter leur beauté de leur force intérieure, cette force qui sait trouver partout l'expression juste, au lieu de coudre ensemble des ornements disparates, et de faire, avec quelques lambeaux mal assortis, un tout hybride.

Un homme qui court après les beaux mots, qui transcrit des pages entières de sentences à la mode, possède à peine ma confiance ; son travail n'a pas de sens et n'est qu'un enfantillage. Toutes les fleurs d'un discours doivent naître du sujet même, du lieu, de la position où se trouve placé l'orateur, de même que les fleurs naissent du sein de la terre, leur mère. — Point de figure, point de phrase qui ne naisse du sujet comme une feuille naît de sa racine et de sa tige. — Celui qui ne sait pas disposer et ordonner les diverses parties de son discours ne saurait ni enseigner, ni parler, ni répéter, et encore moins se faire comprendre de ceux qui l'entendent. C'est une *arena sine calce ;* ses paroles ailées s'envolent en faisant du bruit.

93. — CONSEILS D'UN PRÉDICATEUR EXPÉRIMENTÉ A DE JEUNES COMMENÇANTS.

1 Voulez-vous faire impression sur le peuple ? faites en sorte d'intéresser vos auditeurs à une même idée ; en d'autres termes,

dites ce qui convient le mieux au jour, au peuple, à l'état des choses, et dites-le de la manière la plus convenable.

2. Voulez-vous à tel jour de fête attirer l'attention de votre peuple sur tel objet? choisissez un début qui réveille par l'imprévu et l'à-propos les auditeurs assoupis ou indolents.

3. Ne souffrez dans votre discours aucune pensée générale qui, bien comprise, ne vous paraisse devoir faire impression, et qui ne puisse être présentée de manière à édifier et toucher les meilleurs de vos auditeurs. Cette idée doit fixer les principaux membres de votre discours, et vous diriger dans le choix des pensées fondamentales.

4. Prenez pour règle de ne jamais écrire une demi-page sans vous relire, et sans examiner s'il ne s'y trouve pas quelque pensée, figure, expression des entiment, quelque forme d'exposition qui, selon vous, ne fera aucune impression sur vos auditeurs. Chaque fois que j'ai achevé un sermon, j'examine attentivement s'il n'y a pas quelque chose qui ne mérite pas d'être écouté, et qui ne soit de nature à ne produire aucun effet. C'est pourquoi on ne saurait trop recommander au prédicateur de se mettre à la place de ses auditeurs et de se demander : « Si vous étiez paysan, bourgeois, soldat, et que vous entendissiez cela de la bouche d'un prédicateur, serait-il suffisamment clair, et mériterait-il d'être écouté ? »

5. Avant de prêcher votre sermon, faites-vous les questions suivantes, afin d'en apprécier la valeur négative : N'y a-t-il dans ce sermon

Rien de blessant pour quelque personne privée ?

Rien d'offensant pour l'autorité ?

Rien de bas et qui soit indigne de la chaire ?

Rien qui soit de nature à exciter encore davantage les passions du temps ?

Rien qui paraisse vouloir résoudre les difficultés qui existent entre les grands?

Rien qui indique quelque partialité pour une personne de distinction ?

Rien qui puisse diminuer le crédit d'une localité, ou blesser le bon goût de la majorité?

Rien de vague ou qui dépasse l'intelligence du peuple?

Rien qui puisse prévenir un auditeur contre une personne?

Rien qui indique que le prédicateur se recherche lui-même, ou qui trahisse un zèle aveugle et ignorant?

Rien de contraire aux qualités personnelles et aux habitudes du prédicateur, et rien qui le rende ridicule?

6. Avant de prononcer votre sermon, posez-vous les questions suivantes, pour en apprécier la valeur positive :

Le fond de mon sujet se compose-t-il exclusivement d'une vérité religieuse? et cette vérité est-elle suffisamment claire et pratique pour mon peuple?

L'ordre des pensées est-il suffisamment lumineux, et les pensées sont-elles suffisamment simples pour que le savant qui l'observera en soit satisfait, et pour que le peuple s'affectionne à la vérité?

Le fond et la forme sont-ils de telle sorte que même un auditeurpré venu contre le prédicateur soit forcé de dire :

« Quelque prévenu que j'eusse été contre le prédicateur, ce sermon m'aurait réconcilié avec lui? »

Ai-je choisi mon sujet? l'ai-je travaillé avec soin? ai-je repoussé tout autre mobile que celui qui naît de l'amour de Jésus-Christ, de manière que si le Sauveur se trouvait parmi mes auditeurs, je n'eusse point, à la fin de mon discours, à craindre de sa part un regard désapprobateur, tant pour le fond que pour la forme, tant pour le débit que pour le but final de mon discours?

UN MOT SUR LA RÉPÉTITION SOMMAIRE DU DISCOURS.

94. Ici, comme partout, le salut doit venir de l'intérieur; tous les secours qui viennent de l'extérieur ne sont que des auxiliaires. Heureux qui n'en a pas besoin.

1. A celui qui a tiré son discours de son propre, qui s'est en quelque sorte identifié avec la pensée fondamentale de son sermon; qui depuis longtemps porte en lui-même le germe

de son discours et qui l'aime comme sa vie, il suffira de le parcourir une ou deux fois, pour qu'il jaillisse spontanément de son âme. Il n'ira pas redemander les diverses parties de son sermon au plafond de l'église, aux autels, ni aux piliers, et, en attendant qu'il les retrouve, étendre les bras d'un air effaré. De même que le feu ne demande pas : Où prendrai-je de la vie, afin de ne point mourir? de même le prédicateur ne se dira pas : Où prendrai-je une idée, afin de ne point rester la bouche close? Son discours, transformé en sa vie intérieure, saura s'ouvrir un passage dans le cœur des auditeurs, et prendre dans l'attitude et les gestes la forme qui lui convient.

2. Ce qui facilite la répétition du sermon est cela même qui l'a gravé profondément dans la mémoire. L'ordre qui pénètre tout le discours, le triple amour de Jésus-Christ qu'on annonce, de la vérité qu'on expose, de la communauté qu'on gagne à Jésus-Christ; les figures vivantes qui sont comme autant de vases où se trouve renfermé l'Évangile : voilà ce qui grave dans la mémoire d'une manière ineffaçable l'ensemble du discours.

3. Ajoutez à cela la puissance de l'exercice, qui fait des prodiges. Vinkelhofer écrivait encore son discours une minute avant que la cloche ne l'appelât à l'église; en se rendant de chez lui à la chaire, distante d'à peine quatre-vingts pas, il lisait encore son manuscrit, et arrivé en chaire, pas un mot ne lui manquait.

4. Ceux qui sont moins favorisés de la nature reliront deux ou trois fois mot pour mot leur discours, qu'ils auront eux-mêmes composé, — car c'est la première condition pour apprendre facilement par cœur, — et ils porteront toute leur attention :

a Sur le début;

b Sur la pensée fondamentale;

c Sur la division;

d Sur l'invocation du Saint-Esprit avant l'entrée en matière;

e Sur le rapport des membres de chaque partie avec l'idée fondamentale;

f Sur les figures, les exemples, les comparaisons, et sur certaines expressions particulières;

g Sur la gradation des preuves et des pensées;
h Sur les points d'arrêt;
i Sur la récapitulation de l'ensemble;
j Sur la conclusion.

Ensuite, ils chercheront à redire par cœur ce qu'ils auront lu, en remarquant chaque mot, chaque passage, chaque figure où ils seront restés courts. Ils répéteront cet exercice jusqu'à ce qu'ils possèdent pleinement tout leur discours, avec toutes ses parties, ses pensées et ses expressions.

Je conseille aux commençants de faire beaucoup d'alinéas dans leurs discours, d'aller à la ligne à chaque période nouvelle et de commencer par de grande lettres. Les alinéas leur donneront ce qu'on nomme une mémoire locale; les grandes lettres et les lignes espacées faciliteront les vues d'ensemble du discours.

5. Ceux qui veulent épargner aux commençants la peine d'apprendre par cœur, et conseiller au prédicateur de lire son discours comme un professeur lit ses leçons, ceux-là ignorent ce qu'est un sermon. Il ne suffit pas que la parole soit écrite sur le papier, il faut encore qu'elle tombe du ciel et jaillisse du cœur. Je sais un meilleur moyen d'épargner aux prédicateurs la peine d'apprendre par cœur. Dès que Jésus-Christ vivra en eux, dès qu'ils parleront à leurs auditeurs comme un père parle à sa famille, dès qu'ils dédaigneront l'élégance des mots et l'éclat des phrases, et qu'il n'y aura plus que leur cœur qui parlera à des enfants, ils sauront bientôt leur sermon. Comme il vivra dans leur cœur, ce sermon, il se transfusera en quelque sorte sans qu'ils s'en aperçoivent dans celui de leurs auditeurs.

CONCLUSION DE CETTE ÉTUDE.

Toute préparation et formation du prédicateur suppose trois conditions indispensables, que rien ne saurait remplacer :

1. La vie apostolique du prédicateur : modèle éclatant qui donnera de l'expression et de l'onction à sa parole;

II. Le sentiment vivant de la vérité et de la force évangéliques : sentiment qui parlera par sa bouche ;

III. L'esprit de Dieu, qui, après avoir ému le cœur de la pieuse Lydie, ébranlera également celui d'une foule d'âmes animées des mêmes dispositions (*Act.*, XVI, 14), ainsi que la confiance que l'esprit de Dieu touchera les cœurs.

C'est pourquoi, mes chers confrères, fermez ce livre ; entrez en vous-mêmes, et examinez si vous avez en vous le vrai talent de la prédication, le sentiment vivant de la vérité divine, qui est l'âme de tout beau sermon ; l'image de la vie apostolique, ce muet, mais éloquent et irréfutable prédicateur du Verbe divin, et cette confiance immense et audacieuse dans le Père des esprits, par laquelle vous croyez que, selon la promesse de son Fils et en vertu de votre prière, il ouvrira l'intelligence de vos auditeurs et touchera leur cœur.

Si vous n'avez pas ce triple talent oratoire, oh ! de grâce, ne profanez pas la chaire chrétienne ; prenez plutôt la charrue, devenez plutôt un érudit, ou tout autre chose qui vous plaira ; mais ne rendez pas la religion ridicule en voulant l'annoncer. Qui veut être un témoin de Dieu, doit avoir été choisi par l'Esprit de Dieu !

Que si, au contraire, vous avez la conscience de porter en vous ce triple talent, et l'espérance qu'il ira se développant avec le temps, oh ! alors, heureux les fidèles qui pourront s'asseoir à vos pieds et entendre de votre bouche la parole de Jésus-Christ !

Vous aurez le courage de souffrir que l'on se moque de vous et de la religion que vous enseignerez ; car le parti qui vous poursuivra ne sait ce qu'il fait, et il ne pourrait vous enlever cette conviction que Dieu et la vérité sont avec vous. Or, si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ?

LIVRE DEUXIÈME.

DIRECTION POUR LES JEUNES CATÉCHISTES.

Si vous ne devenez pas semblables à ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux (JÉSUS-CHRIST).

Et surtout vous n'y conduirez pas les petits;
Par conséquent vous n'y conduirez pas les autres.

CHAPITRE PREMIER.

Formation du catéchiste.

VUE D'ENSEMBLE.

1. Le ministre des âmes, en sa qualité d'évangéliste du nouveau Testament, annonce, comme prédicateur, le même Évangile à toute la communauté, aux adultes et à l'âge mur; comme catéchiste, aux enfants et à la jeunesse. Il annonce à tous la même doctrine, mais dans une forme adaptée aux besoins et aux aptitudes intellectuelles de ses divers auditeurs.

La catéchèse est donc la seconde manifestation publique de l'enseignement chrétien.

CE QUE DOIT ÊTRE LE CATÉCHISTE.

2. Le catéchiste, dans l'Église chrétienne, est *a*, un docteur qui enseigne par la parole qu'il énonce (κατὰ ἠχέω, *sono*); *b*, qui enseigne les vérités élémentaires; *c*, qui enseigne les vérités élémentaires du Christianisme; *d*, c'est un maître instruit du Christianisme qui enseigne des ignorants.

3. Le catéchiste que je dois former, est :

I. Un maître de religion;

II. Un maître de la religion chrétienne;

III. Un maître de la religion chrétienne et catholique;

IV. Un maître qui annonce, comme catéchiste, la même religion que celle qu'il annonce comme prédicateur;

V. Un maître instruit, qui forme et instruit la partie la plus ignorante de la classe ignorante.

4. Par conséquent, il se distingue du prédicateur *principalement* par la forme, qui est adaptée aux besoins des ignorants.

Je dis *principalement*; car pour le fond de la religion, aussi longtemps qu'il s'agit de la première instruction des enfants, il s'attache plutôt :

1° Aux principes fondamentaux qu'à l'ensemble, et, parmi les principes fondamentaux,

2° Au côté plus clair et plus sensible : — Il donne aux enfants le lait de la religion.

LE CATÉCHISTE DANS SES FONCTIONS.

5. Il manifeste dans sa vie, comme homme et comme chrétien, ce que, comme précepteur des enfants, il enseigne en paroles. Il commence par leur faire voir la religion dans une image vivante, afin qu'ils puissent entendre, comprendre et saisir la parole qui leur annoncera ce qu'ils auront vu. Il commence donc par graver profondément dans l'âme des enfants les impressions du Bien, du Beau et du Vrai, avant d'essayer de faire entrer dans leur intelligence les idées du Bon, du Beau et du Vrai. L'exemple d'une vie sainte laisse de profondes impressions, et l'enseignement met les idées dans l'intelligence.

Le catéchiste doit donc être chrétien avant de vouloir mettre en scène le christianisme; et il doit avoir manifesté le christianisme, avant de vouloir le faire comprendre.

Ainsi : Vivre de la vie chrétienne;

Manifester cette vie dans sa conduite;

Puis seulement instruire : voilà ce que doit être le catéchiste.

6. Il commence donc à parler au sentiment des enfants par sa vie chrétienne, avant de fortifier ce sentiment par ses paroles.

7. Il parle au sentiment des enfants par la parole, avant de s'adresser à leur intelligence; car comment transformer en idées ce qui ne l'a pas encore été en impressions?

« Écoutez, mes enfants!

» Je veux vous raconter quelque chose de grand, d'aimable, de magnifique; écoutez! »

» Ces grandes, aimables et magnifiques choses que je veux vous apprendre, les voici... »

Et c'est seulement ensuite qu'il commencera son instruction.

Mais il ne s'en tiendra pas là.

8. Pour éveiller les sentiments des enfants, il fera précéder chaque entretien d'une prière *fervente;* car si les exemples de la vie laissent de profondes impressions, la prière rafraîchit ces impressions en en créant de nouvelles; la prière est elle-même la vie.

« Père, soyez au milieu de nous!

» Je veux apprendre à ces enfants à connaître votre nom.

» Jésus-Christ, soyez au milieu de nous!

» Je veux vous amener les petits enfants! »

Mais cette prière, il ne faut pas se contenter de la réciter de bouche; les yeux, les gestes, l'âme elle-même doivent encore s'y associer.

9. Quand vous serez préparé à votre catéchisme, soyez calme, tranquille, attentif et embrasé d'un feu tout céleste qui vous porte à instruire les autres.

10. N'oubliez pas que votre enseignement est destiné à des enfants.

11. Pour que votre enseignement soit ce qu'il doit être, il faut qu'il fasse naître dans l'âme et l'intelligence de l'enfant les dispositions propres à lui faire comprendre le Vrai dans le Bien et dans le Beau, et à aimer le Bon et le Beau dans le Vrai.

12. Le catéchiste ne doit donc expliquer aux enfants aucune vérité dont il ne puisse montrer quelque côté saisissable à leur intelligence, et leur en donner peu à peu quelque idée claire; car on doit leur épargner ce dont ils n'ont encore aucune intelligence.

13. Cette clarté, qui doit se faire peu à peu, ne doit pas jeter dans l'embarras un homme qui connaît sa religion ; car toutes les doctrines de la révélation ont, au moins comme faits révélés, un côté facilement sensible, savoir : le côté historique.

14. L'enseignement des enfants, c'est-à-dire le catéchisme proprement dit, renferme trois parties essentielles :

Le catéchiste doit :

I. Raconter, c'est-à-dire présenter la religion comme fait historique ;

II. Diviser en petites parties le fait qu'il raconte, c'est-à-dire réduire le récit en questions et en réponses, se poser à lui-même des questions et les résoudre ;

III. Interroger les enfants et les laisser répondre ; examiner s'ils ont saisi le récit dans son ensemble et dans ses différentes parties, et s'ils peuvent exprimer par des paroles ce qu'ils ont compris.

15. Raconter, réduire en questions et en réponses les diverses parties du récit, examiner les enfants : telle est l'essence du catéchism

Le récit fait pénétrer dans le cœur et dans l'intelligence l'ensemble de la doctrine ; les questions et les réponses du catéchiste, en partageant le récit en petites parcelles, font que l'auditeur en saisit les détails ; l'examen des enfants met l'ensemble et les parties dans un jour plus lumineux, aide à mieux comprendre, et achève d'éclaircir par de nouveaux récits, de nouvelles questions et de nouvelles réponses, ce que le premier récit avait encore laissé d'obscur.

16. Le récit, le partage du récit en questions et en réponses, ainsi que l'examen, sont soumis à des lois dont les unes sont communes à tous, et les autres particulières à chacun.

17. *Règles communes :*

I. Le récit, le partage et l'examen doivent aller du plus facile au plus difficile, et en jetant une lumière de plus en plus vive. La naissance du jour, depuis les premiers rayons de l'aurore jusqu'au plein éclat du soleil, sont une belle figure de

la manière dont le prédicateur doit répandre la lumière.

II. Le récit, le partage, l'examen insistent davantage sur le commencement. Le début une fois bien compris, la lumière qui s'est faite dans l'âme des enfants éclairera tout le reste.

Exemple : Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a tant raconté de choses de son Père ! Ne seriez-vous pas curieux de les apprendre ? — Oui ! — Qu'a-t-il donc raconté ? — Le voici :

« Mon Père a un œil qui voit *tout*, absolument TOUT ;

« Mon Père a un cœur qui aime tous les hommes, toutes les créatures ;

« Mon Père a une main qui s'étend par toute la terre, qui peut tout mettre en mouvement, qui peut tout faire, qui est toute-puissante. »

III. Le récit, le partage, l'examen partent des sentiments de l'enfant et y ramènent.

Exemple : Jésus-Christ ne nous a pas seulement raconté que son Père nous aime tous, il a encore dit davantage ; il a dit que son Père est l'amour même. Qu'est-ce que cela veut dire : *être l'amour même ?* N'est-ce pas, mon enfant, que vous aimez vos parents et que vos parents vous aiment ? Votre père vous aime, parce que vous êtes son enfant ; votre mère vous aime, parce que vous êtes son enfant. Et comme votre père et votre mère vous aiment, ils ne vous oublient jamais ; ils veillent sur vous, vous habillent, vous nourrissent, vous — aiment. Eh bien, Dieu ne vous aime pas seulement, il est encore l'amour même. Voyez ! quand chez vous, un grand feu, un feu énorme brûle sur votre âtre, et que des étincelles volent çà et là, ces étincelles sont-elles tout le feu ? Non ! Eh bien, les parents, eux aussi, n'ont qu'une étincelle d'amour, tandis que Dieu est lui-même le feu de l'amour ; il n'est pas comme le feu de l'âtre, il ne s'éteint jamais. Dieu est le feu de l'amour ; il brûle éternellement, et il brûle tout seul. Vos parents vous aiment; mais Dieu est l'amour même. Il n'y a pas un cœur de père, pas un cœur de mère qui aime comme Dieu.

Or, ce bon Dieu qui nous aime tous, qui vous aime autant et

plus que vos parents ne le peuvent, voudriez-vous ne l'aimer point?

IV. Dans le récit, dans la division et l'examen, on doit s'abstenir de tout ce qui tient au côté purement spéculatif du christianisme, et montrer constamment la doctrine comme histoire, comme révélation de Dieu, comme promesse, invitation, institution, établissement, et comme fait de Jésus-Christ. Tout ce qu'on dit de positif sur le christianisme peut s'expliquer et se comprendre par l'histoire.

Ainsi le catéchiste manifeste la puissance de Dieu par les prophéties qui ont été faites il y a plusieurs siècles et réalisées dans le cours des âges; la toute-puissance de Dieu, par les miracles, qu'on devra raconter en détail aux enfants; l'amour de Dieu, par sa tendre sollicitude pour le genre humain.

V. Partout Dieu se fait voir, entendre et sentir par l'histoire.

Le récit, les divisions et l'examen font que la science que les enfants ont sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur l'amour du prochain, sur la prière mentale, etc., se développe d'elle-même au moyen des idées, des sentiments et des pensées que les enfants tirent de leur propre fond. Et en cela on évite deux graves défauts communs dans l'enseignement: l'un consistant à ne faire apprendre par cœur que des choses incomprises; l'autre, à éveiller trop tôt l'esprit de raisonnement, et à dénaturer le beau caractère de l'enfance.

VI. Mais pour développer les connaissances des enfants en mettant à profit leurs idées, leurs sentiments et leurs pensées, le catéchiste doit:

a Etre bien familiarisé avec les idées de l'enfance, afin de pouvoir la former d'après ses idées, et non d'après celles du catéchiste;

b Il doit savoir proportionner toujours son enseignement aux capacités intellectuelles des enfants.

c Tout ce qu'il dit, il doit pouvoir le présenter aux enfants us une fo rme sensible; car, pour eux, toute la clarté de l'en-

seignement dépend des images sous lesquelles on le lui offre. Ce qu'on montre aux enfants dans la nature, ce qu'on leur raconte d'historique, ce qu'on leur met sous les yeux par une peinture aussi vive que s'ils le voyaient devant eux, fait sur leur âme une impression égale à celle que produirait le fait lui-même. Car que les phénomènes de la nature physique passent par l'œil, les faits historiques par l'oreille, pour arriver à l'homme, cela ne change rien au résultat. Pour les enfants, la nature est aussi bien une histoire que l'histoire humaine elle-même. Les phénomènes de la nature qui frappent leurs regards, ils ne les comprennent, non plus que les faits historiques, que par l'explication qu'on leur en donne au moyen de la parole humaine.

d. Le catéchiste devra donc, plus encore que le prédicateur, posséder le don de montrer la religion dans la nature et dans l'histoire, et, comme l'une et l'autre se manifestent dans l'art, les rendre intelligibles et saisissables au moyen de l'art; car les enfants sont de tous les ignorants les plus ignorants de tous.

Si le prédicateur doit rendre la doctrine de Jésus-Christ populaire pour le peuple, le catéchiste doit, si je puis ainsi dire, la rendre *enfantine* pour les enfants.

e. Mais comme on ne fait rien de rien, le catéchiste devra appeler l'attention et la réflexion des enfants sur ce qui se passe en eux et autour d'eux; car là où il n'y a chez les enfants nulle provision d'idées, de sentiments et de pensées, on ne saurait développer aucune connaissance, parce qu'il n'y a rien à développer.

Or, cette provision d'idées, de sentiments et de pensées suppose chez les enfants plusieurs exercices préparatoires d'attention et de réflexion.

Remarque. — La famille, la maison paternelle, le père, la mère, les frères, les sœurs, le pain qui est sur la table, le lait, le jardin de la maison avec ses fleurs, ses légumes, ses fruits, les animaux domestiques, les agneaux blancs qui bondissent

sur l'herbe, l'oiseau qui chante dans la cage, première galerie d'images pour le monde des enfants, et cette autrs plus grande, je veux dire la nature avec son soleil brillant, la pluie, la neige, le vent, le jour, la nuit, la lune, les étoiles, etc., et tout ce qui s'agite dans l'enfant, l'amour, la confiance, la reconnaissance envers les parents, et ce que l'enfant apprend à connaître en lui-même, l'œil, la main, la langue, etc., sont assurément les premières idées, les premières pensées qui se produisent dans le monde de la jeunesse.

Un bon catéchiste trouvera là une matière suffisante pour présenter aux enfants sous une forme sensible la doctrine céleste, et il n'aura pas besoin de les faire entrer, *par force*, dans le labyrinthe de l'histoire naturelle, pour ensnite les préparer à la question de savoir s'il y a un Dieu. Cette question ne s'agite même plus dans les écoles des philosophes qui, apercevant assez clairement leur Dieu au fond de leur conscience, rougiraient d'un pareil doute. La traiter devant des enfants est un scandale, en même temps que c'est une injure que le catéchiste se fait à lui-même.

f. Après avoir appelé l'attention et la réflexion des enfants sur ce qui se passe autour d'eux, le catéchiste aura soin de faire jaillir, avec une douceur et une sollicitude toute maternelle, de ce réservoir d'idées, de sentiments et de pensées, la connaissance de la vérité.

Remarque. — Le meilleur catéchiste serait assurément Socrate s'il vivait au milieu de nous, qu'il fût chrétien et catéchiste.

18. Les règles particulières du récit, des questions, des réponses et de l'examen sont les suivantes :

I. Pour faire le catéchisme avec fruit, il faut commencer par éclaircir à l'enfant ce qui doit devenir clair, et lui faire comprendre par des questions et des réponses ce qu'on lui a éclairci.

Or, cet éclaircissement préalable ne saurait mieux se faire que par des récits, par le partage du récit en questions que le catéchiste se pose et résout lui-même. La meilleure et la plus

sûre manière de se faire comprendre de l'enfant, c'est de résoudre soi-même les questions qu'on s'est posées, puis de les adresser à l'enfant, de les lui faire résoudre et répéter jusqu'à ce qu'un rayon de joie illuminant sa figure, il montre par ce témoignage irrécusable qu'il a réellement compris.

Le catéchiste devra donc posséder un triple don et un triple talent :

1° Celui de mettre assez de vivacité dans son récit pour que les enfants puissent en saisir l'ensemble ;

2° Celui de réduire le récit en questions et en réponses avec assez de justesse et de clarté, pour que les enfants puissent saisir les détails dont se compose l'ensemble ;

3° Celui d'amener, par des questions, des sous-questions et encore des questions, les enfants au point de pouvoir redire eux-mêmes les détails et l'ensemble, et prouver par leur propre explication qu'ils ont saisi, compris et retenu ce qu'on leur a raconté.

II. Pour que le récit puisse exposer aux enfants l'ensemble complet de la doctrine, il faut qu'il ait toutes les qualités que doit posséder un récit adapté au caractère et à l'intelligence des enfants.

Un récit est adapté au caractère et à l'intelligence des enfants, 1° quand le contenu en est puisé dans le cercle où se passe la vie des enfants, par exemple : « Lorsque Jésus eut atteint l'âge de douze ans, sa mère le conduisit au temple de Jérusalem ; » ou bien, quand il correspond à leurs occupations intellectuelles ;

2° Un récit est adapté au caractère et à l'intelligence de l'enfant, quand il ne renferme que des expressions qu'il comprend et auxquelles correspond une idée claire de sa pensée ; ou bien quand cette idée peut facilement être rendue intelligible par une description ou une comparaison. Par exemple : « Je vous ai dit que Jésus alla au temple de Jérusalem ; maintenant je vais vous dire ce qu'étaient Jérusalem et le temple de Jérusalem. Vous avez déjà été plusieurs fois dans quelque ville voisine, et vous venez tous les jours à l'église de votre village. Eh bien,

figurez-vous que cette petite ville ou que l'église du village est de six à dix fois plus grande, et vous aurez une idée de l'étendue de la ville et du temple de Jérusalem. Le mot temple, mes enfants, est un mot latin, et signifie une grande église, etc. »

3° Un récit est conforme au caractère et à l'intelligence des enfants, quand leur attention est soutenue par toutes sortes d'applications, et par ce qu'on a coutume d'appeler la vivacité et l'intérêt du récit ; par exemple, mettre les personnages en scène, et les faire s'expliquer par un langage alternatif. Ainsi, Jésus-Christ ne se contentait pas de dire de l'enfant prodigue : « Il prit la résolution de retourner à la maison paternelle et de demander pardon à son père ; » mais il lui mit ces paroles dans la bouche : « Je veux me lever, retourner auprès de mon père et lui dire : Mon père, j'ai péché, etc. »

4° Un récit est conforme au caractère et à l'intelligence des enfants, quand l'idée principale que le récit doit expliquer, mettre en relief et graver dans la mémoire d'une manière ineffaçable, ressort continuellement, et qu'à la fin du récit elle apparaît dans un jour lumineux. Quant aux peintures accessoires et aux digressions, elles ne servent qu'à maintenir l'attention des auditeurs.

RÉCIT CONFORME AUX RÈGLES QUE NOUS VENONS DE POSER.

Des bienfaits qu'on ne saurait assez apprécier.

Il était une fois un prince de la couronne, fils d'un grand seigneur, qui devait devenir roi après la mort de son père. Ce jeune prince avait entre autres défauts celui d'aimer l'argent. « Pourvu que j'aie de l'argent, disait-il, beaucoup d'argent, cela me suffit. » Son maître, ou comme on dit, son précepteur, voulant lui montrer combien il était ridicule de faire tant de cas de l'argent, le pria, un jour qu'il faisait une chaleur étouffante, d'emporter avec lui dans la forêt un coffre tout rempli d'argent. Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que le prince ne fût tourmenté par une soif ardente, et ne demandât à boire avec instance. Sa soif devenant de plus en plus vive, le prince de-

manda de l'eau à grands cris. « Mais, lui dit son maître, l'eau n'a pas de valeur ; l'or est de beaucoup préférable. L'eau, c'est pour les personnes communes ; l'or, pour les grands messieurs. Le prince n'y voulant point entendre, pria son maître d'aller le plus vite possible lui chercher de l'eau à la maison, sinon qu'il mourrait de soif. Son maître, ouvrant alors le coffre et lui présentant douze ducats, une somme d'argent énorme : « Tenez, lui dit-il, voilà de quoi vous rassasier ; il n'y a rien de tel que l'or ; quand on en a on peut aisément se passer d'eau. » Mais le prince, malgré tout cet or, fut loin d'être satisfait ; car il ne pouvait pas le boire, et ce qu'il lui fallait avant tout, c'était de l'eau pour apaiser sa soif.

Son maître lui donna encore vingt-quatre ducats, et lui dit : « Pour cette fois, vous avez de quoi faire passer votre soif ; quand on a reçu dans une seule matinée vingt-cinq ducats, on n'a pas à se plaindre. » Le prince perdit patience, et pria en grâce le cocher, le conducteur de la voiture, de partir au plus vite pour la maison. Son maître jeta encore trente-six ducats dans son chapeau, en lui disant : « Pour le coup, je pense que vous serez content, et que vous préférerez soixante-douze ducats à une gorgée d'eau fraîche ! » — « Non, dit le prince, si je n'ai pas d'eau à boire, je n'ai que faire de ces soixante-douze ducats. » Son maître le conduisit alors dans un buisson où il avait placé un jeune berger avec une outre d'eau fraîche.

A cette vue, le prince ne se posséda plus de joie et courut aussitôt demander à boire ; mais, à son grand étonnement, le berger n'y voulut point consentir. « Je ne vous donnerai pas cette eau, jeune prince, dit-il ; j'en ai besoin pour moi et pour mes parents qui, là-haut, sur la montagne, font un si rude travail. » Le prince lui promit un ducat s'il voulait le laisser boire. « Non, répondit le berger, vous me donneriez vingt ducats, que vous n'auriez pas mon eau. » A ces mots, le prince regarda son maître, et le pria de lui venir en aide. « Aie la bonté, mon cher enfant, de donner à boire au prince de la couronne, qui se meurt de soif, » se contenta de dire le maître. Alors le berger présenta

son eau, et le prince but avec un plaisir sans égal. — « Vous le voyez, dit le précepteur en s'adressant au prince, un peu d'eau vaut mieux que tout l'or du monde, quand avec cet or on ne peut pas se procurer de l'eau; par conséquent, la prière que nous adressons à des hommes de bien vaut mieux que tous les ducats du monde, puisque, avec cette prière, on peut obtenir de l'eau, et que, dans bien des circonstances, on n'en saurait obtenir avec des ducats ! »

Le prince de la couronne rougit, et depuis ce moment il considéra l'argent avec des yeux tout autres.

Vous voyez, mes enfants, quel grand bienfait c'est que d'avoir de l'eau au moment de la soif.

Cet art d'enseigner par des récits, Jésus-Christ lui-même l'a consacré par son exemple. Qui ne se rappelle la touchante histoire de ce voyageur qui allait à Jéricho (*Luc*, x), celle de l'enfant prodigue (*Luc*, xv), celle du riche et du pauvre (*Luc*, xvi)? Jésus-Christ connaissait trop bien la nature de l'homme, il était trop initié à la vérité et à la manière de l'enseigner, pour n'être point prodigue de récits.

III. Mais, outre que le récit a pour objet de préparer l'intelligence des enfants en se proportionnant à leurs aptitudes, il a encore pour but d'exposer d'une manière claire, vive et durable toute l'instruction que l'on vient de graver dans ces jeunes intelligences.

Or, ce but, le catéchiste ne saurait l'atteindre

a Qu'en circonscrivant dans d'étroites limites la matière de ses explications;

b Qu'en choisissant pour sujet des vérités à la portée de l'intelligence des enfants;

c Qu'en se plaçant pour le traiter au point de vue historique;

d Qu'en le présentant sous autant de formes qu'il est besoin pour qu'il soit compris des enfants.

Le catéchiste veut conduire ses enfants à Jésus-Christ : il devra donc, pour leur prouver que Jésus-Christ est l'ami des

enfants, leur raconter l'histoire de ces mères et de ces enfants qui, se pressant autour de Jésus avec une douce violence, furent repoussés par les disciples qui voulaient procurer quelques instants de repos au Sauveur fatigué. Jésus reprocha aux disciples leur dureté, prit le parti de ces mères, reçut leurs enfants dans ses bras, les embrassa et prononça cette parole si significative : « C'est pour eux qu'est le royaume des cieux. » — Ce passage, qui est l'âme de tout le récit, le catéchiste en ira chercher l'interprétation dans le propre cœur de Jésus-Christ. Il dira, par exemple :

Jésus-Christ invitait les Israélites à croire en Dieu, à se confier en lui, à s'attacher à lui avec amour, à le reconnaître, à l'adorer et à l'aimer comme étant le Père céleste. Malheureusement, il trouva peu de crédit chez les riches et les savants : c'est qu'à leurs yeux il n'était ni assez riche, ni assez grand, ni assez savant. Il s'adressa donc à la basse classe du peuple, et principalement aux enfants ; car, disait-il, *ceux-ci peuvent encore croire, espérer, aimer ; ils recevront de ma main le royaume de Dieu, comme un enfant reçoit un morceau de pain de la main de sa mère.*

IV. Quand je dis qu'en expliquant la religion aux enfants, on doit se placer au point de vue historique, ces paroles signifient que tout ce que Jésus-Christ a enseigné, est :

1. Envisagé comme étant sa doctrine, un fait historique, *ipse dixit ;* que ce que Jésus-Christ a enseigné peut être expliqué, éclairci et gravé dans la mémoire :

2. Ou par l'histoire de Jésus-Christ et des Apôtres ;

3. Ou par les révélations antérieures de Dieu, lesquelles sont aussi de l'histoire ;

4. Ou par des faits particuliers empruntés à l'histoire du Christianisme ;

5. Ou enfin par tous ces faits pris collectivement.

V. La doctrine morale du Christianisme, non moins que sa doctrine dogmatique, peut aussi être exposée à un point de vue historique ; car,

a Outre que Jésus-Christ, comme législateur de la nouvelle alliance, a formulé cette loi, *ipse dixit ;*

b Outre qu'il l'a manifestée en lui dans toute la plénitude de la loi de charité ;

c Outre qu'il a écrit en caractères vivants avec le doigt de l'Esprit divin, cette loi de charité dans le cœur de ses disciples,

d La vie de tous les Apôtres, celle de tous les vrais chrétiens peut encore être considérée comme une copie de la vie de Jésus-Christ, et comme une vivante image de sa loi.

Au surplus, comme chaque vertu a une beauté et une valeur intrinsèques indépendantes de ses conséquences ; comme chaque vertu se manifeste par ses salutaires influences sur le bonheur de l'homme ; comme cette beauté et cette valeur intrinsèques, non moins que leurs conséquences heureuses, peuvent être exposées dans un récit sous forme de tableau ; comme les défauts, les vices, les péchés des hommes ont en soi et indépendamment de leurs conséquences, quelque chose de repoussant et d'odieux qui se révèle par les influences funestes qu'ils exercent sur le bien-être de l'homme ; comme cette laideur du pécheur, non moins que ses suites, peuvent être exposées dans un récit faisant l'office de tableau, il sera aisé au catéchiste d'augmenter de récits nouveaux, empreints de l'esprit qui règne dans les paraboles de Jésus-Christ, la richesse infinie de l'histoire.

Remarque. Quand un sujet quelconque est déjà suffisamment clair pour une certaine classe d'auditeurs, le catéchiste pourra réduire de suite l'ensemble en questions et en réponses, sans s'arrêter au récit.

PARTAGE DU RÉCIT EN QUESTIONS ET EN RÉPONSES.

VI. Non-seulement le récit doit, comme ensemble, être bien saisi par les enfants ; mais il faut encore que ses caractères spéciaux soient compris et gravés dans la mémoire. Or, c'est là ce qu'on obtient au moyen des questions et des réponses.

Ce démembrement a encore un autre avantage : celui de mettre dans un jour plus éclatant les questions principales, et de

les faire résoudre par les enfants. Car si le catéchiste doit réduire le tout en questions et en réponses, l'élève doit, de son côté, apprendre à résoudre ces questions.

VII. Cette réduction ne doit pas être purement logique, mais elle doit être accompagnée d'une explication suffisante, soit des mots, soit des idées, soit du sens.

Quand le catéchiste, semblable au Sauveur, qui bénissait les enfants et leur distribuait le pain de la vie éternelle, a fait son récit et l'a présenté dans un tableau propre à toucher l'imagination et le cœur des enfants, il fait entrer ce même récit dans leur intelligence au moyen de questions qu'il pose et qu'il résout.

EXEMPLE :

Première question. Pourquoi les mères amenèrent-elles leurs enfants à Jésus-Christ ?

Réponse : Pour qu'il les bénît.

Deuxième question. Jésus-Christ avait donc le pouvoir de bénir les enfants ?

Réponse : Oui.

Troisième question. Qu'est-ce que cela veut dire : Bénir les enfants ?

Réponse : Cela veut dire : les recommander à l'amour éternel du Père céleste, et exciter en eux le sentiment de l'amour de Dieu.

Quatrième question. Jésus-Christ a-t-il donc réellement béni les enfants ?

Réponse : Lorsqu'il les eut reçus dans ses bras, et embrassés, il les offrit à son Père céleste. Et, au moment où il leur imposa les mains, il excita dans leurs jeunes cœurs le sentiment de l'amour du Père céleste.

Cinquième question. Que signifient donc ces mots : C'est pour eux qu'est le royaume des cieux ?

Réponse : Ils signifient que les enfants peuvent encore croire, espérer, aimer, qu'ils ne sont pas encore absorbés dans les af-

faires de la terre, qu'ils ne sont pas encore esclaves des plaisirs des sens, comme tant d'autres plus âgés qu'eux. Ils peuvent donc croire en Dieu, espérer en lui, l'aimer.

Sixième question. Pourquoi donc les disciples voulurent-ils renvoyer les mères et les enfants?

Réponse : Leur Maître s'étant fatigué pendant toute la journée à faire du bien, ils auraient voulu qu'on le laissât un peu se reposer le soir; il faut dire aussi que les disciples n'avaient pas à un aussi haut degré que le Sauveur, le vif sentiment des besoins de ces mères et de ces enfants.

Septième question. Quelle est la leçon que les enfants doivent tirer de cette histoire?

Réponse : Qu'il est certain que Jésus aime extraordinairement les enfants.

Quoi encore?

Réponse : Que les enfants peuvent appeler Dieu leur Père, et Jésus-Christ leur aimable Sauveur; qu'ils peuvent déjà croire à la parole de Jésus-Christ, mettre en lui leur confiance, et l'aimer.

Quoi encore?

Réponse : Qu'ils peuvent avoir part au royaume de Dieu, — s'ils le veulent.

Quoi encore?

Réponse : Que Jésus-Christ a le pouvoir de les bénir, etc., etc.

EXAMEN DES ENFANTS, PAR DES QUESTIONS ET DES SOUS-QUESTIONS.

VIII. Questionner les enfants, c'est, à proprement parler, les enfanter à la science en mettant à profit le fonds de leurs connaissances, de leurs idées et de leurs sentiments.

La vraie manière de questionner est la plus inconnue et en même temps la plus profitable; on l'apprend par la lecture des ouvrages qui montrent d'une manière pratique les bons résultats des interrogations, et par l'exercice.

Parmi les écrits qui, à ma connaissance, méritent sous ce

rapport d'être recommandés, il y en a surtout deux : le premier est un ouvrage de l'antiquité, et a pour titre les *faits mémorables de Socrate,* par Xénophon ; le second est un ouvrage récent, imprimé à Salzbourg. Les essais que je donnerai plus loin devant expliquer ce que j'entends par « l'art de questionner, » je m'en tiendrai ici au strict nécessaire.

IX. Celui qui sait bien questionner fait surtout en sorte : *a* Que les enfants comprennent bien les questions. Car n'eussiez-vous devant vous que des Aristotes, s'ils ne comprenaient pas vos demandes, il leur serait impossible d'y faire une bonne réponse; cette remarque est surtout vraie quand il s'agit des enfants. *b* Celui qui sait bien questionner fait en sorte (au moins avec les jeunes enfants) que chaque question reçoive une réponse juste. Il est certaines questions qui peuvent être résolues par un *oui* ou par un *non*. *c* Celui qui sait bien questionner fait en sorte que dès le début de son instruction la question mette la réponse dans la bouche de l'élève, et rende impossible toute réponse saugrenue. Je dis, dès le début de l'instruction ; car peu à peu les questions doivent être faites de telle sorte qu'elles obligent à réfléchir. *d* Celui qui sait bien questionner tire les questions qui suivent une première réponse, moins de son propre fonds que de la réponse même qui a été faite; et, *e* il continue de questionner jusqu'à ce que la réponse soit satisfaisante, tout en ne perdant jamais de vue les capacités de l'enfant et l'importance de la doctrine.

19. Ce qui communique au récit et à l'interrogation du catéchiste une vie nouvelle, c'est le talent de savoir emprunter au monde des enfants les comparaisons qui s'adaptent le mieux à leur intelligence. Ce sont celles-là qu'on aime le mieux, qu'on comprend le plus facilement, qu'on entend le plus volontiers et que l'on conserve le plus longtemps; ce sont elles qui stimulent, attirent et forment le plus. Par les comparaisons, la nature devient une école pour les enfants, et tout ce qui les entoure se transforme pour leur cœur en une parole vivante. Heureux le jeune homme pour qui ce qui est visible devient une image de

l'Invisible, et à qui les choses extérieures font connaître les choses intérieures.

COMMENCEMENT D'UNE SYMBOLIQUE POUR LES ENFANTS.

Soir : Ne louez pas la beauté du jour avant d'être arrivé au soir : l'essentiel, pour les enfants vertueux, est qu'ils restent ce qu'ils sont.

Arbre : Quand l'arbre planté dans le jardin ne porte pas de fruits, les parents le coupent et il faut qu'il sorte du jardin. Il en est de même du jeune homme qui n'a rien appris dans sa jeunesse ; on ne saurait l'employer à rien ; chacun est content de pouvoir s'en débarrasser.

Montagne : Il est plus facile de descendre la montagne que de la monter. C'est ainsi qu'il est plus facile d'accorder aux cinq sens ce qu'ils veulent que de le leur refuser. Et pourtant, il faut bien gravir la montagne si l'on veut atteindre le sommet. De même, il faut se refuser nne foule d'agréments, si l'on veut devenir bon et vertueux.

Fontaine : L'eau fraîche d'une fontaine vaut mieux que le réservoir de pierre on de bois qui la renferme. De même, les hommes valent mieux que leurs habits. Le réservoir ne rend pas l'eau fraîche meilleure : pareillement, un bel habit ne rend l'homme ni plus habile, ni plus pieux, ni plus aimable.

Surplis : Le surplis que je porte sur le corps, ce n'est pas le prêtre lui-même : c'est ainsi que l'extérieur n'est jamais l'intérieur, que la chose n'est jamais la personne, etc.

Tache d'encre : On ne saurait laver avec de l'encre une tache d'encre qu'on a sur la figure ; il faut de l'eau propre : c'est pourquoi, si vous voulez devenir vertueux, attachez-vous aux bons et non aux méchants. L'encre noire noircit ; les mauvaises sociétés rendent mauvais.

Buisson d'épines : Les buissons d'épines ne portent point de pommes : jeunesse passée dans l'oisiveté ne porte point les fruits de la vertn dans un âge plus avancé.

Glace : Souvent la glace se rompt sous les pieds de celui qui s'amuse à patiner : c'est ainsi que les plaisirs, ceux-là même où nous nous croyons le plus en sûreté, sont souvent accompagnés de grands dangers.

Aune : L'eau de la mer ne saurait se mesurer à l'aune : nulle intelligence humaine ne saurait calculer les innombrables bienfaits du Seigneur. L'aune n'est pas faite pour mesurer l'eau : l'intelligence humaine n'est pas faite pour comprendre toute la bonté de Dieu.

Ane : Un âne, quelque quantité d'argent qu'il porte, est toujours un âne : c'est ainsi que la richesse ne donne ni de l'intelligence à ceux qui n'en ont point, ni de la vertu aux hommes vicieux, ni de la valeur à l'hommo.

Girouette : La girouette qui est sur le toit tourne au gré du vent : c'est ainsi que le cœur, quand on ne veille pas sur lui, se tourne tantôt de ci, tantôt de là, suivant qu'il est attiré par le charme du plaisir ; aujourd'hui il hait, demain il aime ; il est inconstant et s'agite sans relâche, jusqu'à ce qu'il trouve son repos en Dieu.

Champ : Celui qui ne sème point ne saurait moissonner : de même, si vous n'apprenez rien dans votre jeunesse, vous ne serez bons à rien dans votre vieillesse.

Feu : Le feu vous brûlera certainement la main, si vous la tenez au feu : c'est ainsi que vous ne manquerez pas de pécher, si vous vous exposez à quelque vive tentation.

Etincelle : Voyez comme les étincelles disparaissent vite d'un papier brûlé ; le papier et les étincelles ne durent qu'un instant : ainsi en est-il des biens de la terre ; ils fuyent comme l'éclair.

Echeveau : Quand votre sœur veut mettre en ordre un écheveau de fil, elle ne fera que l'enchevêtrer davantage, si elle se presse trop et devient impatiente : c'est ainsi que le défaut de patience et le trop de promptitude ne font qu'aggraver toute espèce de mal.

Echafaudage : On n'enlève pas un échafaudage avant que la la maison soit terminée : c'est ainsi que les enfants ne doi-

vent quitter l'école que lorsqu'ils ont appris le nécessaire, et même un peu au delà.

Gants : Les mains valent mieux que les gants les plus riches; la santé vaut mieux que l'argent et les habits. La couverture est faite pour le corps, et non le corps pour la couverture.

Chien : Quand le chien mord son maître, il reçoit des coups; et quand l'enfant afflige son père, il ne mérite pas mieux. Car de même que le chien est pour garder son maître, de même l'enfant est là pour être la joie de ses parents, de ses frères et de ses connaissances.

Citrouille : Si vous découpez des lettres sur une citrouille, vous les verrez croître avec cette citrouille : il en faut dire autant, mes chers enfants, de ce que vous apprenez étant jeunes.

Déjeuner : Le matin vous recevez à déjeuner, le soir à souper; chaque chose a son temps.

Mère : L'enfant dort tranquille sur le sein de sa mère : de même l'homme, qui s'abandonne à Dieu, repose en paix dans le sein de l'Amour éternel.

Écriture : Il ne suffit pas d'écrire le mot pain dans votre livre pour vous faire passer la faim : c'est ainsi qu'il ne vous sert de rien de prononcer ces belles paroles : « Je veux travailler, » si vous ne travaillez pas réellement.

Fruits : a. Les fruits n'ont de goût que lorsqu'ils sont mûrs; *b.* Il faut attendre longtemps avant qu'ils le soient; *c.* Chaque jour on approche davantage de la maturité : c'est ainsi, mes enfants, que vous ne ferez véritablement la joie de vos bons parents que lorsqu'ils verront que, par votre application au travail et votre obéissance, vous approchez du temps de la maturité : c'est ainsi que vous n'apprendrez que peu à peu ce qui vous est nécessaire, et qu'au lieu de croire que vous comprenez déjà tout, vous devez vous appliquer à faire journellement de nouveaux progrès.

Orgue : L'orgue est toujours à l'église; il contribue à embellir le culte, il vous accompagne quand, avant le catéchisme ou le sermon, vous chantez le *Veni, sancte Spiritus,* etc.; et ce-

pendant on ne peut pas dire de l'orgue qu'il est pieux, qu'il prie bien; car il ne fait pas cela de lui-même, il ne sait pas même ce qu'il fait, n'ayant ni sentiment ni intelligence : et c'est ainsi, mes enfants, qu'il ne vous sert de rien d'être à l'église et de réciter de bouche toutes sortes de belles prières, si votre esprit n'y est pas et si votre cœur n'y prend aucune part.

Charrue : Ni la charrue ne sert de rien au paysan s'il ne s'en sert pas pour labourer ses champs, ni le blé s'il ne le sème pas : de même, ni l'école ne sert de rien aux enfants si les enfants n'y vont pas; ni l'église s'ils n'y prient pas; ni les livres s'ils ne les lisent pas.

Pluie : Le bon Dieu envoie la pluie aux bons comme aux méchants : par conséquent vous devez souhaiter, et, si vous le pouvez, faire du bien aux gens vertueux comme aux impies.

Rose : La rose ne tarde pas à se faner : ainsi en est-il des années de la jeunesse.

Sable : Ce que le sable est pour l'œil, le péché l'est pour la conscience.

Enseigne d'auberge : De ce que l'aubergiste a une belle enseigne, il ne s'ensuit pas que son vin et sa bière soient meilleurs. Les belles paroles ne font rien. L'homme le plus vertueux n'est pas celui qui parle le mieux. Tout dépend de ce que l'on est et de ce que l'on fait; être bon et faire le bien : voilà l'essentiel.

Boule de neige : De même qu'une boule de neige augmente insensiblement de volume à mesure qu'elle roule; de même l'habileté dans le mal ou dans le bien augmente à proportion qu'on fait le bien ou le mal.

Sens : L'œil est bon; mais de ce que votre œil vous rend tous les services possibles, vous ne pouvez pas vous passer de votre pied pour marcher. Le pied n'est pas méprisable, parce qu'il n'est pas l'œil. C'est ainsi que nous ne devons mépriser aucun homme, parce qu'il est plus faible, plus petit, plus pauvre que nous. Car il faut qu'il y ait dans le monde des faibles et des forts, des petits et des grands, des riches et des pauvres.

Paille : Quand on vanne le blé, tout ce qui est paille s'envole ; il n'y a que le blé qui reste : c'est ainsi que les saintes joies de l'homme vertueux ont de la durée, tandis que les plaisirs des pécheurs n'ont qu'un instant.

Cheval de bois : Il y a quelques années, vous preniez plaisir à être assis sur votre cheval de bois, tandis que maintenant vous seriez tout honteux d'être condamné pour quelque faute à vous asseoir devant vos condisciples sur un pareil cheval. Eh bien, voilà pourtant l'état où vous vous trouvez, chaque fois qu'au lieu de travailler, de prier, d'étudier, vous vous amusez à causer, à rire, à pousser votre voisin, etc. Celui qui ne fait pas ce qu'il doit est assis sur un cheval de bois.

Horloge : Quand une horloge va bien, elle ne sonne jamais midi avant onze heures, ni onze heures avant dix heures : c'est ainsi que vous ne devez jamais demander de jouer avant d'avoir étudié, ni de manger avant d'avoir travaillé.

Père : Votre père ne vous donne pas une pierre quand vous lui demandez du pain : c'est ainsi que, si vous l'en priez, le Seigneur ne manquera pas de vous accorder toutes sortes de biens.

Roue de voiture : Le paysan ne saurait se servir d'une voiture qui a une roue cassée : le maître d'école ne saurait rien faire avec des enfants paresseux.

Branche : La petite branche qu'on arrache du noyer se sèche et ne porte plus de fruit : c'est ainsi, mes amis, que si vous ne restez pas fidèles à la doctrine, à l'exemple et à la grâce de Jésus-Christ, vous ne deviendrez jamais pieux et ne porterez jamais de bons fruits. Une branche séparée de l'arbre, ne tirant plus aucun suc de la terre, est condamnée à sécher, etc., etc. (Conf. Miller, *L'art de catéchiser.*)

20. En ce qui concerne la méthode d'enseigner et l'ordre qu'il y faut observer, le catéchiste jouit d'une pleine liberté. La simplicité, la clarté, la facilité de retenir, la brièveté sont les qualités qui constituent le meilleur mode d'enseignement pour les enfants. Toutes les doctrines du christianisme peuvent se rapporter

aux questions suivantes : 1° Qu'est-ce que le chrétien doit croire? 2° Que doit-il espérer? 3° Que doit-il aimer, faire et omettre? 4° Comment peut-il recevoir des forces d'en-haut et les employer à devenir pieux, bon et heureux? Tel est, à peu d'exceptions et de changements près, l'ordre le plus simple des cinq parties de notre petit catéchisme :

PREMIÈRE PARTIE : *De la Foi* ; DEUXIÈME PARTIE : *De l'Espérance* ; TROISIÈME PARTIE : *De la Charité* ; QUATRIÈME PARTIE : *Du bien qu'il faut faire et du mal qu'il faut éviter*, en d'autres termes : *De la Justice chrétienne* ; CINQUIÈME PARTIE : *Des Sacremen de la prière, de la grâce*, etc.

Il est des catéchistes qui, aimant à trainer leur pesante érudition jusque dans la société des enfants, commencent par leur parler de la religion naturelle, rationnelle, puis de la religion chrétienne, et seulement ensuite de la religion catholique.

Sans rappeler ici que toute religion doit être surnaturelle quant au fond de sa doctrine, et positive quant à sa forme; sans rappeler combien d'esprits ont perdu, dans la nature et dans la spéculation, la foi en Dieu et en la vie éternelle, et que c'est dans l'histoire des révélations divines que l'âme de l'enfant peut le plus facilement trouver son Dieu et l'adorer, je me contenterai de dire :

« Si Jésus-Christ est notre salut et notre tout ; si, comme *Logos*, il est lui-même la raison éternelle ; s'il nous a lui-même interprété le texte fondamental de la nature, et s'il nous a révélé ce qu'aucune nature, avec ses formes infinies, ni aucune intelligence et pensée humaine, avec ses opinions innombrables, ne peuvent nous faire connaître ; si ses doctrines, consignées dans l'Évangile, nous sont conservées dans le sein de l'Église ; si, pendant son séjour sur la terre, Jésus-Christ a si tendrement aimé les enfants qu'il les a nommés ses héritiers, pourquoi ne conduirions-nous pas tout d'abord dans les bras de leur Ami les bien-aimés de Jésus-Christ? Pourquoi ne voudrions-nous pas tout d'abord leur faire trouver Dieu en Jésus-Christ?

Sans doute que la nature est aussi une Bible pour les enfants ;

mais ils n'y comprendront rien s'ils n'y lisent pas avec les yeux de Jésus-Christ. Sans doute que Jésus-Christ lui-même nous a envoyés à l'école des fleurs et des petits oiseaux ; mais il faut que ce soit sa parole seule qui nous interprète le langage des fleurs et des oiseaux, si nous voulons y trouver Dieu. Sans doute que la nature doit être pour nous une image et un emblème de la vérité ; mais il n'est pas moins vrai que c'est Jésus-Christ seul qui nous a révélé les conseils éternels de l'éternel Amour. Un sage catéchiste n'aura donc pas besoin de commencer par faire boire les enfants à la citerne entr'ouverte de la religion naturelle, avant de les conduire à la fontaine d'eau vive.

21. 1° Comme l'amour de Dieu renferme nécessairement l'obéissance à la loi sainte aussi bien que toutes les autres vertus ; 2° comme l'amour de Dieu a dans l'amour des enfants pour leurs parents un touchant analogue, puisqu'il se trouve dans le cercle habituel des enfants ; 3° comme ce sont les premières impressions qui durent le plus longtemps, le catéchiste devra profiter de toutes les occasions pour éveiller le sentiment de l'amour de Dieu. Et puisque le Dieu inaccessible nous est devenu accessible en Jésus-Christ, il devra s'efforcer de développer et de fortifier le sentiment de la reconnaissance envers Jésus-Christ. Ce chemin, que la Bible suit avec les hommes, le catéchiste le doit suivre avec ses élèves.

22. Pour le même motif, le catéchiste doit juger inutile de parler devant les enfants un langage différent de celui de l'Evangile, se contentant de bien leur éclaircir les idées figuratives de Jésus-Christ, et d'en rendre le précieux contenu cher à leur cœur sensible.

Un exemple : Jésus-Christ est appelé successivement dans l'Ecriture sainte, la pierre angulaire, la vigne, l'agneau, le pasteur, le semeur, l'homme qui a le van à la main, la voie, le but, la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, le pain vivant descendu du ciel, etc. Or, il est très-facile d'expliquer aux enfants ce que signifient, prises dans leur sens

naturel, les expressions pierre angulaire, vigne, agneau, semeur, pasteur, chemin, but, lumière, pain, etc.; ou plutôt il est superflu de vouloir éclaircir ce qui est clair de soi, puisque tout cela leur est expliqué par ce qu'ils ont vu autrefois, et parce qu'ils voient tous les jours. Il ne lui sera pas difficile de faire comprendre dans quel sens élevé Jésus-Christ est agneau, pasteur, lumière, pain, pierre angulaire, vigne, voie, semeur et maître de la moisson... Lorsque la divinité a été si rapprochée de nous, lorsqu'elle nous est devenue si visible par Jésus-Christ, pourquoi voudrions-nous l'éloigner du cœur des hommes, et la leur rendre inaccessible, invisible?

Ainsi donc, au lieu de négliger à dessein dans l'enseignement public ces sortes d'expressions qui caractérisent si bien les grandes vérités d'où dépend le salut du monde, comme quelques-uns croient devoir le faire, il faut les employer à l'usage qu'en fait la Bible elle-même, c'est-à-dire à propager la connaissance et l'amour de la vérité, je veux dire de Jésus-Christ; ces expressions renferment un sens profond, facile à expliquer et à retenir.

23. Afin de se conformer encore davantage aux capacités et aux connaissances déjà acquises des enfants, le catéchiste partagera les enfants en plusieurs classes, et donnera à chacune l'enseignement qui lui convient. De même qu'il y a une différence entre le lait et la nourriture solide; de même il en existe une entre les enfants qui ont besoin de lait, et les personnes d'un âge mûr, à qui il faut une nourriture plus forte.

Si l'on partage les élèves en trois classes, on pourra présenter à la première quelques doctrines élémentaires sur Dieu, sur notre Sauveur, sur la crainte de Dieu, la prière, l'obéissance, etc.; à la seconde classe, les plus excellentes vérités tant dogmatiques que morales, entremêlées de courtes sentences tirées de l'Écriture sainte; à la troisième, les vérités complètes de la religion ramenées à un tout facile à retenir, avec application à l'âme et à la vie humaines.

Si on les partage en deux classes, le catéchiste fera en sorte

que les élèves apprennent dans la seconde à connaître avec plus de détails, plus complétement et avec plus d'ensemble ce qu'ils auront appris dans la première.

Remarque. — Sous ce rapport, le catéchisme, qui, sans cela consistait simplement à expliquer la religion aux enfants sous forme de questions et de réponses, a reçu une signification plus étendue, puisqu'il a dû s'adapter aux différentes classes. De là la distinction de petit et de grand catéchisme.

24. Le catéchiste bannit, autant que possible, de l'enseignement des enfants, tout ce qui pourrait être désagréable. Car ce qui est fastidieux dans l'enseignement éloigne de la religion, et fait que l'on confond celle-ci avec les expressions choquantes sous lesquelles on l'annonce.

Parmi les choses désagréables aux enfants, il faut compter :

1. La durée trop longue du catéchisme ;

2. La froidure, la malpropreté, etc., du local ;

3. Les murmures et le caractère sombre du catéchiste ;

4. Le ton criard et fatigant ;

5. Les paroles injurieuses et les coups dont quelques-uns se servent pour faire entrer la vérité dans la tête des enfants ;

6. Les questions mêmes que l'on traite, et qui souvent n'ont aucun charme pour les enfants ;

7. La méthode qui se borne à faire apprendre par cœur, toujours apprendre par cœur, rien qu'apprendre par cœur ;

8. Le langage, lorsqu'il est tout à fait inintelligible pour les enfants.

25. L'esprit inconstant des enfants, en général ; l'absence chez la plupart de connaissances acquises ; le peu d'intelligence de quelques-uns ; mille autres inconvénients qu'offre nécessairement l'enseignement des enfants et que ne sauraient concevoir ceux qui n'en ont pas l'expérience. Ces inconvénients, il est vrai, tout en n'étant que des bagatelles, anéantissent les premiers efforts du catéchiste, et finissent, à force de s'accumuler et de se reproduire,

par rendre le ministère du catéchiste souverainement onéreux et pénible, et prouvent qu'une patience, je dirais presque surhumaine, est l'une des premières qualités du bon catéchiste. Il lui faut donc de la patience pour rester calme en présence de réponses inattendues autant qu'ineptes, en présence de la vivacité et de la pétulauce de cette sorte d'enfants pour qui tout est important, hormis l'étude. Il lui faut de la patience pour faire saisir aux enfants, à force de répétitions, la vérité la plus commune. Il lui faut de la patience pour savoir amener à son but les réponses maladroites des enfants, pour en tirer de nouvelles questions, jusqu'à ce que, à force d'exercices, le jour se fasse dans leur intelligence, etc.

26. De toutes les ressources du catéchiste, l'une des plus adroites est celle qui consiste à transformer la doctrine en faits, c'est-à-dire àla mettre en action. (Voir plus loin le 4e *exercice.*)

27. Un bon catéchiste ne néglige aucune occasion pour exposer aux regards des enfants ce qu'ils ont entendu, pour transformer l'ouïe en vue. Ainsi, s'il montre les récits bibliques représentés sur des images ou des tableaux, les enfants écouteront d'autant plus volontiers ce qu'il racontera qu'ils l'auront vu de leurs yeux (1).

28. Le meilleur catéchiste ne saurait s'abstenir complétement de faire apprendre par cœur. Mais, en cela, il doit faire en sorte : 1° que les enfants n'apprennent par cœur que des choses dont ils ont déjà quelque idée; 2° qu'ils n'apprennent que le plus essentiel; 3° que les exercices de mémoire n'enlèvent pas aux fonctions de la réflexion leurs forces et leur temps; 4° que les pieux sentiments des enfants se développent et se fortifient parallèlement. Ce qui n'est gravé que dans la mémoire n'est pas encore gravé assez profondément. Ce qui doit arriver à la vie doit vivre au fond de l'âme.

(1) En Bavière, plusieurs curés ont l'habitude de montrer aux enfants les principaux faits de l'histoire évangélique représentés sur des lithographies, qu'ils exposent dans les écoles et dans les églises. Les tableaux qui sont dans les églises peuvent aussi servir au même but.

29. Aussi, un bon catéchiste ne se contente pas de donner des idées à ses élèves; à l'idée qui rend la pensée claire à l'intelligence il joint le sentiment qui conserve la pensée dans le cœur. Par exemple :

« Aujourd'hui, mes enfants, je vous ai expliqué ce que signifie cette demande : *Donnez-nous notre pain de chaque jour*. Mais il ne faut pas l'oublier de suite, comme si vous n'en aviez jamais entendu parler. Quand, à l'église, en classe, ou quelque part que ce soit, on vous dit quelque chose de bon, on ne vous le dit pas pour que vous l'oubliiez, mais pour que vous fassiez ce qu'on vous a dit. Ainsi, quand vous recevez le pain que vous demandez à vos parents, vous ne devez pas le prendre sans éprouver aucun sentiment de reconnaissance, et courir le manger, comme fait le petit chien à qui vous donnez du pain; mais vous devez vous dire :

Quel aimable père c'est que le bon Dieu, puisqu'il nous donne ainsi du pain;

Qu'ils sont bons, nos parents, dont Dieu se sert pour nous donner du pain;

Combien sont malheureux les pauvres enfants qui n'ont ni pain, ni parents, et qui vont mendier de porte en porte;

Combien nous devons remercier le bon Dieu, étudier, prier, travailler, puisque c'est Dieu qui nous nourrit, et que cela lui est agréable. »

30. Afin d'agrandir les connaissances de ses élèves, un bon catéchiste exhorte, comme pasteur, les parents et les maîtres d'école à ne pas contredire, ceux-là dans leurs familles, ceux-ci à l'école, son enseignement, mais à le corroborer. Les trois catéchismes, celui de la famille, celui de l'école et celui de l'église, n'en doivent former qu'un. Ce que le catéchiste a dit à l'église, l'instituteur doit le répéter à l'école et la mère dans la famille, afin que le même clou, qu'on me permette cette expression, recevant un triple coup, pénètre plus avant dans l'âme.

31. Mais pour que les enfants puissent relire à la maison ce

qu'ils ont entendu de la bouche du catéchiste, et recevoir là-dessus des éclaircissements de la part des parents, des maîtres ou des précepteurs, il serait à désirer que le prêtre mît entre les mains des enfants un petit livre contenant les questions et les réponses du catéchisme relevées de traits historiques, de comparaisons, de sentences, etc., et accompagnées de prières et d'exhortations propres à faire impression sur le cœur.

Pour atteindre son but, ce « petit livre des enfants » devrait être ainsi conçu :

I. Ce serait un traité complet de tout ce que le dogme et la morale renferment d'essentiel;

II. Outre les vérités dogmatiques et morales, il contiendrait, dans un langage intelligible, les principales preuves de la vérité, et les motifs les plus puissants de pratiquer le bien;

III. On y passerait graduellement des choses faciles aux choses plus difficiles;

IV. Pour le fond comme pour la forme, on n'oublierait jamais de prendre en sérieuse considération le degré d'intelligence du jeune âge (1).

32. Pour gagner la confiance des élèves et stimuler leur application, le catéchiste unira à cet air de sérénité qui donne à ses paroles, à sa figure et à ses gestes de la douceur et de l'attrait, et à cette condescendance qui fait qu'on s'oublie soi-même, une sage générosité qui captive l'attention des esprits légers, et stimule les paresseux par le désir des récompenses.

Remarques. C'est là une excellente occasion pour un pasteur zélé de mettre dans les mains de la jeunesse de bons ouvrages

(1) Un excellent écrivain, Ægidius Jais, a rempli ce but dans ses « Nouveaux travaux catéchétiques. »

Ajoutons, néanmoins, que le meilleur livre ne saurait jamais remplacer ce qui manque au catéchiste, tandis qu'un bon maître peut toujours remplacer ce qui manque à un livre. Voilà pourquoi l'amélioration de l'enseignement public devrait toujours commencer, non par des livres, mais par des « docteurs vivants. »

et de bonnes publications, quelle qu'en soit la forme, et, par elle, de les introduire dans les familles.

La coutume de distribuer des images aux enfants n'est pas aussi à dédaigner qu'on le pourrait croire. La première chose que nous faisons en ouvrant un livre nouveau, c'est de regarder les images qu'il renferme avant même de lire le texte. Or, pourquoi nous, qui aimons les images, voudrions-nous enlever ce plaisir aux enfants? L'image du bon Pasteur qui porte sa brebis sur ses épaules a, dans des moments critiques, préservé plus d'une jeune fille. Je sais bien qu'une foule d'images sont, tant pour le fond que pour la forme, au-dessous du médiocre; mais le bon pasteur a des yeux pour choisir ce qu'il y a de mieux.

Les images, avec pages imprimées qui parleraient au cœur, seraient les plus convenables.

Je ne connais pas beaucoup de fondation d'une utilité plus générale que celle qu'on nomme « les cadeaux des enfants du catéchisme, » quand elle a pour objet de mettre entre les mains des enfants des objets utiles et instructifs, en récompense de leur application en classe et de leur attention au catéchisme.

Dans la capitale de ma patrie, on a établi une fondation de ce genre, composée à l'usage des enfants et du peuple; on la nomme : « Aumône d'or. » J'en remercie la Providence, et je loue le zèle qui, je l'espère, saura en faire un bon usage.

33. Comme les enfants chantent volontiers, et qu'un bon maître ne néglige jamais de leur rendre l'étude agréable, son premier soin est de leur apprendre le chant, afin qu'ils puissent, avant et après le catéchisme, exécuter quelques strophes de cantique.

34. Le catéchiste ne doit pas confondre l'enseignement des enfants, enseignement dont le récit, le partage de ce récit et les questions constituent les trois parties essentielles, avec l'examen public et solennel qui revient toutes les années, et qui n'a pas pour but d'instruire les enfants, mais de convaincre toute la paroisse qu'ils ont bien compris leur catéchisme.

35. Le catéchiste doit distinguer la catéchisation publique qui se fait à l'église d'avec la catéchisation privée, ou publique, qui a lieu à l'école. Celle qui se fait à l'église, revêtant le caractère de fonction ecclésiastique, doit se faire avec plus de dignité et d'onction; elle s'adresse plutôt à la masse du peuple.

Voilà pourquoi, dans plusieurs localités, on fait précéder le catéchisme des enfants d'une courte explication de l'Évangile du jour; en quoi l'on prend plus en considération les besoins du peuple que ceux de l'enfance.

36. Quand il y a plusieurs ecclésiastiques dans une paroisse, ils peuvent et doivent partager entre eux le fardeau de l'enseignement catéchétique. Dans ce but, on divisera l'enseignement public en catéchisme pour les enfants, et en catéchisme pour la jeunesse. On assignera à chacune de ces divisions un local spécial, et en cas d'impossibilité, on emploiera le même local, mais à des heures différentes.

37. Un bon pasteur saura séparer les plus capables de ceux qui le sont moins, et distribuer aux diverses sections, à différentes heures, un enseignement différent.

38. Comme il n'y a pas une grande différence entre la science du peuple et l'ignorance des enfants, le pasteur se verra souvent obligé de répéter devant le peuple sous forme de sermon populaire, avec très-peu de différence, ce qu'il aura enseigné aux enfants pendant le catéchisme.

Quant à la manière dont ces sortes de conférences sur le catéchisme doivent se faire, nous appellerons l'attention sur les points suivants :

1. Elles doivent se faire de telle sorte qu'au lieu de remplacer l'Évangile, elles en soient plutôt une explication détaillée. Un chrétien qui connaît la lettre de l'Évangile et qui en possède l'esprit, souffre dans son âme d'être obligé, le dimanche, d'entendre le prédicateur, après quelques périodes, glisser rapidement sur l'Évangile, pour en venir à ce qu'il appelle le catéchisme. De là vient que le peuple, bien qu'il entende toujours

lire l'Évangile à l'église paroissiale, — ne le comprend jamais.

II. Dans ces conférences sur le catéchisme, il ne faut pas s'en tenir si strictement à son sujet qu'on ne puisse en venir à la fête du jour. Les jours de fêtes, le peuple attend quelque chose de spécial de la part du prédicateur. Or, cette attente, il ne faut pas qu'elle soit déçue ; il vaut mieux rompre de bonne grâce le fil de son discours et tâcher de dévoiler au peuple impatient l'idée chrétienne attachée à la fête que l'on célèbre.

III. Dans les conférences sur le catéchisme, il ne faut pas s'arrêter longtemps au même objet, comme on ferait avec de jeunes théologiens qu'on serait obligé de promener à travers tous les lieux communs et de saturer de science ; ce qui revient à dire qu'il ne faut pas leur enlever tout le plaisir qu'ils ont d'écouter, en les condamnant à n'entendre que des paroles vides et inintelligibles.

IV. Il faut faire grâce au peuple des subtilités de la casuistique, et ne pas justifier le préjugé de ceux qui disent que les conférences religieuses sont coulées dans le moule des discussions qui s'agitent dans les écoles.

V. Il faut sans cesse ramener le peuple chrétien aux vérités fondamentales du christianisme. Nous sommes des hommes, des pécheurs ; Jésus-Christ est le salut du monde : Retour à Dieu et foi en Jésus-Christ, tel est l'ordre du salut ; la foi agissante dans la charité et appuyée sur l'espérance, voilà la vie intérieure et spirituelle du chrétien. Ici-bas, la vie de la foi ; là haut, celle de la vue face à face ; ici, l'Église une, sainte, militante ; là haut, l'Église, une, heureuse, triomphante.

Remarque. S'il n'est rien de plus facile que de multiplier les conseils et les avertissements aux jeunes catéchistes, je ne connais guère, en revanche, de peine plus inutile. Un pasteur appliqué, pieux et ami de la vérité, trouvera dans les conseils que nous avons donnés des moyens suffisants pour ne pas manquer le vrai chemin. Une fois arrivé là, il rencontrera dans

l'affection qu'il aura pour sa paroisse, aussi bien que dans la pratique, deux guides excellents qui le conduiront plus loin que tous les préceptes. Un pasteur manque-t-il d'application, de piété, d'amour de la vérité et des enfants, nul ouvrage ne saurait l'initier à la vie intérieure d'un bon catéchiste.

39. Terminons en traçant le portrait du bon catéchiste.

I. L'instituteur des enfants est enfant autant qu'il faut l'être; il sait être enfant avec les enfants, pour faire des enfants des hommes.

II. L'instituteur des enfants est homme autant qu'il faut l'être, afin de maîtriser ses mouvements d'impatience et de vivacité, et montrer constamment au milieu des enfants l'image d'une sécurité sans nuage, d'une douceur inaltérable, d'une patience à toute épreuve.

III. L'instituteur des enfants possède une connaissance suffisante des hommes pour trouver partout le chemin le plus direct qui conduit au cœur de la jeunesse, pour pénétrer de là dans l'intelligence et revenir au cœur.

IV. L'instituteur des enfants est suffisamment chrétien et théologien pour manifester la parole de Dieu par ses propres exemples, pour ensuite faire pénétrer et la parole de Dieu, et ses propres exemples dans le cœur des enfants.

V. L'instituteur des enfants possède une connaissance suffisante de la nature et de l'histoire pour présenter sous des formes sensibles la vérité supra-sensible, à la partie la plus matérielle de sa paroisse, afin de la rendre claire, propre à faire impression et à se graver dans la mémoire.

VI. L'instituteur des enfants a suffisamment de cœur et d'imagination pour donner à ses récits cette vie, et à son extérieur ce charme et cette douceur qui font que les enfants entendent volontiers le catéchiste, parce qu'ils l'aiment, et qu'ils l'aiment, parce qu'il sait se les attacher.

VII. L'instituteur des enfants est tout amour, pour se donner tout entier aux enfants, captiver leur confiance, et en profiter pour former leurs cœurs.

VIII. Pour tout dire en un mot, l'instituteur des enfants est le véritable portrait de Jésus-Christ, puisque, comme Jésus-Christ, il aime les petits, et que, comme lui, il les dépose entre les bras et sur le sein de son Père céleste.

Je n'ose me demander comment pourront se justifier au tribunal de celui qui scrute les cœurs et voit les pensées, ceux qui, ou font le catéchisme sans aucune préparation, ou du moins ne consacrent pas à cette importante fonction plus de temps qu'ils n'en accorderaient à la chose la plus insignifiante.

Je voudrais prier et conjurer tous mes lecteurs, lorsqu'un jour ils seront pasteurs des âmes, de considérer le catéchisme comme l'un de leurs plus importants travaux, et la préparation à ce ministère, comme un indispensable devoir.

Je voudrais prier et conjurer tous mes lecteurs de travailler à l'éducation de leur paroisse par la formation des enfants; car une fois que l'arbre aura grandi, il vous sera impossible de le plier; tandis que le cœur tendre et flexible des enfants ne résistera pas à votre culture.

Je voudrais prier et conjurer tous mes jeunes amis de n'être un jour au milieu de leurs paroisses, rien moins que

JÉSUS AU MILIEU DES ENFANTS.

CHAPITRE II.

Quelques essais de catéchismes, et appréciation de leur valeur.

Pour les enfants de la campagne.

I

CATÉCHISME POUR LES PETITS ENFANTS.

Comme quoi nous pouvons trouver dans chaque grain de semence le Dieu que nous adorons dans notre cœur, qui nous dit dans notre conscience ce que nous devons faire et ce que nous devons omettre, et dont Jésus-Christ nous a raconté tant de choses.

B. Monsieur le curé disait, dans sa dernière instruction, que nous pouvons trouver le bon Dieu dans chaque grain que le paysan sème sur son champ. Que voulait-il dire par là?

A. Cela n'est pas difficile à comprendre, mon cher enfant. Quand on a le bon Dieu dans son cœur, on peut le trouver partout, par conséquent dans un grain aussi. Dites-moi : quand vous avez faim, qui vous donne du pain?

B. Ma mère.

A. Où prend-elle ce pain, votre mère?

B. Dans le tiroir de la table.

A. Comment ce pain est-il arrivé dans le tiroir de la table?

B. Chez nous on met toujours au four un grand nombre de miches; quand on en a mangé une, notre mère va en chercher une autre dans une armoire, la coupe en deux, et met les deux morceaux dans le tiroir de la table.

A. Ainsi, le pain passe du four où il était dans le tiroir?

B. Oui, monsieur.

A. Mais votre mère aurait-elle pu faire du pain, si elle n'avait pas eu de farine?

B. Non, monsieur. On ne peut pas mette au four quand on n'a pas de farine.

A. Et où la prend-on, cette farine?

B. Notre domestique s'en va tous les mois au moulin avec

du blé, et c'est là, au moulin, qu'on fait de la farine avec le blé. Ensuite on va la chercher.

A. Et d'où vient ce blé ?

B. Il croît sur les champs, magnifique et superbe ; puis on le coupe, on le rentre, on le bat ; c'est ainsi qu'on a du pain.

A. Le grain croît-il tout seul sur les champs ?

B. Non, il faut labourer le champ et semer les grains de blé.

A. D'où viennent-ils, les grains de blé ?

B. On les a gardés depuis la dernière moisson, et quand il n'y en a plus à la maison, on va en acheter à la halle aux blés.

A. Mais s'il ne venait point de blé sur les champs pendant plusieurs années de suite, où prendrions-nous du pain ?

B. Alors il n'y aurait plus guère de pain : il y aurait une famine, une disette générale. Ma mère m'a déjà parlé bien des fois de ces sortes de malheurs.

A. Si les hommes se mettaient tous ensemble, ne pourraient-ils pas faire un grain de blé ? Si tous les artistes, tous les princes, tous les employés, tous les grands et petits seigneurs y voulaient réfléchir bien sérieusement, ne pourraient-ils pas en venir à bout ?

B. Non. — Chaque fois qu'on fait les semailles, notre père nous dit : Mes enfants, nous ne pouvons faire autre chose que semer, nous ne pouvons pas même faire un petit grain de blé. Si les hommes en avaient le pouvoir, il y a longtemps que les paysans de notre village l'auraient appris.

A. Ainsi donc, tout ce que peuvent les hommes, c'est de jeter en terre la semence qui existe déjà, mais ils ne sauraient faire un grain de semence ?

B. Non, monsieur.

A. Quelle est donc l'origine de la première semence ? S'est-elle faite toute seule ?

B. Faite toute seule ! — Je ne comprends pas cela ; je ne sais pas ce que cela veut dire.

A. L'église où nous sommes maintenant s'est-elle faite toute seule ? L'autel s'est-il construit tout seul ? La croix s'est-elle

faite toute seule? Le plancher qui vous porte s'est-il fait tout seul? Les cloches sont-elles montées toutes seules dans la tour?

B. Non; l'année dernière, pendant l'été, j'ai vu de mes propres yeux les charpentiers tirer avec des cordes les cloches sur la tour;— un jeune apprenti est tombé du haut du toit et s'est tué.

A. Et la nourriture que vous mangez à midi, se cuit-elle toute seule?

B. Non, tout ce qui se cuit chez nous, c'est ma mère et notre servante qui le font cuire. Même chose se passe chez notre voisin.

A. Et le matin, quand vous vous levez, vos habits se mettent-ils tout seuls?

B. Non; je suis obligé de les prendre et de les mettre l'un après l'autre.

A. Quand vous voulez boire, l'eau s'approche-t-elle de vous, et entre-t-elle toute seule dans votre bouche?

B. Non; je suis obligé de prendre la cruche, d'aller à la fontaine, de puiser de l'eau, de lever la cruche quand elle est pleine, et de boire.

A. L'herbe des prairies se coupe-t-elle toute seule?

B. Non, mon père prend une grande faux, et la coupe.

A. Ainsi donc, rien en ce monde ne se fait tout seul?

B. Non, tout se fait par quelqu'un.

A. Par conséquent, le grain de blé ne s'est pas non plus fait tout seul?

B. Non, monsieur; autrement l'église pourrait aussi se bâtir toute seule.

A. Eh bien, mon enfant, écoutez ce que je vais vous demander : Les hommes ne sauraient faire un grain de blé?

B. Non, monsieur.

A. Et cependant ce grain de blé est quelque chose de bon, puisqu'il produit des épis, que les épis produisent la farine, et la farine le pain qui nourrit les hommes.

B. On peut encore faire toutes sortes d'autres choses délicates avec de la farine.

A. Ainsi, celui qui a fait le grain de blé savait certainement ce qu'on en pourrait faire, et à qui serviraient le pain et la farine ; il fallait donc qu'il eût de l'esprit?

B. Oui, et beaucoup, beaucoup d'esprit.

A. Celui qui a fait le grain de blé doit nécessairement nous aimer, puisqu'il prend tant de moyens pour que nous ayons à manger?

B. Oh oui! il faut pour cela qu'il nous aime grandement.

A. Celui qui a fait le grain de blé doit avoir un grand talent et une grande puissance?

B. Certainement qu'il a beaucoup de talent et de puissance. Tous les hommes ensemble ne seraient pas en état de faire un seul petit grain, quand même ils y mettraient mille ans.

A. Or, celui qui a fait le grain de blé doit être un Être plein d'esprit, d'amour et de puissance?

B. Oui, monsieur.

A. Eh bien, cet Être qui a tant d'esprit, d'amour et de puissance, qui est-ce? Comment l'appelle-t-on?

B. Ah!... Je vois comment on peut trouver le bon Dieu dans chaque grain de blé.

A. Comment cela?

B. Celui qui a fait le grain de blé est un Être intelligent, puissant, aimant; et cet Être, c'est Dieu.

A. C'est donc le même Dieu qui a fait le ciel et la terre, et tous les hommes, et tous les animaux, et le soleil, et la lune, et les étoiles?

B. Le même Dieu.

A. C'est donc le même Dieu qui nous a donné un œil pour voir, une oreille pour entendre, une intelligence pour comprendre, un cœur pour aimer?

B. Le même Dieu.

A. Ainsi, quand vous demandez un morceau de pain à votre mère, que devez-vous penser?

B. Que le pain vient de la farine, la farine du blé, le blé du grain de semence, et ce grain de Dieu.

A. Ou, tout simplement : que c'est la main de Dieu qui met le pain dans la main de votre mère pour vous le donner ?

B. Oui, c'est Dieu lui-même qui me donne du pain.

A. Eh bien, de ce que c'est Dieu qui vous donne votre pain de tous les jours, que faut-il conclure ?

B. Que je.....

A. Ah ! si vous pouviez voir de vos propres yeux cet Être si intelligent, si aimant et si puissant, comme vous voyez votre père et votre mère !

B. Ah oui ! si je le pouvais ! Il faut que ce soit un Seigneur bien bon et bien aimable, pour qu'il prenne tant de soins de moi.

A. Vous ne le sauriez voir des yeux du corps ; mais vous le pouvez voir des yeux de l'esprit.

B. Que veut dire cela : les yeux de l'esprit ?

A. Je vous l'expliquerai après-demain. Je vous dirai alors de si belles choses sur le bon Dieu que, si vous écoutez bien, vous croirez le voir de vos yeux.

B. Oh oui ! si seulement c'était déjà après-demain !

REMARQUES SUR CE CATÉCHISME.

1. Cette manière d'instruire les enfants paraît trop longue, mais elle ne l'est qu'en apparence. Car la vérité annoncée ainsi instruit plus que mille instructions qui ne sont entendues que des oreilles et n'arrivent jamais à l'intelligence. Une doctrine bien comprise donne pour toute la vie plus de lumière et de vérité que ne pourraient le faire une foule d'autres qu'on se contenterait d'apprendre par cœur. Ce système d'enseignement produit donc beaucoup plus de résultats qu'il ne paraît tout d'abord.

2. Néanmoins, je ne prétends pas dire qu'il faille entrer avec chaque enfant dans des explications aussi circonstanciées. Après l'avoir fait pour un seul en présence des autres, on peut en résumer pour ceux-ci la partie la plus facile dans un court récit, afin que les enfants puissent en retenir facilement l'essentiel, puis

la rendre intelligible pour tous en la récapitulant. Ou bien, on pourra adresser une question à celui-ci, une autre à celui-là, et en parcourir ainsi une vingtaine, afin de soutenir par ce moyen ainsi l'attention de tous.

3. En disant cela, je prétends encore moins qu'on ne doive adresser que ces questions-là aux enfants, ni qu'on ne puisse le faire dans un ordre différent; car c'est tout le contraire. Ce catéchisme a commencé par le pain, un autre pourra commencer par une fleur, ou par tout autre objet; l'essentiel est qu'on instruise les enfants en puisant dans le réservoir de leurs propres idées, et en marchant par gradation.

4. Surtout je suis loin d'affirmer qu'il faille procéder avec cette lenteur quand il s'agit d'élèves plus avancés. Ce qui est indispensable pour des enfants serait fastidieux et superflu pour des jeunes gens.

5. Je trouve, au contraire, que le catéchiste doit, autant que possible, bannir de l'enseignement des enfants tout ce qui, dans les questions, pourrait être désagréable et inutile; autrement il deviendrait obscur, et au lieu de porter la lumière dans les esprits, il y porterait les ténèbres.

6. Quant à donner aux enfants des *preuves* de l'existence de Dieu, il est clair qu'aucun catéchiste n'y doit songer. Un catéchisme d'enfants n'est pas une *dispute d'école sur la critique de la raison pure*. C'est bien assez de remplir la tête des adultes de la sagesse des écoles, sans vouloir essayer ce tour de force ridicule sur des enfants.

7. Ajoutons qu'en général il est superflu de prouver la vérité de l'existence de Dieu. La foi en Dieu est gravée si profondément au plus intime de la conscience humaine, Dieu s'est manifesté dans toute l'histoire de la nature et du monde avec des signes si frappants, l'Amour éternel s'est fait connaître en Jésus-Christ et par Jésus-Christ sous des formes si palpables, que, si l'on entendait des hommes sensés demander sérieusement une preuve de l'existence de Dieu, on croirait qu'ils ont perdu la tête.

DEUXIÈME ESSAI.

Pour des élèves plus avancés.

SUR LA CONTRITION ET LE REPENTIR.

I

SENS DE CES MOTS : a, *péché*, b, *douleur*, c, *surnaturel*.

A. Qu'est-ce que la contrition?

B. C'est une douleur surnaturelle d'avoir offensé Dieu.

A. Savez-vous ce que c'est qu'un péché?

B. Oui.—Un péché est la transgression d'un commandement de Dieu.

A. Qu'est-ce que cela veut dire : « transgression?» Serait-ce passer d'un endroit dans un autre?

B. (*en souriant*). Non, Monsieur; transgression signifie..... transgression.

A. Comment peut-on transgresser les commandements de Dieu?

B. En péchant.

A. Je vais vous le dire; écoutez bien! Nous transgressons les commandements de Dieu, quand, oubliant Dieu, nous ne faisons pas ce qu'il veut, ou que nous faisons ce qu'il ne veut pas. Par exemple, Dieu a dit : Vous obéirez à votre père. Eh bien, quand vous ne lui obéissez pas, vous ne faites pas ce que Dieu veut, par conséquent vous transgressez le commandement de Dieu. On donne au péché le nom de transgression, parce qu'on se représente la vertu comme un beau, mais étroit chemin, qui nous conduit au ciel, et le vice comme une route large, qui nous mène en enfer. Quand quelqu'un pèche, il quitte le chemin des commandements de Dieu, de la vertu, et passe dans celui du vice, de la désobéissance. C'est comme si l'on disait qu'on se transporte du côté droit au côté gauche. Ainsi donc, qu'est-ce que cela signifie : transgression des commandements de Dieu?

B. Cela signifie faire ce que Dieu ne veut pas, et ne pas faire ce que Dieu veut.

A. Et pourquoi appelle-t-on cela transgression?

B. Parce qu'on quitte le chemin de l'obéissance pour se transporter sur celui de la désobéissance.

A. Que signifie ce mot : « commandement » de Dieu ?

B. (*Point de réponse*).

A. Que dit votre père quand il vous commande quelque chose

B. Il dit : Fais cela, je le veux absolument. Fais cela ; l'obéissance est une belle chose ; fais cela ; si tu le fais, tu seras mon enfant chéri, je récompenserai ton obéissance. Fais cela ; si tu ne le fais pas, je punirai ta désobéissance.

A. Le bon Dieu fait la même chose : Croyez en moi, dit-il, ayez confiance en moi, aimez-vous les uns les autres, travaillez assidûment, ne mentez pas, ne vous affligez pas les uns les autres, etc. Si vous écoutez ma parole et l'exécutez avec amour, vous ferez ce qui est beau et bon, vous serez mes enfants bien-aimés, tout ira bien ici-bas et là-haut. Je suis votre Père, et vous serez éternellement avec moi. Mais si vous oubliez votre Père, si vous méprisez sa volonté, si vous ne l'aimez pas au-dessus de tout le reste, si vous vous affligez et vous trompez les uns les autres, etc., vous faites ce qui est mal, vous n'êtes plus mes enfants bien-aimés, vous êtes des serviteurs désobéissants, et tout ira mal pour vous ici-bas et là-haut. — Savez-vous maintenant ce que signifie ce mot : « commandement » de Dieu ?

B. Je ne peux pas bien le dire, mais je le comprends.

A. Voici ce que signifie commandement de Dieu : « Aimez Dieu plus que tout le reste, et le prochain comme vous-même. »

B. Maintenant je le sais. Cela est très-bien dit dans l'Évangile : « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur : » voilà le premier commandement ; « vous aimerez votre prochain comme vous-même : » voilà le second commandement.

A. Qu'est-ce donc que le péché ?

B. Oublier Dieu, ne pas faire attention à sa volonté, et transgresser ses commandements.

A. Maintenant que vous savez ce qu'est le péché, dites-moi ce que c'est que la douleur d'avoir péché?

B. (*Point de réponse*).

A. Dites-moi, mon enfant, vous aimez votre mère?

B. Oui, monsieur, je l'aime beaucoup.

A. Si elle mourait, si on l'emmenait de chez vous, si on l'emportait au cimetière, ririez-vous ou pleureriez-vous? seriez-vous triste?

B. Triste. — Je pleurerais; il me semblerait que moi-même je serais mort, tant j'aime ma mère!

A. Et pourtant rien ne vous piquerait, rien ne vous brûlerait, rien ne vous couperait?

B. Eh bien, malgré cela, je serais triste.

A. Il y a donc une douleur autre que celle qu'on ressent quand on s'est brûlé, coupé, piqué?

B. Oui, Monsieur.

A. Quelle sorte de douleur est-ce?

B. C'est une douleur.... cela fait mal dans l'âme.

A. Pourquoi cela vous ferait-il mal dans l'âme si votre mère mourait?

B. Parce qu'elle est ma mère, parce que j'aime beaucoup ma mère, et que je ne pourrais plus voir ma mère.

A. Ainsi, vous seriez triste parce que vous aimez beaucoup votre mère, que vous ne la verriez plus, et que vous l'auriez perdue?

B. Oui, monsieur, pour cela.

A. Qu'est-ce que le péché fait perdre au pécheur pour qu'il lui cause ainsi de la douleur et de la tristesse?

B. (*Point de réponse*).

A. Je vais vous le dire, ce qu'il lui fait perdre; écoutez bien! il lui fait perdre, premièrement, la douce consolation d'avoir bien fait, qu'il portait auparavant dans son cœur; le pécheur ne peut plus se dire : J'ai fait là une belle et bonne action; mais il est forcé de se dire : Vous avez mal agi, cette fois vous avez manqué; cette fois, vous n'avez pas fait ce que vous deviez..... Qu'est-ce donc que le péché enlève au pécheur?

B. La douce consolation d'avoir bien fait.

A. Quelle est cette consolation ?

B..... Il ne peut plus dire : « Je me suis bien conduit. »

A. Très-bien ! Je continue ; écoutez de nouveau attentivement. Il perd, deuxièmement, le repos de la conscience, c'est-à-dire qu'il lui semble entendre comme une voix qui lui dit : « Vous êtes un pécheur ; vous n'auriez pas dû faire cela ; vous avez transgressé le commandement de Dieu ; vous avez mérité une punition ; vous ne serez pas heureux, etc. Qu'est-ce donc que le péché fait perdre au pécheur ?

B. Il lui fait perdre le repos de la conscience.

A. Il lui fait perdre, troisièmement, la gaieté, le plaisir et l'ardeur de faire le bien. Voyez ! un enfant obéissant fait avec plaisir tout ce que veut sa mère. Mais dès que cet enfant néglige ce que sa mère lui commande ; dès qu'il est lent à obéir, qu'il murmure, il devient de plus en plus difficile à cet enfant désobéissant d'obéir sur-le-champ à sa mère. Eh bien, il en est de même du pécheur. Qu'est-ce donc que le péché fait encore perdre au pécheur ?

B. Il n'a plus, comme auparavant, de plaisir à suivre les commandements de Dieu.

A. C'est très-bien répondu ! Il perd la joie d'obéir ; il n'a plus cette gaieté, ce vif désir, cette forte puissance de faire le bien. Mais, mon enfant, ce n'est pas tout. Quand il a commis un grand péché ; quand, par exemple, l'envie de voir que son voisin est plus riche que lui, qu'il a plus de blé dans son grenier ; quand cette envie le pousse à mettre le feu à la grange de ce voisin....?

B. C'est un péché énorme, certainement un de ceux qui crient vengeance au ciel.

A. Ainsi donc, celui qui commet un grand péché perd, quatrièmement, la grâce de Dieu. — Savez-vous ce que c'est que la grâce de Dieu ?

B. (*Pas de réponse*).

A. Écoutez : Quand nous ne faisons pas ce que Dieu veut, c'

que nous faisons ce qu'il ne veut pas; quand nous nous comportons envers Dieu comme de méchants enfants se comportent envers leurs parents, n'est-ce pas que Dieu ne nous peut plus considérer comme ses enfants dociles et bien-aimés ?

B. Oui, monsieur.

A. Or, quand Dieu ne peut plus nous considérer comme ses enfants bien-aimés, ce n'est plus l'esprit de Dieu qui nous pousse. Ceux qui aiment leur père sont attentifs à ce qu'il veut, et font tout ce qu'il veut. Mais les pécheurs sont poussés par un mauvais esprit. Ils ont perdu l'amour de Dieu, et avec cet amour, toute bonne disposition, tout bon désir. Ils ne s'inquiètent plus de Dieu, ne s'informent plus de sa volonté ; ils font ce que leur inspire le bon plaisir de leur cœur. Dieu a disparu de leur cœur. Et probablement qu'ils n'espèrent plus recevoir l'héritage que Dieu a promis à ses enfants fidèles ?

B. Non, monsieur.

A. Ce que Dieu a promis à ses enfants fidèles, c'est qu'après cette vie ils seront éternellement avec lui, le verront dans toute sa magnificence, et que tous entreront dans le partage de ses joies.

B. Mais ce serait le ciel ?

A. Oui, mon enfant, ce serait le ciel, ce serait la vie éternelle, dont le pécheur n'aurait plus aucune espérance. Il aurait donc perdu aussi l'espérance de la vie éternelle.

B. Et il l'aurait perdue, parce que Dieu ne réserve le ciel qu'à ses enfants bien-aimés. Perdre la grâce de Dieu signifie donc : que Dieu ne saurait plus nous considérer comme ses enfants soumis et bien-aimés; que Dieu ne nous regarde plus avec complaisance ; que nous n'agissons plus d'après le bon esprit, l'esprit de Dieu ; que Dieu ne saurait nous donner l'héritage qu'il a promis à ses enfants vertueux — si nous persévérons dans le péché. Dites-moi donc ce que perd le pécheur en commettant le péché ?

B. Il perd aussi la grâce de Dieu.

A. Et perdre la grâce de Dieu, cela signifie ?

B. Cela signifie que Dieu ne nous regarde plus comme ses enfants; que nous n'agissons plus d'après l'esprit de Dieu, et que nous avons perdu l'espérance de la vie éternelle.

A. Aussi longtemps que nous restons de grands pécheurs. — Si vous perdiez maintenant votre mère, vous seriez triste parce que vous auriez perdu votre mère. Or, pourquoi un pécheur doit-il être triste ?

B. Par la raison qu'il a aussi perdu quelque chose.

A. Quoi donc ?

B. Premièrement : la consolation d'avoir bien agi.

A. Deuxièmement ?

B. Le repos de la conscience.

A. Troisièmement ?

B. Le plaisir et la joie de faire ce qui est bien.

A. Quatrièmement ?

B. La grâce de Dieu.

A. Nous allons maintenant expliquer autrement ce que le pécheur a perdu. Le plus grand bien qu'il ait perdu est assurément l'amour et la grâce de Dieu, et l'esprit d'un véritable enfant de Dieu. Or, celui qui a perdu cela ne connaît plus la douce consolation d'avoir bien fait, le repos de la conscience. Tout cela, mon enfant, vous le comprendrez encore mieux dans la suite. Écoutez ! Quoique le pécheur ait perdu l'amour et la grâce de Dieu, qu'il n'éprouve plus cette douce consolation d'avoir bien fait, qu'il ait perdu le repos de sa conscience et la force de faire le bien, il y en a cependant un grand nombre qui ne se débarrassent pas du péché, et qui continuent tranquillement de mal faire. D'où cela vient-il ?

B. (*Pas de réponse*).

A. Le voici, mon enfant. C'est qu'ils n'ont pas encore ouvert les yeux sur la perte immense qu'ils ont faite ; ils mangent, boivent, dorment, etc., et n'y pensent pas. Ils ne comprennent pas, ne voient pas ce qu'ils ont perdu ; ils ne sentent pas leur misère. Que faudrait-il faire pour que le pécheur fût triste de la perte qu'il a faite ?

B. .... Je ne le sais pas.

A. Cette perte ne le rendrait-elle pas triste, s'il voyait devan. lui les péchés qu'il a commis et la perte qu'il vient de faire si une voix puissante, semblable à un tonnerre, lui disait dans son cœur : Vous avez péché ; vous avez perdu l'amour et la grâce de Dieu ; vous avez perdu l'esprit de Dieu ; vous avez perdu la vie éternelle. Écoutez ce que dit Jésus-Christ : « Je ne vous connais pas ; éloignez-vous de devant ma face ? »

B. Oui, bien sûr, cela lui irait au cœur ; il éprouverait une grande, très-grande douleur.

II

A. Mais si le pécheur ne voyait ni son péché, ni la perte qu'il a faite, pourrait-il en être triste ?

B. Je ne sais pas.

A. Le pécheur qui reste dans son péché, aime-t-il le péché ?

B. Il faut bien qu'il l'aime, autrement il ne l'aurait pas commis, ou du moins il n'y resterait pas.

A. Peut-on être triste au sujet d'une chose que l'on aime encore et qui fait encore plaisir ?

B. Non ; quand on a de la joie on n'est pas triste.

A. Vous dites qu'aussi longtemps que le pécheur prend plaisir au péché, il ne saurait en éprouver de la tristesse ?

B. Je le crois.

A. Mais comment faire pour que le pécheur devienne triste à cause qu'il a péché ?

B. .... Sais pas !

A. Je veux vous le dire : Quand le bon Dieu arrange les choses de manière que le pécheur devient malade à cause qu'il a péché ; quand on se moque de lui, qu'il tombe dans la misère et qu'il lui arrive toutes sortes de malheurs, ce pécheur se rappelle qu'il a péché ; il pense alors au bon Dieu, et frappant sa poitrine, il dit : Je suis un pauvre pécheur. Il apprend à réfléchir sur le mal qu'il a fait et sur ce qu'il a perdu par le péché.

B. Il devient triste peut-être comme l'enfant prodigue, qui n'avait plus rien à manger que la nourriture des *cochons*.

A. Oui, mon enfant. Et pour que cette tristesse devienne tout à fait sérieuse, afin qu'il ne se repente pas seulement parce qu'il a perdu ses biens temporels, afin qu'il comprenne bien toutes les autres choses qu'il a perdues et tout le mal qu'il s'est attiré, le bon Dieu donne à ce pécheur une lumière toute particulière, afin qu'il sache clairement où il en est.

B. Quelle est cette lumière?

A. N'est-ce pas, que Dieu a fait le soleil et nos yeux?

B. Oui, pour que nous voyions.

A. Eh bien, si Dieu a pu faire que nous voyions des choses hors de nous, par exemple l'autel, ce livre, il peut faire aussi que notre âme voie très-bien ce qu'auparavant elle ne voyait pas du tout.

B. Oui; car il a fait l'âme aussi bien que les yeux.

A. Par conséquent, il peut faire aussi que le pécheur voie parfaitement sa misère. Il met dans l'âme une lumière particulière, comme lorsqu'il fait que les rayons du soleil viennent jusqu'à nos yeux.

B. C'est vrai; il faut qu'il puisse faire tout cela, puisqu'il est le Maître, le bon Dieu.

A. Très-bien, mon enfant. Celui qui peut tout, peut aussi éclairer le pécheur pour qu'il voie où il en est. Or, quand le pécheur examine attentivement tout ce qu'il peut voir avec cette lumière, son péché lui devient si odieux, si détestable, qu'il lui semble devoir mourir de honte de l'avoir pu commettre. Il tombe dans une grande douleur à cause de ce péché, il le maudit, et il dit de tout son cœur: « Si seulement je n'avais pas fait cela! » Cette voix de tonnerre, dont nous parlions tout à l'heure, lui dit aussi dans son cœur : « Vous ne méritez pas d'être appelé enfant de Dieu! » Il ose à peine regarder le ciel, semblable à un enfant qui, après avoir désobéi, n'ose pas regarder son père à la figure. Enfin, levant les yeux au ciel, il dit en pleurant : « Si seulement je n'avais pas transgressé le commandement du

meilleur des pères! Si seulement je n'avais pas perdu l'amour et la grâce de Dieu! Si seulement l'heure où j'ai oublié Dieu pour me livrer à ma passion était encore en mon pouvoir! Si seulement je pouvais faire que cette heure-là n'existât pas! » — Voilà la véritable douleur! Cette douleur-là, je l'appelle surnaturelle, parce qu'elle s'élève en quelque sorte au-dessus de la nature du pécheur; parce que, sans cette lumière céleste qui a éclairé le pécheur, l'horreur de son péché, la douleur de l'avoir commis ne seraient jamais devenues assez grandes, assez puissantes; parce que c'est proprement Dieu qui a éclairé le pécheur, qui l'a touché et rempli d'une sainte tristesse.

B. Je ne comprends pas encore bien pourquoi cette tristesse est surnaturelle?

A. C'est fort bien, mon enfant, que vous disiez rondement, hardiment, ce que vous comprenez ou ne comprenez pas.— Le pécheur aurait-il si bien vu la laideur de son péché, si Dieu ne lui avait pas aidé, si Dieu ne l'avait pas éclairé? Aurait-il maudit le péché de tout son cœur, si Dieu ne lui avait pas touché le cœur?

B. Non, monsieur.

A. Par conséquent, le pécheur n'aurait pu le faire?

B. Non, monsieur.

A. Il avait donc besoin que Dieu lui aidât?

B. Oui, monsieur.

A. Cette tristesse était donc au-dessus de ses forces, au-dessus de sa nature, au-dessus du pouvoir d'un homme abandonné à lui-même et enseveli dans le péché?

B. Oui, monsieur.

A. Elle était donc *surnaturelle*, cette force, au-dessus de sa nature; elle ne pouvait donc devenir si grande que par la lumière, le secours, la grâce de Dieu?

B. Maintenant je comprends! Surnaturel, c'est ce qui dépasse nos forces.

A. Si la lumière, la grâce de Dieu n'avaient pas éclairé, touché, ébranlé, adouci le pécheur, il aurait toujours aimé le péché,

ou du moins il ne l'aurait jamais maudit de tout son cœur.

B. Sa tristesse était... surnaturelle !

CONCLUSION.

A. Dites-moi donc encore une fois ce qu'est cette tristesse nécessaire pour se corriger?.

B. C'est une douleur surnaturelle d'avoir offensé Dieu.

A. Qu'est-ce qu'une *douleur?*

B. C'est une tristesse de cœur.

A. Pourquoi le pécheur est-il triste?

B. Parce qu'il voit combien il a mal fait, combien de bonnes choses il a perdues par le péché.

A. Pourquoi *surnaturelle?*

B. Parce que, sans l'aide de Dieu, le pécheur n'aurait pas si bien reconnu son sort et sa misère, ni détesté si fort ses péchés.

A. Pourquoi cette douleur qui doit venir après le péché?

B. Parce que le péché est un grand mal, et qu'il a enlevé au pécheur beaucoup de bonnes choses.

A. Qu'est-ce donc que le péché?

B. C'est de faire ce que Dieu a défendu, et de ne pas faire ce qu'il a dit.

A. C'est très-bien, mon enfant. Maintenant nous allons voir si les autres ont été aussi attentifs.

REMARQUE.

1. Ce que le catéchisme appelle « douleur surnaturelle, » est, selon saint Paul, une « tristesse divine. » Divine, parce qu'elle est un fruit de l'Esprit divin et qu'elle fait place à la joie céleste; parce qu'elle vient de Dieu et qu'elle unit à Dieu. L'expression « tristesse divine » est peut-être plus accessible à l'intelligence de l'enfant que celle de « douleur surnaturelle; » l'âme des enfants ayant plus de sentiment pour les choses divines qu'une intelligence finie ne peut avoir d'idées sur le surnaturel.

2. Ce catéchisme est imparfait, parce qu'on ne pouvait pas

se baser sur la doctrine fondamentale de la pénitence, doctrine qui consiste à dire que la restauration de l'homme intérieur et la transformation de l'homme extérieur s'opèrent par l'esprit de Jésus-Christ.

3. Il est évident aussi que, dans cette instruction, le péché apparaît plutôt sous son côté préjudiciable que sous sa forme odieuse, l'un étant plus facile à exposer que l'autre. Quoi qu'il en soit, le préjudice que cause le péché joint à sa laideur, voilà ce qui constitue toute la misère du pécheur.

TROISIÈME ESSAI.

Pour les adultes.

SUR LA SÉPULTURE DES MORTS.

Cette instruction a été composée par un vénérable pasteur, nommé Endres, et retouchée par son ami. L'auteur a su féconder son sujet, qui paraît si aride, en décrivant les circonstances, et en mettant à profit les diverses cérémonies de l'Église.

Explication préliminaire.

Mes chers amis, ce qui est né est condamné à mourir. Quiconque entre dans cette vie par la naissance, porte déjà en soi le germe de la mort : — Il faut qu'il meure. Aujourd'hui c'est votre père, votre sœur, qu'on porte au tombeau ; demain ce sera votre voisin, bientôt vous-même. Si donc la mort tue toute vie mortelle, peut-elle aussi tuer la charité que les hommes se doivent les uns aux autres, et que les chrétiens se témoignent réciproquement?

Non ; la charité subsiste. Après avoir soutenu un voisin à travers le cours de son existence, elle l'assiste encore à la mort, et lui montre le séjour de l'éternité qui s'ouvre pour le recevoir. Quand il a réellement rendu son âme à Dieu, la charité accompagne son cadavre jusqu'au tombeau, et son âme jusque dans l'éternité. Quoique la charité n'ait plus à donner à manger à quelqu'un qui a faim, à boire à quelqu'un qui a soif, des vê-

ements à quelqu'un qui n'en a pas, à délivrer un captif, à visiter un malade, puisque la mort met un terme à la faim, à la soif et à tous les autres besoins, la charité trouve encore de quoi s'exercer.

Elle honore l'âme du défunt, en accompagnant son corps inanimé à sa dernière demeure ; car elle entend une voix sainte qui lui dit : Ensevelissez les morts.

Cette bonne action, notre catéchisme l'appelle : la septième œuvre de miséricorde corporelle.

Que cette œuvre d'amour soit agréable au Seigneur, cela se comprend de soi ; car notre Dieu étant un Dieu d'amour, ou plutôt étant l'Amour même, tout ce que fait la charité en vue de l'Amour est une œuvre divine.

Nous en avons aussi des exemples dans nos saintes Écritures : « Lorsque vous priiez avec larmes, et que vous ensevelissiez les morts ; que vous quittiez pour cela votre dîner, et que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour, pour les ensevelir durant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur. Et comme vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât, » disait l'ange Raphaël à Tobie. Vous le voyez, quand la charité vit dans les cœurs, elle prie vers Dieu et fait du bien aux hommes. Or, que Dieu récompense toutes les œuvres de charité, par conséquent aussi celles dont nous parlons, nous en avons une preuve dans David, qui fit dire aux habitants de Jabès-Galaad, qui avaient enseveli le corps du roi Saül et celui de ses fils : « Le Seigneur vous le rendra selon sa miséricorde et sa vérité, et moi-même je vous récompenserai de cette action que vous avez faite. »

Il est donc hors de doute que lorsque, obéissant aux inspirations de la charité chrétienne, nous ensevelissons les corps de nos frères, ou que nous les accompagnons à leur dernière demeure, nous sommes agréables au Seigneur, soit à cause de la charité qui nous y excite, soit à cause de l'œuvre que nous produisons en vertu de cet amour. Dieu, en effet, reste toujours le même ; tandis que nous changeons à tout instant de senti-

ment et d'opinion, que nous existons aujourd'hui et que demain nous ne sommes plus, Dieu est éternellement immuable; ce qui lui plaisait il y a des siècles, lui plaît encore aujourd'hui et lui plaira éternellement.

Ce sont là de belles paroles, direz-vous; mais nous n'avons plus aucune occasion de pratiquer cette sorte de bonne œuvre, puisque dans chaque paroisse il y a des personnes spécialement destinées à cet office.

Eh bien, vous dirai-je, si vous ne pouvez plus donner vous-mêmes la sépulture aux morts, vous pouvez du moins les accompagner jusqu'au tombeau. Quand la charité accompagne un frère à sa dernière demeure, elle est agréable au Seigneur. Ajoutons que celui qui accompagne pieusement un défunt jusqu'au cimetière, voit et entend quantité de choses qui l'édifient, et se sent porté à recommander au Seigneur l'âme de la personne qui vient de quitter ce monde.

1° *Il voit et entend quantité de choses qui l'édifient.*

1° Il voit, dans un touchant spectacle, la tendre sollicitude de l'Église. Oui, l'Église chrétienne est une mère pleine de tendresse. De même que lorsqu'un enfant vient au monde, elle veille à ce qu'il soit admis par le saint baptême au nombre des enfants du Christ et incorporé à la communauté de Dieu ; de même, après sa mort, elle envoie ses ministres, les prêtres, pour rendre en son nom à la terre son corps inanimé. Vous et moi, elle nous a aussi pressés à notre naissance sur son cœur maternel ; c'est elle qui nous dirige à travers la vie, et ce sera elle encore qui un jour nous rendra à la terre.

2° Les cérémonies qui ont lieu lors de la sépulture d'un mort nous révèlent toute la grandeur du chrétien. On porte la croix en tête du convoi funèbre, pour indiquer que celui que l'on conduit au tombeau a juré, lors de son baptême, fidélité au drapeau de Jésus-Christ, de même que les soldats jurent d'être fidèles au drapeau de leur roi. Ici, nous devons nous rappeler que nous nous sommes tous enrôlés sous l'étendard de Jésus-

Christ, et que toute séparation d'avec lui par le péché est une sorte de parjure. Nous appartenons à Jésus-Christ. Quelle dignité!

3° On dépose le cadavre d'un chrétien dans une terre bénite; et par là l'Église veut nous rappeler ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Ne savez vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ? » En déposant un corps mort dans une terre bénite, l'Eglise veut nous encourager à consacrer à Dieu nos membres vivants, afin que, comme dit saint Paul, personne ne transforme les membres de Jésus-Christ en instruments de péché; mais afin que, comme l'enseigne le même apôtre, nous employions les membres du corps, comme autant d'instruments de justice, au service de Dieu, et que nous n'en usions que selon l'esprit de Jésus-Christ.

4° Quand on dépose le cadavre dans la tombe, le prêtre y jette trois fois de la terre en prononçant ces paroles significatives (*Gen.*, III, 19) : « Souvenez-vous, ô homme, que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière. » En ce moment-là, nous devons entendre comme une voix du ciel nous dire au fond de notre âme : Qui que nous soyons, nous n'avons pas de raison de nous élever au-dessus des autres; nous sommes tous, l'un comme l'autre, cendre et poussière; nous finirons tous par rentrer dans la terre. A quoi bon attacher votre cœur aux choses visibles et passagères! Vous n'avez point ici-bas de demeure fixe; la mort viendra tout ravir.

5° Dès que la tombe est remplie de terre, le prêtre prend la croix de bois, et faisant avec elle le signe de la croix sur la tombe, prononce ces paroles : « Que le signe de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ qui vous a racheté par cette image, soit marqué sur vous! » Ici, vous entendez de nouveau ce qu'on vous a si souvent répété dans les sermons, dans les catéchismes et au confessionnal : « Vous avez été rachetés à un prix élevé (I *Cor.*, VI, 20), » c'est-à-dire par le sang de Jésus-Christ. D'où chacun doit tirer pour soi cette conclusion : « Il faut que notre Père céleste nous aime d'un amour bien grand, puisqu'il a sacrifié pour nous son propre Fils. »

Enfin, le lieu où nous nous trouvons n'a t-il pas lui-même une bien haute signification? Le sol que nous foulons est le champ de Dieu. Comme le champ du laboureur appartient à celui-ci, ainsi, et à plus de titres encore, ce champ appartient au Seigneur. En automne ou au printemps, le paysan sème le grain sur son champ : et Dieu sème sur le cimetière les corps des chrétiens défunts. Quand arrive le temps de la moisson, le paysan coupe son blé et le conduit dans ses greniers : au jour du dernier jugement, les anges de Dieu viendront et appelleront les corps; la moisson se fera alors sur le cimetière. Ainsi, ce n'est pas seulement le souvenir de la mort, mais encore celui de la résurrection, que nous rappellent les cérémonies des funérailles.

Telles sont, et bien d'autres encore, les pensées qu'éveille en nous l'acte de pieuse charité que nous accomplissons envers les défunts. La mort et la vie éternelle se dressent devant nous; la mort se montre aux yeux de notre corps, et la vie éternelle aux yeux de notre esprit.

Mais, outre que notre foi s'agrandit et s'élève auprès d'une tombe quand nous y voyons descendre et disparaître sous terre le corps du défunt, notre charité s'émeut, et intercède pour l'âme du défunt.

2° *Celui qui accompagne un mort prie pour l'âme de ce mort.*

Il est une pensée terrible, qui doit nous venir chaque fois que nous sommes sur le bord de la tombe d'un chrétien. Cette pensée, c'est que le chrétien qui meurt sans être entièrement purifié de ses fautes ne saurait être admis à contempler la face du Seigneur; car il n'y a que ceux qui sont entièrement purs qui puissent supporter le regard de celui qui est la pureté même; ils n'y a que ceux qui sont purs qui voient Dieu. Exclus de sa vue, et pleins du désir de le posséder; si près de Dieu, et cependant privés de lui : tel est l'état de douleur et d'impatience où se trouve l'âme du pieux chrétien qui est sorti de ce monde sans

avoir entièrement satisfait pour ses péchés. En cet état, l'âme ne saurait plus rien faire pour elle; elle attend son salut de l'intervention puissante de Jésus-Christ, qui seul peut achever sa purification, et satisfaire son désir de contempler la face auguste du Très-Haut.

Il vient une nuit où personne ne peut plus agir; cette nuit commence au moment de la mort. Immédiatement et par nos propres forces, nous ne pouvons pas, quoique membres vivants, venir au secours d'une personne défunte. Nous ne pouvons, pas plus qu'à nous-mêmes, lui procurer la vue de Dieu. Mais ce qui est en notre pouvoir, c'est de la recommander à l'amour paternel de Dieu et à la tendresse fraternelle de Jésus-Christ. Notre prière charitable est, comme la charité même, plus forte que la mort et le tombeau, elle franchit les limites du temps, arrive au pied du trône de la miséricorde, trouve grâce devant Dieu et hâte le jour de la délivrance.

Telle est la valeur de la charité fraternelle des chrétiens. Elle prie pour les vivants et pour les morts; elle obtient aux uns des grâces, aux autres le salut.

Il n'est point d'occasion plus solennelle et où nous soyons invités avec plus d'instances à prier pour nos frères et sœurs défunts, que la présence d'un cadavre.

L'odeur de la putréfaction nous rappelle le souvenir de la mort, et les larmes des parents, celui de la personne défunte. Et comme nous ne pouvons pas nous-mêmes la secourir, nous devons nous adresser à celui qui en a la puissance. Le prêtre, debout à côté de la tombe, s'écrie par trois fois : *Oremus* ! Prions, et il récite lui-même cette prière :

« Seigneur, recevez l'âme de votre serviteur, que vous avez rappelée de cette vie; arrachez-la de ce lieu de tourments, et faites-lui goûter le repos et le salut. »

« Seigneur, délivrez des liens du péché ceux dont les corps reposent en ce lieu, afin qu'admis dans la société des saints ils se réjouissent en vous éternellement. »

Qui voudrait ne pas s'unir à ces prières! — Vous voyez, mes

chers amis, comme tout nous invite à prier pour les défunts!

Ainsi, désormais, nous accompagnerons à leur demeure les restes mortels de nos frères, nous pratiquerons envers eux la septième œuvre de miséricorde, nous montrerons notre foi et notre charité par nos œuvres; et c'est ainsi que, tout en nous intéressant au bonheur d'autrui, nous travaillerons nous-mêmes à notre propre sanctification.

QUESTIONS.

A. Combien y a-t-il d'œuvres de miséricorde corporelles?

B. Il y en a sept: la première..., la seconde..., la troisième, etc.

C. Quelle est celle que j'ai expliquée aujourd'hui?

B. La septième: « Ensevelir les morts. »

A. Cette œuvre est-elle agréable à Dieu?

B. Oui, quand on la fait dans de bonnes intentions.

A. Qu'est-ce que cela veut dire: dans de bonnes intentions?

B. Tout ce qui se fait dans la charité et par la charité est fait dans de bonnes intentions, a dit monsieur le Curé.

A. Dieu nous a-t-il fait comprendre par quelque histoire que cette œuvre de miséricorde lui est agréable?

B. Il l'a fait par l'histoire de Tobie.

A. Que s'est-il donc passé?

B. L'Ange de Dieu lui fit beaucoup de bien, ainsi qu'à son fils; et comme il partait, il ajouta encore ces mots: « Lorsque vous priiez avec larmes, que vous ensevelissiez les morts, » etc.

A. Mais puisqu'aujourd'hui il y a partout des hommes chargés de cette fonction, que reste-t-il encore à faire?

B. Nous pouvons accompagner le corps du défunt.

A. A quoi bon accompagner ce cadavre? Pourquoi cela?

B. C'est afin, afin...

A. C'est pour réveiller notre foi en la vie éternelle, et pour exciter notre charité à prier pour l'âme du défunt.

B. Je comprends maintenant, nous devons regarder le mort

dans le blanc des yeux, et pénétrer jusqu'au cœur de la vie éternelle, disait mon grand-père.

A. Oui, alors l'esprit de Dieu nous inspirera des pensées toutes célestes, n'est-il pas vrai?

B. Je ne saurais l'exprimer, mais j'ai le mot sur la langue.

A. Je veux vous aider. N'est-il pas vrai que dans un enterrement il y a un prêtre, qu'on porte une croix, qu'on met le défunt dans une terre bénie, que le prêtre jette de la terre sur le défunt, en disant : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, » qu'il fait le signe de la croix sur la tombe? Eh bien, que penser en voyant tout cela?

B. Nous devons penser que l'Église nous aime, puisqu'elle envoie les prêtres baptiser les enfants et enterrer les morts; que nous appartenons tous à Jésus-Christ; que nous recevons tous de lui la vie et la résurrection. On porte la croix en tête du convoi, pour indiquer que nous devons respecter notre corps et considérer nos membres comme un sanctuaire qu'il faut préserver de tout péché. Le corps des chrétiens est mis dans une terre bénie pour exciter et fortifier encore davantage le respect des chrétiens pour leur corps, pour nous faire comprendre que nous sommes tous de la poussière et que nous retournerons en poussière; que nous n'avons aucun motif de nous élever au-dessus des autres; que nos corps s'en iront en pourriture pour ressusciter un jour plus magnifiques; que le cimetière est vraiment le champ de Dieu, puisqu'il y sème les corps des hommes pour les moissonner à la fin du monde (1).

A. N'est-il pas vrai qu'on perdrait le goût du péché, si l'on se représentait tout cela vivement à la pensée?

B. Sûrement; si l'on y pouvait toujours penser; mais le moyen d'y penser toujours!

A. Il faut que Dieu l'écrive dans l'âme avec de grandes lettres, alors on ne l'oubliera pas si facilement.

(1) Cette réponse n'a pu être faite par *B* d'une manière aussi précise; il a fallu l'aider à plusieurs reprises pour lui en arracher seulement quelques parties.

B. O divin Écrivain! Gravez-la aussi dans mon cœur, cette vérité!

A. Pense-t-on aussi au défunt quand on accompagne son cadavre?

B. Oui, on pense à lui et on prie pour lui.

A. Cette prière n'est-elle pas superflue?

B. Pas plus que les miséricordes de Dieu.

A. Cette prière n'est-elle pas inutile?

B. Ce que fait la charité n'est pas inutile.

A. Comment cela?

B. Les hommes les plus pieux sont rarement tout-à-fait purs; et il faut l'être tout-à-fait pour voir Dieu dans sa pureté, et c'est l'esprit de Dieu qui purifie.

A. Nous pouvons donc recommander à Jésus-Christ l'âme du défunt?

B. La parole de charité ne se perd pas dans le royaume de la charité, disait un jour à l'école M. le vicaire.

A. Mais on peut aussi prier à la maison?

B. Oui, monsieur.

A. Par conséquent on n'a pas besoin d'aller à l'enterrement?

B. . . . . .

A. Ce n'est pas à dire qu'il ne faille pas y aller; car la tombe, le corps du défunt, la prière du prêtre, l'exemple des autres chrétiens font une impression particulière, qu'on n'éprouve pas à la maison. Et puis, la charité aime à accompagner le défunt, à prier sur sa tombe, ce qui n'empêche pas de le faire aussi chez soi.

REMARQUES SUR CE CATÉCHISME.

1° Le catéchiste commencera ou finira en expliquant d'une manière précise en quoi les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles sont agréables à Dieu; par conséquent il dira que tout ce qui se fait dans la foi et dans la charité est agréable à Dieu.

Dans la foi, c'est-à-dire en croyant que c'est la volonté du Seigneur que telle action faite par amour de Dieu et du prochain

soit une bonne action. Celui qui aime Dieu en Dieu, l'aime aussi dans son prochain, et celui qui aime Dieu dans son prochain, donne à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, des vêtements à ceux qui n'en ont point, etc.

2° On indiquera aussi que la charité chrétienne, outre l'ensevelissement des morts, a encore un champ très-vaste pour exercer cette œuvre de miséricorde. Ainsi, quand le défunt ne laisse aucune fortune pour payer les frais d'enterrement, le pasteur n'est pas moins obligé de lui rendre les derniers devoirs avec la même charité qu'il le ferait pour les personnes les plus favorisées de la fortune.

3° Le catéchiste, principalement dans les villes, ne doit pas passer sous silence ce qui est évident aux yeux de tous, c'est-à-dire, que la vanité et l'amour-propre se montrent jusque dans les cercueils et les habits de deuil.

4° Il ne sera pas hors d'à-propos, comme l'aura fait sans doute l'auteur de cette instruction, de terminer par une exhortation chaleureuse à la jeunesse. Par exemple :

» Cette instruction, mes chers amis, vous apprend deux choses : la première, quelles doivent être les pensées de votre âme quand vous assistez à un enterrement, et la seconde, comment vous y devez prier. — Vous devez méditer sur la résurrection et la vie éternelle qui s'élèvent derrière le spectre de la mort ; vous devez recommander aux miséricordes de Dieu ceux qui se sont endormis dans le Seigneur. Après ce pieux service rendu aux morts, Dieu en Jésus-Christ, la vie éternelle, doivent vous être plus chers qu'auparavant. Vous devez être fortifiés dans la foi et dans la charité. Vous devez y avoir renouvelé les promesses sacrées que vous avez faites à Dieu, et vous en devez être sortis avec une plus vive horreur du péché, afin qu'un jour, quand on vous portera vous-mêmes dans la tombe, les pieuses âmes qui vous accompagneront en pleurant votre perte puissent se dire les unes aux autres : « Plaise à Dieu que nous vivions aussi saintement que lui, afin que notre mort ressemble à la sienne ! »

QUATRIÈME ESSAI.

Modèle d'un catéchisme qui enseigne par la pratique, en transformant la doctrine en faits.

Le catéchiste commencera par expliquer que les actions instruisent plus que les simples paroles.

« L'homme doit amener son semblable à croire en Dieu moins par des figures et des paroles, que par ses propres exemples. A quoi bon dire à un pauvre : « Il y a un Dieu, » et à un orphelin : « Vous avez un Père au ciel ? » Personne ne peut, par de simples paroles, apprendre aux autres à bien connaître Dieu. Au contraire, quand vous aidez au pauvre à pouvoir vivre comme un homme, vous lui montrez en quelque sorte son Dieu et le vôtre. Quand vous élevez un orphelin et lui tenez lieu de père, vous lui apprenez à connaître son Père qui est aux cieux, ce Père qui a formé votre cœur pour qu'à votre tour vous le formiez pour lui. Oh ! je vous en conjure, dans toutes les circonstances où vous vous trouverez, partout où il y aura quelque chose à faire, et chaque fois que vous désirerez arriver à votre but, prenez pour habitude, non pas de prononcer beaucoup de paroles, mais de mettre aussitôt la main à l'œuvre. Mais pourquoi moi-même suis-je obligé de faire entrer à force de paroles la doctrine de Dieu dans le cœur et dans la tête des hommes, et cela malgré leur propre volonté ? » Ici l'orateur s'interrompant tout à coup : « Eh bien, que faire ? s'écrie-t-il, ne dois-je donc plus parler de Dieu ? Loin de moi une telle pensée ! Venez avec moi dans la cabane du pauvre ; venez contempler les larmes des orphelins ; là vous apprendrez à connaître Dieu, à devenir bons et en même temps à devenir des hommes. Venez ! En ce moment il y a dix nouveaux orphelins dans votre village ; ils sont les compagnons de vos jeux, ils ont grandi à vos côtés ; ils n'ont pas de plus proches parents que vous. Venez, montrez-leur que vous êtes des hommes, et compatissez aux maux de votre prochain. Moi aussi, j'ai été un jour orphelin ; je me souviens encore quelle consolation j'éprouvai, lorsque, étendu sur

le lit de mon père, et accablé par cette pensée : « Je n'ai plus sur la terre personne qui s'intéresse à mon sort, » je me souviens encore quelle consolation j'éprouvai lorsque, crispant mes mains, grinçant des dents, et tremblant de tont mou corps, deux voisins entrèrent dans la chambre, tombèrent en quelque sorte sur moi, et, étouffés qu'ils étaient par leurs sanglots, purent à peine pronoucer une parole ! Oui, je m'en souviens encore, je m'en souviendrai jusqu'à la mort, combien je fus consolé, e combien j'appris alors à connaître le bon Dieu. »

Ici l'orateur se leva, et comme s'il n'eût pas su où il était : « Venez, mes enfants, dit-il, nous voulons aller auprès de ces orphelins. » Les enfants se pressèrent autour de lui, les larmes aux yeux et cherchant sa main.

Le seigneur de l'endroit sortit alors de son siége, et dit aux enfants : « Je veux, mes amis, rester avec vous jusqu'à la fin de ce catéchisme. » — Les autorités et le peuple accompagnèrent le pasteur dans la maison du vieillard N., à qui la mort venait d'enlever sa femme. Le père et les enfants entouraient le lit de la défunte lorsque le seigneur et M. le curé entrèrent dans la chambre. Le peuple, les autorités et les enfants attendirent sous le toit de la maison jusqu'à ce qu'on les appelât. — « Dieu soit loué, dit le vieillard en inclinant la tête, je me trouve un peu mieux. » — Nous le savons, répondit le seigneur; puis il ajouta, en prenant le ton et le langage des paysans : « Dieu vons console dans vos souffrances ! » Il fit ensuite asseoir le vieillard tremblant sur un siége qui se trouvait auprès du fourneau, et prit sa main glacée pour la réchauffer dans la sienne.

Ces procédés gagnèrent la confiance du vieillard, et lui inspirèrent le conrage de faire ses remercîments et de raconter tout au long l'histoire des derniers moments de sa femme. Tout ce qu'elle avait pris pendant les cinq dernières semaines se bornait à quelques cuillerées de lait par jour. « Dieu merci, ajouta le vieillard, elle a eu encore assez de force pour s'intéresser à tout, principalement à la bonne tenue des écoles. Ah ! s'est-elle écriée

en poussant un profond soupir, si l'on nous avait élevés ainsi! Dieu soit béni d'avoir amené des temps meilleurs! Trois heures avant sa mort, continua le vieillard, elle a encore ouvert les yeux et donné à entendre, en montrant son oreille, qu'elle entendait parfaitement, et en mettant son doigt sur sa bouche, qu'elle pouvait encore dire quelque chose; elle a dirigé sa main vers moi, et sans qu'elle ait prononcé aucune parole, je l'ai parfaitement comprise; mais j'ai étouffé ma douleur, pour ne point aggraver ses derniers moments. » Il ajouta en sanglotant, qu'elle lui avait avoué toutes les fautes dont elle s'était rendue coupable euvers lui, et lui en avait demandé pardon.

Le pasteur fit ensuite apporter du presbytère une tasse de bouillon, afin de rendre un peu de force au bon vieillard.

Sur ces entrefaites, les autorités, qui entendaient de la porte, voulant prouver à M. le curé et au seigneur qu'elles aussi étaient capables d'éprouver des sentiments de compassion, prirent la résolution d'accorder an vieillard N., aussi longtemps qu'il vivrait, tous les droits de bourgeoisie, de lui préparer et de lui conduire son bois gratuitement. Après quoi elles entrèrent dans la chambre pour l'annoncer au vieillard, qui put à peine en croire ses oreilles, tant il s'y attendait peu. Le pasteur fit anssi entrer les enfants; mais le reste dn peuple resta devant la porte.

Les enfants, se pressant en foule autour des orphelins, leur demandaient quel âge ils avaient; chacun s'abouchait avec le premier qu'il rencontrait et lui pressait la main en lui disant: « Dieu vous console dans vos souffrances! » A ces témoignages de tendresse succédait un silence profond, et des larmes coulaient de tous les yeux.

Le pasteur reprenant alors le fil de son disconrs: « Mes enfants, continua-t-il, quand les hommes s'aiment les uns les autres, Dien est au milieu d'eux. »

Il les conduisit ensuite l'un après l'autre auprès de la défunte, sur le visage de laquelle on voyait encore la trace des souffrances qu'elle avait endurées, et il adressa à chacun qnelque parole touchante et pleine d'à-propos.

» Quand vous trouverez qu'il est pénible d'étudier, d'obéir, de travailler, en un mot de bien faire, dites vous, mon enfant, que si vous faites le bien, votre mort en sera plus douce, et que vous goûterez le repos quand un jour vous serez étendu mort comme cette femme. »

Cette instruction fut comme aurait pu être celle d'un saint. Après les avoir conduits un à un auprès des orphelins pour qu'ils leur donnassent la main, le pasteur ajouta :

» Soyez entre vous de véritables frères, et quand vous penserez à Dieu, rappelez-vous le moment actuel. »

En achevant ces mots, le pasteur se leva, et, comme s'il eût encore été à l'église, il acheva son instruction, joignits ses mains, et dit, en s'adressant au peuple :

» Que Dieu vous bénisse et vous garde ! Que le Seigneur fasse luire sur vous sa face sacrée et vous soit favorable ! Maintenant, allez dans la paix du Seigneur ; conservez la modestie et la probité chrétienne, et aimez-vous les uns les autres, comme Jésus-Christ vous a aimés. Ainsi soit-il. »

Les fidèles se séparèrent, et dans la bouche de chacun retentirent ces paroles : « Comme c'était beau ! » Les pères et mères se disaient les uns aux autres : « Il n'est pas possible que les enfants ne soient pas agréables à Dieu quand on les instruit si bien ; non, cela n'est pas possible. » — « Nous voudrions bien le remercier, se disait-on de toute part. » — « Il le faut, oui, il le faut, » répondit une voix, et les larmes qui coulaient des yeux de tous indiquaient assez que sa parole était l'expression du sentiment universel. Les fidèles s'arrêtèrent à une dizaine de pas de la maison du vieillard N., puis remercièrent le seigneur et le pasteur en leur disant que « leurs cœurs débordaient de joie et de contentement, et que tout ce qu'ils pouvaient leur dire, c'est qu'ils tenaient auprès d'eux la place de Jésus-Christ. »

Le silence de la foule et la joie qui rayonnait sur tous les visages allèrent tellement au cœur du seigneur et du pasteur, qu'ils furent un instant sans pouvoir rien dire. « Nous voudrions de tout notre cœur , répondit le seigneur au bout de quelques

moments, vous rendre heureux, si nous le pouvions! »

« Dieu merci, répondit le peuple, nous le voyons bien, nous en avons des preuves suffisantes! »

Tout le monde se tut, la foule s'éloigna silencieuse, et le seigneur, prenant la main du pasteur : « Grâces à Dieu, lui dit-il, le peuple est meilleur que nous ne le pensions. »

(*Lienhard et Gertrude*).

CINQUIÈME ESSAI.

Fragment d'un catéchisme sur un sujet de morale, sur l'envie.

I

QU'EST-CE QUE L'ENVIE ?

A. Qu'est-ce que l'envie ?

B. L'envie,.. c'est quand on est jaloux des autres.

A. Je veux vous aider : quand un paysan a un bétail beau, grand et bien portant, et que son voisin est triste de ce qu'il a un bétail beau, grand et bien portant?

B. Il est envieux.

A. Et quand, en été, ce même paysan a sur son champ des épis grands, beaux, lourds, et que son voisin est triste de ce qu'il y a sur son champ ces beaux épis?

B. Il est envieux.

A. Et quand ce même paysan a des domestiques laborieux et fidèles, qu'il a toujours de l'argent dans sa bourse, qu'il fait régulièrement ses payements, qu'il est en bonne intelligence avec le seigneur et M. le curé, et que son voisin est triste de ce qu'il a de bons domestiques, de l'argent, etc. ?

B. Il est envieux.

A. L'envie c'est donc ?

B. C'est être envieux.

A. C'est être triste quand les autres ont du bonheur.

B. Maintenant je le sais : être envieux, c'est être triste quand les autres ont du bonheur.

A. Mais voici bien antre chose: si, tout à coup, la peste ve-

nait s'introduire parmi ce beau bétail, et que le voisin l'apprenant, se dît en lui-même : c'est bien fait, il le mérite bien, il saura aussi ce que c'est que de ne rien avoir; s'il se réjouissait de voir périr tout le bétail de ce paysan?

B. Il serait envieux.

A. L'année après, la grêle gâte tous les champs de ce paysan, et son voisin qui le voit, se dit: Cela ne lui fera pas de mal, — et il s'en réjouit?

B. Il est envieux.

A. Le domestique de ce même paysan lui vole son argent, met le feu à sa maison; le voisin, qui le voit et l'entend, se dit en lui-même : « Je n'en suis pas fâché; il verra si les pauvres gens sont heureux?

B. Il est envieux.

A. Qu'est-ce donc que l'envie?

B. C'est être envieux; — c'est être bien aise.

A. Être bien aise qu'il arrive du mal aux autres.

B. Être triste quand il leur arrive du bien.

A. Qu'est-ce donc que l'envie? mettez ensemble ce que vous avez dit.

B. ..... L'envie, c'est.. ..

A. L'envie, c'est être triste quand il arrive du bien aux autres, et bien aise quand il leur arrive du mal.

B. Maintenant, je le sais (il répète la même chose).

A. Le savez-vous aussi, Catherine?

C. L'envie, c'est être envieux.

A. Être envieux pourquoi?

C. C'est être triste parce qu'il arrive du bien aux autres.

A. Et?

C. Et c'est être bien aise quand il leur arrive du mal.

A. Pouvez-vous en donner un exemple?

C. ..... (*hésite*).

Rosine : J'en sais un.

A. Voyons!

R. Il y avait une fois un paysan qui avait un beau bétail, et

de grands champs, et de beaux blés, et il avait beaucoup d'argent, et il avait de bons domestiques, et il était bien vu de M. le curé et du seigneur. Voyant et entendant cela, le voisin en eut mal au cœur et se dit tout bas : Je voudrais que ce paysan n'eût pas un si beau bétail, de si beaux champs, de si bons domestiques, je voudrais que M. le curé et M... fussent en colère contre lui. — Ce voisin était envieux.

A. Et qu'arriva-t-il encore?

R. Voici ce qui arriva. La peste fit périr son bétail, la grêle détruisit ses champs de blé, son domestique lui vola son argent, le feu brûla sa maison. Ayant vu et entendu cela, le voisin se dit tout bas : C'est bien fait! et il en fut bien aise. — Il était envieux.

A. Vous contez à merveille, Rosine. Mais suffit-il de savoir ce que c'est que l'envie? — Non, non, mes chers enfants; il faut encore s'en préserver, et quand vous sentez l'envie se remuer en vous, vous devez l'étouffer. Faire le bien et éviter le mal : voilà la véritable science.

II

QUE L'ENVIE EST UNE FOLIE.

A. Ce paysan, qui avait un bétail bien portant, de beaux épis sur ses champs, beaucoup d'argent dans sa bourse, a-t-il perdu tout cela parce que le voisin était envieux, jaloux?

B. Non, il a le même bétail, les mêmes épis, le même argent que si son voisin n'avait pas été jaloux de lui.

A. Et ce voisin, a-t-il, lui, un bétail mieux portant, de plus beaux épis sur ses champs, plus d'argent dans sa bourse, parce qu'il a été jaloux?

B. Non; il n'a ni un plus beau bétail, ni de plus beaux épis, ni plus d'argent dans sa bourse.

A. Par conséquent l'envie ne produit rien de bon?

B. ..... Rien de bon.

A. Et celui qui a été jalousé n'a rien perdu de bon?

B. ..... Rien perdu de bon.

A. C'est donc inutilement que l'envieux s'est tourmenté dans son cœur, qu'il s'est martyrisé ?

B. ..... Inutilement martyrisé.

A. Est-ce donc raisonnable de se tourmenter ainsi?

B. Je ne comprends pas.

A. Vous allez comprendre de suite. Si un paysan frappait avec un fouet depuis le matin jusqu'au soir l'eau qui passe dans ce village, au point d'être couvert de sueur et harassé de fatigue, — serait-ce raisonnable ?

B. Ce serait déraisonnable. Tous les gens diraient que ce paysan est fou.

A. Et il serait déraisonnable parce que l'eau continuerait de couler, et ne voudrait pas s'arrêter malgré les coups de fouet, et parce que le paysan ne tirerait aucun profit de ses sueurs ; car ni le fouet n'est fait pour l'eau, ni l'eau pour le fouet.

Chaque fois que nous faisons quelque chose qui ne peut rien produire de bon, et que nous n'avons aucune raison de le faire, nous nous conduisons déraisonnablement. C'est pourquoi l'envieux agit déraisonnablement, parce que son envie le tourmente sans profit.

Pourquoi est-il ainsi déraisonnable, envieux?

B. Parce que l'envieux se tourmente et se martyrise inutilement.

A. Est-ce que l'envieux se tourmente et se martyrise inutilement?

B. .....

A. Sans doute, mon enfant..... il se martyrise épouvantablement.

Il y a des gens qui sont tellement envieux, qu'il leur est impossible de regarder leur voisin. Ils ont mal au cœur quand ils entendent que les autres le louent; ils se bouchent les oreilles pour ne point entendre ces louanges ; ils s'enfuient dès qu'il arrive, afin de n'entendre pas un seul mot de ce qu'il dira ; ils sont si pâles qu'on dirait qu'ils sont malades. Et ils le sont réelle-

ment, mes chers enfants ; leur âme est malade, parce qu'ils sont tristes en voyant le bien qui arrive aux autres, parce que leur visage est pâle, et qu'ils n'ont aucun plaisir de voir les autres réussir... (Une autre fois, je vous l'expliquerai encore plus clairement).

Maintenant je veux vous dire une autre raison pour laquelle il est déraisonnable d'être envieux. L'envieux devient triste quand son voisin est gai. Cette tristesse est-elle raisonnable ?

B. Je ne comprends pas bien cela.

A. Fort bien ! Dites-le-moi chaque fois que je ne parlerai pas assez clairement. Ecoutez ! un homme serait-il raisonnable s'il voulait manger un morceau de bois, et ne voulait pas manger quand on lui donnerait du pain; s'il voulait boire chaque fois qu'il passerait à côté d'un bourbier malpropre, et s'il refusait de boire quand on lui présenterait de l'eau pure et fraîche ?

B. Ce serait bien déraisonnable.

A. Pourquoi ?

B. Parce que.....

A. Parce que ce serait déraisonnable de ne vouloir pas manger du pain, qui est fait pour être mangé, et de vouloir manger du bois, qui n'est pas fait pour cela.

Eh bien, il en est de même de l'envieux. Quand on voit quelque chose de bon, il faut se réjouir, et quand on voit quelque chose de mauvais, il faut s'attrister. Le bien est fait pour réjouir, et le mal pour rendre triste. L'envieux fait tout le contraire : quand il arrive du mal à son voisin, il en est content, et quand il lui arrive du bien, il en est fâché. Il veut manger du bois, et ne veut pas manger du pain

B. Il est déraisonnable.

A. Pourquoi ?

B. Parce qu'il est triste quand il faut être joyeux, et joyeux quand il faut être triste.

A. Eh bien, celui qui est déraisonnable, on l'appelle un insensé. L'envie est donc une véritable folie ?

B. Oui, l'envie est une véritable folie.

4. Et voici pourquoi c'est une folie : *premièrement*, parce que l'envieux se tourmente inutilement ; *deuxièmement*, parce qu'il est triste quand il faut être joyeux, et joyeux quand il faut être triste. — Savez-vous donc pourquoi l'envie est une folie ?

Maintenant, le catéchiste examine les enfants, et n'a point de repos que tous n'aient compris parfaitement tout ce qu'il leur a expliqué.

REMARQUES SUR CE CATÉCHISME.

1° Il est très-incomplet; car il fallait encore expliquer que l'envie est un péché, et indiquer les moyens d'en repousser les excitations et de la maîtriser entièrement.

2° On y voit néanmoins que celui qui a la nature à son service et sait la mettre à profit, ne saurait être réduit facilement à la nécessité de se demander comment il fera pour expliquer avec assez de clarté telle vérité aux enfants.

3° Si utiles que puissent être les instructions sur les vices et les vertus pris en particulier, il ne faut pas moins avoir toujours en vue la question fondamentale, c'est-à-dire la purification, l'amélioration, la transformation du cœur par l'esprit de Jésus-Christ, et rappeler sans cesse aux hommes que l'amour de Dieu est le principe de tout bien.

4° On n'a pas beaucoup gagné quand on a découvert la folie de l'envie; il faut encore remonter à sa source, qui est l'orgueil, et au principe de l'orgueil, l'égoïsme : il faut attaquer le mal jusque dans sa racine. La folie des péchés appartient davantage au domaine de la comédie ; le péché des folies, voilà ce qui concerne proprement les prédicateurs et les catéchistes.

Ut vascula oris angusti superfusam humoris copiam respuunt, sensim autem influentibus vel etiam instillantibus complentur, sic animi puerorum, quantum capere possint, videndum. (QUINTIL.)

CHAPITRE III.

Sur l'amélioration des catéchismes.

Les améliorations plaisent à tous les esprits qui, soit qu'ils en aient ou non la conscience, ont suffisamment l'amour du bien

pour aspirer à quelque chose de mieux, pourvu que ces améliorations soient réelles, et qu'elles se révèlent comme telles.

Sans vouloir traiter à fond des mérites que doit posséder celui qui veut se vouer à une pareille tâche, j'essaierai seulement d'indiquer les talents que doit avoir celui qui la veut tenter avec succès.

L'auteur d'un catéchisme ne devrait pas être dépourvu :

1° Des connaissances philosophiques nécessaires pour entrevoir le mieux qu'on peut obtenir au moyen d'un catéchisme. Le meilleur catéchisme ne saurait être autre chose qu'un *Manuel des éléments de la religion*, mis entre les mains des ignorants, c'est-à-dire un *petit livre* contenant :

a Les vérités fondamentales de la religion;

b Exposées aussi simplement, aussi brièvement, aussi clairement qu'il est nécessaire pour des ignorants ;

c Aussi complétement qu'il est nécessaire pour qu'il n'y manque aucune vérité fondamentale;

d Un petit livre rédigé sous forme de questions et de réponses, pour être employé journellement dans les églises, dans les familles et dans les écoles.

La parole vivante, et plus encore l'exemple vivant du maître, doivent vivifier l'élément inerte, afin de communiquer aux auditeurs une science vivante. Or, ce qui est en la puissance de la parole vivante, de l'exemple vivant, et plus encore de l'esprit vivant de vérité, nul catéchisme ne le peut obtenir; il ne faut l'exiger d'aucun.

Ce n'est pas sans motif que j'insiste sur ce point. Les clameurs qui retentissent de toutes parts en faveur d'un nouveau catéchisme ne prouvent que trop clairement que ceux qui s'associent à ces rumeurs donnent trop d'importance à la forme et trop peu à la parole vivante, à l'exemple vivant, à l'esprit vivant de vérité.

L'auteur de ce catéchisme ne devrait pas être dépourvu :

2° Des connaissances historiques nécessaires pour apprécier le bien déjà produit et les lacunes qui doivent être comblées. Sans ces connaissances, il arrivera qu'un zèle aveugle pour les

améliorations foulera aux pieds le bien qui existe déjà, et remplacera ce qui est défectueux par quelque chose de plus défectueux ou de moins bien que ce qui aura été éliminé.

Ce correcteur ne devrait pas être dépourvu:

3° D'une âme ayant le vif sentiment de la religion et animée d'une sainte ardeur pour en agrandir les limites. En effet, celui pour qui certaines choses offrent plus d'attrait que la religion, et qui, en la propageant, se cherche plutôt lui-même qu'il ne cherche la religion, celui-là ne pourra guère réussir qu'à souiller les choses saintes en les maniant avec des mains impures, et à imprimer à son nouveau catéchisme le sceau de son ergoterie et de son orgueil.

Ce correcteur du catéchisme ne devrait pas être dépourvu :

4° Du rare talent de savoir conserver le bien qui existe déjà, et de le reproduire de telle sorte que les choses anciennes y paraissent sans leurs défauts antérieurs, et les nouvelles sans les défauts qui n'y étaient pas encore.

Pour faciliter cette œuvre d'amélioration du catéchisme, je veux montrer ce qu'il y a de bon dans le petit catéchisme de Pierre Canisius.

Un examen impartial de cet ouvrage donne comme incontestables les résultats suivants :

1° Le contenu en est suffisamment négatif; car il épargne aux jeunes intelligences un triple tourment:

La casuistique,

La scolastique,

La froideur et la sécheresse de l'exposition.

Le contenu en est suffisamment positif; car on y trouve les *éléments du Christianisme,* la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice chrétienne.

2° La forme en est proportionnée à l'intelligence des enfants; car elle rend le fond intelligible et facile à retenir; elle est arithmétique, et tout s'y peut compter sur les doigts.

Ce catéchisme comprend cinq chapitres. Le premier renferme les douze articles du symbole; le second, les sept sacrements;

le troisième, les dix commandements de Dieu et de l'Église; le quatrième, les sept demandes du *Pater*. Le cinquième embrasse deux doctrines : la doctrine du mal qu'il faut éviter, et la doctrine du bien qu'il faut pratiquer. Dans la doctrine du mal on trouve : les sept péchés capitaux, les six péchés contre le Saint-Esprit, les quatre péchés qui crient vengeance au ciel, et les neuf péchés d'autrui. La doctrine du bien contient les trois sortes de bonnes œuvres, les sept œuvres de miséricorde spirituelles, les huit béatitudes, les trois conseils évangéliques. Le tout se termine par les quatre fins dernières de l'homme.

Je me souviens encore avec quelle facilité, lorsque j'étais enfant, j'appris et retins tout le catéchisme. La raison en est que, pouvant tout compter sur mes doigts, tout se précisait et se gravait dans ma mémoire au moyen des chiffres.

3° L'ordre dans lequel se succèdent les cinq chapitres ne mérite pas, en soi, d'être rejeté.

Chapitres I et II. De la Foi et des Sacrements ;

Chapitre III. De la Charité et des Commandements ;

Chapitre IV. De l'Espérance et de la Prière ;

Chapitre V. De la Justice et du salut du chrétien.

L'ensemble en est simple, et l'enchaînement sans artifice. Veut-on placer les chapitres dans un ordre différent, on est libre de le faire. L'enchaînement donné dans le n° 3 a pour lui beaucoup de partisans ; car toute la religion se réduit à ces deux questions importantes :

Qu'est-ce que le Christianisme?

Comment s'établit-il dans les âmes?

Le Christianisme est intérieur et extérieur. Le Christianisme intérieur consiste dans la Foi, la Charité et l'Espérance ; le Christianisme extérieur est la manifestation du Christianisme intérieur par l'accomplissement du bien et l'omission du mal ; c'est la justice en tant qu'expression de la sainteté intérieure.

Ce qui fait naître le Christianisme et lui donne de la vie, ce sont les forces divines que Jésus-Christ nous communique. D'où résulte l'enchaînement suivant :

Qu'est-ce que le Christianisme ?	Chapitre premier : De la Foi.	Le Christianisme intérieur.
	— second : De la Charité.	
	— troisième : De l'Espérance.	
	— quatrième : De la Justice.	Le Christ. extérieur.
Comment le Christianisme naît-il?	— cinquième : De la grâce de Dieu, et des sacrements.	Origine divine du Christianisme.

L'illustre chanoine Christophe Schmid avait choisi l'ordre indiqué sous le n° 3, et la préface dont il a fait précéder le *petit catéchisme* de Canisius prouve qu'il savait apprécier l'ancien catéchisme. « Le catéchisme, dit-il, est l'enseignement substantiel de ce que nous devons apprendre pour nous sanctifier et nous sauver en suivant la doctrine de Jésus-Christ, consignée dans l'Écriture, dans la tradition et dans les décisions de l'Église.

Les trois premiers chapitres : Foi, Espérance et Charité, nous enseignent :

1° Ce que Dieu a déjà fait ;

2° Ce que Dieu fera encore ;

3° Ce que nous avons à faire pour nous sanctifier et nous sauver.

Ces trois chapitres constituent le Christianisme intérieur, ou le culte de Dieu. Se sanctifier est la chose la plus grande ; être sauvé, la chose la plus heureuse. Voilà pourquoi le catéchisme est de tous les enseignements le plus important. »

4° L'esprit de ce petit livre se manifeste en ce que partout il insiste sur la chose fondamentale. Ainsi, les douze articles de la Foi chrétienne sont concentrés dans le premier chapitre, et il y est dit que l'homme croit de cœur et confesse de bouche ; qu'il n'y a qu'un Dieu : Dieu le Père, créateur de toutes choses, Dieu le Fils, sauveur de l'homme pécheur, Dieu le Saint-Esprit, consolateur de tous les pieux fidèles.

Par conséquent, la doctrine fondamentale est aussi ici la doctrine fondamentale.

Dans le chapitre troisième, les dix commandements de Dieu sont ramenés aux deux principaux commandements de l'amour de Dieu et du prochain.

Dans le chapitre quatrième, les sept prières sont résumées dans ces trois points : nous demandons les biens éternels, les biens spirituels et les biens corporels, pour la conservation de notre âme et de notre corps ; nous demandons que Dieu nous délivre du péché et de toute espèce de mal, tant pour cette vie que pour la vie future.

Dans le chapitre cinquième, le principe des bonnes œuvres est formulé en termes précis dans les questions et les réponses suivantes :

En quoi consiste la Justice chrétienne ?

En ce que le chrétien, aidé de la grâce de Dieu, omet le mal et pratique le bien. Car, après avoir été sanctifié par la foi, l'homme doit encore augmenter sa sainteté par les bonnes œuvres.

Quel bien l'homme peut-il faire ?

Il doit vivre avec sobriété, justice et piété devant Dieu et devant les hommes, embellir et assurer sa vocation chrétienne par ses bonnes œuvres.

5° L'autorité de ce catéchisme dans toute l'Allemagne, et sans doute aussi dans l'Europe entière, est décisive et d'une rare importance.

Cette autorité a sa raison d'être :

a Dans le caractère et les mérites de l'auteur, comme l'a fait voir son biographe Raderus ;

b Dans l'époque de fermentation religieuse où ce catéchisme a été composé ;

c Dans son emploi universel, tant à l'église que dans les écoles et les familles ;

d Dans la persistance de sa vogue ;

e Dans sa valeur intrinsèque.

Que le père Canisius ait été à la hauteur d'une pareille tâche, c'est ce qui ressort de la préface de son petit catéchisme. Voici comment il s'exprime :

« Quoique le catéchisme ait subi de nombreuses modifications, la foi catholique ayant en tout temps et partout la même signification et restant immuable, ne saurait être ni affaiblie, ni diminuée. Toutefois, il faut tenter toutes sortes de moyens

pour servir aux faibles et aux intelligences bornées une nourriture et une médecine salutaires. Plaise à Dieu qu'il en vienne encore un autre après moi qui soit en état de présenter les vérités de notre foi catholique d'une manière encore plus courte, plus claire et meilleure, afin que la pure doctrine chrétienne contribue à la gloire de Dieu Notre-Seigneur, et soit enseignée avec profit aux enfants de Dieu.

» Mais que quelques-uns se permettent d'augmenter en mon nom mon présent catéchisme, et d'y introduire toutes sortes d'autres matières, je ne saurais, pour une foule de raisons, y donner mon assentiment.

» C'est pourquoi j'ai voulu, à l'âge avancé où je me trouve, en consigner ici le témoignage et parer à une foule d'inconvénients en reconnaissant cette édition pour la seule vraie et authentique. »

Fribourg en Brisgau, anno 1599.

Dans le but de faciliter et en même temps d'abréger leur travail aux correcteurs du catéchisme, je veux, *troisièmement*, appliquer au catéchisme toutes les améliorations raisonnables qu'on peut faire subir à la forme extérieure du Christianisme.

1° Le nouveau catéchisme devrait être un abrégé de la religion chrétienne à l'usage des ignorants; conséquemment, il ne saurait faire abstraction des doctrines fondamentales du Christianisme qui vient de Dieu et des Apôtres; car les enfants doivent, eux aussi, apprendre à chercher et à trouver leur salut en Jésus-Christ. Il importe sans doute d'initier le jeune âge à une foule de connaissances utiles; mais la connaissance de Dieu, la connaissance de Jésus-Christ n'est pas seulement utile, elle est encore l'*unique nécessaire*; elle est le bien souverain, même pour les enfants.

Ainsi, si l'on promettait de faire une instruction sur le souverain Bien, et que dans cette instruction on fît abstraction du Bien souverain, on tromperait ses élèves de la façon la plus indigne, dans une matière de la plus haute importance.

2° Le nouveau catéchisme devrait parler de Dieu et de Jésus-Christ en des termes dignes et pleins du plus profond respect,

afin que l'enfant ne mît jamais la main à son catéchisme sans se sentir porté à la piété, et sans se dire à lui-même : « C'est Dieu, notre Père, le souverain Bien, que je veux apprendre à connaître ; c'est de Jésus-Christ, le Sauveur du monde, qu'on veut me parler ; c'est le salut éternel qui va se révéler en moi. »

Notre siècle foisonne en catéchismes : catéchismes d'agriculture, catéchismes de médecine, catéchismes de santé, catéchismes d'apiculture. Sans doute, chacun est libre d'appeler ses écrits comme il l'entend ; seulement il faut prendre garde que cette identité d'expressions ne jette la confusion dans l'esprit des enfants, et ne leur fasse mettre l'agriculture, la plantation des arbres, l'apiculture, la médecine, etc., au même niveau que la religion.

Dieu seul est saint ; la religion seule est sainte ; par conséquent Dieu et la religion doivent occuper le premier rang dans le respect de tout homme et de tout enfant.

3° Toute amélioration du petit catéchisme doit apporter le moins de changements possibles dans le contenu des cinq chapitres ; comme ils renferment réellement le Christianisme tout entier, et qu'en outre les parents et les ancêtres ont puisé leur instruction dans l'ancien catéchisme, ils ne pourraient plus aider dans la famille leurs enfants, neveux et arrière-neveux à apprendre leur religion, si les enfants apportaient chez eux des livres entièrement transformés.

» Nous ne pouvons pas nous faire à cette nouvelle manière, » ne manqueraient pas de penser et sans doute aussi de dire les vieilles gens. Les faibles iraient jusqu'à craindre qu'avec leur vieux catéchisme on ne leur eût enlevé leur vieille foi et le bon Dieu du vieux temps. — Il leur faut épargner ces terreurs.

4° Si l'esprit du siècle avait introduit de nouvelles erreurs, un correcteur du catéchisme devrait bien se garder d'en faire mention ; autrement il empoisonnerait le lait de la religion, destiné aux enfants.

C'est une erreur de notre siècle de dire que :

« La prière et la dévotion ne sont que des moyens pour arriver à la vertu ; » que

« Le plaisir est le but de notre existence ; » que

« L'homme doit être autonome, agir avec indépendance, » puisque Dieu seul est indépendant, et que nous ne pouvons nous affranchir qu'en Dieu et par Dieu. La première proposition est de l'irréligion ; la seconde, de l'épicurisme ; la troisième, du stoïcisme : ce n'est pas le Christianisme divin.

Si l'on introduisait un nouveau catéchisme, il faudrait que le nom de l'auteur répandit dans l'opinion publique des idées de science et de piété égales à celles que le nom de Canisius répandit autrefois en Allemagne. Il faudrait que l'auteur pût donner à son travail une autorité égale à celle dont jouissait l'ancien.

Enfin, je veux encore indiquer brièvement et avec précision ce que je désirerais qu'on corrigeât dans le catéchisme des élèves plus avancés. Ces améliorations portent sur le fond et sur la forme.

Après que les enfants ont appris dans le petit catéchisme les éléments de la foi et de la morale, il serait à désirer qu'on les initiât aux rites du culte extérieur, tels que : la sainte messe, les cérémonies qui se font aux jours de dimanches et de fêtes, les usages, les processions : par là on préviendrait les distractions inévitables et les ennuis que produit l'absence d'idées pendant les offices divins. Conséquemment, ce catéchisme des élèves plus avancés aurait trois parties :

Partie dogmatique,

Partie morale,

Partie liturgique.

En ce qui concerne la forme, ce catéchisme devrait être entièrement historique, dans le genre de l'*Essai* de Fleury. En effet, puisque le fond de la religion est historique, pourquoi la forme ne le serait-elle pas ? De plus, on entend volontiers les histoires, on les comprend facilement, elles se gravent profondément dans l'âme et y laissent d'impérissables souvenirs.

Au surplus, un catéchisme bien fait pouvant être considéré comme la Bible du peuple, et revêtant par sa généralité l'autorité d'un livre symbolique, on comprend de soi que l'intro-

duction d'un nouveau catéchisme ne saurait se faire sans l'autorisation et l'approbation des évêques.

En attendant l'introduction légitime d'un nouveau catéchisme dans son diocèse, chacun peut, avec l'approbation tacite de l'évêque, ou en adopter un nouveau pour sa paroisse, ou conserver l'ancien.

En général, le catéchisme doit être considéré comme un dépôt sacré, où le catéchiste puise ses idées sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur l'Église, sur la vie éternelle, et les expose aux enfants dans une forme adaptée à leur langage et à leur intelligence.

Si, comme c'est la règle, le désir qu'a le catéchiste d'introduire un nouveau catéchisme trouve un obstacle dans l'autorité épiscopale, il lui reste toujours, en ce qui concerne l'explication, un champ libre et illimité, qui n'a d'autres bornes que celles de l'orthodoxie.

On voit par là qu'un sage catéchiste fera mieux, au lieu de s'occuper à introduire un nouveau catéchisme, de choisir le plus court chemin, et d'user largement de la liberté qu'il a de puiser, selon la mesure de ses forces, la doctrine de Jésus-Christ dans le dépôt sacré de l'antiquité, et de la distribuer aux ignorants suivant leurs besoins. Cependant, tout en faisant usage de cette liberté, il n'aura garde de méconnaître les mérites des hommes de talent qui ont essayé de donner au catéchisme une forme meilleure; il profitera, au contraire, avec reconnaissance des fruits de leurs travaux, témoignant ainsi, par une nouvelle application qu'il en fera, son respect pour cet adage de l'antiquité:

Dans les choses nécessaires, unité;
Dans les choses douteuses, liberté;
En toutes choses, charité:

In dubiis, libertas; in necessariis, unitas; in omnibus, charitas. (Aug.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

DE LA

THÉOLOGIE PASTORALE.

ARTICLE TROISIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

PREMIÈRE PARTIE

PRÉPARATION IMMÉDIATE A L'ÉTUDE PRATIQUE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

—

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

SOLUTION DE QUELQUES QUESTIONS.

ARTICLE DEUXIÈME.

ARTICLE TROISIÈME.

QUELQUES EXERCICES SUR L'ÉTUDE PRATIQUE DE LA BIBLE.

PREMIÈRE CLASSE D'EXERCICES.

DEUXIÈME CLASSE D'EXERCICES.

TROISIÈME CLASSE D'EXERCICES.

ARTICLE QUATRIÈME.

CHAPITRE DEUXIÈME.

SOURCES AUXILIAIRES POUR L'ÉTUDE PRATIQUE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE DEUXIÈME.

DE LA TRADUCTION.

ARTICLE TROISIÈME.

DE LA PARAPHRASE.

ARTICLE QUATRIÈME.

ARTICLE CINQUIÈME.

ARTICLE SIXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

EXERCICES SUR L'ÉTUDE PRATIQUE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE DEUXIÈME.

ARTICLE TROISIÈME.

DEUXIÈME PARTIE.

LE PASTEUR DES AMES DANS LES FONCTIONS DE SON MINISTÈRE.

—

LIVRE PREMIER.

Direction pour les jeunes prédicateurs.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

APPENDICE.

LIVRE DEUXIÈME.

Direction pour les jeunes catéchistes.

—

CHAPITRE PREMIER.

FORMATION DU CATÉCHISTE.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





